

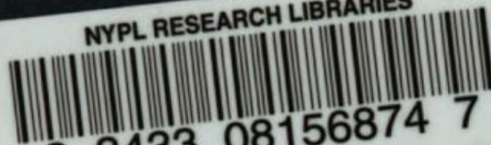
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08156874 7

The text on this page is estimated to be only 4.00% accurate

Digitizca Ly

OX LIBRARY



Astoin Collection.
Presented in 1884.

OEUVRES COMPLÈTES M. STENDHAL *

The text on this page is estimated to be only 11.33% accurate

OEUVRES COMPLÈTES DE STENDHAL (BENRY BETLE) i
De l'Amoia 1 vol. PbOIIIEIIADES DAK8 ROMB 2 ^ La G1UBIBEU8E
DE* Parme • . RuiGE F-T LE Nom Histoire de la Peintube en Italie RoUilia
ET NOWELLE». . Vie de Rostiiir Vies itE IJaidn, de >Ic>zart Er de
Métastase .Rome» Kaples et Floriiiigb. — >Préface inédite; 1 vol.
MâioiRES D'im ToumsfB. — Préface inédite I — îfoL'VEMRS DE
VoYAGi S, suile des Mémoires d'un lourw/e.— Inéfjil. 1 — CmoMQVEB
iITALiETtHBS. — L'ÀbbêM de Castro, — La C#na', « La DuchitH d\$
PaHano, — YittoHa Aceorambani 1 — h'oivuLFs. — Vanifia Yatiini, — Lt
Vhiltre^ — Le Coffre et le Bevenant, etc., etc 1 — NOVtBUES iKfoim'. . .
. . ' , i — Milanges d'art et de uttératuhe, en grande partie inédits. . . 1 — > .
£1 deax Tolunies de Gorrespondancb publiés pour !• première fois. VAM9,
— MP. nilOM RAÇON et COMP., BOB D*ERPURTE, I. uiyiiized by
Google

The text on this page is estimated to be only 13.91% accurate

ROME NAPLES ET FLORENCE L'AH DE STENDHAL
(UEMRY BEYLE) SEULE ÉDITION COMPLÈTE KRflteBmiT MtfVE
ET COVBUéHàSMMÊKt âOWRRTiE . >1 < PAÏUS MICHEL LÉVY
HtLHI'S, UBRAIRES-ÊDITEURS RUE VIVIËKNBy 2 BIA ^^^^ 1854
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

0



The text on this page is estimated to be only 28.01% accurate

ROME, NAPLES ET FLORENCE IUSRUN. 2 septembre 1813.
— J'ouvre la lettre qui m'accorde au congé de quatre mois. Transports de joie, battements de cœur. Que je suis encore fou à vingt ans ! Je verrai donc cette belle Italie ! Mais je me cache soigneusement du ministre : les eunuques sont en colère contre les libertins. Je m'attends même à deux mois de froid à mon retour. Mais ce voyage me fait trop de plaisir ; et qui sait si le monde durera trois semaines de plus. 12 septembre. — Rien pour le cœur. Le vent du nord m'empêche d'avoir du plaisir. La forêt Noire, fort bien nommée, est triste et imposante. La sombre verdure de ses sapins (ait un beau contraste avec la blancheur éblouissante de la neige. Mais la campagne de Moscou m'a blasé sur les plaisirs de la neige. MimiCB, 15 septembre. M. le comte de *** m'a présenté ce soir à madame Gatalani. J'ai trouvé le salon de cette célèbre cantatrice 1 uiyitized by Google

... * . . 6 ŒUVRES DE STENDHAL. rempli d'ambassadeurs et de cordons de toutes les couleurs : la lèle tournerait à moins. Le roi est vraiment un galant liomme. Hier, dimanche» madame Calalani, qui est fort dévote , s^est rendue à la chapelle de la cour, où elle s*est emparée sans façou de la fort petite tribune destinée aux filles de Sa Majesté. Un cliambellan, terrifié de sa hardiesse , et qui est venu Tavertr de sa méprise, a été repoussé avec perte. Honorée de VatniUé de plusieurs souverains, elle croyait, disail^^elie, avoir droit à cette place, etc. Le roi Maximilien a pris la chose en homme qui a été vingt ans colonel au service de la France. Dans beaucoup d'autres cours de ce pays, terrible pour l'étiquette, cette folie pouvait fort bien Êiire conduire madiune Catalan! au violon. ini.à«. 24 septembre. — J'arrive, à sept heures du soir, harassé de iatigue ; je cours à la Scala. — Mon voyage est payé. Mes organes épuisés u étaient plus susceptibles de plaisir. Tout ce que rimagination la plus orientale peut rêver de plus singulier, de plus frappant, de plus riche en beautés d architecture, tout ce que Ton peut se représenter en draperies brillantes, en personnages qui non-seulement ont les habits, mais la physionoinie, mais les gestes des pays où se passe Faction, je Tai vu ce soir. 25 septembre. — Je cours à ce premier théâtre du monde : Von donnait encore la Testa di bronzo. J'ai eu tout le temps d'admirer. La scène se passe en Hougric ; jamais prince hongrois ne fut plus fier, plus brusque, plus généreux, plus militaire que Gain. G*6St un des meilleurs acteurs que j'aie rencontrés ; c'est la plus belle voix de basse que j'aie jamais entendue : elle fait retentir jusqu'aux corridorsde cet immense théâtre*. Quelle science du coloris dans la manière dont les habillements sont distribués i J'ai vu les plus beaux tableaux de Paul Véronèse. A côté de Galli, prince hongrois, en costume national, ' U n*est guère probable que ce qu*on disait des toix eu 1816 se trouve encore mi dix ans plus tard. (Note ajouté eu 1826.) Digitized by Google

m ROME, NAPLÈS ET FLORENCE. ^ rbabii de hoozard le plus
 brillant, blanc, rouge et or ; son premier ministre est couvert de Telours noir,
 n'ayant d'autre ornement brillant que la plaque de son ordre; la pupille du
 prince, la charmante Fabre, est en pelisse bleu-de-ciel et argent, son shako
 garni d'une plume blanche. La grandeur et la richesse respirent sur ce
 théâtre : on y voit à tous moments au moins cent chanteurs ou ugarants»
 tous vêtus comme le sont en France les premiers rôles. Pour Tun des
 derniers ballets, Ton a fait cent quatre-vingt-cinq habits de velours ou de
 satin. Les dépenses sont énormes. Le théâtre de la Scala est le salon de la
 ville. Il n'y a de société que là ; pas une maison ouverte. I^ons nous
 reverrons à la Scala, se dit-on pour tous les genres d'affaires. Le premier
 aspect est enivrant. Je suis tout transporté en écrivant ceci. 26 septembre. —
 J'ai retrouvé l'été; c'est le moment le plus touchant de cette belle Italie.
 J'éprouve comme une sorte d'ivresse. Je suis allé à Dèzio» jardin anglais
 délicieux» à dix milles au nord de Milan, au pied des Alpes. Je sors de la
 Scala. Ma foi ! mon admiration ne tombe point* J'appelle la Scala le
 premier théâtre du monde, parce que c'est celui qui fait avoir le plus de
 plaisir par la musique. Il n'y a pas une lampe dans la salle ; elle n'est
 éclairée que par la lumière réfléchie par les décorations. Impossible même
 d'imaginer rien de plus grand, de plus magnifique, de plus imposant, de
 plus neuf, que tout ce qui est architecture. Il y a eu ce soir onze
 changements de décorations. Me voilà condamné à un dégoût éternel pour
 nos théâtres : c'est le véritable inconvénient d'un voyage en Italie. Je paye
 un sequin par soirée pour une loge aux troisièmes, que j'ai promis de garder
 tout le temps de mon séjour. Malgré le manque absolu de lumière, je
 distingue fort bien les gens qui entrent au parterre. On se salue à travers le
 théâtre d'une loge à l'autre. Je suis présenté dans sept ou huit ; je trouve
 cinq ou six personnes dans chacune de ces loges, et la conversation établie
 comme dans un salon. Il y a des manières pleines de naturel v^ une gaieté
 douce, surtout pas de gravité. Le degré de ravissement où notre âme est
 portée est unique

8 ŒUVRES DE STENDHAL. Uieniiumelre de la beaulé eu
 musique ; taudis que, du plus graud saag-fïroid du monde, je dis d'un
 labieau de Guide : «Gela est de la première beauté ! » 27 septembre. — Un
 duc de Hongrie, ou a mis un duc, car la police ne souffre pas ici, sans de
 grandes difficultés, que Ton nielle uu roi sur la scène : je citerai de drôles
 d'exemples ; un duc de Presbourg donc aime sa pupille ; mais elle est
 mariée en secret à un jeune officier, Bonoldi, protégé par lo^premier ml«
 nistre. Ce jeune officier ne connaît pas ses parents : il est fils naturel du duc;
 le minisire veut le faire reconnaître. A la première nouvelle que le souverain
 veut épouser sa femme, il a quitte sa garnison et se présente au ministre
 alarmé, qui ie cache dans un souterrain du château ; ce souterrain n'a d'issue
 que par le piédestal d'une tête de broute qui orne la grande salle. Cette tête
 et le signal qu'il faut faire pour Touvrir donnent les accidents les plus
 pitloresques et les moins prévus; par exemple, le finale du premier acte, qui,
 au moment où le duc conduit sa pupille à rauiei, commence par les grands
 coups qu'un Talet poltron, jeté par hasard dans le souterrain, donne contre le
 piédestal de la lête pour se faire exhumer. Le déserteur, poursuivi dans les
 montagnes, est pris, condamné à mort; le ministre découvre sa naissance au
 duc. Au moment où cet heureux père est au comble de la joie, on entend les
 coups de fusil qui exécutent le jugement. Le quatuor qui commence par ce
 bruit sinistre, et le changement de ton du comique au tragique, seraient
 frappants, même dans une partition de Mozart ; qu'on juge dans le premier
 ouvrage d un jeune homme!" M. Solliva, -élève du Conservatoire fondé ici
 par le prince Eugène, a vingt-cinq ans. Sa musique est la plus ferme, la plus
 enflammée, la plus dramatique que j'aie entendue depuis longtemps. Il n'y
 a pas un moment de langueur. Est-ce uu homme de génie ou un simple
 plagiaire? On vient de donner à Milan, coup sur coup, deux ou trois opéras
 de Mozart, qui commence à percer en ce pays; el la musique de Solliva
 rappelle à tout moment Mozart. Est-ce un cerUan bien Sut? est-ce une
 œuvre de génie? 28 septembre. — C'est une œuvre de génie : il y a là une
 chaoiyiii^cG by Google

ROMK, iNAI'LES HT FLORËNCt:: 9 leur, une vie dramatique, uue fermeté dans tous les effets, qui décidément ne sont pas du style de Mozart. M; iis Solliva est un jeune homme ; transporté d'admiration pour Mozart, il a pris sa coaleur. Si l*auteur à la mode eût été Cimarosa, il eût semblé un nouveau Cimarosa. Dugazon me disait, à Paris, que tous les jeunes gens qui se prôseilaient chez lui pour apprendre à déclamer étaient de petits Talma. Il fallait six mois pour leur faire dépouiller le grand acteur et voir s'ils avaient quelque chose en propre. Le Tintoret est le premier des peintres pour la vimeité d* action de ses personnages. SollWa est excellent pour la vie dramatique. 11 y a peu de chant dans son ouvrage; Tair de Bonoldi, au premier acte, ne vaut rien; SoUiva triomphe dans les morceaux d'ensemble et dans les récitatifs obligés, peignant le caracacre. Aucune parole ne peut rendre Feutrée de Galli, disputant avec son ministre, au premier acte. Les yeux éblouis de tant de luxe, les oreilles frappées de ces sons si mâles et si bien dans la nature, attachent tout de siile Tâme au spectacle • c'est là le sublime. Les meilleures tragédies sont bien froides auprès de cela. SoUiva, comme le Gorrège» connaît le prix de l'espace ; sa musique ne languit pas deux secondes, il syncope tout ce que Toreille prévoit ; il serre, il entasse les idées. Cela est beau comme tes plus vives symphonies de Haydn. 1" octobre. — J'apprends que la Testa di bronw esi un de nos mélodrames. Méprisé à Paris, la musique en a fait un chefd'œuvre à Milans elle a donné delà délicatesse et de la profondeur aux sentiments, c Mais pourquoi, disais-je à M. Porta, aucun poète italien u lnvente-t-il les canevas chargés de situations frappantes qu'il fi)ut pour la musique? — Penser, ici, est un péril; écrire, le comble de rincousequuce. Voyez la brise charmante et voluptueuse qui règne dans Tatmosphère, aujourd'hui i" octobre; voulez-vous qu'on s'expose à se faire^ exiler dans les neiges de Munich ou de Berlin, parmi les gens tristes, qui ne songent qu'à leurs cordons et à leurs seize qturtiers? Notre climat est notre trésor. » L'Italie n'aura de littérature qu'après les deux chambres; jusque-là, tout ce que Ton y fait n'est que de, la Causse culture, uiyiizûd by Google

io (fiUVHES DE STENDHAL. de la iiltéralure d'Académie. Un homme de génie pont percer au milieu de la plalilude générale; mais Alûeri iravaille à Kaveugle, il D*a poiot de vérilable public à espérer. Tout ce qui hait la tyrannie le porte aux nues; tout ce qui vit de la tyrannie l'exècre cl le calomnie. L'ignorance, la paresse et la volupté sont telles, parmi les jeunes Italiens, qu'il faut un long siècle avant que rUalie soit à la hauteur des deux chambres. Napoléon Fy menait» peut-être sans le savoir. 11 avait déjà rendu la bravoure personnelle à la Lombardie et à la Romagne. La bataille de Raab, en 1809, fut gagnée par des Italiens. Laissons les sujets tristes ; parlons musique : c'est le seul art qui vive encore eu Italie. Excepté un homme uni(iue, vous trouverez ici des peintres et des sculpteurs comme il y en a à Paris et à Londres; des gens qui pensent à Targenl. La musique, au contraire, a encore un peu de ce feu créateur qui anima successivement en ce pays le DaiUc, Raphaël, la i)0csie, la peinture, cl enfm les Pergolèse et les Cimarusa. Ce feu divin fut allumé jadis par la liberté et par les mœurs grandioses des républiques du moyen âge. En musique, il y a deux roules pour arriver au plaisir, le style de Haydn et le style de Cimarosa : In sublime harmonie ou la mélodie délicieuse. Le style do Cimarosa convient aux peuples du Midi et ne peut être imité par les sots. La mélodie fut au plus baut point de sa gloire vers 1780; depuis, la musique cbange de nature, lliarmonie empiète et le cbant diminue. La peinture est morte et enterrée. Canova a percé par hasard, par la force de végétation que Tàme de rhomnic a sous ce beau climat ; mais, comme Alficri, c'est un monstre; rien ik^ lui ressemble, rieii n'en approche, et la sculpture est aussi morte en Italie que l'art des Gorrége : la gravure se soutient assez bien, mais ce n'est guère qu'un métier. La musique seule vit en Italie, et il ne faut faire en ce beau pays que Vamour; les autres jouissances de l àinr y ?ont gênées; on y meurt empoisonné de mélancolie, si l'on est citoyen. La défiance y éteint Tamitié; en revancbe, Vamour y est délicieux; ailleurs, on Ji*en a que la copie. Je sors d'une loge où l'on m'a présenté à une femme grande et bien faite, qui m'a semblé avoir trente-deux ans. Elle est

ROME, RAFLES ET FLORENCE. Il en est de ce genre de beauté que Ton ne trouve jamais au nord des Alpes. Ce qui rentoure annonce Topulence, et je trouve dans ses manières une mélancolie marquée. Au sortir de la loge» l'ami qui m'a présenté me dit : faut que je Yons conte une histoire. » C'est de plus rare que de trouver ici dans le lète-à-tête un Italien d'humeur à conter. Ils ne se donnent cette peine qu'en présence de quelques femmes de leurs amies, ou du moins quand ils sont bien établis dans une excellente poUmia (Kiergère). J'abrè le récit de mon nouvel ami« rempli de circonstances pittoresques, souvent exprimées par gestes. « Il y a seize ans qu'un homme fort riche, Zilietti, banquier de Milan, arriva un soir à Brescia. Il va au théâtre; il voit dans une loge une très-jeune femme, d'une figure frappante. Zilietti avait quarante ans ; il venait de gagner des millions; vous auriez cru tout adonné à Tarent. Il était à Brescia pour une affaire importante qui exigeait un prompt retour à Milan. Il oublie son affaire. Il parvient à parler à cette jeune femme. Elle s'appelle Gina, comme vous savez ; elle était la femme d'un noble fort riche. Zilietti parvient à l'enlever. Depuis seize ans il l'adore, mais ne peut répondre, car le mari vit toujours. « n y a six mois, l'amant de Gina était malade, car depuis deux ans elle a un amant, Malaspina, ce poète si joli homme que vous avez vu chez la Bibin Caena. Zilietti» toujours amoureux comme le premier jour, est fort jaloux. Il passe exactement tout son temps dans ses bureaux ou avec Gina. Celle-ci, désespérée de savoir son amant en danger et sachant bien que tous ses domestiques sont payés au poids de l'or pour rendre compte de ses démarches, fait arrêter sa voiture à la porte du Dôme, et, par le passage souterrain de cette église* du côté de l'archevêché, elle va acheter des cordes et des habits d'homme tout faits, chez un fripier. Ne sachant comment les emporter, elle passe ses habits d'homme sous ses vêtements, et regagne sa voiture sans accident. En arrivant chez elle, elle est indisposée et s'enferme dans sa chambre. A une heure après minuit, elle descend de son balcon dans la rue avec ses cordes, qu'elle a arrangées grossièrement en échelle. Son appartement est un Diavol

la ŒUVaKS UE STfc;NDUAL. plana noHle (premier éiage) fort élevé. A une heure et demie» elle arrive chez son amant, dēguistki en homme. Transports de Malaspina ; il n'était triste de mourir que parce qu'il ne pouvait espérer de la voir encore une fois, ce Mais ne reviens plus, ma « chère Gina> lai dil-il quand elle s'est résolue à partir vers les « trois heures du matin ; mon portier est payé par Zilietti ; je suis ({ pauvre, tu n'as rien non plus; tu as Thahitude de la jgrande « opulence» je mourrais désespéré si je te faisais rompre avec c Zilietti. » « Gina s'arrache de ses bras. Le lendemain, à deux heures du ^ matin, elle frappe à la fenêtre de son amant, qui est aussi au premier étage et donne sur un de ces grands balcons en pierre . si communs en ce pays ; mais elle le trouve dans le délire et ne parlant que de Gina et de sa passion pour elle. Gina, sortie de chez elle par la fenêtre, et avec le secours d'une échelle de corde, était montée chez son amant aussi, par une échelle de corde. Cette expédition a eu lieu treize nuits de suite, tant qu'a duré le danger de Malaspina. » Bien au monde ne semblerait plus ridicule aux femmes de Paris ; et moi, qui ai Taudace de raconter une telle équipée, je m'expose à partager le même ridicule. Je ne prétends pas approuver de telles nuBurs; mais je suis attendri, exalté; demain, il me sera impossible do ne pas approcher Gina avec respect: mon cœur battra connue si je u avais que vingt ans. Or voilà ce qui ne m'arrive plus à Paris. Si je l'avais osé, j'aurais sauté au cou de l'ami qui venait de me conter cette anecdote. J'ai fait durer le récit plus d'une heure. Il m'est impossible de n'être pas tendrement attaché à cet ami. 2 octobre.— Ce petit Soiliva a la ûgure chétive dun homme de génie. Je m'expose beaucoup ; il faut voir son second ouvrage. Si l'imitation de Mozart augmente, si la vie dramatique diminue, e*est un homme qui n^avaitdans le cœur qu'un opéra, accident fort commun dans le talent musical. Un jeune coniiiosieur donne deux ou trois opéras, après quoi il se répète et n'est plus que médiocre : voyez Berton en France. Galli, beau jeune homme de trente ans, -est sans doute le Digitizod by Gû*..wtL

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 13 » meilleur soutien de la Tespi di bumzo; on lui préfère presque Remorini (le ministre), belle basae aussi, et qui a une voi\ très-flexible, très-variée, chose rare ilans les basses ; mais ce n'est qu'un bel instrumcut, toujours le mê(ne et presque sans âme. Un cri partant du cosur, o fortunato istoiite ! dont la mu- . sique n'a pas vingt mesures, a lailt sa réputation dans cet opéra. • L^accent de la nature a été saisi par le maestro et recotiau avec transport par le public. La Fabre, jeune Française née ici dans le palais du prince et protégée par la vice-reine, a une belle voix, surtout depuis qu'elle a vécu avec le célèbre soprano Velluti. Elle est à ravir dans certains moreeau passionnés. Il lui faudrait une salle moins vaste. Du reste, on la dit amoureuse de rAuiour. .le n'eu doute plus, depuis que* je lui ai vu chanter SlringcHo uLl petto, au se(^ond acte,^u moment où elle apprend que son époux, qu'on avait enteydiTfusiller, èst sauvé. Un des confidents du ministre avait h\i distribuer aui soldats des cartouches sans balles. Circonstance singulière et touchante, à la représentation de ce soir, tout le théâtre est intéressé *. Quand la Fabre est di>laile ou fatiguée, rien de plus commun; dans un sérail, ce serait un grand talent* £Ue a vingt ans ; même mauvaise» je la préfère iufiniment à ces chanteuses sans âme, à mademoiselle Cinti, par exemple. » Bassi est excellent : cr n'es^ pas Tâme qui lui luanque à celui-là ! Quel bouffe divin s'il avait un peu de voix ! Quel feu ! quelle énergie ! quelle âme toute à la scène ! Il joue tous les soirs, depuis quarante jours, celte Tête de bronze; n*ayez pas peur quMl jette un regard dans la salle ; il est toujours le valet de chambre poltron et sensible du duc de Hongrie. En France, un homme d'autant d'esprit (Bassi fait de jolies comédies \ aurait peur d'être ridicule par rimporlanc

14. ŒUVRES STKISDHAL. à moi-même. Je copie m certain
 valet poltron, dont mon Ima* gination m'a procuré la vue les premières fois
 que j'ai joué mon rôle. Quand je parais en scène maintenant , fai du plaisir à
 être en valet poltron. Si je regardais dans la salle, je m'ennuierais à périr ; je
 crois même que je manquerais de mémoire. D'ailleurs, j'ai si peu de voix i
 si je n'étais pas bon acteur, que serais-je ? » — Pour une belle voix, comme
 pour la fraîcheur des attraits chez les femmes, il faut un cœur froid. Par une
 disposition instinctive, que j'ai bien observée ce soir sur le baron allemand
 Kenisfeld, ces êtres, tout âme, choquent les personnes de la très-haute
 société qui manquent un peu d'esprit : il leur faut des talents appris ; ils
 trouvent de Fescès dans tout ce qui est inspiré. îlier, ce baron pointilleux
 grondait le garçon du restaurateur parce qu'il n'avait pas écrit correctement
 son noble nom sur sa carie. 5 octobre. — L'orchestre de Milan» admirable
 dans les choses douces, manque de brio dans les morceaux de force.
 Les instruments attaquent timidement la note. L'orchestre de Favart a le
 défaut contraire. Il cherche toujours à embarrasser le chanteur et à faire le
 plus de bruit possible. Dans un orchestre parfait» les violons seraient
 français» les instruments à vent allemands» et le reste italien, y compris le
 chef d'orchestre. Celle place, si essentielle au chant, est occupée à Milan par
 le célèbre Alessandro Rolla, que la police a fait prier de ne plus jouer de
 l'alto ; il donnait des attaques de nerfs aux femmes. Ou pourrait dire à un
 Français arrivant dans ce pays : Cimarosa est le Molière des compositeurs »
 et Mozart le Corneille ; Mayer, Vfnter, etc.^ sont des Marroontel. La grâce
 innocente de la prose de la Fontaine, dans les Amours de Psyché, est
 reproduite par Paisiello. 4 octobre. — J'ai visité aujourd'hui les fresques si
 touchantes de Luini à Sarontto» la chartreuse de CSartguano» avec les
 pemtnres h fresques de Daniel Grespi» fort bon peintre qui avait vu les
 Garrache et senti le Gorrcge. J'ai vu Gastelazzo. J'ai été fort méconlenl d'un
 château de Montebello, célèbre par le séjour que Bonaparte y iil en 1797.
 D'après le principe major è IonDigitized by

ROME*, 1HAPLES ET FLORENCE. 15 * ginquo reverimlikkf
dès ce temps^là Bouaptrie ne Youlak pas habita les villas et se prodigoar.
Leioate, Jardio remiili d'architecture, appartenant à M. Se doc Litia, an*a
plo. Ce courtisan de Napoléon n'a point fait la girouette depuis 1814 ; il a
bravé courageusement les Tedeschi. Notez que Napoléon Favait fait grand
ckambeUaa sans qu'il le demandât. M. le duc Litla a (ait on Ime, Uré A un
exemplaire, qu*il a le pn^et de brûler avant sa mort; 11 a, dit-on, sept à huit
cent mille livres de rente. J'ai vu de loin, dans une allée de Leinate, la
femme de son neveu le diichinû; c'est une des douze plus jolies femmes de
Milan. Je lui trouve Tair dédaigneux des anciens portraits espagnols. Il faut
bien se garder de se promener seul à Leinale; ce jardin est plein de jets d'eau
destinés à mouiller les spectateurs. En posant le pied sur la première marche
d'un escalier, six jets d'eau me sont partis entre les jambes. C'est en Italie
que les architectes de Louis XIV prirent le goût des jardins comme
Versailles et les Tuileries, où rarchitecture est mêlée aux arbres. Au
Geinietto, villa du fameux dévot Mellerio, il y a des statues de Ganova. J'ai
revu Dèzio, simple jardin anglais, au nord de Milan, et qui me semble
l'emporter sur tous les autres. On voit de près les montagnes et le Beiegion
di Lek (la Scie de Lecco) • L*air y est plus sain et plus vif qu'à Milan.
Napoléon avait or« donné que les rizières el les prés)^ia?'Cîa' (arrosés
constamment, on les fauche huit lois par an) seraient éloignés à cinq milles
de Milan. Mais il avait accordé un délai aux propriétaires pour le
cbangcttent de culture. Comme on trouve un avantage immense à cultivèr le
riz, les propriétaires ont graissé la patte à la police, * et au couchant de
Milan, vers la porte VerceHina, j'ai vu des rizières à une portée de canon de
la ville. Quant aux voleurs, on les rencontre à une portée de fusil presque
chaque soir. La police est comme celle de Paris, elle ne songe qu'à la
politique, et. du reste fait tondre barbarement les arbres plantés par
Napoléon, pour avoir le bénéfice des fagots. Mais enfin, comme les espions
eux-mêmes ont le goût italien, cette police a forcé les citoyens à faire des
choses prodigieuses pour rembellissement de la ville. Par exemple, i'on peut
passer Digitized by Google

16 CBUVRES.de STENDHAL. près des maisons quand il pleut; des conduits de fer-Manc amènent les eaax des toits dans le canal qui passe sous chaque rue. Gomme les corniches sont fort saillantes» on est presque à Tabri de la pluie en marchant le long des maisons. Le lecleur se moquerait de mon enthousiasme si j'avais la bonhomie de lui communiquer tout ce que j'écrivis, le 4 octobre 1816» en revenant de Dèzio. Cette charmante villa appartient au marquis Cusani, qui, sous Napoléon, voulut rivaliser de luxe avec le duc Lilla. Galli est enrhumé. On nous redonne un opéra de Mayer, Elena, qu'on jouait avant la Testa di bronw. Ck)mme il paraît languie sant! Quds transports au mtetto du second acte! Voilà cette musique de nocturne, douce, attendrissante, vraie musique de la mélancolie, que j'ai souvent entendue en Bohème. Ceci est un morceau de génie que le vieux Mayer a gardé depuis sa jeunesse, OU qu'il a pillé quelque part; il a soutenu tout Topéra. Voilii un peuple né pour le beau : un opéra de deux heures est soutenu par un moment délicieux qui dure k peine six minutes; on vient de cinquante milles de dibiauce pour entendre ce sesteUo chanté par mademoiselle Fabre, Remorini, Babsi, Bonoldi, etc., et pendant quarante représentations, six minutes font passer sur une . heure d*ennui. U n'y a rien de choquant dans le reste de Topéra, mais il n*y a rien. Alors on Tait la conversation dans les deux cents petits salons, avec une fenêtre garnie de rideaux donnant sur la salle, qu'on appelle loges. Une loge coûte quatre-vingts sequlns; elle en coûtait deux cents ou deux cent cinquante, il y a six ans, dans les temps heureux de lltalie (règne de Napoléon, de 1805 à 18U). Napoléon a volé à la France la liberté dont elle jouissait en 1800 et ramené les jésuites. En Italie, il détruisait les abus et protégeait le mérite. Après vingt années du despotisme raisonné de ce grand homme, ces gens-ci eussent peut-être été dignes des deux chambres. Je vais dans huit ou dix loges ; rien de plus doux, de plus aimable, de plus digne d'être aimé que les mœurs milanaises, r'est l'opposé de rAngleterre; jamais de (igure sèche et désespérée. Chaque femme est en général avec son amant; plaisanteries

Digitized by Google

ROMB, NAPLES ET FLORBLfCB. , 47 douces» disputes vives» rires fous» mais jamais d'airs imporlaots. Pour les mœurs» Milan est une république vesée parla présence de trois régiments allemands et obligée de payer trois millions à Tempereur d'Aiilrichc. Noire air de digiilé, que les Italiens appellent sostenutOf notre grand arl de représenter, sans lequel il n'y a pas de cousidération, sérail pour eux le comble de Tennui. Quand on a pu comprendre le charme de cette douce société de Milan» on ne peut plus s'en défaire. Plusieurs Français de la grande époque sont venus ici prendre des fers qu'ils ont portés jusqu'au tombeau. Milan est la ville d'Europe qui a les rues les plus commodés ^ et les plus belles cours dans riniérieur des maisons. Ces cours carrées sont» comme chez les Grecs anciens, environnées d'un portique, formé par des colonnes de granit fort belles. Il y a peut-être à Milan vingl mille colonnes de granit; on les tire de Baveno, sur le lac Majeur. Elles arrivent ici par le fameux canal qui joint TAdda au Tésin. Léonard de Vinci travailla à ce canal en 1496; nous n'étions encore que des barbares, comme tout le Nord. Il y a deux jours que le maître d'une de ces belles maisons, ne pouvant dormir, se promenait sous le portique, à cinq heures du matiui tombait une pluie chaude. Tout à coup, il voit sortir d'une petite porte» au rez-de-chaussée» un fort joli jeune homme de sa connaissance. Il comprend qu'il a pa^ la nuit dans la maison. Gomme ce jeune homme aime beaucoup Tagriculture, le mari lui fait pendant deux heures, tout en se promenant sous le portique, et sous pn'lexle (Val tendre la fin de la pluie» des questions infinies sur l'agriculture. Vers les huit heures, la pluie ne cessant pas» le mari a pris fort poliment oongé de son ami, et est remonté. Le peuple milanais offre la réuntmi de deux choses que je n'ai jamais vues ensemble au même degré, la sagacité et la bonté. Quand il discute, il est le contraire des Anglais, il est serré comme Tacite; la moitié du sens est dans le geste et dans Tœil; dès qu'il écrit il veut faire de belles pbra* ses toscanes, et il est plus bavard que Gicéron. » ' Tbe mott comfortable atreeU. Digitized by Google

18 (KUVRBS DE STENDHAL. Madame Catalaoi est arrivée et nous annonce quatre concerts; le croiriez-vous? une chose éboue tout le monde : le billet coûte dix francs. J'ai vu une loge pleine de gens qui jouissent de quatre-vingt ou cent mille livres de rente, et qui, dans l'occasion, en donnent le triple en bâtiments, se récrient sur ce prix de dix francs. Ici, le spectacle est pour rien; il coûte trentesix centimes aux abonnés. Pour cela, on a le premier acte de l'opéra, qui dure une heure ; on commence à sept heures et demie en hiver, et à huit heures et demie en été ; ensuite grand ballet sérieux, une heure et demie ; après le ballet vient le second acte de l'opéra, trois quarts d'heure; enfin, un petit ballet comique, ordinairement délicieux, et qui vous renvoie chez vous mourant de rire, vers le minuit et demi, une heure. Quand on a payé son billet quarante sous, ou que l'on est entré pour trente-six centimes, on va se placer dans un parterre assis, sur de bonnes banquettes à dossier, très-bien rembourrées : il y a huit à neuf cents places. Les gens qui ont une loge vont y recevoir leurs amis. Ici, une loge est comme une maison, et se vend vingt à vingt-cinq mille francs; le gouvernement donne deux cent mille francs à l'entrepreneur; l'entrepreneur loue à son profit le cinquième et le sixième rang de loges, qui lui valent cent mille francs : les billets font le reste. Sous les Français, l'entrepreneur avait les jeux, qui donnaient six cent mille francs à mettre en ballets et en voix. La Scala peut contenir trois mille cinq cents spectateurs* Le parterre de ce théâtre est ordinairement à moitié vide, c'est ce qui le rend si commode. Dans les loges, vers le milieu de la soirée, le cavalier servant de la dame fait ordinairement apporter des glaces; il y a toujours quelque pari en train, et l'on parie toujours des sorbets, qui sont divins ; il y en a de trois sortes, gelati, crepè, et pizziduri ; c'est une excellente connaissance à faire. Je n'ai point encore décidé la suite de l'espèce, et tous les soirs je me mets en expérience. 6 octobre. — Enfin, ce concert de madame Catalaoi, si attendu, a eu lieu dans la salle du Conservatoire, qui n'a pas pu se remplir*. Il y avait quatre cents personnes environ. Quel tact dans ce peuple! Le jugement est unanime; c'est la plus belle

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

HUME, iNAFLKS KT FLOBKNCK. I» voix dont on se soatieone. supérieure de bien loin è la Bantî, à l;i Billington, à la Correa, à Marcliesi, à Crivelli. Même dans It s morceaux les plus vifs, madame Caialaoi semble loujouî^s chait< 1er sous un rocher; elle a ce retentissement argentin. Quel elîet ne produirait-elle pas si la nature lui eût donné une âme ! Elle a chanté tous ses airs de la même manière. Je Fatlendais à Tair si toncbant Frenar vorrei le lacrimc. Kllc Ta chanté avec le même luxe de petits oi uemeuls gais et ra pides que les variations sur 1 air Nel cor piu non mi senio. Madame Catalani ne chante jamais qu^une douzaine d'airs ; c'est avec cela qu^elle se promène en Europe ^ — Il faut Tentendre * Ce m>ir noiu avons'ea : UeUatromba il suon gnornVro. I*uhto(;ali.i>. Frenar vorrei le lat riinp. 1(1 ('m. Nel cor pi^nou mi svixUt. ^ Pa18IF.I.L0. Steond c&HUri, à Milan. * l>4'h frênaie le lacrime. Pixr.iTA, Ombia udoraU aspelta. faKecRtriHi. cor pin non mi senlo. PAISIKtM). 7fOMtém« eonetni. Délia troniha il suon itucrricro. PoRTOGAl.lil. l'er qu<>sii' amare laerioiP. Oli

The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate

20 ŒUVRES DE STENDHAL. une fois, pour avoir un regret éternel que la nature n'ait pas joint un peu d'âme à un instrument si étonnant. — Madame Car talani n'a fait aucun progrès depuis dix-huit ans qu'elle ciiaulail à Milan Ho perduto il figlio amato. — Peu importe le uom du compositeur, Tair que chante madame Gatalani est toujours le même : c'est une suite de broderies* et la plupart de mauvais goût. Elle n'a trouvé que de mauvais maîtres hors de l'Italie. Voilà ce qu'on disait autour de moi. Tout cela est vrai; mais de notre vie peut-être nous n'entendrons rien d'approchant. Elle fait la gamme ascendante et descendante par semi-tons, mieux que Marchesi, que Ton me fait voir au concert. Il n'est Quatrihw eoneeri. Son Regina. PORTOGALLO. ' Ddoe traacquillità. Madame Gatalani a chailé cet air avec Galli et mademoiselle Cori, son élève. Oh cara d'atnore ! de Gogliehni avec Galli. SttI margine d'un rio . ILLUGO. ^ Cbe inomento non pensato, terzetto de Puccita, avec Galli et Remorini. La voix de Galli a écraaé celle de la t'emmn célèbre. CinquUmê eonoirt. Quelle pupille tenere. C.he soave zephirelto. Mozart. Slaoca di pascolare. Mittico. Frenar vorrei le lacrime. La ci darem la mano. Mozart. Doke innqniUill. Digitized by Google

ROME, NAPLES KT FLOUËNCK. point trop vieux ; il e[^]i fort riccio, et chante encore quelquefois devant ses amis intimes; c'est comme son rival Pacciarotti à Padoue. Marchesi a eu des ayeiitures fort agréables dans sa jeu^{*} nesse. On m'a conté ce soir Fanecdote singulière d^{*}an homme fort respectable de ce pays-ci, qui a le malheur d avoir la voix trèsclaire. Un soir qu^{*}il entra chez une femme aussi célèbre par sa petite vanité que par ses immenses richesses, Thommc à la voix claire est accueilli par une ?olée de coups de hâton; plus il crie du haut de sa lête el appelle au secours» plus les coups de canne redoublent d^{*}énergie. c Ah ! scélérat de soprano, lui cric-t-on, je t'apprendrai à faire le galant! » Notez que c'était un prôlre qui parlait ainsi, et qui vengeait les injures fraternelles sur les épaules de notre citoyen, qu'il prenait pour Marchesi. Le soprano, profitant de ranecdote^{*} qui fit rire pendant six mois, ne remit plus les pieds chez la riche bourgeoise. Aux lumières, madame Gatalani, qui peut avoir trente-quatre à trente-cinq ans, est encore fort belle; le contraste de ses traits nobles et de sa voix sublime avec la gaieté du rôle doit iidre un effet étonnant dans Topéra huffa. Pour V opéra séria, elle u^{*}y comprendra jamais rien. C'est une âme sèche. • Au total, j[^]ai été désappointé. J[^]aurais fait trente lieues avec plaisir pour ce concert, je suis heureux de m'être trouvé à Milan. En sortant, je suis venu au grand trot de mes chevaux chez madame Bina R*** ; il y avait déjà trois ou quatre amis de la maison, qui étaient venus là du Conservatoire, toujours en courant, pour donner des nouvelles du concert à leurs amis, qui avaient voulu épargner dix francs. Or 11 y a là près d^{*}une demi-lieue. La conversation ne se faisait que par exclamations. Pendant trois quarts d'heure, comptés à ma montre, il n^{*}y a pas eu une seule phrase de finie. Naples n'est plus la capitale de la musique; c'est Milan, du moins pour tout ce qui a rapport à Texpression des passions. A Naples, on ne demande qu'une belle voix ; on y est trop Africain pour goûter Texpression fine des nuances de sentiment. Au moins, c'est ce que vient de me dire M. de firême. 7 octobre. — - J'oubliais ce qui m'a le plus frappé hier au couDigitized by Google

22 ŒUVRES DE STKNDHÂL. ceH de madame Gatalani ; j'ai ëlé pendant quelques mintites immobile d'adinii alion : c'esl la plus belle lèle que j*aie vue de ma vie, lady Fanny flar***. Raphaël, tibi es? Aucun de nos pauvres peintres modernes, tout chargés de litres et de

ROME, NAPLtiS ET FLORENCit;. 2» comme si c'était un valet qui fût entré. — Plaisaule manière de se féliciter, s'écrierait un de mes amis de Paris, je ne vois là que de là grossièreié. ^ Â la boone heure, mais c*esi pour mol la plus douce récompense des deui ans que j*ai passés autrefois à apprendre non-seulement Titalien de Toscane, mais encore le milanais, le picmonlais, le napolitain, le véiiilien, On ignore, hors de Tltalie, jusqu'au nom de ces dialectes, que Ton parie nniquementl dans les pays dont ils portent le nom. Si Ton n*enlend pas les finesses du milanais»- les sentiments comme les idées des hommes au milieu desquels on voyage restent parfaitement invisibles. La fureur de parler et de se mettre en avant, qu oui les jeunes gens d'une certaine nation, les fait prendre en horreur à Milan. Par hasard, j'aime mieux écouter que parler; c'est un avantage, et qui compense quelquefois mon mépris peu caclié pour les sots. Je dois avouer, de plus, qn*une femme d'esprit m'écrivait à Paris que j'avais l'air rustique. C'est peut être à cause de ce défaut que la bonhomie italienne a si vite fait ma conquête. Quel naturel ! quelle simplicité ! comme chacun dit bien ce qu'il sent ou ce qu'il pense au moment même! Comme on voit bien que personne ne stmge à imiter on modèle! Un Anglais me disait à Londres, en me parlant de sa maîtresse avec ravissement: a l l n'y a chez elle rien de vulgaire! » Il me faudrait huit jours pour faire comprendre cette exclamation à un Milanais; mais, une fois comprise, il en rirait de bien bon cœur. Je serais obligé de' commencer par expliquer au Milanais comme quoi l'Angleterre est un pays où les hommes sont parqués et divisés en castes, comme aux Indes, etc., etc. La bonhomie italienne! Mais c'est à pouffer de rire, diront mea amis du faubourg. Poissonnière. Le naturel, la simplicité, la candeur passionnée, si je puis m'exprimer ainsi, étant une nuance qui se mêle à toutes les actions d'un homme, je devrais placer ici une description eu vingt pages de diverses actions que j'ai vues ces jours-ci. Celte description, faite avec le soin convenable et Texactitude scrupuleuse dont je me pique, me prendrait beaucoup de temps, et trois heures viennent de sonner à Fhorloge de San Fedele. Une telle description semblerait incroyable aux trois quarts des lecteurs. J'avertis donc i^eulemeut

Digitized by Google

24 (EUVRÈS DE STENDHAL. qu'il y a ici une chose singulière à voir; la verra qui pourra ; mais il faut savoir lo milanais. Si jamais le grand poêle Déranger passe en ce pays, il me comprendra. Mais Saint-Lambert, Fauteur des Saisons, le courtisaD de Slaoisias, l'amaot trop heureux de madame du Ghâtelet» eût trouvé ce pays-ci affreux* 95 octobre. — Ce soir, une femme brillante de beauté, de finesse, d'enjouement, madame Bibiii Calena, a bien voulu essayer de m'apprendre le laroc. C'est une des grandes occupations des Milanais. C'est un jeu qui n'a pas moins de cinquante-deux cartes grandes chacune comme trois des nôtres. Il y en a une vingtaine qui jouent le rôle de nos as, et qui l'emportent sur toutes les autres; elles sont fort bien peintes, et représentent le pape, la papesse Jeanne, le fou, le pendu, les amoureux, la fortune, la mort, etc. Il y a d'ailleurs, comme à l'ordinaire, quatre couleurs (bastone, danari, spade, coppe) ; les cartes portent l'image de bâtons, de deniers, d'épées et de coupes. M. Reina, l'un des amis auxquels m'a présenté madame G***, me dit que ce jeu a été inventé par Mieliel-Ange. Ce M. Reina a formé l'un des belles bibliothèques de l'Europe; il a, de plus, des sentiments généreux, chose singulière et que je ne me souviens pas d'avoir jamais vue réunie à la bibliomanie. Il fut déporté aux bouches du Cattaro en 1799. Si Michel-Ange a inventé le tarocco, il a trouvé là un beau sujet de disputes pour les Milanais et de scandale pour les petits-maitres français. J'en ai rencontré un ce soir qui trouvait les Italiens bien lâches de ne pas mettre Tépée à la main vingt fois pour une partie de tarocco. En effet, les Milanais ayant le malheur de manquer tout à fait de vanité, ils poussent à l'excès le feu et la franchise de leurs disputes au jeu. En d'autres termes, ils trouvent au jeu de tarocco les émotions les plus vives. Ce soir, il y a eu un moment où j'ai cru que les quatre joueurs allaient se prendre aux cheveux; la partie a été interrompue au moins dix minutes. Le parterre impatient criait zilti! zitti! et la loge n'étant qu'au second rang, le spectacle était en quelque sorte interrompu. Va a forti benxiarare l'un des joueurs. — Ti teseiun gran cojananon! répondait l'autre en lui faisant des yeux furibonds et criant à tue-tête.

^accent donné à ce mot

cojononon m'a semblé incroyable de bouffonnerie et de vérité. L'accès de colère paraît excessif et laisse toutefois si peu de traces, que j'ai remarqué qu'en quiUaut la loge il a' est veu à ridée d'aucun des disputeurs d'adresser à Taiitre un mot d'amilié. À vrai dire, la colère italienne est, je crois, silencieuse et retenue, et ceci n'est rien moins que de la colère. C'est l'impalpable lience vive et bouffonne de deux hommes graves qui se disputent un joujou, et sont ravis de faire les enfants pendant un moment. Dans ce siècle menteur et comédien (this âge of cant, dit lord Byron) cet excès de franchise et de bonhomie entre gens des plus riches et des plus nobles de Milan me frappe si fort, qu'il me donne l'idée de me fixer en ce pays. Le bonheur est contagieux. Le maudit Français, que j'aurais voulu à cent lieues de moi, m'a retrouvé au café de l'Académie en face de la ScoUk « Quelle grossièreté, me dit-il, cojononon! quels cris! Et vous dites que ces gens-là ont des sentiments délicats ! qu'en musique leur oreille est blessée du moindre son criard ! » Je méritais de voir ainsi toutes mes idées polluées par un sot ; j'avais eu la bêtise de lui parler avec candeur. Avec quelle amertume je me suis repenti d'avoir adressé la parole à M. Mal... J'avouerai, dût l'honneur national me répudier, qu'un Français, en Italie, trouve le secret d'anéantir mon bonheur en un instant. Je suis dans le ciel, savourant avec délices les illusions les plus douces et les plus folles; il me tire par la manche pour me faire apercevoir qu'il tombe une pluie froide, qu'il est minuit passé, que nous marchons dans une rue privée de réverbères, et que nous courons le risque de nous égarer, de ne plus retrouver notre auberge, et peut être d'être volés. Voilà ce qui m'est arrivé ce soir : l'abord du compatriote est mortel pour moi. Comment expliquer cet effet nerveux et cet agréable pouvoir de tuer le plaisir des beaux-arts que possède l'amabilité française ? Est-elle jalouse d'un plaisir qu'elle est impuissante à partager ? Je crois plutôt qu'elle le trouve une affectation ridicule. Digitized by Google Il —

ŒUVRE DE STENDHAL. "21 octobre. — Madame Mariotti m'a procuré un billet pour le bal que les négociants donnent ce soir à leur casino de San Paolo. Rien n'a été plus agréable. Avec mon billet et en parlant milanais serré y je viens d'engager le portier à me laisser voir le local. L'air de bonhomie qu'il faut prendre ici et ma qualité de Français ont plus fait que la manda (l'etrenne). Les riches négociants de Milan, dont le bon sens tranquille et le luxe tout en agréments réels et sans aucun faste me rappellent le caractère hollandais, se sont réunis au nombre de quatre cents pour acheter à fort bon compte, dans la rue San Paolo, ce qu'on appelle ici un palazzo. C'est un grand hôtel, bâti en pierres que le temps a noircies. La façade n'est point un mur plat, comme celle des maisons de Paris. Il y a un ordre étrusque au rez-de-chaussée, et au premier étage des pilastres. C'est un peu corinthe < ce qu'on appelle à Paris le palais de la Chambre des pairs. En faisant gratter le palais de cette Chambre on a été à l'architecture tout le charme des souvenirs, ce qui est adroit pour une Chambre aristocratique. SHL avait pu passer par la tête des négociants de Milan de faire un tel outrage à leur casino de San Paolo, les boîtiers et les menuisiers qui ont leurs boutiques dans cette rue, l'une des plus fréquentées de la ville, en eussent fait des gorges chaudes. Il y a ici une commission d'ornato (de romement) ; quatre ou cinq citoyens connus par leur amour pour les beaux-arts, et deux architectes, composent cette commission, qui exerce ses fonctions gratuitement. Toutes les fois qu'un propriétaire touche au mur de face de sa maison, il est tenu de communiquer son plan à la municipalité, qui le transmet à la commission d'ornato. Elle donne son avis. Si le propriétaire veut faire exécuter quelque chose de par trop laid*, les membres de la commission d'ornato, gens considérables, se moquent de lui dans les conversations. Chez ce peuple né pour le beau, et où d'ailleurs parler politique est dangereux ou désespérant, on s'occupe un mois à la suite du degré de beauté de la façade d'une maison nouvelle. * Par exemple, la façade en bois peinte en brique, derrière les colonnes du théâtre Favart. (Note ajoutée en 1826.) kju,^ jd by Google

ROUE» NAPLES Et PLOREN'CË. S? Les habitudes morales de
 Miiau sont tout à foil républicaiues, et ritalie d'aajoord'boi n'est qu'une
 conlinuation du moyen âge. Avoir une belle maison dans la ville donne plus
 de eonsidération que des raillions en portereuille. Si la maison est
 remarquable par sa beauté, elle prend tout de suite le nom du propriétaire.
 Ainsi l'on vous dit : Les tribunaux sont telie rue, dans la casa Clerici. Faire
 bâtir une belle matson confère à Milan la véritable no* blesse. Depuis
 PliiHppe H , le jiouvernement a toujours été regardé ici comme un être
 malfaisant qui vole quinze ou vingt millions par au; ou se moquerait fort
 des gens qui prétendraient défendre ses mesures; ce ridicule excessif ne
 serait même pas compris. Le gouvernement n'a absolument aucune prise sur
 Topinion. Il va sans dire qu'il y a eu exception pour Napoléon de 1796 à
 1806, époque où il renvoya le corps législatil", pour lui avoir refusé l'impôl
 de Venrajislrcnient des actes. De 1806 à 1814, il n eut pour lui que les
 riciies et les nobles. La femme d'un riche banquier, madame Big refusa »
 dit-on , d'être dame du palais, parce qu'on voyait que le prince Eugène,
 véritable marquis français, beau, brave et fat, ne prisait que la noblesse, et
 aristocratisaii constamment les mesures de son beau-père. L bouuète
 maréchal Davoust eût couveuu à ce pays pour vice-roi. Il avait la prudence
 italienne. L'architecture me semble plus vivante en Italie que la peinture ou
 la sculpture. Un banquier milanais sera avare ciuquanle années de sa vie
 pour finir par bâlir une maison dont la façade lui coûtera cent mille francs
 de plus que si elle était un simple mur. La secrète ambition de tous les
 citoyens de Milan, c'est de bâtir une maison, on du moins de renouveler la
 façade de celle qu'ils tiennent de leur père. Il faut savoir que Tarchitecture
 fut pitoyable vers 1778, quand Pier Marini construisait le théâtre de la
 Scala, qui est un modèle pour les agréments de Tiulérieur, niais non certes
 pour ses deux façades. On se rapproche maintenant de la simplicité antique
 Les Milanais ont trouvé une certaine proportion, remplie de grâce, entre les
 pleins et les irides de la façade d'une maison. Uoo cite deux architectes, H.
 le marquis Gagnola, qui Digitized by Google

a lait la porte de Mareugo, et M. Ganonica, à qui Tou doit plusieurs théâtres : Carcano, le plus armonico (soDore) de tous, le llicâtre Re, etc. J'ai élé présenté à quelques rieh^s Biilanaïs qui oat le boaheur de bâtir. Je les ai trouvés sur leurs échelles, passionnés comme un général qui livre bataille, J^ai mmité moi-mtoie aux échelles. J'ai trouvé des maçons remplis d'intelligence. Chacun d'eux juge la façade adoptée par rarchitecte. Pour la distribution intérieure, ces maisons m'ont paru inférieures à celles de Paris. Eu Italie, on imite encore les distributions des palais du moyen âge, bâtis à Florence vers 1550 et ornés depuis par Palladio et ses élèves (vers 1560). L'architecture avait alors pour but de satisfaire à des besoins sociaux qui n'existent plus. Les chambres à coucher des Italiens me sembleraient la seule chose à conserver; elles sont élevées, fort saines et le contraire des noires. Les quatre cents propriétaires du casin de San Paolo viennent de dépenser un argent fou pour orner leur palazzo. La salle de bal, qui est toute neuve et magnifique, m'a semblé plus vaste que la première salle du Musée du Louvre. Ils ont employé les meilleurs peintres, ce qui n'est pas beaucoup dire, pour peindre le plafond. Kn revanche, il y a des ornements en bois et en papier mâché imitant le marbre, qui sont du goût le plus noble et d'une beauté frappante. Napoléon avait établi ici une école dell omato et une école de gravure, qui ont rempli le but de ce grand roi. Le caractère de la beauté en Italie, c'est le petit nombre des détails et, par conséquent la grandeur des contours (je supprime ici quatre pages de philosophie, peu intelligibles pour qui n^aime pas la peinture avec passion). Je trouve que le casin de San Paolo inspire le respect. Les palais de nos ministres ont l'air d'un boudoir sunlorc ou d'une boutique fort élégante. Rien de plus convenable, quand le ministre est un Robert Walpole, achetant des votes et vendant des places. Cette physionomie de rarchitecture d'un bâtiment, qui iospire un sentiment d'accord avec sa destination, s'appelle le

UUML, >Al'Lh^ Lf FLORENCE. 29 Style. Gomme la plupart des bàUments doiveol faire Dailre le respect et même la terreur, par ei[emple une église catholique, le palais d'ua roi despote, etc., souvent quand ou dit en Italie ; Ce bâtiment est plein de style, entendez : l l inspire le respect. Les pédautSy quand ils parlent de style, veulent dire : « Cette 'Architecture est classique, elle imite le grec, ou du moins une certaine nuance de grec firancisé, comme VIphigénie de Racine imite celle d'Euripide. » La rue Dei Nobili, à Milan, a une fort belle architecture, vous dit-on ; entendez qu'elle est horriblement triste et sombre. Je ne rirais pas de huit jours si j'habitais le palais Arconati. Ces palais me rappellent toujours le moyeu âge, les conspirations sanglantes des Visconti (1501) et les passions gigantesques du quatorzième siècle. Mais je suis le seul à avoir de ces i^lées. Les possesseurs de ces palais si grandioses soupirent pour un petit appartement sur le boulevard de Gand, à Paris. Ce qu'il y a de plus semblable aux Français ici, ce sont les gens fort riches. Ils ont de plus que nous l'avarice, qui est une passion très-commune parmi eux, et qui lutte plaisamment avec une forte dose de petite vanité. Leur seule dépense, ce sont les chevaux, j'en ai vu plusieurs de trois, quatre, cinq mille francs. Un fat milanais sur sou cheval forme un ensemble bien plaisant. J'oubliais de dire que tous les jours, à deux heures, il y a Corso, où tout le monde parait à cheval ou en voiture. Le Corso a lieu à Milan, sur le bastion, entre la Porta Bense et la Porta yova. Dans la plupart des villes d'Italie, c'est la rue principale qui sert de Cono, Jamais l'on ne manque ni le Corso ni le théâtre. Les nobles Lombards ne mangent guère que le tiers de leur revenu ; ils en dépensaient le double avant la révolution de 1796. Deux, ou trois ont vu le feu sous Napoléon. Leurs mœurs sont décrites avec vérité dans les petites pièces de vers de Carline Porta, en milanais. 2 Digitized by Google

3è (KliVHKS OK ^TfcliNUUÂL. lie 28 octobre 1816, à 5 heures du matin, en sortant du bal. le pars dans quatre beures pour Dèsi» que je veux revoir à loisir. Si je n'écris en ce moment, je n'écirai pas. Je cherche à me calmer et à ne pas écrire une ode qui me semblerait ridicule dans trois jours. Mes papiers peuveot être saisis par la poliee autdchieone, je n'écirai donc rien sur les intrigues secrètes qui sont de notoriété publique, et que mes amis m'ont fait remarquer. Je serais au désespoir manquer à cette cliarmaule société italieuie, qui daigne parler devant moi comme devant un ami. La police autrichienne ignore tout ce qu*eUe ne trouve pas écrit. Il y a de la modération dans cette idée. Je sors du casin de San Paolo. De ma vie je n'ai vu la réunion d'aussi belles femmes; leur beauté fait baisser les yeux. Pour un Français, elle a un caractère noble et sombre qui fait ^ songer au bonheur des passions bien plus qu'aux plaisirs passagers d'une galanterie vive et gaie. La beauté n'est jamais, ce me semble, qu'une promem de bonheur. Malgré la tristesse sévère nécessitée par Torgueil tracassier et grognon des maris anglais et la sévérité de la terrible loi nommée Improper, le genre de beauté des Anglaises est beaucoup plus d'accord avec le bal^ Une fraîcheur sans égale et le sourire de i*enfance animent leurs beaux traits, qui ne (ont jamais peur et semblent promettre d'avance de reconnaître un maître absolu dans Fhomme qu'elles aimeront. Nais tant desoumlssion laisse concevoir la possibilité de l'ennui, tandis que le feu des yeux italiens détruit à jamais jusqu'à la moindre idée de ce grand euuemi de l'amour heureux. Il me semble qu'eu Italie, même auprès d'une demoiselle payée, Ton ne doit pas craindre l'emmi. Le caprice veille pour écarter le monstre. Les figures d'hommes du bal de cette nuit auraient oUfert des modèles maguifiques à un sculpteur comme Daneker ou Chantrey, qui fait des bustes. Mais un peintre en eût été moins çou' Miss Batburst, Borne, 1834.

f HOME, NAPLÈS ET FLORENCE. 51 t teot. Ces yeux si beaux et si bien dessinés m'out semblé manquer quelquefois d'esprit; le lier, Tingeuieux^ le piquaut, s'y lisent rarement. ' Les têtes de femmes, ao contraire, présentent souvent la toesse la pins passionnée ràinie à la plus rare beauté. La couleur des cbevenx et dès sourcils est d'un magnifique cbâtain foncé. Elles ont Tair froid et sombre jusqu'à ce que quelque mouvement de Tâme vienne les animer. Mais il ne faut point cherber la couleur de rose des têtes de jeunes filles et d'enfants anglais. Au reste, j'étais peulrêtre le seul, ce soir, à m'aperevoir de Tair sombre. J'ai vu, par les réponses de madame G**%rune des femmes les plus spirituelles de ce pays, que Tair riant et conquérant que Ton trouve souvent au bal, eu Frattce> passerait ici pour une grimace. On se moquait fort de qudqoes femmes de marchands de second ordre qui se donnaient des yeux brillants pour avoir Tair de s'amuser. Je soupçonne pourtant que les belles Milanaises ne dédaigneraient pas cet air-là si elles ne devaient passer qu'un quart d'heure au bal. Après quelques minutes, Tair qu'une femme donne à sa figure devient grimace, et, dans un pays méfitmi, la grimace doit être le comble du mauvais goût. ITêtes-vous agité par aucune nuance de passion , laissez vos traits au rejws, si Ton me permet cette expression. C'est alors que les beaux traits des iemmes italiennes prenaient pour moi, étranger, Tair sombre et presque terrible. Le général Bubna, qui a été en France, et qui joue id le r6le d^esprit léger et à bons mots, disait ce soir : « Les femmes françaises se regardent entre elles, les Italiennes regardent les hommes. »> C'est un homme très-fin, qui a le secret de se faire bien venir, tout en étant le chef de la tyrannie étrangère. Avant ce bal, je n'avais jamais vu la vanité en Italie. On danse successivement une valse, une monférine et une contredanse française. Ou a cuimnencé à arriver à dix heures. Jusqu'à minuit, la vanité a régné seule, excepté dans les beaux traits de madame On dit que son mari lui a déclaré que si Frascani, qu'il a la bonté de redonter encore (Frascani et madame sont d'accord depuis dimx ans), était au bal, il remmènerait, pour

5-2 (EUVRES DE STENDHAL. tout le carnaval, à la campagne
 au sauvage de Trezio. Madame a averti Fraacani, qui n'a pas paru de toute la
 soirée* Depuis onze heures que l'on m'a donné cet avis, jusqu'à deux qu'elle
 a osé quitter le bal, l'expression de la gaieté, du contentement, OU même de
 la simple attention, n'a pas paru, je puis le jurer, sur cette belle figure. «
 Mais vos maris sont donc jaloux? disais-je à M. Gavaelti, ancien écuyer de
 Napoléon. — Tout au plus pendant les deux premières années du mariage,
 me répondit-il; mais cela est fort rare. C'est un beau métier que d'être jaloux
 quand on n'est pas amoureux! Être jaloux de sa maîtresse, passe. » Grâce à
 cet ancien ami et à deux ou trois personnes auxquelles il a présenté un
 Français qui n'est ici que pour trois semaines et devant lequel on peut tout
 dire, c'étaient ces termes, bientôt ce bal n'a plus été pour moi insignifiant
 comme un bal masqué. J'ai connu les noms et les intérêts. Vers minuit, la
 revue de toutes les toilettes étant finie, elles étaient plus magnifiques
 qu'élégantes, la froide et dédaigneuse vanité a été remplacée peu à peu sur
 les physionomies par un intérêt plus agréable à voir. Le ridicule, pour une
 jolie femme en ce pays-ci, c'est de ne pas avoir de tendre engagement. Ces
 liaisons durent huit ou dix ans, souvent toute la vie. Tout cela m'a été conté
 presque aussi clairement que je récris, par madame M***. Quand une jeune
 femme passe, au bout d'un an de mariage, pour n'être pas amoureuse de son
 mari et ne prend intérêt à personne, on dit en haussant les épaules : È
 unasciocea { c'est une oie) . et les jeunes gens la laissent se morfondre sur
 sa banquette. J'ai vu ce soir, ou j'ai cru voir toutes les nuances des différents
 degrés d'intérêt. La belle figure du jeune comte Botta, en regardant madame
 R"*, exprimait fort bien l'amour avant la déclaration. On dit en France
 qu'un amant heureux joue un pauvre rôle au bal; pour peu qu'il soit
 passionné, il se voit le public pour rival. A Milan, on ne oublie qu'une
 heure, pour la revue des toilettes. Il faut au moins dix lignes en français
 pour louer une femme avec délicatesse. Je ne dirai donc rien des grâces et
 de Tesprit à la Narbonne de madame Bibin Catena. Madame C/** m'a fait
 Digitized by Google

KOME, NAI'LES ET ELOUE.NCE. "jj ▼oir bien des physionomies jalouses vers les deux heures. Le comte N*", désespéré, a quitté le bal. La femme qu sert (che sej've) Ta cherché avec anxiété dans les huit ou dix. salles où I on jouait, dans les salles à demi éclairées par de lampes d'albâtre où Ton se reposait; ensuite, une tristesse frappante s'est emparée de cette belle figure; elle ne s'est plus iolëressée à rien, et, pour pouvoir rendre compte de sa soirée, elle est allée se placer à une table de jeu à cote de gens connus per aver allre amicizie (pour être engagés ailleurs). Le mot amore se prononce fort rarement ici. J'ai toutes les peines du monde à écrire en français les remarques que Ton m*a fait faire cette nuit. Nous n'avons réellement point d'équivalents pour toutes ces choses-là, dont on ne parle jamais en France, et qui, d'ailleurs, y sont probablement fort rares. 1(i on ne parle d'autre chose; aussi, quaud la conversation périt eu Italie, ce n est pas par ennui, mais par prudence. Les Italiens aiment fort peu la danse. Dès une heure du matin on ne voyait plus danser que les étrangers ou les gent^ sans affaires. Trois ou quatre lu aux ollieicis allemands, bien blonds, valsent toujours : oo a d'abord admiré leur bonne grâce et l'on finit par se moquer de leurs figures rouges et de la peine di fachino (de portefaix) qu'ilsse donnent. Ces pauvres jeunes gens, qui ne sont reçus que dans quelques maisons fort uUrà et ennuyeuses, affichent ainsi leur bonne mine pour là(her de faire fortune. Le lendemain ou les voit, fixes comme des termes, au parterre de la Scala; ils regarderont quatre heures de suite une jolie femme avec laquelle ils ont dansé; ils se présentent à elle le dimanche à Téglise ; chaque soir, au Corso, ils caracolent à cheval auprès de sa portière. Une Française bien jolie, madame la comtesse Ag***, a été comptée parmi les douze plus jolies femmes du bal On citait mesdames Litia, Rugheita, Ruga, Haïnoni, Ghirlanda de Varese, la comtesse C**% de Manloue, et une helle Espagnole, madame Carmelita L***. Les jeunes gens portent ici beaucoup de cheveux et des nœuds de cravate énormes. On reconnaît des gens accoutumés à voir de h peinture à fresque ordinairement colossale. M. Izim2.

« 34 CŒUYBſb STENDHAL. bardi m'a fliU remarquer que les femmes de la haute noblesse affectent de parler du nez. J'ai entendu l'une d'elles dire d'une autre femme : A-t-elle du sang bleu ? ce qui veut dire : Est-elle vraiment noble ? et j'ai eu la sottise de rire aux éclats (sang bleu se pTonoDce de même en milanais et en français). On m*a préseniéà M. Perego, homme de génie ; c^est à lui que Ton doit les décorations du théâtre de la Scala que j'ai tant admirées. Il a dirigé certaines parties de rornenieil du magnifique Casin où j'ai passé sept heures avec tant de plaisir. C'est à ee bal aussi que j'ai été présenté à MM. Romagnosi et Tommaso Grossi. tu Vineenvo Monti* La dévotion de H.. Manzoni Ta, dit-on, empêché d'y paraître. Il traduit V Indifférence de M. de Lamennais. A cela près, homme comparable à lord B)rou pour le lyrique. 30 octobre. » Tout ce que je puis dire des habitudes morales ou de la manière d'aller à la chasse du bonheur en Italie, je ne le sais que par des récits qui ont pu être trompeurs. Ces choses là ne se voient pas avec les yeux de la tëlCy comme disait Napoléon. Supposez que le mur mitoyen qui sépare voire cabinet de la maison voisine devienne tout à coup transparent, vous verrez une scène entre une femme et deux hommes qui ne vous hité* resserra point. Vous ignorez ce que ces gens-là sont les uns pour les autres. Que Ton vous conte leur histoire, l'avanl-scène de la conversation visible à cause du mur transparent» et peut-être serez-vous vivement touché. J'ai entrevu quelques scènes; mais j*avoue que je ne sais que par des récits tout ce qui les rend intéressantes pour moi. Les nigauds qui, en voyageant, ne parlent (ju'aux garçons d'auliergc. aux ciceroni, à la blanchisseuse et à leur banquier, pendant Tuniqui; dîner qnMls en reçoivent, me taxeront d'exagération, de mensonge, etc., etc. Je les engage à fermer le livre. Combien Ton est plus inattaquable en se bornant, comme tous les voyageurs, à compter les tableaux d une galerie ou les colonnes d'un monument l Mais, si Ton a le talent de couper ces sortes de procès-verbaux par des systèmes puérils en style emphatique sur Torigine des monuments, sur le passage de la civilisation des Égyptiens aux fitrusques, et des Étrusques aux Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 35 Aomaïos, à riostaul ces mém[^]s nigauds vous trouvent admirable. Que de périls à parler éb mœurs ! Les nigauds qui ont voyagé diront : Cela n'est pas vrai, car j'ai passé cinquanle-deux jours à Venise et je ne Tai pas vu Les nigauds casaniers diront : Gela est indécent» car l'on n'en agit pas ainsi rue Mouiïeiard. Un voyageur anglais, liomme d'esprit, nommé John Scott» vient d'être tué eu duel pour avoir imprimé un cerlaîn paragraphe. C'est dommage ; il était en passe de parvenir aux premiers honneurs liltéraires de sou pays ; il venait de faire la conquête de tous ses compatriotes qui ont mal au foie, en publiant un voyage en France, où il nous accable d'injures. Les héritiers de Jobn Scott lui ont joué le mauvais tour d'imprimer le journal d'un voyage à Milan, auquel il travaillait. Ce journal n'est encore orné d'aucun mensonge : c'est la base tout nue du voyage futur. On y voit que John Scott n*a parlé absolument à Milan qu'à des gardons de café, à son maître d'italien et k quelque malheureui custode de monuments publies. Pour ne ôter aussi que les morts parmi les voyageurs compteurs de colonnes, cherchez les voyages de M. Millin en Italie. M. Millin étant à Rome, en 1800, je crois, rentre chez lui désespéré. < Qu'avez-vous ? lui dit un savant qui se trouvait-là. — Ce que i'ai ! ce que j'ai i Denon est ici ; savez-vous ce qu'il dépense par jour ? dnq cei[^] francs. Je suis un bomme perdu. Que va dire Rome de moi ? » 2 novembre. — Madame M. V***, qui ressemble en beau à la charmante Hérodiade de Léonard de Vinci, et chez qui j'ai découvert un tact parfait pour les beaux-arts, m*a dit hier à une heure du matin : « Il fait un beau clair de lune, je vous conseille d'aller voir le Dôu)c (la cathédrale), mais il faut vous placer du côté du Palazzo Reggio» » J*y ai trouvé le plus beau silence. Ces pyramides de marbre bMfin ni ^othiқиiès et si minces, s'élançant dans les anrs et se dàachanriginsitf bleu sombre d'un ciel du Midi garni de ses étoiles sciniillaules, forment un spectacle unique au monde. Bien plus, le ciel était comme velouté et d'accord avec les rayons tranquilles d'une i>elie lune. Une brise chaude se jouait dans les

Digitized by Google

36 ŒUVRES DIF; STKiNDiAL. passa^cs étroits qui, de quelques côtés, eiiviroDQeul la masse énorme du dôme. Moment ravissant. C'est à Napoléon que l'on doit la façade demi-gothique et tontes les aiguilles (çugUe) du côté du midi» vers le Palazzo Reggio (4805-4810). La colonne, découpée à Joar et formée d'un filigrane de marbre blanc que Ton aperçoit de plusieurs lieues et qui porte la statue colossale de la Madone, fut élevée sous Marie-Thérèse. Jean Galeas Viscontî» celui qui, après avoir vaincu et pris son oncle Bemarbè, le fit empoisonner dans le château si pittoresque de Trezzo, fonda la calhédi iile de Milan (il Duomo), en 158G, peut-être i)Our apaiser la Vierge. Il commença aussi celle bonbonnière (le marbre sans dignité» appelée la Chartreuse de Pavie. On doit à M. Franchetti, ancien auditeur au conseil d'État, un bel ouvrage sur le Dôme de Milan. M. Litta, qui, sous le tiire suranné d'Histoire des Familles illustres dltaie, publie des gravures lbrt soignées et un texte explicatif exempt de mensonges, a donné un beau trait de Jeaii-Jacques de Médicis, dessiné par Michel Ange, et placé dans le D6me. Les artistes du quatorzième siècle pratiquèrent sur les piliers extérieurs de cette énorme masse gothique plus de deux mille niches de toute grandeur, dans lesquelles on a mis tout autant de statues. Telle statue, placée à cent pieds de terre, n'a pas trente pouces de proportion. Il y a , derrière le grand autel , des fenêtres de soixante pieds de haut sur trente de large. Mais les vitraux colorés conservent aux cinq navale de l'intérieur le beau sombre qui convient à la religion qui prèbe un enfer éternel. On trouve près du grand autel, au midi, un passage souterrain et ouvert au public, qui, de l'intérieur de l'église, conduit sous le portique de la cour de rarchevêché. Les personnes qui aiment à se voir s'y rencontrent par hasard. Le cocher et lè laquais, qui peut-être sont des espions, attendent à la porte de Téglise. A côté de ce passage, le cicérone vous fait remarquer une statut; de saint Barthélémy, écorché et portant gaillardement sa peau en bandouillère, fort estimée du vulgaire» et qui pourrait figurer avantageusement dans un amphithéâtre d'hôpitad, si elle n'était remplie de foules d'anatomie. J'ai dit cela ce soir dans la loge Digitized by Google

ROIJE, NAPLÈS KT FLORINC. 37 de madame on s'est là. J'ai vu que je veuais d'offenser le patriotisme (V antichambre, et je me suis lié de sortir. En géuéral, dans la société italienne, même la plus spirituelle, il faut se comporter comme à la cour et ue jamais rieu blâmer de ce qui est italien. 3 nov^{bre}. — On Êiit dMmmenses préparallfe [KHir la iéte de demain, san Carlo, qui est, après on avant la Madone, le véritable dieu des Milanais. Ou revêt de damas rouge la base des énormes piliers gothiques du Dôme. On accroche à trente pieds de haut une quantité de grands tableaux représentant les traits priudpaux de la vie de saint Charles. J'ai passé deux heures au milieu des ouvriers à écouter leurs propos. A chaque instant Napoléon est mêlé à saint Charles. Tous deux sont adorés. Me trouvant disposé à voir dos églises, je suis allé visiter la fameuse église de la Madone, près de la porte de San Celso. Cet édiûce curieux rappelle la forme primitive des églises chrétiennes, fort oubliée maintenant. 11 s*y trouvait, comme dans les théâtres actuels, cinq ou six sortes de places différentes, affectées aux diverses situations de l'âme des fidèles. J'ai admiré Téglise, son petit portique intérieur et les quatre pendentifs peints à fresque par Àppiani. Au retour, j'ai vu les magnifiques colonnes antiques de San Lorenzo. Il y en a seize. Elles sont rangées sur une ligne droite, cannelées, d^{ordre} corinthien, et hautes de vingt-cinq à trente pieds. Il faut, pour les admirer, un œil accoutumé déjà à séparer les ruines de la vénérable antiquité de toutes les petitesse dont les a surchargées la puérilité moderne. Une mine devrait être entourée d'une grille de fer comme un carré de fleurs au jardin des Tuileries, et, si elle tombe, raffermie avec des crampons de fer ou par un éperon de briques peint en vert foncé, comme on m'a dit qu'on l'a pratiqué au Colysée, à Rome. L'église de San Lorenzo, bâlie derrière Ici seize colonnes antiques, m'a amusé par sa forme originale. Un petit bossu qu'on m'a fait voir a, ce me semble, un vrai talent pour Tarchitecture. La porte de Marengo (débaptisée par les ultra du pays) est belle, sans être copiée de l'antique, tandis que la Bourse de Paris ne sera qu'une copie d'un temple grec. Digitized by Google

38 ŒUVRES DE STENDHAL. Or il ne pleut en Grèce que pendant un mois» et à Paris il pleut deux cents fois par an. Cette aveugle imitation de l'antique, qu'on appelle classique dans les lettres, l'architecture pourra-t-elle jamais s'en débarrasser? Une Bourse, calculée d'après les convenances de notre climat pluvieux, serait laide à voir; ne vaudrait-elle pas mieux produire du beau à tort ou à raison? Pour que les portiques de la Bourse de Paris pussent garantir de la pluie, il faudrait des colonnes de quinze pieds de haut, tout au plus. Il faudrait une salle immense et couverte, pour les voitures qui attendent. J'ai fini mes courses par la Cène de Jérôme de Vinci au couvent de la Grande où j'ai passé deux heures. Ce soir, au café de l'Académie, M. Izimbardi m'a dit : « Quel prêtre homme de génie établit jadis l'usage de manger des pois chiches le 4 novembre, jour de la Saint-Charles? L'enfant de quatre ans est frappé de cette singularité» et adore saint Charles. » — M. Melchior Gioja pense que ces pois chiches sont un vestige du paganisme. Mon ignorance m'empêche d'avoir un avis. Demain, je mangerai des pois chiches chez madame C***. Je suis surpris de cette invitation, les Milanais ne prient jamais à dîner : ils ont encore des idées espagnoles sur le luxe qu'il faut déployer en ces occasions. 5 novembre. — Je suis allé tous ces soirs, vers une heure du matin, revoir le Duomo de Milan. Éclairée par une belle lune, cette église offre un aspect d'une beauté ravissante et unique au monde. Jamais l'architecture ne m'a donné de telles sensations. Ce marbre blanc découpé en filigranes n'a certainement ni la magnificence ni la solidité de Saint-Paul de Londres. Je dirai aux personnes nées avec un certain tact pour les beaux-arts : Cette architecture brillante est du gothique sans l'idée de mort; c'est la gaieté d'un cœur mélancolique ; et, comme cette architecture dépouillée de raison semble bâtie par le caprice, elle est d'accord avec les folles illusions de l'amour. Changez en pierre grise le marbre éclatant de blancheur, et toutes les idées de mort reparaissent. Mais ces choses sont invisibles au vulgaire et passent inaperçues. En Italie, ce vulgaire est le petit nombre : il est l'immense majorité en France. Digitized by Google

tlO»E, NAPLBS ET FLORENCE. 9» La façade demi-gothique du Dôme n'est pas belle, mais elle est bieo jolie. 11 fiiut la voir éclairée par la lumière roogeàlre du soleil couchant. On m'assore que le Dôme est, après SaintPierre, la plus vaste église du monde, saos excepter SainteSophie. Je sois allé me promener en sàUole à Marignan» le diamp de gloire de François F, sur la roule de Lodi. La sédiolè est une chaise posée sur l'essieu qui réunît deux roues très-liauiès. Ou fait trois lieues à l'heure. Au retour, vue admirable du Dôme de Milan, dont le marbre blanc, s'élevnnt au-dessus de toutes les maisons de la ville, se détache sur les Alpes de Bergame, qu'il semble loucher, quoiqu'il en soil encore séparé par une plaine de trente milles. Le Dôme, vu à celle dislance, est d'une blancheiir parfaite. Ce travail des hommes si compliqué, cette forêt d'aiguilles de marbre, double rell'ei pittoresque de ladmirahle contour des Alpes se détachant sur le ciel. Je n'ai rien vu an monde de plus beau que Taspect de ces sommets couverts de neige, aperçus à vingt lieues de distance, toutes les montagnes inférieures l esiaiit du plus beau sombre. 6 novembre. — Le côté de l'église de San Fedele (architecture de Pellegrini), qu'on aperçoit en venant du tliéâtre de la Scala par la rue San Giovanni aile Case Botte, est superbe, mais dans le genre de la beauté grecque : cela est gai et noble, il n'y a pas de terreur. Ce petit endroit de Milan est intéressant pour qui sait voir la physionomie des pierres rangées avec ordre. La rue San Ginseppe, la ScaUi, San Fedele, le palais fieligiojoso, la maison de^ gli Omenanif loni cela se louche. La grande salle de la Douane, remplie de ballots aujourd'hui, rend témoignage de la solidilé des ornenieuis placés dans Tes salons du seizième siècle. La galerie de Diane, aux Tuileijes, pauvre eu comparaison. La place San Fedele a été augmentée par la démolition de la maison du comte Priua, minisire des finances sons Napoléon, assassiné, le %0 avril 1844, par les soins des partisans de l'Autriche et de quelques libéraux aujoiid'hui bien repentants (du moins telle est la version commune). Le prêtre de San Giovanni, devant lequel nous venons de passer, reltoa de foire ouvrir, pour Digitized

40 iKUVUES Db SiEiNUllAL. le comte Priua, la grille de son église : on y aurait transporté le malheureux uiuistre, que le peuple avait déjà comnieucé à traîner par les pieds, mais qui n'était pas blessé mortellenient. La lente agonie de ce malheureux dura trois heures. On raconte que les assassins gagés, voubnl compromettre le peuple» firent tuer le comte Prina è coups de parapluie. La France n'a rien produit d'égal h cePiémontais dans rand*exlorquer et de dépenser de l'argent au profit d'un despote. Cet homme a laissé de grands élahlissements ; il avait du grandiose dans la tête. Lu des côtés de la place déblayée après sa mort est formé par la iaçade du palais AJarini, plus remarquable par sa masse que par sa beauté (1555). Prina travaillait nuit et jour et volait peu ou point, afin de devenir duc. En mars 1814, on destitua un préfet de police honnête homme, nommé Villa, je crois, qui inlormait sérieusement contre les assassins. M. MUa avait déjà rempli trois chambres des restitutions faites par les gens qui avaient pillé la maison du malheureux ministre. Us nommaient qui les avait payés. 7 novembre. — On a voulu me faire admirer bien des choses à Milan; mais mon parti est pris, je verrai toujours absolument seul les monuments célèbres. Il faut réserver pour le goût endormi dei voyageurs allemands ces bavardages de cicérone de toutes les classes. Rien ne révolte davantage les personnes susceptibles d* aimer les arts un jour; cela rend injuste pour tout ce qui n'est pas parfait. Ici, le plus honnête homme du monde vantera, par honneur national, un palais ridicule et qui u a de bon que sa masse. C'est ce que je viens d'observer tous ces jours-ci chez M. Reina, patriote de 1799, honoré par la persécution. A propos. II. Reina m^a prêté un opusculé bien curieux : c'est Tbistoire de la déportation des patriotes lombards aux bouches du Cattaro, par M. Apostoli, bossu, qui avait peut-être autant d'esprit que Chamfort. Uieu n'est plus rare en Italie. La prolixité, y étouffe V esprit français, U plus extrême dénûment a forcé, dans ces derniers temps, le pauvre Apostoli à se foire espion des Autrichiens. 11 le disait à tous ses amis réunis au café de Padoue, et l'infamie ne l'avait point atteint. Ce bossu si brillant est, dil^on, mort de faim. Son ^igitSed by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. Âi livre est intitulé Lettere sirmienze. Il dit la vérité, inéiiiie contre ses collègues de déportation. Il ne tombe jamais dans Vimportance et dans le vague qu'un déporté français n*eût pas manqué de mettre dans une relation de ce genre. J'ai admiré réellement, à Milan, la vue de la coupole du Dôme s'élevant au-dessus des arbres du jardin de la villa Belgiojoso, les fresques d'Appiani à celte même villa Belgiojoso, et son Apothéose de Napoléon au Palazw Regio. La France n'a rien produit de comparable. H ne faut pas des raisonnements pour trouver cela beau. Cela fait plaisir à l'œil. Sans ce plaisir en quelque sorte instinctif ou du moins non raisonne' dn premier moment, il n'y a ni peinture ni musique. — Cependant j'ai vu les gens de Kœnigsberg arriver au plaisir, dans les arts, à force de raisonnements. Le Nord juge d'après ses sentiments antérieurs, le Midi d'après ce qui fait actuellement plaisir à ses sens. ' 8 novembre. — Le Cirque, qui s'élève au milieu des bastions de la forteresse, changés en promenades et garnis de platanes qui, dans ce terrain fertile, en dix ans ont atteint cinquante pieds de hauteur, est un autre bel ouvrage de Napoléon. Le fond de ce cirque se remplit d'eau, et j'y ai vu, il y a trois jours, trente mille spectateurs assister à une joule nautique où figuraient les bateliers du lac deComo. La veille, enThouneur de l'arrivée d'un archiduc autrichien, j'avais vu des amateurs de chevaux, montés sur des chars antiques (bigfie), se disputer le prix de la rapidité, en faisant quatre fois le tour de la spina du Cirque V Le peuple de Milan est fou de ce spectacle, assez insignifiant pour moi. Je m'ennuyais, lorsque la course des bighe fut remplacée par le spectacle baroquè et hideux de trente-six nains hauts de trois pieds et demi, que Ton renferme dans des sacs serrés sous le cou, et qui se disputent le prix de la course en sautant à pieds joints comme des grenouilles. Les culbutes de ces pauvres diables font rire le peuple ; et tout le monde est peuple dans ce pays à sensations, même la jolie signera Formigini. (Je soir, je me suis plaint de cette inhumanité dans la loge d'une femme célèbre par son amabilité, sa disinvoltura et sa * Une ligne droite placée sur le grand diamètre de l'ellipse. 3 Digitized by Google

42 ŒUVRES DE STENDHAL science. Elle m'a dit :

ROMh, NAI'LES ht FLORENCE: emporté par une avalauche.
 Ces scDinneiits sont probablementeot personnels. La eampagne de Russie m'a
 hrovillé aToe la neige, liou à cause de mes périls, mais par le spectacle
 hideux de Thorrible soufi'rance et du manque de pitié. A ^Vilna, on
 boucliail les irons dans le mur de l bépilal avec des morceaux de cadavres
 gelés. Gomment, avec ce souvenir, tronver du plaisir à voir h neige? En
 descendant de sédiole, je suis allé au foyer de la Sc ala entendre la
 répétiliou de Maometlo, musique M. Winler; c'est un Allemand célèbre. 11
 y a une prière sublime chaulée* par Galli, la Festa el la fiassi. On attend
 Rossini, qui va travailler sur le sujet de la Pie voleuse, que Bi. Gfaerardini
 arrange en italien. Ou (lit que cet opéra s'appellera la Ga%%a ladra. C'est,
 ce me semble, uu triste sujet et bien peu lait pour la musique. On dit
 beaucoup de mal de Rossini : c'est un paresseux, il vole les entrepreneurs, il
 se vole lui-même, etc., etc. Oui, mais il y a tant de musiciens itertueux qui
 me font bâiller I — Hier, à la messe aux Servi, roT|ue a exécuté divinement
 les cantilènes les plus passionnées de Mozart et de Rossini : Céantare pares.
 Que de gens intéressés à dire des borreurs d'un homme de génie qui se
 moque de toutes les supériorités sociales! — Ou peut dire que, dans ce
 siècle de louanges mendiéeSf de compérage et de journalisme, Venvie est la
 seule marque certaine d'un grand mérite. 11 novembre. — Ce soir, chez
 Taimable Bianca Milesi, un sot, qui se mêle de musique, voulait nous
 persuader que Rossini est une espèce d'assassin. Celle rage de l'envie me
 donne un vif plaisir. — U paraît prouvé qu'à son dernier voyage R*' a eu la
 hardiesse de venir raconter au café de l'Académie, pavéiTespions^ sa rapide
 bonne fortune avec madame la comtesse BT**. J'y crois assez; R*** est
 fort bel homme, et le senliment ne le rend pas timide. C'est peut-être la
 seule chose qui mauque à sou génie, mais c'est un grand moyen de succès.
 Je suis remonté ce matin sur le gugUa del Dmm, 0^ distingue Bergame,
 ville pittoresque située sur la première colline des Alpes, à trente milles d
 ici (dix Heues). On voit les petites chapelles de la fameuse Madona del
 Monte, près Varèse, égaleDigitized by Google

(EUVRES DE STENDHAL. meut à dix lieues d'ici. Aiosi isolée dans les airs au soiuuel de celte aiguille en filigrane, la vue des Alpes parait gaie« rarchiteciore de la porta Nova, autre onmge de Napoléon, ressemble à une miniature exécutée avec sécheresse; cela est d'aussi mauvais goût que les décoralions des théâtres de Paris. (On arrive à la petitesse, dans les arts, par Vabondance des détails et le soin qu'on leur donne). Le palais de Brera a un escalier et une cour qui produisent beaucoup d'effet, du moins quand on arrive du nord. Peut-être, à mon retour de Home, penserai-je différemment. Gela est fort petit, mais plus beau que la cour du Louvre, en exceptant la façade du couchant, qui, encore, n'est belle que par la scuplture. Saint Charles Borromée créa le collège de Brera eu 1572. Cet homme avait une parcelle du génie de Napoléon S c'esi-àdire nulle petitesse dans Tesprit, et la force qui va directement au but. Tour servir le despotisme et la religion, il détruisit la force de sou caractère milanais. On fréquentait les salles d'armes vers 1555; Gastiglioue insultait Maraviglia, espion diplomatique de François saint Charles fit quitter Tépée à ce peuple, et renvoya à Toffice du chapelet. Je vois un buste sur une porte, à Brera, et une inscription qui m'apprend qu'un frère de Tordre des Lmilidti, excédé des hévérités de saint Charles, qui voulait des mœurs pures dans le clergé, et en cela était de bonne foi, lui tira un coup d'arquebuse et le manqua. Donato Farina essaya ce crime en 1569. Avant et depuis saint Charles, les curés du Milanais ont eu des maîtresses. Rien ne semble plus naturel, personne ne les blâme; on vous dit avec simplicité : Ils ne sont pas mariés. J'ai vu une dame tenir beaucoup, un dimanche inatiu, à ne pas nianquer la messe qui fut célébrée par un prêtre son amant. Cela est conforme au concile de Trente, qui a déclaré que si le diable lui-même se déguisait en prêtre pq^r administrer un sacrement, le sacrement serait valable. Vers cinquante ans, les prêtres du Milanais deviennent ivrognes, ou bien ils se couvertissenl souvent après la mort d'une ' Saint Gharies, né à Ârona, à côté du colosse, en 1538, mourut à Milan en 1864. Il s'immortalisa pendant la peste de 1576. Digitized by Google

\ KOM£, I4APLÈS KT FLORÈKGE. 45 mattresse; alors ils se
 lîTrent & des pénitences extraordinaires, et cheichenl à persécuter leurs
 jeunes collègues. Dans ce cas, on se moque d'eux et on les hait. En 1792, les
 prêtres de toute l'Italie furent irès-scandalisés de la tenue décente des prêtres
 français émigrés. Je vais souvent au musée de Brera. Le Mariaçe de la
 Vierçe, tableau de la première manière de Baphael, intéresse les savants. Ce
 tableau me fait la sensation de l'opéra de Tancrède de Rossiui. La passion y
 est exprimée faiblement, mais juste. Aucun personnage n'est vulgaire, tous
 sont dignes d'être aimés; c'est le contraire du Titien. 11 y a une Agar du
 Guerchin, faite pour attendrir les cœurs les plus durs et les plus dévoués à
 l'argent ou aux cordons. On remarque des fresques de Liini, celui que j'ai
 tant admiré à Sarronne. On les a transportées ici avec le morceau de mur sur
 lequel elles furent laites. Ce peintre est relevé à nos yeux par la chaleur
 fiictice et ralTectation des artistes modernes. Il est froid, sans doute, mais il
 a des figures célestes; c'est de la grâce tempérée par le calme du caractère,
 comme Léonard. Napoléon fit Iranspoiler à Brera les plus beaux tableaux
 de la galerie Zampieri, de Bologne, et entre autres plusieurs chefsd'œuvre
 des Garrache. Ils ressuscitèrent la peinture U^dO). Avant on peignait
 comme écrivaient Dorât, Voiture ou Marchangy. De nos jours, en France,
 David a fait une révolution semblable. Contemporain du Guide et des
 derniers grands hommes de cette école (lG4i), Malvasia, dans sa Fclsina
 Pitirice, écrit leur biographie sans reculer devant des détails peu nobles
 peut-être alors, aujourd'hui fort curieux. 12 novembre. — Il y a un mois que
 mon ami Guasco entra chez moi le matin, avec un grand jeune homme vêtu
 de noir et fort maigre, mais d'un air très-distingué. C'était monsigufu'
 Lodovico de Brème, ancien aumônier du roi dlitalie Napoléon, et til& de son
 ministre de rintérieur. Je vais tous les' jours dans la loge de M. de Brème à
 la Scala. C'est une société toute littéraire. On n*y voit jamais de femmes.
 M. de Brème a beaucoup d'instruction, d'esprit, et les manières du grand
 monde. H est admirateur passionné de maDigitized by Google

46 (EUVKKS i)ù 6TKNI)HAL. dame deSlaêl» et forl ami des lettres. Il me marque moins d'empressement parce que j'ai osé dire que madame de Staël n'avait jamais fait qu'un ouvrage, VEspirit des lois de la société. Du reste, elle rédigeait en beau style à eifei les idées qu'elle avait entendu énoncer dans son salon. Quand cette femme d'esprit, la première improvisatrice de France» arriva en exil a Auxerre, elle débula, dans Taimable salon de madame de la Bergerie, par se vanter huil jours de suite. Le cinquième jour, par exemple, elle parla uniquement de la beauté de son bras, mais elle u'eunuyait pas. Gomme M. de Brème est fort poli, je continue à me présenter, presque tous les soirs dans sa loge. Je porte à ces messieurs (les nouvelles de France, des anecdotes sur la retraite de Moscou, Napoléon, les Bourbons; ils me payent en nouvelles d'Italie. Je rencontre dans cette loge Monti, le plus grand poète vivant, mais qui n'a nulle logique. Quand on la mis en colère contre quelque chose, il est d'une éloquence sublime. Monti est encore un fort bel homme de cinquante-cinq ans. Il a la bonté de me faire voir son portrait, chef-d œuvre d André Appiani. Monti est le Dante ressuscité au dix-huitième siècle. Gomme le Dante, il s'est formé en étudiant Virgile, et méprise les délicatesses monarchiques de Racine, etc.il y aurait trop à dire. Les paroles extrêmement énergiques , quoique offensant un peu la délicatesse S ne sont pas repoussées par Téloquence italienne. On sent à chaque pas que ce pays n'a pas eu, pendant cent cinquante ans, la cour dédaigneuse de Louis XIY et de Louis XV. La passion ici ne songe jamais à être élégante. Or qu'est-ce qu'une passion

The text on this page is estimated to be only 29.94% accurate

I ROME, NAPLES ET FLORENCE. 47 il'aitMin d'un intriganti si
donné une fme ([àièreuse et tendre. Les calomnies TafAigent. Comment
voulesè-voust que se vengiB un sot? lui dis-je; il me répond : Le plus beau
jour de ma vie sera celui de ma mort ^ L'amour ^st divUiemment peiiU dans
sa Frmim cesca da Riminiû Jé trouve sotfvënt,' dans la loge de M. de
BrAme, M* Borsi^i; c'est «n esprit lirançifis plein de ^vaeité et 'd*audace.
M. le mar* quis Ermès Visconti a des idées fort justes et assez claires,
quoique grand admirateur de Kant. Si Ton voulait connaître le premier
philosophe d'Italie, je crois qtf 'û faudrait chmsir éiUre M. Visconti et M. Gi

i 48 ŒUVRES DE STENDHAL. ses yers italiens, font éuximéflr
de renfermer nne idée, pourrait bien le foire destituer. M. Trec***, homme*
aimable et le plus français que j'aie rencontré eo Italie, vient quelquefois
égayer nos discussions lilléraires. A Paris, je ne connais rien de comparable
à cette loge où, chaque soir, Ton voit aborder successivement quinx e où
vingt hommda distUttués; «t Ton écoute, la musifue quand la conversation
cesse d^téresser. Avant et après M. de Brème, je vais dans cinq ou six loges
on la conversation est bien éloignée de prendre jamais la tournure
philosophique. A Paris, on aurait des millions que Ton ne pourrait pas se
faire de telles soirées, il pleut, il neige au dehors delaScala, qu'importe?
Toute ^t bonne compagnie est réunie dans

ROMB, NAPLES ET FLORENCE. 49 hier feraient un volume. Visite de madame B''' au patriarche, pour sauver un malheureux qu'on devait mener au suppHce le leDdemain, et qui y alla en effet, mais sur le passage duquel le patriarche ne manqua pas de se trouver. Un étranger un peu fat dit devant M. R*** : « Ma foi, je paçs content, j'ai eu la plus jolie femme de Venise. » Le lendemain, M.R***, suivi d'un laquais portant une énorme caisse de pistolets, va demander raison à réIran ger. La maitresse de R***' est peu jolie et a cinquante ans. Venise était heureuse» et cependant la justice, sur procès entre particuliers, y était pitoyable, et la justice criminelle nulle. Dès qu'un ridicule se montrait à Venise, le lendemain il y avait vingt sonnets. L'aimable jNina les sait par cœur, mais ne les réciie que lorsqu'on l eu prie J»ien sérieusement. Je crois à tout ce qu'elle nous dit de l'amabilité des Vénitiens, depuis que madame (T* m'a présenté à M. le colonel Corner. Simplicité de cet aimable jeune homme qui a gagné au feu toutes ses croix, dont les aïeux étaient doges avant que les **** fussent nobles, et qui a déjà mangé deux millions. Partout ailleurs, quelle fatuité n'aurait pas un tel personnage! Il a fort bien improvisé à un pique-nique que nous avons fait hier à la cassine des Pommes; nous avons eu de très-jolis vers, des Idées agréables et nulle afTectation. M. A**\ apothicaire de Venise, homme charmant, nous a dit un ancien sonnet aristocratique sur la naissauce du Christ. La satire chez Voltaire exerce trop Tesprit; la satire vénitienne est plus voluptueuse ; elle joue avec une grâce infinie sur des idées fort connues. M. A*** nous récite quelques poésies de H. Buratti. Si ce n'est pas la perfection, c'en est bien près. * J'ai entrevu ce soir, chez la Nina, M. le comte Saurau, gouverneur de Milan. C'est un homme de beaucoup d'instruction, et, je soupçonne, d'esprit ; je pense qu'il n'est pas né opble, ce qui Tddige k ne pas prendre le pouvoir en plaisamerie. J*ai vu, à quelque chéaé qu'il# dit sur Coriolan (ballet de Viganè), qu'il a ce tact fin pour les beaux-arts que l'on ne trouve jamais chez l'homme de lettres français, à commencer par Voltaire. 15 novembre. — Je n'ose raconter les anecdotes d'amour. ~ Il y avait à Brescia, vers 1786, un comte Viteleschi, homme 5.

oO ŒUVRKS l)K STENDHAL. sioguller, doiil Ténergie rappelle
 Je moyeu âge. 1 oui ce qu'on m'en a conté annonce un caradère ém le genre
 de Gastraccio Casiracani. Gomme il étail simple parllcoli^, ce caractère se
 bornait à dissiper sa fortune en dépenses singulières, à faire des lolies pour
 une femme qu'il aima, et enfin à tuer ses rivaux. Un • liomme regardant sa
 mailresse comme il lui donnait le bras : « Baisse lesyenit ! » lui crie-t-il.
 L'autre continuant à la regarder ûiement, il lui brûle la ceruelle. De petite
 écarts de ce genre n'étaient que des peccadilles pour un patricien riche; mais
 ViteIt'schi ayant tué l'arrière-cousin d'nnBragadin (noble vénitien des
 grandes familles), il fui arrêté et jélé, à Venise, dans la fonieuse prison à
 côté du ponte dei Sosj[>iri.Vitclescbi était fort bel homme et très-éloquent.
 Il essaya de séduire la femme du geôlier, qui s'en aperçut. Le geôlier lui fit
 Je ne sais quel tour de son métier» il le chargea de fers, par exemple.
 Yileleschi prit de là occasion de lui parler, et eufm dans les fers, au secrel,
 sans argent, il s«'duisit le geôlier, qui chaque jour trouvait du plaisir à venir
 passer deux heures avec son prisoniiier.cGequi me tourmente, disait
 Vitelesohi au geôlier» c'est que je suis comme vous; j'ai de l'honneur.
 Pendant que je suis ici à pourrir dans les fers, mon ennemi se pavane à
 Brescia. Âh hsi je pouvais seulement le tuer, puis mourir ! » Ces beaux
 sentiments louchent le geôlier, qui lui dit : « Je vous donne votre liberté
 pendant i^t heures. » Le comte lui saute au cou. Il *sort de la prison un
 vendredi soir : une gondole le passe à Mestre ; une sédiolle l'^ttendait avec
 des relais. Il arrive à Brescia le dimanche à trois heures après midi et prend
 poste à la porte de Téglise. Son ennemi sort après vêpres, il le lue, au milieu
 de la foule, d'un coup de carabine. Personne n'a l'idée d'arrêter le comte
 Vitelescbi ; il remonte eu sédiolle et rentre eu prison le meordi soir. La
 seigneurie de Venise reçoit bientôt le rapport de ne nouvel assassinat : on
 fait venir le comteYiteleschi, qui paraît devant ses juges, pouv^mt à peine
 se traîner, tant il est affaibli. On lui lit le rapport. « Combien de témoins ont
 signé cette nouvelle calomnie? dit Vileleschi d'une voix sépulcrale. — Plus
 de deux cents, lui répond-on. — Vos excellences savent cependant que, le
 jour de l'assassinat, dimanche dernier, j'étais ii'm ççt^ ipgu4He prisoQ. Vous
 vo^ej(le nombre (N^ I9es en* 0 Digitized by Google

ROMK, NAPLbS £T FLOUfiNCI!;. 51 nemis. » Celte raison ébranla quelques vieux juges; les jeunes favorisaient Viteleschi comme un homme singulier, et bientôt, à cause de ce nouve assassinai, il fut en liberté. Un an après, le geôKer reçut, par la main d'un prêtre, cent quatre-vingt mille lire venete (90,000 fr.) ; c'était le prix d'une petite terre, la seule non hypothéquée qui restât au comte Viteleschi. Cet homme brave, passionné, bizarre, dont la vie ferait un volume, est mort dans un âge fort avancé, faisant toujours trembler ses voisins. Il a laissé deux filles et quatre fils, tous remarquables par la plus rare beauté, n'y a un conte plaisant d'une cheminée où il avait élu domicile et où il vécut quinze jours pour épier sa matresse, qu'il eut la joie inexprimable de trouver fidèle. Elle accordait des rendez-vous à un jeune homme fort riche et qui aimait, afin de faire un mari pour sa fille. Viteleschi, bien sûr de l'innocence de sa femme, tombe tout à coup du haut de la cheminée où il se tenait dans le foyer, et dit en riant au jeune homme stupéfait : « Tu l'as échappé belle ! Ce que c'est cependant que d'avoir affaire à un honnête homme ! Tout autre à ma place t'aurait tué sans vérifier la chose. » Le comte Viteleschi était toujours gai, point farouche, et sa plaisanterie avait de la grâce. C'est lui qui se déguisa un jour, à l'approche de Pâques, en confesseur de cette même maîtresse qu'il aimait pendant quinze ans. Il avait donné de l'opium au véritable confesseur appelé le matin chez un de ses hôtes jeûnant le malade à l'agonie. Le confesseur endormi, Viteleschi lui vole ses habits et marche gravement au confessionnal. Si je transcrivais d'autres anecdotes plus détaillées, je serais comme l'Anglais parlant de glace au roi de la cote de Guinée. Ces anecdotes montrent qu'il ne vient jamais à l'idée d'un Italien, homme d'esprit, qu'il y ait un modèle à imiter. Un jeune Italien, riche, âgé de vingt-cinq ans, quand il a perdu toute timidité, est rempli de la sensation actuelle ; il en est entièrement rempli. C'est ce qui n'est pas l'ennemi qu'il abhorre ou la maîtresse qu'il adore, disparaît à ses yeux. On trouve quelques fâts à la française parmi la noblesse. Ainsi que les Jeunes Russes, ils sont de cinquante ans en arrière; ils copient le siècle de Louis XV, lisent les contes, se montrent im les promesses-*

52 ŒUVRES DE STENDHAL. nades publiques. — Hier, aux Giardini , vers une heure, nous avons eu une musique instrumentale délicieuse. Tel régiment allemand a quatre-vingts musiciens. Cent jolies femmes écoutaient celte musique sublime. Ces Allemands nous ont joué les plus jolis morceaux de Mozart et d'un jeune homme nommé Rossini. Cent cinquante instruments à vent parfaits donnaient à ces canlilènes une teinte de mélancolie particulière. Les musiques de nos régiments sont à celle-ci ce que la grosse chaussure d'une marchande de marée est au joli petit soulier de satin blanc que vous verrez ce soir. 14 novembre. — Délia Bianca, le plus jeune de mes nouveaux amis qui, ordinairement placé au premier rang du parterre, enveloppé dans son manteau, ne dit rien, comme je l'interrogeais ce soir sur la marchesina D***, qui regardait au parterre son amant exilé de sa loge par la jalousie du mari, au lieu de répondre, me dit : ^ « La musique plait quand elle place, le soir votre âme dans une position où l'amour l'avait déjà placée dans la journée. » Telle est la simplicité du langage et des actions. Je ne lui ai pas répondu et Tai quitté. Quand on sent ainsi la musique, que! ami n'est pas importun? 15 novembre. — Il pleut à verse; depuis trois jours il n'y a pas eu dix minutes de relâche. A Paris, cette eau-là mettrait deux mois à tomber. C'est pour cela que nous avons un climat humide. Il fait chaud. J'ai passé la journée au musée de Brera à considérer des plâtres des statues de Michel -Ange et de Canôva. Michel-Ange voyait toujours Tenfer, et Canôva la douce volupté. La tête colossale du pape Rezzonico demandant pardon à Dieu de ce que son père, riche banquier de Venise, avait acheté pour lui le cardinalat à beaux deniers comptants, est un chef-d'œuvre de naturel. Cela n'est point ignoble comme tel buste colossal du musée de Paris. Canôva a eu le courage de ne pas copier les Grecs et d'iuvenir une beauté comme avaient fait les Grecs. Quel chagrin pour les pédants! Aussi l'insulterout-ils encore cinquante ans après sa mort, et sa gloire n'en croîtra que plus vite. Ce grand homme, qui, à vingt ans, ne savait pas Torthographe, a fait cent statues, dont Ironie soni des chefs-dœuvre. Digitized by Google

HOME, MAPLÈS ET FLORENCE. 53 Michel-Âuge n*a qu'une seule statue élevée à son génie, le MoUe, à Rome. Michel-Auge connu les Grecs comme le Dante Virgile. Us admirèrent comme ils le devaient, mais ne copièrent point: aussi Ton parle d'eux après des siècles» Ils resteront le poète et le sculpteur de la religion catholique, apostolique et romaine. Il faut savoir qu'en 1500, lorsque cette religion était brillante ■ de force et de jeunesse, ce n'était pas tout à fait la chose gracieuse que peint le Génie du Christianisme, Voyez le massacre de Génesse Les artistes français, élèves de David et dignes compatriotes de la Harpe, jugent Michel-Ange d'après les règles de la sculpture grecque, ou, pour dire vrai, d'après ce qu'ils s'imaginaient qu'étaient ces règles. Ils se fâchent encore plus contre Canova» qui d'abord n'a pas le honneur d'être mort depuis trois cents ans, et qui, ayant eu le bonheur insigne d'être contemporain de M. David, a négligé un si grand avantage et ne s'est pas fait de son école. J'ai entendu vingt fois M. Denon, cet aimable Français, dire que Canova ne savait pas dessiner. Michel-Auge et Canova sont les plus grands criminels s'il n'y avait pas un malheureux, nommé le Corrège, dont les tableaux, grands comme * une feuille de papier, ont l'insolence de se faire payer cent mille francs, et cela sous nos yeux, tandis que les chefs-d'œuvre du grand homme, grands comme une chambre, languissent au Luxembourg A propos du Corrège, M. Reia m'a mené voir le pauvre Appiani, qui, depuis sa dernière» apoplexie, a perdu la mémoire et pleure souvent. Au retour, dM>se incroyable chez un bibliophile, N.Reinam'a prêté un livre: ce sont les curieux, quoique bien minutieux mémoires du père Affô sur le Corrège. * Lire les trois premiers volumes de l'excellent Histoire de Toscane de Pijmotti, bien supérieur à M. Sismondi. Pijmolli est aussi vrai que pittoresque. Pour l'histoire de l'Église, en Italie, voir le véridique (que Potier et la Fera idea délia Santa Sede de M. Tamburini. Une satire aimable n'est point de l'histoire, et Voltaire ne vaut rien parlant de l'Église. * Je respecte beaucoup le caractère de M. David, il lût le contraire d'un homme de lettres. Ses tableaux ne font pas plaisir à TcbU; Us seraient peut-être bons sous la latitude à Stoddioim. Digitized by Google

54 d. UVKES DE .S'itNDUAL. Le père Afi6 s'oecnpeia - du même- travaH pour RajAiaâ ; il ira passer quatre ans à Urbino. M. Callaneo, chef de la bibliothèque numismatique à Brera, m'a reçu avec une politesse toute française. Il est vrai que j'étais le seul lecteur dans sa bibliothèque. J'y ai étudié les monuments cyclopéens que je dois voir à Yollerre. C'est le comte Prina qui a fondé cette^bibliothèque, ainsi que les établissements pour les sels et tabacs et pour la poudre ; il a croc le corps des douaniers, qui sont une bien moins vile canaille qu'avant 179G. ' 18 novembre. — Sous Napoléon, il me semble que Ton a in« venté, à Mi/kù, pour les maisons particulières, une certaine architecture pleine de grâce. U façade du palais de la police Gontrada Santa Margarita, que tout voyageur n*a que trop l'occasion de visilér, peut servir d'exemple. La distribution des croisses (ist gaie et gracieuse; le rapport des pleins et des vides est parfait; les corniches osent être saillantes. La rue degli Orefici (des Orfèvres) présente un vestige des républiques du moyen ^ge. Ce sont cent boutiques d'orfèvrerie à côté les unes des autres. Au quatorzième siècle, quand on voulait piller leur rue, tous les orfèvres prenaient les armes et se défendaient. Probablement cette rue avait des chaînes aux deux extrémités. Je lis avec plaisir Thistoire de Milan» écrite avec toute la bonhomie du pays, mais avec toute la méfiance d'un Italien, par VerrI, l'ami de Beccaria. Je n'y trouve jamais ce vague et cette affectation qui me font si souvent quitter les livres français du dix-neuvième siècle. Le comte Verri a le grand sens de nos historiens de ihl^O; sa manière est pleine d'audace et de naturel. On voit que la crainte de la police Ta guéri de la craûite des critiques. L'histoire de Milan est intéressante comme Walter Scott de- . puis l'an lObo, où les prêtres firent la guerre civile pour ne pas se soumettre à la loi du célibat que Rome prétendait leur imposer, jusqu'à la bataille de Mariguan, gagnée par François i*", ea 1515. J'indique cet intervalle de quatre cent cinquante-deux m aux compilateurs. Il y a là deux volumes in-S^ palpiUmUd'mté' rêt, comme ils disent. Les conspirations, les assassinats par anrt])}^Qnp mo\xr ou veopeaace, les |;raa4» éMtbUsstîpeM^s d uMHiiii

Digitized by Google

UOIII, «APLES BT FLORENCE. 55 publique, dix soulèveinenU
 populaires dans le genre de la prise de la Basiilleei 1789, ne demandent
 que quelque simplicité dans le récit pour intéresser vivement. Vùû a bien su
 rendre curieuses à lire nos plates annales de la même époque, ou
 n'apparaissent que les passions grossières de misérables ne songeant jamais
 qu'à manger et à piller. L'assassinat du grand prince Luchiu Yiscontt par sa
 femme Isabelle de Fiesque (1^9) vaut mieux que Forme de Vaunis. Les
 narrations que j'indique après le litre de rigueur, licantes de rhistoire de
 Milany pourraient porter celui-ci : liUrodiiction à la connaissance du cœur
 humain. Les passions gigantesques du moyen âge y éclatent dans toute leur
 féroce énergie; nulle affectation ne vient les masquer. Il n'y avait pas de
 place pour Taflèc- * tation dans ces àraes bHHantes. Elles ont rencontré des
 historiens dignes d'elles, et qui n'oui point, pour le mol propre^ la haine
 académique de M. de Foutaues. Quoi de plus pittoresque que les annales
 des Visconti? Matteo Visconti, qui cherche à détruire la république et à se
 faire roi, découvre e(punit une conspiration. Antiocbia Visconti Crivelli,
 femme d'un des couturés, réunit dix mille hommes et attaque l'usurpateur
 (1301). Matteo 11 Visconti est empoisonné par ses frères (1555J. Jean
 Galéas empoisonne son oncle (1385); mais il bâtit le Dôme de Milan. Jean-
 Marie est assassiné par des conjurés (141 2); Milan se déclare république
 (1447); François Sforza (14r)0) traite cette république comme Bonaparte a
 traité la nôtre ; mais sou fils Galéas est assassiné dans l'église Saint-Ëtienne
 (1476). Louis le Jforo donne son nom aux mûriers (moroni), dont il
 introduit la culture dans le Milanais: il appelle Charles VIII en Italie (1494),
 et empoisonne son neveu pour lui succéder. J'ai vu ce malin un tableau tort
 iiléressanl et très-bien fait, commandé à M. Palagi par M. le comte Âlari.
 On voit le malheureux Galéas Marief affaibli d^ par les effets d*un poison
 lent, et se soulevant sur son lit de» douleur pour recevoir la visite du roi
 Chai^ les VIII. La jeune femme de Galéas cherche à lire dans les yeux du
 jeune roi de France s'il les secourra contre leur assassin. fMf4U^ (fà m PsX
 sujet est plus iMtéress^ut^ poujr des NUaiiais,

96 ŒUVRES DE STENDHAL. que la colère d'Achille. M. le comte Âiari, auciea écuyer de Napoléon, étaii digne de contribuer à la renaissance morale de son • pays. Toute la ville s'est portée, çes jours-ci, à la casa Alan, pour voir un tableau de Francesca da Bimini, par un jeune peiûr Ire de Florence. Comme j'ai trouve ce tableau un peu plat, sans force, sine iclu, Ton m'a dit que j'avais de la haine contre les peintres d'Italic. Pour se tirer d'alffiire avec ïliormeür naïionalt il faudrait toujours montir, et, quand je mens, je suis comme M. de Goury, je m* ennuie. Gela est à cent lieues de U Didon de M. Gnérin. Madame P*" me conseille d'aller à Monza voir la couronne de fer; elle ^ioute que je trouverai à Mouza une belle faisanderie avec beaucoup de faisans : c'est encore pis ; et enûn, dit-elle, TOUS verrez le superbe clocher de la cathédrale, avec ses huit cloches parfaitement intuanate (qui sonnent juste). Ce mot, vraiment italien, m'intéresse. Le son des cloches est en effet une partie de la musique. Ce mol me révèle qu'après en avoir été étonné d'abord j'aime à la folie la mauïère singulière de sonner les cloches à Milan. On la doit, je crois, à saint Ambroise, qui a aussi le méri&e d'avoir allongé le carnaval de quatre jours. Le carême ne commence à Milan que le dimanche après ce qu'on appelle ailleurs le mercredi des cendres. Les gens riches, de trente lieues à la ronde, arrivent en foule à Milan le soir de ce mercredi-là. lis viennent pour le carnavalon. 19 novembre. — Voici une anecdote du carnaval de 1814, qui Tient de m'être contée dans la loge de madame Foscarini. Une jeune femme était fort allachée à un ofGcier français, qui était son ami depuis 180G. Les grandes révolutions nelle amicizie (dans les amitiés) ont lieu ici pendant le carnaval. C'est la malheureuse liberté des bals masqués qui les favorise. La bonne compagnie (tout ce qui est riche et tout ce qui èst noble) n*en manque pas un, et ils sont charmants. Telle mascarade en costume, composée de dix personnages, a coûté quatre-vingts sequins à chaque masque, en 1810, bien entendu. Depuis les Tedesk (les Autrichiens), les plaisirs se sont envolés. Lorsqu'il y a bal masqué, vers les deux heures on sotipe dans les loges, qui sont Illuminées; ce sont des nuits de folie. On arrive à sept. heures Digitized by Google

ROME. NAPLES ET FLORENCE 57 pour le spectacle. A minuit, des hommes montés sur des échelles de 90 pieds de haut et portées par un autre homme qui est au parterre, allument six bougies qui sont placées devant chaque loge; à minuit et demi le bal commence. Teodolinda R*** s'aperçoit, à l'avant-dernier bal masqué du carnaval de 1814, que le colonel Haleluc lui est infidèle. A peine rentré chez lui vers les cinq heures du matin, cet officier reçoit une lettre en mauvais français, qui lui demande raison d'une insulte non spécifiée. On l'invite, au nom de l'honneur, à se rendre sur-le-champ, avec un ami et des pistolets, à la cafés des Pommés, qui est le bois de Boulogne du pays. Il va réveiller un ami, et, malgré la neige et le froid, à la petite pointe du jour, ces messieurs sont au lieu du rendez-vous. Ils y trouvent, pour acteur principal, un très-petit homme enveloppé de fourrures; le témoin de l'inconnu manifeste le désir de ne pas parler. A la bonne heure; on charge les pistolets; on mesure douze pas. Au moment de tirer, le petit homme est obligé de se rapprocher. Malclerc, très-curieux, le regarde, et reconnaît Teodolinda R***, sa maîtresse. Il veut plaisanter; elle l'accable des marques de mépris les mieux raisonnées. Comme il essaye de diminuer l'intervalle qui les sépare : « M'approchez pas, dit-elle, ou je fais feu sur VOUS; » et son témoin a beaucoup de peine à la convaincre qu'elle n'en a pas le droit, c'est sa faute, s'il ne veut pas faire feu? dit-elle à ce témoin. Vous, monstre, vous m'avez fait le plus grand mal possible, dit-elle à Malclerc Le combat n'est point inégal, comme vous le prétendez. Si vous l'exigez, nous prendrons un pistolet chargé et l'autre non, et nous tirerons à trois pas Je ne veux pas rentrer vivante dans Milan, ou il faut que vous soyez mort, et j'irai annoncer votre mort à la princesse N***. Vous diriez encore : Ces Italiens sont des assassins, si je vous faisais poignarder, comme il m'est facile, par mes bulles » Battez-vous donc, homme lâche, et qui ne savez qu'offenser M • Tout cela m'était conté en présence de l'homme qui • Les bavillards gens hardis et adroits, se louaient, vers 1775, pour amuser. Voir le Voyage de M. Roland (le ministre). On prétend qu'on en trouverait encore, au besoin, dans la ville de Brécia. J'ai entendu

58 ŒUVRES DE STENDHAL servit de témoin à madame R**.

J'ai toujours cru qu'il lui fallait, que la Teodolinda était résolue à mourir* Le fait est que, malgré sa jeunesse et la finesse charmante de ses traits, elle est restée trois ans inconsolable : chose étonnante dans un pays où la vanité n'entre pour rien dans la comédie des résolutions. Elle s'occupait uniquement à apprendre l'allemand et l'anglais qu'elle montrait à ses sœurs. Quand ce témoin n'a plus été dans la loge, ou a dit qu'il passait, à l'époque du combat pour un amant dédaigné par Teodolinda, et qu'il lui proposa d'ôter à Malclerc le prétexte de la différence des sexes si elle voulait le prendre pour son chevalier, ce qu'elle refusa. J'avouerai que je ne suis pas très-sûr de tous ces détails; je ne les saurai parfaitement que si Je me trouve ici dans trois mois au retour de M. P***, qui est allé en Suisse conduire ses enfants à la pension Fellemborg. Mais le fond est vrai. — J'aime la force, et de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant. Un voyageur, de ceux qui suivent les itinéraires et marquent avec une épingle (en faisant un trou dans le papier du livre) les choses qu'ils ont vues, disait devant moi à un vieillard aimable qui a imprimé un voyage à Zurich[^] : « Mais, monsieur, j'arrive de Zurich, où je n'ai rien vu de ce que vous notez. — Monsieur, je n'ai noté que les choses singulières. Ce qui se fait à Zurich, comme à Francfort, ne m'a pas semblé digne d'être écrit; mais le neuf est rare, et il faut de certains yeux pour l'y apercevoir. » Madame R*** ne fut nullement déshonorée par cette aventure, qui eut une publicité affreuse. En une matinée, dit-on (c'est une folle). A Milan, l'opinion publique traite les femmes, à l'égard de l'amour, comme l'opinion traite à Paris les hommes à l'égard de la probité politique. Chacun se vend au ministère, chacun fait son petit marché comme il veut, et, s'il réussit. Ton va d'habitude chez lui, et les convives disent en sortant : Monsieur un tel sait bien tirer son épingle du jeu 1 Lequel est le plus immoral * un jeune homme menacer sérieusement son ennemi de le faire assassiner par ses valets. La gendarmerie de Napoléon avait comprimé ces braves gens. ^ Voyage de Zurich à Zurich[^] par l'auteur des derniers volumes de Grimm. Digitized by Google

ROME, RAPLES ET FLORENCE 59 |K>ur une femme d'avoir un amaot, ou pour uu liomme de vendre son Yote afln de foire passer une mauvaise loi ou tomber une léCe? Tous tes jours nous honorons dans la société des bommes eonpables de ces peecadittes. L'opinion ici respecte une jolie Cemnie dévole comme ayant une gran(ie passion : la peur de lenjer. Madame A"*, lune des plus bellesfemmesde^lilau, esl dans ce cas. On méprise une soUequi ii*a poioir diamant ou qui n'a que des espèces (fipimiati). Du resie, chaque fémme est bien la maîtresse de prendre qui elle veut; quand on Tiuvite quelque part, on invite Tami. Quelquefois fui vu arriver des femmes aux sociétés du vendredi avec un ann dont la maîtresse de la maison ne savait pas le nom ; 1 usage est cependant de dire par un billet le nom du cavalier servant qui laisse sa carte à la porte, et on Tinvite nominativement. Dès que l'on peut croire que la raison d*argent est entrée pour quelque chose dans la détermination d'une femme, elle est parraillement méprisée. Si ou la soupçonne d'avoir plusieurs amis à la fois, ou cesse de Tinviler. Mais ces sévérités ue sont guère cornues que depuis Napoléon, qui, par esprit d'ordre et pour les intérêts de son despotisme, rendit des mœurs à l'Italie. Les colléges de jeunes demoiselles quill institua à Vârone et à Milan, sous la direction de madame Delorl, élève ou imitatrice de madame Campan, oui eu Tinfluence la plus salulaire. On remarque que les scandales sont donnés par des femmes d'un certain âge ou élevées dans les couvents. L'opinion publique est née ici en 1796 ; il est tout simple que les caractères formés avant celte époque ou nés au sein de familles en retard n'aient pas l'idée de chercher son suffrage. !20 novembre. — Une femme apporte cinq ceui mille francs de dot à son mari, ce qui fait ici au moins comme huit cent mille à Paris II lui dit une pension de deux mille francs pour sa toilette. Le mari règle ler comptes du majordome ou du cuisinier, la femme ne se mêle absolument que de radmui>lralion de sa pension de cent soivante-sepl francs par mois. Elle a voiture, loge au spectacle, des diamants, dix domestiques et souvent pas cioq%anes dans sa poche. Les femmes les plus riches achètent six robes de petites étoffes anglaises à lAigt francs pièce, au uiyiiized by Google

60 ŒUVRES DE STENDHAL. commencement de Tété; elles changent de robe comme nous de cravate. Au commencement de Thiver, une femme fait quatre ou cinq robes de trente francs. Les robes de soie de son irousseau, qui datent de Tépoque de son mariage, sont précieusement consenrées pendant huit ou dii ans : elles servent les jours de première représentation à laScala et pour les [este di hallo. L'on . est connu personnellement ; à quoi bon la toilette ? L'extrême pauvjeté des femmes riches fait qu'elles acceptent . avec plaisir et sans conséquence un cadeau de siaL paires de souliers de Paris. L'opinion tolère qu'une femme se serve de la loge et même de la voiture de son ami ; il n'y a là d'autre honte que celle d'avouer le manque de fortune. Une femme reçoit une seule personne à midi; ses amis intimes de deux à quatre. Le soir elle reçoit ses connaissances dans sa loge, de huit beure:^ et demie à minuit. Lorsque la loge, qui a dix ou douze places, est remplie et qu'il survient quelqu'un, le plus ancien arrivé s'en va. Ce plus ancien visiteur se trouvait à côté de la maîtresse de la maison, contre le parapet de la loge. A son départ, tout le monde fait un petit mouvement vers le parapet de la loge» et le nouvel arrivé trouve sa place près de la porte. C'est ainsi que chacun se trouve à son tour à côté de la maîtresse de ki loge. J'ai vu un amant timide s'en aller dès que son rang d'ancienneté Tavait amené près de la femme qu'il aimait. Elle partageait cet amour ; c'était un spectacle curieux. Le vestibule de la Scala [Vatrio) est le quartier général des fats; c'est là que se fabrique l'opinion publique sur les femmes. On attribue pour ami à chacune d'elles l'homme qui lui donne le hras pour monter dans sa loge. C'est surtout les jours de première représentation que cette démarche est décisive. Une femme est déshonorée quand on la soupçonne d'avoir un ami qu'elle ne peut pas engager à lui donner le bras à huit heures et demie, lorsqu'elle monte dans sa loge. J'ai vu hier un homme se défendre vigoureusement de rendre ce petit service à une de ses amies : ce Mia cara, a-t-il fmi par lui dire, je ne suis pas assez heureux pour avoir le droit de vous donner le bras, et je ne veux pas avoir Pair de doubler M. F***, La femme s'est fort défendue d'avoir F*** pour ami ; mais le premier a persisté. Quand Digitized by Google

61 uue feiiuie se lrouve décidément sans ami, c'esl son mari qui lui reod le service de raccompagner. J'ai vu un mari fort jeune et fort bel homme se plaindre hautement de cet embarras. Le mari est déshonoré s'il est soupçonné d'accompagner sa femme, parce qu'elle ne peut pas décider son ami à lui donner le bras pour traverser l'a/ 7 /0. Tout ce que je viens de raconter était enoore plus vrai avant i 796. Plusieurs jeunes femmes osent aujourd'hui monter dans leur loge suivies par un domestique, ce qui paraît le comble delà bassesse aux vieilles femmes nobles. nier, comme j'étais arrêté dans Vatrio avec quelques fats de mes amis, ils m'ont fait remarquer un beau jeune homme au teint basané et parfaitement morose, qui se tenait collé contre la muraille du vestibule; on eût dit qu'il accomplissait un devoir ; aussi est»ee un Anglaisqui a vingt-deux mille louis de rente. Être triste avec «ne telle fortune paraît monstrueux à mes nouveaux amis. Ce pauvre Anglais, leur disais-je, est une victime de la pensée. (Ici, jusqu'à trente ans, l'homme n'est que sensations.) Quelle différence avec le jeune Allemand de même âge qui est kantiste jusqu'aux genoux de sa maîtresse ! J'aime beaucoup la société des hommes qui ont plus de quarante ans. Ils sont remplis de préjugés, moins instruits et beaucoup plus naturels que tout ce qui a appris à lire depuis 1796. Je m'aperçois tous les jours que les jeunes gens cherchent à me dérober plusieurs détails de mœurs; les autres ne conçoivent pas qu'il y ail à rougir et me disent tout. La plupart des gens de quarante ans croient à la sainte Vierjic et respectent Dieu par prudence, car Dieu aussi peut avoir du crédit. Ici, comme partout, les croyances des enfants viennent de leurs bonnes, qui sont des paysannes. Les nobles sont inûnimcDt moins bien élevés (ce qu'on appelle sciai ici), parce que dans 4eur première enfance leurs parents les voient moins. Un charmant poème milanais de Gariiae Porta donne la liste des qualités qui sont nécessaires dans unem^^on noble pour être le précepteur de rhéritier présomptif^. Quant au véritable père italien de cinquante ans, * A la marchesa Paola Travasa Vuna di primui daiiKizz ilc Loinhardia. [LaNomina del Capellan.)

©2 (EL VPiES DE STEM)HAL. VOUS k trouverez peiol avec géuê dans It comédie de VAjo nell imbarazxo, du fameux comte Giraud. Je suis allé voir, à uu quart de lieue de Milan, réclio de la Siionella. J*ai tiré le coup de pisloiet répété cioquaute fois. L'arcbilecture de cette maisoD de campagne» avec son belvédère au second étage soutenu par des colonnes, m*a pin infiniment. 22 uovemt)re. — Un capitaine de vaisseau auglais, jeté jtar les courants sur la cùle de Guinée, eut un jour la soUise de prononcer devant un roitelet du pays les mois de neige et de glace. Eu entendant dire qu'il y avait on pays ou Feaa était dure» le roitelet fut pris d*un rire inextinguible. C'est une jouissance que je suis peu curieux de donner au lecteur, et je n'imprime point les articles de mon journal où j*ai cherché à noter les sensations singulières que je dois à Mirra, ballet de Salvator Viganè. Je l'ai revo ce soir pour la huit ou dixième fois, et j'en sois encore tout ému. Le plus grand plaisir tragique que j'eusse goAté au théâtre, avant d'arriver à Milan, je le devais d'abord à Monvel, que j*ai encore vu dans le rôle d'Auguste de Cmna. Le poignet disloqué de Talma et sa voix factice m'ont toiyours donné envie de rire et m'empécbent de sentir ce grand acteur. Longtemps après Monvel, j'ai vu Kean à Londres dans Othello et hichard III : je crus alors ne pouvoir rien éprouver de plus vif au théâtre ; mais la plus belle tragédie de Shakspeare ne produit pas sur moi la moitié deTeffet d'un ballet de Viganè. C'est un homme de génie qui emportera son art avec lui, et aoqiiel rien ne ressemble en France. Il y aurait donc de la témérité à voidoir en donner une idée ; on se figurerait toujours quelque chose dans le genre de Gardel K Écrire un voyagp eu peignant les objets par la sensation qu'ils ont fait naître dans un c est oomparaUe i madame PaaU. (1886.)

Diyiiized by Google

que j'écris. Je ne me sonnetise pas à cent soirées ennuyeuses pour obtenir un de ces cordons qui leur en coûtent mille. Il faudrait, pour qu'il fût digne de plaire généralement, qu'un voyage en Italie fût écrit à frais communs par madame Radcliffe pour la partie des descriptions de la nature et des monuments» et par le président de Brosses pour la peinture des mœurs. Je sens vivement qu'un tel voyage serait supérieur à tout; mais il faudrait au moins imiter volumes. Quant à l'histoire sècher et philosophique, nous possédons un chef-d'œuvre en ce genre, c'est la statistique du département de Monténap par M. de Chabrol» préfet de la Seine 23 novembre. — Tai obtenu la faveur d'être présenté à l'un des plus respectables citoyens de Milan, M. Rocco Marliani. Cet homme vertueux est l'un des pères conscripts de cette ville dans le fait si républicain. C'est une habitude contractée depuis des siècles de regarder le souverain espagnol ou autrichien» comme ennemi de la ville. Le servir est pardonnable, car il paye ; le servir avec zèle est infâme car c'est un ennemi. M. Marliani ne m'a rien dit de tout cela, mais m'a beaucoup parlé de Cailo Verri et de Beccaria. Ces hommes précieux, en publiant leur célèbre journal intitulé le Café (1764-1765)» formèrent ici une nouvelle école de philosophie. Bien différente de la philosophie de France à la même époque, cette école de réformation ne faisait aucune attention aux enjolivements du style ni aux succès dans les salons. Placés à la tête de la société par leur fortune, leur existence municipale et leur naissance» et à la tête d'une société qui s'occupait de passions et non de petites victoires de vanité» Verri et Beccaria n'eurent pas besoin de ce genre de succès. Beccaria, auteur du Traité des délits et des peines^ reçu à bras ouverts par la société de Paris et à la veille d'y être à la mode comme Hume, se dérobe à tant de bonheur et revient au galop à Milan : il craignait d'être oublié par sa maîtresse. * Pour tout ce qui est religion, voir la Vie de Scipion Ricci, par M. de Potier. La véracité de cet historien est incontestable. Les Fomigues et les Litta me sont fort utiles. (1826.) . * Né en 1735» mort en 1793.

Digitized by Google

(EUVRES DE STENDHAL. Verri et Beccaria ne furent point obligés, comme d'Alembert, d'Holbach et Voltaire, à démolir par le sarcasme toutes les sottises qui pesaient sur leur patrie. Dans le pays des passions, la plaisanterie n'est qu'un délassement. Tout homme passionné est occupé et n'a pas besoin qu'on l'amuse ; faute d'amusements, il ne risque pas de tomber dans l'abîme de l'ennui, comme madame du Deffand (Lettres à Walpole, passim) ^ Quelque peu d'esprit que vous TOiriez lui accorder^ il s'est vu plaisanter sur les objets de ses passions. La première des vérités d'expérience pour lui, c'est qu'une plaisanterie ne change rien au fond des choses. 3* L'Italien, à l'exception des gens très-riches ou très-nobles, se moque fort de l'approbation du voisin. Il ne songe à ce voisin que pour s'en méfier ou le haïr. Depuis le moyen âge, chaque ville exècre la ville voisine ; l'habitude de ce sentiment fortifie la défiance d'individu à individu. L'Italie doit tout à son moyen âge ; mais, en formant son caractère, le moyen âge l'a empoisonné par la haine, et ce beau pays est autant la patrie de la haine que celle de l'amour. M. Marliani me raconte une foule d'anecdotes sur Verri et Beccaria. Ces philosophes n'eurent jamais à s'occuper d'être piquants, mais seulement de convaincre leurs concitoyens par de bons raisonnements exposés bien clairement et bien au long. . • L'impératrice Marie-Thérèse, qui ne comprenait pas trop de quoi il s'agissait, apprenant qu'un d'eux, Beccaria, je crois, était appelé à la cour étrangère comme le fameux Lagrange de Turin, par pique de vanité le retint à Milan. M. Marliani a été l'ami, l'ami du vertueux Parini, le célèbre auteur du *Giorno* (satire qui a une couleur particulière et ne rappelle ni l'Horace ni Ju vénal). Parini, grand poète qui vécut extrêmement pauvre, nommé professeur de littérature par le gouvernement autrichien, sous le nom de littérature, donna des leçons de vertu et de bon sens à tous les Milanais des hautes classes. Parini, dont M. Marliani m'a montré le portrait, eut une des plus belles têtes ^* d'homme que j'aie jamais vues. Ainsi, quand Napoléon vint réveiller l'Italie par le canon du pont de Lodi et ensuite déraciner les habitudes antisociales Digitized by Google

MUË, 19A^LGS Et FLORENCE. 65 par son gouvemenl de
i8(H) à 1814, il trouva une forte dose de bon seus chez un penpfepr^^aré
par les lumières de Beccaria, de Verri et de Parini. Ces hommes supérieurs
avaient été plutôt protégés que persécutés par Marie-Thérèse, l'empereur
Joseph II et le comte de Firmian, gouverneur du Milanais. Quand Bonaparie
occupa Milan, en 1796, Tarchiduc gouverneur s*amusait à y faire le
monopole du blé ; personne ne s'en étonnait. 11 a une beUe position et il
vole; quoi de plus simple? êarebbe ben matto di far altrimentù JVi entendu
ce propos à la vérité dans la bouche d'un homme de plus de quarante ans. 25
novembre. — J'aime beaucoup à voyager en sédieole ; on est mouillé
quelquefois » comme il m*est arrivé aujourd'hui, mais on voit le pays
forcément, et j'éprouve que c'est le moyen d'en garder le souvenir. Je suis
allé au Pian iVerbaf sur les bords du lac Pusiano , voir la villa Amalia ,
apparlenu à M Marliani. J'ai parcouru les allées de ce jardin anglais par
uoe pluie battante et avec un parapluie. C'est gâter le plaisir, mais le
voyagenr y est souvent obligé. Les philosophes dignes d'être élèves de
Sècrate (ce n'est pas qu'ils fussent rhéteurs comme Platon), Verri, Beccaria
et Parini, durent la tolérance du pouvoir à la jalousie contre les piêlres.
Avant d'attaquer Beccairia, les prêtres avaient cherché à faire destituer le
fanieuv comte Firmian, gouverneur ou plutôt roi du Milanais (de 1759 à
1782). Chose incroyable, malgré la Sainte-Alliance, même aujourd'hui,
1816, la maison d'Autriche n'a pas encore compris qu'on ne peut revenir an
despotisme que par les jésuites; elle pourchasse ces bons pères. Les nionées
de Bonie sont sévèrement surveillées en Lombardie. Le gouvernement ne
(ail évêques que les ecclésiastiques' qui sont brouillés avec Rome (comme
M. Farina, nommé ces jours-ci à l'évécbé de Padoue). Le gouvernement
protège hautement le professeur Tamburini de Pavie, vieillard vigoureux,
plein de feu et d'esprit, un peu comme Tabbé de Pradt; il a publié trente
volumes in-8 » contre le pape. Voir son ouvrage intitulé Véritable idée du
Saint-Siège^ deux volumes. J'en suis fort content; on vient d'en foire une
seconde édition à Milan. Cette seule circonsiance, le c , forcé à être moral et
non Digitized by Google

66 (EUVEËS Dë pas inlrigaQt et espion, fera que, par suite, le gouvernement Metteruich à Milan ne sera pas aussi exécré que les Milauais le pensent généralement. M. de Metlemich a pris le statu qiw de Milan en 1760 (époque, dit Beccaria, où sur cent vingt mille habitants» il n'y en avaiît'pas quarante qui eussent du plaisir à penser ; la table et la volupté étaient leurs dieux). Le i^rand ministre autrichien eût dû prendre son statu quo en 1795, à la veille de la conquête par Bonaparte^ et maintenir la Lombardie dans Tétai où elle s^ trouYait alors. Il avait sous la main des hommes excellents pour ce projet raisonnable : M. le maréchal de Bellegarde, le génâral Klenau, M. le gouverneur Saurau. Au lieu de ce projet modéré, qu'on aurait facilité en donnant des places de chambellan à tous les libéraux le gouvernement oevient persécuteur , et bientôt la haine sera irréconciliable entre les Autrichiens et Milan. Par la suite, les Milanais réunis aux Hongrois forceront un empereur, dans qéelque moment de malheur, à donner les deux chambres. Aujourd'hui tout ce qui est géuéreux va vivre seul à la campagne 4;t cultiver son domaine pour ne pas voir Tuniforme autrichien. La croix de la Couronne de fer accordée par Napoléon 'est la vraie noBlesse. Dans Tordre civil, sur dix personnes qui obtenaient cette croix, neuf la méritaient. Si Napoléon en eût fait la seule noblesse, il eût donné aux Lombards à peu près tout le degré de liberté qu'ils peuvent porter. On m'a cité un maire qui avait été compris dans une promotion de la Couronne de fer. Des lettres anonymes apprirent au vice-roi une bassesse autrefois commise, mais qui ne put être prouvée; sur le simple soupçon, Ton donna en secret vingt mille francs au maire et on lui retira la croix. Cet exemple répandit la moralité dans les villages. Par rintermédiaire d'une amie commune, M. le général Klenau ma fait demander les Rapports du physique et du morat de Cabanis; je lui ai gardé le secret tant qu'il a vécu. Ce soir Ton disait chez madame N'**: ((Nous ne pouvons pas ^ Je traduis; ceux que j'ai rhoimeur de (^naître ii*anraieiit pu ao^ cepté.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

ROMfc), NAPLES ÈT FLORÈNGÈ. ()7 Dons plaindire de
Tinsolence des Autrichiens qui campenl au milieu de dous. Ou dirait une
armée de capucins ; d'ailleurs le maréchal de Bellegarde est uo homme fort
raisonnable.— Et les Français» ai«je dir, voiiis sav^z que tous pouvez me
répondre librement voujo adesso âi cosmopolL n Un officier français com-
mandant de place, répond un de mes amis, se faisait donner trois cents
francs par mois, mais il en mangeait quatre cents à VOsteria, gaiement,
avec les amis qu'il s'était faits dans sa place. L of* 6cler allemand serre dans
trois bourses de cuir, placées Tune dans l'autré, les quarante-deux francs
destinés à sa cbélive dépense pendant le mois ; rien que de le rencontrer
dans la rue me fait bâiller. Quant à l'insolence du soldat français, elle était
superlative. Faites-vous réciter un des cheis-d'œuvre de notre poésie
nationale : Cdovmin Bangee^. ^ ^ novembre. — - On ne meu^ pas de rire,
ou je serais mort ce soir en entendant \e ténor Ronconi chanter des airs
bouffes. C'était à la soirée de madame Foscarini, où m'a mené le conseiller
Pin, riomme le plus original et le plus spirituel. Ronconi nous a chanté ce
famenic air du rot Théodore de Paisieilo : Gon gran pompa e maestâ. Dieu !
quelle musique ! que de génie dans le genre simple ! Le jeune compositeur
Pacciui tenait le piano. Ainsi que Rou* Dêigrasi di Oiovanin Bon^. De già,
lustrissem che scram sul deaooit q>^i j^repoteatooi di Frances. L\$
Disgrâces de Jean Bongée. a Très- excellent seigneur, puisque nous •ommeé
venus à parler de ces insolents de Français, » etc. L'aimable Carline Porta
m*t rédté lui*inânie ce charmant petit poème. Un le trouve dnos le tomé P'
de aes œuvres [Carline Porta, né à Milan en 177è, mort en 1821]. On n'a (né
imprimer (pie ce qu'il y a de moina saillant. ÌA centure autrichienne,
exero6e par dea Italiana renégats, oat tef^ riUe^ C'est à Logano qu'il faut
acheter les livres italiens. Le laudaman du canton du Tésin reçoit chaque
année de belles boites de S. M. T - et B. On m'a fait de bons contes sur
radminislration des finances à Bellimtisna et à Lngano. (Note ijoutée en
18S6.) Digitized by Google

68 ŒUVRES DE STENDHAL. coniy il brille par la finesse et par la yivacilé plus que par Téuergfe. Les plus beaux yeux que j'aie rencontrés de ma vie je les ai vus à celte soirée. Matiaiiie Z"* est de Brescia. Ces yeux-là sonl aussi beaux et ont une expression plus céiesleqpie ceux de madame Tealdi, Tamie du général Ma»Béna. N. Lo*** a cédé à nos Instances et a joué la scène délicate du sénateur vénitien malade. Ensuite, quoique mort de fatigue, comme le public le suppliait les larmes aux yeux à force de ^rire, il a joué» toujours derrière uu paravent, la fille de San Bafael. • Grâce aux airs bouffes de RonconI et à la complaisance de M. Lo***, le bal n'a commencé qu'à minuit, et avant une heure Ton a quitté le salon ; les Milanais n'aiment pas la danse. Nous sommes allés huit ou dix prendre des tasses de café con panera au café des Setvi, où U. Lo***» le béros de la soirée, nous a dit encore deux petites scènes. On a récité huit ou dix sonnets, à la vérité un peu libres. Les garçons de café riaient autant que nous, et i^lacés à trois pas de nous. Eu Angleterre, dans le pays de la dignité de Vhomme, cette familiarité nous eût remplis d'indignation. i*ai ri de neuf heures à deux ; pendant ces cinq heures, j'ai eu dix fois peut-être les larmes aux yeux. Souvent nous avons été obligés de supplier M. Lo*** de s'interrompre; le rire nous faisait mal. Une telle soirée, de toute impossibilité en Angleterre, est déjà bien difficile en France. La gaieté italienne est une fureur. Ici Ton rit peu par complaisance; deux ou trois personnes qui se sentaient tristes ont quitté la briqaia. 28 novembre. — Je suis retourné ce matin à Sant Ambreuzze (Sant Ambrogio) à cause de la mosaïque de la voûte du chœur. J'ai revu la jolie façade de la Madone de San Celse, par Tarchitecte Alessi. Le portique, qui respire je ne sais quoi de la simplicité antique unie à la mélancolie du moyen âge, est de firmante, Foncle de Bapbaâ* Ce qui me plaît le plus à Milan» ce sont les cours dans Tintérieur des bâtiments. J'y trouve une foule de colonnes, et pour moi les colonnes sont eu architecture ce que le chaut est à la musique. ' A cause de je ne sais quelle fête» je trouve exposés, sous le Digitizod by Gû*..wtL

ROM£, NAPLES £T i^LORE^CE. 69 magmfique portique de
 VOipedal çrandêf les portraits en pied de tous les bieui'aiteurs qui ont
 donne cent uille lire aux pauvres (soixante-seize mille francs), et les
 portraits eu buste seulement de ceux qui ont donné moins. Anciennement,
 tous les assassins grands seigneurs qui parvenaient à la vieillesse, et
 maintenant toutes ios Temmes trop galantes qui vieillissent, donnent
 énormément aux pauvres. Ces portraits, faits pendant les dix-septième et
 dix-huilième siècles, sont d'un degré de mauvais dont l'on ne peut se faire
 Tidée en France; peu sont passables, un seul est bon ; il a été fait
 dernièrement par M. Uayei, jeune Vénitien qui a du ehdr-obseur, un peu de
 ooloris, et au total de la force. J'ai été content de son tableau de
 Carmagnola. (La femme et la fi!l£ de ce général le supplient de ne pas aller
 à Venise où le sénat rappelle, et où il eut la tête tranchée en 1452.) Là fille»
 qui est prosternée aux genoux de son père, et qu'on n^aperçoit que par le
 dos, est une figure fort touchante, e^f le mouvement est vrai. Apres la cour
 de rhôpital, je suis allé revoir celle de la casa DioUi (le palais du
 gouvernement) et l'église délia Possione, qui en est tout près, il faut partir,
 ce dont bien me fâche; je lais nm dernières visites aux monuments.
 (J'épargne au lecteur des descriptions de tableaux si insignifiantes pour qui
 ne les a pas vus, mais que j'avais du plaisir à ccree dans le temps.) J'aurais
 dû arriver à Milan le 1* septembre, j'aurais évité les pluies du troj^que. Je
 n'aurais pas dû surtout m'y arrêter plus de six .semaines. J'ai vénéré de
 nouveau, comme on dit ici, le Saint Pierre du Guide et VAgar du Guerchin à
 Brera, le Gorrégedu palais Lilta et celui de M. Frigerio» chirurgien, près le
 Cours de la porte Romaine. J'ai revu un joli petit cimetière octogone sur le
 bastion. J'ai fini la matinée par une séance de rinstitut. Le gouvernement
 au* trichien paye exactement leurs petites pensions aux membres qui
 restent ; mais, lorsque l'un d'eux vient à mourir, il n'est point remplacé, il
 faut endormir ce peuple trop vif. L'on m'a présenté à M. le comte Moscati,
 médecin cél^re, et grand -cordon de la Légion d'honneur. Je Tm revu le
 eoier; |i«lloscati a peut-être quatre*vingt-dix ans; il était dans le salon 4.

70 ŒUVRES DE STENDHAL. où j'ai eu l'honneur de lui parler, avec son grand cordon rouge et un petit bonnet de velours vert sur le sommet de la tête. C'est un vieillard vif et allègre, point gémissant. On le plaisante sur sa singulière manière de passer la nuit; il prétend que rien n'est plus sain pour un vieillard, et les idées tristes sont le poison de la vieillesse. Montesquieu n'a-t-il pas dit qu'il faut corriger le climat par la loi ? Je vous assure que rien n'est moins triste et colérique que mon petit ménage. » Vari salutaire comme on dit ici, ne peut peut-être présenter nulle part une réunion d'hommes aussi distingués que MM. Scarpa, Razori, Borda, Paletta. • * ■ * • J'ai parlé peinture avec M. Scarpa. Les gens forts de ce pays dédaignent les lieux communs, ils ont le courage de hasarder les idées qui leur sont personnelles ; ils s'ennuieraient à répéter les autres. M. Scarpa prétend que les biographies emphatiques publiées par des sots sur Raphaël, le Titien, etc., empêchent les jeunes artistes de se distinguer. Ils rêvent aux honneurs, au lieu de ne demander le bonheur qu'à leur palette ou à leur ciseau. Raphaël refusa d'être cardinal, ce qui était le premier bonheur de la terre» en Italie. Il rêvait quelquefois à ce que nous disons de lui en 1816. Que je voudrais que Ta., tant immortelle et qu'il pût nous entendre ! 29 novembre. — J'ai assisté aujourd'hui à un pique-nique délicieux par la naïveté et la bonhomie, et toutefois on ne peut pas plus gai. Il n'y avait que juste le degré d'affectation qui porte à parler et à chercher à plaire, et, dès le second service, excepté un être ridicule, nous nous croyions tous intimes amis. Nous étions sept femmes et dix hommes, entre autres Taimable et courageux docteur Bazori. On avait choisi Vieillard, traiteur français, et sans comparaison le meilleur du pays. Sa femme, madame Vieillard, femme de chambre de madame de Bonténard, jetée ici par émigration, a commencé par nourrir ses maîtres; ce dévouement l'a mise à la mode. Elle est remplie d'esprit, de vivacité, et à-propos, et fait des épigrammes aux gens qui dînent «heieHe. l'ont donné des solennités à trois ou quatre fois de la semaine, qui la redoutent fort. A la fin du repas, elle est venue nous voir et Ton s'est tu pour l'écouter. Les feynues lui ont adressé U Digitized by Google

ROME, ET FLORENCE. 71 parole comme à une égale; madame Vieillard a cet air, mais c'est une petite vieille fort propre. Cet esprit tout français me fait penser à ce grand homme qui sépare notre langue de l'étranger d'un dîner français. Cela est incroyablement à dire, et je me tais. J'ai échoué aujourd'hui dans mes tentatives pour être présenté au célèbre Melzi d'Eril, duc de Lodi. C'est le pendant du cardinal Gonsalvi. En général rien de moins accessible qu'une maison milanaise; dès qu'il y a une femme passable l'amant s'oppose aux présentations. Ce qu'il y aurait de mieux si l'argent et la morale n'étaient pas un obstacle, ce serait de se mettre à entretenir la plus jolie chanteuse que Ton pourrait trouver. Tous les vendredis on donnerait un excellent dîner à quatre amis, jamais plus; et ensuite soirée avec du punch. Les amants n'auraient plus peur de vous. Il faudrait encore aller régulièrement au Corso tous les jours, le n'ai jamais pu m'astreindre à cette partie de mon plan de conduite, la seule qui fût à ma portée. En été, après dîner, à la chute du jour, à l'Ave Maria, comme on dit ici, toutes les voitures du pays se rendent au Bastion de la Remora, élevé de trente pieds au-dessus de la plaine. La campagne d'alentour de là ressemble à une forêt impénétrable, mais au delà on aperçoit les Alpes avec leurs sommets couverts de neige. C'est un des plus jolis lointains dont l'œil puisse jouir. Du côté de la ville, ce sont les jolies prairies de M. Kramm et, par-dessus les arbres de la villa Belgiojoso, la flèche de l'Église de Saint-Étienne. Elle est jolie; mais ce n'est point pour en jouir que toutes les voitures font halte pendant une demi-heure sur le Corso. C'est une sorte de revue de la bonne compagnie. Lorsqu'une femme ne paraît pas, on en demande la raison. Les gens s'y montrent à cheval sur des bêtes de deux cents louis; les jeunes gens moins riches et les hommes d'un certain âge sont à pied. Le dimanche tout le peuple vient voir et admirer les équipages de ses nobles. J'ai surpris souvent de l'attachement dans les propos du peuple. Le charpentier, le serrurier de la maison, fait un signe d'amitié au domestique qui depuis vingt ans monte derrière la voiture de la casa Dugnani, et si le jockey aperçoit le monsieur à cheval (le monsieur de l'Église) Digitized by Google

n (EUVBËS P£ STENDHAL. il lui filait un signe de tête plein de bonté. La voiture d'une Jolie femme est entourée d*clégnals. Les femmes nobles n*admettent guère leurs amis du tiers à leur faire la cour ainsi en public. Les femmes âgées ont une sorte de conversation singulière avec leurs valets de chambre» dont le poste, dès que la voiture s'arrête, est à la portière, pour l'ouvrir si madame voulait faire un tour à pied, ce qui n'arrive pas une fois tous les dix ans. Placé ainsi à deux pas de la portière, le valet de chambre répond sans s'avancer aux réflexions que sa vieille yadrona fait de l'intérieur de la voiture. C'est en écoutant une de ces conversations que j'ai entendu accuser la route du Simplon, faite par Napoléon Bonaparte d'être la cause des froids précoces que l'on éprouve en Lombardie depuis la Révolution, Comme rien n'égale * ici l'ignorance des femmes nobles Si elles se figurent que la chaîne des Alpes, qu'on voit parfaitement du Corso, forme Comme un mur qui garantit des vents du nord, et que Bonaparte, cette bête noire de leurs confesseurs, a fait une brèche à ce mur pour sa route du Simplon. En hiver, le Corso a lieu avant dîner, de deux à quatre. Dans toutes les villes d'Italie, il y a un Corso, ou revue générale de la bonne compagnie. Est-ce un usage espagnol, comme celui des cavaliers servants? Les Milanais sont fiers du nombre des carrosses qui garnissent leur Corso* j'y ai vu, un Jour de grande fête et de beau soleil, quatre files de voitures arrêtées des deux côtés du large chemin, et au milieu, deux files de voitures en marche, le tout réglé et modéré par dix houzards autrichiens; deux cents jeunes gens à cheval et trois mille piétons complétaient le tapage; les piétons disaient fièrement : Ceci est presque aussi beau qu'à Paris; il y a plus de trois mille carrosses. Tout ce mouvement me fait mal à la tête et nuît au plaisir. Un étranger devrait louer la plus jolie voiture possible, et aller tous les jours au Corso avec sa belle. fin été, au retour du Corso, on s'arrête dans la Corsia dei * Toujours entourées de flatteurs dès l'âge de trois ans. Se rappeler le menuet bleu, l'indulgence de Mesdames de France, dans les Mémoires de madame Campan, uiyiiizud by Google

ROMÈ, NÂPI^IES ET FLOREK Ct.: 73 m Servi pour prendre de»
glaces; on rentre dix minute^ chez soi, après quoi Ton va à la Scala. On
prétend que ces dix minutes sont l'heure des rendez-vous, et qu'un petit
signal au Corso, comme une main appuyée sur la portière, indique s'il y a
possibilité ou non de se présenter ce soir-là. 50 novembre. — Don Pedro
Lormea , un officier espagnol plein de génie, me disait à Altona : « Quand
j'arrive dans une ville, je demande à un ami, dès que j'en ai fait un, quels
sondes > douze hommes les plus riches, quelles sont les douze femmes les
plus jolies, quel est l'homme le plus décrié de la ville; après^ je me lie, si je
puis, avec Thomme le plus décrié, ensuite avec les jolies feounes, enfin
avec les millionnaires. » A présent que j'ai un peu suivi ce conseil, ce qu'Il
y a de plus agréable pour moi, à Milan, c'est de flânër. Voici mon plan de
campagne à Tusage des lecteurs qui fout ou ont fait ce joli voyage. Eu
partant de la Scala, je prends la rue de Saiule-Marguerite. Je passe avec
respect devant cette police qui peut tout sur moi, par exemple, me
^ire»partir dans deux heures, mais où l'on a toujours été fort poli à mon
égard. Je dois des remerctments à don Giulio F***. Je regarde les gravures
nouvelles chez les marchands d'estampes voisins de la police. S'il y a
quck^ue chose d'Anderloni ou de Garavaglia, j'ai grand peine à ue pas
aclij^ter. Je vais à la place des Marchands, bâtie au moyen âge. Je regarde la
niche vide d'où la fureur révolutionnaire précipita la statue de l'infâme
Philippe 11. J'arrive à la place du pôme. Après que mes yeux, déjà montés
aux arts par les gravures, ont pris plaisir à considérer ce château de marbre,
je suis la rue des Mercanti (Voro, Les beautés vivantes que je rencontre
viennent me distraire de celles des arts ; mais la vue du Dème et des
gravures m'a rendu plus sensible à la beauté et plus insensible à l'inlérél
d'argent et à touf es les idées d^nchantantes et tristes. 11 est sûr qu'en
menant cette vie-ci Ton est bien près de pouvoir être heureux avec deux
cents louis de rente. Je passe par la poste aux lettres, où les femmes vont
elles-mêmes chercher les leurs, car tout domestique est vendu au mari, à
l'amant ou à la bellemère. Je reviens par la place du D6me à la Conta dei
Servi f où il est inouï que l'on ne rfbcontre pas, vers midi, une ou plusieurs
Digitized by Google

74 ŒUVRES DE STENDHAL. des douze plus jolies femmes de
Mihn. G^{est} eu flânant ainsi que je me suis fait une Idée de la beauté
Umhfcrde, fune des plus loiiiohanlos, elqu aucim gi aiid peintre n'a rendue
imiiKn'telle par ses tableaux, eomine le Corré^e lit pour la beauté de la
Ronia ffiit; et André del Sarto pour la beauté il oreDtin(\ Le défaut de Cette
dernière est d*avoir quelque chose de la raison virile que Ton ne voit jamais
chez les Hihinalses; elles sont bien fânmes, quoiqu au premier [^]bord elles
paraissent terribles à Tétranger arrivant de Berlin, ou pas assez atlVclces à
qui sort des salons de Paris. Appiaui a peu copié les têtes milanaïses, on en
retrouverait plutôt quelques traces dans les Héradiades de Léonard de Vinci.
Enfin Ton m'a conduit hier à Tatelier de M. Garloni, peintre de portraits, qui
a Tinstinct de la ressemblance. Il fait de grandes miniatures aux crayons
noir et rouge. M. Carloni a eu Tesprit de conserver des copies de tous les
portraits de femmes remarquables qu'il a laits en sa vie. U en a peut-être
cinquante. Cette collection est ce qui m'a le plus tenté, et, si j'avads été
riche» je ne Taurais pas laissée échapper. A défeut de fortune, j'ai eu le
plaisir d'amour-propre, ou, si je Tose dire, d'artisteS de me dire qu'avant de
voir ce cbaï'u[^]iaut atelier j*avais deviné la beauté lombarde. La hngfue
française actuqUe ne permet guère de louer avec bon goût une femme, à
moins de trois on quatre phrases formant douze lignes. Il faut employer
surtout lés formes négatives. Je sais cela, mais n'ai pas le temps de me livrer
à tout ce mécanisme; je dirai donc simplement, et eu vrai paysan du
Danube, que ce qui m^a frappé, en entrant chez M. Carloni, ce s

75 Quoi de plus frappant que la beltà folgorante de madame R", ou la beauté si touchante et annonçant si bien les combats de la religion et des sentiments tendus de madame Marini? Quoi de plus séduisant que la beltà duidesca de madame Ghirlan*** qui rappelle les madones du Guide, et indirectement les têtes de Niobé? Toute la pureté des madones de Sasso Ferrato respire dans le portrait de la dévote madame A***? Quoi de plus singulier que ce portrait de madame N*** 1 L'apparence de la jeunesse et de la force animée par une âme violente, passionnée, intrigante comme le cardinal de Retz, c'est-à-dire sans ménagement ni prudence. Cette tête si belle, quoique n'ayant rien d'antique, semble vous poursuivre dans l'atelier du peintre, avec ces yeux vifs et brillants qu'Homère donne à Minerve. C'est au contraire toute la prudence d'une madame de Tencin, qui fait la physionomie de cette jolie et galante madame L***, qui a débuté par avoir un empereur pour amant. Elle flatte toujours, et cependant ne paraît jamais sotte. Mais comment exprimer le ravissement mêlé de respect que m'inspirent l'expression angélique et la finesse si calme de ces traits qui rappellent la noblesse tendre de Léonard de Vinci? Cette tête qui aurait tant de bonté, de justice et d'élévation, si elle pensait à vous, semble rêver à un bonheur absent. La couleur des cheveux, la coupe du front, l'encadrement des yeux, en font le type de la beauté lombarde. Ce portrait, qui a le grand mérite de ne rappeler nullement les têtes grecques, me donne ce sentiment si rare dans les beaux-arts : ne rien concevoir au delà. Quelque chose de pur, de religieux, d'antivulgaire, respire dans ces traits. On dit que madame M*** a été longtemps malheureuse. On rêve au bonheur d'être présenté à cette femme singulière dans quelque château gothique et solitaire, dominant une belle vallée, et entouré par un torrent comme Trezzo. Cette jeune femme si tendre a pu connaître les passions, mais n'a jamais perdu la pureté d'âme d'une jeune fille. C'est par des grâces toutes contraires que brillent les traits si fins de la jolie comtesse R***. Que ne puis-je trouver une langue pour expliquer comment ce portrait n'est pas le joli français ! Tous deux sont séduisants, L. et U. Ly Google

^6 ŒUVRES DÉ STENDHAL. mais eiifiii ils sont deux, et fort heuieuseiiiiit pour nous. Com-' bien je sens la vérllé de ce qu'a dit un homme d'esprit : ou se croit presque Tami intime d'une femme dont on regarde le. portrait 671 miniature : on est si près d'elle! La peinture à l'huile, au contraire, vous rejette à une distance immense, par delà toutes les convenances sociales. 1* ' décembre. — M. Rcina m'a permis de lire une quantité de lettres de Beccaria : quelle simpUcité, quelle bonhomie! Comme cela est l'opposé de l'abbé Morellet, qui le traduisit en français! Comme Rcccaria devait se déplaire à Paris ! Sans l'esprit de parti, il y eût été proclamé un sot à l'unanimité et de bonne foi. Dans l'une de ses lettres, il dit : « Je commençai à penser à vingtdeux ans, lorsque j'eus été renvoyé par la comtesse C***; quand je fus un peu remis de mon désespoir, étant à la campagne chez mon oncle, je trouvai dans mon cœur : « 1° La compassion pour le malheur des hommes esclaves de tant d'erreurs; « 2° Le désir de la réputation littéraire ; « 5** L'amour de la liberté; « 4" Ce que j'admirais le plus au monde alors, c'étaient les Lei/r^5 persanes; pour me distraire de mon chagrin, je me mis à écrire le traité des Délits et des peines. » Dans une autre lettre fort postérieure, Gésare Beccaria dit : « Je croyais fermement, quand je me rais à écrire, que la seule existence de ce manuscrit dans mon bureau pouvait me conduire en prison ou du mohis me faire exiler. Quitter Milan et mourir étaient alors la même chose pour moi ; contre ce danger, je ne me sentais aucun courage. Mais quand on me parlait d'une exécution à mort j'avais le cœur pi^rcé. — Je frémis quand je vis mon livre imprimé. Je puis dire que la peur d'être éloigné de Milan m'a ôté le sommeil pendant une aimée entière. Je connaissais la justice de mon pays; les juges les plus vertueux m'auraient condamné de bonne foij comme n'ayant pas mission du gouvernement pour m'occuper des délits et des peines. Quand enfin les prêtres commencèrent à intriguer contre moi, je ne vivais plus. Le comte Firmian me sauva ; une fois nommé professeur, je respirai ; mais je jurai à ma femme de ne plus écrire. » Digitized by Google

ROM£, ISAPLËS £T FLORË>GE. 77 Ces lettres seraient admirables à publier; mais peut-êlre elles compromellraient les héritiers du marquis Beccaria. J'ai trouvé un excellent portrait de ce digoe hoomie si semblable à Féuelou et meilliar (voir Saiut^Simon) • M. fietoni, imprimeor et homme fort actif, a publié ceot portraits d Ilaliens célèbres. Les portraits sont excellenis, les nolices pitoyables; les portraits de Roccace, de Léon X et de Michel-Aage soot des chefs-d'œuvre de gravure. Celui de Carlo Verri, assez médiocre, me le montre bien plus français que Beccaria. Alexandre Verri, frère de Charles, vit encore à Rome; mais ce n'est qu'un ultra qui evêcre Napoléon, non pas pour sa manie de trôner, mais au contraire pour ses réformes civilisantes. C'est dans ce sens qu'Alexandre a écrit les Nuits romain nés au Umbeau des SciinanSf JÉrostrate, etc. Le Génie du Chris^ tianisme est simple, si on le compare à Temphase des Nuits romaines : ce n'était pas ainsi qu'écrivait Carlo Verri ; mais il écrivait ce tju'il croyait. 5 décembre. — Je suis allé ce soir au théâtre Filo-dramatico. C'est le nom que les ultra ont fait imposer au théâtre Patriotique, ' fondé sous le règne de la liberté, vers 1797, et soutenu avec magnificence par les citoyens de Milan. Établi dans une église, ce théâtre a bien des titres à la proscription; les acteurs sont de jeunes négociants. Vendredi dernier M. Lucca a fort bien dit VÉgiste d'Alûeri; son triomphe est le r6le du major dans Cabal und Uebe de Schiller. Les ingénues sont représentées par mademoiselle Gioja d'une manière exactement italienne et qui n^est copiée d'aucun talent célèbre. Madame Monti, l'une des plus belles femmes d'Italie, a joué avec un rare succès les grands rôles dans les tragédies d'Âlfieri, et dans VÀristodemo de son mari. Le théAtre Patriotique a eoAlé des sommes fort considérables à la société qui Ta fondé et qui le soutienl en d^it des vœux secrets de la police autrichienne. C'est M. Localelli, jeune artiste plein de talent, et de plus excellent comique, qui ce soir m'a donné un billet. Il jouait Achille in Barlassina. Le protagoniste, comme on dit ici, est un soprano du théâtre de la Scala, qui, redoutant h vengeance du gouverneur de Milan, auquel il vient d'enlever la première chan6 ** Digitizea by

78 ŒUVRES DE STENDHAL. teuse, prend des vêtements de femme et se réfugie à Barlassina, village de la banlieue. A peine arrivé, la vanité incroyable et particulière aux sopranos porte celui-ci à parler musique et à faire allusion aux applaudissements qu'il a reçus dans telle et telle ville. Aussitôt un dilettante de l'endroit devint amoureux d'Achille, et, qui plus est, entreprenant. Le soprano, qui a cinq pieds dix pouces, paraît dans le costume héroïque d'Achille, à peine recouvert par une robe d'indienne qu'il a empruntée à la femme de chambre de la prima donna sa maîtresse. La jalousie terrible du gouverneur de Milan fut obligé à prendre la fuite au milieu de la représentation de l'opéra d'Achille de Métastase. M. Locatelli a joué avec tout le feu possible et une bouffonnerie de ridicule parfaite le rôle du soprano dont la vanité et la sottise se disputent toutes les démarches ; il a même chanté un grand air. Le soprano obtient sa grâce du gouverneur, en lui cédant la prima donna à laquelle il ne songe déjà plus. Alors, quand il a le plaisir, maintenant objet de tous ses vœux, de paraître sans robe d'indienne et dans son costume d'Achille complet, aux yeux des habitants de Barlassina, et surtout devant le dilettante son amant, les accès de rire fou ont interrompu les acteurs pendant cinq minutes. Les sopranos sont sujets à une certaine légèreté qui leur fait changer de passion comme les enfants. M. Locatelli a fort bien saisi ce trait de caractère. Il est l'auteur de cette petite comédie qui serait digne de Potier et du Gymnase, si notre parterre avait ridée de la sottise d'un soprano et de la prépotence d'un gouverneur italien de l'ancien régime. Le rire italien n'est jamais, pour le spectateur qui rit, une manière de se faire illusion et de prouver à son voisin qu'il connaît les petits usages de la haute société. On prêtait ce soir une extrême attention à la pièce. Il faut que l'exposition soit fort claire. La moitié des charmantes esquisses de M. Scribe serait inintelligible ici faute d'exposition suffisante. Mais aussi» une fois l'avant-scène bien comprise, les détails vrais ne lassent jamais un * Je ne parle jamais politique à aucun de mes amis. La plupart me «rôlent d'unistériel. f Digitized by Google

ROMÈ, MAPLÈS ÈT FLURÈNCÈ. 79 auditoire italien. Le rire ne guère ici que loi squ oii voii un homme se tromper de route eu niarchaut vers le boubeur qu'il désire. J'ai vu daos la société, en foît de chaussures et de manteaux» des amants prendre les précautions les plus saugrenues. Leurs préparatifs pour sortir de la maison de leur amie duraient un quart d heure, et ils n étaient poinl ridicules aux yeux de leur maîtresse qui les regardait faire. On ne joue point la jeunesse ici, encore moins i'étourderie; * les jeunes gens sont graves, silencieux, mais point tristes, il n'y a d'étourderie dans ce pays-ci qu envers le qu'en dira-V-ou ; c'est la disinvoitura. Selon moi, l'Italien craint moins les accidents et les maux futurs que l'image terrible que lui eu fait son imagination. Arrivé al tu per tu (au fait et au.prendre) il et»t plein de ressources, comme on Ta vu dans la campagne de Russie (Le capitaine des gardes d honneur Videman à Moscou). Chose bien étonnante que cette prudence dans un pays où le ciel est ami de rhomuie ! Pendant six mois de Tannée, qu'un Polonais reste une seule nuit exposé aux liyures de l'air, il meurt. Ici, en Lombardie, il n'y a pas, je gage, quinze nuits par an égales en inclémence aux nuits de Pologne du i*' octobre au i** de mai. A la Tramesina, sur le lac de Como, à côte de la belle maison de M. Sominnriva, il y a, dit-on, un oranger qui .vit en plein air depuis seize ans. Les maux de la tyrannie ont-ils donc suffi pour remplacer ici rindémence de la nature^? Les tempéraments bilieux ou mélancoliques sont frappants à observer dans un régiment qui défile, à cause du nombre, et de la force de l'empreinte. Tous les régiments italiens étant exilés en Hongrie, je fais mes observations au sortir de la messe, à la porte d'une église à la mode (Soit Giovanni aUe case rotte ou les Servi). La gaieté facile du sanguin ou du Françaü méridional est presque tout à fait mcon* Voir le caractère de Côroe de Médida, duc de Floreoce en 1557, duc de Sienne en 1555, grand-doc de Toscane en 1559, mort en 1574, après avoir pesé Irente-sept ans sur la Toscane* Quelle leçon de scélératesse pour toat un peuple t

80 iKliVMl:.^ Dt, SrEM)UÂL. nue cil Italie. Peut-être la retrouverai-je à Venise. — Ici les élèves tle Tccole de danse, jeunes filles de douze à seize ans, sont remarquables par la gravité. Je les vois quelquefois réunies ail nombre de plus de treize sur le théâtre pour les répétitions d'un ballet de Vigano, auxquelles ce grand homme veut bien m'admettre ^ L'Italien nedeveni parlant et communicatif que vers les trente ans. — Mais je reviens au théâtre Patriotique. J'ai bien fait des observations sur les loges pendant la première pièce (les Deux portefeuilles de Koizbue). D'abord on voit ici beaucoup de femmes qui ne vont pas à la Scala. Plusieurs jeunes femmes, après un premier attachement malheureux, qui les a conduites jusqu'à vingt-six ou vingt-huit ans, passent le reste de leur vie dans la solitude. La société de Milan n'accorde aucune considération à la constance dans ces sortes de résolutions; elle oublie. C'est qu'on ne trouve pas ici de femmes intéressées à couvrir les petits écarts de leur jeunesse par la dévotion de leurs paroles. La solitude de ces jeunes femmes malheureuses en amour scandalise fort celles qui ont paru dans le monde avant 1796. Ce qui est incroyable, c'est qu'elles appellent immorale la conduite de ces pauvres jeunes femmes qui passent leur vie entre leur piano et les œuvres de lord Byron. L'opinion des femmes» qui décide de la considération dont jouit une femme, se prend à la majorité, et la majorité est toujours vendue à la mode. C'est un spectacle bien utile pour un philosophe comme moi de voir une jeune femme taxée d'immoralité, uniquement parce qu'elle n'a pas pris d'amant après le premier qui l'a trompée. C'est ce que j'ai bien vérifié ce soir, et ce reproche était dans la bouche de femmes qui ont usé et abusé du privilège établi par les mœurs antérieures à 1796. Alors le règne d'un amant ne s'étendait pas toujours d'un carnaval à l'autre. Aujourd'hui, * Quoiqu'il n'accepte point ma loi, (lui je lui offre, de peur de se compromettre avec la police. Celle-ci lui défend de traiter le «objet magnifique de YEbrea di Toledo, * Molli aveme Uu godeme, K cambiar spisso. Digitized by Google

HOMK, NAPI.KS ET FLOIIKNCK. SI la plupart des
attachements durent sept ou huit ans. J'en connais plusieurs qui datent du
retour des patriotes après Marongo, il y a seize ans. — Une marquise de la
plus haute volée a pour amie de cœur une simple maîtresse de dessin. La
position sociale est invisible en amitié. La vanité est tout au plus ici une des
passions; elle est bien loin d'être la dominante et que Ton voit reparaître
lorsqu'on devrait le moins s'y attendre chez la petite fdle (le irois ans
comme chez le vieillard de quatre-vingts. Je comprends maintenant ce que
Jean de MùUer nous disait à Cas9éf que le Français est le peuple le moins
dramatique de l'uni» vers : il ne peut comprendre qu'une passion, la sienne
; en second lieu, il a si bien mêlé cette passion à toutes les actions
nécessaires de la vie de l'individu nommé homme, la mort, le peñnant des
sexes, etc., que lorsqu'on lui montre ces actions nécessaires chez les autres
peuples, il ne peut les reconnaître. Jean de MuU 1er concluait de là que
Voltaire devait être le plus grand tragique des Français, précisément parce
qu'il est le plus ridicule aux yeux des étrangers. Pendant huit ans, cette idée
a été un paradoxe pour moi, et je l'aurais oubliée sans la grande réputation
de l'auteur. L'Allemand, au lieu de rapporter tout à soi, se rapporte tout aux
autres. En lisant une histoire d'Assyrie, il est As* syrien; il est Espagnol ou
Mexicain en lisant les aventures de Gortez. Quand il se met à réfléchir, tout
le monde a raison à ses yeux ; c'est pour cela qu'il rêve vingt ans de suite et
souvent ne conclut pas ^ Le Français est plus expéditif, il juge un peuple et
toute la masse de ses habitudes physiques et morales en une minute. Cela
est-il conforme à l'usage? — Non; donc cela est exécration, et il passe à
autre chose. L'Italien étudie longtemps et comprend parfaitement les
manières singulières d'un peuple étranger et les habitudes qu'il a * L'auteur
sent mieux que personne combien il a peu le droit de /rancher ainsi sur
d'anciennes questions. Je désire être bref et clair. Si j'avais recours à
l'appareil inattaquable des formes dubitatives et modestes qui conviennent
si bien à mon ignorance, ce voyage aurait trois volumes, et serait six fois
plus ennuyeux. Par le temps qui court, la brièveté est le seul signe de respect
apprécié par le public. Je ne prétends pas dire que l'homme l'a choisi, je
me contente de la sensation (je n'en suis sûr) Digitized by Google

82 (EUVRFIS DE STËMDUAL. coïuractces en allant à la chasse du bonheur. Un être qui marche à uo bonheur quel qu'il soit, ne lui semble jamais ridicule par la râgularité du but, mais seulement quand il se trompe de roote. Voilà qui explique la Mandragora de Machiavel, VAjoneU imbaraz%Ot et toutes les vraies comédies italiennes (j'appelle vraiment italiennes celles qui ne sont pas imitées du français). Je donnerais beaucoup pour voir les relations des ambassadeurs véoitiens et des nouées du pape, envoyées dans les cours étraO" gères. J'ai été étODué des récits faits par de simples marchands: récits de M. Torti sur la probité héroïque des Turcs el leurs usages; les femmes turques, à Constantinople, montrant leur taille aux étrangers en serrant leur robe faite en domino, affectant Tair souffrant d'une peiite-maUresse, el laissant tomber leurs babouches avec Dégllgeoce. Ce n'est en général que les gens flegmatiques qui onl ici de la vanité. Il o^y a peut^re pas de Gascon aussi plaisant en ce genre qu'un abbé que j'ai rencontré dans un salon au sortir du théâtre patriotique. Un marquis mort depuis peu lui a laissé une magniû^ue pension viagère. La grande passion du marquis d'A**^ était la peur du diable. Fidèle aux croyances que le papisme n*a abandonnées que depuis peu, il avait surtout peur que le diable n'enlrât dans son corps par quelque ouverture; en conséquence Tabbé ne le quittait point. Le matin il bénissait la bouche du marquis avant que celui-ci ne rouvrit Je ne puis arriver au bout de mon conte en français; il n'a rien de choquant en milanais La plaisanterie que Ton (ait à Tahbé, c'est de lui rappeler, au milieu de son opulence actuelle et malgré ses bas violets, quelques-unes de ses anciennes fonctions auprès du marquis d'Adda. M. Guasco, qui était ce soir le bourreau de l'abbé, a rempli cette fonction délicate avec toute la finesse el le sang-froid possibles. En sortant nous nous sommes arrêtés sous la porte cochère, pour nous livrer au rire fou qui nous suffoquait ^ * Un proverbe italien dit : « Un abbé commence par le noir, arrive au violet, de là au rouge, et finit pnr le blanc. » L'unil'orme d'un abbé se porte aux jambes. Il arrive à ilunie avec des bas noirs; il en prend de violets quand il est lait monsignore (jirt'lat) , connne noire homme de ce soir. Le cardinal a des bas rouges, et entin le pape porte des bas blancs. Les

ROUS, 9APLÈS £T FLORENCE. » 5 décembre. — Je sors de
 l'hôtel des Monnaies (la Zecca). Napoléon appela ici M. Moruzzi,
 mécanicien de Florence, qui a fait de la Zecca de Milan un élabUssemeni
 fort sopériew à toul ce ^qne fat vu à Paris. Comme nos maîtres les
 industriels ne me feront pas l'honneur de lire un voyage firivole, je passe la
 des* cription. M. le chevalier Moruzzi me dit qu'on bâtit une rue nouvelle,
 la ùmtradà dei due mûri: j'y suis allé bien vite. Pour fiûre une me ici. Ton
 commence par creuser au milieu de la rue un canal de quatre pieds de
 profondeur, dans lequel viennent aboutir tous les tuyaux qui du haut des
 toits conduisent les eauv pluviales dans la ruo. Les murs de face des
 maisons étant de briques, souvent I on cache ces tuyaux dans le mur. Le
 canal de la rue terminé. Ton pave la rue avec quatre bandes de granit et trois
 de pavé, 'ainsi: 000 aHBiOOaHHiOOO «hh 6 R R 6 Vous voyez deux
 trottoirs de granit G6 de trois pieds de large, le long des maisons; deux
 bandes de granit RR, placées pour que les roues des voitures n'éprouvent
 pas de cabots désagréables. Le reste de ta rue est pavé en petits cailloux
 pointus. Les voilures ne s*écartent jamais des deux bandes de granit RR, et
 les piétons se tenant toujours sur les deux trottoirs GG, les accidents sont
 fort rares. L^arcbitecture admettant des corniebes fort saillantes et des
 balcons presque à tous les étages» quand il pleut, si Ton choisit le c6lé d*où
 vient le vent, et que Ton suive les trottoirs GG, l'on est à Fabri des petites
 pluies. Quant aux pluies du tropique, comme celles de ces jours-ci, dès
 qu'on a fait vingt pas, Fou est trempé comme si Fou s'était jeté abWs (Haut
 riches, jrais cl aiiianis des plus jolies l'emmes, no sont point ridicules en
 Italie, La murale y élanl juu taileinent séparée du dogme, ils ne sont pas
 tristes comme des minisires protestants. Ils ne deviennent tristes que vers
 les soixante ans. quand la peur du diaUe reparaît. Digitized by Google

84 ŒUVRES DE STENDHAL. dans le caual. Les deux bandes de granit RR, destinées aux roues des voitures sont posées sur les deux petits murs, hauts de quatre pieds, qui forment le canal souterrain sous chaque rue. Tous les cent pas il y a une pierre trouée qui admet dans le canal les goulles d'eau qui sont tombées sur le pavé Voilà comment les rues de Milan sont les plus commodes du monde et sans égaler. Il y a longtemps dans ce pays que l'on songe à ce qui est utile au simple citoyen. En 1170, les Milanais commencèrent un canal navigable qui unit leur ville au lac Majeur et au lac de (lomo, par le Tésin et l'Adda. Ce canal est situé dans la ville, comme le boulevard, à Paris, de la Bastille à la Madeleine. En 1179, nous étions des serfs, et nos maîtres suivaient Louis le Jeune à la croisade. Milan était une république, où chacun se battait parce qu'il le voulait bien et pour obtenir une certaine chose qu'il désirait. De là vient qu'en 1815 nos rues sont encore si hostiles aux piétons. Mais comment que va dire l'honneur national? Notre rue des Petits-Champs, comme disent les vrais patriotes, est bien autre chose que les rues de Milan que je viens de décrire. Ce sot orgueil est une barbarie de plus. 6 décembre. — Il pleuvait ce soir horriblement; la Scala était déserte; la tristesse disposait à la philosophie. J'ai trouvé M. Ca» valetti seul dans sa loge, c Voulez-vous, m'a-t-il dit, ne pas vous laisser égarer par les déclamations contre les prêtres, les nobles et les souverains? étudiez philosophiquement les six centres d'action qui agissent sur les dix-huit millions d'Italiens : Turin, Milan, Modène, Florence, Rome et Naples Vous savez que ce peuple ne forme pas masse. Bergame exécute Milan qui est également haï par Novare et Pavie ; quant au Milanais, il songe à bien dîner, à acheter un bon p

HOME, NAPLES ET FLORENCE haie* j Nos souverains ont donc sans peine le diviser ut imperes. Ce malheureux peuple» pulvérisé par la liaine, est gouverné par les cours d'Autriche, de Turin, de Modène, de Florence, de Rome et de Naples. Modène et Turin sont en proie aux jésuites. Le Piémont est le pays le plus monarchique de l'Europe. L'oligarchie autrichienne suit encore les idées de Joseph II, qui, mieux, passe à Vienne imiter un grand homme; elle force les prêtres à ne pas intriguer et à respecter les lois, et, du reste, nous traite comme une colonie. Bologne et toute la Romagne font peur à la cour de Home ; Gonsalvi envoie pour gouverner ce pays un cardinal qui a l'ordre de se faire aimer, et obéit. Gonsalvi, ministre tout-puissant à Rome, est un ignorant plein d'esprit naturel et de modération • il sait que les Italiens de Bologne et de la Romagne ont conservé quelque chose de l'énergie du moyen âge. Quand un maire en Romagne est trop coquin, on le tue, et jamais on ne trouve de témoins contre l'assassin. Ces manières sauvages font horreur à leurs voisins» les habitants de Florence. Le gouvernement si renommé de Léopold, succédant à l'ancienne monarchie des Médicis, les a transformés en sopranos dévots. Ils ont plus de passions que celles des belles livrées et des jolies processions Leur grand-duc aime l'argent et les femmes, et vit comme un père au milieu de ses enfants; il est indifférent pour eux, comme eux pour lui ; mais quand ils viennent à regarder ce qui se passe ailleurs, ils s'aiment par raison. Le paysan toscan est bien singulier ; ces laboureurs forment peut-être la société la plus aimable de l'Europe; je les préfère de beaucoup aux habitants des villes. En Italie, le pays civilisé finit au Tibre. Au midi de ce fleuve vous verrez l'énergie et le bonheur des sauvages. Dans l'État romain, la seule loi en vigueur est le catholicisme, c'est-à-dire l'observation des rites. Vous le jugerez par ses effets. La morale y est prohibée pour une conduite à l'examen personnel. Le royaume de Naples se réduit à cette ville, la seule d'Italie qui ait le bruit et le ton d'une capitale. Le gouvernement est une monarchie ridicule à la Philippe II, 5. Digitized by Google

86 ŒUVRES DE STENDHAL. qui conserve encore quelques habitudes d'ordre administratif» apportées par les Français. Rien de plus insignifiant et de moins influent sur le peuple. Ce qui est admirable et digne de votre attention, c'est le caractère du *lazzarone*, qui n'a pour loi que la crainte du dieu saint Janvier, Ce dévouement de Tàme, que Ton appelle *amonr* ici, n'arrive pas jusqu'à Naples ; il est mis en fuite par *hsematiùn* présentef ce tyran de Thomme du Midi. A Naples, si une jolie femme loge vis-à-vis de chez vous, ne manquez pas de lui faire des signes* Ne vous laissez pas mettre en colère comme un Anglais par tout ce que vous verrez d'arricain en ce genre. Détournez les yeux si vous êtes vieux ou triste, et rappelez-vous que votre grand objet, à Naples, c'est le *lazzarone*. Même votre illustre Montesquieu a dit une sottise sur les *lazzaroni* ^ Regardez bien avant de conclure. Le sentiment du devoir, qui est le *inmireau* du Nord, n'atteint pas le cœur du *lazzarone*. S'il tue son compagnon dans un mouvement de colère, son dieu saint Janvier lui pardonne, pourvu qu'il se donne le nouveau plaisir d'aller bavarder sur sa colère aux pieds du moine qui le confesse. La nature, m réunissant sur la baie de Naples tout ce qu'elle peut donner à rhomme, a nommé le *lazzarone* son *ûls atné*. L'Écossais, telle* ment civilisé, et qui ne foui ni» qu'un crime capital en six ans, , n'est qu'un cadet qui, à force de travail, a fait fortune. Comparez le *lazzarone* à demi nu au paysan écossais que, pendant six mois de Tannée, l'aspérité de son climat force à faire des ré* flexions, et des réflexions sévères, car la mort le guette de toutes parts à cent pas de sa chaumière, (^est à Naples que vous verrez Fimmense utilité d'un despote tel que Napoléon. Tâchez de faire amitié avec un propriétaire de vignes d'Ischia ou de Gaprée, qui vous tutoiera dès le second jour si vous lui plaisez. Faute de cinquante années du despotisme d'un Napo* léon, la république ne pourrait s'établir parmi le bas peu* Les *lazzaroni*, les plus misérables des honirues, frémissent si le Vésuve vient à jeter de la lave. Je vous le demande, dans leur état si malheureux qu'ont-ils à perdre? ^Je cite de mémoire.) — (Montesquieu, Œuvru diverses.) Digitized by Google

ROÀ£, NAPLES ET FLORENCE. 87 ^ pie napolitain. Lear
 absurdité va jusqu'à maudire le général qui, pendant dix-huit mois, a fait
 disparaître le vol et rassasiât dans les [ays au midi de Naples. Le
 maréchal Davoust, roi de Naples, eût agrandi l'Europe de ce eûié. Je ris
 quand je voyais les Anglais se plaindre d'y être assassinés. A qui la faute? En
 1802, Napoléon civilisa le Piémont par mille supplices qui ont empêché dix
 mille assassinats. Je ne dis pas qu'à la Louisiane» chez un peuple sans
 passion, raisonneur et Uég* matique, l'on ne puisse parvenir à supprimer la
 pwe de mort. En Italie, Milan excepté, la peine de mort est la préface à
 toute civilisation. Ces imbéciles de Tedeski, qui essayent de nous gouverner,
 ne font pendre un assassin qu'autant qu'il confesse son crime, ils entassent
 ces malheureux à Mantoue, et, quand leur nourriture fatigue leur avarice»
 ils protègent du 12 février, anné* versaire de la naissance de leur empereur,
 pour les r^eter dans la société. Ces gens-là, en vivant ensemble, prennent
 l'émulation des forfaits, et deviennent des monstres, qui, par exemple,
 versent du plomb fondu dans Toreille d'un paysan 4tti dort dans la
 campagne, pour jouir de la mine qu'il fait en mourant, -r- Après cette grave
 et triste conversation, je me suis sauvé chez la con* tessina (/", où Ton a ri et
 joué au pharaon jusqu'à trois heures du matin. Le pharaon est le jeu iLtien
 par excellence ; il n'empêche pas de rêver à ce qui intéresse. Le sublime de
 ce jeu, c'est de le jouer placé vis^à-vis d'une femme que Ton aime de
 passion, et qui est gardée par un jaloux. À lmm coh si âioe. 8 décembre. —
 Une mère, jolie femme de trente-deux ans, ne se gêne guère ici, pour être au
 désespoir ou au comble de la joie par amour, devant ses (illes, âgées de
 douze ou quinze ans, et filles très^ertes. Je blâme fort cette imprudence»
 par moi observée ce matin. J'ai pensé à ce que dit Montesquieu, que les
 parents ne communiquent pas leur esprit à leurs enfants, mais bien leurs
 passions. Les femmes jouent, en Italie, un tout autre rôle qu'en France.
 Elles ont pour société habituelle un ou deux hommes qu'ei/es ont choisis, et
 qu'elles peuvent punir par le malheur le plus atroce, s'ils viennent à leur
 déplaire. Dès l'âge de quinze ans, une jeune ûlie est jolie et peut compter
 dans le monde, et il n'est pas

88 ŒUYHES DK STENDHAL. tftt-rare de voir une femme faire encore des conquêtes bien au delà de cinquante ans.

ROHB, ^APL£S £T FLORENCE. sur des faits quelle a ool
 conter, sur des mouvements de joie, ou de irislesse qu'elle a observés,
 jamais sur des bavardages de livres. Un ne lit pas de romaas» par
 Texcelleule raison qu'il n'y en a poiut. Je counais uae lourde copie de
 Werther^ intitulée Lettres de Jacopo Orti%, et deux ou trois ouvrages
 illisibles de Vabbate Ghiari. Quant à nos romans françals/traduits en italien,
 ils font Teffel d'une dialribe contre l'amour. Un père de ce pavsci, qui a des
 filles, et trouve un roman chez lui, le jette au feu brutalement ^ Cette
 absence de tonte lecture, antre que la sévère histoire, est une des raisons les
 plus fortes de mon admiration vive pour la conversation des femmes
 Italieunes. Dans les pays à romans, rAllemajçne, la France, etc., la femme
 la plus tendre, dans les moments du plus grand abandon, imite toujours un
 peu la Nouvelle Héloïse ou le roman à la mode : car elle dé> sire avec
 passion plaire à son amani, elle a lu ce roman avec transport; elle ne peut
 pas ne pas se servir un peu des phrases qui Tonl fait pleurer et qui lui ont
 paru sublimes. Le beau naturel» chez les femmes, est doue toujours altéré
 dans les pays à romans. 11 faut être d^à d'un certain âge pour leur
 pardonner tout ce clinquant, voir la véritable passion où elle est, et ne point
 se laisser glacer par tout le vain attirail dont on prétend la parer. On sait que
 les lettres d'amour, cl quelquefois la conversation tendre des femmes
 littéraires, ne sont, en général, qn^uu centon des romans qu'elles admirent.
 Seroit-ce pour cela qu'elles sont moins femmes que toutes les autres, ei si
 ridicules? En Italie, Tamour, si elle peut eu inspirer ou eu éprouver, est
 toujours le principal intérêt dans la vie d'une femme; le talent littéraire u
 est» à ses yeux, qu'un ortiement de la via, qu'au moyen de plaire davantage
 à l'homme qn'elle aime. Je ne doute pas un instant qu'une Italieime qui vient
 de finir un roman ou un recueil de sonnets, ne le jette au feu à Tinstaut. si
 son amant le hii demande d une certaine manière. Les lettres d'amour, à « *
 (Jui'Iqncs annt'cs aprrs la date do le voya^^e, j'ai vu à Paris discuter, (levant
 sept à huit jeunes personnes, loules le;s prohaliililés de lu liante fortune de
 la marquise Octavie, dont ahus le public commençait à ii oct'nper. Ce
 discours dura quariinto-4 inq nanutes. (No.e ajoulte en 182fi.) Digitized by
 Google

90 ŒUVRES DE STENDHAL. eu juger par celles que m'a
montrées un amant jaloux, le marquis B***, ont très-peu de mérite littéraire,
c'est-à-dire sont très-peu faites pour plaire aux indifférents. Elles sont pleines
de répétitions. On peut en prendre une idée par les Lettres d'une Religieuse
portugaise[^], 10 décembre. — J'ai accompagné Radael à la diligence du
Mont-Napoléon, qui le mène à Mantoue en vingt-trois heures; car il faut
passer par la patrie de Virgile pour aller à Bologne. Le duc de Modène n'a
pas voulu permettre à la diligence de Ira* verser ses États. Il n'y a que les
francobains qui voyagent, a-t-il dit, et S. A. R. a raison; son chef de police
Besini lui fait de fidèles rapports. L'Italien, qui lit peu et avec méfiance,
s'instruit surtout par les voyages. Ce monde n'est qu'une vallée de larmes»
dit-on à Modène, et Ton n'est-ce pas leur rendre le plus grand des services?
ou donnez raison aux jésuites de Modène • ' Rien de plus raisonnable que la
persécution et les auto-da-fé, rien de plus ridicule que la tolérance. Veut-on
jouir du spectacle le plus plaisant, il faut voir un Italien s'embarquer dans
une diligence. Vattelion, qui n'est jamais mais dans ce pays quoiqu'au service des
passions profondes, ne peut pas se mouvoir rapidement. L'Italien qui
s'embarque meurt de peur d'oublier quelque-une de ses cent précautions
contre le froid, l'humidité, les voleurs, le peu de soin des aubergistes, etc.
Rus il veut surveiller de choses à la fois, plus il s'embrouille, et il faut voir
son désespoir pour ses moindres oublis. Peu lui importe d'être ridicule aux
yeux des spectateurs rassemblés autour d'une diligence qui part. 11
donnerait vingt spectateurs pour n'avoir pas oublié son bonnet de soie noire
à mettre sur la tête en entrant au parterre de quelque théâtre, où, pour le
malheur * Voir la bonne édition, chez M. Firmin Didot, 1824, avec la
traduction en portugais. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

AOMË, NAPLËS £T FLÛHËNGfc;. du public, il y a un prince, ce qui emporte robligation d'6ler sou chapeau*. - Ce qu'il y a de plus impatientant ou de plus admirable pour un Italien, suivant le sens duquel il prend la chose, c'est un fal français homme d'esprit, qui, en une heure de conversation, parle d'Hoinère, d'économie politique, de Bolivar, de Raphaël, de chimie, de M. Canning, du commerce des Romains, du Vésuve, de Tempereur Alexandre, du philosophe Erasme, de Paisiello, de Hurophry Davy, et de cent autres choses. Après cette conversation aimable, ritalien, qui s^esl eflorcé de mettre son esprit au galop pour penser profondément à chacune de ces choses à mesure qu'elles volligeni sur les lèvres de Thomme d'esprit français, a un mal de tête fou. Le Français qui veut bien oublier net toutes sortes d'allusions littéraires, et n'appliquer cette étonnante vivacité, brillani pri* vilége de son pays, qu'aux circonstances ed lerieures du voyage à la campagne, ou du pique-nique qu'il fait avec des Italiens^ court la chance de paraître un homme éioouant aux yeux de quelque jolie femme. Mais il fout qu'il s^arrête tout eoun dès qu'il voit qu'il n'est pas compris, et qu'il se taise au moins dix mortelles minutes par heure. Tout est perdu s'il déplaît comme bavard, taudis qu'il n'y a aucun danger à paraître silencieux. Un sou84ieutenantdu midi de la France qui n'a pas lu la Harpe, est beaucoup plus près d'être adoré d'une Italienne, qu'un char^ mant jeune homine de Paris, membre de la Société pour la morale chrélieune, et qui a déjà fait imprimer deux poèmes délicieux. lâ décembre. — Ce soir, à la Scala, un malheureux que sa maîtresse a délaissé depuis un an, me prend pour conlldeiit. Je * D'après le principe qu'il n'y a de perfection qu'en France, le gouvepnemeDl de Napoléon, à Milan, ne pennettatt pas atix Italiens de garder leur chapeau au parterre de la Scala. A chaque instant deux (oinmtssaires de police, apostés pour cela, venaient tous toucher le coude lurt poliment, si la peur de tous enrhummer dans cette salle immense vous taisait c«'dor au besoin de mettre votre chapeau. De tout le ^oiiverncincnl de ^'apoléon, celle bagalelle est peut-être ce qui a le plus vexé les Milanais. Le prince £ugène manquait de tact pour ces cbose-là.

Diyiiiized by Google

02 (EUVR£S D£ ST£NDUAL. le trouve dans les fi U s du
parlerre, vers les onze heures. Il était là depuis sepl heures, à contempler de
loin celle loge où il régoaii autrefois. Il est jeune, fort beau» noble, riche, et
il se désespère depuis un an, an tu et au su de toute la ville. Stupéfait de la
gravité des confidences de ce pauvre amooreiix, j'ai d'abord rru qu'il avait
quelque petit service à me demander. Pas du tout, il avait besoin de parler
de la femme qu'il aimait pendant huit ans, et qu'il adore plus que jamais après
une année de brouille. Et quelle brouille! La plus humiliante du monde.
Urne conte longuement comme quoi un officier allemand, fort laid (c'est au
contraire nn fort aimable et fort joli homme, irès-fat), a lorgné sa belle de la
même place où nous sommes au parterre, et constamment pendant six mois.
« J'en fus jaloux, me dit-il, et j'*eas la sottise de le dire à la Violantina; mes
plaintes la portèrent sans doute à faire attention à ce maudit comte de
Keller. Pour me faire un peu enrager, elle commença à jeter un regard sur
lui chaque soir, au moment où nous quitions le théâtre, keller enbardi loua
un petit appartement d'où il pouvait aper*cevolr son balcon. Il osa écrire.
Ce commerce de coquetterie durait depuis troiis semaines, lorsque la
camériste placée par moi, ayant eu une querelle avec sa maîtresse, me remit
une lettre de Keller adressée à celle-ci. Pour piquer la Yiolutina, je feignis
de Isiire la cour à la Fulvîa Je mourais d'ennui dans la loge de la Fulvia,
excepté quand je pouvais espérer d'être aperçu par la Violantina. Un jour,
nons commençâmes une pe>tile querelle à propos d'un magnifique bouquet
de lleurs de mon jardin de Quarto que j'avais envoyé à la Fulvia. Nous en
vînmes aux paroles décisives. Je lui dis» poussé à boni : < Choisissez de
Keller ou de moi » » et je tirai la porte très-fort en sortant. Le lendemain,
elle m'écrivit ces propres paroles : « Voyagez, mon cher ami: car nous ne
sommes plus qu'amû. Allez passer un mois aux eaux de la Battaglia. » —
Qui Teût dit» mon cher S...? après huit années d'amitié! Et là-desstts le
marquis N*^ me commence Fhlstelre de ses amours, ù partir du premier
jour qu'il aperçut la Violantina. J'aime à la folie les contes qui peignent les
mouvements du coeur humain bien en détail, et je suis tout oreilles. Peu
importe Digitized by Gopgle

. ROAIK, .NAPLES KT FLOUENCK. 1>3 à W** û 00 r cottle
avec intérêt; il a besolo de parler de la Yioianlina ; cependant r molion de
mes yeiix lui fail du bien. Aussi, quand le petit ballet V l ve de la nature a
(ini,   minuit et demi, avait-il encore beaucoup   dire. Nous sommes allés
nous réfugier dans le oaf  d teri du Gasin des Nobles, où nous avons
troublé un amant et sa ma trese qui s^ taient donné rendeivous dans ce lieu
solitaire et public. Là N"* m'a parlé jusqu'  deux heures. Le café s'est
fermé; il m'a reconduit chez moi. Dans la rue, n'étant plus retenu par les
lumières, les larmes coulaient le long de ses joues, tandis qu'il me contait
son bonheur passé, n m'a tenu un gros quart d'heure sous la porte de la Bella
Venezia, où je loge. Enfin, deux heures trois quarts sonuaient   Thorloge de
Saint-Fidèle comme j'ai commencé   écrire. Si j'avais un secrétaire» je
dicterais toute la nuit Thisloire des amours de N*** avec la Violantina. Rien
ne peint mieux et plus profondément les habitudes morales de Fltalie. Il y a
trente incidents peut-être, tout   fait incompréhensibles en P'rance. Un
Français se serait fâché de ce qui plaisait   M. N*", et vice vers . Cette
histoire a occupé mes oreilles trois heures trois quarts. Je n*ai peut-être pas
dit cent mots, et j'ai été constamment Intéressé. Il est impossible, me disais-
je, qu'un hounne aussi profondément  mu ait le courage démentir, excepté
sur un ou deux laits trop humiliants pour qu'on les raconte. A chaque instant
le marquis M*** se reprenait pour mieux me faire voir quelque petite
circonstance. Madame R*** a une dent postiche» chose que j'ignorais.
Comment fera-t-elle, me disait-il, pour remettre celle dent quand elle se
dérangera? moi-même je l'ai menée   Turin pour la faire placer par Foozi
qui est mon ami. Je l'ai présentée chez Fonzi sous le nom de la pauvre
Marchesina G"% ma s eur; enfin personne ne s'est jamais douté de la Crasse
dent. A son âge, vingt-quatre ans, c'est humiliant d'avoir une fausse dent.
Est-ce que Keller sera capable de la lui remettre comme moi?  hl celle
femme se perd! ajoutait-il gravement. Ce pauvre malheureux a peut^re lait
la même confiance   vingt personnes. Toute la ville parle de son désespoir.
Il est allé   Veois^ pour se dibiruive. son^bre tris^e^se l> foii remar**
Digitized by Google

ŒUVRES DE STENDHAL. quer, on lui eo a Càifc la guerre, et il a coolé son histoire, et ce n'est pourtant pas un sot ni un homme remarquablement faible. J'ai eu toutes les peioes du monde à mettre en français cette esquisse de son récit. Le milanais est plein de mots propres pour exprimer chacune des petites circonstances de Tamour. Mes périphrases françaises manquent d'eiuictitude et disent trop ou trop peu. Conunent aurions-nous une langue pour une chose dont nous ne parlons jamais? 12 décembre. — J ai consulté M. Izimbardi, mon oracle, sur la longue confidence qui m*a fait coucher ce matin à quatre heures. Rien de plus commun ici» mVt-il dit. Ah! vous n^aves pas TU quand il était au désespoir pour sa brouille avec la Luizina; V**\ quand il essaya de se brouiller avec la R***, che« laquelle il était entré mal à propos. El il me cite sur-le-champ dix noms parmi lesquels je trouve ceux de plusieurs de mes nouveaux amis que je regardais comme les plus sensés. Et les femmes ! me dit-il ; voulez- vous que je vous conte le désespoir de la Ghita quand elle a découvert que P*** ne Vaimait pas, et avait seulement voulu mettre une femme de plus sur sa liste? Elle n'a pas eu le courage de s habiller pendant près d'un an. Elle venait à la Scala en robe de chambre d'indienne rouge montant jusqu^au cou, les jours de prime recUe. Elle a été plus d'un mois sans voir un seul de ses amis, que le vieux M. S***, qui, je pense, portait ses billets à P***. Elle ne paraissait plus dans sa loge, et je parierais que, quand elle y est revenue au bout de six semameSy c'était dans Tespérance d'apercevoir de loin le brillant P***^ . Les désespoirs d'amour sont précisément ici la petite vérole des ànies; il faut passer par là. Nos aïeules, qui vivaient comme le Grand-Turc au milieu du sérail, n'étaient pas si sujettes à cette maladie. Le propre d'une imagination italienne» ajoute M. Izimbardi» c'est que, lorsqu'elle est possédée par cetle passion, elle ne peut plus apercevoir de bonheur hors de la personne aimée. Nous arrivons de là à la plus haute métaphysique, que j'épargne au lecteur. Après avoir longtemps parlé amour, mon rôle étant à chaque instant de nier les conclusions de M. izimbardi et de me faire conter les anecdotes probantes avec les noms et qualités des personnages, pour bien vérifier qu'on ne Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 95 mentait pas; après avoir, dis-je longtemps parlé amovr dans ou corn obsenr da calé de l'Académie, nous nous irrofrom avoir abordé les questions les plus ditliciles sur la peinture, la musique, etc. Les résoudre, voir la vérité sur elles, devient presque un liadinage. M. Izimbardi me dit : Quand un jeune homme qui n'a point fait de folies et qui seoleroent a beaucoup lu ose me p«^ 1er beaux-arts, je lui ris au nei ouvertement. Apprends à voir, lui dis-je, et puis nous parlerons. Quand un homme connu par quelque long malheur, comme votre ami d'hier soir, m'attaque sur les beaux-arts, je mets le discours sur les petites manies des hommes supérieurs qu'il a rencontrés lorsqu'il avait dix-huit ou vingt ans. Je plaisante sur les ridicules de leur personne ou de leur esprit, afin que mon homme me confesse si alors, dans sa première jeunesse, il remarquait ces ridicules et en jouissait comme d'une sorte de eansolaUan de leur supériorité sur lui; ou bien, s'il les adorait comme des perfections et cherchait à les imiter. Tout être qui n'a pas assez aimé un grand homme à dix-huit ans, pour adorer même ses ridicules, n'est pas fait pour parler d'art avec moi. Une âme folle, rêveuse et profondément sensible, est encore plus indispensable qu'une bonne tête pour oser ouvrir la bouche sur les statues de Ganova que tout Milan va voir chez M. Sommariva, à la Cadenalfia (sur le lac de Côme). J'étais sur le point de faire une plaisanterie sur le grand nombre d'boinmes de génie nécessaire pour que chaque jeune homme en eût un pour être mis à répreuve. Je me suis souvenu que ces petites mauvaises fois pour amener un mot prétendu spirituel glacent les Italiens et à l'instant leur ferment la bouche. L'on m'a donné ce matin un cliamiani sonnet de Garline Porta sur la mort du peintre Joseph Bossi, Cat célèbre, qui passe ici pour un grand homme. L'è mort el pittor Boss. Jésus per lu. Dans une littérature où ce degré de naturel et de vérité est admis, les âmes arides sont mises à la porte par la force des choses. J'aurai peut-être relu dix fois ce sonnet aujourd'hui. Un Digitized by Google

I 96 ŒIVIIKS DK STKiNUHAL. iODnei n^âyani que quatorze lignes» on ne risque jamais de beaucoup sVnnuyer en le eommençanl ; j*âime ce genre avec passion. Il y a hnitou dix sonnets en italien qui sont parmi les plus belles choses qu'ait produites Fesprit humain. Carline Porta est surtout admirable quand il peint le Milanais noble qui veut parler toscan, et ajoute des désinences aux mots tronqués de sa langue maternelle, par exemple dans la Preghiera : Donna Fabia, Pabron de Fabriaa Ora-iiKii nnelie mi, don Si^isniond Convciii,fo appicn nella di lei paura ^ Mais les chefs-d'œuvre de cet aimable poète ne peuvent pas être cités devant des femmes; il partage ce malheur avec Bu* ratti et BafTo. Tous trois ils ont idéalisé la conversation de tous les jours, et dans toute espèce d'art, cette opération rend plus visibles les jrnuls I rails. Je relis avec délices le sonnet ci-après, qui, parce qu'il est vrai, rend tôt ou tard une révolution immanquable en ce pays. Sissignor, sur Marches, lu l'è marches, • ••«..••,•. ... D*eM flalttdsii dt on am corne lu. — El pover meriit che Tè minga don Te me Tlian costringiun la in d'on canton. Excepté Monli, tout ce (ju'on a imprimé ici en italien depuis cinquante ans ue vaut pas ce sonnet et El di dHncœu, La force, la simplicité, le naturel, jamais aucune imitation académique et firoide à la Fonlanes ou è la Vlllemain, voilà ce qui place si haut les poésies en vernacolo. La médiocrité n'y est ni tolérée ni lolérable, avantage que cette poésie perdrait bien vite si l'on créait jamais pour elle des académies et des journaux littéraires. L'A* cadémie française nous a donné le pédaniisme, et la littérature ^ il y a un dtelionnaire inilanaig4talien, é& ^ vol. in-8*, fort bien im* primé à rimprimerii rojf«le. L4 bape de la langue est minga, (^vâ veift ^Ifef^iu tout, Uiyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

ROMB, NâPLES et PtOBENGE. 97 produii de clie&-d*€BUvre
parmi nous qae quand elle jouis* !)ail dtt mépris des sols (1675). Bien n'esl
si simple et si naïf qu'un poète italien : Grossi, Pcllico, Porta, Mauzoni cl
même MoDli, malgré I habilude des triomphes. Les poêles en veniacolo
soDl toujours moins pédants et plus aimables que les autres. C*esl une triste
chose que tous nos jugements littéraires^ journaux, cours de littérature, etc.
Ce fatras dégoûte de la poésie les ànies un peu délicates. Si Ton veut lire
avec plaisir les vers d'un poète du Nord, il ne faut pas connaître sa personne
; vous trouvez un fal qui dit : ma muse. Porta et Grossi me fout au contraire
adorw encore davantage leurs charmants poèmes. BEXGIUJOSO. 14
décembre. Ce matin, comme je passais, en quittant Milan, sous Tare de
triomphe de Marengo (porte de Pavie). pollué par je ne sois quelle
inscription, ouvrage des ultra du pays, j'avais les larmes aux yeux. Je me
répétais souvent, avec un certain plaisir machinal, ces beaux vers de Mouti :
Motsi al fine, e quel oolli ovc si seule XaUo il bel di nniura, abandonui
L'orme aegnando al cor contrarie e lente * . M. Izimbardi, homme
supérieur, Fun de mes nouveaux amis, voulait absolument me conduire au
lac de Como. « Qu'allez vous chercher a Rome, me dit-il hier soir au café de
i Académie, la beauté sublime? Eh bien, notre lac de Como est dans la
nature ce que les rui* nés du Golysée sont en architecture et le saint iérâme
du Cor* Cimiuièinc chant de la Mascheroniana, poëiiic de Monli, à
l'occasion de la mort de Uorcenzo Mascheroiii Ce grand poêle décrit une
année de la vie de Napoléon. Il avait commencé dans la Basvigliaua
l'Iiistoire de Ja révolution IVaii(;;iise. Ouel donimafre qu'il n'ait pas traité
tout te beau sujet ! Monli est un ciilant impressionnalde qui a cluui;jé de
parti cinq ou six lois dims sa \ie : ultra ranalifjue dans la Itasi-ujUanaj il est
patriote aujourd'hui ; mais ce qui le sauve du mépris, jamais il ne chanj^ea
pour de l'argenl, comme M. Soulliey. Digitized by Google

06 l>:UVR£S D£ STENDHAL. rége parmi les labieaux. « Je ne partirais jamais» lui dis-je, si j'écoulais mon pencbani. J'userais tout non eoogé à Milan. Je n'ai jamais rencontré de peuple qui convienne si bien à mon âme. Quand je suis avec les Milanais, el que je parle miiauais, j'oublie que les hommes sont méchanls, et toute la partie raéchaute de mou âme s'éadort à l iuslaut. t Je n'oublierai de ma vie la belle fïgure de Monli, récitant ehés mademoiselle Bianca Milesi le morceau du Dante sur Hugues Capet. J'étais sous le charme. J'ai vu de loin M. Manzoni, jeune homme fort dévot, qui dispute à lord fiyrou Thonneur d'être le plus grand poète lyrique parmi les vivants. Il a fait deux ou trois odes qui me touchent profondément, et jamais ne me donnent Tidée d'un M. de Fonlanes se IVoltaïit le front pour être sublime, ou allant chez le ministre pour être fait baron. Si le degré de Vémotwn qu'il pro» duU constamment doit être la vraie mesure du mérite d'un poète, pour moi Tanteur anonyme de Prim ou la Visim deL di d'incosu, est le plus grand poète Italien vivant. M. Thommaso GfossI est un pauvre clerc de procureur. Le seul désàvantage de ce grand poète, c'est que la langue dont il se sert n'est pas comprise 4 dix Ueues de Milan; et qu'à Paris, Londres, Pkiladelphie» on Ignore jusqu'à Texlstence de cette langue. Tant pis pour les babitanlft de Londres et de Philadelphie; mais qu'est-ce que leur ignorance fait à mon plaisir? l l est en littérature des genre» de mérite délicieux, mais qui ue peuvent pas durer plus de trois ou quatre siècles. Lucien est ennuyeux aujourd'hui^ comme Ccmdide le sera peut-être en Tannée 2200. Les pédants disent que c'est la durée, et non pas la véhémence du plaisir qui doit dcci** der de l'excellence. J'ai déjà parlé duo jeune homme qui écrit dans la langue d'Arioste et d'Alfieri, et qui promet un grand poète à l'Italie, si faia smani, c^est Silvio Pelllco. Gomme il gagne à peine douze cents francs à faire l'exécrable métier de précepteur d'enfants, il n'avait ni assez d'argent ni assez de vanité pour faire imprimer sa tragédie de Francesca da Rimini C'est M. Louis de Brème qui en a fait les fïrais. M. Pellico m'a confié les manuscrits de trois autres tragédies, qui me sembleiit plus tragique» et moins élé^ Diyiiiized by Google

HOME, NAPLk:S ET FLOUEiNCË. 99 giaques que Francesea, Mademoiselle Marchioni, la première actrice tragique de ce pays, disait devant moi à M. Pellico, que Francesca venait d'être jouée cinq fois de suite à Bologne, chose qui n'est peut-être pas arrivée depuis on siècle. M. Pellico peint Famoar bien mieux qu'^Alûeri, ce qui n'est pas beaucoup dire; dans ce pays, c'est la musique qui s'est chargée de peindre l'amour. A Paris, un homme d'esprit se fait, dit-on, trois mille irancs par mois avec de petites comédies. L'auteur de Frmweëca a beaucoup de peine à gagner douze cents francs par an» en montrant le latin àdes marmoisi les représentations et Timpression de sa pièce ne lui ont pas valu un centime. Voilà la France et l'Italie pour les arls. l^n Italie on paye mal les artistes; mais tout Milan a parlé pendant uo mois deiaFrancesca da Ritnmi, Ce manque de succès d'argent est fâcheux dans le cas parUcttlier de ce jeune poète, mais rien de plus heureux pour Part. La littérature, en Italie, ne deviendra jamais un vilain métier qu'un M. de V*** récompense avec des places d'Académie ou de censeur. Monti m'a dit que ses poèmes immortels, qui ont peut-être trente éditions chacun. Tout tovyours mis en (rais. On imprimait la Masekermiana à Milan; huit jours après, il [)araissait des contrefaçons dans les pays étrangers, c'est-à-diic à Turin, Florence, Bologne, Gênes, Lugano, etc. Mais ce ne sont point les hommes supérieurs que je viens de nommer qui me font regretter Milan; c'est Tensemble de ses mœurs, c^est le naturel dans les manières, c^est la bonhomie, c'est le grand art d'être heureux qui est ici mis en pratique avec ce charme de plus, que ces booues gens ne savent pas que ce soit un art, et le plus difficile de tous. Leur société me fait l'effet du style de la Fontaine. Comme tous les soiii la loge d'une femme aimable reçoit les mêmes personnes, et cela dix ans de suite, on se comprend parfaitement ; Ton se connaît de mênic et l'on s'entend à demi-mol. De là peut-être le vrai charme de la bonne plaisanterie. Ck>mmenl essayer de jouer la comédie devant des gens que Ton voit trois cents fois par an depuis dix ans? Cette connaissance intime que Ton a les uns des autres fait qu'un homme qui vit avec quinze cents francs de rente parle à un homme qui a six millions, simplement et comme il parlerait Digitized by Google

100 ŒUVRES DE STENDHAL. À 00 égal (ceci pamra poor
 iocroyable eo Aogtelarrel. 4*ai 800« veot admiré ce spectacle. SI le riche
 s^afisall de veololr jeoer le bonhomme, ou le pauvre de faire le fier, on se
 rirait d^eux el devaui eux pendant huit jours. La fierté qu*uu commis tire d
 une place parmi les bourgeois de Paris, ici serait absoluiDenl ioioleliifible ;
 il faudrait rexpliqoer pendaol uoe lieore. Oo plaiol 00 Homme assez paovre
 pour être forcé de se mettre à la paye des Allemands; on le croit obligé
 d'êlre un peu espion; on ne dit pas cerlaiucs choses devant lui. Poverùio è
 impiegalo! dil-oo en serrant les épaules, geste de coauoisération qoi m^é*
 lail ioconno. A Paris, il faut presque, à chaque fois qoe Ton se présente chez
 un ami intime, rompre une légère superficie de glace qui s'est formée depuis
 quatre ou cinq jours que Ton ne s'est pas rencoutré; et, qoaod celte opération
 délicate est heureoseneDi terminée et que vous êtes redevenns tout à fait
 intimes et con* Cents, an plus beau de votre amitié, miuuit sonne, et la
 mattresse de la maison vous renvoie. Ici, dans les soirées où Ton était
 heureuse et gai, dans la loge de madame L***, nous commencions par
 rester au théâtre jusque après une heure du matin ; noos couUnuious notre
 pharaon dans la loge éclairée, longtemps après que toute la salle était
 obscure et les spectateurs sortis. Enfin le portier du théâtre venant nous
 avenir qu'une heure était sonnée depuis longtemps, uniquement pour ne pas
 se sé-> parer, on allait souper chex Battistino, le traiteur du théâtre, établi k
 cet effet, et nous ne nous quittions qu'au grand Jour. Je n'étais point
 amoureux, je n'avais point d^amis bien intimes dans cette loge, et pourtant
 ces soirées de naïveté et de i>ouheur uc sortiront jamais de ma mémoire.
 PÀVIE. 15 décembre. — Quatorze années de despotisme d'un liomme de
 génie ont fait de Milan, grande ville renommée jadis pour sa gourmandise,
 la capitale intellectuelle de Tltalle. Malgré la police autrichienne,
 aujourd'hui, en 1816, on imprime dix fois Digitized by Google

pins à Milan qu'à Florence, et poui lanl le duc de Floreucc joue le
 bonhoninie. Ou reocoQire encore dans les rues de Milan Irois ou quatre
 cenls hommes éCesprit supérieurs à leurs compalrioles, que Napoléon avait
 reculés de Domo d'Ossota à Fermo et de la PontelMi à Moclène, pour
 remplir les emplois do son royaume d'Italie. Ces anciens employés,
 reconnaissables à l'air fin et à leurs cheveux grisonnants, sont releims à
 Milan par Tamour des eapiCates et la crainte des persécutions ^; ils y jouent
 le rôle de nos bonapartistes; Hs soutiennent qu^avant les deux chambres II
 fallait à l'Italie vingt années dn despotisme et de la gendarmerie de
 Napoléon. Vers 1808 il devint du bon ton d'avoir des livres parmi les
 employés du royaume d'Italie. En France, le despotisme de Napoléon était
 plus vénéueus ; Il craignait les livres et le souvenir de la république, le seul
 que le peuple ait gardé ; il redoutait le vieil eiilhousiasme des jacobins. Les
 jacobins d'Italie s'étaient traînés à la suite des victoires de Bonaparte, et
 n'avaient jamais sauvé la patrie comme Danton elCarnot. La fitiem et la
 force du moyen âge n'existent plus; les s*..t C s B....mée ont tué ces grandes
 qualités. Les Italiens ne sont plus conspirateurs que dans Maeliavel. M.
 Betloui, le libraire, a fait sa fortune en sachant voir celte mode de livres;
 aussitôt qu'elle éclata, il donna une édition d'ÀUieri en quarante-deux
 volumes in-8^. La liste des souscripteurs est à peu près celle des employés;
 gens supérieurs, choisis par Prina et Napoléon. Ils étaient remarquables
 moins par le génie de reiilliousiasme que par \ esprit d'ordre et par Vaclivilé
 continue, qualités fort rares chez un peuple passionné, esclave de la
 sensation du moment. Le dévouement et rénergie, qui ne se trouvent guère
 parmi les employés français, comme on a pu le voir à rapproche du
 Cosaque, n'étaient point rares en lialie. Napoléon a di(que c'est là qu'il a élé
 le mieux servi ; mais il ne leur avait pas volé leur liberté et refait le i Les fds
 de ces employés forment Télile de la jeunesse italienne. Tout ce qui est né
 vers 1800 est fort bien. * Tout est change de|)uis 1820; une sorte de terreur
 règne à Milan. Ce pays est traité comme-une colonie dont on craint la
 révolte. 6 Digitized by Google

102 CLUVRS DE ST£MDUAL. Le Milanais n'esi pas méchant, el il offre à cet égard la seale bonne garantie, c'est quil est heureux. Ce qui précède est évident, l'explication qui suit u'ebt que probable. Sur cent cinquante actions, impoi lanics ou non, grandes ou petites, dont se compose la journée, le Milanais fait cent tingt fois ce qo il lui platt m moment même. Le devoir sanctionne par le malheur, si Ton y manque, et contrariant son incliiiaiiou actuelle, ue lui apparaît que trente fois sur cent cinquante actions. fin Angleterre, le terrible devoir, sanctionné par la perspective d'ipirer de faim dans la rue S apparaît cent vingt fois peut-être sur cent cinquante aclious. De là le malheur frappant de ce peuple qui ne manque pourtant ni de raison ni de bons usages ayant torce de loi. Ce qui comble ce malheur, c'est que, parmi les gens les plus riches, le devoir, sanctionné par la peur de Tenfer que prêche M. Irving, ou par la peur du mépris si votre habit n'est pas exactement à la mode, paraît cent quarante fois peut-être sur les cent cinquante actions dont se compose la journée. Je suis persuadé que plus d'un Anglais, pair et millionnaire, n*ose pas croiser les jambes quand il est seul devant son feu, de peur é^êremlgair*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que la même peur d'être vul- . gaire poursuit le commis marchand qui gagne deux cents guinées en travaillant de sept heures du matin à neuf heures du soir. Pas un Anglais, sur cent, n^ose être soi-même; pas un Ita* Sept malheureas sont morts dê fam dans les mes de Londres pendant que j*y étais (1821). * Voir en preuve les admirables Mémoires de miss Wilson, Matilda, Tremaine. Un li?re de la nature de celui-ci dure si peu, que je sab obligé de remplacer par des allusions aux choses de 1826 beaucoup de pelilcs alliK sions et laçons de parler que jc IroufO dans mon journal J'écrivais chaque soir en 1816, mais je n'envoie à Timpression on \H2ii que ce qui me semble encore vrai. J'ai passé en Italie les années 1820 à 1826. i^ix années de • tojages en ce pays, auquel la plupart des voyns:eurs n'accordent que ait mois, sont mon seul titre à la conliance du lecteur» et compensent peut-être le manque de savoir et de style. J'ose dire la vérité, ce qui m'expose aux injures les plus sales dans les journaux littéraires italiens. (Note ajoutée en 1826.) Diyiiiized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. m lien, sur dix, ne conçoit qu'on puisse être autrenieiiu L'Anglais n'est ëmu qu'une fois par mois, et Tlialien trois fois par jour. En France, où le caractère manque (la bravoure personnelle, fille de la vanité, n esl pas du caractère : voyez les élections et les peurs qu elles causent); eu France, c'est aux galères que se trouve la réunion des hommes les plus singuliers. Ils ont la grande qualité qui manque à leurs concitoyens, la force deeii^ ractère. En Italie, où Tempotement de la sensation actuelle et la force de caractère*, qui en est la suite, ne sont pas rares, les galères font horreur sous tous les rapports. Si nos Chambres avaient le temps de s'occuper de cette misère, et faisaient transporter les forçats dans une tle du Gap- Vert, bien gardée et gouvernée par M. Appert, ils redevlendrait utiles à eux-mêmes. Le seul danger, pour un Français, c'est le ridicule, que personne n'ose braver au nord de la Loire, pas plus le législateur de cinquante ans que le jeune légiste de dix-huit. De là hi reté du courage civil, pour lequel il n'y a pas de rUe\$ sacrés comme pour la bravoure personnelle. 10 décembre. — Le pays que Ton traverse de Milan ici est le plus riche de l'Europe. Ou aperçoit à tous moments les canaux d'eau courante qui lui donnent la fertilité; on côtoie le canal navigable au moyen duquel on peut aller en bateau de Milan à Venise, ou en Amérique; mais souvent, en plein midi, on est arrêté par des voleurs. Le despotisme autrichien ne sait pas supprimer les voleurs, il suffit pourtant d'un gendarme dans chaque village, qui, dès qu*il voit une dépense extraordinaire, demande au paysan : Où avez-vous pris cet argent? Je ne dirai rien de Pavie, dont vous trouverez des narrations dans tous les voyageurs descriptifs Remerciez-moi de ne pas vous envoyer vingt pages sur le superbe cabinet d'histohre paturelle. Ces choses-là sont pour moi comme Vastronomie : Je les admire, je les comprends même un peu ; le lendemain elles ont * Cette force provient de radmirutlon de ce qu'on a osé faire pendant les accès de passion; on prend confiance en soi. ' Voir le Voyage de ce M. Millin, membre de tant d'Académies. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.75% accurate

104 CEL'VF.KS Dt: STtNUHAL. '^disparu. Pour ces sortes de irérités, ii Taut un esprit sage, calctilaleor» ne pensant jamais qu'à ce qui est démontré vrai. Les sciences morales nous montrent Thommesi mcchant, ou ce qui revient au même, il esi si facile et si doux de se le figurer meilleur qirîl n'est, que c'est presque toujours dans un monde différent du réel que Timagination aime à s'égarer. Bréguet fait «ne montre qui pendant vingt ans ne se dérange pas, et la misérable machine à travers laquelle nous vivons, se dérange cl produit la douleur au moins une fois la semaine. Celle idée me jette toujours dans les utopies, lorsqu'un homme de génie, comme M. Scarpa, me parle d'histoire naturelle» Cetle folie ne m*a pas quitté de tonte la journée. Si Ton admet des miracles, pourquoi, lorsqu'un homme eu tue un autre, ne lombe-l-il pas mort à côté de sa victime? Enfin, je suis si peu fait pour les sciences sages, qui ne s'occupent que de ce qui est démontré, que rien ne m'a fait autani de plaisir aujourd'hui que la description des cabinets de Pavie, connue sous le nom dlnvito a Lesbia. L'auteur esl ce Lorenzo Mascheroni que Mouti a immortalisé eu décrivant sa mort par les plus beaux que le dii-neuvlème siècle ait vus naître. Les vers suivants, du géomètre Mascheroni, s'acquitteront mieux que moi de la petite description que je vous dois, puisque je .date ma lettre de Pavie : Qiianto neir Alpe e nelle aerie mpi Nalura meUillirera uascondc ; Quanto respir.i in aria, e quanlo in Iorra, K qujnto guizzi negli acqiosì rc^ni Ti fia schieralo ail" ochio ; in riclii scrigni » Con avveduta mnii l'ordin dispose I)i li e rc^ni le spoj^lic. Imita il lerro Crisoliti c rul)in ; sprizza dal sasso Il liquide mcicnrio ; aide funosto L'^rsenico; traînée ai sgiirdi avari DuUa sabbia nutiva ii pallid'oro. Che se ami pin dell" erihea marina Le tornile concliifilie, inclila ninla, Di che vivi color, di quanle forme Jrassple il bruno pescalqr (tn|i' onda \ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.93% accurate

ROME, RAPLKS BT FLORENCE. i06 L'aiirora forse le spruzzo de' misli ^ Ba^gi, e ^odè taloni andar lorcendo Con la rosata man lor cave spire. tna dell collo luo le perle in seno Ediicù verginella ; all jillra il lahbrou Délia sin:osa scorza SleUe con l'or su h bilaiicia e vinse, etc. * J'étais venu à Pavie pour voir les jeunes Lombards qui élu* dieu! en cette université» la plus savante d'Italie ; j'en suis ou ne peut pas plus conleii. Cinq ou six dames de Milan, sachaiil que je m'arrêtais à Pavie, m'ont donné des commissions pour leurs iils. Ces jeunes gens, auxquels j'ai bieu vite parie de Napoléon et de Moscou, ont bien voulu accepter un dtner à niQp i.i> berge et des places dans la loge que j'ai louée au tbéâtre des QiiaU'o Cfivdlieri. Quelle difléronee avec les Biïrschen de Gotliugue ^ 1 Les jeunes gens qui remplissent les rues de Pavie. ne sont point couleur de rose comme ceux de Gottingue ; leur ceil ne semble point égaré dans la contemplation tendre du pays des chimères. Ils sont déliants, silencieux, farouches; une énorme quantité dii cheveux noirs, ou châtain foncé, couvre une figure sombre dont la pâleur olivâtre annonce Tabsence du bonheur facile et de raimable étourderie des jeunes Français. Une femme vient-elle à paraître dans kl rue, toute la gravité sombre de ces jeunes patriotes se change eu une autre expression. Une petite maîtresse de Paris, * Tout ce que la nature fouliit cacher au sein des Alpes et dans les roches les plus élevées, tout ce qot respire dans les airs, sur la terre, ou se joue dans les eaux, une main savante te Texposc dans ces riches coinparlimenls. Le feriniile la clirysolitheelie rubis; le mercure liquide jaillit de la roche où il naquit; le funeste arsenic brille d'un feu sombre, et les reiranls avides «le l'homnie découvrent au milieu de son sable niilil' la poudre si pâle qui doit fournir de Tor, etc. (On croit traduire des vers latin?.) * Je ne Jourr;iis dirt' sur les Diïrsclien (pie ec qu'on peut trouver dans le Voyage en Alleniuyne de M. Russell, d'Ktliiubourg. Les rites de leurs duels montrent combien la spnmtioti du moment est peu de chose en Allemagne. Il est (uriouxde voir, en six mois d*' temps, (joltingue, i*avie el le parterre de l'Odéon [1H'2(i). 0. Diyilizea by ^OOgle

The text on this page is estimated to be only 27.47% accurate

1U6 (EUYRES im 13TBNDHÂL. %mvanl ici, aurait une peur mortelle; elle prendrait tous ces jeuæes geos pour des brigands. C'est pour cela que je les aime. Qs n'ont aucune affectalion de douceur, de gaieté» et encore moins d'insouciance. Un jeune homme qui se vante d'être poco curante, me semble un monsieur du sérail fier de sou état. La haine pour les Tedesk est furibonde parmi les étudiants de Pavie. Le plus considéré est celui qui a pu, de nuit, dans une rue peu fréquentée» donner une volée de coups de canne k quelque jeune Allemand, on le faire courir, comme ils disent. On pense bien que je n'ai vu aucun de ces exploits ; on me les a contés bien longuement, et pourtant sans ennui de ma part; j'étudiais le conteur. Ces jeunes gens savent tout Pétrarque par cœur, la moitié au moins fiait des sonnets. Ils sont séduits par la- sensibilité passionnée que le pathos platonique et métaphysique de Pétrarque ne cache pas toujours. Un de ces jeunes gens m'a récité, de lui-même, le plus beau sonnet du monde» le premier du re* cueii de Pétrarque : Voi c'ascolta^ in rime sparse il suono Di quel sospiri ond' io nudriva il core, Usai nio primo giovenile crrore. QDand' era in parte altr'uoatn da quel ch'i' sono ; Del vario siile in ch'io pîango e ragiono Fni le vane speranxe eî van didorOi Ove aia chi per prova intenda amorci Spero trovar pi^ non ebe pér dono. Ma bcn veggi* or siccome al popol tutto Favola lui gran tompo; ondo sovente Di me medesimo meco mi vergogno : E del niio vaneggiar vergogua è'I frutto, E'I pcnlirsi, e'I conosccr chiaramente Che quanto place ai mondo c brève soguo*. * Je supprime ici un grand morceau sur la jeonesse italienne. Pour ne jtas sembler fastidieuse, cette métaphysique, qui n'est que la \$ub9tane\$ dt emi anecdotes, a besoin d'être lue sur les bords du T.^sîn. De telles vérités semblent hasardées à l'étranger et mettent en fureur la vanité muniQ" pde. Le journal de mon voyage semblera peut-être moins paradoxal aux uiyitized by Google

HOMÈ, iSAPLÈS ÈT FLORÈr^GÈ. 107 Le oiidi de la France, Toulouse surtout» a des rapports frap^ pants avec ritalie; par exemple, la religion et la musique. Les jeunes gens y sont moins pélrifiés par la peur de nêtre pas bieri y et plus heureux qu'au nord de la Loire. J'ai vu beaucoup de coutentemeot réel parmi les jeunes gens d*Avignon. Ou dirait que le bonheur disparaît avec Taccent. Le jeune Parisien, pauvre, et par là forcé d'agir, et pour des gens qui ne le ménagent pas, est moins étiole et plus heureux que celui qui va au\ bals de la Ghaussée-d'AotÎD. Si une haute naissance vient rejoindre chez celui-ci à une grande fortune, le dernier gîte de son caractère actuel c'est la Trappe. Le travail et Texpérience qui suit raction sur les autres empêchent le jeune homme sans cabriolet de s'arrêter tout court trois fois par jour, pour examiner de quel degré de houheur il jouit dans le moment. Le jeune Italien, toujours en mouvement pour les intérêts de ses goûts les plus futiles qui deviennent facilement des passions, ne songe qu'aux femmes, ou à résoudre tel fameux problème. Il vous croirait fou si vous lui proposiez de peser la quantité de sentiment religieux existant dans son cœur. Il est emporté, peu poli, mais de bonne foi dans la discussion; il crie à tue-tête, mais la peur de rester court ne lui inspire jamais le subterfuge de faire semblant de ne pas comprendre une ellipse dans le raisonnement de Tadversaire. Beaucoup plus près du bonheur, selon moi, que le jeune Français, il a Tair beaucoup plus sombre. La journée du jeune Français est occupée par vingt petites sensations; Hlalien est esclave de deux ou trqj^ ; l'Anglais a une sensation toutes persomieB voyageant actaellement en Italie. D me fimdmit quatre inquarto pour eonter les anecdotes rappelées dans mes notes par une allusion d'un mot, et desquelles je tire des conclusions morales. Voir dans les papiers publics de 1825 le récit de la révolte des étudiants de Pavie : 1* la mort du jeune Guerra ; 2* ce qui suivit son enterrement. Les procédés de la police, ce jour-là, ne seront pas oubliés dans vingt ans, et chaque année leur vile barbarie sera eiagérée. Poiur le courage, ou, pour mieux dire, pour la disparition du danger au moyen d'un accès de colère^ les ctiidinnls de Puvie l'emportent peul-être sur ceux de tous les autres pays. Rien quel i mort présente, et surtout bien laide à voir, ne pourrait arrêter dix mille étudiants italiens : il faudrait des boulets décbirant et semant des entraillesi comme à la mort du général Lacuée. (1826.) Digitized by Google

m ŒUVRES DE STEiNDliAL. \es si& semaines, el s'ennuie en
 Tatlendani; rAllemand n'a de sensations qu'au travers de sa toute-puissance
 rêverie. Est-il bien disposé? une feuille qui tombe ou la chute d'un empire
 fait le même effet sur lui. La jeunesse est la saison du courage; tout homme
 est plus brave à vingt ans qu'à trente Il est bien singulier que ce soit le
 contraire pour le courage qui s'exerce envers la peur du ridicule. La pensée
 des femmes existerait-elle, à leur insu, dans le cœur des jeunes Parisiens,
 qui semblent les abandonner pour la métaphysique mystique? J'ai cherché
 en vain, sous les murs de Pavie, le champ de bataille où du Bellay nous
 peint si bien le malheur de François I^r (1525). Il y a une jolie rue à Pavie,
 arrangée comme celles de Milan» avec les quatre bandes de granit venant
 de Baveno. C'est aussi en granit que sont les garde-murs placés des deux
 côtés des grandes roues, à six mètres les uns des autres. On les appelle
 Paraenri, C'est le sobriquet donné par le peuple aux soldats français : Ah!
 poveri Paracari! m'a-t-on souvent dit à Milan, avec l'accent du regret; c'était
 avec celui de la haine que ce mot se prononçait avant 1814. Les peuples
 n'aiment jamais que par haine pour quelque chose de pire. Deux milles
 avant d'arriver à Pavie, on aperçoit une quantité de tours fort minces et en
 briques, qui s'élèvent au-dessus des maisons. Chaque grand seigneur de la
 cour d'un roi lombard ou d'un Visconti avait une tour de sûreté pour se
 réfugier, si quelque courtisan rival venait pour l'assassiner. J'ai été fort
 content de l'architecture du collège Borromée; elle est de Pellegrini, l'auteur
 de l'église de Ho, sur la route de Milan au Simplon. Galéas Visconti fit
 fleurir, en 1561, l'université de Pavie. Il y faisait enseigner le droit civil et
 canonique, la médecine, la physique et cet art qui faisait tant de peur à
 Napoléon et dont on a encore tant de peur aujourd'hui, la logique. Le même
 prince Galéas Visconti inventa une méthode ingénieuse pour infliger < À trente
 ans on a perdu toute la partie du courage qui vient de l'âge. Unifié
 by Google

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

ROMë, iNAPLËS ET FLOliK.NCt!: IU9 dos loiiaiiieils atroces à un prisonnier, pendant qunranie et un jours de suite, sans cependant Ini arracher la vie tout à fait. Un chirurgien soignait le prisonnier, afin qu'on pût encore lui faire subir une mort cruelle le quarante*unièaie jour ^ BamaKo, frère de Galéas, faisait encore pis à Milan. Un jeune Milanais dit avoir révê qu'il Uiait un sanglier; Bamabo lui (U couper une main et ùter un œil : leçon de discrétion. De tels princes, lorsqu'ils n'amènent pas rabrulissement et la bèlise générale» font naître de grands caractères, comme il en exista en Italie pendant le seizième siècle. Dans quelques affaires de la ine privée, de tels caractères paraissent encore quelquefois ;*niais leur grande étude est de se cacher; Tamour est presque aujourd'hui la seule passion par laquelle ils se dévoilent. La musique est le seul art qui aille asses avant dans le cœur humain, pour peindre les mouvements de ces àmes-là ; mais il faut avouer qu^elles sont peu propres à inventer de jolies plaisanteries comme Candide ou les Mémoires de Beaumarchais. Elles doivcnl même paraître stupipides à nos voyageurs, gens d'espri^ tels que M. Greuzé de Lessert ^ PLA1SA^CE. 18 décembre. Ce matin, après avoir passé le Tésiu, en quittant Pavie, sur un pont couvert, j'ai suivi, pour aller à Plaisance, une des plus jolies routes que j'aie rencontrées de ma vie, par Slradella et San Giovanni. L'on côtoie les collines qui bornent an midi la vallée du P6. Un prêtre, avec lequel j'étais, fait que nos malles ne sont pas ouvertes à la douane de Strsi* della: les douaniers refusent notre petit présent et nous traitent avec respect. Quelquefois la route monte on peu sur Teitrémlté de ces collines, et Ton a au nord la viie la plus jolie et la plus singulière. S il en est ainsi le 18 de décembre, que doit-ce être ' ChroniconPHri àxarii, p. 5(M . Cet auteur nous a conservé la detcriplion de ce supplice : huentio domini etc'-. Beaucoup de malheureux périrent ainsi en cl 1575. ^ Voir un Voyage mi Italie supérieurempt imprimé par P. Uidoi verft 1890: Digitized by Google

110 jLËUVUKS UE STËNDHAU en aulomoe? Ëotre San Giovanni et Plaisance, on m'a montré des ossements, tristes vestiges de la bataille de la Trebia en 1799. Ces lieux furent aussi le théâtre du maître des Roauains contre Annibal. Plaisance a deux stades équestres plus riches que celles de Paris, quoique aucune d'elles ne représente un grand roi en perruque et les jambes nues. Le théâtre de Plaisance, ville de vingt-cinq mille âmes, est plus commode qu'aucun des nôtres, U y a deux siècles que cent petites villes d'Italie ont des théâtres; il est tout simple qu'à force d'expériences et d'erreurs, les architectes aient trouvé la forme la plus commode. A Paris, chaque nouveau théâtre ne vaut-il pas mieux que celui qu'il remplace? Comme Pair étouffé (sans oxygène) ôte la voix, les théâtres italiens sont à cent ans en avant de nous pour les ventilateurs. En revanche, les paysans des environs de Plaisance sont à deux siècles en arrière des nôtres pour le bon sens et la bonté, qualités qui font des Français le premier peuple du monde. Quant aux paysans plaisantins» ils sont encore l'animal méchant, façonné par quatre cents ans du despotisme le plus lâche ^; et le climat ayant donné du ressort à ces gens-ci, par le loisir, par les jouissances faciles, que la générosité de la nature verse à pleines mains, même au plus pauvre, ces paysans ne sont pas simplement grossiers et méchants, comme les sujets de tel petit prince d'Allemagne, mais s'élèvent jusqu'à la vengeance» à la férocité et à la finesse. La perversité du petit prince allemand est secondée par la sévérité du climat; le paysan hessois, privé de sa chaumière, en hiver, est par là condamné à mort. J'ai deux ou trois histoires de voleurs à faire frémir si l'on considère les cruautés affreuses, mais à frapper d'admiration si Ton est assez philosophe pour voir le génie de ces gens-là et leur sang-froid. Ils me rappellent la Roche-Guinard et les brigands espagnols de Cervantes. Maïno, voleur d'Alexandrie, a été Tun des hommes les plus remarquables de ce siècle, il ne lui man* De 1300 à 1440, cruautés des Visconti ; en 1758, Gianone meurt en prison dans la citadelle de Turin ; en 1799, supplices à Naples. Plus tard, les seuls progrès de la philosophie et la crainte de Toi^imofî s'opposent à ce qu'on suive ces conseils. (Rome, 1814, G. Alb.) Digitized by Google

UOML, rsAPLES iù'i FLUKENCK. iii que line kft quatre pages dans la biographie que le hasard accorde aa plm plat général. Mais qu'importe la vaine notatUm des hommes aux faits existant dans la nature? Nos ancéiros grossiers ne savaient pas voir rélectricilé ; eu existait-elle moins pour cela? Un jour vieodra qu'on admirera et kUtoriera la grandeur de caractère où elle se tronve. On pendra on Toleor comme Mafno, mais Topinion lui accordera plus de sang-froid et de génie militaire qu'à tel capitaine qui ne sait aller au danger qu*aveo mille hommes bien rangés derrière lui, ei que l'on enterre au Père^Lachaise, k grand renfort de mensonges. Tous les dix ans» depuis l'abolition des petits tyrans italiens, au quinzième siècle, il paraît un voleur célèbre dont 1 histoire aventureuse fait palpiter tous les cœurs vingt ans encore après sa mort. L'héroïsme de voleur cotre déjà un peu, à PlaisancOi dans l'idée que la jeune fille du peuple se forme de son amant futur. Un pape fit chevalier Ghmo di Taeco, voleur célèbre, par admiration pour son courage. « RBOOIO. i9 décembre. — Les fresques sublimes du Corrège m'ont arrêté à Parme, d'ailleurs ville assez plate. La Madone bénie par Jésus^ à la bibliothèque» m'a touché jusqu'aux larmes. Je paye un garçon de salle pour qu'il me laisse un quart d'heure seul, perché au haut de Téchelle. Je n'oublierai jamais les yeux baissés de la vierge, ni sa pose passionnée, ni la simplicité de ses vêtements. Que dire des fresques du couvent de San Paolo? Peut-être que» qui ne les a pas vues, ignore tout le pouvoir de la peinture. Les figures de Raphaël ont pour rivales les statues antiques. Gomme Tamour féminin n'existait pas dans Tantiquité, le Corrège est sans rival. Mais, pour être digne de le comprendre, il faut s'être donné des ridicules au service de cette passion. Après les fresques» toujours bien plus intéressantes que les tableaux, je suis allé revoir, au nouveau musée bâti par Marie-LouisCi le Saint Jérôme et les autres chefs-d'œuvre jadis à Paris. Pour faire le devoir de voyageur, je me suis présenté chez Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.53% accurate

ŒUVRES DE STENDHAL» M. Bodouin, le célèbre imprimeur. Je suis agréablement surpris : • ce Piémontais n'est point fat, mais bien passionné pour son art. Après m'avoir montré tous ses auteurs français, il m'a demandé lequel je préférerais, du Télémaque, du Uacius ou du Boileau. J'ai avoué que tous me semblaient également beaux. — Ah! monsieur, vous ne voyez pas le titre du Boileau ! J'ai considéré longtemps, et enfin j'ai avoué que je ne voyais rien de plus parlant dans son titre que dans les autres. — Ah ! monsieur ! s'est écrié Bodouin, Boileau Despréaux, dans une seule ligne de majuscules ! J'ai passé six mois, monsieur, avant de pouvoir trouver ce caractère. Le titre est en effet disposé ainsi : ŒUVRES DE STENDHAL DESPRÉAUX. Voilà le ridicule des passions, auquel, en ce siècle d'affections, j'avoue que je ne crois pas. Anecdote de la tragédie d'Œdipe ; admiratif de Bodoni pour les caractères, de cette pièce, surtout pour les majuscules. Reggio est, pour le patriotisme en Italie, ce que l'Alsace est en France. La vivacité et le courage de ses habitants sont célèbres. Il faudrait se trouver ici au moment de la foire, au printemps. Il y a trois villes qu'il faut voir à l'époque de leur foire : Padoue, Bergame et Beggio. Je n'ai pu me faire présenter à M. le comte Paradisi, président du sénat sous Napoléon, et l'un des hommes les plus remarquables de cette époque. C'est un esprit froid, mais net et profond. On dit (qu'il écrit ses mémoires. En de telles mains, l'histoire d'Italie de 1795 à 1815 peut devenir un chef-d'œuvre ; mais on le dit fort paresseux. * M. Bodouin a écrit de la main de son sujet. fût-il aveugle pour l'histoire • partie porte à J. Butta à nier l'existence de l'histoire. M. Paradisi a relevé quelques bévues de ce pauvre historien, fort honnête homme d'ailleurs. (1826.) Digitized by Google

113 SAMOGGU. M décembre. J'ai eu de curieux détails sur le collège des Jésuites À Modène, et sur Tari avec lequel on cherche à détruire toute générosité dans le cœur des élèves et à fomenter le plus sordide. Mes détails remontent à l'année 1800; alors M. de Forlis, actuellement l'un des chefs de son ordre, était employé au collège de Modène. On excitait les élèves à se dénoncer les uns les autres; on citait les délateurs comme des modèles de sagesse. Faites ce qui vous plaît, disait-on à un élève, dites ensuite Deo gratias, et tout est sanctifié. Il y a ici une rue avec un charmant portique soutenu par des colonnes élégantes. C'était à Modène que jadis on voyait la Nuit du Corrège. Auguste^{III} électeur de Saxe et roi de Pologne, acheta cent tableaux de la galerie de Modène pour un million deux cent mille francs, et c'est à Dresde que j'ai admiré la Madeleine, la Nuit, le Saint-George etc. Hier je me suis détourné de la route directe pour visiter Correggio. C'est là que naquit, en 1494, l'homme qui a su rendre, par des couleurs, certains sentiments auxquels nulle poésie ne peut atteindre, et qu'après lui Cimabue et Mozart ont su fixer sur le papier. J'ai remarqué, dans les rues de Correggio, des physionomies de femmes qui rappellent les madones de ce grand peintre. Plein de ces idées tendres, j'ai passé par Roncole dont le château sert de prison au jésuitisme, tout-puissant à Modène. Cette liaison d'idées m'était tout plaisir; je n'ai pas voulu coucher à Modène; j'ai poussé jusqu'à Samoggia, où je suis arrivé à quatre heures du matin. A partir de Parme, la vue des Apennins, sur la droite, est fort agréable. Les extrêmes se touchent : le patriotisme et le courage de Reggio à côté du jésuitisme à Modène et d'un gouvernement... BOLOGNE. 27 décembre. — Depuis huit jours je ne suis pas d'humeur créative. Je pense toujours à Milan. Les événements m'ont ga7 Digitized by Google

UA ŒUVRES DE STENDHAL. gué, les petite évéoementa de la
 vie du Toyagm, qui ne sodI que des sensations, et qne, dès le lendemain, il
 ne saurait plus peindre. Il faut que mes amis de Milan aient écrit de
 singulières lettres eu ma faveur : ou me fait grâce de la moitié du noviciat
 imposé par la méûance. J'ai vu des galeries magnifiques : Mareschalclii,
 Tanari, Ereo* lani, Fava, Zambeccari, Aldrovandi, Magnani, et enfin le
 musée de la ville. Avec d'autres dispositions, j'y aurais trouvé vingt
 matinées heureuses; mais il y a des jours où le plus beau tableau ne fait que
 m'impatieuter. Je dirai, à la vanité du lecteur, que je note cet accident» non
 pour le vain plaisir de parler de moi, mais parce que c'est un genre de
 malheur que Ton ne prévoit point. N*avoir que vingt-quatre heures à passer
 dans une maussade petite ville, et, pendant ce temps, ne pas se trouver une
 once de sensibilité pour le genre de beauté qui vous y a (ait venir ! Je suis
 très-siyet à ce malheur. Je Tai éprouvé devant ki belle madone en pied du
 Guide, an palais Tanari. Ce jour-là je pensais à toute autre chose qu'à la
 peinture. Je suis sorti de celte galerie avec une humeur de dogue, que la
 belle copie (belle à cause de la beauté de Toriginal) du saint André du
 Dominiquin, n*a pu cahner. Cette fresque sublime, si méprisée des artistes
 français élèves de David, est à Rome à Sau Gregorio. A Bologne, des
 soldats français, logi's un jour au palais Tanari, trouvèrent plaisant de cribler
 de coups de baïonnettes cette toile immense. Un jeune comte Tanari s'en
 plaignait à Mi avec amwtume; heureusement il tenait à la main le
 Commentaire sur Vesprit des lois, par M. de Tracy. • Mais, monsieur, lui ai
 je' répondu, sans nous sauriez-vous que Montesquieu existe ? » 28
 décembre. ~ Bologne est adossée à des collines qui regardent le nord,
 comme Bergame à des coUûies exposées au midi. Entre elles s^étend la
 magnifique vallée de la Lombardie, la plus vaste qui existe dans les pays
 civilisés. A Bologne, une maison bâtie sur la colline, avec fronton et
 colonnes, connue un temple antique, forme, de vingt endroits de la ville, un
 point de vue i souhait pour le plaisir des yeux^ Cette coUUie, qui porte le
 temple et a Tair de s'avancer au milieu des maisons» est gar« Diyiiized by
 Google

ROMB, NÂPLES ET FLORENCE. il5 nie de bouquets de bois comme un peintre eût pu les dessiner. Du reste, Bologne offre un aspect désert et sombre, parce qu'elle a des portiques des deux côtés dans toutes ses rues. Il faut des portiques d'un côté seulement, comme à Modène. C'est ainsi que sera Paris dans deux siècles. En général, les portiques de Bologne sont loin d'être aussi élégants que ceux de la rue Castiglione, mais ils sont bien plus commodes, et mettent parfois à l'abri des plus grandes pluies, telles que celle qui m'accueillit le jour de mon arrivée et qui recommence ce matin. J'allai sur-le-champ voir la fameuse tour qui penche ; je l'apercevais depuis un mille. Elle s'appelle la Garisenda et a, dit-on cent quarante pieds de haut ; elle surplombe de neuf pieds. Tout Bolognais, voyageant en pays étranger, s'attendrit au souvenir de cette tour. Bologne est une des villes où l'indiscipline est la plus difficile. Le pape, ayant opprimé ici les mœurs républicaines, lors de la conquête, après les Bentivoglio (1506), l'esprit public s'appliqua à voir les ridicules des prêtres. De plus, pendant des siècles, Bologne a été, pour les sciences, ce que Paris est maintenant ; et les papes n'ayant pas inventé le ridicule de faire barons les savants cèbres, ceux-ci gardaient leur franc parler. Les prêtres, à Bologne, souffrent la liberté des mœurs, sans quoi les brocards les empêcheraient d'en jouir. Lamberlini, avant d'être pape, fut le prélat le plus gai et le plus libre eu ses propos : c'est ce que témoigne le président de Brosses, le Voltaire des voyageurs en Italie (1759). Mon valet de place m'a conduit, en arrivant, au palais Garisenda, devant la façade du palais Ranzani, et, enfin, sur ma demande, à l'église de Saint-Dominique, où repose le corps du catholique par excellence. Une voûte peinte à fresque par le Guide, avec de charmantes petites figures, deux petites statues de Michel-Ange, faites dans la jeunesse de ce plus grand des artistes et avant qu'il se fût arrêté au genre terrible ; un tableau de Tiarini, exprimant la joie d'une mère qui voit ressusciter son enfant, m'a tout payé de ma course à Saint-Dominique. Tout est plein ici de la gloire et du nom des Garisenda. Mon bottier, ce matin, m'a dit leur histoire presque aussi bien que Digitized by Google

116 CŒUVRES DE STENDHAL. Malvasia. U me dit que Louis était mort de chagrin pour avoir foiré une Saiule de dessin dans U figure de Fange de VAnnancia" tion^ fresque, à Saint-Pierre. Je vats sur le-champ à Saint-Pierre (la cathédrale), avec le bottier, qui s'est empressé de me conduire. Un bottier de Paris a de la douceur dans son ménage, il achète des meubles d'acajou; mais parlez-lui de la Pesle de Jaffa de M. Gros ! La force de caractère chez les Carrache fut presque égale à leur talent. Supposez un jeune littérateur» plein d'esprit, débutant aujourd'hui à Paris, et osant écrire en style simple comme Voltaire, sans palpitant de l'intérêt du moment, sans les exigences du siècle fondées sur ses nécessités, etc., il serait comme une femme arrivant sans rouge dans un salon où toutes en portent. Je ne sais quelle sensation de froid et de froid éloignerait de son livre. Qu'il compose, au contraire, dans le style du Gnie du Christianisme, ou de M. Guizot y et» s'il a des idées, d'emblée il obtient un grand succès. Vous voyez toute rééducation de la violence qu'osèrent faire à leur siècle Louis Carrache et ses deux cousins, immortel Annibal et Augustin. Or Ils n'avaient pour vivre que le produit de leurs pinceaux. Plusieurs fois ils furent sur le point d'abandonner le genre naturel et simple pour flatter raffinement . à la mode. Le récit des conseils qu'ils tenaient à ce sujet» en présence de leur grande pauvreté» donne le plus vif intérêt à certains endroits de la Felsina Piltrice, Les Carrache S comme on sait, fornièrent le Doniiniuin, le Guide, Lanfranc, et une foule de bous peintres du second ordre» qui seraient sans rivaux s'ils vivaient de nos jours. N'aimant au monde que leur art» ils gagnèrent l'équivalent de quinze cents francs à deux mille francs par an toute leur vie» et moururent pauvres, en cela bien différents de leurs illustres successeurs. Mais on parle d'eux deux siècles après leur mort, et quelques êtres romanesques regardent quelquefois leurs tableaux la larme à l'œil. La vanité des habitants de Bologne est fière de leur cimetière : * Louis Gamelle, né en 1555, mort en 1619. . Annibal, — 1560, — 1609. ABgmIn» - 165S» 1601. Uiyiiized by Google

ROME, NAPLÈS ET FLORENCE. H7 c*esl une chartreuse à uu
quart de lieue de la ville. Les tom* beaoi feront vWre quelques pauvres
sculpteurs. Il y a deux cents ans, je pense, que les Bolonais construisirent un
portique qui a six cent cinquante arcades, et par lequel ou peut monter ù
couvert à la madone di San Luca. Les domestiques de Bologne se cotisèrent
et bâtirent quatre arcades ; les mendiants se cotisèrent et firent deux
arcades. J*ai monté la colline en suivant ce portique, qui a une lieue, et n^ai
pas manqué de m*enrhumer en regardant les tableaux dans réglle. C'est la
troisième fois que m'arrive cet ennuyeux accident : un Italien se serait muni
d'un bonnet de soie noire. Le caractère des gens du peuple que j'ai
rencontrés estfiranc» allègre» plein de vivacité ; en sa contrepasant, lis se
font des plaisanteries, et puis s*en vont chantant. 29 décembre. — On me
présente à M. Fabbé Mezzofanle, qui parle vingt-deux langues comme
chacun de nous parle la sienne; et, quoique si savant, il n est point bête. Je
Tai attaqué sur le Congrès de Vienne de M. Tabbé de Pradi, que je voyais
dans la bibliothèque publique dont il est chef. Un tel livre ici ! lui al- je dît,
cela porte à Tesprit d'examen et sape Tautorité du pape et Vunité de la foi.
Tout le monde comprend ici que le cardinal Consalvi sera remplacé par un
ultraïsme furibond ; Pie VU est bien vieux; mais jamais l'on ne destitue»
sous le gouvernement papal, ce qui procure une indépendance qui
semblerait Incroya* ble à nos pauvres employés (M. Delandine à Lyon). M.
Bishe-Shelley, ce grand poète, cet bomme si extraordinaire» si bon et si
calomnié, que j'avais Tbonneur d'accompagner» me dît que M. MexioUuite
parle l'anglais aussi bien que le français. Je vais tous les jours admirer, au
musée de la ville, la Sainte Cécile de Raphaël, quelques Francia, et buit ou
dix cbefsd'œuvre du Dominiquin et du Guide. Il y a un effet de couleur
étonnant dans le martyre du chef d'inquisiteurs saint Pierre, qui» après mille
cruautés par lui commises, fut assommé le 6avrll i952, près de Barlassina.
liais il faudrait vingt pages pour parler dignement de cette admirable école
de Bologne, qui, je ne sais pourquoi, est en délaveur auprès des amateurs
actuels. Quand la mort a fiût commencer la postérité pour un grand
homme» que lui importent ces alternatives d*un demi«siècle» Digitized by
Google

118 ŒUVRES DE STENDHAL. pendant lesquelles tantôt il est à la mode, tantôt ou ne le comprend pas? Le Dante, adoré aujourd'hui en Italie, passait pour , un banni ennuyeux il n'y a pas cinquante ans, et rien ne ! prouve qu'en 2000 il ne sera pas négligé de nouveau pendant un siècle ou deux. Ce soir, à l'aimable société de M. Degli Anton], je me suis aperçu que mon goût particulier pour l'école de Bologne était d'accord avec l'opinion nationale de ce pays; je m'étais résolu à mentir, pour ne pas me faire des ennemis comme à Milan. C'est un grand soulagement de n'y être pas obligé. Tai. . . bavardé sur les arts comme une pie, et ce n'est qu'au bout d'une heure que je me suis aperçu que l'homme auquel je parlais était un prélat, ma di quelU faUi per il capello. Il a paru content de moi; il est aide de camp du cardinal Lante, légat de Bologne, c'est-à-dire pacha tout-puissant. Entre autres choses qui passeraient pour banales ailleurs, mon prélat me disait : Pie VI sut régner; dans un Etat nécessairement tranquille et sans guerre, ; il sut discerner la passion dominante parmi ses sujets, durant la portion de siècle appelée par le hasard à lui donner les délicieuses jouissances du pouvoir. — Eh bien! a dit quelqu'un, aucun des rois actuels n'a cet esprit. Tous se moquent fort de leur successeur, et toutefois ils se font siffler et sacrifient leur popularité à un avenir qu'ils ne peuvent voir et encore moins chan- | ger. — Malgré toutes les petitesesses de la vanité de Pie VI, reprend le monsignore, malgré renchancement où il était de sa belle jambe, la volerie célèbre de la succession Lepri, et enfin les dix-huit mille assassinats qui ont marqué un règne de vingt-cinq ans, il sut régner. — Gousalvi aussi sait régner; mais Dieu | sait où nous tomberons après Pie VII — Nous serons pis que en l'Espagne, a dit un avocat plein de feu et de l'esprit le plus original, en s'approchant de nous. — Endormez-vous seulement pour quatre-vingts ans, comme Épiménide, et vous trouverez partout en Europe le gouvernement économique, à l'américaincy a repris un auteur. ^ J'aime à voir des faineants de livres, a dit , en riant le monsignore, prédire et désirer le gouvernement de l'opinion, dont le premier acte sera de jeter au feu tous les livres de raisonnements faits avant son avènement. Voilà le ton de la conversation à Bologne ; la liberté des proDigitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. IIU pos y efti aussi gnode

m ŒUVRES DE STENDHAL. posé de furélaift» est
 ordintiremeiil faîi cardinal. Toiu prélat, à Rome, ne vit que dans l'espoir du
 cbapeau, et voit sa considération croître ou diminuer dans le monde,
 suivant le plus ou moins de chances qu'il a d'y parvenir. Après cet exemple
 de hésévié, le pape en appela à un autre tribunal qui se montra moins
 intègre que la Rote. Une partie des bicus du marquis Lepri passa au prince
 Braschi neveu de Pie VI, et que nous avons vu à Paris vers 1810 ; Napoléon
 l'avait fait baron. On dit que la famille Lepri est en instance pour rentrer
 dans ses terres. Pie VI avait la figure aussi noble que le caractère ; c'était un
 bel homme, mais d'un air commun. Gamba lui-même n'a pu ennoblir cette
 tête, quoique sanctifiée par le malheur ; mais ce prince a su régner, et on le
 regrette. 50 décembre. — C'est un mépris amer que le noble piémontais a
 pour le bourgeois. A Milan, ce mépris est tranquille ; il n'est presque pas
 marqué à Bologne ; car enfin le fils d'un cor* donnier peut se faire prêtre et
 devenir pape comme Pie VII. Cette liaison de souveraineté attache le
 peuple au gouvernement papal, qui devrait être le plus ex de l'Europe. Il n'a
 qu'une chance pour lui, c'est la modération. Aux yeux du prêtre italien et
 des basses classes de la société, tout se fait par miracle en ce monde, et rien
 par le jeu naturel des éléments et des causes secondes. De petites filles
 s'empoisonnent-elles avec de la vaisselle de cuivre mal étamée, au lieu
 d'appeler le médecin, le couvent se met en prières. Tout est gouverné ici par
 des prêtres. Les laïques, quoique ducs ou princes, n'occupent au-* cune
 place. Or figurez-vous un jeune paysan borné, ou un jeune fils de
 cordonnier, qui fait son cours de théologie et apprend, pendant dix ans, à se
 payer de vaines paroles sur toutes sortes* de sujets. Quelle tête pourrait
 résister à dix années ainsi em* ployées ? Pour moi, mon étonnement c'est
 qu'ils ne soient pas encore plus fous. S'il est honnête, croyant, point
 intrigant, ce n'est pas tout sa vie. Arrive un cardinal Consalvi, qui * Voir
 la statue de Pie VI, devant le maître-autel de Saint-Pierre de Rome. Raphaël
 Mengs a placé le portrait de madame Lepri dans sa médiocre frise du
 Farnesee, à la villa Albani. Digitized by Google

ROME, KAPLËS et FLORENCE. 1SI clierclie la vertu unie au manque de lumières» ce soi devient cardioal et légat, c'est-à-dire despote tout-puissant. 11 ne peut redouter au monde que révèque ou l'archevêque de sa résU • dence, aussi borné ^ue lui. On ne parle ici que de la niaiserie profonde unie à la parfaite houiiételé de utousiguor Pandolli, vice-légat du voisinage. Tout serait perdu sans la modération. Tel vieux légat esi Im* bécile ; mais il laisse aller les choses k leur cours naturel, et c^esl en effel un marasme graduel qui, depuis deux cents ans, détruit et dépeuple TÉlat du pape. Heureuses les provinces qui ont pour légat un fripon énergique! Il a cent caprices, il vole, il se venge illégalement de ses ennemis; mais sou esprit le porte à iaire une digue, un pont, un règlement en vain réclamés de* puis cinquante ans. La décadence morale qui suit la ruine physique est arrêtée pour quelque temps, parce que ce peuple de Bologne, plein de vivacité et d'esprit, a compris le génie de Napoléon, quoiqu'il n'ait dit que Tentrevoir, et que souvent le génie du grand roi ait éfë masqué par de sots préfets. Ils vinrent à bout de cabrer ce peuple, et excitèrent une révolte en 1809, je pense. Ce fait méritait cent destitutions; mais Napoléon était à Vienne, où il gagnait tout Juste la bataille de Wagram ; TEspagne Tinquiétait; il son-geait à donner la Hongrie à f archiduc Charles, etc. Bologne a, ce me semble, beaucoup plus d'esprit, de feu et d'originalité que Milan; on y a surtout le caractère plus ouvert. J^ai déjà, au bout de quinze jours, plus de maisons où je puis passer la soirée, que je n*en aurais eu à Milan après trois ans de s^our. Mais l'amour ne se commande pas; mon cceur a été pris par la douceur et le naturel des manières milanaïses. Ici les gestes et les récits me font trop songer à la perversité humaine ; je l'oubliais à Milan. Aucune femme de Milan, peut-être, n a Tesprit de repartie qui distingua madame la princesse Lambertini; mais plusieurs ont su rendre leur amant plus heureux. Or, n'en déplaise à nos dames philosophes ou mystiques, c^est là, dans les bornes de la vertu, tout le thermomètre du mérite d'une femme. Le génie de Venise ébiit trop léger, trop dépouillé de passions ; 7. Digitized by Google

ŒUVRES DE STENDHAL Bologne offre précisément le mélange du degré de passion et de la fertilité d'imagination qu'il faut, selon moi, pour atteindre la perfection de l'esprit. — Mais très-probablement je suis un mauvais juge, je méprise trop Tesprit qu'on sait par cœur. 51 décembre. — Je suis encore tout ennuyé des pompes ecclésiastiques. — La moindre ville d'Italie a un opéra nouveau le 26 décembre, premier jour de carnaval. Les prêtres, si amis de l'opéra en 1140, se sont faits ennemis des plaisirs depuis que Bonaparte est venu réveiller l'Italie, et je ne sais sous quel prétexte nous n'avons pas encore d'opéra à Bologne; il ouvrira, dit-on, sous huit ou dix Jours. J'ai soif de musique; une soirée sans musique me semble avoir quelque chose de sec et de malheureux. Q y a ici de fort jolis concerts le dimanche matin, au Casin; mais les concerts m'ont toujours semblé fastidieux ; je méprise trop la difficulté vaincue. Il faudrait, pour goûter les concerts, pouvoir monter son âme à volonté à sept ou huit tons différents, comme un acteur. Je n'ai eu de plaisir musical à Bologne que par la voix délicieuse de M. Trentanove, jeune sculpteur, qui chante un duo à lui tout seul chez la spirituelle et si jolie madame Filicori. J'ai fait venir de Berlin un manuscrit qui se compose d'une vingtaine d'anecdotes sur Napoléon, vraies, bien choisies, et non écrites par des laquais, comme tout ce que Ton publie. J'ai fait venir ce manuscrit pour le prêter après m'être fait prier convenablement. Coqueter ainsi avec les femmes italiennes est mon souverain bonheur. On dit qu'un véritable intrigant aime l'intrigue pour l'intrigue, et non pas afin d'obtenir une certaine chose. C'est ainsi que sans but, sans objet, j'aime à me mêler dans les secrets des Italiennes, les femmes les plus femmes de l'univers, et non pas des hommes au petit pied, comme nos dames de Paris. Après m'être fait prier pendant huit jours, et avoir beaucoup parlé des dangers auxquels je m'expose, je contie le précieux manuscrit à madame Ottoboni. Mais ce petit volume, si bien relié, a trois ou quatre passages si mal écrits qu'ils en sont illisibles, et malheureusement cette mauvaise écriture se retrouve contre vers la fin, dans les anecdotes les plus intéressantes. On m'a appelé pour déchiffrer ces passages illisibles. J'ai eu le plaisir

ROME, ISâPLëS et FL0H£1 «CE. m fîr de me trouver dans
lesancta sanctorunu dans un petit comité de huit femmes italiennes avec un
seul mari, et sans amant. La curiosité étant à sou comble, je me isuis laissé
séduire, et j'ai racoDié deux anecdotes tellement secrètes, tellement
dangereuses, que je ne puis les avoir chez moi écrites. Le troisième jour de
cette petite comédie, où je laisiiis le coquin avec un plaisir infini, madame
Ottofredi m'a dit : Il faut que je vous montre une lettre que j'ai reçue des
environs de Naples. Voici la traduction abrégée de cette lettre Lacera, 12
mai 1816. < Très-chère cousine et marquise très^imable, € Voici une
histoire qui partira, Dieu sait quand, par occasic». Je suis encore tout ému
de la passion de l'acteur priucipal, et moi-même deboimente, j'ai été un peu
acteur. Ce matin, à trois heures et demie, comme je rentrais heureusement
tout seul à la petite pointe du jour, j'ai été à même de rendre un service
cai^tal à don Niccola S***, dont vous avez ou! parler. C'est le jeune baron
le plus remarquable du pays, beau, éloquent; mais ce malin il était trop ému
pour ue me £aire qu'une demiconfidence. « Il y a ici une famille connue de
tout le royaume, ainsi que de vous, marquise très-aimable, à cause de son
rang et de ses richesses. Elle est composée d'un vieillard encore vert, de
soixante-dix ans, plein de vigueur et de sévérité; de sa femme, très-fine,
très-soupçonneuse, très-fièrre de son rang, autrefois très^belie, aujourd'hui
fort dévote, et enfin d'une fille très-jolie, de dix-sept à dix-huit ans, qui
ressemble à la madone du marquis Rinucci. Je lui parle souvent. C est la
i)lus belle fille de toute la province, ei le trait principal de son caractère,
celui qui donne un air céleste et bïea singulier, en ce pays, à sa charmante
physionomie, c'est une expression de sérénité parfaite et même de bonté.
Voilà ce que je n'ai jamais vu à Rome. Je m'étonnais souvent, en parlant à
donna Fulvia, une amie de la famille, que Lauretta n'eût point d'amoureux à
dix-huit ans, et non manée. Dix-huit ans ici, c'est comme vingt*quatre à

BoKoDigitized by Google

ŒUVRES DE STENDUAL gne. Il n'y a pas encore huit jons, qu'élanl à la soirée du prince C.lo, le père de Lauretla, la Fulvia me disait : Ignorezvous que la prtoce C*** ifealend pas raillerie? Y(yi6 voyez qu'il n'a dans sa maison rien moins que cinq neveux qui ont été fort mélès dans les alTaires de notre révolution. Ce sont de braves patriotes, grands ferrailleurs, toujours dans les salles d'armes, toujours parlant de leurs prouesses. Ces cinq frères, fort ennuyeux pour tout le inonde, ne seraient pas fort commodes pour un amant. Ils admirent beaucoup Fesprit de leur oncle, et se sont mis aussi, et pour leur propre compte, à garder leur cou* sine, qui se moque d'eux du matin au soir. Ils siniaginent que I houneur de leur noble famille serait à jamais entaché si elle avait un amant. — Je trouve, très-belle marquise» cette manière de voir fort commune parmi- les gentilshommes de ce pays, bien différent du nôtre, et en cela ils me sablent barbares. Donna Fulvia me rappelait que les cinq cousins de donna Lauretta habitent le palais de son père, et que l'imprudent qui aurait la hardiesse d'y pénétrer y laisserait la vie; il trouverait cinq épées devant lui; el peul-être six, le vieux prince G** étant bien homme à Tatiaquer en brave, ou, vu son âge, à faire un mauvais parti à Tamant, surtout si celui-ci n'était pas aussi noble que lui. Malgré tous ces raisonnements faits par une femme d'esprit, à qui rien n'échappe, j*avoue que je croyais peu à son dire. L'on ne contrarie pas impunément les lois de la nature, surtout en ee pays voisin de TAFirique. Je voyais un air serein et heureux qui ne va guère avec les combats intérieurs. En attendant, comme mou âge me met à Fabri de la jalousie des cousins, je cherche ouvertement, depuis plusieurs mois, toutes les occa« slons de m*entretenir avec donna Lauretta. Douée d*un esprit vif, curieux, singulier, elle me fait toujours des questions sur r Angleterre et sur ce Paris qu'elle adore; je lui prête des romans de Walter Scott; enfm nous ne manquons pas de sujets de conversation. Elle a toujours quelque remarque originale à me communiquer sur les livres qu'elle a lus. Je suis enthousiaste de sa beauté, et ne m^en cache point. Enfin, ce matin, vers les trois heures, comme je me retirais chez moi, heureusement seul, j'ai été accosté si brusquement par don Niccola, que je i'ai presDigitized by Google

RÛM£, NAPLES Æi FLORENCE 195 que pris pour un voleur. J'ai couru loute la journée pour lui; j'ai fait vingt visites; il nous importait de savoir quel ciïel avait produit sur le public de celte petite ville ce^tsiia évéuement de la Doit. « Voici ce qae don Hiccola iii*a raconté, pour me mettre au fait, avec un feu et des gestes pittoresques fort amusants. C était dans mon jardin, au petit jour; il était pâle et réellement trèsbeau. Il ressemble un peu à Mauocbi, le fameux chef de vo« leurs.— Je sentis, me dit-il» du commencement que je fus pris, il y a plus de deux ans, que mon amour pour donna I^auretta finirait mal. Elle est gardée par ses cousins et sou père d'une manière inouïe et qui surpasse toutes les idées que vous pouvea vous en bm. Trois ou quatre fois j'ai eu des moments de hclû avec le prince G***, parce qu'il croyait s'être aperçu que je regardais sa fille; et, comme vous savei, je suis si pauvre, qu'il ne peut pas cire question de mariage avec une héritière aussi riche; mais la mère de Lauretta^ de laquelle j'ai l'honneur d'éire un peu parent, m'a toujours protqué. D'ailleurs je suis le seul joueur d'écbeques de la force du vieux prince. Comme donna Lauretta ne manque pas un exercice de piëlé, de mon côté je me suis fait ambitieux. J'ai fait deviner par tout le monde que je cherchais à obtenir de la cour un emploi dans sa diplooiaie, que j'étais las de mon pays, et en conséquence je me sols mis à ne plus bouger de Téglise. « Le prince reçoit, comme vous savez, dans le beau salon de marbre où est la statue de Philippe II. On traverse, pour y arriver, une petite antichambre, et ensuite la grande antichambre d'honneur, oà sout les statues des amiraux et vice-rois espagnols, membres de la Himille. Dans l'épaisseur du mur de la petite antichambre, on a pratiqué une armoire où les laquais mettent les balais ; à droite de la grande antichambre aux statues, et du côté opposé au salon, on trouve deux salles dont les portes restent toujours ouvertes, et enfin la cbambre à coucher du prince et de la princesse. De leur chambre on passe dans ceHe de leur fille. Tous les soirs, une ancienne femme de cbambre de la princesse entre quand elle est au lit avec son époux, met près du pied du lit^ et en face du prince, un grand crucifix d'i* Digitized by Google

I m ŒUVRES DE STENDHAL. voire haot de quatre pieds et
demi, feme la perte à double tour, place la clef sous le chevet du prince,
jette de Tean bénite sur le lit, et se retire dans une chambre attenant à celle
de donna LaureUa. 11 y a dix-buit mois, à peu près, que je trouvai le temps,
en passant d'une pièce à une autre, un jour de gala où l'on recevait tous les
officiers du régiment aotrlebien arri

ROM£, NAPLÈS ET FLORÈINCK. 127 beaucoup, je hasardai de frapper encore. Ghaque coup, quelque faible qu'il lût, me reteulissai dans le cœur. Il me semblait que j'allais tomber évanoui. Je vis euiiu m-à Laurella s'approcher de la porte ; elle mit aa bouche tout contre Touverture de la serrure, et me dit bien bas : c imprudent I Ta«t*en. » Gomment c veux*tu que Je m*en aille? il m'est Impossible de sortir ; refua seras-tu de me parler? Il y a plus de trois semaines que je » n'ai pu le dire un mot. Je ue te demande qu'un quart d'heure c de conversation dans Tantichambre, ou dans ta chambre à c coucher. » Il me fallut bien une demi-heure pour la persuader. Enfin elle se décida à aller prendre la clef sous le chevet de son père. Je lui dis : « Si le prince se réveille, il le tuera. — « Peut-être que non, » répoudil-elle en s eloigtiant. « £lle revint avec la clef; mais la porte était fermée à double tour, et la serrure antique et rouillée. Je crus mourir en entendant le bruit de la clef à chaque tour. Si vous ne m'aviez pas fait de compliments sur ma conduite de ce matin, je n'oserais jamais vous tout dire» comme je fais, de peur que vous ue me prissiez pour un homme faible. Enfin la porte fut ouverte; je me glissai dans hi chambre. La figure .sévère du prince étail découverte et tournée vers Tendroit oà je marchais. Lauretta resta derrière» referma la porte et remit la clef. Il faut être amoureux dans le moment pour se faire une idée de mon saisissement affreux, en entendant ces petits bruits ; se trouver pendant une tempête horrible sur une petite barque est loin de pouvoir donner de telles sensations, ttions-nous découverts, de la vie peut-être je ne revoyais Lauretta. Arrivé dans sa chambre, que de reproches n'eus-je pas à essuyer? Je me vis encore sur le point de la quitter pour jamais, elle et le pays. Nous disputâmes jusqu'à la petite pointe du jour ; mais elle m'aimait. c 11 y avait dans la chambre de Lauretta un antd fermant avec deux grandes portes, comme une alcôve; elle m'y cacha. Vers midi, après que les chambres eurent été faites par les valets, n'entendant plus de bruit» je me glissai par le même chemin que Ui nuit, jusque dans la grande antichambre, où, arrivé, je me mis k marcher avec force, et je fia une visite à Tun des cousins.

198 ŒUVBËS DË STËKDHAL. ff vim plttseors imlto par ce chemin dangereux. Quelque temps après, Lauretta, dont l'amoïr angmenlait lous les jours, m'ayant regardé fixemcalà Téglise, dans uû momeul de jalousie, on fui sur le poini de me prier de ne plus i^euir à la maison. c Nous eûmes l'idée que je pourrais monler par le balcon de sa chambre. L'essentiel était de u'avoir pas de confident dans une maudite ville où tout le monde se connaît et où je suis pourchassé par la police. J'allai acheter une corde d'un pêcheur, à six lieues d*ici ; mais au lieu d'arranger cette corde en échelle, je me contentai d'y faire des nœuds. La fenêtre était à cinquante pieds de terre au moins; une nuit fort obscure, je me trouvai à une heure sous le balcon. Lauretta me jeta un lil^ elle remonta la corde, rattacha, et je commençai à monler. c Mais le balcon, appartenant à une fa^de fort belle, était chargé de sculptures et se trouvait beaucoup pins éloigné de la muraille que je n'avais pensé. A chaque t'ois que je voulais m'appuyer contre le mur avec les pieds, j'étais repoussé et je balançais en Tair pendant assez longtemps. Je «cntis que les forces me manquaient ; j'éprouvais une douleur intolérable entre les épaules. J'étais bien alors à quarante pieds de haut ; je vais tomber, me disais-je; je serai brisé, je ne pourrai jamais m'éloigner ; demain on me trouvera sous la fenêtre de Lauretta ; on soupçonne déjà nos amours; elle sera déshonorée. Ce moment fut affreux. flle se penchait vers moi de dessus le balcon; je lui criai à voix basse : « Je n'ai plus de force, je ne puis plus monter. — Courage, courage ! me dil-elle. Je montai encore trois nœuds ; tout à coup je sentis mes forces anéanties ; je n'eu pouvais plus. — Encore un nœud, » me cria-t-elle, tellement penchée en dehors du balcon; que je sentis la chaleur de sou baleine sur ma joue Cette sensation, je crois» me donna des forces : j'eus le bonheur ^ de pouvoir monter ce nœud. Il me semblait que mes épaules s'ouvraient à force de douleur. Au moment où je respirais, après avoir monté ce nœud et où je n'en pouvais décidément plus, je me sentis saïsur par les cheveux, et Lauretta, avec une force incroyable dans une jeune fiHe de dix-huit ans, m'attira sur le balcon. Elle fut dans ce moment plus forte qu'aucun homme. Nous u'employâmes plus ce moyen trop diilicile, je recommen

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 129 çai à me cacher dans
ranuoire an balais. Uo soir, un sarbet ëCam tombé sar le pai quel dans le
salon, don Ceebino, un des cōsius, vint chercher un balai. La première
chose qu'il saisit dans robscurilé, ce fut mon bras; comment fit-il pour ne
pas s'apercevoir que ce n*éiaii pas un morceau de bois qu'il loucbait? Son
opération faite, il revint avec de la lumière. Pour celle fois, tout est perdu,
me disais-je en me faisant petit, lorsqu'un de ses frères venant à passer, il se
tourna un peu et se mit à lui parler, tenant son bougeoir d'une main, et, de
l'autre, remettant le balai dans Tarmoire. c Le même don Gecbino prit la
manie de la musique, et Ions les soirs, jusqu'à deux heures, il écorchaît les
airs de Gimarosa sur le piano anglais du grand salon. Laurelta ne pouvait
plus venir ni'ouvrir qu'à trois heures du matin, et comme nous étions au
mois de juin, il faisait jour à quatre. Enfin, après un grand mois de mots
adroitement jetés, nous réussîmes à persuader à la princesse que son piano
favori était gâté par la grosse maiu de don Cechino. « — Et alliez-vous
souvent à ces rendez*vousbasardettx?ai-ie dit à don Niccola, c —D'abord
une fois par semaine, puis quelquefois trois jours de suite, ou au moins de
deux jours 1 un. A la Ou nous avons fait entièrement le sacrifice de noire
vie, nous ne pensions plus qu'à notre amour, et le voisinage de la mort
semblait rendre nos joies plus vives. c — El toujours la porte ferméeà
double tour, à ouvrir, à vingt pas du lit des parents? « —Toujours ; nous
avons pris tant de hardiesse que nous passions dans cette chambre comme
si nous y étions seuls. 11 m*est arrivé de lui baiser la main dans cette
chambre, malgré elle, et . ce disant, de renverser le grand crucifix d'ivoire.
Une autre fois , le matin, une de ses femmes est venue prendre du linge
dans un des tiroirs de l aulel fait en commode, placé dans sa chambre; j'étais
sur Tautel, debout, contre le tableau enfumé. Je ne conçois pas comment
cette femme n'a pas levé les yeux et nem*a pas vu; il est vrai que j'étais en
noir. Peul^re, comme donna Lauretta est adorée dans cette maison sévère, la
femme uiyitized by Google

ŒUVRES DE STENDHAL. de chambre n'a-l-elle voulu rien voir. Peut-être la princesse d'Elbe nous a-t-elle vu de nuit traversant sa chambre. Gens dérangés les tragédies qui allaient naître si elle disait un mot, elle a trouvé plus sage de se taire; mais sa physionomie avec moi est celle d'une haine profonde et contenue; euân tout est toujours bien alié; mais, ce matin, j'étais perdu » (Je nuirais à mon titre si j'imprimais la fin de cette Ustoire.) janvier 1817. — Moi qui trouvais tant d'esprit aux Bolonais, je suis presque sur le point de me dédire. Pendant une heure et demie Je viens d'essayer le patriotisme d'antichambre le plus sot, et cela dans la meilleure compagnie. C'est réellement là le défaut italien; les défaites de Murât semblent Favoir irrité. Le fait est qu'à Naples, comme en Espagne, la bonne compagnie est à une distance immense de la basse classe, et, au contraire du peuple espagnol, le bas peuple napolitain, gâté par ce climat si doux, ne se bat pas; car, dit-il, si j'ai raison, saint Janvier ne manquera pas de tuer tous les ennemis. M. Filangieri et cent autres officiers sont fort braves; qu'en est-il résulté? que leurs soldats leur ont tiré des coups de fusil à travers la porte de leur chambre, parce qu'ils voulaient les empêcher de fuir. Vous savez que, vers 1765, le Siège de Calais eut le succès le plus fou et le plus national. Le poète de Belloy avait une idée lucrative, depuis exploitée par d'autres, de se faire le flatteur de ses concitoyens. Le duc d'Angoulême se moquant un jour de cette tragédie : « Vous n'êtes donc pas bon Français? lui dit le roi Louis XV. Plût à Dieu, sire, que les vers de la tragédie le fussent autant que moi ! » Il n'est pas de pays, il n'est pas d'armée qui ne reçût de l'honneur de la vie et de la mort de M. de Santa-Rosa. Peu de temps après cette mort héroïque, j'ai déjà essayé, selon mes faibles forces, de dire au public ce qu'il pensera de ce grand homme dans cent ans. Si le présent ouvrage eût été moins paradoxal et plus grave, j'en aurais dédié à la mémoire de cet illustre Italien. Je souhaite que ceux de ses compatriotes qui lui ressemblent, et que je m'abstiens de nommer, de peur de les compromettre, trontent ici un témoignage de notre profonde estime. Honneur au pays qui a produit les Santa-Rosa et les Rossari !

Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 131 Le sage Turgot qui aimait son pays, et ne voyait dans la flatterie que le commerce d'un fripon avec un sot, donna le nom de patriotisme (T antichambre à l'engouement des dupes qui admiraient les grossiers compliments du sieur de Belloy. Bonaparte imita de Belloy, et lorsqu'il voulut les asservir, salua les Français du nom de grand peuple ; lui-même se glorifia de ce tour d'adresse; il trouve indigne que Ton avoue, en écrivant l'histoire, les désavantages ou les torts de son pays *. 11 n'est pas de mérite si mince qu'il soit» qui ne se trouve ici sous la protection de quelque patriotisme municipal; car enfin le plus plat pédant a une patrie. En France, si un auteur est moqué, c'est surtout dans son pays. A Bologne, je n'oserais pas dire qu'Astley fait les bottes mieux que Ronchetti; c'est un fameux cordonnier du pays, connu par son amour pour les tableaux et sa conduite ferme envers Murât, qui lui avait dit qu'on ne pouvait le chausser qu'à Paris, et auquel, en revanche, il ne voulut jamais faire qu'une botte. Le roi, après l'avoir essayée, demandant la seconde : « Sire, faites-la faire dans votre Paris,)» répliqua Bonaparte. La moindre critique imprudente contre le poète ou le sculpteur de sa ville met l'Italien en fureur, et cette fureur s'exhale par les injures les moins nobles. L'Italie étant le jardin de l'Europe et possédant les ruines de la grandeur romaine, chaque année voit éclore huit ou dix voyages plus ou moins médiocres à Paris, à Londres ou à Leipzig ; ce sont huit ou dix sujets de rage pour ces patriotes chatouilleux. Cette colère n'est pas aussi ridicule qu'elle le paraît d'abord. Dans un pays où le moindre almanach est censuré cinq ou six fois, un homme blâmé dans une page imprimée est abandonné par le pacha. Dès lors il est perdu; même le plus ahject peut lui lancer le coup de pied de Tâne. Peo

* La théorie du patriotisme d'antichambre, tel qu'on le pratique chaque jour envers les cantatrices qui ne sont pas usées en France, se trouve toute entière dans Virgile : l'allas (l'us condit^lil arres Ipsacolat: nobis placeant anio oimiiu silvxs Eclog. \\, Digitized by Google

m ŒUVRES DE STENDHAL. importe la vérité ou la frousseté de
 raccommoder; elle est imprimée, il suffit. Cette fureur de dire la critique ne
 saurait exister en France ou en Angleterre. Le pacha n'y est plus qu'un
 préfet ou un scérif ; les citoyens se protègent eux-mêmes, et, comme
 chaque jour voit imprimer cent calomnies, comme il y a la calomnie
 constante et réciproque des deux partis, ultra et libéral, l'accusation n'est
 terrible que lorsqu'elle est plaisante, comme Voltaire contre Larcher, ou
 Beaumarchais contre Blarin le censeur, tiré à quatre chevaux sur la route de
 Versailles. La vanité n'existant pas en Italie, un marquis en colère s'exprime
 à peu près comme son laquais. C'est le revers de la médaille de l'insigne
 bonheur qui donne à ce peuple une poésie naïve et forte. Il n'a pas en
 pendant cent cinquante ans une cour dédaigneuse fondée par un homme
 profond dans Tart de la vanité (Louis XIV). Le grand roi s'empare de l'
 opinion, il donne à chaque classe de ses sujets un modèle à imiter; Molière
 fait rire aux dépens de qui ne suit pas servilement ce patron : original
 devient synonyme de sot. La cour de Louis XV déclare de mauvais ton
 toute expression que sa grande justesse met dans toutes les bouches, elle
 épure et appauvrit la langue, puis efface le mot propre; enfin, M. l'abbé Delille
 n'écrit plus qu'en énigmes. Le boulevard est sans contredit la plus jolie
 promenade de Paris ; mais tout le monde peut en jouir, et parce que Louis
 XIV a vécu, même aujourd'hui, il n'est permis d'y paraître que comme
 pour aller faire des emplettes. L'influence de Louis XIV, qui «e fait sentir en
 Angleterre aussi bien qu'en Russie et en Allemagne» n'a nullement pénétré
 en Italie. Jamais personne n'y fut maître de l'opinion; de là mille avantages :
 mais aussi le revers de la médaille, des injures sales dès qu'un marquis est
 en colère, et les sots plus insupportables qu'ailleurs; de là la grande
 difficulté de se faire présenter dans une maison de Milan. Si vous êtes un
 sot, comment vous conduire? Je conseille au lecteur, s'il va devers Rome,
 de ne jamais rien blâmer, et d'établir qu'il est sujet à des maux de tête subits.
 Dès qu'il verra servir le patriolisme à l'antichambre, il sera

Digitized by Google

fîOMË» NAt»LES ET FLORENCE. 138 pris de son mal de tête
 et disparaîtra. La femme cheif^ qui fai vu réunis la plus rare beauté, l'âme la
 plus haute etl^ plus d'es* prit, madame M*^, n'était point exempte de ce
 défaut. Sans pe* lite vaiiic pour elle-même, elle était susceptible pour son
 pays; dès qu'on blâmait quelque chose de ce cher pays, elle rougissait. Un
 jour que je venais de tomber dans cette maladresse, je fis Tessai de la
 critique personnelle avec une liberté un peu forte chez une simple
 connaissance ; elle se défendit avec candeur et vérité, mais sans la moindre
 altération de couleur dans le plus joli teint que j'aie vu en Italie. L'armée
 créée par Napoléon, réunissant dans la même compa* gnie le citoyen de
 Reggio, le bon Busêcon de Milan, le sombre Novarrais et le gai Vénitien,
 avait produit deux effets: 1 La création d'une langue nouvelle: la Romagne
 ayant fourni, à ce qu'on m'assure, les plus braves soldats, les mots
 romaguols dominaient dans cette langue ; La haine de ville à ville et le
 patriotisme d'antichambre lombaient rapidement dans l'armée. Je tiens ce
 fait du brave colonel Widenian, seigneur vénitien, mon ami. *2 janvier. —
 Je parlais de Louis XIV au comte R***, le plus aimable des Polonais que
 j'aie rencontrés, et ce n'est pas peu dire. « C'est Louis XiV et non plus
 Philippe II qui sert de modèle au petit Jirince allemand, comme au duc
 anglais. » ^Modèley c'est le mot, dil M. K***. Un gentilhomme fort riche,
 qui n'habite pas à cent lieues de Riga, a fiiit ajouter à son immense château
 un énorme avant-corps carré, pour singer la façade du château de Versailles
 sur les jardins. Sa maîtresse s'appelle madame de Malntenon ; jamais je ne
 Tai entendu nommer autrement; >oii dîner lui est annoncé par deux
 chambellans qui le servent à la petite Uible où il n'admet que la seule
 madame deMainteuon. Toutes les semaines, il doane grand bal le dimanche,
 et grand dîner le mardi. Ces jours de bal, quarante beaux paysans et
 quarante jeunes paysannes prises à tour de rôle, parmi ses paysans, arrivent
 dès le matin au château de Versailles, on les lave et on leur fait revêtir, aux
 hommes des habits à la Louis JCIV, qui ont coûté cent louis pièce, aux
 femmes des robes magnifiques. Tout cela danse toute la nuit et Digitized by
 Google

134 (EUVRES DE STENDHAL. obéit k «laatre chamMU nft qui
 lear fool observer fidèiemeDI rétiqoetld.de la coarda grand roi. Le maître de
 la maison bit le tour, déèiftré de ses ordres, et parle è cliaeon; ensaite
 madame de Maiotenon permet que Voa commence la première contredanse.
 Le même cérémonial a lieu pour les grands dîners do mardi» oà figurent»
 toojoors en habits magnifiques, dotize paysans et dooze paysannes, et
 souvent quelques curieux des garnisons voisines; la vaisselle est de toute
 beauté; le roi et madame de MainteuoQ maugent sous un dais. Toute cette
 cour peut coûter on million de francs par an» et le maître a le plaisir de tivre
 exactement comme Louis XIT» dans on appartem^t tendn en tapisseries des
 Gobelins. — Je sors de l'ateliei* d'un peintre auquel j'ai présenlé des
 Anglais. Trois jeunes femmes italiennes se trouvaient cbez le peintre ; elles
 ont consenti à ce qu'il levât la toile verte qui couvrait un tableau à la vérité
 peu décent. Malheureusement ce tableau a fait sourire les Italiennes au lieu
 de les indigner. L*indigualiou a été pour un des Anglais qui, en sortant,
 nous a dit avoir pbysiquement mal au cœur. — Me croyez-vous assez fou
 pour blâmer un être de ce qu'il sent ainsi? Je me borne à noter des Êdts. Si
 monsieur votre onde voit ma lettre, il dira que je protège les assassins de la
 Romagne qui se défont des podestats trop coquins. — La pudeur est la mère
 de la plus belle passion du cœur humain» l'amour. 3 janvier. — Ce matin
 vous avez reçu une lettre ; elle finit par fMtre très^kumble et très-obéissant
 serviteur. Vous avez regardé ces mots sans les lire ; ils ne vous ont
 nullement donné l'idée que la personne qui écrit vous offrît de battre votre
 habit ou de cirer vos bottes. C'est pourtant ce qu'y verrait un Persan, un
 bramine» sachant peu la langue et pas du tout les manières françaises.
 Lesépithèles en issimo, telles que vencratissimo, illustrissimo, etc., sont
 dues, par tout livre imprimé en Italie, d'abord aux magistrats, petits ou
 grands, gouvernant le pays où le livre s'imprime, ensuite à tous les
 souverains faisant actuellement le bonheur de quelque partie de Tbirope, ou
 qui, depuis mohis de Digitized by Google

ROME, JSAPLKS ET FLOREWCE. i35 eenl ans, UM allés au
 cid receÿoir la récompense de leurs vertus. (Voir V Histoire de Milan, par
 Carlo Verri.) L'absence de ces issimoAk passe encore, dans beaucoup de
 sociétés, pour une hosliUié déplacée et de mauvais goût ; c'est un peu
 comme si» dans votre leUre de ce malin» vous n'aviez trouvé que les mots
 je vous salue avant la signature. L'issimo, tel que vastissirno,
 mirabilissimOy est encore dû aux palais Jardins, tableaux, etc., de tout
 noble habitant à cinquante lieues à la ronde du pays où le livre paraît. La
 maison de tout noble s'appelle palasm. Tout docteur est ehiaissmo, ou du
 moins egregio. Dans un pays où fleurit Tamour de la vengeance, pourquoi
 un pauvre diable d'auteur déjà mal vu par le pouvoir, par cela seul qu'il
 imprime, chercherait-il de nouveaux ennemis? Marivaux était l'ennemi de
 Marmontel, parce que, en citant une de ses chansons, celui-ci avait oublié
 un o; Marmonlel avait écrit : ùieu ! quelle était belle ! au lieu de : O Dieu I
 qu'elle était belle ! Il y a vingt ans, quand on citait, Ton ne disait jamais
 Fauteur nommé ci-dessus, mais il sullodato aulore; il allait sans dire que
 Ton ne pouvait pas nommer sans louer. Ces exagérations que depuis cent
 cinquante ans tous les voyageurs ne manquent pas de reprocher aux Italiens,
 sont comme le très-humble ser^ viteur de nos lettres. J'ai eilleiidu dire de la
 maison d'un noble: È un miserabilissimo palax>zo dove non si danno ire
 camere senza aequa (c'est un misérable palais qui n'a pas trois chambres où
 la pluie ne pénètre). Le mot palais a perdu le sois que nous y attachons. Les
 Italiens pourront-ils être accusés de bassesse, parce qu'ils ne consultent pas
 en parlant chez eux les convenances d'une langue étrangère? — Les
 courtisans italiens manquent de grâce en agissant autour de leurs princes*
 Mais que dirons-nous de la figure incroyable que font les duchesses douaK
 rières aux levers du roi d Aiiglelerro? Que dire du fameux S€(h pelott
 (calolle) donné par le conUe de Saurau, ministre de François 1"» à un
 homme distrait qui avait oublié d'ûter son chapeau au parterre de la Scala,
 ce prince y étant? lies seuhi Français de 1780 savent le métier de èourtisan.
 Il n'y a que ces gens-là qui sachent servir, disait Napoléon à propos de
 ralmaUS général de iSarbonue. Digitized by Google

136 ŒUVRES DE STEINDUAL. Les hommes français ont le secret de flatter avec grâce : voir la Famille du Jura, par un censeur anonyme. Un tel ouvrage, écrit en italien, serait à faire mal au cœur. 4 janvier. — M. le sénateur de Bologne reçoit tous les lundis; madame la princesse Ercolani, les vendredis. Les autres jours de la semaine sont pris de façon que les mêmes personnes se rencontrent chaque soir. Je venais d'écrire que j'ai été reçu dans la société de Bologne avec grâce ; j'efface ce mot, le premier qui se présente à un Français lorsqu'il est accueilli quelque part de manière à lui faire beaucoup de plaisir. La grâce envers un inconnu qui a remis à votre porte une lettre de recommandation, consiste, ce me semble, à l'accueillir comme s'il était un peu de votre société et avec l'exagération aimable des sentiments de bienveillance que vous inspirent tous les hommes bien nés. En l'absence d'abord il n'y a jamais d'exagération dans les rapports de société. Us appellent leurs maisons des palais, et parlent du moindre tableau comme s'il était de Raphaël -, mais vous voyez clairement, en arrivant pour la première fois quelque part, que l'un ou vous fait le sacrifice pénible de quitter l'aimable intimité de la société habituelle, ou la douce rêverie d'un cœur mélancolique ou des travaux suivis avec passion. La peine et l'humble de vous recevoir et de vous dire quelques mots sont frappants; le manque d'aisance et la contrainte se trahissent clairement non moins que l'extrême soulagement que vous causez en vous levant pour sortir. Les voyageurs accoutumés aux formes séduisantes de la société de Paris et à qui la nature a refusé l'amour du nouveau, sortent outrés, après de telles visites. Ce qu'on y éprouve n'est assurément pas fort gracieux; mais l'on voyage pour trouver du nouveau et voir les hommes tels qu'ils sont. Si l'on ne veut que des surfaces polies et toujours les mêmes pour quoi quitter le boulevard de Gand ? D'un autre côté, tous ces mouvements que vous observez à votre entrée dans le salon d'une femme italienne ne sont pas éternellement les mêmes, comme en Hollande, et peuvent changer en mieux dès la seconde ou la troisième visite ; mais il faut avoir le courage de la faire. Si vous cherchez de bonne foi à ne pas répondre avant que la demande soit finie, si Digitized by Google

UOile, iNAPLIIS ET FLORENCE. 43Ï VOUS essayes de
 modérer la furia franeese^ si, lorsq^oii voas en prie bien fort, et seulement
 alors, vous faites des contes amusants, si vous ne cherchez jamais à faire de
 l'esprit et à tenter le cliquetis spirituel d'un dialogue brillant et à demi
 littéraire; enfin, si, dès Tabord* yoqs ne vous portez pas pour amoureux de
 la pins jolie fëmme du salon, le peu de bienveillance réelle avec lequel on
 vous a reçu à la première visite, augmentera tous les jours et fort
 rapidement; car, enfin, vous êtes un animai curieux, vous venez de Paris.
 Mais n oubliez jamais que YesprU qui amuse un Français incommode un
 Italien. Peut-être, il y a cin(|uante ans, méprisait-on Fesprit; aujonrdliui, la
 honte de ne pas savoir y répondre tire violemment ces gens-ci de la douce
 rêverie sur les impressions de leur cœur, qui, chez la plupart, est un état
 habituel. 11 iaut de plus être fidèle à de certaines convenances exprimées
 par les regards. L'audace qui porte k brusquer ces convenances passe ici
 pour la grossièreté la plus impardonnable. Il faut savoir qu'en Italie un
 |aysan observe presque aut^si fiiu ment qu'un marquis les convenances qui
 se lisent dans les yeux; c^est une sorte d'instinct parmi ces hommes nés
 pour le beau et pour Tamour, et je n*en parle que parce que j'ai vu y
 manquer grossièrement. Si vous parlez la langue en usage dans le pays, si
 sincèrement vous cherchez à vous faire petite au bout de quinze jours, votre
 figure étrangère ne troublera plus la société. Un Français est un animal
 tellement rare et si estimé, que, dès ce moment, vous serez Tobjet de toutes
 les curiosités ; vous aurez créé un inlérél véritable chez tous ces
 personnages sombres qui, les premiers jours, vous considéraient d'un air si
 tragique. Si telle est votre ' habileté et votre inclination, voilà le moment, et
 non pas plus tôt ni plus tard,d*es8aycr de paraître aimable à une des
 femmes de la société ; à une seule, entendez->vous? Nais voici encore un
 mot qui traduit bien mal ma pensée : dire aimahley en Italie, veut dire à peu
 près le contraire des idées que ce son réveille chez un Parisien. Il faut, par
 exemple, ne parler d'abord qu'avec les yeux, et dépouiller ce langage de
 toute audace; il faut de grands moments de silence, et quand on parle, bien
 plus de pontées touchantes que de choses piquantes. Une réflexion tendre 8
 Digitized by Google

138 ŒUVRES DE STENDHAL sur la délicieuse expression
d'amour dans le premier d'entretien du mariage secret vous avancera bien plus
que le mot le plus plaisant. L'esprit et le degré d'éveil où il faut se tenir pour
renvoyer la balle à propos met une femme dans la situation où il faut qu'elle
ne soit pas pour que vous puissiez lui plaire. L'effet assuré de l'esprit, en
Italie, est de rendre la conversation sèche. Il est facile de voir que tout ce
qui est grâce de l'expression, piquant des réticences, etc., doit être perdu
avec des gens qui ne parlent que de ce qui les intéresse et qui en parlent fort
sérieusement, fort longuement, avec beaucoup de détails passionnés et
pittoresques. Chaque homme étant ici un être un peu sauvage, tantôt
silencieux, tantôt furibond, et qui a plusieurs choses qui l'intéressent
profondément, personne n'a besoin de chercher dans la conversation une
vaine apparence de chaleur et une cause d'émotions. Les passions d'un
Italien : la haine, l'amour, le jeu, la cupidité, l'orgueil, etc., ne lui donnent
que trop souvent un intérêt déchirant et des transports incommodes, où
la conversation n'est ici que le moyen des passions; rarement est-elle par elle-
même un objet d'intérêt. Ce petit ensemble de faits, je ne l'ai jamais vu
comprendre par un seul Français. Accoutumé qu'il est dès l'enfance à
observer si les gens qu'il adore ou qu'il exécute lui parlent avec sincérité, la
plus légère affectation glace l'Italien, et lui donne une fatigue et une
contention d'esprit tout à fait contraires au doux rien. Par ces mots
célèbres, *dolce far niente*, entendez toujours le plaisir de rêver
voluptueusement aux impressions qui remplissent son cœur. Otez le loisir à
l'Italien, donnez-lui le travail anglais, et vous lui ravissez la moitié de son
bonheur. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il, comme fort peu d'Italiens savent bien
le français ou du moins comprennent nos manières, la moindre tournure
polie qui chez nous d'abord est indispensable et d'ailleurs ne veut rien dire,
lui semble de l'affectation française et l'impatiente. Dans ce cas, un Italien,
qui va peut-être jusqu'à redouter le mépris parce qu'il ne peut pas vous
payer de la même monnaie, vous sourit de mauvaise grâce, et de sa vie ne
vous adresse la parole. L'affectation est si mortelle pour qui remploie dans
la société

ROME, NÂPLES et FLORENCE. 159 de ce pays, ifu^à son
rêtoîn en PraDce, rni de mes amis qoi ayatt passe dix ans eu Italie, se
surprenait à commettre cent petites irrégularités; par exemple, i>asser
toiyours le premier à une porte pliiUH que de se livrer à de vaines
cérémonies qui retardent le passage de tons; à table, se servir sans façon et
passer le plat ; promenant avec deox amis, ne parier qn*à celui qui vous
amuse ce jour-là, etc. Tout ce qui se dit en France pour offrir ou accepter
une aile de faisan parait nue peine inutile à un Italien, une véritable sec*
etUura. En revanche, transporteile à Paris, Tabsence de cent petites choses
de* ce genre en fera un être grossier pour le Français du faubourg Saint-
Germain. Ceci sera peul-êlrc moins vrai dans dix ans ; en France, les
manières, comme le style, marchent vers la rapidité. L'extrême m^ance, que
rendent indispensable les espions et les petits tyrans à la Philippe II, qui,
depuis Fan 1550, foulent ce pays, fait que tout effarouche l'Italien. Si la
moindre chose le contrarie, fût-ce la présence d'un petit chien qu'il n'aime
pas, û ne sort point d'un silence morne et sévère, et ses yeux, qu'il ne peut
contenir, semblent vous dévorer. Ainsi jamais d'agré* ment, de laisser-aller,
de joie avec des Inconnus; jamais de véritable société qu'avec des amis de
dix ans. Un mot dur adressé à un Italien lui donne de la retenue pour un an»
11 suffit d'une plaisanterie sur une femme ou un tableau qu'il aime; il vous
dira du plaisant : É un poreo I II songe à la douleur que lui a faite la
plaisanterie. Qu'est-ce qu'un Français avait à craindre au monde sous les
règnes de Louis XV et de Louis XVI? En cherchant bien, on répond : De se
trouver en contact au spectacle avec un grand sel* gnenr. Bologne
appartient bien autrement à l'Italie du moyen âge que Milan ; cette ville n*a
pas eu uu saint Charles pour briser son caractère et la mouarbiser. Devenu
sage à mes dépens, je n'ai pas commis les fautes qui m'avalent nui à Milan.
Je n'ai eu garde de paraître plus occupé de trois figures célestes que j'ai
rencontrées dans la société, que du reste des femmes. J'ai marqué des
attentions à chaque femme Digitized by Google

140 ŒUVRES DE STENDHAL. cuctemeDl eo proportioa du
désir de faire parler queuo foret' Uere (cet étranger), que je voyais dans
leurs yeux, M. Iziinbardi ni*avait dit : f A Rome ei k Bologne, avant d'avoir
Tair de regarder une jolie femme, faites pendant huit jours une cour assidue
à sou amant ; feignez ensuite de ne faire attention à elio qu'à cause de lui.
Pour peu que l'amant soit sot et vous adroit» U y sera pris. Si Tamant et sa
maîtresse vous adressent la parole en même temps, n'ayez Tair de n*avoir
entendu que rhomme. Un regard vous excusera auprès de la femme, qui
vous saura grë de cette attention, pour peu qu'elle vous trouve aimable.
Parlez toujours de votre départ comme beaucoup» plua prochain qu'il ne le
sera en effet. • Je n*âi pas manqué de raconter mes meilleures anecdotes sur
Napoléon (encore intéressantes en 1817) aux amis des trois femmes dont la
beauté céleste m'avait frappé. J'aime à les regarder comme Je regarderais un
diamant d'un million : certes, je n'ai nulle idée de le posséder jamais, mais
cette vue lait plaisir aux ^ yeux. J'ai raconté mes anecdotes à ces messieurs
fort clairement et de manière à ce qu'ils pussent s'en faire honneur avec le
reste de la société. Loin de nuire au débit de mon amabilité, cette précaution
m*a réussi à souhait. Plusieurs personnes ont voulu entendre ces anecdotes
de la bouche même du prétendu témoin oculaire. L'Italien ne coujprend
jamais avec trop de clarté la chose qui l'intéresse : c'est que son esprit est
peu exercé à la rapidité et que son àme prend plaisir à être émue en même
temps que son oreille écoute. A Êologne, et surtout à Milan, on entend avec
plaisir cinq ou six fols le même récit ; et, s'il man* que son effet à la
première, c'est toujours qu'eu chercbaut le piquant, un Français manque la
clarté. Après les anecdotes tragiques sur Napolém et le maréchal Ncy, celle
qui a eu le plus de succès, c^est le valet de ccmr de M. le comte de
Ganaples C*est que cela semble calculé exprès * Je demande pardon
d'imprimer une anecdote si connue, et que M. de Boufflers contait si bien.
Ou juuait bewiooup, avant la Révolution, ehes madame la dtichesae ds
ui^ùucù by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. • 141 pour étonner le génie
italien : la pénétration la plus parfaite à été jouée d'une manière irrémédiable et
si imprévue ! Ou m'a fait conter cette histoire vingt fois au moins, tant qu'à
la fin je m'ennuyais moi-même. Eu revanche, une autre anecdote (l'abbé de
Voisenon à minuit, la duchesse et le duo de Sène ^) n'a produit Poitiers ;
cette maison était le centre du beau monde. Le comte de Canaples y
venait souvent, et un peu, à ce que pensaient quelques personnes, parce que
madame de Luz, jeune femme mariée depuis peu, s'y trouvait tous les soirs.
Le comte se plaignait un jour du malheur qu'il avait de dormir la bouche
ouverte, ce qui le réveillait trois ou quatre fois par nuit, et (de la manière la
plus désagréable. Un médecin allemand, qui amusait cette noble société, lui
dit : « Je vais vous guérir, monsieur le comte, et avec une carte à jouer: vous
la roulerez, vous la placerez comme un tuyau de pipe dans le coin de la
bouche, entre les lèvres, avant de vous livrer au sommeil. » Le soir, quand
le jeu fut terminé, M. de Canaples, faisant des contes et jouant avec les
caries, madame de Poitiers lui dit ; « Tenez, comte, prenez ce valet de cœur
qui vous guérira cette nuit. » Le lendemain, à la même heure, après la (fin du
jeu, et la même société se trouvant à peu près autour de la table, y compris
madame de Luz, arrive de Versailles M. le baron de Luz. Après avoir dit les
nouvelles, il ajoute : « Je suis ici de bonne heure aujourd'hui, mais hier je ne
suis rentré chez moi qu'à cinq heures du matin. À propos, madame la
duchesse, vous donnez des mes à ma femme ; elle défie une joueuse
effrénée ; devinez ce que j'ai trouvé dans son lit : un valet de cœur 1 1 Bien le
hantant tiède sa podiatre et montre à la société stupéfaite le valet de cœur de la
Yeille, roidé en tuteur de pipe. M. le baron de Luz commençait à remarquer
le grand effet que produisait son histoire, mais madame la duchesse de
Poitiers eut la présence d'esprit de remmener pour longtemps dans
l'embrasure d'une fenêtre, sous prétexte de lui parler d'affaires à tréfiler à
Vintimille. * Comme M. le duc de Sône ne venait jamais voir sa femme le
soir, elle recevait l'abbé de Voisenon. Il s'y trouvait une nuit dans un
négligé assez embarrassant, lorsque tout à coup Ton entend venir le duc. t
Nous sommes perdus ! s'écrie madame de Sône. Nous sommes sauvés,
reprit le petit abbé plein de sang-froid, si vous voulez bien faire semblant
de dormir. » Et l'abbé se met à lire tranquillement* Le duc paraît sur la
porte ; l'abbé, le doigt sur la bouche, lui fait signe de se taire et d'approcher
sans bruit. Dès qu'il lut près du lit : « Vous êtes témoin, monsieur le duc,

que j'ai gagné le pari : madani(; la duchesse, qui se plaint de ne jamais dormir, a gagé ce soir que je ne viendrais pas dans sa chambre à une heure du matin. J'ai enchéri, et j'ai dit que je me placerais dans son lit : m'y voici. — Mais est-il déjà une heure? » dit le mari. Et il alla consulter une pendule dans la pièce voisine. .Après quoi, toujours dans un profond silence, l'abbé se leva, s'habilla et s'en alla avec M. de Sône, « Qui le 8. Digitized by Google

142 ŒUVRES DE STENDHAL

line i'efhi d'une sollise; on petit movent de sileace après on loDg récit, et sur-le-champ parler dWre ehose. Ce dernier coûte parait- il loul à fait incroyable, ou bien le duc de Sôneleur semble-l-il un homme à mettre aux Petites-Maisons, et dont la aoltiae ne peut faire rire et n'est digne que de pitié? Cknnme 11* talien ne«rit jamais par politesse» il est plus indi^nsable qu'en France de proportionner le degré de comique de chaque anecdote, ou plutôt le dejjré de condescendance et de croyance d uu instant, qu'elle réclame, au degré de gaieté et de brio qui règne dans le salon. 4'ai lu tout ce qui précède à M. Gherardi, qui m*a juré que je me trompais entièrement; que j'avais fait un roman ; que rien au monde ne ressemblait moins aux manières de Bologne. Que veut-on que fasse un malheureux voyageur? Prévenir le lecteur et ne rien changer. Puis-je sentir autrement que moi? « T a-t-il ici quelque chose contre l'honneur? ai*je dit à mon mentor. — Je n'y vois rien que contre la vérité. » Rassuré par cette réponse, j'imprime dix ans après avoir écrit. Madame de Puisieux disait que chacun de nous comiait ses traits et non pas sa physionomie. Honsignor F*** me disait ce soir: t Je ne sais pas si les Gaules ou les fispagnes ont été aus^ malheureuses sous Néron que la Lombardie sous François d'Autriche. Bel exemple, qui montre le ridicule des vertus domestiques dans un roi, surtout quand les jouraux salariés veulent nous les donner en échange des vertus de son mëtter! Ah! Dieu nous accmde un Napoléon, quand il devrait chaque mois se donner le plaisir de trancher la tête lui-même à deux ou trois de ses courtisans ! » Monsignor F*** me dit : « Quand je ne les vois pas, ma misanthropie s'exagère la méchanceté des hommes; j'ai besoin d'avoir un logement sur la rue et non pas sur un jardin. » U me dit : « Dans mon désespoir de rien trouver qui vaille, je me laisse donner mes amis par le hasard. » perça d'un coup de poignard une heure après, ajoute un Italien. — Pas le moiisilii monde. » Ce mot provoque le sourire de la plus pariaiLe inciéd«dité. Digitized by Gopgle

ROME, NAPLÈS ET FLORENCE 145 Monsignor F*** me prête la fort curieuse histoire des Conclaves, par Gregorio Leti. Des notes marginales, écrites en encre îaunetilya plus de cet ans» apprennent que Gregorio n'a pas osé niC(Miter tous les bons tours où le poisoo a joué un rôle. Ce soot les conclaves peints en beau, comme Voltaire a vu le siède de Louis XIV, en niant rempoisuiniement de Madame. Je m'aperçois, en cherchant une date dans mon journal, un jour de pluie, que si les lettres que j'adresse à mes amis pour n^en pas être oublié, tombent dans les mains de quelques-uns de ces hommes à esprit sec, racorni, appris par cœur, les héros du bégueulisme, je leur ferai, à mon grand regret, un extrême plaisir. Ën aidant un peu à la lettre, on peut conclure de ce que j'ai dit, que tous les Italiens sont gens d'espti à rexception des abbés. Rien n'est plus loin de la vérité. De Bologne au fond de la Galabre, c'est au contraire l'homme d'esprit de la famille que Ton fait prêtre; car enfin quel bonheur d'avoir un pape! Et Sixte-Quint commença par être gardeur de cochons. De droit, le frère du pape est prince, et son neveu 1 On a Texemple du duc firaschi. Le fait est que je n'a! recherché Tamitié et parlé que des personnes qui m'ont plu. Mais il n'y a peut-être pas de pays au monde où les sots soient aussi bruts et aussi malappris. Les coups de bâton ne les corrigent point ; car la douleur physique d'un coup de bâton n'est pas bien forte. Les sots anglais sont peut-être les mohis à charge de tous ; mais dans le pays du naturel, et où le savoir-vivre n'impose pas le même uniforme à tous les esprits, rien ne gêne le développement plantureux du sot italien* La naïveté qu'il met à vous conter ses bassesses incroyables amuse la première fois, ensuite révolte. Rien n'est plus incommode que la curiosité de crétin qui rattache à Télranger; et, si vous le brusquez, cela peut passer pour un manque d'égards envers la société qui veut bien vous recevoir. Le sot épris d'une jolie femme qui le merise, mais ne peut l'éloigner à cause de quelque lien de Gunille, est un être si nuisible, si méchant, si bas, qu'il donnerait des idées d'assassinat ; car il ne se relève que plus fier et plus dénonciaDigitized by Google

i44 ŒUVRES DE STENDHAL

teur auprès du mari, après les coups de bâton. Du moins c'est ce que m'a raconté Faimable Valsantini; car, dans ces affaires de galanterie, je n'ai point d'expérience. Je crois qu'il n'y eut jamais voyageur en Italie moins fortuné que moi» ou les autres sont bien menteurs. Les Napolitains se battent fort bien à Tépée ; l'éducation des hautes classes est souvent très-distinguée. (J'ai vu de jeunes princes ressembler à des Anglais.) Ces deux raisons rendent le sot importun moins fréquent à Naples qu'ailleurs. A Rome, Topinion en fait justice et Texile dans les cafés. En y réfléchissant, je vois que je n'ai pas connu un seul abbé qui fût un sot. Je ne parle pas des curés de campagne que la bonne compagnie enivre par plaisanterie, et encore plusieurs ont-ils le plus rare talent pour prendre des grives au rocolo. C'est un des plus vifs plaisirs de la Lombardie. Les dames raffolent des uzei colla polenta. On prend au filet, à la fin de l'automne, une immense quantité de petits oiseaux {uzei) qu'on sert en rôti sur une pâle jaune faite au moment même avec de la farine de maïs et de Teau chaude. Cette polenta est pendant toute l'année la nourriture du paysan lombard. J'ai passé les plus agréables matinées au rocolo de M. Cavaletti, à Monticello» avec trois prêtres. Cet air délicieux du matin donne un accès de joie animale. Le soir les délices et la joie du souper avec les uccelletti, la polenta et le vin général, semblent reculer les bornes de l'existence du côté des plaisirs si vifs de la bête. Je voudrais voir un méthodiste anglais transporté au milieu d'une telle ivresse; il éclaterait en injures ou irait se pendre (Voir Eustace parlant de la joie italienne). La bonhomie allemande ou suisse s'en accommode très-bien; plusieurs des symphonies d'Haydn peignent ce genre de bonheur. Si j'avais le talent de madame Radcliffe, quelle description je ferais de Monticello ! (près de Monte*Vecchia» au nord de Monza). La sensation du beau vous y arrive par bouffées de tous les côtés ^ * Je voudrais que Ton pût n'imprimer que pour quarante personnes ; mais comment les deviner? Madame Roland ne passait peut-être que pour une pédante aux yeux de ses amies, qu'elle choquait par ses sentiments. Le malheur, c'est que Ton connaît si bien les personnes de qui

Uiyiiized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 145 U y a deux vers de Properce que j'ai oublié de citer, en parlant des univ. italiennes : Heu ! malè rino artes miseras hsc aecula tractant, Jam tener asmeyit munera velle puer. Mais dans quel pays ne peut-on pas les répérer ? Uamoor physique conduit à la cruelle vérité qu'ils rappellent, et c'est la passion qui en éloigne. Il faut deux ou trois ans aux dames italiennes pour s'apercevoir qu'un très-beau garçon peut n'être qu'un sot ; comme ce n'est qu'au bout de deux ou trois ans qu'un homme d'esprit qui se met mal et remue gauche ment peut passer à Paris pour n'être pas un sot. Toute la vivacité spirituelle de Bologne tient à la bonté du légat ; s'il a pour successeur un ultra, en six mois de temps ce pays peut devenir abominable et fort ennuyeux. Je trouve que Ton n'y adore pas assez le cardinal Coosalvi et le bon pape Pie VII, qui s'occupe de beaux-arts et de nommer des évêques. Je soutiens des thèses en faveur de ce souverain, ce qui n'est pas sans danger : c'est un étranger libéral qui a peuplé les cachots de Manloue. L'Italien, si méfiant individuellement, pousse la confiance jusqu'à la duperie dès qu'il complot : société des Régénérateurs en Suisse, sous le ministère de N. Pasquier. 6 janvier. — Le ton vantard et gascon qui, dans les armées de Napoléon, était si utile, et s'appelait la blague, a peuplé les officiers italiens. Le jeune et beau capitaine R*** est aussi simple, aussi naturel dans ses façons que si de sa vie il n'eût appliqué un coup de sabre ni mérité une croix. Ce n'est que bien rarement que Ton entrevoit que, si on le fâche, il se fâchera ; cette simplicité de si bon goût, ce me semble, me rappelle le brave commodore américain Noris, Je m'accoste volontiers du l'on voudrait ne pas être lui ; et, romme on redoute pour ses sottises l'ironie qui les gêne, des êtres placés à l'autre extrémité de l'échelle morale ont pourtant de rinfluence sur nous. Que dis-je ? le dégoût qu'ils inspirent porte quelquefois à un ton tranchant et dur qui peut choquer les âmes délicates. C'est ainsi que les flatteries de si mauvais goût sur l'honneur national, qu'on lit tous les malins, entraînent quelquefois à énoncer durement les désavantages de la France. Digitized by Google

146 ŒUVRES DE STENDHAL. capitaine R*** ; et il voit tout le plaisir qu'il me cause quand il veut bien me raconter une histoire. Hier soir, à deux heures du matin, en nous retirant, il me dit : c Le comte de T..., mon oncle » était le plus doux des hommes. Un jour, à Bergame, c'est mon pays, un sbire le regarde avec attention, comme il passait. « Dieu que cet homme est laid ! » dit mon oncle. Dès le lendemain, au casin des nobles, H s'aperçut que ses amis avaient avec lui un ton singulier et un peu mûr. Enfin, trois jours après, lui dit : a El le sbire ? Quand finis-tu cette affaire ? « — Quelle affaire ? — Diable, reprend T... d'un air sévère, c'est-ce que ça en restera là ? — Quoi, ça ? — Le regard insouciant lent qu'il t'a lancé. — Qui ? ce sbire de l'autre jour ? — Certainement. — Je n'y pense plus. — Nous y pensons pour toi. • « Enfin le plus doux des hommes fut obligé de marcher pendant trois jours avec un fusil à deux coups chargé à balles. Le troisième jour, il rencontre enfin, dans la rue, ce sbire qui l'avait regardé d'une manière inconvenante et le tint roide mort à ses pieds de deux coups de fusil. Cela eut lieu vers 1770. Mon oncle alla passer six semaines en Suisse, et puis revint tranquillement à Bergame. Comme un homme doux et humain, il fit du bien à la famille du sbire, mais en grand secret. Il eût été déshonoré et chassé du casin des nobles si T... eût pu penser qu'il redoutait une vengeance et cherchait à la prévenir. Si le comte R... n'eût pas tué le sbire, il eût été ce qu'est dans le Nord un homme qui reçoit un soufflet. » Le magnifique Corner, le noble Vénitien qui gouvernait Bergame en ce temps-là et dirigeait la justice criminelle, pensait comme la société et n'eût plus admis chez lui le comte R..., s'il n'eût pas tué le sbire. Ce Vénitien était l'homme le plus gai ; tous les jours il jouait au pharaon jusqu'à quatre heures du matin, chez sa maîtresse, où il recevait toute la noblesse ; il donnait les fêtes les plus bizarres, mangeant chaque année deux ou trois cent mille francs de sa fortune, et, du reste, eût été bien surpris si on lui eût proposé de faire arrêter un noble, pour avoir tué un sbire. Les noms, les lieux, les dates, tout est changé ; il n'y a d'exact que le

HOME, ISÂPLEb ET FLOUENC^ 147 Milan» qui n'est qn'à dix lieaes de Bergame, avait en borreur les coups de fusil lires dans la rue. Aussi les nobles de Bergame méprisaient-ils la douceur des Milanais, et ils venaient au bal masqué de la Scala avec le parti pris d'y Êiire des insolences à loat le monde. Allons à Milan donner d^ soufflets, se disaient-* ils entre eux, au moins ; c'est ce que me raconte le capitaine R**\ Depuis, Napoléon est venu repclrir tous ces caractères, et rofficier milanais, se battant à Raab ou en Espagne, a été brave comme Tofficier de Bergame ou de Reggio^ Ghes le simple soldat italien, le courage militaire est un accès de colère, plutôt que le dësir de briller aux yeux de ses camarades, et une pique d'amour-propre. Jamais Ton u*eutend de plaisanteries sur le champ de bataille. 7 Janvier. — Un de mes nouveaux amis me rencontrant un de ces soirs, me dit : « ÂUei-vous quelquefois, après dîner, chez la D***? — Non. — Vous faites mal; il faut y aller à six heures : qmlche voila si bnsca vria tassa di caffè (quelquefois on y accroche une tasse de café). Ce mot m'a fait rire pendant trois jours. Ensuite, pour mortifier mon étrangeté, je me suis mis à aller fréquemment après dîner chez madame D***; et, dans le fait, souvent, par ce moyen, f ai épargné les vingt centimes que coûte une tasse de café. Hier, chez celte dame, on vint à discourir de la finesse des p Je parlai à mou tour; je plaçais le laux ^ pour savoir le vrai, et disais sans doute force sottises; car madame D^*, impatientée, me prend à part et me dit : « J'ose compter sur votre parole d'honneur ; jurez-moi que tant que vivra monsignor Codronchi, vous ne soufflerez mot du manuscrit que . je vous remettrai demain matin à dix heures. * Je n'ai garde de manquer à ce rendez- vous, quoiqu'il n*y eût point de tasse de café à busquer. J'emporte précieusemoit chez sens moral des anecdotes. Qu'importe à un étranger à deux cents lieues de distance, et après dix années d'intervalle, que le héros d'un conte s^appelle Albizzi ou Traversari? Regardez, je vous prie, toutes lesanec^ dotes comme de pure invention, comme des apologues. Celle-ci s'est peut-être passée à Trt'vise (18'20)). ' Le général Bertolclti, si brave, est, je crois, de Milan. Piao a été aussi brave

148 (EUYUtIS DE STENDHAL moi un volame carré, petit
 iii«4^, écrit avec de Tencre jaooe; car l'Italie ne sail pas faire de reucré,
 mais elle sait remployer. H est impossible de montrer plus de finesse, et
 surtout de moins parler en vain, que lauteur de la vie anecdolique de
 mousignor GodroDohi» grand aumônier du royaume d'Italie 80U8
 Napoléon. Jamais une plirase vague, jamais de ces considérations géucrales
 et mortelles, par lesquelles nos petits historiens nous f(mt si cruellement
 payer le plaisir d'avoir eu des hommes de génie. Dans les quatre cents pages
 du manuscrit, il n'y a pas un en effet ou un d'ailleurs inutile. Je conclus deux
 choses de ma lecture : l*' Jamais, hors de TUalie, on ne se doutera de Tari
 nommé politique*; Sans patience, sans absence de colère, on ne peut
 s'appeler un politique. Napoléon était bien petit sous ce rapport» il avait
 assez de sang italien dans les veines pour voir les finesses» mais il était
 incapable de s eu servir. 11 manquait d'une autre qualité principale du
 politique : il ne savait pas saisir Toccasion qui souvent u existe que pendant
 quelques heures. Par exemple, pourquoi» en 1809» ne pas donner le
 royaume de Hongrie k Tarchiduc Charles, et en 1813 dix millions à H.
 M***? Cette vie de monsignor Codronchi qui, depuis trente ans, est
 archevêque de Ravcnnes, rappellerait les meilleurs portraits du duc de
 SaintSimon, si Tauteur cherchait le moins du monde Tépigramme* Loin de
 là, il ne montre pas plus de haine pour le vice que de penchant pour la vertu.
 Dans cet écrit, il n'y a rien de mis polir l'effet, mais il n'y a rien à rabattre;
 c'est un miroir. Il n'y a d épigramme que dans l'idée d'écrire de tels détails.
 Si jamais on imprime l'épisode Malvasia» le monde sera étonné ^ ; la
 lecture de cette vie fatigue; jamais l'auteur ne cherche à amuser le lecteur. *
 Manière tV.inicncr les ' iilrcs à faire ce qui nous est agréable, dans les cas
 on l on ne peut employer ni la l'orce ni l'argent. * Je n'ai manqué à nia
 parole que pour le seul lord Byron. Dans la chaleur de U discussioLi cl pour
 lui prouver une lliéorie morale, j'eus la lolie do raconter cet éjiisode à ce
 grand poêle. Il me jura qu'il le mellrait en vers ; je ne l'ai poinl Irouvc dans
 Don Juan. Monsignor Godroaciii, homme supérieur, vient de mourir en
 1826. V

ROMK, NAPLES ET FLORENCE. 149 Par le conseil de M. Izimbardi» j'ai acheté cent cinquante volumes d*li!storiens italiens du moyen âge; j*ai adopté trois guides pour me conduire dans ce labyrinthe : Thisloire de PignoUi, qui, à propos de la Toscaue, esl obligé de parler de toute riialie ; Carlo Verri, et enfin, pour la partie dogmatique de Tliistoire des papes» VEsprit de V Église, de M. de Potter. Les jours de pluie ou de litna (spleen), je lis une période de quarante ou cinquante ans, suivant les événements, dans ces trois guides; ensuite je cherche dans les cent cinquante volumes tout ce qui a rapport à cette période. G*est une occupation très-attachante et qui (ait bien contraste avec la vie tout en dehors d*un voyageur. J'ai abandonné ^smondi, comme ultra-libéral, et d'ailleurs ne voyant pas dans les incidents de T histoire ce qui peint le cœur de rbomme; c'est là, au contraire, tout ce qui m'intéresse. J'ai eu plus de peine à me détacher de Muratori; mais enfin c'est un prêtre, et j'ai fait vœu de ne jamais croire un prêtre qui écrit Thistoire, de quelque religion quil soit. Far cette élude du moyen âge, chaque ville et presque chaque village où je passe devient intéressant. Ou a raconté toute la soirée, chez madame Filicori, des anecdotes de vengeance. J'ai été frappé de Taventure de Gamille dans les bois de la Sesia^, Je reviens d'une course aux bains delà Poretia. J'ai une provision de miracles et d'anecdotes ; mais mon imprimeur ne se soucie pas d'imprimer les plus piquantes. Le voyageur qui ne sentira pas la vérité de ces paroles d'Aifieri ne comprendra jamais ce pays : « Ghe pià? La modema Italia, neir apice délia sua viltà e nullità, mi manifesta e dimostra an* cora (e il deggio pur dire?) agli enormi e subliuii delitti che tutto di vi sivau commettendo, cU'ella, anche adesso, più che ogui altra contrada d'Europa, abbonda di caidi e ferocissimi spiriti a cui nuUa manca per far alte cose, che il campo e i mezzi*. » (Il Principe e le Letteret p. 3^5.)

* Voir celte anecdote dans le volume de V Amour, page 68. • « Que dirai-je enfin? L'Italiu mo lernc, arrivée au conil)le de la nullité et (le l'ahaissoiiciit, nie dcinoiilre encore (^raül Dieu ! dois-jc le dire?) par les crimes cx('crn)>lcs et pourtant sublimes «pie diaque jour voit commettre, qu'elle abojide, même aujourd'hui, et plus qu'aucun autpc pays 9 Digitized by Google

150 ŒUVRES DE STENDHAL. Ce n'est pas les actions plus ou moins utiles aux hommes» c'est accomplissement scrupuleux des rites qui» en ce pays, conduit au bonheur éternel. L'italien sent et croit qu'on est heureux ici-bas en satisfaisant ses passions, et dans sa vie, pour avoir satisfait aux rites. Les moines mendiants forment la conscience du bas peuple, et le bas peuple recrute le corps des laquais et des femmes de chambre qui forment la conscience des nobles. Heureuses les familles pauvres où la servante unique vit avec les maîtres, et d'ailleurs est trop occupée pour jaser avec les enfants! Un homme sage de ce pays qui a des enfants, s'il a la folie envie de n'avoir pas l'âme envahie par leurs sottises, à dix-huit ans doit prendre des domestiques allemands, ou au moins des Lombarde (riverains du lac de Gôme et du lac Majeur). Le crime est aussi rare à Milan ou à Bellagio qu'en Ecosse. Les préjugés donnés par de bons Allemands étant différents de ceux du pays prendront moins sur l'esprit des enfants. Il y a quinze jours que» près de la Poretta, le peuple d'un village était terrifié à la lettre par un spectre noir qui se montrait dans les airs. Les partisans des Français niaient le spectre et passaient pour des impies qui attireraient des malheurs au pays; et, ce qu'il y a de plaisant» c'est qu'ils ne niaient que du bout des lèvres. L'immense majorité mourait de peur; ce dont les prêtres profitaient pour faire des allusions à la fin du monde. Un peu plus, chez ce peuple, dont l'âme a été pétrie par les moines mendiants, devenait fou. Les paysans ne labouraient plus que le nez en l'air pour voir si le diable ne venait point les enlever. Force messes furent dites, force scapulaires portés par les bûcherons; car cette classe estimable semblait surtout menacée par le spectre. Deux de ces bûcherons auxquels j'ai parlé chez de l'Europe, en âmes ardentes supérieures; à toute crainte, et à (pour rien ne manque» pour s'immortaliser, à l'issue d'une bataille et le moyeu d'agir, voyez l'extension de la longueur de cette phrase; c'est le défaut de la prose italienne chez Boccace l'imitateur sur le modèle de la prose de Cicéron. A l'instinct dit ailleurs: « La pianta uomo nasce più robusta qui che altrove. » (L'homme naît plus vigoureux en Italie que partout ailleurs.) Rien n'est plus véritable. Donnez pendant vingt ans un Napoléon aux Romains, et vous verrez. Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE! : 151 M. R*** sont les plus
madrés du monde; on voit, s'il s'agit de faire un marché, qu'ils connaissent
le cœur humain mieux cent fois que nos paysans français. Mais depuis six
siècles le caractère national est empoisonné par les moines mendiants. Ici,
une jeune femme qui rencontre un moine, s'arrête pour lui baiser la main.
J'ai vu cent fois ce spectacle et les yeux brillants du moine. Le spectre dont
je parlais, après avoir été l'occasion de plus de cent messes, fut tué d'un
coup de fusil ; car c'était un aigle de première grandeur qui cherchait à
enlever des chevreaux. Ces bûcherons, si fâchés, n'avaient pas reconnu un
aigle* Je tremble pour le sort futur de l'Italie. Ce pays aura des philosophes
comme Beccaria, des poètes comme Albi, des soldats comme Santa
Rosa; mais ces hommes illustres sont à une trop grande distance de la masse
du peuple. Pour l'état actuel et le gouvernement de l'opinion, il faut
un Napoléon, et où le prendre? M. de Metternich a raison, une raison de
barbare si vous voulez ; mais il ne ment pas en avançant que le
gouvernement de l'opinion ou des deux Chambres n'est pas un véritable
besoin pour l'Italie; ce n'est un besoin que pour quelques âmes généreuses
qui ont vu les pays étrangers ou lu des voyages. Et encore ces âmes
délicates, arrivées au pouvoir et ne sachant pas agir. Je ne vois nulle part
des Mirabeau, des Danton, des Garnot. Quoique je n'aie pas mission pour
approximer le moins du monde l'économie politique» je note le fait suivant
: Une maison de commerce vient d'acheter d'avance une certaine chose
appartenant au gouvernement papal, laquelle je ne puis autrement désigner.
Elle a payé un million trois cent mille francs. C'est au fond un emprunt que
vient de faire le gouvernement papal de Bologne; mais le curieux^ c'est
l'histoire de cet emprunt : cela vaut mieux qu'une anecdote galante. Cinq ou
six vieux personnages ont été gagnés, non par leurs maîtresses en titre, mais
par de jeunes personnes qui^ on leur avait juré, ne leur avaient pas parlé
quatre fois en leur vie. La finesse des banquiers a tout découvert. C'est
à M. Oherardi que je dois tous ces détails fort curieux pour moi parce que
je connais les Digitized by Google

152 ŒUVRES DE STENDHAL acteurs; la comédie est toute faite, c'est une belle comédie en cinq actes, pleine de caractères non desséchés jusqu'ici et sans amour fade. Il ne manque plus qu'un poète pour oser l'écrire; mais à ce point-là je conseillerais de se bien cacher. M. Gherardi et moi avons calculé les droits de commission, les droits d'escompte et le droit de courtage, touché par un associé de la maison; tout cela, réuni à l'intérêt avoué fait quatorze pour cent par an. M. G*** est d'avis qu'aucun des p, d'ailleurs si fins, intéressés dans cette affaire, ne sait assez d'arithmétique pour faire ce calcul qui nous a pris dix minutes. Beaucoup de petits capitalistes vivent ici en prêtant de l'argent sur nantissement au moment de la récolte des vers à soie. Au bout de trois mois ou cinquante jours, les paysans leur rapportent leur somme avec un intérêt de neuf pour cent. A Milan, les faiseurs d'affaires de ce genre s'appellent brou-brou. Ils ont fait leur nid avec beaucoup d'adresse derrière le Code civil de Napoléon et le Code autrichien, ici, dans les grandes circonstances, quand vous êtes victime d'une coquinerie trop forte, votre confesseur vous ménage un accès auprès du cardinal-légal ou de son chapelain. Vous vous jetez aux pieds de Vénérabilissime et il fait peur au brou-brou. (J'ignore le nom bolonais de cet animal.) S'il s'agit d'un mariage au nom du scandale produit par l'archevêque fait pair au père du jeune homme. Ce pays rappelle Gretna-Green. Deux amants donnent dix écus à un prêtre qui les marie dans une église de village, et le mariage est valide; car quel que soit le prêtre, la dignité du sacrement est intervenue. (Heureusement l'archevêque actuel et le légat sont des modèles de vertu et point galants.) Un brou-brou de mes amis à Milan, se félicitait de voir la mise en activité du Code autrichien. Ce code porte la marque du pays de fabrication; il est rempli d'une candeur bête qui donne beau jeu à la finesse italienne. Pour condamner à mort un brigand atroce comme Gerini il lui fit son aveu. J'ai écrit au propriétaire d'une terre qui est à vendre, entre Bologne et Ferrare. Il y a une maison fort belle; cette terre rapporte dix-huit mille lianes de rente nettes impôts payés: on en demande cent quatre-vingt mille francs, et on la laisserait pour rien.

ROME, NAPLES ET FLORENCE. ihZ cent cinquante mille.

Mais à combien de vexations un niallieureos propriétaire iresl-il pas eu buUe * ! Pour être propriétaire eu ce paySy il faut avoir un titre et uu grand nom. 8 janvier. — Peu de jouissances de musique ici; les belles voix sont ailleurs. J'ai été tout à la société et à la peinture. Grâce à de sages conseils, je me suis lié d'abord avec les hommes. Ma plus belle conquête, c'est monseigneur le cardinal Lante, légat de Bologne, c'est-à-dire vice>roi tout-puissant. Je n'avais parlé de ma vie qu*au cardinal M*'* , qui m*avait semblé commun cl souvent grossier. Le cardinal Lante est au contraire un grand seigneur, obligé seulement par son habit noir à passepoils rouges, à certaines convenances qui ne le gênent pas deux ibis par soirée. Je compare, dans mon esprit, ce grand seigneur Italien à Taimable général Narbonne» mort à Witlemberg, ou à tel grand seigneur empesé

iHA IËUYRËS DE STëKDUAL. ramiliarilé. Il ne faut pas se
 figurer que rien soit donné à Fétourdie et par abandon, mille fois moins qu'
 en France. On sent le prix extrême du peu que Ton accorde. Cette réserve
 tsubite m'a semblé quelquefois presque indécente. Au milieu d'une
 discussion où Ton semblait oublier la différence des sexes, elle avertit que
 c'est l'idée dominante. L'Italien le moins galant, un savant de quarante ans,
 sent ici, comme par instinct, comment il est avec une jeune ûUede dix-huit
 ans à laquelle il n'a pas parlé dix fois. J'ai observé chez les trois ou quatre
 jolis garçons faisant fonction de fat à Bologne, que les petits soins de la
 mise soignée, occupation chérie de Tétré ilegmatique et vaniteux dans le
 Nord, sont ici le plus pénible devoir. Hier je suis rentré chez un fat avec lui,
 à huit heures du soir; il voulait s'habiller pour venir avec moi chez madame
 B***, aimable Française aveugle; jamais il n'en a eu le courage, et je l'ai
 accompagné directement chez sa maîtresse, où je l'ai rejoint une heure
 après. La grande affaire du héros de Boud-Street est de clouer une
 affectation à l'action la plus simple. Cette action a-t-elle quelque importance,
 il ne songe qu'à se donner l'air de la mépriser. Passé Milan, je n'ai plus vu ce
 genre-là. Ici de beaux jeunes gens sautent des fossés à cheval; mais ils
 mettent toute la joie et l'importance possible à bien sauter ^ * Ce n'est qu'en
 voyage ou lorsque les accidents sont à redouter que l'Italien descend aux
 précautions; mais alors les précautions ne le distraient pas de sa rêverie ou
 de sa passion, elles deviennent l'objet de sa passion. L'auteur a besoin de
 toute l'indulgence du lecteur; souvent on trouvera des contradictions
 apparentes, telles que celle-ci, et même des fautes les plus graves. L'auteur
 n'avait pas six volumes à sa disposition en traçant ces notes rapides. Il a fort
 peu de mémoire : ce voyage n'est donc qu'un recueil d'observations où les
 doctes pourront relever mille erreurs. La maison de l'auteur a été visitée vingt
 et une ou vingt-deux fois. L'aspect d'un livre irrite le douanier, qui est censé
 savoir lire, et qui se voit tancer trois fois par mois pour avoir laissé passer
 un Compère Matthieu sous le faux titre de Vie de saint Ambroise, A la
 douane de Mendrisio, je fis cadeau de tous mes livres au douanier étonné.
 Dans chaque ville, j'achète sept à huit volumes, qu'en partant je dépose chez
 le maître de l'hôtel. Les livres italiens imprimés en France voyagent par le
 roulage, dans une caisse à part, et jusqu'ici on ne les a pas arrêtés. Digitized
 by Google

155 Je ne trouve pas en Italie de femmes qui aient habitué l'âme de leur humeur[^] comme j'en ai vu dans le Nord, et, par exemple, à Genève *. Ici la plupart des femmes suivent le système de conduite qu'elles croient sincèrement le chemin du bonheur. Voilà une phrase bien ridicule : elle dit une fausseté. On voit qu'elle est écrite par un homme du Nord; je la laisse comme exemple du danger que je côtoie sans cesse : une Italienne est bien loin de suivre un système de conduite. Ce mot sent d'une lieue le pays protestant et triste. Qu'elle ait un amant ou qu'elle n'en ait pas, une femme de ce pays, depuis seize ans jusqu'à cinquante, est la proie de huit ou dix idées dominantes qui durent chacune dix-huit mois ou deux ans. Ces passions la subjuguent, l'occupent entièrement et l'empêchent de sentir que la vie s'écoule. Une femme qui aurait habituellement de l'humeur ne verrait personne autour d'elle, de quelque fortune qu'elle pût disposer par son testament. Elle n'aurait tout au plus que des prêtres qui viendraient pour dîner. Dix-huit fois sur vingt, quand vous dites à un Italien : « Pourquoi n'allez-vous plus dans telle maison? — Mi seeo, » répond-il (Je m'y ennue). Excepté les fournisseurs, actuellement occupés à duper le gouvernement papal et à lui prêter de Targem à dix-huit pour cent par an, je ne vois personne à Bologne qui rende des devoirs. Quelle immense source d'ennui ils ont de moins que nous! « Vous alliez tous les jours dans cette maison, dit-ⁿ à un Italien; d'où vient qu'on ne vous y voit plus? — La femme est morte, répond-il, la mère est devenue bigote, et mi scco. » Tant tenu, tant payé ; dès qu'on s'ennue quelque part, un n'y va plus. Cette conduite ne fait pas l'éloge de la reconnaissance; mais, à tout prendre, cela diminue la masse de l'ennui existant chez un peuple. Qui veut avoir du monde est obligé à n'être pas dolent. A Paris Ton étouffe, par le manque d'air, dans les salons les plus à la mode; à Bologne, le jour suivant l'étouffade, l'homme opulent ne verrait personne dans son salon. Ce manque d'oxygène donne de l'humeur pour une soirée, et l'on connaît ici le prix d'une soirée. Le jeu est agréable, parce qu'on n'y est point poli ; on *

Pnm faced women. Digitized by Google

charlemagne. On voit des gens riches et nullement avares fous de plaisir pendant un quart d'heure, (parce qu'ils ont gagné quatre jolis sequins d'or. Ils quittent le jeu à l'instant, et, pendant dix minutes» tiennent cet or dans leur main, examinent l'impression» le millésime des sequins, font des plaisanteries sur le souverain dont ils offrent la face. Hier, élégie sur Napoléon, à propos d'un beau double napoléon, tout récemment gagné au jeu : « Quel povero matto ! ci ha rovinati ed ha rovinato lui. » Oserai-je dire que la décence au jeu est une convention ? Que personne n'en ait, personne n'en manque. Tout le monde faisant charlemagne can grand gusto, la chance est égale, e di piu v'è il gusto. 9 janvier 1817. — Ce soir j'ai eu l'honneur de faire la conversation pendant longtemps avec S. E. monseigneur le cardinal Lante. Voudrait-il me tâter ? Biais, en vérité, à quoi bon ? Quoi qu'il en soit de la cause de ma faveur, les manières de Son Éminence dans la discussion sérieuse sont à peu près celles d'un conseiller d'État sous Napoléon. Son Éminence a moins d'importance, plus d'esprit et plus de gestes. Dès qu'on approche d'un mensonge nécessaire, un petit sourire fin et presque imperceptible avertit qu'on va parler un instant pour la galerie. Dès le huitième jour, il me dit : ce Monsieur, j'ai remarqué qu'un Français, non militaire, s'il est allé à la guerre, ne manque pas de raconter comme quoi il lui est arrivé une nuit de dormir sur un mort qu'il n'avait pas aperçu dans la paille, au fond d'une grange. De même, un Français rencontre-t-il un cardinal, il ne manque guère de peindre ce prince de l'Eglise lui lançant de prime abord deux ou trois phrases bien athées, et allant ensuite prendre une glace à côté de sa maîtresse qu'il ne quitte plus de toute la soirée. — Un cardinal parlant mal de Dieu, Éminence, cela est à peu près aussi vraisemblable qu'un conseiller d'État de Napoléon médissant du système continental. » La supériorité d'un cardinal est tellement incontestable, en terre papale, que, pour peu que ce personnage ne soit pas le dernier des hommes, il a de la bonhomie. Un cardinal crée le souverain deux ou trois fois en sa vie, et, du reste, se moque de toutes les lois. J'ai eu la gloire d'inspirer au cardinal Lante

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 157 Yemie de parler. U dit à un étranger, par imprudence et besoin desfogarsi (lo give vent to his passion), des choses qu'il éviterait avec un habitant de Bologne. 11 me questionne de préférence sur des ridicules que je n'aimerais pas qu'on trouvât décrits dans mes papiers. Hier, après m'avoir parlé une heure : « Allons, monsieur, me dit-il, il faut de Tégalié dans le commerce. Payez moi mes contes snr Rome par des anecdotes sur Paris. Par exemple, quel homme est-ce que monsieur l-o-bez-dou-i-ou -r.\? » J'ai été fort embarrassé ; je ne conq)renais pas du tout, et le cardinal croit parler français supérieurement. Pendant que je cherchais en vain nn mot pour nie tirer d'affaire , et que je devenais gauche à vue d'œll, le cardinal redit deux ou trois fois : « Monsieur I-o-bez-dou-i-ou-ra. — C'est donc un personnage bien puissant, ajoule-t-il enfin, que ma question vous embarrasse? » Faute de mieux, je n'ai prolesté que faiblement du peu de (erreur que m*inspirait monsieur I-o*bez-dou-i-ou-ra. « Il a bien mal mené votre ministre de la guerre, » ajoute le cardinal. Ce mot me rend la vie; j'ai vu qu'il s'agissait de M. Jobez du Jura. Après ma réponse, « r4'est Paris, a dit en soupirant le cardinal Lante, qui est la capitale du monde ; un homme qui monte à la tribune est connu en Europe. — Éminence, Rome a été deux fols la maîtresse du monde, sous Auguste comme sous Léon X, et j'admire bien plus la seconde fois que la première. » Je note ' une réponse aussi simple, parce qu'il est toujours indispensable de flatter un Romain sur Rome; c'est comme un Français vulgaire sur la gloire de nos armées, la victoire, etc. Le cardinal a repris d'un air rêveur : < Oui; mais si vous Français, vous continuez à être les maîtres de l'opinion, que sera Rome dans cent ans? » L'aide de camp du cardinal me dit, comme fait sérieux, mais sans louer ni blâmer (cette nuance caractérise le prélat romain), que Ravenne, petite ville de douze mille habitants, vient d'acheter soixante-deux exemplaires de la Logique de M. de Tracv, traduite par M. Compagnoni, Aucônîlain brillant d'esprit. C'est Tun des hommes les plus remarquables recrutés par Napoléon, qui, l'ayant entendu parler, le lit sur-le-champ conseiller d'État. Ce même prélat m'a dit une chose que je pense depuis la mort 0. Digitized by Google

158 ŒUVRES DE STENDHAL. da maréchal Ney, mais que je me garde d'avouer. Un des grands et signalés boeufs de la France, c'est d'avoir perdu la bataille de Waterloo ; ce n'est pas la France, c'est la qui a perdu cette bataille. . Une femme de la société, dont Tamant est mort il y a six mois, et qui est triste, c'est-à-dire réfléchissante sur le sort de l'humanité, me disait ce soir, à la fin d'une longue conversation : f Une Italienne ne compare jamais son amant à un modèle. Mais qu'ils sont amis intimes, il lui coule les caprices les plus bizarres pour ses amours, sa santé, sa toilette ; elle n'a garde de le trouver singulier, original, ridicule. Comment arriverait-elle à cette idée ? Elle ne le garde et ne l'a pris que parce qu'elle l'aime ; et l'idée de le comparer à un modèle lui semblerait aussi bizarre que celle de regarder si le voisin rit pour savoir si elle s'amuse, les bizarreries lui plaisent, et, si elle le regarde, c'est pour chercher à lire dans ses yeux comment il l'aime en ce moment. — Je me souviens, dis-je, qu'une Française écrivait il y a un an : « Je ne crains rien tant dans mon amant que le ridicule. » — Une Italienne, eût-elle l'idée du ridicule, reprend inadamablement, son amour l'empêcherait à jamais de l'apercevoir dans ce qu'elle aime. » — Heureuse erreur ! Elle est, je n'en doute pas, la principale source du bonheur de ce pays. Je supprime trente pages de descriptions de Bologne que Ton trouvera écrites, et avec une grâce que je ne saurais atteindre, à la fin du premier volume du président de Brosses, page 550. M. de Lalande, Tathée, passa huit mois en Italie ; mais tous les jésuites du pays eurent l'ordre de lui envoyer des mémoires sur le lieu de leur séjour : de là son plat voyage en neuf volumes. Il voit tout par la lorgnette des jésuites ; mais c'est un bon itinéraire. Il rabaisse tous les hommes distingués vivant en 1776 ; c'était l'usage des bons pères, rien ne maintient davantage le statu quo. Le meilleur itinéraire est celui dont le libraire Valon Vassassine, c'est-à-dire, des livres hors de la société se donnent entre eux des coups de couteau ; mais les trois quarts des gens ayant plus de six mille francs de rente n'y sont pas payés pour mentir. En 1770, (qui était payé pour mentir, en France ? Aussi était-on gai. (Note ajoutée en 1826.) Digitized by Google

ROME, NIPLES ET FLORENCE. 159 iardi, de Milan, vient de publier la quinzième édiUoa.MM. Reiuu, . Bossi, de Gristoforis» Compagnoni et autres sayanls milaoais ont bien voulu founiir quelques niotices. Je conseille le protestant Blisson et Forsyth ; le premier voyagea en 4688, le second en 1802. Ou peut cousuUer Monlalgue (1580) et Duclos (1760). 10 janvier 1817. — Je me trouve en quelque sorte le favori du cardinal. G^estun homme vif qui oublie souvent la prudence, surtout à la fin des soirées, quand le vent est chaud et qu'il ne souffre pas. Pour n'être pas victime de nia faveur» je me suis mis sur le pied de lui faire librement des questions sur les femmes. SI le cardinal fait Timportant, je le planterai là. A quelle place peut-il me nommer * ? Jusquicl Son Éminence me répond par les biographies les plus comiques, c'est-à-dire les plus singulières ; car il ne cherche nullement à être plaisant. Un Italien ne iaît jamais grimacer ses figures; aussi elles ne se res* semblent pas toutes comme celles de nos conteurs gens d^esprlt. Les personnages de ceux-ci sont toujours emtveiltùble\$, comme dans les comédies de Picard, cVsl-à-dire jamais indivis ihieis. Nos conteurs ne sont pas peintres ; ils constriiisetit de la philosophie contemporaine (ceci est un mot de mathématiques), et par conséquent n^apprennent rien au philosophe. Leurs histoires sont le contraire du Peeorohe ou de la Vie de Benvenuto CeUini. C'est le livre qu'il faut lire avant tout, si Ton veut deviner le caractère italien. Le cardinal Laiile est un homme de beaucoup d'esprit, et cependant je remarque que souvent ses anecdotes manquent de chute piquante. L'anecdote, en Italie, se contente souvent de peindre d'une manière forte, mais correcte et non exagérée, une nuance de sentiment. Si j'avais un secrétaire ce soir, je dicterais un volume de tout ce que Son Éminence m'a dit de caractéristique sur les femmes * L'homme venda dit au libéral : « Si toub feignez de préférer à votre propre fortune les avantages de tous, c'est que vous n'aves aacaae chance d'obtenir un bon lopin du budget. » C'est pour éfiter cette objection que je me suis smi d'un sentiment bas. uiyitized by Google

160 ŒUVRES OE STËKDUAU dont la beauié ou la
physionomie m'intéresse ' ; par exemple, celle dont je n ai pu apprivoiser
i^amant, la marchesioa I^iella. Un homme en était éperdument amoureux ;
c*é(alt un avocat gë* nois qui venait de lui (aire gagner un procès
considérable, et qui, pendant six mois, l'avait vue tous les jours. La veille du
départ de ce pauvre amant qui, après mille relards, relournait à Gènes,
voyant sa passion sans espoir, comme il était dans le salon à pleurer en
silence, I^ella prend un flambeau et lui dit : c Suives-moi malheur de cet
homme.» Il n'y a peut-être pas une femme d'esprit h Bologne qui n'ait aimé
d'une manière originale. Une des plus belles s'est loué à iait empoisonnée,
parce que son amant lui préférait une dame russe. Elle a été sauvée, parce
que cette nuit-là le feu prit à sa maison. On la trouva déjà privée de
sentiment dans sa chambre remplie de vapeur de charbon. Un serin dans sa
cage était tout à fait mort; ce qui, le lendemain, produisit un sonnet en
bolognese. Excepté eu matière d'argent, rinsouciance de Tave-* nir est un
grand trait du caractère italien; toute la place est occupée par le présent.
Une femme est fidèle à son amant qui voyage pendant dix*bultmois ou
deux ans; mais il faut qu'il écrive. Meurt-il, elle est au désespoir, mais par
l'effet de la douleur d'aujourd'hui et non en pensant à celle de demain. De là
le manque de suicides par amour. C'est une maxime parmi les ^ amants,
que, lorsqu'on va passer quelques mois loin de sa mattresse, il faut la quitter
à demi brouille. A Bologne, Tamour et le jeu sont les passions à la mode; la
musique et la peinture les délassements ; la politique, et sous Napoléon
Tambitioo, le refuge des amants malheureux. Mais les anecdotes qui
prouvent tout cela et qui me font un plaisir extrême, à moi curieux,
sembleraient plates et sans sel au nord des Alpes. Elles peignent peut-être
avec vérité des âmes singulières; niais il ne faut pas être singulier. L'on me
nierait mes faits tout simplement et l'on s'écrierait ensuite qu'il y a bien un
pou de mauvais goût à raconter de telles choses. La société de Paris déclare
de mauvais Le c L**' a été le dernier homme de sa robe qui se permit des
propos peu graves. Diyiiized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 161 goût tout ce qui est contre ses iotérêts. Or, décrire d'autres manières sans les blâmer, peut-être douter de la perfection des siennes. La société est bien moins francisée ici qu'à Milan; elle a bien plus de racines italiennes, comme dirait un Anglais : je trouve plus de feu, de vivacité^ plus de profondeur et d'intrigue pour arriver à ses fins, plus d'esprit et de méfiance. Hais c'est, je crois, pour la vie que je suis amoureux des façons naïves des heureux habitants de Milan. J'ai senti en ce pays-là que le bonheur est contagieux. D'après ce principe, je cherche que! est à Bologne le degré de bonheur des basses classes. Je me suis lié avec un curé de la ville, qui me répond parce qu'il voit le légat me parler; il méprend sans doute pour quelque agent secret. Avant 1796, on commençait à soupçonner à Milan ce que c'est que la stricte impartialité et la justice. Maigre tout ce qu'a fait Napoléon, cette idée n'a pu encore franchir l'Apennin (la Toscane exceptée, bien entendu). Les coquinerie incroyables faites à Rome du temps du pape Pie VI (affaire Lepri) , par les premiers ministres successifs, leurs favoris et les favoris de leurs favoris, forment le magasin d'anecdotes que Ton répète sans cesse à Bologne. Le jeune homme de dix-huit ans, entrant dans le monde, est sur-le-champ corrompu, quant à la probité, par ces anecdotes; ce sont elles qui font sa seconde éducation. Le bas peuple, tel que mon ami le marchand de salam \ en est encore aux anecdotes bien pires du dix-septième siècle. Pour réussir, il s'agit, à Bologne, de plaire à la personne qui, pour le moment, a le pouvoir : non en Tamusant, mais en lui rendant quelque service. Il faut donc connaître la passion dominante de * C'est un charcutier de la place île Saint-FN'li'one, puisqu'il l'impl l'avouer. A Milan, je faisais souvent la conversation avec M. Veronèse, call'tier sur la place du Dôme. M. Veronèse ayant gagné beaucoup d'argent avec les Français, sur-le-champ acheta de aupeilies tableaux. Un y a pas jusqu'au taineur dont je me servais qui ne fit collection des belles estampes de M. Anderloni. Cherchez à Paris le pendant de MM. Veronèse, Roncbetli * et le tailleur, et ne tous nchez plus quand on appelle l'Italie la patrie dei Digitized by Google

ŒUVRES DE STENDHAL. L'homme qui a le pouvoir; et souvent il nie cette passion : car il est l'homme, mais il est par la connaissance du cœur humain est donc nécessairement l'homme plus avancée dans le pays papal qu'à New-York, où je suppose que la plupart des hommes se font légalement et honnêtement. Certes, il doit y être beaucoup moins important de satisfaire la passion dominante du scélérat, qui, d'ailleurs, est invariablement : gagner de l'argent par des moyens honnêtes. Cette profonde connaissance de l'homme n'est rien moins qu'agréable, c'est une vieillesse anticipée : de là le dégoût des Italiens pour la condition de caractère et leur passion pour la musique qui les enlève hors de ce monde et les fait voyager dans le pays des illusions tendres. Il est un pays où c'est en moyenne huit fois par jour et pendant trois ans, que l'on se rend digne (une place de douze mille francs : quel genre d'esprit doit briller en ce pays? L'art de parler. Aussi le ministre y est-il admiré parce qu'il peut parler sur tous les sujets, élégamment et sans rien dire, pendant deux heures. L'abbé Raynal fut le bienfaiteur de la haute Italie ; Joseph II lut son livre par hasard, et, depuis ce prince, les prêtres sont réduits à leur juste degré d'importance dans l'Italie autrichienne. A Venise, ils étaient encore plus savamment comprimés depuis l'immortel Fra Paolo. C'est uniquement à cause de cette circonstance qu'en 1817 la masse du peuple est plus heureuse à Milan et à Vérone qu'à Bologne ou à Ferrare. A l'égard de toutes les personnes qui ont de l'aisance, c'est-à-dire cent louis de rente, la tyrannie est plus visible et plus incommode à Milan et à Venise. Elle s'exerce sur les pamphlets venant de Paris, sur les propos tenus dans les cafés, sur les réunions de gens mal pensants; mais beaucoup de presbytères de campagne n'y sont pas le centre d'intrigues de libertinage souvent atroces, et qui portent le malheur profond et la rage impuissante. On suivit la plupart du temps de la scélératesse, dans la moitié des maisons du petit village. Telle est la cause secondaire du nombre de brigands enragés qui infestent l'état de l'Église. La première cause, c'est que l'industrie y est mal récompensée. Pour faire fortune, il faut non travailler constamment et économiser cent écus chaque année, mais avoir une

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 1*(i3 V joUe* femme et acheter la faveur d'un moine. Et ce n'est pas d'hier qu'il faut suivre ce chemin infâme; il y a déjà trois cents ans, depuis qu'Aleixandre VI et son fils César Borgia doniplèrent par le poison Asior et les autres pelils tyrans des villes de la Aomagne (14U5-1ÔU5). Nous avons vu qu'à moins de posséder un grand nom, il ne faut pas s'aviser d'être pro* priétaire en terre papale. Le mécanisme social est à Bologne, en 1817, ce qu'il était en 1717; aucun nouvel intérêt n'a été créé : niais les mœurs se sont adoucies. Les gouvernants de ce pays ne tout plus de cruautés, ils se bornent à quelqu(*s* friponneries et à chercher leurs plaisirs. Plusieurs sont dévots de bonne foi; mais on les trompe, ou ils tolèrent les abu»[^]. M. Tarn* broni, un bomme très-fin de ce pays-ci, m'a donné des détails curieux sur ce triste sujet. Je ne renchai pas au lecteur le mauvais service de les mettre sous ses yeux. Si sa place Tempêche d'y croire, il n'y croirait pas davantage sur mon seul témoignage. Napoléon, qui avait une gendarmerie et qui faisait sentir aux p la main de fer de son inexorable justice, avait supprimé les brigands; et peu à peu ses sous-préfets supprimaient lesintaraies dans les petits villages. Mais la friponnerie étonne pas encore le paysan de la Romagne. c Si j'avais de l'argent, où le cacher?» tous dit-il avec candeur; Il croit que le voleur qui le découvrirait y a presque autant de droit que lui. J'ai vu ce soir un prince fort galant honnne qui réside a Crémone; ses discours m'ont amusé; c'est ainsi qu'on devait être en 1600. A Crémone, ville opulente, superstitieuse, arriérée, une société de quarante dames fort nobles, fort riches, quelques-unes très-jolies, entreprend, vers 1800, de résister à toutes les mesures du gouvernement, favorise les conscrits réfractaires, lacilite leur évacion, décrie le préfet, etc., etc. ; ces dames * Voir ce que les ('vr^qnes de Pisloja toh' raient on 1780, ol cela depuis un temps ininiéniorial, dans les couvents de religieuses. [Vie d9 Sc^pion Ricci, par le véridique de Polter, l'dition de Bruxelles) Si le public savait couihien tuut ce que Ton imprime paye tribut au mensonge en crédit, et les sacrifices exigés par la juste prudence de l'imp*i* iuieur, on inc pardonnerait de citer souvent les ouvrages qui, imprimés à rétranger, osent dire la vérité tout entière. (1826.) i Digitized by Google

164 ŒUVRES DE STENDHAL. étaient dirigés par un moine, le plus bel homme de la ville, encore jeune. Napoléon exila ce bel homme à vingt lieues de chez lui, à Melegnano (Marignan), près de Milan. Ces belles dames le regrettent encore en 1816, et viennent de le demander au gouverneur qui, grand ami du statu quo, le leur a refusé. Je paye cette anecdote par l'histoire de Rosenfeld» si connue à Berlin. Vers 1760, Rosenfeld, beau jeune homme, ressemblant aux figures du Christ peintes par Lucas Cranaghi, se mit à prêcher qu'il était le vrai Messie; que Jésus-Christ n'avait été qu'un faux prophète; mais qu'en revanche le roi Frédéric le Grand était Satan« Dans le pays de l'imagination et des rêveries, Rosenfeld se vit bientôt suivi de nombreux adhérents; il choisit sept jeunes filles fort belles, et persuada à leurs parents de les lui livrer. Son objet était, disait-il, de lever les sept sceaux dont parle l'Apocalypse. En attendant le succès de cette opération, Rosenfeld vivait en fort bonne intelligence avec ses sept femmes. Six étaient occupées à filer de la laine, et il vivait honnêtement du produit de cette petite industrie; la septième, désignée tous les mois par le sort, était chargée du soin de sa personne. Au bout de dix à douze ans de cette vie tranquille, et toujours prêchant, un de ses partisans, auquel il avait promis des miracles, las d'attendre, le dénonça à Frédéric. Ce qui amusa le roi, c'est que cet homme ne doutait nullement que Rosenfeld ne fût le Christ; mais il croyait aussi que Frédéric étant Satan, autre autorité constituée, aurait le pouvoir de forcer le Messie à opérer les miracles promis. Frédéric envoya le Messie en prison jusqu'à l'accomplissement des prodiges. Les premiers personnages du paradis n'agissent jamais en Italie; l'inquisition se fâcherait : mais tous les quatre ou cinq ans, dans quelque village écarté quelque madone tourne les yeux ou fait un signe de tête; ce qui produit le miracle d'enrichir le cabaretier voisin. Toutefois les prêtres de Notre-Dame de Lorette persécutent ces madones de campagne. Dans le pays de la sensation, il faut un miracle visible. Quelque madone, (figure céleste copiée du Guide) tourne les yeux, et un pauvre qui jouait Testropié depuis un an, moyennant une

Uiyyiiized by Google

AOME, NAPLÈS ET FLOHÈNGË 165 ccuelle de soupe et une bouteille de vin chaque jour, est guéri devant des milliers de témoins. C'est ordinairement deux mois après qu'on a commencé à parler de la madone qu'arrive la guërisou miraculeuse. Dans le pays de la rêverie et du raisonnement creux, il y a prédication par un nouveau Messie, ou guérison par S. A. monseigneur le prince de U*'^, sans prodige visible 1 i janvier. — ^'Nous avons trouvé ce soir neuf Anglais chez le cardinal : sept étaient muets; les deux autres ont parlé pour tous. Ils accablaient d'injures les Italiens et Bona[Kirte*. Entre autres belles choses, ils disaient que Finvasion démoralisante de 1796 arrêta la civilisation de l'Italie, dont le duo de Parme et l'Autriche allaient s'occuper sérieusement. L'un d'eux a beaucoup loué la littérature italienne pour avoir l'occasion de r> baisser celle des Français. Ces deux hommes formaient spectacle pour le cardinal et sa cour. Son Imminence a dit, en parlant d'eux ; « Je ne vis jamais tant de gravité et si peu de logique, Je vois que depuis le fameux, manquement de foi de la nation anglaise envers les Génois (proclamation signée Benlink), la vertu anglaise passe Ici pour de la pure tartuferie. Le prélat, mon ami, me dit : « Je compare le peuple anglais à un homme qui a un défaut dans l'épine dorsale. Il est un peu bossu ; ce vice de conformation a longtemps contrarié sa croissance ; mais, à la fin, malgré cette difformité» quelques-uns de ses membres ont acquis un état de santé florissant et tel qu'on ne le trouve encore chez aucun peuple de l'Europe. Si la Charte française est mise en pratique, vers 1840 vous serez un joli petit jeune homme de quinze ans assez bien pris dans sa taille, et l'Angleterre un puissant bossu de trente ans, énergique et très* fori, malgré sa difformité. — Vers 4840, l'Améri(i)ic, ce pamphlet constant contre les abus, aura réformé l'aristocratie, les * Quand verrons-nous paraître une Histoire d» la crédulité à la Ha d'après le modèle d'une histoire de la fièvre jaune? * Il est fâcheux que ce nom rappelle sir H. L.... Avoir employé cet homme, et avec un si beau succès, est un souvenir aussi triste que les pontons de 1810, Digitized by Google

166 (ëUYRëS D£ STENDHAL. substiiiiions et les évéqaes qui ravalent teHement le coeur du peuple anglais, qu'il faut encore des coups de bâton à leurs soldais. — Vous oubliez que les évêques ont perséculé Locke, et que l'étude de toute logique est sévèrement prohibée» et avec raison, par l'opinion arislocralique. On n'étudie à Oxford que la quan^ tUé des mots grecs qui enlrent dans le vers saphique^ Si vous dites ici, en parlant de quelqu'un : C'est un homme d'esprit, tout le monde s'attend à des actions et non à des paroles. A-t-il gagné deux millions depuis six mois? Quoique déjà d'un âge mûr, a-t-il fait la conquête de la plus jolie femme du pays? L'esprit amusant est flétri du nom de bavardage (è un chiacherone). Le mécanisme social qui a produit cette opinion est bien simple. Si cet esprit avait quelque profondeur, Tliomme d'esprit irait mourir au château de San-Leonardo, dans l'Apennin, à cinquante milles d'ici, où jadis Ton étouffa Cagliostro. Les passants entendirent ses cris de la route, à deux cents pas du château fort. L'esprit sans profondeur ne peut être que de la satire plus ou moins aimable. Or les gens qui gagnent des millions ou de jolies femmes, et qui étant heureux sont, après tout, ceux aux dépens desquels Tesprit plaisant pourrait s'exercer, s'entendent pour décréditer le plaisant et ne plus l'inviter. Pour avoir des mots heureux, il faut beaucoup parler : voyez les gens d'esprit de Paris. Ici, personne ne veut beaucoup écouter; qui aurait l'esprit de briller, l'emploie à conquérir*. Un de ces soirs, Frascobaldi me dit en sortant de chez madame Pinalverde : « Demain, je n'irai pas dîner avec vous à SanMichele (c'est une auberge); aujourd'hui j'ai été plaisant, j'ai dit de bons mots en parlant à don Paolo : cela pourrait me faire remarquer*. » * Au parlement, le 15 avril 1826, M. Abercrombie demande à améliorer le mode de représentation d'Edimbourg. Cette ville a cent mille habitants, et 868 députés au parlement sont désignés par un conseil municipal de trente-trois personnes, dont dix-neuf nomment leurs successeurs. M. Canning répond qu'il s'opposera toujours à toute réforme, etc. Les élections de Lyon sont exemptes de cette difformité. * Se faire remarquer est toujours dangereux, que les remarquants tiennent à la police ou soient tout simplement des hommes de la société. Digitized by Google

ROM£, NâPLëS et FLORËNGK. 107 Comparez cette manière de voir à celle d'un Français de trente ans, et mûr. Ajoutez à ces qualités que Frascobaldi n'est rien moins que sot ou timide; né avec douze cents francs de rente, il a fait sa fortune en cet heureux pays, et le connaît parfaitement. Ne vaut-il pas mieux, pour qui aime les curiosités morales, voyager en Italie qu'aux îles de la Cochinchine ou dans le rétat de Giucionati? L'homme sauvage ou peu raffiné ne nous apprend sur le cœur humain que des vérités générales qui, depuis longtemps, ne sont plus méconnues que par des sots ou des jésuites. Le mot de Frascobaldi m'a éclairé sur mon bonheur; à cause de ce mot, je ne me suis pas impatienté en trouvant encore aujourd'hui sur la poussière des marbres de ma chambre des mots que j'y ai tracés il y a trois jours. Je flânais avec ce même Frascobaldi sous le long portique qui borde au midi la place de Saint-Pétronc, c'est le boulevard de Bologne. Je dis, en regardant certaines estampes : Mon Dieu ! que c'est mauvais ! Ah ! que vous êtes bien de votre pays ! me répond Frascobaldi, qui ce jour-là était d'humeur parlante et raisonnante, chose rare; ces estampes se vendent six pauls (trois francs dix-huit centimes), elles sont pour des gens grossiers; voulez-vous que tout le monde ait autant de tact que nous? Si toute la terre était couverte de hautes montagnes, comme le Mont-Blanc, elle ne serait qu'une plaine. Dans tous les genres, vous autres Français, vous vous (i)chez de ce qui est délaissant, et prenez la peine de faire des épigrammes ; nous, nous avons l'habitude de détourner la tête; et cette habitude est si rapide, qu'on peut dire que nous n'apercevons même pas la grossièreté d'un fat ; c'est que nous avons l'âme plus délicate que vous. La vue un peu intime d'un sot m'empoisonne jusqu'à la morale qui suit le prochain repas ; mais à vous autres la vue du sot vous est nécessaire pour débiter vos épigrammes* Tanio meglio per vot*, ajoute-t-il d'un air froid, toute l'Europe dit que vous avez plus d'esprit que nous. » Hier, Frascobaldi me dit: «Nous avons l'habitude, dans la rue, de ne jamais regarder un passant plus haut que la poitrine : on trouve tant de perversité et de sottise dans les yeux de

168 ŒUVRES DE STENDHAL. l'homme! Pour moi, je ne remonte jusqu'à la figure «l'un inconnu, que si je vois sur son habit la tige d'acier de fer. » Je lui (is exprès Téloge d'un beau parleur ; à la fin il me répondit: « Si cet homme a quelque esprit (quelque l'âme), comment n'a-t-il pas une jolie maîtresse? ou pourquoi ne fait-il pas (les affaires avec le gouvernement, de manière à gagner trente mille scudi par an (cent cinquante-neuf mille trois cents francs)? De tels gains sont possibles avec un peu de adresse. » L'emploi, fort rare, de briller dans la société, est réservé à quelques vieillards aimables; comme ils n'ont plus d'intérêts actifs, les gens dont ils se moquent ne peuvent leur nuire ; d'ailleurs leur esprit est beaucoup moins satirique, comme Voltaire, que brillant par l'imagination et les contes singuliers, comme l'Arioste. Faire de la satire parlée aux dépens du gouvernement est du plus mauvais ton en Italie; chez le bourgeois cela passe pour dangereux, et Testa en effet; parmi les nobles, que la police n'ose attaquer on trouve qu'il y a de la sottise à exciter chez les auditeurs de la haine impuissante. Uf c'est-à-dire un sentiment malheureux. On se dit dans tous les genres : Jouissons de la vie telle qu'elle est; ou plutôt on a cette habitude, et l'on n'en parle pas; d'ailleurs, il serait assez dans le génie de la société italienne de placer le beau parleur dans un dilemme fâcheux : c Puisque vous parlez si bien, agissez; il y a demain telle occasion d'agir. » Dans un pays où la vengeance a été une passion généralement répandue, jusque vers la fin du dix-septième siècle, époque où la fermeté des caractères est tombée si bas, qu'elle ne peut plus atteindre même à la vengeance, rien n'est plus méprisé que les paroles menaçantes*. Il n'y a pas de duel, et la menace ne * Depuis 1820 est la terreur amenée par le carbonarisme, les nobles eux-mêmes sont attaqués : c'est un prêtre noble qui a été pendu à Modène vers 1821. La royauté a commis là une faute immense, et qui ne tend à rien moins qu'à réunir les Italiens et à ôter la haine avec laquelle le bourgeois pousse les dédains du noble. * Je citerai encore ici, un témoignage de ce

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

WOÎÊf NAPtËS ÊT FLORENCE. 169 conduit à rien qu'à melle tout au plus votre cunemi sur ses gardes. La société de Bologne a beaucoup plus le ton du grand monde que celle de Milan ; on se voit dans de beaucoup plus grands salons. Elle est beaucoup plus liée avec le gouvernement. Le cardinal-légal outre dans le salon de M. Degli Aulonj, parle, s'écarte, sans qu'on fasse plus d'attention à lui qu'à tout autre. Je ne décrirai pas (qui pourrait la décrire?)» mais je noterai, pour ne pas en oublier la date, la divine soirée que nous venons de passer chez madame M***. Nous avons lu Parisina, nouveau poème de lord Byrou, qu'un aimable Anglais a envoyé de Ltvourne à la maîtresse de la maison. Quelle sensation ! quelle fraîcheur de coloris ! Vers le milieu du poème^ à la strophe Till Parisiia "s lalal tliarms Agaiii uttractcd evcry eyc, nous avons été obligés de cesser de lire» exactement à cause de Texcès et de la fatigue du plaisir. Nos cœurs étaient si pleins, qu'être attentifs à quelque chose de nouveau, quelque beau qu'il fût, devenait un effort trop pénible, nous aimions mieux rêver au sentiment qui nous occupait. Après avoir essayé en vain de parler d'autre chose, et un assez long silence» nous sommes revenus aux morceaux moins passionnés du poème. Quelle description de ce moment si doux en Italie, qu'on appelle VAve Maria ! Le jour finissant, toutes les cloches se mettent à sonner YAngelm ; le travail cesse et le plaisir commence. Il is llic liour when froni Ihc bouglis The niglitingale*s highli note is heard ; Il is Ihe bour when lovers' vows Seem swcet in evcry whispercd word ; And genlle winds, and walers near, Mak(î uiis'c (o Uic loucly ear. Each llucwcr the dewe bave Ughtiy wei, bles Jlf^oifvi de Benvenuto Gellini ; c'est le livre qu'il faut lire, avant tout, lorsqu'on s'achemine vers l'Italie, et ensuite le président de Brosses. Digitized by Google

J7Û (KyVH£S DE STEM)UAL. And in the sky the stars are met,
 And on the wa?e is deeper blue. And on the leaf a browner bue, And in the
 heaven that dear obscure, So softly dark, and darkly pure, Which foHows
 the decline of day, As twilight melts beneath the moon away. Je puis jurer
 que je n'ai pas surpris pendant trois heures la moindre affection, ni surtout
 la moindre exagération; ou avait plutôt l'air froid. On restait dans le silence,
 mais parce que le sentiment excédait toute parole. Nous étions onze, trois
 n'entendaient pas assez ranj^'lais. Je me suis bien gardé de hasarder aucune
 critique, d'abord pour moi, j'aimais mieux sentir; et puis ma réflexion aurait
 pu être comme un sou faux; mais, à mon avis, le goût italien aurait
 supporté et par conséquent désiré le développement de la naissance de la
 passion de Parisina pour Hugo ^ 12 janvier. — J'oubliais le plus essentiel :
 voici quelle est la position (l'un étranger qui débute dans un salon italien :
 au bout d'une heure* chaque femme a peu à peu formé son groupe, et cause
 avec l'homme qu'elle préfère, et deux ou trois amis qui ne songent pas à
 troubler leurs relations. Les femmes âgées, ou qui ont l'humiliation de ne
 pas avoir d'amant, sont au jeu. Le pauvre étranger est réduit à la société des
 amants en butte à la colère des maris, et qui se tiennent au milieu du salon»
 cherchant à masquer par quelque apparence de conversation les coups d'œil
 qu'ils échangent de loin avec la femme qu'ils aiment. Chacun s'occupe de
 soi, et si l'on songe au voisin, c'est pour s'en méfier et le regarder presque
 comme un ennemi. Quelquefois le groupe de madame A^* entre en
 commerce de plaisante^ ries avec le groupe de madame B***; mais là
 encore il n'y a point de place pour rélrauger. Les loges de Miiiau lui sont
 bleues ^ Est-il nécessaire de rappeler le fait historique qui sert de base au
 poème de lord Byron? Un espion apprit à Nicolaa III, gouverneur de Ferrare,
 que Parisina, sa femme, avait une intrigue avec Hugo, son fils naturel et le
 plus bel homme de sa cour. Le prince voulut voir par ses yeux et ensuite fit
 trancher la tête à sa femme et à son fils. oiyiii^cG by Google

plus favorables; la conversation y est générale, et letranger, assis dans l'obscurilc^ n esl poiol embarrassé de la figure qu'il lait. Beaucoup de Français» outrés du rôle que leur vanité a joué dans un salon italien, prennent la poste le lendemain, et toute leur vie décrisnl la société de ce pays avec la perlitlie de l'amour-propre olTensé. Ils ne veulent pas comprendre que le marché à la vanité n'est pas ouvert en Italie. On demande le bonheur auic émotions, et non pas aux mots piquants, aux eontes agréables, aux aventures plaisantes. Qu'ils aillent lire des sonnets dans quelque Académie, et ils verront avec quelle politesse on y ap{>lauditrauteur des plus mauvais vers ; la vanité s'est réfugiée dans son quartier général, le cœur d'un pédant. Si je me suis bien expliqué, le lecteur doit voir aussi clairement que moi pourquoi il n'y a pas de place pour Va^prit français dans un salon italien. La rêverie n'y est pas rare, et l*on sait que la rêverie ne répond pas même à la meilleure plaisanterie ou au conle le plus piquant. J'ai cent fois observé que Titalien voit plutôt dans un conte ce quHl prouve^ la lumière qo*il jette sur les profondeurs du cœur humain, (pic la position plaisante dans laquelle il met un personnage, et le rire qu'il doit faire naître. Si renvoyait les coeursi Ton trouverait ici plua souvent le bonheur que le plaisir : Ton verrait que Titalien vit par son âme beaucoup plus que par son esprit. Or c'est à Tesprit que peut plaire un voyageur arrivé de Paris depuis deux jours. Réunissez trente indifférents dans un salon; si vous voulez qu*ils s^amus^ent et que même ils forment un spectacle agréable pour un étranger, Il faut absolument que ces indifférents soient de Paris ou des départements voisins. Le bon prince Léopold de Toscane (1780), si vanté par nos philosophes» qui eu faisaient un repoussoir (terme de paysagiste), avait un espion dans chaque famille; que sera-ce des princes actuels qui ont plus de peur de perdre leur place que le moindre préfet? (Comptez les milliers de prisonniers reul'ermcs dans les petites îles voisines de la Sicile, ou chargés de fers à Venise et dans les forteresses de PAutriche. Total : trente mille» dit M. Angeloni.) Digitized by Google

m ŒUVRES OK STËMDUAL. L'Anglais, placé à côté
 (riiommes qui ne lui oui pas été prébentés, se gardera d'ouvrir la bouche,
 son voisin est probablement id^une caste diiiérenle de la sienne; et quel
 désagrément si, de retour sur le pavé de Londres, ce voisin allait lui adresser
 la parole! J'ai souvent observé que les regards iles voisins lorturen la
 timidité anglaise; une femme vient d'Edimbourg à Londres sans oser
 descendre de voiture. En France, depuis la société de la Y..... par laquelle un
 pied* plat tutoie un nom historique, il n'est pas trop sûr de faire l'aimable
 avec des inconnus ; outre les dangers sérieux, vous pouvez entendre dire
 d'une proposition que vous venez d'avancer : Il n'y a qu'un scélérat de
 jacobin; ou bien : Il n'y a qu'un infâme jésuite qui puisse dire que... Dans
 rétat actuel de TEurope, j'en appelle aux personnes qui ont voyagé, les
 Allemands sont peut-être le peuple chez lequel trente indifférents réunis
 bavardent avec le moins de méfiance et le plus de cordialité ; bien entendu
 qu'U ne laut pas demander à des Allemands ^ Tesprit et Tagrément que
 portent dans la con* versation des Français bien élevés et déjà un peu guéris
 de la fatuité par l'arrivée de six ou sept lustres. Jadis, à Paris^ rhomme du
 grand monde n'avait le loisir d'être ému de rien. Le manque total de celle
 sécurité qu'on trouve en France depuis si longtemps, a donné un caractère
 opposé à la société italienne : Vindividu vivant d'émotions, la société est
 beaucoup moins élendue, elle prend moins de tepips et d'attention dans la
 vie de chacun. Galilée fut mis en prison en 1655, Gianonne y mourut en
 1758; combien d'autres, moins célèbres, ont péri dans d'affreui cachots *!
 Les prisons et Tespionnage faisant de la conversation le plus dangereux des
 plaisirs, Thabitude s'en est perdue, et la vanité, qui a besoin de suffrages
 nombreux et 1 Voir ce qa*on dit des Français dans le Mtreute du Hftîn,
 joamal i la mode en 1816. * L'infortuné Pellico, l'auteur de Franoetca da
 Atmtni, est chargé on ce moment (mai 1826) de deux quintaux de chaînes.
 Les petits séjours i la Bastille de Voltaire, de Uarmontel» etc., ne peuvent
 être comparés à ces atroces détentions ; elles prouvent Tcxistence du
 sentiment de la liberté dès 1758. Jamais en ce pays ci les princes ne se sont
 crus aimés. Digitized by Google

UOMfc:, iNATHliS ET FLOUliiNCi:. 173 répéléSy n'a pu oatre.
A quoi boa à Bologne Tinfluence 8ur les autres? Daignez soWre nn instant
la vie de tous les Français re* marquables par cet esprit qui esl compris «les
contemporains; elle fut aventureuse. Beaumarchais a dit : « Ma vie esl uu
combat. » Voltaire Descartes, Bayle» livrèrent des batailles morales» non
sans péril. En Italie, ils eussent été engloutis bien vite par les cachots des
petits princes. Penl-être aussi que, même avec un degré lolérable de
sécurité, i énergie que les autres))assions ont sous ce climat eût empêché la
vanité de prendre raccroissemcnl gigantesque que nous lui voyons en
Angleterre et en France. L'italien qui, à deux heures sonnantes, se hâte
d'aller passer sous les fenêtres de la femme qu'il aime, parce qu'il sait que
quelquefois à cette lieure sou mari moule à cheval, esl capable de se
présenter à elle avec un jabot qui va mal; elle ne s'en apercevra pas. Mais il
y a plus, en courant vers cette porte, qu*il tremble de trouver fermée, peu
importe h Tltalien de rencontrer des personnes de la société qui diront :
Mon Dieu! de quoi M. un tel a-t-il Fair? Il aura passé trois heures dans sa
chambre à rêver à la femme qu'il aime, au lieu d'arranger son jabot. La
vanité disparaît quelquefois en ce pays pendant plusieurs heures de suite,
récit qui doit paraître extravagant à un peuple chez qui sa plus longue
éclipse ne dure pas dix minutes. Il est srtr que le climat seul de rilalie
produit sur l'étranger qui arrive uu efl'et uerveux et iuex- ^ plicable.
Lorsque le corps d'armée du maréchal Marmont, qui était embarqué au
Texel, après avoir traversé TAllemagne, en 1806, arriva dans le Frioul
vénitien, une âme nouvelle sembla s'emparer de ces quinze mille Français;
les caractères les plus moroses parurent adoucés, tout le monde était
heureux ; dans les âmes, le printemps avait succédé à l'hiver ^ ' J'ai honlc

0 174 (Kf) VRES DE STENDHAL. L'Italien, pour qui la société générale et les jouissances de salon sont impossibles, ne porte que plus de feu ^ et de dévouement dans ses relations particulières ; mais il faut avouer que le voyageur français que j'ai laissé debout au milieu du salon de M. le sénateur de Bologne est en dehors de ces sociétés particulières. L'étranger n'est quelque chose ici que quand il a pu parvenir à exciter la curiosité. Les premiers jours après mon arrivée, quand M. le cardinal légat ne me faisait pas l'honneur de m'interroger, c'est que Tami qui me menait dans le monde m'avait quitté pour aller causer avec sa maîtresse, la ressource ordinaire de mon désœuvrement était de m'asseoir près d'un beau tableau, que je me mettais à regarder comme si j'eusse été dans un musée. Cette occupation innocente m'a un peu lié avec un jeune homme de vingt-six ans, de la plus noble figure : c'est l'image de la force et du courage, et il a des yeux qui peignent le malheur le plus tendre. Il y a trois mois que le comte Albareze eut des doutes sur la fidélité de sa maîtresse, qui, vivant d'ailleurs fort bien avec lui, se rendait tous les jeudis, lui dit un espion, dans une certaine maison écartée. Albareze feint de partir pour la campagne le dimanche, et va se placer au premier étage de cette maison, dans une chambre inhabitée dont il ouvre la porte avec un crochet. Là il se tient tranquille quatre jours, sans sortir, sans ouvrir la porte, et celui des peuples du Nord. Diderot n'appelaient cela commencer par le commencement. Ce n'est ((ici par des monographies de chaque passion du cœur hiiiiiiin

ROME, NAPLES ET à LORENCE. 1^{er} 15 sans faire le moindre bruit, vit tant fnigaleraenl de quelques pro* visions apportées dans sa poche, lisant Pétrarque et fiûsant des sonnets. Il observe, sans être soupçoiuu', tous les habitants de la maison. Enfin, le jeudi, à onze heures dumaUn, il a la douleur de Yohr arriver sa mattresse, qui monte au second étage; lui, sort de sa cachette, monte après elle, et arrive à la porte de la chambre où elle venait d'entrer. Il entend la voix de son rival, qui était arrivé, à ce qu'on présume, par le toit d'une maison voisine donnant dans une autre rue. Lorsque, quelques heures après» sa maltresse sortit de la chambre ^tale, elle trouva Albarese évanoui sur le seuil ; on ne put le rappeler à la vie qu'après beaucoup d'efforts. Il fallut le transporter chez lui, où il resta à peu près fou pendant un mois. Tous ses amis venaient le consoler de son malheur, qui fait encore la nouvelle de la ville. J'ai remarqué qu'on ne blâme la dame que du manque de franchise; ridée d'un duel avec le rival heureux ne s'est peut-être pas présentée à une seule personne dans tout Bologuc. Eu ctTet, 1^o le rival u a fait que son métier; 2^e le duel, où le plaiguanl peut être tué, est une pauvre manière de se venger dans un pays où il n'y a pas cent ans qu'on employait une méthode plus sAre. , 13 janvier. — Un brave libéral d(î ce pays-ci, que je ne connaissais pas il y a huit jours, me donne le moyen de me débarrasser de toutes mes notes, qui étaient une source dinquiêludes (inquiétudes qui sembleront bien ridicules à MM. les voyageurs de Paris à Saint-Gloud). Une fois TApennin passé, on trouve, dit-on, chez les ouiployés subalternes des gouvernements une absence générale de bon sens et de générosité, et une envie marquée de vexer les voyageurs autres qn'Anghiis. Les Anglais s'occupent peu de politique < ; les riches désirent passionnément l'honneur d'être admis au lever des petits princes d'Italie ; ils ont des ambassadeurs qui les protègent, chose rare par le temps qui court: demandez à M'*\ Enfin M. le cardinal Gonsalvi favorise ouvertement les * Troubler l'ordre des castes a l'air de vouloir sortir de la sienne, ce qui est tout à fait vulgaire.

mes ŒUVRES DE STENDHAL Anglais. Un jour m'a dit avec
malignité : c Vous autres, vous ne pouvez guère avoir recours à la protection
de vos ambassadeurs. — Cela prouve à Votre Excellence que la révolution
n'est pas linéaire. » Pour moi, j'aurais tort de me plaindre : c'est un plaisir de
plus que de ne pouvoir compter, en voyageant au delà de l'Apennin, sur la
protection du ministre que les contributions de ma petite terre contribuent
à payer. Cette idée rendra légères à mes yeux toutes les vexations que je
pourrai essuyer de la part des jolices des pauvres petits princes de ce pays.
Ou plutôt que la peur les dévore, que quelques-uns changent de chambre
toutes les nuits, comme le Pygmalion de Télémaque. Je n'en crois rien ;
mais il est sûr qu'à la chasse, un coup de baguette donné sur la grosse caisse
de la musique du pays, cachée dans un bois pour les fêter, les rend pâles
pour deux heures. Jamais leur gendarme le plus impoli ne m'a fait pâlir une
seule minute : donc, dans le jeu qu'ils jouent avec moi, je ne perds pas.
J'espère que la position précaire, et plus libérale que mes opinions, dans
laquelle je me trouve, ne me rendra pas haineux. Je n'ai pas parlé d'un vice-
légal qui fait des horreurs dans les environs de Bologne. 14 janvier. — Ce
soir le cardinal avait de l'humeur. C'est, dit-on, l'effet d'un courrier arrivé de
Rome la nuit dernière ; il craint le renvoi du cardinal Consalvi, le de Gales
de ce pays-ci, dont la faveur empêche ou retarde d'étranges choses. Le
cardinal Laule a été ce soir tout à fait littéraire, et a parlé avec sa
mémoire, comme un homme (F esprit qui vieillit ; à la bonne heure, pourvu
que le tour de la littérature ne revienne pas souvent. Pour la première fois
j'ai senti le poids des convenances ; les dissertations littéraires m'ont
empêché d'aborder de jeunes femmes dont j'admirais de loin les yeux
brillants ; je commence à être un peu lié avec elles, et leurs aînées n'étaient
pas encore arrivées. Je ne suis pas du tout littéraire ; un académicien est à mes
yeux un employé du gouvernement de la classe des receveurs des droits
réunis ou des sous-préfets ; qu'y a-t-il de commun entre un académicien et
Voltaire ? Je n'ai envie de connaître que les hommes de génie : Monti,
Canova, Rossini, Vifano ; qu'ai-je à (aire 4 le vulgaire de la littérature
kju, ^ jd by Google

ROME, NAPLÈS ET FLORENCE. 171 Pauvres, naïfs, solitaires, se promenant sans cesse la pipe à la bouche, dans leur cabinet au plancher couvert de sable, OHume les littérateurs d'Allemagne, Je les verrais avec Intérêt et pour* rais leur demander quelques idées sur la partie de science qui a occupé leur vie. Ici le vulgaire des gens de lettres est d'un charlatanisme extravagant; un poète vous dit: AUieri et moi nous faisons telle chose dans nos tragédies. Je disais à mi peintre : i On n'a jamais réussi à faire m por^ trait passable de madame Florenzi. — G*est que je n'ai pas essayé, » me répond-il d'un grand sang-froid. Depuis que 51. Courier a prouvé si gaiement que M. Furia, savant helléniste de Florence, qui venait de faire un ouvrage sur un certain manuscrit de Longus, n'avait jamads été en état même de lire ce manuscrit S je ne me sens guère d'estime pour les savauls italiens. Quand on est le premier antiquaire ou le premier poète de sa petite ville, à quoi bon de nouveaux clTorls? La vanité municipale vous protège. Un homme de lettres italien ▼eus parle dès la seconde entrevue d'one phrase obscure de roraison de Gicéron pro Seauro, et vous cite M. Maio comme un homme de génie. M. Maio a eu l'idée de regarder i\ la loupe des parchemins que les moines du moyen âge avaient grattés pour y écrire leurs sottises. Quelquefois, à Taide de ramiucissement du parchemin, on peut lire le passage de Cicéron que les moiies ont gratté. Voilà ce que c'est que la grande découverte des ma* nnsnls palimpsestes, Monsignor 3Iaio est en outre le plus désobligeant bibliolliécaire de TEurope, et refuse, à la bibliothèque du Vatican, dont il est garde, la communication des manuscrits les plus innocents, par exemple un Virgile. Ce zèle pour la diffusion des lumières le fera cardinal. Monsignor Maio a, du reste, une fort belle figure, que j'observais pendant sou insolence : nouveau démenti donné à la science de Lavalier. Les gens de lettres m ont beaucoup plaisanté sur les inscrip^ tions latines que l'Académie des inscriptions a fournies pour une ' Voir le délicieux pamphlet de M. Courier, CBuvnt, ptgo 49, édition de Bruxelles. 10. Digitized by Google

7S (KUVRKS DË STENDHAL. slaïue de Henri IV ; on y trouve, disent-ils, des solécismes et des barbarismes à faire fouetter un écolier. Je croirais assez que les Italiens savent le latin; dans tous les cas, ils ne sauraient être aussi ignorants que MM. Langlès et Éail. On n'a pas répondu à la charmante lettre de M. Courier à l'Académie des inscriptions; il paraît que seule règne à l'Institut, et qu'il n'y a de vrais savants qu'à l'Académie des sciences. Qu'un homme, après s'être permis de certaines démarches, obtienne un grand titre et un million, à la bonne heure : la société ne peut éviter cet homme-là; mais des gens qui s'enfoncent dans la boue à cinq cents francs par mois! Pendant que ces idées littéraires me poursuivaient, Son Éminence parlait de certains hommes de lettres de Florence; mais que me fait leur vanité prétentieuse ! (Test comme chez nous ; ensuite leurs noms me sont aussi inconnus que le sont à vingt lieues de Paris ceux de MM. les membres de l'Académie française. A Florence, continuait M. le cardinal, tout le monde est plus ou moins homme de lettres. Les Florentins disent au reste des Italiens : « Vous autres, vous avez peut-être quelque esprit, ' mais ce n'est qu'à Florence qu'on sait écrire; non-seulement la patrie du Dante est à la tête de la littérature, mais elle est toute la littérature. » Or, ajoute le cardinal, il y a peut-être cinquante ans qu'aucune idée nouvelle ne s'est fourvoyée dans la tête d'un Florentin; leur grande affaire c'est de chercher à modifier leur style sur la manière dont on écrivait la prose à Florence vers l'an 1400. A cette époque, les deux tiers des idées qui nous occupent aujourd'hui étaient pas nées : la légitimité, l'art d'imprimer, le gouvernement représentatif, l'économie politique, l'Amérique, le crédit d'un ministre pour faire des emprunts ou acheter des votes, etc., etc., toutes ces choses étaient encore dans le sein de l'Éternel. Or le bon Florentin veut parler de tout cela avec les mots et les tours de phrase dont se servaient les Toscans du quinzième siècle! Vous autres Français, vous dites d'un homme qui entre dans un salon d'une façon brusque : Il est * Un ami m'a écrit qu'on trouve à l'Académie des inscriptions trois ou quatre hommes dignes d'être les collègues des Goray et des Haase. kju,^ jd by Google

ROME, .NAPLÈS ET FLORENCE. i79 arrivé^conime une bombe. En 1400, ou l'on n'avait pas encore remarqué celle nuance, ou bien ou l'exprimait autrement. Voilà ce que les pauvres gens de lettres de Florence u*auront jamais essayé de comprendre. A Milan, quand l'empereur Napoléon créa un ministre de la marine et un directeur de la police, on ne put jamais trouver à ces fonctionnaires des noms italiens : *ministro della marina* veut dire ministre du rivage, et *direttore della polizia*, directeur de propreté. J'ai pris des exemples où la nuance de nouveauté est visible à tous les yeux ; mais Je gagerais, ajoutait Son Émience, que parmi toutes les phrases qui ont été dites ce soir dans ce salon, vous n'en trouveriez peut-être pas cinquante qui ne présentent quelque légère nuance des idées nouvelles postérieures à l'an 1400. Eh bien, messieurs, il n'y a pas une de ces idées qui, par quelque coin, participent à ce qu'on a fait de neuf depuis quatre siècles, qui, si elle passait sous la plume d'un Florentin, ne lui fournît l'occasion de faire une sottise. Sans cesse nos maîtres de Florence se travaillent le cerveau, non pour penser juste, non pour trouver quelque aperçu nouveau, mais pour faire une traduction impossible. Comment rendriez-vous dans la langue du paysan de Firlaude la description des cérémonies de la cour de Louis XIV ? Jamais vous, monsieur, qui êtes étranger, vous ne parviendrez à sentir tout le plaisant d'une prétention sans cesse annoncée avec jactance et toujours malheureuse. Un Florentin ne peut pas demander de quelle date sont les derniers journaux de Paris, sans nous donner l'occasion de rire ; non-seulement il n'exprime pas ce qu'il veut dire, mais encore il se sert de mots qui ont un sens tout différent de celui qu'il leur attribue, et souvent fort plaisant. Plus nous connaissons la langue du Dante, qui est resté notre poète le moins copiste et par conséquent le plus touchant, plus nous rions. L'amour-propre du Florentin a sans cesse une prétention offensante pour le mien, et toujours le mien a le vif plaisir de voir cette prétention se casser le cou (*quella pretenzione rompersi il collo*). Un habitant des bords de l'Arno veut-il parler de la partie nord de Saint-Domingue, il vous dit gravement : *Le parte derriera del V isola* (éclats de rire dans le salon : ces mots veulent dire le derrière de l'île). Le cardinal a cité Digitized by Google

180 ŒUVRES DE STENDHAL. sept ou huit exemples qui peuvent se raconter; mais écrits, et en français, ils seraient indécents. Un jeune homme instruit, continue Sou Émineoce» échappé de Florence et arrivé à Bologne, est pour nous une bonne fortune; si jamais vous avez le bonheur de rencontrer cette espèce de faul littéraire, je vous conseille de le jeter dans l'analyse des mouvements délicats du cœur humain : quelque vulgaires que soient ses idées, son langage vous amusera. Les marchands de Florence de l'an 1400, si riches, si amoureux de l'architecture, si occupés de leurs haines contre les nobles, ne se doutaient pas, il faut l'avouer, de ces belles discussions qui remplissent la Corinne de madame de Staël» les romans de Marivaux, et toutes ces lettres piquantes dans lesquelles mademoiselle Aïssé et autres Jolies femmes du siècle de Louis XV ont parlé de leur cœur. Les Florentins de l'an 1400 étaient probablement les hommes les plus avancés de leur époque; ce qui est tellement vrai, que, sous beaucoup de rapports, on ne les a pas surpassés. Ils réunissaient deux qualités qui se détruisent réciproquement : l'esprit et la force de caractère. Le Dante, qu'ils ont immortalisé, aurait compris sans doute les sentiments fins qui remplissent le singulier roman d'Adolphe, par M. Benjamin Constant, si toutefois de son temps il y avait des hommes aussi faibles et aussi malheureux qu'Adolphe; mais, pour exprimer ces sentiments, il aurait été obligé d'agrandir sa langue. Telle qu'il nous l'a laissée, elle ne peut pas plus traduire Adolphe ou les Souvenirs de Féliaie, que le titre de M. le directeur de la police. Vous autres Français, depuis que vous avez un budget, vous avez emprunté ce mot aux Anglais, qui ont la chose; vous dites une sinécure, des précédents : voilà ce à quoi ne se serait jamais abaissé l'orgueil puéril de nos maîtres les Florentins; ils auraient prouvé que tel vieux mot de Guichardin voulait dire budget. Voilà toute la dispute qui, sous le nom de romantisme, amène nos littérateurs : les Florentins, par exemple, les vieux mots, sont les classiques; les Lombards tiennent pour le romantisme. MM. de Brème, Borsieri, Bercliei, y insistent, Pellico s'y prétend : * Voir le ConciMor», journal romanique publié à Milan vers 1818. Digitized by Google

ROME, NAPLES BT PfiORENCE. 181 1« Qu'il foui être clair, el souvent préférer dans les phrases h coustruction directe; faut-il éviter la clarté, UDiquement parce que les Français l'ont adoptée? 2** Qu'il est à propos de se défendre le plus possible du plaisir de faire des plirases de vingt lignes; 3"* Qu'il faut chercher de nouveaux mots pour les idées nées depuis le quinzième siècle ^ Cette conversation n*en a pas fini ; interpellé par Son Éminence, j'ai été obligé de parler de ce que l'on entend en France par romantisme. Heureusement, chez nous, la langue est hors de la question; tout le monde convient qu'il faut écrire comme Yoltaire^et Pascal. En Italie, on n*esl pas même d'accord sur la langue ; il y a loin de là à faire des tragédies intéressantes el viaies. Voyez le yabucco, tragédie en cinq actes et en vers magnifiques, de M. Jean-Baptiste r

The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate

Il» CEDVRES l>E STENDHAL et raseérénée qtiaod Momî, Pona
oo M. Pellioo me bisaieot rbonneor de me parler de vers. Voici ceux de
Jacques Gohorry, mort à Parts le 15 mars 1576. Je vais transcrire ensuite les
hexamètres de Catulle, et enfin les charmautes octaves de l Ârioste publiés
en 1516, quatre ans avaolla mort de Raphaël. Quel siècle pour Tltalie! Alors
vivaient LéoDOrd de Vinci, le Titien, le Corrège, Michel -Ange» André del
Sario, Fra Barlolomeo di San Marco, Jules Romain, Mackia> vel, Léon X,
le général Jean de Médicis, Cardan, etc., etc. Mais voici les vers dont
chaque syllabe a été Tobjet d'une discussion latala : La jeune vierge est
semblable à la rose, Au beau jardin, sur l'épine native ; Tandis que sûre et
seuleltc repose, Sans que troupeau ni berger y arrive : L'air doux l'tkbanlle
et l'aurore l'arrose; La terre, l'eau par sa faveur l'avive; Mais jeunes gens et
dames amoureuses De la oueillir ont les mains envieuses. La terre et l'air,
qui lu souloient nourrir, La quitleat lors et la laissent Uétrir. Ut flos in sepis
secretîs nascilur hortis Ignotus pecori, nullo contusus aratro, Qaem œalceiit
aune, firmat sol, edncat imber; Ibdti Uliim pueri midUB cupiere puellae,
Idem cum tenoi carptus ddlomit angiii» Nulli illam pueri» oulha cupiere
puelba t Sic virgo, dam intacta manet, dum eara suis ; sed Cum caitnm*
amisit pollnto oorpore flurem, Nec pueriajttcunda manet, nec cara puetlis.
La verprinella ù similc alla rosa, Gbc in bel giardin su la nativa spina
Mentre s«)la o sicura si riposa, ?îè p:regue nè pastor se le avvîccina; l/aura
soavc e l'alba ru^iadosa, L arqua e la terra al suc favor s'incbina ; Giovani
va*rbi e donne innamorable Amano avcrne c seni e tempie ornate. Ma non il
tosio dal matemo slelo RimoMa viene e dal suo ceppo verdc: Digitized by
Google

HOME, NAPLES ET 183 Gbè quanto aveu dagli nomini e dal cielo, FavoTi grazia, bellezza, tutto perde : La vermine» che il fior, di clie pîù zelo Chc Hella vita c de' hogli ochi aver dè, Lascia altnii cùrrc. il j)reu;io, che avea innaDll, Perde uel cor di tuUi gli altri amanti. Eiceplè les quatre derniers vers, an peu prolixes, parce qu'il fallait remplir Toctave, j'aime mieux Tariosle que Catulle. 15 janvier. — Je viens de lire les pages précédentes à M. le comte Radichi. — Quoi! vous écrivez, mVt^il dit; prenez garde d'è|re arrêté. — Vous n'avez que trop raison; nos gens de lettres ne cherchent pas l'idée» mais Fexpression. Toutefois je leur vois deux supériorités sur les vôtres : ils ne se vendent pas aux gouvernants; et quand ils publient un ouviage, ils ne fout pas euiL-mêmes dix articles sur leur livre. Excepté deux ou trois espions qui dans certains pays ont le privilège de la gazette, ce qui leur vaut trente mille francs par an, aucun journaliste n*admettrail de ces ariicles impudenis. Nous n'avons pas en littérature de provinciaux à tromper; nos Êtais sont si petits que nous * nous connaissons tous. Â Texception de quelques renégats, tous nos gens de lettres travaillent en conscience; mais tout ce qui a quelque génie se garde d'imprimer, par crainte de Fexil ou de la prison, ou par dégoût pour la censure. Rien n'est plus simple, il est vrai, que d'imprimer à Bruxelles sous un faux nom, mais cette idée moderne ne nous est pas encore arrivée^ «— C'est ainsi qu'un peuple de plus de dix huit millions d*âmeS) et le plus ingénieux de l'Europe, reste muet. Quel est, depuis 1814, le livre italien traduit en français? Mi le comte Perticaride Pesaro est dans ce moment à la tête de la littérature italienne, ce qui n^est pas beaucoup dire assurèfflenté Or voici ce qu'il écrit à piH)po8 de la patrie du célèbi^ Bossitti, qui est né à Pesaro d'un père natif de LUgo : ce sont deux petites villes voisines de Bologne : « Buouo sia ai coUi Pesaresi che, ancora cdn pubblico monu* mentd dedicato^ donarono délia loro cittadinanka l'Orfeo de' giomi nostri ; nato, egli è verO, nel 1792 a Pesaro di madré I^esatese, ma generato di padre Lughese, cbe venne agli stipeudii

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

184 ŒUVRES DE STENDHAL. di quel comune ia qualilà di
tubatore, dlungandosi dal liogo ialivo, dov'ebbe ed ha (uUavla il soo icUo
avîlo. Nè per ciù siu diminuita a Lugo la gloria di essere patria di.
Giacchino Hossini. Imperocchè sebbene gli scriUon di filologia e di
slomabbiaao lasciaU) incerto, se ia patria si noinoi dal luogo dove si nasce,
o da quello onde si è oriondi, o fnalmenê da quello délia stirpe islessa
délia roadre (corne si raccoglie da un Itiogo di Livio, lib. XXIV, c. vi, c da
un allro di Virgilio, /En., VI, V. 510-511) nieul(; di meno per gliista
ragione di elimologia, et per autico deUalo di legge è manifesto che pa^m si
dice a pâtre (f. I, C, ubi pet, tut.'l, nullus C. de decurionUms). E non è patria
ogni terra natale ma quella sola nella quale è nalo il padre iialiirale; quella
onde si è oriondi. (Juindi Ciccroue [de Leg., xi, 2, ap. Cujac, t. IV, p. 790 E)
germana patria est ea ex (jua pater naturalis naturalem originem suam
dtucit, 11 cbc c courermalo daila legge 5, Cod. de munie, et orig., e dal voto
del gravissimo Gtjaccio, che conohiude {l, c.) : Itaque natm Luteti», si
pater sit orinndiis a Ptorna, non Lutetiani, .scd loianani habet patriam ;
Homanns nncupatnr, nisi et ipse patev Lulelix natn\$ sU, È così
fermameiUe esser debbe : allrimanti chi nasce in mare non avrebbe patria, e
il dîritto pubblico sarebbe assai poco determinato nella parte dei pesi civili
comuni. » {Opère del Conte Giiilio Perticavi, t. III, p. 181.) Croiriez-vous
que -Florence a reproché à M. le coile Perlicari d clre irop clair et trop
français? Je conclus de cette prose ridicule et des sensations vives et neuves
que je trouve ,en ce pays, qu'il faut lire la littérature anglaise: le Corsaire,
Childe Harold, M. Moore, M. Crabbe, et voyager en Italie. Je suis fâché de
ne pas avoir sou» la main le Panégyrique de Napoléon, par M. Pieiro
Giordani, aulrc homme très-célèbre» surtout à Plaisance. Pour n'être pas
toujours cru sur parole, j'en citerai volontiers quelques pages. Gela est aussi
vide d'aperçus nouveaux et aussi fort de logique que les proses du comte
Perticari. Ce sont peut-être ces qualités qui placent CCS deux écrivains à la
tête des littérateurs vivants. Probablement aussi mie i'oule de tournures du
quatorzième siècle sont habilement adaptées à leurs pensées, et ils écrivent
en contons. oiyiii^cG by Google

HOMÈ, r^APLÈS ÈT FLOKÈNGE. Pour parler comme ces messieurs, je dirai que leurs proses me semblent des océans de paroles et des déserts d'idées. Ce n'est pas ainsi qu'écrivaient Benvenuto Cellini et Neri Gappoi. Je me hâte d'ajouter que l'opinion publique place M. le comte Perticari et M. Pietro Giordani au nombre des citoyens les plus estimables de ce pays; c'est uniquement leur [^]/o/rt? que j'attaque, il me semble que c'est un droit qu'on achète chez le libraire. Michel-Ange de Carravage était probablement un assassin; je préfère cependant ses tableaux si pleins de force aux croûtes de M. Gieuze, si estimable. Que m'importent les qualités morales d'un homme qui, par ses vers, sa musique, ses couleurs ou sa prose, prétend m'amuser ? Les écrivains dont on se moque crient toujours qu'on attaque leur honneur; eh! messieurs» que me fait votre honneur? tâchez de m'amuser ou de m'instruire. Je profite de l'occasion pour déclarer solennellement que je tiens pour excellents citoyens et même pour gens fort aimables tous les artistes médiocres dont je prends la liberté de rire. Les Italiens lisent rarement, mais avec une bonne foi et une attention singulières. Ils se ferment à clef pour ouvrir un pamphlet; toutes les facultés, toute l'attention du lecteur sont au service de l'écrivain. Us ne conçoivent pas notre passion pour Voltaire et la Bruyère ; dans les livres, ils n'entendent rien à demi-mot : c'est qu'ils n'ont jamais eu de cour où la conversation fût la grande affaire. Ils n'ont jamais joué avec les petits tyrans qui, depuis la chute des républiques du moyen âge, cherchent à les avilir. Entre leurs princes et eux, on ne s'est jamais départi de la méfiance la plus sombre d'un côté, et de l'exécration de l'autre, témoin le nombre des conspirations et des assassinats. L'Italie a eu cinquante petits princes dont même les noms sont inconnus en France * ; celui des Visconti est venu jusqu'à nous; .eh bien, voici le résumé de la vie des princes de (cette famille : &latteo V. celui qui se fit souverain, mourut du chagrin que lui causèrent les excommunications du pape; Galéas I^{er}, son fils, périt par suite des mauvais traitements soufferts en prison; ce ■ < Le d'ailleurs traitait-il les Benzoni et les Grema, les Malatesta de Bavenne? U Digitized by Google

m (ËIJYRËS D£ ST£MDUÂL fut le poison qui terminua les jours
 de SleCano ; Marco fui jeté par la feoêlrc ; Luchino empoisoDué par sa
 femme ; Matleo 11 péril asaassiné par ses frères; Bemabo ûoit par le poison
 dans sa prison à Trezzo; et Jean-Marie fut percé de coups comme il se
 rendait à l'église. Voilà les morts arrivées dans une seule famille de princes,
 et cela en moins de cent ans! Quant au\ cruautés exécrables par lesquelles
 ils se vengeaient de leurs soupçons, elles ne sont que trop connues; on se
 sourient encore, dans le pays où il régna, des chiens employés par Jean-
 Marie pour déchirer les Milanais ses sujets, qui, enfin, se délivrèrent de ce
 monstre en 1412. Je demande pardon au lecteur d'avoir eu recours à des
 citations aussi tristes pour prouver une théorie littéraire; mais, en France,
 nous sommes un peu sujets, depuis vingt ans, à ne croire au courage que
 sous la moustache, et k Tinstruction qu'avec la pédanterie. Il y a tout
 avantage à être pédant, et rien n*est plus facile. ^ Au lieu de la profonde
 méfiance qui, de tout temps, en Italie, sépara le prince et les sijgets, depuis
 qu'il y a des bourgeois de Paris, nous les voyons aimer le roi ;
 anciennement, et à commencer par Louis le Gros, le roi les protégeait
 contre les nobles. Dans les temps plus voisins du* nôtre, les bourgeois
 aimaient le roi, quel qu'il fût, pour singer les grands seigneurs qui disaient
 qu'ils radoraïeni, afin de pouvoir plus aisément faire leur métier : demander,
 prendre et recevoir. Rien de pareil en Italie à aucune époque, et M. Foscolo
 a trouvé un écho dans tous les cœurs quand il a dit, dans gll Sepolcrip en
 parlant de Machiavel : Te beau, gridai quando il monuinento Vidi ovc posa
 il corpo di (\uo\ grandt! Clie leniprando lo sceltro a' reïiialori (ili allôr ne
 sironda, ed aile (jen!i srd't Di che lagrime grmdi, e di cft£ sanyue ' . Pour
 lei> italiens de nos jours, la prose ne saurait employer * Heureuse Florence
 l iii*écriai-je quand je vis le monimioiit de ce puissant génie» qui,
 retrempant le sceptre des rois, en arrache un vain laukju,^ jd by Google

UUMË, JNÂPLIiis ET FLORENCL. 187 trop de mots afin d'être claire; c'est ce qu'il est si difficile, par un jour chaud, de lire un de leurs bons auteurs. En revanche, ils ne comprennent pas à la lettre les charmantes petites allusions de Voltaire, de Montesquieu, de CkHirier, et ce qu'on pourrait appeler les sous-entendus numarchiques. Les Français doivent à leur galanterie, maintenant si passée de mode, l'habitude de ce style léger. Ici, Tamouresl une chose fort sérieuse, et une Italienne se fâche ou ne daigne pas vous répondre si vous lui parlez d'amour avec légèreté. Si vous avez le projet de lui adresser quelques mots tendres k la première occasion fsivorable de la soirée, gardez^^ous de hasarder des plaisanteries, ou même de rhre de celles qu'on fait : regardez-la d'un air sombre. Pour un lecteur italien, le piquant n'est que de VinintelUçible. Us ne pardonnent Fellipse que dans la passion violente; ils sentent le Corsaire et Parisina comme un Anglais, et, à Theure qu'il est, n'ont pas encore compris les Lettres persanes. Malgré tant de prolixité, leur prose actuelle n'est rien moins que lucide. Que d'iiyures cette phrase va me valoir : je serai bue, sU* vole et smaro I 10 janvier. — C est avec le plus grand sérieux que l'on traite la galanterie en ce pays, à peu près conime on parle à Paris d'affaires de bourse* Par exemple, madame Gherardi, la plus jolie femme peut-être qu'ait jamais produite Brescia, le pays des beaux yeux, me disait ce soir : « Il y a quatre amours différents: r l'amour physique, celui des bèles, des sauvages, et des Européens abrutis; « 2*^ L'amour-passion, celui d'Héloïse pour Âbeilard, de Julie d'Ëtangepour Saint-Preux; « 2<> L'amour^goût, qui pendant le dix*fauitième siècle a amusé les Français, et que Marivaux, Crébillon, Duclos, madame d'Épiuay, ont esquissé avec tant de grâce; rier, le met à tiu, et montre aux peuples ellrayés quelles lai'Oies il iail couler et quels torreuls de sang ' Macbiavel repôsë à SaiiU-Ch}ce, à côté de Michel-Aoge, d'Altteri et de Gahlée.

188 Œuvres de Stendhal. 4^e L'aniour de vanité, celui qui faisait dire à votre duchesse de Chauvigny, au comte de M. de Giac : Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois. » L'acte de folie par lequel on voit toutes les passions dans l'objet qu'on aime, s'appelle la cristallisation, dans la société de madame de Gherardi. Cette femme charmante était ce soir d'humeur discutante. Mais l'amour est rare en France, la vanité s'étouffe ainsi que toutes les autres passions on peu marquées : s'ennuierais en en parlant. On a raconté vingt anecdotes pour prouver des théories diverses ; j'abrège la suivante, que je ne rapporte que parce que madame de Gherardi était parente et amie de madame de Gherardi. Les femmes sont des êtres bien plus puissants en Italie que partout ailleurs ; mais aussi on les punit avec plus de sévérité et sans crainte du qu'en dira-t-on. On n'oserait jamais imprimer ce qu'on ose faire : de là l'absence des romans. M. le comte Valamara, blondin à figure très-douce, jaloux, par vanité du cardinal Zucchi et ne sachant comment empêcher sa femme d'aller à ses soirées, répandit le bruit qu'il partait pour Paris, et la conduisit en effet à un château malsain situé sur le Pô, près de Ponle-l'Agoscuro. Là il vécut avec elle assez bien en apparence, mais sans jamais dire un seul mot à elle non plus qu'à deux vieux domestiques à figures sinistres qu'il avait emmenés avec lui. Cette jeune femme, nerveuse, d'une sensibilité romanesque, bien loin de songer au cardinal avait une passion pour le notaire Gardinghi, qui l'aimait, mais jamais n'avait reçu d'elle le moindre encouragement; elle le traitait même beaucoup plus mal qu'aucun autre. Gardinghi en était venu à la regarder, mais à n'oser jamais lui adresser la parole. Quelques mois après sa disparition, des bruits sinistres se répandirent à Bologne. Gardinghi se mit à la chercher; il découvrit enfin le château près de l'Agoscuro ; mais malheureusement n'osa pas y pénétrer, de peur de fâcher une femme qui ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait que des yeux. Enfin, après quinze on vingt jours que Gardinghi passa déguisé dans un misérable cabaret d'un village voisin, où quelquefois allait boire un des valets à figure sinistre, il entendit cet homme dire : Le signor conte fait ce qu'il lui plaît avec la pauvre contessina, un signore (tout lui est permis)

ROMI*, NAPL^tCS ET FLORENCE. J89 mis» il est noble); mais nous, nous finirons par les galères. » Gardinghi, effrayé, n'hésila plus ; le lendemain matin il entra de vive force et le pistolet à la main chez le comte Valamara ; il prétendit, pour la forme, être envoyé par le vice-légat. Il pénétra jusqu'au lit de la conlessiua, qui déjà était hors d'état de parler, il fit appeler deux paysannes, et ne quitta plus la femme qu'il aimait» et qui vécut encore trois jours : elle n'avait pas vingt-quatre ans ! Le comte était comme fou, et semblait demander grâce à Gardinghi, qu'il laissait maître du château. On prétend pourtant qu'il essaya de le tuer et lui tira un coup de fusil : c'est ce que le notaire a toujours nié. Le comte est, dit-on, en Amérique; le notaire n'a plus paru dans aucune société» et a fait depuis cette fortune immense par laquelle son nom vous est connu. Il a toujours à son service les deux vieux serviteurs du comte, et ils disent qu'il leur parle quelquefois de la pauvre contessina. On s'accorde à penser qu'elle fut assassinée par le seul effet des mauvais procédés, sans poison ni poignard.

17 janvier. — On m'a fait l'honneur de m'admettre ce soir à un souper destiné à célébrer le retour de don Tommaso Bevilacqua, arrivé hier de Paris. On était tout oreilles pour l'entendre; et peut-être m'a-t-on invité pour empêcher de broder. Voici Paris vu par un étranger, homme de plaisir, mais très fin. Malgré la malpropreté si stupide de ses rues ^ et les vexations de sa police*, toute l'Europe ne rêve que Paris. Les dames accablaient don Tommaso de cent questions ; je ne puis noter que quelques réponses. Le Parisien, dit don Tommaso, est bon par excellence, aimable, doux, prévenant, confiant envers l'étranger; il ne fait jamais le mal pour le mal, et cherche même à être modéré quand il va chez son juge se plaindre de quelque tort. Comparé à l'habitant de Berlin, au Londoner, au Viennois, c'est un ange; sa figure, quoique laide, fait plaisir à regarder. — Tout ce qui ne veut pas être vexé par l'évêque ou le sous* Le frouvincement s'oppose à l'établissement de la société commanditaire pour prêter des fonds à toutes les industries; l'une d'elles était l'entreprise de l'assainissement de Paris par l'enlèvement des boues. Les gouvernants ne veulent ni faire ni laisser faire \ le joli caractère I ' l'^wjQÎ de mjladv O^forçi, Digitized by Google

190 ŒUVRES DE STENDHAL. préfet vient à Paris. La réunion de plus de huit cent mille habitants sur un point met le gouvernement non pas hors de volonté, mais hors d'état d'être méchant: fin*mapas le loisir. Don Tommaso ayant prononcé le mot de bonne compagnie, « Mais, a dit madame Filicori, Tune des femmes les plus remarquables d'Italie, dites-nous donc ce que c'est exactement que cette Cunease bonne compagnie française? » lia bonne compagnie par excellence, répond don Tommaso, c'est celle qu'on rencontre dans un salon dont le maître a cent mille livres de rente et des aïeux qui sont allés aux croisades. « Il y a bien des banquiers millionnaires qui sont aussi une sorte de bonne compagnie, mais en général ils ne parlent que d'argent, et ne vous pardonneraient pas de vivre avec six mille francs. La même classe, en Angleterre, veut surtout consommer, et s'estime plus ou moins d'après le montant de la carte de son dîner. Quand j'allais chez les gens à argent de France et d'Angleterre, qui ne savent pas trop ce que c'est que mon nom (les BenlivogUo, seigneurs de Bologne au quinzième siècle), si je mettais à ma cravate mon diamant de cinq cents louis, je me voyais sensiblement plus estimé. L'industrie porte les Français au travail; ils trouvent du plaisir à travailler» ils sont heureux; l'aristocratie les rendrait, au contraire, horriblement à plaindre; mais j'aime mieux vivre avec des gens qui parlent quelquefois de croisade. Peut-être y a-t-il autant d'insouciance au fond que chez le banquier à millions, mais elle est ancienne dans la famille; mais Ton n'a pas à se venger de la condition sociale où l'on a passé sa jeunesse ; et enfin, à insolence égale, je trouve de plus chez les aristocrates des manières élégantes, et même quelquefois de l'esprit. Un honnête homme qui porte un nom historique ne me rappellera sa haute naissance, bon an mal an, qu'une fois tous les deux mois; un être qui a gagné un million de louis a l'air de me dire trois fois par soirée : « Il faut que vous soyez bien ignare, vous qui avez déjà trente ans, pour n'avoir pas fait fortune ; à votre âge, j'avais déjà cent mille écus, et j'étais intéressé pour un huit dans la maison V... Ah ça, vous autres, il vous arrive bien de prendre un fiacre une fois par mois, n'est-ce pas? Ha foi, il faut de l'économie » Digitized by Google

HOMii, NAPLES ET FLOREKCK. 191 nomê ; il n'y a que ça pour parvenir. Quand vous aurez seulement cinquante ou cent mille livres de rente, ah î c'est différent. Par exemple, moi, j'ai acheté hier un cheval sept mille francs, et j'ai pris une seconde loge aux Bouffes : ou n'y voyait pas dans Tautre, on y était trop mal. À propos, je la laisserai à mes amis, ce sera autant d'épargné pour eux. Venez-y, mon cher, vous me ferez honneur; donnez-moi seulement votre carte, je pourrais vous oublier. » Et Tiadustriei lire de sa poche une poignée d'or qu'il regarde. Cet homme-là fait vivre quinze cents ouvriers par ses trois manufactures, et Vutilité étant la seule base raisonnable de l'estime à accorder, il est cent fois plus estimable que le marquis son voisin. Celui-ci n'a aucune influence, heureusement ; car, s'il en avait, bientôt on se tirerait des coups de fusil en France, et alors j'irais me ranger avec l'industriel. De plus, quand le marquis m'engage à diuer, je dtne assez mal, mais je trouve chez lui un ton aimable et doux, j'aime à y parler, et c'est sans peine qu'une fois par mois je cite Gommiues comme par hasard» et nomme un des alenx du maître de la maison, capitaine de cent hommes d'armes, qui fut tué à Honthéry. Vandenneté est son idée fixe. (Ceci est de moi.) La classe qui, depuis la Restauration, devrait être la plus gaie, reprend don Tommaso Bentivoglio, je Tai trouvée la plus triste : un jeune homme noble lit les bons livres, admire l'Amérique, et toutefois il est marquis. Voilà une triste position pour un homme de cœur : être toute sa vie marquis et libéral, et cependant jamais complètement ni libéral ni marquis. Le jeune pivilégié se sent un fond de tristesse quand il rencontre son camarade de collège, M. Michel, qui a ouvert un magasin de draps, qui s'est marié, qui prospère, qui est franchement partisan de la liberté et, de plus, heureux. D'un autre côté, il est doux, lorsqu'un plébéien a plus d'esprit que vous, et iar sa présence pâlit vos discours dans un salon, de l'accabler du poids de sa naissance et de faire entendre avec bon ton qu'il manque de bon ton. Mais voilà qu'un sot du parti rétrograde entreprend quelque menée qui serait abominable si elle n'était absurde ; il est dur pour un cœur bien placé de ne pouvoir citer les bonnes raisons qui

m ŒUVRES DE STENDHAL. proQfeul Tabsurdilé de cet
 homme, d'être même quelquefois forcé de le louer, et eofln devoir ce fat»
 pour sou projet absurde^ l'emporter sur vous dans Testiroe de tout un salon.
 Vous n'auriez cependaDi qu'un mot à dire ; mais çe mol e^i impossible et
 changerait votre position. DoD Tommaso entremêle tout eela d'anecdotes si
 anciennes et si connues, que j'ai honte de les rappeler. Par exemple, lorsque
 M. Roland fut nommé ministre de rinlérieur, un courtisan, le voyant arriver
 à Versailles, s'écria : Grand Dieu ! il n'a pas de boucles à m souliers! — Âh!
 monsieur, tout est perdu! répliqua Dumouriez. fh bien ! voilà, continue don
 Tommaso, une méthode à laquelle la bonne compagnie tient encore; voilà
 comment elle a jugé tous les hommes extraordinaires qui ont paru depuis
 quarante ans. Le général Murât, étant vaguemestre de lloyal-Cravate en
 1790, eut je ne sais quel procédé peu délicat envers le noble marquis qui
 commandait le régiment: c'est ce que la bonne com* pagnie ne lui a pas
 encore pardonné. La moindre des actions héroïques de cet homme singulier
 eût suffi pour placer bien haut dans l'opinion un prince bien né. Par
 exemple, une frégate anglaise vient canonner Maples; Murât va se placer en
 grande tenue de comédien sur un vaisseau rasé à demi-portée de la frégate
 anglaise. La poudre napolitaine se trouva si mauvaise, que Ton voyait
 tomber à la mer tous les boulets, avant d'arriver à la frégate, tandis que les
 boulets anglais venaient briser des croisées dans Pizzo-Falcone, à deux
 cents toises derrière le vaisseau du roi. Cette action et mille autres, cheX un
 homme peu délicat, n'est qu'un yéché splendide^ comme disent les
 théologiens. Excellent juge des circonstances piquantes d'une intrigue et des
 petites choses en général, dès que le siyet dont on s'occupe prend les
 proportions héroïques, la société de Paris n'y est plus. L'instrument de ses
 jugements ne peut s'appliquer k ce qui est ijrand : on dirait un compas qui
 ne peut pas s'ouvrir passé un certain angle. — Je ne dirai rien de l'extrême
 laideur que dou Tommaso reproche aux figures dç Paris; j'ai vu les plus
 belles (êtes d'Itfillc passef pqr fort laides p^rmi pquSt Cetfe Digitized by
 Gopgle

ROME, NAPLES ET PLORENCK. 195 sance, qui lieil à
 i'iaâUûct, ne peul manquer d'élre réciproque. Mais» dit M. Tambrooi, les
 Français se réveilleroat>ils de leur positioa aciuelle par un accès de gaieté,
 comme lors de la régence, après Thypocrisie de la vieillesse de Louis XIV?
 ou le peiicliaul pour le gonvernemenl ccononii(iue des États-Unis
 d'Amérique les jettera-t-il daos cette disposition triste et mystique que Ton
 remarque à Philadelphie? — Je suis pour la gaielé, dit don Tommaso : un
 pays qui a des frontières vulnérables de Dunkerque à Antibes peut-il avoir
 plus de liberté que ses voisins? Si, par malheur pour nous, la haine pour le
 jésuitisme et les refus de sacrements faisaient tourner la France au
 protestantisme, on serait aussi gai à Paris qu'à Genève K Au moment où la
 conversation allait tpmber dans la politique, Grescentinl est entré. Il raconte
 deux ou trois anecdotes qui prendraient trente pages. Quand il fait beau à
 minuit, au sortir de rOpéra, dit ce grand musicien, tout le monde chante à
 demi* voix en se retirant : le vulgaire chante les airs qu'il sait, Thomme qui
 a un coeur pour la musique les airs qu'il fait. Ses petites cantiiènes ne sont
 qu'indiquées, mais elles sont d'accord avec la nuance actuelle de ses
 sentiments. Il y a plus de vingt ans que je donnai ce moyen d'espionnage à
 la Lambertiui, alors si jalouse de l'aimable marquis Pepoli, celui qui mettait
 ses chevaux au galop sur le bord de la Brenta, et du haut de son char antique
 (biga) se jetait dans la Brenta par un mlto nballato (saul en arrière, la tête la
 première). Puisque je vqus ai parlé d'in Bentivoglio, je ne puis m'empê- .
 cher d'écrire quelques-unes des idées que me rappelle la présence de don
 Tommaso; je m'étais cependant bien promis de fuir les genres descriptif et
 historique. A la (in du quatorzième siècle, ou trouve les Bentivoglio en
 possession des premières magistratures de Bologne ; mais comme VutUe
 avait tous ses droits dans les républiques italiennes, les Bentivoglio étaient
 attachés à la corporation des bouchers. Dès * L'amour du beau et Tamour
 mettent à jamais ritalie à Vabrî de la tristesse puritaine ou méthod'iste.
 Probablcidnt en ce pays Vexistence des arts ûent au papisme. 11. «
 Digitized by

ŒUVRES DE STENDHAL 1390, Tesprit républicain

s'affaiblissait rapidement, et bientôt après, en 1401, Benivoglio, chef du parti de l'Échiquier (les libéraux de ce temps-là), se fit proclamer seigneur de Bologne. Attaqué par le fameux Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan, qui marchait rapidement à la conquête de toute l'Italie, son armée fut défaite à Casalechio, et le lendemain de la bataille, Jean Bentivoglio fut tué par le peuple révolté (1402). Dès cette époque le saint-siège avait contre l'indépendance de Bologne des projets que sa persévérance ne devait voir réussir que cent six ans plus tard. Après la mort de Jean, Antoine, son fils, passa de longues années dans l'exil; il obtint enfin, en 1455, de rentrer dans sa patrie; mais le 25 décembre de la même année, le pape Eugène IV, jaloux de la faveur populaire qui s'attachait à son nom, le fit arrêter comme il sortait du palais, et sur-le-champ il eut la tête tranchée, même sans jugement. Thomas Zambecari, après Bentivoglio l'homme le plus considéré de Bologne, fut au même instant saisi et pendu aux fenêtres du palais. En 1458 les genoux du duc de Milan s'emparèrent de Bologne et mirent à la tête du gouvernement Annibal, fils d'Antoine, lequel épousa une fille naturelle du duc; mais bientôt en butte aux soupçons de son beau-père, le Tibère du moyen âge, Annibal fut arrêté (1442). Il se sauva de prison l'année suivante, et rentra dans Bologne. Le peuple prit les armes, chassa les troupes du duc de Milan, et, sans titre ni magistrature spéciale, Annibal demeura à la tête du gouvernement. Après quinze ou vingt essais de constitution, les habitants de Bologne ne pouvant trouver une forme de gouvernement favorable à tous les intérêts, étaient las de cet état précaire que, faute d'un nom particulier, nous désignons par le mot de république. Cet état variable a donné le caractère italien tel que nous le voyons. Les trois cents ans de despotisme espagnol qui tout abaissé ne doivent pas nous empêcher de reconnaître qu'aucun peuple n'a autant de sang républicain dans les veines. Il n'y a pas un demi-siècle que la véritable république a reparu dans le monde, guidée par Washington et Franklin; mais les lois n'entrent dans les mœurs qu'après cent cinquante ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Italiens manquent tout à fait de cette patience et de cet

Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLOUFENCI!:. m esprit de stabilité qu'on trouve au revers de leurs Alpes, et par les^elsles Suisses oui cooservé une apparence de république. ' Le 24 juin i445, comme Annihal Bentlvoglio sortait de Téglise de Saint-Jean-Bapliste, Baldassare Canedoli le perça d'un coup d'épée, et se mit à courir Bologne en criant Mua il popolo ! (Vive le peuple !) Le peuple se souleva en effet, mais contre Tassassin; il massacra ses complices et détruisit leurs maisons ^. La mort d'Annibal n*était point demandée par ropinôn, et ce n'était pas un tyran. Il ne laissait qu'un eufaul de six ans, incapable de gouverner. Le comte Poppi» qui se trouvait à Bologne, indiqua au peuple un fils naturel qu'Hercule Bentivoglio avait eu de la femme de Agnolo daCascese, négociant de Florence. Santi, célèbre depuis sous le nom de Sauli Benlivoglio, ne se doutait de rien, et, après la mort de celui qu'il avait cru son père, coniiuait à Florence la profession de marchand de laine, exercée par celui-ci. Il avait vingt-deux ans lorsque G6me de Médicis, à qui la sel-» gneurie de Bologne avait écrit, le fit appeler, et commença par ces mois un des dialogues les plus singuliers dont l'histoire ait gardé le souvenir : a Vous avez à considérer, ô jeune homme ! ce qui doit remporter dans Tespri d'un homme sage, des jouissances de la vie privée ou de celles que peut offrir le gouvernement d'un État » Apprenant et ce qu'il était et la grandeur imprévue à laquelle on l'appelait, Sauli hésita ; mais les conseils de Neri Capponi, alors le premier homme d'État de Florence, le décidèrent à accepter. Voilà une des situations des Mille et une Nuits réalisée. Santi, reçu avec enthousiasme par les Bolonais, se trouva digne de sa place, et pendant seize ans gouverna avec vigueur et désintéressement. A sa mort, en 1462, Jean il, lils d'Annibal, se mit à la tête de la république. Ainsi que Laurent de Médicis, à Florence, Jean II appela à son aide toutes les séductions et monarchisa ses concitoyens. Ses douces manières ne séduisirent pourtant pas les Malvezzi, nobles fort considérés, qui conspi* Crmie. diBolog. SimonetU, Neri Gapponi. Singulier trait de scélératesse du général Giarpelone pour gagner quatre cents florins.

196 «Et VMËS DË STENDHAL. rèreut contre lui, mais furent trahis (\ 488). Jean II fit përir vingt Mâlvezzi par la main du bourreau. Tout ce qui portait le oonide^ Malveui, quoique n'ayaut point trempé dans la conjuratioiiy fui exilé, et Jean s'empara de leurs biens. Ce prinee, trouvant les Bolonais sensibles au beau, orna leur ville d'édifices somptueux. Les peintres, les sculpteurs, les poêles, les savants, qui alors bonoraieul lltalie. furent appelés à Bologne et magnifiquement payés. Jean II enrichit sa patrie des plus nobles collections de statues, de tableaux, de manuscrits, de livres. Il avait à ses gages un grand nombre d'assassins, par lesquels il faisait tuer (scanare), dans toute Télendue de rilalie, non-seulement ceux qui rayaient offensé, mais leurs fils et leurs frères qui auraient pu songer à les venger. Il y avait d^è quarante-quatre ans que ce prince était occupé k changer en sujets, dévoués les citoyens d'une républuiuë, quand le fougueux Jules II, l'un des plus grands généraux que le hasard ait jetés dans la chaire de SaintPierre, vint assiëger Bologne (1506). Jean II quitta un peuple qui ne Tatmait points emportant ses trésors, et alla mourir en terre étrangère. Le Si mai 1511, les Français rétablirent dans la souveraineté de Bologne Annibal et Uerniès, fils de Jean; mais à peine purentils régner une année, et ils furent chassés définitivement quand Bologne se rendit au pape. Depuis, plusieurs Bentivoglio se sont distingués par la réunion du courage militaire et d'un grand talent pour la poésie ; par exemple, Uippolyte Bentivoglio, mort en 1585. Le Nord olTre rarement celle réunion d'une science profonde et du mépris pour la vie. Uippolyte composait desdramas qui avaient le plus grand succès, il était architecte et mur sicien, Il savait le grec et toutes les langues vivantes. Les efforts inutiles pour îiivc nie y bon ijuuecrnement agitèrent ritalie pendant les ireizième, quatorzième et quinzième siècles. Plus heureux que nos pères, nous savons que tout gouvernement qui se compose de deux chambres et d'un président ou roi, est passable; mais il ne faut pas s'y tromper, ce gouvernement éminemment raisonnable est probablement aussi éminemment défavorable à Tcsprit et à rorigiialilé, et jamais aucune hiiiitoire u égalera Tintérél de celle du moyeu âge. De là la kju,^ jd by Google

I N Ô M £ , N A P L È S E T F L O R È N C È . m dispulc ëleruelie qui va
 commencer enlre les poètes el les phi« losophes. Si UQ homme de géoie
 eût publié en 1455, après neuf années da goavernement de Sanii, un livre en
 trois volâmes in-4«, expliquant bien ces quatre commandements : 1° Que
 les treule plus riches habitants de Bologne forment, leur \ie durant, un
 conseil délibéranl; Que cinquante citoyens soient élus tous les trois ans, et
 forment une autre chambre; Que ces deux corps élisent un podestat tous les
 dix ans, et que Sanli Beutivoglio soit le premier podestat; 4" (Jue les lois
 soient faites par ces trois pouvoirs, et que le podestat nomme à toutes les
 places, sauf Tapprobation des trente, Bologfpe eût connu ce quil (sillait
 désirei*. 11 eût fallu trente années de révolution; et quand enfin les lois de
 la nature auraient fait disparaître les citoyens ayant trente ans le jour de la
 publication de l'ouvrage in-4% Bologne lût arrivée au bonheur. Cette
 Uanquillité n'eût probablement pas beaucoup diminué sa gloire; peutpêtre
 elle n^en aurait pas moins produit le Dominiquin, les Carrache et le Guide,
 les seuls grands hommes qui l aient illustrée depuis 1455. J'ai suivi uu
 instaut ce roman, parce qu'il s'applique à Florence et à toutes les
 républiques d'Italie. Mais les temps n'étaient pas arrivés. Tous les vingt ans,
 à Florence» on donnait balia à trente citoyens, c'est-à-dire pouvoir
 d'inventer une nouvelle coustitu* lion, et de la mettre en activité. Bientôt
 arrivaient les exils et les cruautés. Quand un peuple voit nettement la forme
 de gouvernement qu'il désire, il n'est pas cruel ^. Nous voyons ce que les
 papes sont encore aujourd'hui, je n'ai pas besoin de rappeler Timmense
 pouvoir dont ils jouissaient au quatorzième siècle. Eh bien, Innocent VI
 ayant envoyé deux nonces (1561 j à ce Beruabo Visconii, seigneur de
 Milan, dont nous avons parlé si souvent, ils rencontrèrent ce prhice à une
 lieue de sa capitale, sur le pont d'une petite rivière nommée le ^ Nous ne
 repasserons plus par les cruautés de 1795. Digitized by Google

(EUYRÈS D' STENDHAL. Lambro. Beniabo voulut connaître sui-le-champ le contenu des bulles; ayant trouvé le style peu convenable, il dit aux nonces : Scegliete, o mangiare o bere (Choisissez, il faut ici manger ou boire). Ces jKiroles laconiques ne furent que trop comprises des deux ambassadeurs : on leur donnait le choix, on de manger les bulles, parchemin, cordonnet de soie, cire et plombs, ou d'être jetés dans le Lambro. Us choisirent de manger les bulles, ce qui fut exécuté sans désenparer, sur ce petit pont pointu au milieu, qui existe encore. Guillaume, Tun des deux nonces, quelques mois plus tard, fut créé pape sous le nom d'Urbain V^e. Sous un gouvernement raisonnable on fait des pamphlets contre le pape et non des actions plaisantes. Je ne parle pas des traita de bravoure ou de prudence cruelle, ils sont trop fréquents. Florence avait entrepris une guerre maritime contre les Pisans (1405) et bloquait Tembouchure de l'Arno. Un jour les galères florentines donnèrent la chasse à lui navire pisan chargé de grains, qui se retira sous la tour de Vada, dont les bombar« des le protégeaient. Un citoyen de Florence, Pierre Marenghi, se jette à la nage, tenant d'une main élevée au-dessus des va* gues une fusée incendiaire allumée, et, sous une grêle de projectiles de tous les genres, réussit à mettre le feu au navire pisaa. Pierre Marenghi eut le bonheur de regagner son vais' seau. Le Ususeux général Jean Auguto, Anglais de naissance, celui qui fut enterré avec tant de pompe dans Santa Maria del Fiore, la cathédrale de Florence, et sur le tombeau duquel on voit un des premiers grands ouvrages de la peinture (son portrait à cheval, de grandeur colossale, par Paolo Uccello), faisait saccager par ses soldats la ville de Faenza (1571); deux de ses ofGciers ayant pénétré dans un couvent de religieuses, y trouvèrent une jeune pensionnaire de la plus rare beauté; ils se la disputaient les armes à la main. L'Auguto sur#iut, et craignant de perdre un de ses braves, donna un coup de dague dans la poitrine de la charmante jeune fiUet qui tomba morte. (Magnifique sujet de tableau : la jeune fille mouNuite, TAuguto qui la tue, les deux * Annal. ModioL^e p. 799 ; Verri, I, p. 381 . GalUri, St^etria Pûdonana. Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 199 combattaiits; Tim ne la voit pas tomber, et vibre son épée avec foreur; Tautre qui» par sa position» voit l'action de son général» est saisi d*horreor; dans le lointain on aperçoit des religieuses poursuivies par des soldais.) Dans une autre campagne, deux moiues mendiants vinrent en dcputation auprès d'Auguto. et le sablèrent par ces mots : « Dieu vous donne la paix! » À quoi l'Anglais répliqua froidement : < Dieu vous enlève les charités qu'on vous faitl i Les moines effirayés lui demandant ce qu'il entendait par ces mots. « Ce qu'ils veulent dire : Je vis par la guerre, la paix que vous me souhaitez est pour moi la famine. » 18 janvier. — Quoil me dit un Bolonais plein de colère, parce qu'il y a eu en France un Mirabeau et un Danton, Mexico sera libre, et Bologne devra oobUer ce qu'elle fut en i500, et revenir à ce qu'elle était en 4790 ! no, J)er Dio! Que le pape nous accorde au moins une demi-liberté de la presse, et que le collège des cardinaux soit ce qu'il était dans le principe, son conseil nécessaire, 0 per IHol nascerà qualche disardine. — Sans doute; vous aurez trente mille Russes en Italie. Ce n'est pas le pape qu'il vous faut vaincre, c'est la Russie. — Maudit parvenu! J'ai oublié de dire que Bologne a perdu son ambassadeur à Rome. On le lui avait accordé en 1512 ; on ne le lui a pas rendu en 48i4>. Ainsi, depuis qu'on y désire davantage la liberté, on lui a ôié celte vaine apparence qui pouvait lui faire prendre le change : puissamment raisonné. Les gouvernants veulent qu'il y ait cascade et non pas pente douce. M. degli Antonj, l'un des principaux citoyens de Bologne, fait un mémoire au pape à ce sujet. Le cardinal Gonsalvi, véritable grand seigneur du dixseptième siècle, comprend les aventures galantes, les intrigues d'une cour, ce qui fait rexcellence d'un bon opéra buffa, et le mémoire de M. degli Antonj, dont tout Bologne parle, lui semblera une paperasse ennuyeuse. Appelez-vous i'arcebevéque de Lisbonne de Pinto; voilà les ministres actuels. Mais si le cardinal Gonsalvi était ce qu'il doit être, je me garderais de me faire présenter à Son Émiueuce ; il serait aussi ennuyeux qu'un président des États-Unis. De Turin à Venise, de Bassano à Ancône, les victoires de Bonaparte, qui aUégeaient les fers des plébéiens, firent peur aux

M ŒUVRES DE STEKDUAL. Dobles; aussilèl (1796) eessaliou
 du luxe, ordre daus les affaires, écoDoinê, paiement des dettes, séjour à la
 campagne. De 17 90 à 1814. les fortunes de la noblesse ont doublé. Les
 nobles se voyant attaqués n'ont plus lutté entre eux de lu\è et de
 inagoiiiiceace, mais bien de prudcnee et d'économie. Dépenser follement est
 devenu le ridicule d'un homme du peuple enrichi. Dans quelques pays, le
 Piémont, par exemple, les nobles furent avertis officiellement par une
 contribution de guerre que les Français, en arrivant, les obligèrent de payer.
 Vivant dans leurs terres, loin des amusements des villes, ils se sont ^its
 agriculteurs pour échapper k Tennui. Parmi leurs enfants, ceux qui avaient
 vingt ans en 1796 ont été atteints par Tenthottslasme, ils ont pris du service
 avec les Français, et de l'expérience. Les enfants qui n'avaient que cinq ou
 six ans lors do la retraite forcée de leurs parents, ont eu pour précepteur le
 curé du voisinage, et n'ont pu tout au plus acquérir quelques idées justes
 qu'en devenant gardes d'honneur ou auditeurs vers 1809. (C'est ainsi que M.
 de Saota-Rosa était sous-préfct sur la côte de Gènes.) Tout ce qui est né vers
 1810 est maintenant élevé par les jésuites de Modène, c'est-à-dire entoure
 de ilatleurs dès l'âge de huit ans, et sera parfaitement imbécile vers 1826.
 L'égoïsme et Thabilude de se dénoncer réciproquement forment la hase de
 celte éducation. (Voir les Constitutions des jésuites, édition de Prague.)
 J'ajouterai une grande et utile vérité, c'est qu'il y a des exceptions. Plusieurs
 enfants riches, nés vers 1800, sont chez M. de Fellenherg, près de Berne;
 quelque aristocratique et même tendant à établir des castes que soit ce
 collège, il est moins absurde et par conséquent plus nuisible à la civilisation
 que les jésuites. Les nobles peu riches envoient leurs enfants à l'université
 de Pavie. L'un de ces élèves me disait : « En temps de guerre, un paysan
 Italien doit avoir le droit de tuer tout homme qu'il rencontre et qui ne parle
 pas italien, t L'Autriche déclare incapables de servir l'Etat tous les enfants
 élevés hors de son territoire; il n'y a d'exception que pour les collèges de la
 Toscane : les enfants en reviennent raisonnables comme des vieillards et
 iacapa* bles de tout mouvement généreux. Semblables à leurs pères du
 moyeu âge, les It«dieus de 1850

BOVE, NAPLES ET FLORENCE. 201 aimeroiil iimiODnéieai
la liberté, mais Bans sâTofar eonmieûl s'y prendre pour rétablir. Ils feront
d'abord. comme il est india* pensable, des gouvernements
révolutionnaires, mais jamais ne pourront renvoyer ceux-ci pour faire
marcher un gouvernemeul cou&lilutiounel; leur jactance les empêchera d
imiter la France*. 11 faut quitter Bologne, celte ville de gens d'esprit.
Depuis quinze jours, j'^avais très-bien trouvé le genre de vie convenable à
mes goills et aux plaisirs qu'offre le pays ; ce nVst pas peu. Le voyage le
plus agréable oiire bien des moments où Ton regrette la douce intimité de la
société habituelle. Le désappointement est d'autant plus sensible que Ton se
figure communeeni qu'un voyage en Italie est une succession non
Interrompue de moments délicieux. Il ne suffit pas pour tuer des perdreaux
qu'un pays abonde en gibier, i) faut encore se promener un fusil à la main.
Les trois quarts des voyageurs ne connaissent que les plaisirs de la société»
et ne sentent pas ceuL des beaux-arts. Certains riches industriels même ne
'comprennent ni les uns ni les autres; il leur faut une cour de parasites.
Beaucoup d'Anglais se bornent à lire dans chaque endroit les descriptions
qu'en ont hissées les poètes latins» et s'en vont en maudissant les mœurs
italiennes» qu'ils ne connaissent que par leurs rapports avec la plus basse
classe. Or la Turquie est le seul despo* lisme qui ait laissé la probité aux
basses classes. À Bologne, je me suis abonné avec le custode du musée de
la ville. Dès que j'ai une demi*heure sans visite à faire ou sans promenade»
je monte à ce musée souvent pour voir un seul tableau» la Sainte Cécile de
Raphaël ou le portrait du Guide, ou la Sainte Agnès du Dominiquin. Je vais
presque tous les matins à Casa-Lecchio, promenade pittoresque» à la
cascade du Reno : c'est le bois de Boulogne de Bologne; ou à la
Montagnola : c'est là que se tient le corso du pays. Cest une promenade de
la grandeur des Tuileries» fort bien plantée d'arbres par Napoléon» e^ * En
1882, à Naples oomme Espagne, l'on ae moquait outrageiuesement de la
tête légère des Français, qui n'avaient tu oonquérir qu'une ^ciliHilMJrté, çt
en pt^ap^ (|enx fpi? fW d'ipipAl? T»en i78Ç, Digitized by Google

202 ŒUVRES DE STENDHAL. élevée d'une traitaioe de pieds au-dessus de rimmense plaine qui oommence k la Nontagnola; el au nord, la première colline qui vient rinterrompre ost celle de Vicence, à viugt-six lieues d*iei. Le reste de mon temps se passe eu visites ou à flâner sous le portique de Saiut-Pétrone. Les jours de pluie, je lis mes chers historiens du moyen âge : Jean, Ilalibieu et Philippe Villani, Âmmirato, Yelluti, les chroniques de Fisc, de Sienne, de Bologne, la vie du grand ministre Acciajoli par Matthieu Palmieri; les annales de Pistoie par Tronci, Malevolti, Poggio, Gapponi, Bruni, Buoninsegni, Malespina, Corio, Soido, Sanuto, Dei, fiuonacorsi, Nardi, Nerli, tous gens chez qui la fausse culture de nos académies n'a point détruit le talent de narrer. Je ne prétends point dicter de plan de conduite aux voyageurs; chacun pour soi dans ce genre : je raconte le mien. J'ai trouvé chez les femmes de Bologne deux ou trois genres de beauté et d'esprit dont je n'avais pas d'idée. Je n'avais jamais vu la beauté la plus tendre réunie au génie le plus singulier, comme chez madanie Glierardi^ • * Malgré la peur des'goufenieinents, qui, depuis 1821, se résout en tyrannie pour tomber sur la tête des sujets, on bâtit k Bologne, comme partout, beaneoap de maisons noaveUes : ce signe montre la civilisation et l'aisance semées en Italie par Napoléon, et que n'ont pu encore extirper les soins des obscurants el la chute des gendarmeries. Bologne étant fort malheureuse en 1826, la crainte de les compromettre m'a empêché de nommer les gens d'esprit qui ont bien voulu m'accueiliir avec indulgence. La même raison m'a empêché de publier certaines anecdotes trop caractéristiques. Après le cardinal Lante, Bologne a été admirablement p;ouvernée par M. le cardinal Spina, que nous avons vu à Paris aumônier de madame la princesse Bor^^hèse. C'est par amour pour ce léi;;it que Bologne n'a pas secondé le mouvement constitutionnel de Naples. Mais le cardinal Spina a été rappelé par Léon XII et remplacé par M. le cnrdiu.il Albano. Je dirai au voyageur paresseux que mon but en voyageant n'était pas d'écrire ; mais la vie de voya

janvier. — En quittant Bologne pour traverser l'Apennin, la route de Florence suit d'abord une jolie vallée, à peu près horizontale. Après avoir marché une heure à côté du torrent, nous avons commencé à monter au milieu de petits bois de châtaigniers qui bordent le chemin. Arrivés à Loiano et regardant au nord, nous avons eu une vue magnifique : l'œil prend en travers cette fameuse plaine de Lombardie, large de quarante lieues, et qui, en longueur, s'étend de Turin à Venise. J'avouerai qu'on sait cela plus qu'on ne le voit; mais on aime à chercher tant de villes célèbres au milieu de cette plaine immense et couverte d'arbres comme une forêt. L'Italien aime à faire le cicérone; le maître de poste de Loiano a voulu me persuader que je voyais la mer Adriatique (dix-neuf lieues) : je n'ai point eu cet honneur-là. Sur la gauche, les objets sont plus voisins de TcBil, et les sommets nombreux des Apennins présentent un tirage singulier d'un océan de montagnes fuyant en vagues successives. — Je bénis le ciel de n'être pas savant : ces amas de rochers entassés m'ont donné ce matin une émotion assez vive (c'est une sorte de beau), tandis que mon compagnon, savant géologue, ne voit, dans cet aspect qui me frappe, que des arguments qui donnent raison à son compatriote, M. Scipion Breislak, contre des savants anglais et français. M. Breislak, né à Rome, prétend que c'est le feu qui a formé tout ce que nous voyons à la surface du globe, montagnes et vallées. Si j'avais les moindres connaissances en météorologie, je ne trouverais pas tant de plaisir, certains jours, à voir courir les nuages et à jouir des palais magnifiques ou des monstres immenses qu'ils figurent à mon imagination. J'observai une fois un pâtre des chalets suisses qui passa trois heures, les bras croisés, à contempler les sommets dix ans, telles que le courrier extraordinaire de la maison N... les apporta à Paris, il me semble lire un voyageur contemporain. (Note ajoutée en 1826.) Digitized by Google

m ŒUVHËS UE STENDHAL. couverts de neige du Jang-Fran.
 Pour lui, c^était uoe musique. 3lon i^Miorance me rapproche souvent de
 Tétat de ce pâtre. Une proiuenaille de di\ niinules nous a conduits à un trou
 rempli de petites pierres d'où s'exhale un gaz qui brûle presque toujours;
 nous avons jeté une bouteille d'eau sur ces pierres; aussitôt le feu a
 redoublé, ce qui m'a valu une explication d'une heure qui eût transforme
 pour moi, si je l'eusse écoutée, une belle montagne en un laboratoire de
 chimie. Enfin mon savant s'est tu, et j'ai pu engager la conversation avec les
 paysans réunis autour du foyer de celte auberge de montagne; il y a loin de
 là au charmant salon de madame Hartinetti, où nous étions hier soir. Voici
 un conte que je viens d'entendre sous l'immense cheminée de Tauberge de
 Pietra-Mala. Il y a près de deux ans qu'on s'aperçut avec terreur» à
 Bologne et à Florence, qu'en suivant la route sur laquelle nous sommes, les
 voyageurs disparaissaient. Les recherches de deux gouvernements sans nerf
 n'arrivèrent qu'à celle certitude, c'est que jamais on ne trouvait de dépouilles
 dans les montagnes de l'Apenoin. Un soir, la tourmente força un Espagnol
 et sa femme à s'arrêter dans une infâme auberge de Pietra-Mala, le village
 où nous sommes : rien de plus sale et de plus dégoûtant, et cependant
 l'hôtesse, pourvue d'une figure atroce, portait des bagues de diamant. Cette
 femme dit aux voyageurs qu'elle va envoyer emprunter des draps blancs
 chez le curé, à trois milles de distance. La jeune Espagnole est mortellement
 effrayée de l'aspect sinistre de Tauberge ; sous prétexte d'aller chercher un
 mouchoir dans le carrosse, le voyageur fait un signe au vellnriw et lui parle
 sans être vu; celui-ci, qui avait entendu parler de disparitions de voyageurs,
 avait autant de peur au moins. Ils conviennent bien vite de leurs faits. En
 présence de l'hôlesse, l'Espagnol lui recommande de les réveiller à cinq
 heures du matin, ail plus tard. Le voyageur et sa feuïme se disent malades,
 mangent fort peu au souper, et se retirent dans leur chambre; là, mourant de
 peur et prêtant roreilie» ils attendent que tous les bruits aient cessé dans la
 maison, et vers une heure ils s'échappent et vont rejoindre le vetturino, qui
 éta|t déjà i uq quîirt (jp li^yç, avec s^s çl^eva^x ^t sa VQilure, ' Digitized by
 Google

HOLIE, NAPLÈS BT FLORENCE. 205 De retour à Florence, le veUurinoconiai sa peur à son matlre» M. Polasiro» homme fort bounéte. La police, solllcilée par lui. eut beaucoup de peine à faire arrêter un bomme sans areu qui paraissait souvent à celte auberge de Pietra-Mala. Menacé de la mort, il révéla que le curé Bioodi, chez lequel rbôtesse envoyait emprunter des draps blancs, était le cbef de leur bande, qui arrivait à Tauberge sur les deux benres du matin, au moment où Ton supposait les voyageurs endormis. Il y avait toujours de l'opium dans le vin servi au souper. La loi de la baude était de tuer les voyageurs et le vetturino; cela fait, les voleurs remplaçaient les corps morts dans la voiture, et la (aisaient traîner par les cbevaux dans quelque endroit désert, entre les som* mets de TApennin. Là, les chevaux eux-mêmes étaient tués, la voiture et les effets des voyageurs brûlés; on ne conservait absolument que Targent et les bijoux. On enterrait avec le plus grand soin les cadavres et les débris de la voiture; les montres et les bijoux étaient vendus à Gènes. Réveillée enûn par cet aveu, la police surprit toute la bande à un grand dîner dans le presbytère de Biondi; on trouva chez elle la digne hôtesse qui, en envoyant prendre des draps, donnait avis à la troupe que des voyageurs dignes de ses soins venaient d'arriver à l'auberge. Diaprés tout ce qu*on m'a dit, je vois que je serai obligé de penser du mat des Florentins actuels. Je ne veux pas du moins trahir les droits de rhospitalité, et je viens de brûler dixsept lettres de recommandation que j'avais pour Florence. » flobeucib. 22 janvier. — Avant-hier, en descendant l'Apennin pour arriver à Florence, mou cœur battait avec force. Quel enfantillage I Enfin, à un détour de la route, mon œil a plongé dans la plaine, et j'ai aperçu de loin, comme uue masse sombre, Santa Maria delFioreetsa fameuse coupole, chef-d'œuvre do Hnineleschi. C'est là qu ont vécu le Dante, Michel-Auge, Léonard de Vinci! me disais-je; voilà cette noble ville, la reine du moyen âge! C'est dans ces murs que la civilisation a recommencé; là, Laurent de Médicis a ai Uen fait le rôle de roi, et tenu une cour Digitized by Google

206 ŒUVRES DE STËNUUAL. où| pour la première fois depuis
Auguste, ue primait pas le mérite militaire. Enfin, les souvenirs se
pressaient dans mon coeur, je jne sentais hors d'âat déraisonner, et me
livrais à ma folie comme auprès d'une femme qu'on aime. En approchant de
la porle San Gallo et de son mauvais arc de triomphe, j'aurais volontiers
embrassé le premier babitant de Florence que j'ai rencontré. Au ri8

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

UOME, NAI'LES Ei i i.OHENCE. 207 peinture m'ait jamais fait. J'étais d^à dans une sorte d'extase, par l'idée d^être à Florence, et le in^sinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ee point d'émotion où se rencontrent les sensaUans célestes données par les beanK*arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, J'avais un bat* tement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs à Berlin ; la vie était épuisée ciiez moi, je marchais avec la crainte de tomber. Je me suis assis sur l'un des bancs de la place de Santa Groce; j*ai relu avec délices ces vers de Foscoto, que j'avais dans mon portefeuille ; je n'en voyais point les défauts : j'axais besoin de la voix d'un ami partageant mou émotion : lo quaiulo il moniimcnU) Vidi ove posa il corpo di quel grande Ghe Icniprando lo sccltro a' régna lori Gli allôr ne sfronda, ed aile genti svela Di che lagrime grondi e di chc sangue : E r arca di colui che nuovo Olimpo Alz6 in Rama a' Gelesti^ e di dii vi«le Sotto r etereo padiglion rotarai Più mondi, e il Sole irradûurli iminoto, Onde air Anglo che tanta ala vi stese Sgombrô primo le vie del firmamenlo ; Te beata, gridai, per le felici Aurc pregnc di vila, e pe' lavacri Che da' suoi gioghi a te versa Apennhio t îiïieta dcir âer tuo veste la Liina Di luce limpidissima i luoi coUi Per vcndcmnia festanti ; e le convalli Popolate di case e d' olivcli Mille di liori al ciel mandano incensi : E lu prima, Firnze, udivi il r.irrnc Chc allegro V ira al Ghibelliii fiiggiasco, E tu i cai i parenti e l' idiïouia Desli a

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

m lEUYUES DE STEiNDUAL. Da che le mal vietale Àlpi e V alterna Qnmipotensa délie umane aorti Ârmi e soslanie t' invadeano ed are fî patria e, tranne la memoria^ tutto. E a questi marmi Vennc spesso Viltorio ad ispirarsi. Irato a' pati ii ^^umi, erras a iimto Ovc Arno è piû dcscto, i canipi e il cielo Desïoso iniratido ; e poi che nullo Vivenle aspelto gli molcca la cura, Qui posava l' auslero, e avea sul volto 11 pailor délia morte e lu speranza. Con questi grandi abita eleruo : e l' 05§a Fremono ainor di palria Le surlendemain, le sou?emr de ce que j'avais senii m'a doonë une idée înipertiDente : il vaut mieux, pour le bonheur, me disais-je, avoir le cœur ainsi fait que le cordon bleu. 25 janvier. — J'ai passé toute la journée d'hier dans une sortt» de préoccupation sombre et historique Ma première sortie a été pour réglise del Carminé, où sont les fresques de Masaccio; ensuite, ne me trouvant pas disposé comme il le faut pour sentir les tableaux à Thuile du palais Pilti ou de la galerie, je suis allé visiter les tombeaux des Médicis, à San Lorenxo, et la chapelle de Michel- Ange, ainsi nommée à cause des statues faites par ce grand homme. Sorti de San Lorenzo , j'errais au basard dans les rues; je considérais, dans mon émotion muette et profonde (les yeux très-ouverts et ne pouvant parler), ces palais bAtis vers 1500 par les marchands de Florence : ce sont des forteresses. Je regardais tout à Fentour de Santa Maria del Fiorc (butte en 1295), ces arcades légèrement gothiques, dont la pointe élégante est formée par la réunion de deux lignes courbes (comme la partie supérieure des fleurs de lis frappées sur les pièces de cinq francs). Cette forme se retrouve sur toutes les portes d'entrée des maisons de Florence; mais les modernes ont fermé avec un mur les arcades qui entouraient la place im* mense au milieu de laquelle Santa Maria del Fiore s'élève isolée. Je me sentais heureux de ne connaître personne, et de ne Digitizod by Gû*..wtL

pas craindre d'être obligé de parler. Cette architecture du moyen '
 âge s'est emparée de toute mon Ame ; je croyais vivre avec le Dànte. Il ne
 m'est peut-être pas venu dix pensées aujourd'hui que je n'eusse pu traduire
 par un vers de ce grand homme. J'ai bouï de mon récit, qui me fera passer
 pour un égotiste. Gomme on voit bien, à la forme solide de ces palais,
 construits d'énormes blocs de pierre qui ont conservé brut le côté qui
 regarde la rue, que souvent le danger a circulé dans ces rues ! C'est
 l'absence de danger dans les rues qui nous fait si petits. Je viens de m
 arrêter seul, une heure, au milieu de la petite cour sombre du palais bâti
 dans la via Largt^ par ce Côme de Médicis, que les sots appellent le Père de
 la pairie. Moins celle architecture vise à imiter le temple grec, plus elle
 rappelle les hommes qui ont bâti et leurs besoins, plus elle liit ma conquête.
 Mais, pour conserver cette illusion sombre qui, toute la journée, m'a fait
 rêver à Gastruccio Castracani, à Ugucione délia Fagiola, etc., comme si
 j'avais pu les rencontrer au détour de chaque rue, j'évite d'abaisser mes
 regards sur les petits hommes effacés qui passent dans ces rues sublimes,
 encore empreintes des passions du moyen âge. Uéias l les bourgeois de
 Florence d'aujourd'hui n'ont aucune passion ; car leur avarice n'est pas
 même une passion : ce n'est qu'une des convenances de l'extrême vanité
 combinée avec la pauvreté extrême. Florence, pavée de grands blocs de
 pierre blanche de forme irrégulièie, est d'une rare propreté ; on respire dans
 ses rues je ne sais quel parfum singulier. Si Ton excepte quelques bourgs
 hollandais, Florence est peutp-être la ville la plus propre de l'univers, et
 certainement l'une des plus dégantes. Son architecture gréco-gothique a
 toute la propreté et tout le fini d'une belle miniature. Heureusement pour la
 beauté matérielle de Florence, ses habitants perdirent, avec la liberté,
 l'énergie qu'il faut pour élever de grands édiflces. Ainsi l'œil n'est point
 choqué ici par ces indignes façades à la Piermarinif et rien ne trouble la
 belle harmonie de ces rues, où respire le beau idéal du moyen âge. Eu vingt
 endroits de Florence, par exemple en descendant du pont délia Triniia et
 passant devant le palais StrozBÎ, le voyageur peut se croire en l'an 1500. 12

m (EUVtUKS 1>£ STEM DUAL Mais, malgré la rare beauté de
laul de rues pleines de grandiose et de mélancolie, rien ne peut être comparé
au palazzo Vecchio. Celle forteresse» bâtie en 1398, par l'édifice
volontaires des négociants, élève fièrement ses créneaux de brique et ses
murs d'une hauteur immense, non pas dans quelque coin solitaire» mais au
milieu de la plus belle place de Florence. Elle a au midi la jolie galerie de
Vasari, au nord la statue équestre d'un Hérédicis, à ses pieds le David de
Michel-Ange le Persée de Benvenuto Cellini, le charmant portique des
Lanci, en un mot, tous les chefs-d'œuvre des arts à Florence, et toute
l'activité de sa civilisation, heureusement cette place est le boulevard de
Gand du pays» le lieu où Ton passe sans cesse. Quel édifice d'architecture
grecque en pourrait dire autant que cette forteresse du moyen âge, pleine de
rudesse et de force comme son siècle? Là, à cette fenêtre, du côté nord, me
disait mon cicérone, fut pendu l'archevêque Pazzi, revêtu de ses habits
pontificaux. Je regrette l'ancienne tour du Louvre. L'architecture gallo-
grecque qui l'a remplacée, n'est pas d'une aussi sublime beauté pour parler à
mon âme aussi haut que la vieille tour de Philippe-Auguste. (Je viens
d'ajouter cette comparaison pour expliquer mon idée ; quand pour la
première fois je me trouvai à Florence, je ne pensais à rien qu'à ce que je
voyais, pas plus au Louvre qu'au Kamtschatka.) A Florence, le palazzo
Vecchio et le contraste de cette réalité sévère du moyen âge, apparaissant au
milieu des chefs-d'œuvre des arts et de l'élégance des Marchés
modernes, produit peut-être le plus grandiose et le plus vrai. On voit les chefs-
d'œuvre des arts enflés par l'énergie des passions» et plus tard tout
devenir insignifiant, petit, contourné, quand la tempête des passions cesse
d'enfler la voile qui doit faire marcher l'âme humaine, si impuissante quand
elle est sans passions, c'est-à-dire sans vices ni vertus. Ce soir, assis sur une
chaise de paille, en avant du café, au milieu de la grande place et vis-à-vis
le palazzo Vecchio, la foule et le froid, fort peu considérables l'un et l'autre,
ne m'empêchaient point de voir tout ce qui s'était passé sur cette place. C'est
là que vingt fois Florence essaya d'être libre, et que le

UOME, NAPLES ET FLORENCE. 241 sang cdula pour une constilHtîon impossible à faire marelier. Insensiblement la lune, qui se levait, est venue marquer sur cette place si propre la grande ombre du palazzo VecchiO; et donner le charme du mystère aux colonnades de la galerie, par-dessous lescpieiles on aperçoit les maisons édaiiées au delà de TÂmo. Sept lieures ont sonné an beffiroi de la tour; la crainte de ne pas trouver de place au théâtre m*a forcé à quitter ce spectacle terrible : j'assistais, pour ainsi dire, à la tragédie de Thisloire. Je vole au ih^éâtre du Ilhohbmefo, c'est ainsi qu'on prononce le mot eocomero. Je suis furieusement cboqué de cette langue* flo* rentine, si vantée. Au premier moment, j'ai cm entendre de l'arabe, et Ton ne peut parler vite. La symphonie commence, je retrouve mon aimable Rossini. Je Tai reconnu au bout de trois mesures. Je ^uis descendu au parterre» et j'ai demandé; en effet, c'est de lui \^ Barbier deSéville qu'on nous donne. Il a osé, en homme d'un vrai génie, traiter de nouveau le canevas qui a valu tant de gloire à Paisiello. Le rôle de Rosine est rempli par madame Giorgi, dont le mari était juge dans un tribunal sous le gouvernement français. A Bologne» Ton m'a montré un jeune officier de cavalerie qui fait le prmo buffo. Il n'y a jamais de honte, en Italie, à faire ce qui est raisonnable ; en d autres termes, le pays est moins gâté par rhonneur à la Louis XIV. Le Barbier de Séville de Rossini est un tableau du Guide : c'est la négligence d'un grand maître; rien n'y sent la fatigue, le métier. C'est un homme d'infiniment d'esprit sans aucune inslniction. Un Beethoven qui aurait de telles idées, que ne feraitil pas? Ceci m'a l'air uu peu pillé de Gimarosa. Je ne trouve d'absolument nouveau» dans le Barbier de Séville, que le trio du second acte entre Ronne, Almaviva et Figaro. Seulement, ce chant, au lieu d'être appliqué à une résolution d'intrigue, devrait l'être à des paroles de caractère et de parti pris. Quand le ^danger est vif, quand une minute peut tout perdre ou tout sauver» il est trop choquant d'entendre répéter dix fois les mêmes paroles ^. Cette absurdité nécessaire de la musique ' Pour la musique» ce sont dix idées difi'érentes. Digitized by Google

in LEUVHÈS DE STENDHAL. • peut être facilement sauvée.

Depuis trois ou quatre ans Rossini fait des opéras où il n'y a qu'un morceau ou deux dignes de l'auteur de Tancredi et de Vltaliana in Algeri. Je proposais ce soir de réunir, sur un seul opéra, tous ces morceaux brillants. J'aimerais bien avoir fait le trio du Barbier de Séville que tout repéra de HoUiva, qui me plaisait tant à Milan. 24 janvier. — J'admire de plus en plus le Barbier Un jeune compositeur anglais, qui m'a tout l'air d'être sans génie, était scandalisé de l'audace de Rossini. Toucher à un ouvrage de Paisiello! Il n'a pu couler un trait d'insouciance. Le morceau le plus célèbre de l'auteur napolitain est la romance : Je suis Lindor* Un chanteur espagnol, Garcia, je crois, a proposé à Rossini un air que les amants chantent sous les fenêtres de leurs maîtresses, en Espagne ; la paresse du maestro s'en est bien vite emparée : rien de plus foid; c'est un portrait mis dans un tableau d'histoire. Tout est pauvre au théâtre de Florence, habits, décorations, chanteurs : c'est comme une ville de France du troisième ordre. On n'y a de ballets que dans le carnaval. En général, Florence, située dans une vallée étroite, au milieu de montagnes pelées, a une réputation bien usurpée. J'aime cent fois mieux Bologne, même pour les tableaux; d'ailleurs, Bologne a du caractère et de l'esprit. A Florence, il y a de belles livrées et de longues phrases. Le français» en Italie, ne passe pas Bologne et Florence. Le caractère le plus rare chez un jeune Italien est, ce me semble, celui de la famille Primerose : They had but one character, that of being all equally generous, credulous, simple and inoffensive ^ De telles familles ne sont pas rares en Angleterre. L'ensemble des mœurs y produit des jeunes filles d'un caractère angélique, et y a vu des êtres aussi parfaits que les filles du bon ministre de Walsingham; mais il faut Habeas corpus, et, je ne dirai pas les lois, mais les usages anglais, pour fournir aux poètes de tels caractères. Dans la sombre Italie, une créature * «On voyait chez tous ces enfants le même caractère; ils étaient épileptiques, c'est-à-dire, Bimbles et inoffensifs, « L'enfant était by Google

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

ROME, NAPLÈS ET FLORENCE. M Hmple et inoffemve serait bienlèt délniîle. Toutefois» si la candeur anglaise, peut exister quelque pari ici, c'est au sein d'une famille florenline qui vit à la campagne. A Milan, Tamour-passion vieudrait bieoiël auimer cetle candeur et lui donner plus de charme, mais un autre charme. A en juger par les physionomies et par des observations iikes à l'anglaise y c'est-à-dire à la table d'hôte de niadame Imberl, au café et au spectacle, le Florentin est le plus poli des hommes, le plus soigneux, le plus fidèle à ses petits calculs de convenance et d^économie. Dans la rue, il a Tair d'un commis à dix-huit cents francs d'appoiñiements, qui, après avoir bien brossé son habit et ciré lui-même ses boîtes, court à son bureau pour s'y trouver à l'heure précise. Il n'a pas oublié son parapluie, car le temps n'est pas sûr, et rien ne gèle un chapeau comme une averse. En arrivant de Bologne, ce pays des passions, comment n*être pas frappé de quelque chose d'étroit et de sec dans toutes ces lètes*? En revanche, quoi de plus beau que mcbdames Pazz*** et Mo22"*? à 8 janvier. L*instiua musical me fit voir, dès le premier jour de mon arrivée, quelque chose à^inexaltahle dans toutes ces figures, cl je ne fus nullemenl scandalisé, le soir, de leur manière sage et décente d'écouler le liarhier de Séville, Ce ne son\ pas là précisément les qualités qui brillent dans la Celra Hp...» chanson qui fut chantée le carnaval dernier en présence des personnes mêmes dont elle célèbre les galants exfdoits. C'est le triomphe de Famour physique. Une scène tellement singulière me porterait à croire que ï amour-passion se rencoutre rarciiiieiiL chez les Florentins. Tant pis pour eux ; ils n'ont qu'uu pauvre supplément, mais qui a l'avantage immense de ne jamais conseiller de folies. Voici les premiers couplets : * Je saule plusieurs pages; car, pour ce qui touche à la connaissance, du coïur humain et à ce qu'on appelle vdgatreroent philosophi\$, Tannée 18^<>, tout occupée de la critique di la raiionpureei du détrùnienl de Condillac, me semble éprouver un rloignemenl marqué pour Ic^ faits ntcontéa sans pathos. î.cs {;cns adroils les craîiïiiciil, les joîines tôles ne les trouvent pas inseï fttvorid)les au mysticisme et au spiritualisme. 13. Digitized by Google

m (EUVRÈS D£ STENDHAL. di cbe tiollono lyamorleireiehd
Sotto le tnmche Gamovalesche ; Nume d'Arcadia, lo non t'invoco, Ghe i
versi abbondano « Ben d*aitro foco. Sul Pindo piangono Le nove Ancelle
Che teco vivono Sempre Zi telle. Je conseille au voyageur de se procurer
cette admirable chaa* son» et de se Êdreoiontrer au Ca\$me ou au spectacle
les daines qui assistèrent à la première lecture» el qui sont nommées tout au
long dans le petit poème de M. le comte Giraud. Je u*ose raconter pourquoi
huii dames ont été dernièrement mises aux arrêts chez elles par le grand-duc
Ferdinand III. La contre-partie de ces habitudes sociales, suivant moi, si peu
Êivorabies aH bonheur, c*est le pouvoir immense du p e. Tôt ou tard,
personne ne pourra se passer ici d'un billet de confession. Les esprits forts
du pays eu sout encore à s*élonner de telle hardiesse que le Danle se permit
contre le papisme, il n*y a que chiq cent dix ans. Quant aux libéraux de
Florence, je l^ comparerais volontiers à certains pairs d'Angleterre, fort
honnêtes gens d'ailleurs, mais qui croient sérieusement qu'ils ont droit à
gouverner le reste de la nation dans leur propre avantage (Com Laws).
J'aurais compris cette erreur avant que l'Amérique ne vint montrer que l'on
peut être heureux sans aristocratie. Au reste, je ne prétends pas nier qn*eUe
ne soit fort douce ; quoi de mieux que de réunir les avantages de Tégoïsme
et les plaisirs de la générosité ! Les libéraux de Florence croient, ce me
semble, qu*un noble a d'autres droits qu'un simple citoyen, et ils
demanderaient volontiers, comme nos ministres, des lois pour protéger les
forts. Un jeune Russe, noble, bien entendu, m'a dit aujourd'bui que
Digitizod by Gû*..'

ROMÈ, ISÂPLES ET FLOUËISCI:: 215 Gimabae, Michel-Ange, le Danle» Pétrarque, Galilée et Maehiavel étaient patriciens : si telle est la vérité, il a raison d'en être fier. Ce sont les six plus grands hommes qu'ait produits ce pays in* diistriely et deux d'entre eux sont au nombre des huit ou dix. plus grands géuies doot Tospèee humaine puisse s'enorgueillir. Michel-Ange a de quoi faire la réputation d'un poète remarquable, d'un sculpteur, d'un peintre et d'un architecte du premier ordre. Assis en dehors de la porte de Livoume» où je passe de ion- ' gues heures, j'ai remarqué de fort beaux yeux chez les femmes de la campagne; mais il n'y a rien dans ces figures de la douce volupté ni de l'air susceptible de passion des femmes de la Lombardie. Ce que vous ne trouverez jamais en Toscane, c'est l'air exaUabkt mais en revanche, de l'esprit, de la fierté, de la raison, quelque chose de finement provoquant. Rien n'est joli comme le regard de ces belles paysannes, si bien coiffées avec leur plume noire, jouant sur leur petit chapeau d'homme. Mais ces yeux si vifs et si perçants ont l'air plus disposés à vous Juger qu'à vous aimer. J'y vois toujours Viéee du raisonnable, et jamais la possibilité de (aire des folies par amour. Ces beaux yeux brillent du feu de la saillie bien plus que de celui des passions. Les paysans de la Toscane forment, je le crois sans peine, la population la plus singulière et la plus spirituelle de toute Titalie. Ce sont peut-être, dans leur condition, les gens les plus civilisés du monde. A leurs yeux, la religion est beaucoup plus une convenance sociale à laquelle il serait grossier de manquer, qu'une croyance, et ils n'ont guère peur de Tenfer. Si l'on veut consulter Véchelk morale, ou les trouvera fort au-dessus des bourgeois à quatre mille livres de rente et à tête , étroite qui garnissent les salons des sous-préfectures de France; seulement la conscription n'excitait pas chez nous le même désespoir qu'en Toscane. Les mères suivaient leurs fils en hurlant jusquedausles rues de Florence, spectacle vraiment hideux. C'était, en revanche, un ^leetacle comique que la sévérité du préfet» déconcertant d'un mot les petits moyens employés par les chambellans de la princesse Elisa, pour être dispensés de (aire un homme.

ŒUVRES DE STENDHAL. Les tableaux des grands peintres de l'école de Florence m'ont conduit, par un autre chemin, à la même idée sur le caractère national. Les Florentins de Masaccio et du Ghirlandajo auraient l'air de fous s'ils se présentaient aujourd'hui au grand café à côté de Santa Maria del Fiore; mais, comparés aux personnages de Paul Véronèse et du Titien (je choisis exprès des peintres sans idéal), ils ont déjà quelque chose de sec, d'étroit, de raisonnable, de lidele aux convenances, d'ineffable, en un mot. Ils sont beaucoup plus près de la véritable civilisation et infiniment plus loin de ce qui m'inspire de rinier dans un homme. Bernardino Luini, le grand peintre des Milanais (vous souvenez-vous des fresques de Saronno?), est certainement très-froid, mais ses personnages ont l'air de petits Werther si vous les comparez aux gens sages des fresques de la I^umiata (chefs-d'œuvre d'André del Sarto). Afin que l'Italie offre tous les contrastes, le ciel a voulu qu'elle eût un pays absolument sans passions : c'est Florence. Je cherche en vain dans l'histoire du dernier siècle un trait de passion dont la scène soit en Toscane. Prenez un peu de folie à ces gens-ci, et vous retrouverez des Pierre Marengbi allant à la nage incendier les vaisseaux ennemis. Qui eût dit, en 1806, que ces Grecs si souples, si obséquieux envers les Turcs, étaient sur le point de devenir des héros? Milan est une ville ronde et sans rivière jetée au milieu d'une plaine parfaitement unie, et que coupent cent ruisseaux d'eau vive. C'est au contraire dans une vallée assez peu large, dessinée par des montagnes jielées, et tout contre la colline qui la borne au midi, qu'on a bâti Florence. Cette ville qui, par la disposition des rues, ressemble assez à Paris, est placée sur l'Arno comme Paris sur la Seine. L'Arno, torrent auquel une digue transversale, pour le service d'un moulin, donne, sous les ponts de Florence, l'apparence d'une rivière, coule aussi d'orient en occident. Si l'on monte au jardin du palais Pitti, sur la colline méridionale, et que de là on fasse le tour des murs jusqu'au chemin d'Arezzo, on prendra une idée du nombre infini de petites collines dont la Toscane se compose; couvertes d'oliviers, de vignes et de petites pluies-baude de blé, elles sont cultivées comme un jardin. Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 217 Eu effet, l'aigriculire
convieul an génie tranquille, pal&ible, éco* oome des Toscans. Gomme
dans les tableaux de Léonard et de la première mauicre de Raphaël, la
perspeclive est souvent terminée par des arbres sombres se dessinant sur
Tazur d'un beau ciel. Les fameuses Cascine, promenade où tout le monde va
se montrer, sont situées eomme les Champs-Élysées. Ce qui m*en déplatty
e'est que je les trouve encombrées de six cents Russes ou Anglais. Florence
n'est qu'un nuisée plein d'étrangers; ils y transportent leurs usages. Lu
division eu castes des Anglais, et le serupule qu'ils mettent à s'y conformer,
servent de texte à cent contes plaisants. C'est ainsi que se venge de leur luxe
la pauvre noblesse florentine, qui se rassemble chaque soir chez madame la
comtesse d'Albany, veuve d'un prétendant et amie d'AKieri. M. Fabre (de
Montpellier), à qui la postérité devra les portraits de ce grand tragique, m'a
montré, en objets d*art, les choses les plus curieuses. Je dois à robligeanee
d'un moine de SaintMarc la vue des fresques admirables que Fra
Bartolomeo a laissées sur les murs de sa cellule. Cet homme de génie cessa
de peindre pendaat quatre ans par humilité chrétieue, et reprit ensuite les
pinceaux sur l'ordre de son supérieur. Il y a quinze jours qu'un peintre de
ma connaissance allait faire des études d'après la jolie léte d'une jeune
tresseuse de chapeaux de paille. Le peintre est un Allemand Tort sage de
quarante ans, el d'ailleurs les séances avaient lieu en présence de toute la
famille, enchantée d'ajouter quelques paules à'son mince ordinaire. Ces
séances ont cboqué le curé. « Si la jeune fille continue, a-t-il dit, je la
deshonorerai en la nommant h mon prône. » Voilà ce qu'on n'oserait pas se
permettre en terre papale; voilà les fruits amers de la patience sans bornes et
de l'égoïsme. N'oubliez pas, si vous êtes sensible à la force tonnante qu'un
beau vers ajoute à une pensée énergique, de vous procurer les sonnets :
Berta non stma et YVrmt di Berta ; Et les épigrammes : Berta condolta al
fonte da piocîna pi Bertq lo spfivano ^icvva al sor pievano.,.»*! Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

ŒUVRES DE STENDHAL. Mentre un gnstoio piatto Bwta serocca Dissi a Berta : de? i euer oMigata Si senUron anonar dd FranceeMom Per cavalcare un buon caval da sella La Mezai m' ha in secrelo ricercato In meno ai Birri armati di pugnali Depuis quelques heures que je possède ces yers si yifs, Je les aurai relus dix fois. J'avertis que la mère n'en prescrirait pas la lecture à sa flUe; ou y trouve d'ailleurs plus d'énergie que de grâce. — Je seos que mon cœur déserte les arts de Bologne. Usant le Dante uniquement et avec amour, je ne pense plus qu'aux hommes du douzième siècle, simples et sublimes du moins par la force des passions et par Tesprit. L*élégance de récole de Bologne, la beauté grecque et non italienne des lètes duGuidecommencent à me choquer comme une sorte de profanation. Je ne puis me le dissimula, j*ai de Tamour pour le moyen âge de l'Italie ^ 29 janvier. — Florence a sur TArno quatre beaux ponts, situés à distances à peu près égales, et qui forment, avec les quais et la colline du midi» garnie de cyprès se dessinant sur le ciel, un • ' Je supprime toutes mes descriptions de tableaux. M. le président de Brosses a dit cent fois mieux (tome II, pages 11 à B7). Le bon goût de ce oonten^raîn de Voltaire m'étonne toujours. Quant à M. Benvenuti et aux autres peintres venus depuis i740, les tableaux de Girodet et des autres élèves de l'immortel David font plaisir à voir, si on les compare à h Mort de César, aux Travaux d'Hercule, à la Judith île M. lUMivt'iuli, Comme les Florentines sont inlininieil plus Itrlles «pie les tommes m'es à Paris, on trouve dans ces tristes tableaux queUpies têtes d'un contour agréaltle. Ce qui rend si insipides les ouvrajres de nos artistes modernes, c'est que le ^ruuvernement s'obstine à ne comm indiîr que dos tableaux de miracles à des «j^ens qui n'ont peut-être jjas loule l;i lerveur doFra l'arlolomeo. Pour courir la cliance d'être quoNpje cbose, il iiuit ajrir, peindre ou écrire sous la dictée de ses passions. Les al tistes tlorontius, suivant toute apparence, sont trop sensés pour éprouver de ces mouvoionls inconvenants et dispendieux qu'on nomme passions. Sous ce rapport, ce sont des gens du meilleur ton. Je n'ai rien vu en Italie, parmi les tableaux modernes, qui rappelle, même de loin, je ne dirai pas la grâce céleste de Pnidhon, mais la Ms dê Jaffa^ ou la tête de la Didon de M. le baron Guérin.

IXOm, NÂPLES ET FLORENCE. m ensemble admirable. Cela est moins grandiose, mais bien plus joli que les environs du eéièbre poni de Dresde. Le second des ponts de Florence, en descendant TAmo, est/chargé de boutiques d'orfèvrerie. C'est là que j'ai rencontré ce malin un lapidaire juif, avec lequel jadis je faillis me noyer; Nathan est passionné pour sa religion, et pousse à un point étonnant une sorte de pbilosopbie tranquille et Fart fort utile de payer peu pour toutes choses. Nous nous sommes revus avec beaucoup de plaisir. Il m'a conduit à l'instant, pour ne pas se séparer de moi et comme son associé, chez un homme auquel il a vendu dix louis une excellente pierre gravée de Pickler. Le marché, qui a duré trois quarts d*heure, m'a semblé court ; excepté Ténonciation du prix, on n'y a pas prononcé un seul des mots qu'un Français eût employés en pareille occurrence. L'Italien qui achète une bague songe à faire collection pour ses descendants; acquiert-U une estampe de trente francs, il en d^[>ensera cinquante pour la transmettre A sa postérité dans un cadre magnifique. J*ai vu i Paris M. le baron de S*** dire en achetant un livre rare : Il se vendra cimjuante francs à ma vente (c'est-à-dire à la vente qui suivra sou décès). Les Italiens ne savent pas encore que rien de ce que bit un bonuose riche ne lui survit dix ans. La plupart des maisons de campagne où Ton a bien voulu me recevoir appar*» tenaient à la même famille depuis un siècle ou deux. Nathan m'a conduit ce soir dans une société de riches marchands, sous le prétexte de me faire voir un ibrt joli tliéâtre de marionnettes. Celte charmante bagatelle n*a que dnq pieds de large, et pourtant offire une copie exacte du tbéfttre de la Scala. Avant le commencement du spectacle, on a éteint les lumières du salon ; les décorations font beaucoup d'effet, parce que, ^pioique fort petites, elles ne sont pas traitées comme des miniatures, mais à la Lanfrano (par un élève de M. Peregd de Mikin)* Il y a de petites lampes proportionnées au reste, et tous les changements de décorations s'effectuent rapidement et par les mêmes moyens qu'à la Scala; rien de plus joli. Une troupe de vingt^ quatre marionnettes de huit pouces de haut, qui ont des jambes de plomb et qu'on a payées on seqmn chacune, a joué une comédie dëildeuse et un peu libre, abrégée de la Mandragore de

HaDigitized by Google

220 (EUVKtb bTEiXDIIAL. chiavel. Les marioanottes ont ensuite dansé un petit ballet avec beaucoup de grâce. Mais ce qui m'a clianié plus que le spectacle, c'est Tagrcmeot el Tesprii de la conversation de ces Florentins» c'est le ton de politesse aisée avec lequel ils ont bien voulu m[^]accueillir. Quelle différence avec Bologne ! Tci, la curiosité qu'inspire une nouvelle figure remporte d*eniblée sur Tintérêt qu'on prend à Tamanl. N'a-l-on pas du temps de resle pour parlera celui-ci? J'ai vu ce soir la raison embellie par toute raménilé que peut lui donner une longue expérience; Turbanité et le savoir vivre brillaient plus dans les discours que le naturel ou la vivacité, et les saillies, assez rares, ont été pleines de mesure. L'ensemble avait un Ici agrément, que je me suis repenti un instant d'avoir jeté au leu mes lettres de recommandation. Il y avait là deux des personnes à qui j'étais recommandé. L'honneur cependant m'en faisait un devoir; car jusqu'ici je n'ai dH que du mal des Florentins, tels que Gôme 111 et Léopold les ont faits. Mais je ne dois pas être aveugle pour leurs qualités aimables : elles seraient tout à fait de mise à Paris, à la différence de l'amabilité bolonaise, qui semblerait de la folie» ou qui effaroucherait par le sans gêne. Oeureusement on n'a presque pas parlé de littérature» on n'a dit qu'un mot sur Old Uortalilyt roman de Walter Scott, qui vient d'arriver au cabinet littéraire de M. Molini. On a cité huit ou dix vers de M. J.-B. Niccolini, qui réellement ont quelque cbose de la magniteence de Bacine. J'ai remarqué dans rassemblée, fort nombreuse, cinq ou six femmes assez jolies, mais d'un air beaucoup trop raisonnable pour sembler femmes à mes yeux ; avec tant de raison, on ne doit comprendre que la partie matérielle de l'amour. J'oubliais que ce matin j'ai pris une sédiol pour aller voir la célèbre Chartreuse à deux milles de Florence. Le saint bâtiment occupe le sommet d'une colline sur la route de Rome; vous le prendriez au premier aspect pour un palais ou pour une forteresse gothique. L'ensemble est imposant, mais l'impression bien différente de celle que laisse la Grande Chartreuse (près de Gre-[^] noble) Rien de saint, rien de sublime, rien qui élève Tâme, rien qui fasse vénérer la religion : ceci en est plutôt une satire; on kju,[^] jd by Google

ROM. MÂPLÈS ET FLORENCE. 221 songe à l'ant de richesses entassées pour donner à dix-huit fakirs le plaisir de se mortifier. Il serait plus simple de les mettre au cachot et de faire de cette charitable la prison centrale de toute la Toscane. Elle pourrait bien n'avoir encore que dix-huit habitants» tant ces gens-ci me semblent bons calculateurs et exempts des passions qui peuvent égarer l'homme. Un pauvre domestique corse nommé Cosimo, a ces jours-ci scandalisé tout Florence. Ayant appris que sa sœur, qu'il n'avait pas vue depuis vingt ans, s'était laissé séduire, dans les montagnes de la Corse, par un homme appartenant à une famille ennemie, et enfin avait pris la fuite avec cet homme, il a mis les affaires de son maître dans le plus grand ordre, et s'est allé brûler la cervelle dans un bois à une lieue d'ici. Ce qui est exactement raisonnable ne donne pas prise aux beaux-arts; j'estime un sage républicain des États-Unis, mais je oublie tout jamais en quelques jours : ce n'est pas un homme pour moi, c'est une chose. Je n'oublierai jamais le pauvre Cosimo ; cette déraison m'est elle personnelle ? Le lecteur va répondre. Je ne trouve rien à blâmer, mais rien d'intéressant chez les sages Toscanes. Par exemple, leur cœur ne fait aucune différence entre le droit d'être libre et la tolérance de faire ce qui leur plaît, dont ils jouissent sous un prince (Ferdinand III) rendu sage par l'exil, mais qui jadis eût commencer cinq mille procès de tendance au jacobinisme contre pareil nombre de ses sujets (skdicUur), Le bourgeois toscan, d'un esprit timide, jouit du calme et du bien-être, travaille à s'enrichir et un peu à s'éclairer, mais sans songer le moins du monde à prendre place dans le gouvernement de l'État. Cette seule idée, qui le détournerait du soin de son petit pécule, lui est une peur horrible, et les nations étranges qui s'en occupent lui semblent un ramassis de fous. Les Toscans me représentent l'état des bourgeois de l'Europe à la cessation des violences du moyen âge. Ils dissertent sur la langue et sur le prix des huiles, et, du reste, craignent si fort le trouble, même celui qui mènerait à la liberté, qu'ils sollicités par un nouveau Cola di Rienzo^ probablement Ils se battraient contre lui et pour le despotisme actuel. A de tels hommes il n'y a rien à dire : gaudemur natL Tel serait peut-être l'état de 18 Digitized by Google

ŒUVRES DE STENDHAL. torpeur de la plus grande partie de l'Europe si nous avions eu un gouvernement assoupmani eomme celui de la Toscane. Ferdiuaaid a compris qu'il u'avait ui assez de soldats ni assez de courtisans pour vivre heureux au milieu de rexécalion publique. Il vit en bon homme, et on le rencontre seul dans les rues de Florence. Le grand-duc a trois ministres, dont un ultra, M. le prince Neri Gorsini, et deux fort raisonnables, MM. Fossombroni, i^éomètre célèbre, et FruUani; il ne les voit qu'une fois par semaine, et ne gouverne presque pas. Chaque année Ferdinand III commande pour trente mille francs de tableaux aux mauvais peintres que lui désigne Topinion publique, qui les admire; chaque année aussi il achète une ou deux belles terres. Pour peu que le ciel conserve cet homme raisounable à la Toscane, je suis convaincu qu'il finira par lui proposer de là gouverner gratis. On fait le plus grand éloge de sa femme, princesse de Saxe, et de la sœur de sa femme, qui a épousé le prince royal (régnant en 1826). S'il n'y avait pas d'intrigues et de p e dans les petites villes de Toscane, on y vivrait fort heureux ; car le peuple nomme lui-même ses maires et officiers municipaux ifimianï). Mais tout cela est nominal, comme Finvitiatiou que Tempereur Léopold fit au sénat de Milan (1790) de délibérer BUT les choses utiles au pays. Ces bourdes-là sont prises au sérieux par les Roscoë et autres grands historiens anglais. La maréchale de Rochefort disait au célèbre Duclos : a Pour vous, je ne suis pas en peine de votre paradis : du pain, du fromage et la première vmiue, et vous voilà heureux. » Le lecteur voudrait-il d'un tel bonheur? n'aime-t*il pas mieux le malheur passionné et déraisonnable de Rousseau ou de lord Byron On m'a présenté, à la Certosa, le registre de papier jaune, épais comme du carton, sur lequel la plupart des voyageurs inscrivent une niaiserie. Quel n'a pas été mon étonnement de trouVer en si mauvaise compagnie un sonnet sublime sur la mort! Je Tai relu dix fois. Ce soir, lorsque j'ai parlé de ma découverte, * Lord ByroD, le Roussmu des Anglais, était lonr à tour dandy, (on et grand poêle. (Voir sa visite au père Paul d'Ivrée, franciseain d'Athènes : la 0rè€\$ en par H. Lauvergne.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

HOMÈ» NAPLES ET FLORENCE loul le monde m'a ri au nez.
«Quoi! m'y-l-on dit, vous ne connaissiez pas le soimel de Munli sur la morl?» J'ajoule à pari moi : Jamais un voyageur ne doit se figurer qu'il connatl à fond la littérature d'un pays voisin. LA MOUXE. SORBTTO.
Morte, che sei tu laVi? Primo Dei danni L' aima vile e la rea ti crede e teme ; E Tendetta dei ciel sceDdi ai tiranni, Ghe il vigile tuo braccio incalza e preme : Ma r infclicc, a cuî dcMunghi aflaimi Grave è l' incarco, cl morla in cor la spcmc Quel terro implora Ironcator degli anni, £ ride ali' appressar dcil' ore estreme. Fra la polve di Marte, e le vicendc Ti sfida il forte cbe ne* riachi iodura ; E il saggio senza impallidir ti attende. Morte, che se' tu rtnnquc ? Un ombra oscora, Un bcne, une maie, dic diversa prende Dagli affetti dell nom forma e natura *. Nathan confirme tous mes aperçus sur le caractère florentin, • LA MORT. BONNET. O Mort! qu*es-tu? Pour Tâme basse et la coupable, le premier des maux. Aux tyrans cruels tu parais une vengeance du ciel qui les presse et les accable. Mais le malfaeoreax fatigué du poids de longues infortunes, et qui depuis longtemps a vu tout espoir s'éteindre dans son cœur, implore ce fer par qui va finir le cours de ses misères, pt sourit à l'approche du dernier moment. Au milieu des hasards cl de la poussière des combats le héros tcdéfie» les péríb rendurcisscnl. Le sage l'altend sans pâlir. Qu'cs-tu donc, ô Morl? Une nuit iniprnt'lraldc, un bien, un mal, et lu pr(;nds des noms opposés, suivant le dernier sculiment qui fait liuttre ce cœur expirante Digitized by Google

ŒUVRES DE STEINDUÂL. qu'il approuve beaucoup; il se
mêle tellement du son, qu'il re« garde toute passion comme un malheur :
Il a grand-peine à faire une exception pour la chasse. Il est grand partisan de
cette doctrine iuvéniesque que Lormea me prêchait à Hambourg : répondre
poliment et avec gaieté à tous les hommes, du reste regarder leurs paroles
comme un vain bruit; ne pas souffrir qu'elles produisent le moindre effet sur
notre for intérieur, excepté le cas de danger flagrant, comme ; « Rangez-
vous, voilà un cheval qui s'échappe.^» Pour un ami iuvéniesque, si Ton croit en
avoir» on peut faire cette exception : écrire ses conseils, et les exposer un
an après, jour pour jour. Faute de cette doctrine, les trois quarts des hommes
se damnent pour des taules qui ne sont pas même aimables à leurs yeux; et
par elle des hommes assez bornés ont été fort heureux. Elle délivre en peu
de temps du malheur de désirer des choses contradictoires. TOLSTOÏ. 31
janvier. Comme toutes les villes de cette ancienne Étrurie dont Rome
naissante détruisit la civilisation vraiment libérale pour république, Volterre est
placée au point le plus élevé d'une haute colline, à peu près comme Langres.
J'ai trouvé V honneur national de la petite ville fort en colère de je ne sais
quel article d'un voyageur genevois, qui prétend que Varia cattiva décime
tous les ans les habitants de Volterre. M. Lullin parle fort bien de
l'Agriculture toscane, qu'il appelle cananéenne, en l'honneur des noces de
Cana ; du reste, le style genevois a une certaine emphase puritaine qui
m'amuse toujours. Les Volterriens accusent M. Lullin de s'être trompé de
plusieurs millions seulement, en essayant d'évaluer l'exportation des
chapeaux de paille que Ton fabrique en Toscane. « Ne voyez, leur disais-je,
qu'un hommage à l'Italie dans les huit ou dix volumes que nous autres gens
du Nord imprimons chaque année sur le pays du beau. Que vous importe
que nous déraisonnions? Le fâcheux serait ^u'on ne parlât pas de vous, et
qu'on traitât Volterre comme Nuremberg. • Je visite, la plume à la main, les
murs GydoL^y u^ud by Google

ROME» NAPLES ET FLORENCE. 225 péens, objets de mon voyage; j'examine une grande quanlilë de petits tombeaux d'albàre; je passe une soirée fort iotcressanle dans le couvent de MAI. les frères Scolopi^c'est^à-^ire chez des moines. Qui me i'e^ dil il y a trots mois? Je ne puis trop me loner de la politesse vraiment remplie de grâces de M. le marquis Guarnacci, chevalier de Saiut-Étienne, qui a bien voulu me montrer son cabinet d antiquités, et ensuite . me conduire chez MM, Ricciarelli. patriciens de Volterre, qui ont un tableau du fameux Daniel Ricciarelli de Yolterre, leur ancêtre et Tun des bons imitateurs de Michel-Ange. — Propreté charmante des fabriques de vases d'albâtre et de petites statues ; gentillesse de quelques-unes de ces petites figures. — Regards audacieux des capucins que je rencontre à la procession; contraste avec leur humble démarche. L*évêque de cette ville de quatre mille habitants a quarante mille livres de rente. J'ai trouvé bon nombre de mensonges et d'exagérations dans les planches que M. Micali, auteur de Vltalie avant les Romains {lltalia avanti il dominiodei Romani), a consacrées à Volterre. Ce qui manque le plus aux savants italiens, après la clarté, c^est Fart de ne pas regarder comme prouvés les faits dont ils oui besoin; leur manière de raisonner en ce genre est incroyable. Toutefois iM. Raoul Rochette a gâté cet ouvrage en le mettant en français. Al. Niebnhr serait bien supérieur à tout ceci, si la malheureuse philosophie allemande ne venait jeter du louche et du vague sur les idées du docte Berlinois. L'ndulgence du lecteur ira t-elie jusqu'à me passer une comparaison gastronomique? On counait ce vers de M. Berchoux : Kt le turbot fut mb à la sauce piquante. A Paris, on sert à part le turbot et la sauce piquante. Je voudrais que les historiens allemands se pénétrassent de ce bel usage; ils donneraient séparément au public les faits qu'ils ont mis au jour et leurs réflexions philosophiques. On pourrait alors profiter de rhisloire et renvoyer à un temps meilleur la lecture des idées sur Y absolu. Dans Félat de mélange complet où se trouvent ces deux bonnes choses, il est difficile de profiter de la meilleure.. Digitized by Google

février, à deux heures du malin. — Ce soir, à six heures, à mon retour de Volterre, je suis entré dans ce village, situé à quelques lieues de Florence. J'avais à ma sédiol le petit cheval le plus maigre et le plus vite ; mais je Tai modéré de façon à être comme forcé de demander l'hospitalité dans une maison de Castel Fiorentino, entre Empoli et Volterre. J'ai trouvé trois de ces paysannes de Toscane si jolies et si supérieures, à ce que Ton dit, aux dames des villes. Il y avait sept à huit paysans auprès d'elles. Je donnerais en mille à deviner l'occupation de cette société de laboureurs : ils improvisaient, chacun à son tour, des contes en prose dans le genre des Mille et une Nuits. J'ai passé à écouter ces contes une soirée délicieuse, de sept heures à minuit. Mes hôtes étaient d'abord auprès du feu, et moi à dîner à ma table ; ils ont vu mon attention, et peu à peu m'ont adressé la parole. Comme il se trouve toujours un enchanteur dans ces histoires si jolies, je leur suppose une origine arabe. Une surtout m'a tellement frappé, que je l'écrirais si je pouvais la dicter. Mais comment entreprendre d'écrire moi-même trente pages ? Le merveilleux le plus extravagant crée des événements qui amènent les développements de passion les plus vrais et les plus imprévus. L'imagination est étonnée par la hardiesse des inventions et séduite par la fraîcheur des peintures. Un amant s'est caché dans un arbre pour regarder sa maîtresse, qui se baigne dans un petit lac ; l'enchanteur, son rival, est absent ; mais le magicien, quoique éloigné, s'aperçoit de ce qui se passe par la vive douleur que lui cause une baignée ; il dit un mot, et successivement les bras, les jambes, la tête du pauvre amant, tombent, de l'arbre sur lequel il est perche, dans le lac. On donne ses discours à sa maîtresse et les réponses de celle-ci pendant cette punition cruelle, par exemple quand l'amant n'a plus de corps et qu'il ne lui reste que la tête, etc. Ce mélange de folie et de vérité touchante produit sur moi un effet délicieux ; il y avait des moments, en écoutant ces contes, où je me croyais au quinzième siècle. La soirée s'est terminée par de la danse. Je m'étais si bien fait petit dans la conversation, que les honn

• ROME» NAPLES ET FLORENCE. 227 mes m'ont m sans jalousie danser avec eux et ces trois jolies paysannes jusqu'à une heure du matin. Cependant une ouverture que j'ai hasardée sur la beauté du pays, qui pourrait bien m'engager à passer la journée de demain à Caste! Fiorentino, n'a eu aucun succès. « La beauté du pays le 1^{er} février! a répondu Tuu des paysans; monsieur veut nous faire un compliment, » etc., etc. Je n'avais fait cette proposition indirecte que pour ne pas manquer à la fortune. H eût été par trop fou d'espérer que je pourrais persuader la vérité à ces paysans, c'est-à-dire que c'étaient les grâces de leur esprit, la politesse si originale de leurs manières, et non quelque projet ridicule sur la beauté de leurs femmes, qui, par une Iramantana abominablement forte et perçante, me retenaient deux jours dans un trou tel que Gastel Fiorentino. Je n'entreprends pas de description de ma soirée; je sens trop que la seule manière de la peindre serait de rapporter les contes délicieux qui en ont fait le charme. Gomme ce mot est faible 1 qu'il est mal d'en avoir abusé ! Les six heures de cette soirée se sont envolées pour moi comme si j'avais joué au pharaon en bonne compagnie ; j'étais tellement occupé, que je n'ai pas eu un instant de langueur pour réfléchir sur ce qui m'arrivait^ Je compare cette soirée à celle que je passai à la Scala, le jour de mon arrivée à Milan : un plaisir passionné inondait mon âme et la fatiguait; mon esprit faisait des efforts pour ne laisser échapper aucune nuance de bonheur et de volupté. Ici, tout a été imprévu et plaisir de l'esprit, sans effort, sans anxiété, sans battement de cœur; c'était comme un plaisir d'ange. Je conseillerais au voyageur de se faire passer dans les villages de Toscane pour un italien de la Lombardie. Dès la première phrase, les Toscans voient que je parle fort mal; mais, comme les mots ne me manquent pas, dans leur dédain superbe pour tout ce qui n'est pas la Toscana favellaf lorsque je leur dis que je suis de Gomo, ils me croient sans peine. Je m'expose, il est vrai : il serait fâcheux de me trouver vis-à-vis d'un Lombard; mais c'est un des dangers de mon état, comme dit au sage Ulysse Grillus changé en porc par Gircé ^ La présence d'un Français donnerait * Dans l'admirable Diatocque de Fénelon.

Diyilizea by ^OOgle

228 ŒUVRES DE STENDHAL. sor-le-cbamp une tout anltre physionomie à la conversation. L'honneur national du lecteur dira que je suis affeclé de monomanie, et que mon idée fixe est l'admiration pour l'Italie; mais je me manquerais à moi-même si je ne disais pas ce qui me semble vrai. J'ai habilé pendant six ans ce pays, que l'honneur national n'a peut-être jamais vu. Il ne (allait pas une préface moins longue pour faire tolérer l'effroyable hérésie que voici : je crois en vérité que le paysan toscan a beaucoup plus d'esprit que le paysan français, et qu'eu général le paysan italien a reçu du ciel infiniment plus de susceptibilité de sentir avec force et profondeur, autrement dit, infiniment plus d'énergie de passion. En revanche, le paysan français a beaucoup plus de bonté, et de ce bon sens qui s'applique si bien aux circonstances ordinaires de la vie. Le paysan de la Brie qui a mille francs déposés dans une maison de banque ou prêtés sur hypothèque est rassuré par l'idée de cette petite fortune. La possession d'un cspi« tal de mille francs consistant en autre chose qu'un fonds de terre est au contraire le pire sujet d'inquiétudes que Ton puisse donner à un paysan italien. J'excepte le Piémont, les environs de Milan et la Toscane; j'exceple surtout l'État de Gênes» où le territoire ne produisant pas assez de blé pour la subsistance des babitanis, tout le monde est négociant. Sans être sorties de notre belle France, les personnes qui ont voyagé dans le Midi savent que la bonté est rare parmi les paysans. Le quartier général de la boulé est Paris; elle règne surtout à cinquântô lieues à la ronde. 2 février.-» Quelle n'a pas été ma joie, en rentrant à Florence ce matin, de rencontrer au café un de mes amis de Milan I II court à Naples voir Touvertore du théâtre de Saint-Charles, reconstruit par Barbaja après l'incendie d'il y a deux ans; il arrivera trop tard. Il me propose une place dans sa calèche; celte idée renverse tous mes projets raisonnables, et j'accepte ; car enfin, je voyage non pour connaître l'Italie, mais pour me faire Digitized by Google

ROME, NÂPLES ET FLORENCE. 939 plaisir. Je crois que ma grande raison a été que cet ami parle milanais : la prononciation arabe du Florcentiol me dessèche le cœur, et, en parlant avec mon ami délie nostre cose di Milan, une sorte de sërénilé et de bonheur tranquille se répand dans mon âme. Celte conversation pleine de candeur n oiïre jamais Tombre d'un mensonge, jamais de crainte du ridicule. J'ai vu cet aimable Milanais élu fois peut-être en ma vie» et il me (ait reflét d*nn ami intime. Nous ne nous sommes arrêtés que dix minutes à Sienne pour la cathédrale, dont je ne me permettrai pas de parler. J'écris en voilure; nous avançons avec lenteur, au milieu d'une suite de petites collines volcaniques» couvertes de vignes et de petits oliviers: rien de plus laid. Pour nous refaire» de temps à antre nous traversons une petite plaine empuantie par quelque source malsaine. Rien ne porte à la philosophie comme Tennui d'une laide route ; je voudrais bien» me dit mon ami, que l'on proposât un prix pour l'examen de cette question : Quel mal Napoléon a-t-U fait à Vltaliet On répondrait : Il a donné deux degrés de civilisation, taudis qu'il lui tût été facile d'en accorder dix. Napoléon dirait de son côté ; Vous m'avez rejeté une de mes lois les plus essentielles (renrejfstremeni des actes, repoussé en 4806 par le corps législatif de Milan) ; j'étais Corse, je comprenais le caractère italien, qui n'est pas décousu comme celui des Français; vous m'avez fait peur. Par incertitude, autant que par fantasmagorie monarchique, j'ai renvoyé toute grande amélioration jusqu'à ce voyage de Rome que jamais je n'ai pu (aire; Il m'a bllu mourir sans voir la vlUe des Césars» et sans dater du Capitole un décret digne de ce nom. TOBINIXBI. 5 février. — Nous avons soupé hier à Buon-Gonvento. La ealèche avait heureusement besoin de quelques réparations ; j'ai abandonné mon ami, et suis allé m'établir dans la boutique du barbier (c'est un sacritice que je fais à mon devoir de voyageur). J'y trouve heuceusemenl un jeune curé des environs» 13. Digitized by Google

CBQYRES DE STENDHAU beau parleur, qui» me voyant étranger, veut absolument me faire les bonoeurs do pays, et me céder son lour sur le grand iaoteuil de cuir : j^accepte. Rieo n*aUache comme les bieofoils, eC j'obtiens, en foisant beaneonp de lirais, une lieore de Gonversation intime avec ce jeune curé. Tantôt, en vertu de sa robe, il me dit beaucoup de mal des Français; tantôt, en vertu de son esprit, dont il a infiniment (du raisonnable s'entend, et de l exact, à la florentine), il porte aux nues cette administration française si raisonnable, si forte, si exacte, et qui semait sur la paum Italie du seizième siècle les conséquences de la civilisation du dixhuitième. Par le gouvernement de Napoléon, l Italie saut;iit à pieds joints trois siècles de perfectionnements. Dans les îles de la mer Pacifique, que les Âqglais découvrent aujourd'hui, et que hi petite vérole dépeuple sans cesse, ils ne portent pas Tinocnlalioii, cette invention bienfaisante tant calomniée par les têtes à perruque de 1756, mais la vaccine, bien supérieure à Tinoculation. Tel était notre rôle en Italie. L'administration impériale, qui souvent en France étouffait les lumières, en Italie ne froissait que Tabsurde ; de là Timmense et juste différence de la popularité de Napoléon en France et en Italie. £n France, Napoléon ôlait les écoles centrales, gâtait rÉcole polytechnique, souillait l'instruction publique, et iaisait avilir les jeunes âmes par son M. de Fontanes. La dose de sens commun et de libéralité que M. de Fontanes n'osait ôter aux teblissements de Funiversité impériale eût été encore un immense bieiiif.tit pour lltalie. Dans les pays à imagination, comme Bologne, Brescia, Reggio, etc., plusieurs jeunes gens, ignorant . les frottements que le moindre établissement nouveau rencontre en ce moude, et la (été échauffée des utopies impossibles de Housseau, blâmaient hautement Napoléon, mais sans voir clairement et nettement en quoi il tialiissait le pays et méritait Sainteliélène. A Florence, au contraire, pays où Fou ne voit jamais que la réalité, le système de Napoléon brillait de tous ses avantages. J'ai parcouru avec mon curé presque toutes les branches de Fadministration. La petitesse et le vexatoire de Fadministralion française n'étaient visibles que dans les droits réunis. Mais, par exemple, notre Gode civil, ouvrage des Treilhard,

des MerUiyyiiized by Google

BOME, NAPLES ET FLORENCE[^]: 231 lin, [^]des Gambacérés»
 précédait sans intermédiaire aux lois atroces de Charles[^]ointet de Philippe
 II. Le lecteur ne saurait se figurer les absurdités desquelles nous vivons
 guéri ritale. « Par exemple, me dit mon jeune curé, . en 1796, c'était encore
 une impiété, dans ces vallées de l'Apennin, sur lesquelles la foudre se
 promène deux ou trois fois par * mois, de faire placer un paratonnerre sur sa
 maison; c'était s'opposer à la volonté de Dieu. (Les méthodistes anglais ont
 eu la même idée.) Or ce que l'Italien aime le mieux au monde, c'est
 l'architecture de sa maison. Après la musique, l'architecte est celui des
 beaux-arts qui remue le plus profondément son cœur. Un Italien s'arrête et
 passe un quart d'heure devant une belle porte que l'on construit dans une
 maison nouvelle. Je conçois le comment de cette passion : à Venise, par
 exemple[^] la sottise méchante du commandant de place et du commissaire
 de police autrichiens ne peut détruire les œuvres d'œuvre de Palladio, ne peut
 empêcher qu'on en parle. C'est à cause de ce goût pour l'architecture que les
 Italiens qui arrivent à Paris sont si choqués, et que leur admiration pour
 Londres est si vive : « Où trouver au monde, disent-ils, une rue égale ou
 comparable à « Heçent street? » Mon jeune curé me dit que Cosme I[^] de
 Médicis, ce prince funeste qui a brisé le caractère des Toscans, achetait à
 tout prix, pour les faire brûler à l'instant, les mémoires manuscrits, et les
 histoires où l'on parlait de sa maison. Il me montre de loin, à l'air d'un
 beau clair de lune, les restes de plusieurs de ces villes de l'antique Étrurie,
 toujours situées au sommet de quelque colline. Sensations paisibles de cette
 belle nuit, vent très-clair. Pendant la route, que nous reprenons à deux
 heures du matin, mon imagination franchit l'espace de vingt et un siècles, et,
 je fais à mon lecteur cet aveu ridicule, je me sens indigné contre les
 Romains, qui vinrent troubler, sans autre titre que le courage féroce, ces
 républiques d'Étrurie, où leur étaient si supérieures par les beaux-arts, par
 les richesses et par l'art d'être heureux. (L'Étrurie, conquise l'an 280 avant
 Jésus-Christ, après quatre cents années d'hostilités.) C'est comme à vingt
 régiments de Cosaques venaient sac

Parts : ee serait un malheur flAème pour les hommes qui naîtront dans di\ siècles; le genre bumain et Tart d être heureux auraient fait uu pas en arrière. Hier soir, à notre auberge du Lion cVArgentp eu soupaot avec sept ou huit voyageurs arrivés de Florence, nous avons été robjet de trois ou quatre traits de la politesse la plus exquise. Pour compléter les agréments de la soirée, nous sommes servis à table par deux jeunes filles d'une rare beauté, l une blonde et Fautre brune piquante : ce sont les ûlles do maître de la maison. On dirait que le Broozino a dessiné d'après elles ses figures de femmes, dans son fameux tableau des Limbes S si méprisé des élèves de David, mais qui me plall beaucoup, comme éminemment toscan. En Italie, une ville est fière de ses jolies femmes comme de ses grands poètes. Nos convives, après avoir admiré les traits si nobles de nos Jeunes paysannes, entament une vive discussion sur les beautés de Milan comparées à celles de Florence. «Que pouvez*vous préférer, disait un Florentin, à mesdames Pazz*, Cors*, Nenci", Mozz*? — Madame Cenlol* doit l'emporter sur tout! s'écriait un Napolitain. — Madame Florenz* est peut-être plus belle que madame Âgosi^, » disait un Bolonais. Je ne sais pourquoi il me semble peu délicat d'écrire en français le reste de cette conversation. Rien n*était plus déeenl que nos discours ; nous parlions comme des sculpteurs. • Pendant tout le souper, nous avons été en plaisanterie suivie avec les jolies filles qui nous servaient; et, cbose singulière en un tel lieu, jamais il n*y a eu la plus petite approche vers des idées trop libres. Elles ont souvent répondu aux agaceries des voyageurs par de vieux pioverhes llorenclius ou par des vers. Les lilles d un aubergiste à son aise sont beaucoup moins séparées de la société ici qu'eu France; personne eu Italie n'a jamais songé à copier les manières d'une cour brillante. Quand Ferdinand 111 parait au milieu de ses sujets, il ne produit d*autre effet * Alors à Sanla Crocc, et transporté depuis à la galerie de Florence, comma peu déeenl tlans une église. Les prêtres ont eu raison : el cependanlce lahleau ne scandalisait personne depuis deux siècles qu'il était à Sanla Croce. Les convenances font dea progrès : source d'ennui. Uiyiiized by Google

ROME, SAULES ET FLORENCE. S33 que celui d'un particulier fort riche, et par là peut-être trèsheureux. Oq juge librement son degré de bonheur, la heulé de sa femme, etc.- Il a'enlre daoB la lété de personoe d'imiter sea manièn». AQUAPBNOEMTE. 4 fèvri^ . — Je viens, de voir sept à huit beaux tableaux de rancienn école de Florence. J'avoue que je suis touché de cette fidélité à la nature qu'on trouve chez Ghîrlandajo et ses contemporains, avant Tinvaison du beau idéal. C'est la même bizarrerie qui me fait tant aimer Massioger, Ford et les autres vieux dramatiques anglais contemporains de Shakspeare. L'idéal est un baume puissant qui double la force d'un homme de génie el tue les laibles. PRÈS DE BOLSFINA. 5 février, pendant une longue montée. ^ Mon compagnon dort à mes côtés, il vient de me conter les anecdotes qui dans ce moment sont à la mode à Venise et à Milan. Le gros marquis Filorusso, célèbre par le poème de Buratli, dont il est le héros conjointement avec un éléphant, et par sa campagne sur la place San Fedele k MiUin, vient d'être affligé d'une des phis chaudes volées de coups de canne qui se soient jamais distribuées. Ce marquis, le plus important des hommes, se promenait dans Milan vers les deux heures du matin, pour goûter une odeur agréable à la suite d'un de ces chars nommés navach, trop nécessaires dans les grandes villes, lorsque trois hommes, qu'il reconnut, lui firent ce désagréable accueil. A peine le jour venu, et malgré un accès de fièvre, effet de la peur ou de la douleur, le marquis court au bureau de la police, laquelle, fidèle aux règles niaises du code autrichien, lui dit : c Votre Excellence a-t-elle des témoins? ~ Oui, j'ai mon dos tout bleu» ré* pond le marquis, et les trois buH, qui viendront tout avouer saus doute. » Leur chef était le fameux Vellicri, l'entrepreneur du théâtre. Du temps des Français, la police eût mandé i'honuéie Digitized by Google

\ m ŒUVRES D'ÉLSTËNDUAL. Vellicri, et lui eût dit : «[^]Faiies-
 moi la grâee de me dire où vous étiez hier à deux heures du nialiù. » Mais
 cette question n'est pas légale suivant le code autrichien ; et le marquis
 outré est revenu se mettre au lit et recevoir les compliments de condoléance.
 Tout le monde riait en détournant la tête» excepté la petite Gabrica, cause
 de ce grand événement. Quoique prodigieusement avare, le marquis
 millionnaire protège la petite chanteuse Gabrica. Le terrible Yellicri
 révisait de payer à cette jolie fille quinze cents francs qu'apparemment il lui
 devait, puisque le tri* bunal, sollicité par le marquis Filorusso, l'a
 condamné, et par corps, à les payer. C'est dans son chagrin d'être obligé de
 payer que Vellicri a bâtonné le marquis. A peine remis de la peur effroyable
 que lui avaient causée les coups-jarrets, le Filorusso a songé au théâtre de
 sa gloire, à Venise. « Là, s'est-il dit, j'ai vaincu l'éléphant[^] ; là, Vellicri est
 entrepreneur du théâtre (impresa* rio) ; je lui ferai siffler toutes ses pièces
 et le ruinerai. » En effet, a continué mon ami, depuis quelques mois on
 siffle lui-même les opéras du théâtre de Vellicri[^] et il perd de grosses sommes.
 Voilà comment, avant Napoléon, était occupée la vie des Italiens : sous son
 règne, Vellicri eût été renvoyé à la rame pour deux ou trois ans, et le
 marquis mis en prison s'il se fût avisé de troubler le spectacle. Ce qui fait
 rire, c'est que le marquis Filorusso a contribué à ramener l'ordre de choses
 qui le laisse affliger par le bâton ; il se promenait par hasard sur la place San
 Pedele pendant qu'on massacrait Prina. VALLÉTR1. 6 février. — Nous
 n'avons passé que trois heures à Rome. J'ai vu de loin la coupole de Saint-
 Pierre, et n'y suis point allé : je l'avais promis à mon compagnon de voyage.
 Si j'ai vu le Golysée, c'est que la route de Naples passe tout près. La calèche
 s'est * Voir VEÎefanteide, s'ire aduiriirahle de M. BuraUi. Chichor la

ROME, NÂPLES ET FLORENCE. m arrêtée, et nous avons parcouru le Golysée pendant dix minutes; c'est sans doute Tune des cinq ou six chgses sublimes que j*aie vues en ma vie. Noos sommes entrés à Rome par ^ette fameuse porte du Peuple. Ah ! que nous sommes dupes! eela est inféneur à rentrée de presque toutes les grandes villes de ma connaissance : à mille lieues au-dessous de rentrée à Paris par Tare de triomphe de rÊtoile. Les pédants, qui trouvaient dans la Rome moderne Toccasion d'étaler leur latin, nous ont persuadé qu'elle est belle : voilà le secret de la réputation de la ville éternelle. Notre calèche a été arrêtée dans la rue par la marche des troupes qui allaient passer une grande revue, en réjouissance de ce que le ministre de la guerre vient d'être fait archevêque. Fabius, ubi es? — Il règne dans les rues de Rome une odeur ôfi choux pourris. — A travers les belles fenêtres des palais du Corso, on voit la misère de l'intérieur. Pour ménager les mœurs si pures des Italiens de Rome, le pape ne leur permet le spectacle que pendant le carnaval ; tout le reste de Tannée ils ont des comédiens de bois. On va défendre aux femmes de monter sur la scène, on aura des castrats à leur place. 19ous dfnons à YÀrmellino (dans le Corso, rue magnifique, étroite, et remplie de palais). On nous fait jurer, en visant nos passe-ports, que nous n'avons jamais servi Murai : c'est ainsi que ce mot est écrit dans le serment; on ne dit pas M. Murât ou le général Murât. Quelle grossièreté! cela rappelle le Capet de la Révolution. Nous sortons \).\v la porte de Saint-Jean- de-Latran. Vue magnifique de la voie Appienne, marquée par une suite de monuments en ruine ; admirable solitude de la campagne de Rome; effet étrange des ruines au milieu de ce silence immense. Gom* ment décrire une telle sensation? J'ai eu trois heures de Témotion la plus siuf^ulière : le respect y entrainait pour beaucoup. Pour ne pas être obligé de parler, je feignais de dormir. J'aurais eu beaucoup plus de plaisir étant seul. La campagne de Rome, traversée par ses longs firagments d'aqueducs, est pour moi la plus sublime des tragédies. C'est une plaine magnifique sans aucune culture. J'ai fait arrêter la calèche pour lire deux ou trois inscriptions romaines. 11 y a quelque chose de naïf et de badaud dans mon respect passionné pour une inscription vraiment auti

S36 ŒUVRES DE STENDHAL. que : il me semble que je me
mellrais à j];enoux pour lire avec plus de plaisir une iascripliou vraiment
gravée par les Romains dm le lieu où, pour la première fois, ils cessèrent de
fuir» après Trasimène : j'y trouverais un grandiose qui, pendant huit jours»
fournirait matière à mes rêveries; j'en aimerais jusqu'à la forme des lettres.
Rien ne me révolte comme une inscription moderne : c'est ordinairement là
que toute notre petitesse éclate hideusement par ses superlatifs. Je réfléchis
aujourd'hui sur mon émotion d'hier : mon passage à Rome, la vue de la
campagne surtout m'a donné des nerfs. J'ai cru jusqu'à ces derniers temps
détester les aristocrates; mon cœur croyait sincèrement marcher comme ma
lète. Le banquier H*** me dit un jour : ce Je vois chez vous un élément
aristocratique. » J'aurais juré d'en être à mille lieues. Je me suis en effet
trouvé cette maladie : chercher à me corriger eût été duperie : je m'y livre
avec délices. Qu'est-ce que le moi? je n'en sais rien. Je me suis un jour
réveillé sur cette terre ; je me trouve lié à un corps, à un caractère, à une
fortune. Irai-je m'amuser vainement à vouloir les changer, et cependant
oublier de vivre? duperie : Je me soumetts à leurs défauts. Je me soumetts à
mon penchant aristocratique, après avoir déclamé dix ans, et de bonne foi,
contre toute aristocratie. J'adore les nez romains, et pourtant, si je suis
Français, je me soumetts à n'avoir reçu du ciel qu'un nez champenois : qu'y
faire? Les Romains ont été un grand mal pour l'humanité, une maladie
funeste qui a retardé la civilisation du monde : sans eux, nous en serions
peut-être déjà en France au gouvernement des États-Unis d'Amérique. Us
ont détruit les aimables républiques de l'Étrurie. Chez nous, dans les Gaules,
ils sont venus déranger nos ancêtres : nous ne pouvions pas être appelés des
barbares ; car enfin nous avions la liberté. Les Romains ont construit la
machine compliquée nommée monarchie; et tout cela, pour préparer le
règne infâme d'un Néron, d'un Galigula, et les folles discussions du Ras-
Empire sur la lumière incréée du Thabor. Malgré tant de griefs, mon cœur
est pour les Romains. Je ne vois pas ces républiques d'Étrurie, ces usages
des Gaulois qu'assuraient la liberté; je vois au contraire dans toutes les
bistoiDigitized by Google

« ROME, NAPLES ET FLORENCE. 237 res agir et vivre le peuple romain, et l'on a besoin de v!tcellentes choses en leur temps : on ne faisait rien alors par vaine théorie; on obéissait aux besoins. Nos privilèges d'aujourd'hui proposent à un honnne fait de se nourrir de lait et de marcher à la lisière. Bien de plus absurde : mais c'est ainsi que nous avons commencé. Pour moi, je regarde saint François d'Assise comme un très-grand homme. C'est peut-être en vertu de ce raisonnement, formé à mon insu, que je me trouve nn certain penchant pour les églises cathédrales et les cérémonies antiques de TÉglise; mais il me les faut vraiment antiques: dès qu'il y a du saint Dominique et de Tinquisition, je vois le massacre des Albigeois, les rigueurs salutaires de la Saint-Bar* thélemy, et, par une transition naturelle, les a s de Nîmes, en 1815. J'avoue que toute mon aristocratie m abandonne à la " ^ue hideuse de Trestaillons et de Trufémi. Nous avons trouvé une vallée charmante en sortant d'Albano» tout de suite après le tombeau des Horace et des Guriace. C'est le premier joli paysage depuis Bologne et notre chère Lombardie. Position singulière du palais Chigi; beaux arbres; vue de la mer ; paysage sublime ; architecture italo-grecque. 7 février. — A Terracine, dans celte auberge magnifique bâtie par ce Pie VI qui savait régner, Ton nous propose de souper avec les voyageurs arrivant de Naples. Je distingue, parmi * Pàr exemple le fameux Saint-PavI hors des mun, â Rome, îneendié en iB23, et que l'on va, dit-on, essayer de rebâtir au niuycn d'un ordre de cheYalerie dont on vendrait la croix (1826). Digitized by Google

238 ŒUVRES DE STENDHAL. sept à huit personnes, un très-bel homme blond, un peu chauve, de vingt-cinq à vingt-six ans. Je lui demande des nouvelles de Naples et surtout de la musique : il me répond par des idées nettes» brillantes et plaisantes. Je lui demande si j'ai Tespoir de voir encore à Naples YOlello de Rossiui ; il répond en souriant. ^o lui dis qu'à mes yeux Rossini est Tespoir de récolte d'Italie : c'est le seul homme qui soit né avec du génie ; et il fonde ses succès, non sur la richesse des accompagnements» mais sur la beauté des chants. Je vois chez mon homme une nuance d'embarras ; les compagnons de voyage sourient : enfin, c'est Rossiui liii-iiième. Heureusement, et par un grand hasard, je n'ai parlé ni de la paresse de ce beau génie ni de ses nombreux plagiat. Il me dit que Naples veut une autre musique que Rome ; et Rome, une autre musique que Milan. Ils sont si peu payés ! Il faut courir sans cesse d'un bout de l'Italie à l'autre, et le plus bel opéra ne leur rapporte pas deux mille francs. Il me dit que son Otello n'a réussi qu'à moitié, qu'il va à Rome faire un drillon, et de là à Milan, pour composer la Pie voleuse à la Scala. Ce pauvre homme de génie m'intéresse vivement, non qu'il ne soit très-gai et assez heureux ; mais quelle pitié qu'il ne se trouve pas dans ce malheureux pays un souverain pour lui faire une pension de deux mille écus, et le mettre à même d'attendre l'heure de l'inspiration pour écrire ! Comment avoir le courage de lui reprocher de faire un opéra en quinze jours ? Il écrit sur une mauvaise table, au bruit de la cuisine de l'auberge, et avec l'encre boueuse qu'on lui apporte dans un vieux pot de pommade. C'est l'homme d'Italie auquel je trouve le plus d'esprit, et certainement il ne s'en doute pas ; car en ce pays le règne des pédants dure encore. Je lui disais mon enthousiasme pour Vltaliann in AUjéri ; je lui demande ce qu'il aime le mieux de l'Alfieri ou de Tancredi ; il me répond : w Le Matrimonio segreto,y> Il y a de la grâce ; car le Mariage secret est aussi oublié qu'à Paris les tragédies de Ducis. Pourquoi ne pas percevoir un droit sur les troupes qui jouent ses vingt opéras ? Il me démontre qu'au milieu du désordre actuel cela n'est pas même proposable. Nous restons à prendre du ibé jusqu'à minuit passé : c'est la

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 939 plus aimable de mes soirées d'Italie ; c'est la gaieté d'un homme * beureux. Je me sépare enfin de ce grand compositeur avec un sentiment de mélancolie. Ganova et lui, voilà pourtant» grâce , aux gouvernants, tout ce que possède aujourd'hui la terre du génie. Je me répète, avec une joie triste l'exclamatiou de Falstaff : *Tiierc livc not three great men in Èngland; and oue of them îs poor and grows old.* (JTtffî^ Emri IV, ûrst part, acte li, scène iv.) • CAPOUE. 8 février. — Je demande s'il y a spectacle : sur la réponse affirmative, j'y consens. J'ai bien fait : les *Nozze in Campagna* musique pleine d'esprit du froid Guglielmi (fils du grand compositeur) » ont été jouées et chantées avec toute la chaleur et tout l'ensemble possibles, par trois ou quatre pauvres diables qui gagnent huit francs chaque fois qu'ils jouent. La *prîtna donna*, grande femme bien faite, brune piquante et disinvolta, joue et chante avec tout le génie possible. J'oublie toute ma colère contre Tavilissenient romain ; je redeviens heureux. Le héros du libretto, qui a été payé trente francs au poète, est un seigneur amoureux d'une de ses sujettes (c'est le mot propre ici) ; la jeune fille va épouser un inconnu qui parle napolitain ; à chaque fois que le seigneur arrive pour expliquer son amour, il survient quelque embarras, et il faut qu'il se cache. La jalousie tendre, véritable, désespérée du pauvre paysan intéresse. Tous les patois sont naturels et plus près du cœur que les langues écrites : je n'entends pas deux mots de celui-ci. Deux heures de plaisir vif : je lie conversation avec mes voisins, admirateurs outrés de Napoléon ; ils disent que les juges commençaient à ne plus se faire payer : sur dix vols, il y en avait un de puni, etc., etc. L'opéra finit à minuit : nous reparlons à une heure. Les Autrichiens ont mis des corps de garde à tous les quarts de lieue, et font enrager les voleurs^ qui meurent de faim.

Digitized by Google

od descend une heure vers la mer par une large route creasée dans le roc tendre, sur lequel la ville est bâtie. — Solidité des murs. Albergo de' Poverl, premier édifice. Gela est bien autrement frappant que celte bonbonnière si vantée, qu'on appelle à Rome la porte du Peuple. Nous voici au palais dei Studj; on tourne à gauche, c'est la rue de Tolède. Voilà un des grands buis de mon voyage, la rue la plus peuplée et la plus gaie de l'univers. Le crolra*t*on? nous avons couru les auberges pendant cinq heures ; il faut qu'il y ait ici deux ou trois mille Anglais; je me niche enfin au septième étage, mais c'esl vis-à-vis Saint-Charles» et je vois le Vésuve et la mer. Saint-Charles n'est pas ouvert ce soir; nous courons aux Ftorentm\$: c'est un petit théâtre en forme de fer à cheval allongé, excellent pour la musique, à peu près comme Louvois. Les billets sont numérotés ici comme à Rome : tous les premiers rangs sont pris. Ou joue Paul et Virginie, pièce à la mode de Guglielmi : je paye double, et j'ai un billet de seconde file. Salle brillante ; tontes les loges sont pleines, et de femmes très-parées, car ici ce n*cst pas comme à Milan, il y a un lustre. Symphonie extrêmement travaillée, trente ou quarante motifs se lieurtent, ne se laissent pas le temps d'être compris et de toucher; travail difficile, sec et ennuyeui. On est d^à fatigué de musique quand la toile se lève. Nous voyons Paul et Virginie : ce sont mesdemoiselles Chabran et Canonici; celle-ci, extrêmement minantlière, fait Paul. Les amants sont égarés comme dans Popéra français Duetto plein de grâces affectées. Arrive le bon Domingo : c'est le fameux Gasacra, le Potier de Naples, qui parle le jargon du peuple. Il est énorme, ce qui lui donne Poccasion de faire plusieurs lazzi assez plaisants. Quand il est assis, il entreprend, pour se donner un air d'aisance, de croiser les jambes : impossible ; Peffort qu'il fait Pentraîne sur son voisin : chute générale, comme dans nn roman dePigault-Ldlirun. Cet acteur, appelé vulgairement Cem

ROME, NÂPLBS ËT FLORENCE. 241 ciello^esi adoré du public; il a la voix nasillarde d^uo capuclo. A ce lhëâlre» tout le monde chante du nez. Il m'a paru se répéter souvent ; à la fin il iii aniusiil moins. Les gens du Noni sont difficiies pour la gaieté du Midi; chez eu\ la dclenle du rire part difiQcUemenl. Domingo Gasaciello ramène Paul et Virginie à Thabitalion. Virginie a un père : c'est rexcellenle tasse-taille Pellegrinî ; c'est le Martin de Naples ; il a de Fadeur franvais ragililé de la voix cl la froideur. Il m'a toujours fait beaucoup de plaisir dans les airs qui n'exigent pas de passion. C'est un bel homme à ritalieune, avec un nez immense et une barbe noire t on le dit homme à bonnes fortunes; ce que Je sais, c'est qu'il est fort aimable. ^ Le capitaine de vaisseau esl un lenore, joli garçon et glacial, provenant du pays de Venise, où ii était sous-préfet. Mademoiselle Chabran a une assez jolie voix ; mais elle est encore plus froide que la Canonici et Pellegrini. Mademoiselle Chabran est bien inférieure à la petite Fabre de Milan, dont la figure épuisée a quelquefois Tair du sentiment. — Ensemble satisfaisant pour le vulgaire du grand monde : rien de choquant ; mais rien pour ^ rhomme qui aime la peinture de la nature passionnée. Le théâtre des Fiorentini est frais et joli. I/ou?erture de rayantrscène est beaucoup trop étroite ; les décorations sont pitoyables comme la musique, quoiqu'elle ail un grand succès et qu'on ail fait beaucoup de silence. Deu\ ou trois fois des chut multipliés ont annoncé des morceaux favoris. Musique lamentable, toujours de la même couleur ; c'est un homme froid qui vise au sentiment. Rien de plus insipide; mais les sots ont du goût pour Topéra scmi-seria; ils comprennent le malheur et non pas le comique. Il y a bien plus de vcrilable peinture du cœur humahi dans les farces napolitaines, conune celles de Gapoue. On applaudit beaucoup Guglielmi, et les bravos viennent du cœur; ce qui n'empêche pas que cette musique ne soit irrévocablement reprimé faire, du génie : c'est la couleur du siècle. Que M. Cuglielmi ne vient-il à Paris? il y passerait tout d'une voix pour un grand homme. C'est Grétry ressuscité, et avec moins de petitesse dans la manière. Sa musique est aussi mi peu perruque, qu'on me passe ce mauvais mot si pittoresque.

242 ŒUVRES DE STENDHAL. ^ ynelqnelbis Guglielmi se donne un air de fraîcheur, en volant sans façon dix ou douze mesures à Hossiui. C'est rialoire ou de Troye prenant une tête au Gufde. 12 février. — Voiei enfin le grand jour deTouverture de Sainl-Gharles : folies, torrents de peu))Ie, salle éblouissante. Il faut donner el recevoir quelques coups de poings et de rudes poussées. Je me suis juré de ne pas me fâcher, et j'y ai réussi : mais j'ai perdu les deux basques de mon babit. Ma piaee au parterre m*a coûté trente-deux carlins (quatorze IDrancs), et mon dixième dans une loge aux troisièmes, cinq seqoins. Au premier moment, je me suis cru transporté dans le palais de quelque empereur d'Orient. Mes yeux sont éblouis, mou àme ravie. Bien de plus frais, et cependaul rieu de plus majestueux, deux choses qui ne sont pas aisées à réunir. Cette première soi* rée est tonte au plaisir : je n*ai pas la force de critiquer. Je suis harassé. A demain le récit des drôles de sensations qui sont venues effrayer les spectateurs. (12 J.) 13 février. — Même impression de respect et de joie en entrant. Il n'y a rien en Europe, je ne dirai pas d'approchant, mais qui puisse même de loin donner une idée de ceci. Cette salle, reconstruite en Irois cents jours, est un coup d'EVdi : elle attache le' peuple au roi plus que cette constitution donnée à la Sicile, et que Ton voudrait avoir à Maples, qui vaut bien la Sicile. Tout Naples est ivre de bonheur. — Je suis si content de la salle, que j*ai été charmé de la musique et des ballets. La salle est or ei arj^ent, et les loges hleu-de-ciel foncé. Les ornements de la cloison qui sert de parapet aux loges sont en saillie : de là la magniâcence. Ce sont des torches d'or groupées et entremêlées de grosses fleurs de lis. De temps en temps cet ornement, qui est de la plus grande richesse, est coupé par des bas*reUefs d^ar^» gent. J'en ai rouipté, je crois, Irente-six. Les loges u ont pas de rideaux et sont fort grandes. Je vois partout cinq ou six personnes sur le devant. Il y a un lustre srperbe, étincelant de lumière, qui fait resplendir de partout ces ornements d'or et d'argent : effet qui n'aurait pas lieu s'ils n'étaient en saillie. Rien de plus majestueux et de plus magnifique que la grande loge du roi» au-dessus kju,^ jd by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 245 de la porte du milieu : elle repose sur deux palmiers d'or de grandeur naturelle; la draperie est en feuilles de métal, d'un rouge pâle; la couronne, ornement suranné, n'est pas trop ridicule. Par contraste avec la inagnificence de la grande loge, il n'y a rien de plus frais ni de plus élégant que les petites loges incognito placées au second rang, contre le théâtre. Le satin bleu, les ornements d'or et les glaces, sont distribués avec un goût que je n'ai vu nulle part en Italie. La lumière étincelante qui pénètre dans tous les coins de la salle permet de jouir des moindres détails. Le plafond, peint sur toile, absolument dans le goût de l'école française; c'est un des plus grands tableaux qui existent. Il en est de même de la toile. Rien de plus froid que ces deux peintures. — J'oubliais la terreur des femmes, le 12 au soir. Vers la cinquième ou sixième scène de la cantate, on commença à remarquer que le théâtre se remplissait insensiblement d'une fumée obscure. Cette fumée augmenta. Vers les neuf heures, je jette les yeux par hasard sur madame la duchesse del G***, dont la loge était à côté de la nôtre : je la trouve bien pâle; elle se penche vers moi, et me dit avec un accent de terreur superbe : « Ah ! sanlissima Madona! le feu est à la salle ! Les mêmes gens qui ont manqué leur coup la première fois recommencent : qu'allons-nous devenir? » Elle était bien belle ; les yeux surtout étaient sublimes. « Madame, si vous n'avez rien de mieux qu'un ami de deux jours, je vous offre mon brus. » L'incendie Schwartzemberg me vint tout de suite à l'esprit. Tout en lui parlant, je me rappelle que je commençais à faire des réflexions sérieuses; mais, en vérité, plus pour elle que pour moi. Nous étions aux troisièmes; l'escalier est extrêmement roide : on allait s'y précipiter. Absorbé dans la recherche des moyens d'échapper, ce ne fut que deux ou trois secondes après que je m'aperçus de l'odeur de cette fumée. • C'est du brouillard, et ce n'est pas de la fumée, dis-je à notre belle voisine; c'est la chaleur d'une telle foule qui fait sécher une salle si humide. » J'ai su que cette idée, qui s'était présentée à tout le monde, n'avait pas empêché d'avoir une belle peur, et que, sans la présence de la cour, les loges eussent été vides en un instant. Vers minuit, je

244 ŒUVRES DE STENDHAL. fis plusieurs visites : les femmes étaient rendues de fatigue» les yeux cernés, des nerfs, le plaisir à mille lieues, etc., etc., etc. 14 février. — Je ne puis me lasser de Saint-Charles : les jouissances d'archileelure soul si rares ! Pour les plaisirs de la musique» il ne faut pas les chercher ici : i*on n'entend pas. Quant aux Napolitains» c'est différent; ils jurent qu'ils entendent fort bien. Mon ami de Milan me présente dans plusieurs loges; les femmes se plaignent d'être trop vues : je me fais répéter ce reproche incroyable. Grâce à la profusion des lumières, ces dames sont en continuelle r^présentation; ennui quadruplé par la présence d'une cour. Madame R*** regrette sincèrement les loges à rideaux du théâtre de la Scala. Le lustre détruit tout l'effet des décorations : il n'a pas grand'chose à faire, elles sont presque aussi mauvaises que celles de Paris. C'est un grand seigneur qui est à la tête des théâtres. Il y a dans ces décorations un défaut qui tue toute illusion : elles sont trop courtes de huit ou dix pouces; on voit sans cesse des pieds s'agiter sous les bases des colonnes ou entre les racines des arbres. Vous ne vous faites pas d'idée du ridicule de cette distraction : l'imagination s'attache à ces jambes que Ton voit remuer» et veut deviner ce qu'elles font. J'ai trouvé ce soir à San Carlo une ancienne connaissance» M. le colonel Lange : il est ici commandant de place pour les Autrichiens, et m'a présenté à sa très-jolie femme. Après-demain je dînerai chez lui avec huit ou dix officiers autrichiens. Cela vaut mieux que la protection de mon ambassadeur. La cantate du premier jour est de la flatterie du seizième siècle : vers et musique, tout en est assommant. En France, nous savons donner à la flatterie la plus fausse l'air naïf du vaudeville. Je croyais à M. Lampredi assez d'esprit pour suivre cette idée ^.

L'homme de génie en ce genre est Métastase. C'est la * C'est l'auteur d'un bon journal littéraire, depuis Raretti il Voli-^ grafo, Uffizi, ABU. Sous le nom de Kthmiure, les autres donnent de lourdes dissertations, qui ne passeraient pas Fantichaiobre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ou des vers dignes de Pierrelle. (Voyez la Bibliothèque Uffizi, de Milan, journal payé ici, Acerbi par le gouvernement Meucci : c'est tout dire.] kju,^ jd by Google

ROME, NAPLÈS ET FLORENCE. S45 plus grande difficulté vaincue que je connaisse. — Je vais au cabîDet liilëraire. Le Journal des Débats a été arrêté ces jours-ci comme trop libéral. 20 février. — C'est peut-être parce que Naples est une grande capitale comme Paris que je trouve si peu à écrire. Je passe bien mon temps ; mais, grâce au ciel, le soir je n'ai rien à dire de nouveau, et je puis me coucher sans travailler. Je suis reçu chez madame la princesse Belmonte» chez l'aimable marquis Berio, avec une politesse parfaite; comme cinq cents étrangers Tont été avant moi» comme deux cents seront reçus Tannée prochaine. A quelques légères nuances près, c'est le ton des bonnes maisons de Paris. Il y a plus de vivacité et surtout plus de bruit ici ; souvent la conversation est tellement criarde, qu'elle me fait mal aux oreilles. Naples est la seule capitale de l'Italie; toutes les autres grandes villes sont des Lyon renforcés. 25 février. — Je suis bien dupe, à mon âge, de m'être imaginé que» dans une entreprise publique, l'attention pût se porter à la fois sur deux objets. Si la salle est superbe la musique doit être mauvaise; si la musique est délicieuse» la salle sera pitoyable. Le mérite d'avoir reconstruit cette salle est tout entier à un M. Barbaja : c'est un garçon de café milanais et fort bel homme qui en tenant les jeux a gagné des millions : il a bâti la salle sur les profits futurs de sa banque. Le vieux roi voulait madame Catalani : bonne inspiration; il fallait y joindre Galli> Crivelli et Tachinardi ; mais M. Barbaja protège mademoiselle G". Je ne sais qui protège Nozari, que nous avons vu si bon à Paris dans le rôle de Paolino ; mais il y a quatorze ans. Davide le fils est ce qu'il y a de mieux; on souffre des efforts que fait ce pauvre jeune homme pour lancer sa voix grêle et brillante dans ce vase énorme. Il a pris de Nozari l'habitude de certains trilles faits avec la voix de tête. Il a grand besoin de chanter sur un petit théâtre et d'avoir un bon maître ; c'est le meilleur l'étranger d'Italie: Tachinardi s'éteint, et Crivelli se glace. Le chœur m'a fait beaucoup de plaisir. Il exécute avec fermeté; les instruments qui f^i/r^/?^ attaquent la note avec franchise. Il est aussi ferme que Torcheslre de Favart, et a plus de 14

m ŒUVRES DE STENDHAL. légèreté que ceux de Vienne : par là, ses piano acquièrent de la valeur. Autant la pauvreté des décorations et la misère des costumes mettent Saint-Charles au-dessous de la Scala, autant les Napolitains remportent par le brillant de leur orchestre. Il y avait ce soir un bellissimo teairo: c'est-à-dire que tout était plein. Madame la princesse Belmonte remarque qu'au milieu de tant de surfaces brillantes les femmes semblent avoir des vêtements gris sale, et leurs joues des teintes plombées. Il faut employer pour les théâtres des teintes de gris, et non des couleurs brillantes. Les Italiens ont une singulière passion pour les premières soirées des théâtres {prime sere)* Les gens les plus économes toute Tannée dépensent fort bien quarante louis pour une loge le jour de rouverture. Il y avait ce soir chez madame Formigini des amateurs qui sont venus de Venise, et qui repartent demain. Avides pour les petites choses, ces gens^{ci} sont prodigues dans les grandes : c'est le contraire en France, où il y a plus de vanité que de passion. La magnificence de San Carlo fait adorer le roi Ferdinand ; ou le voit dans la loge partager les transports du public : ce mot partager fait oublier bien des choses. Anecdote de la pétition dans le berceau de la princesse nouvellement née, pour sauver la vie de la belle San Felice, pendue en 1799. Un Napolitain, indigné du royalisme produit en moi par la belle architecture de San Carlo, me conte cette histoire : a Vous voyez un théâtre, me dit-il, et vous ne voyez pas les petites villes. » 11 a raison de me rabrouer. Je conclus de ce qu'il me dit que le paysan napolitain est un sauvage, heureux comme on rêlait à Otaiti avant l'arrivée des missionnaires méthodistes. 28 février. — Je suis allé voir les tableaux du chevalier Ghigi, avec la jeune duchesse. Situation de roman bien singulière, mais trop délicate pour être traitée dans nos mœurs. Le prince Gorvi, jaloux de ne pouvoir troubler la tendresse de la contessina Carolina, la mère de la duchesse, et du chevalier P***, les dénonce au mari, bon homme qui n'en croit rien ; mais de plus à deux filles charmantes et innocentes, de quinze à seize ans, les tendres amies de leur mère. Ces pauvres petites complotent

ROLIÉ, NAPLES ET FLORENCE. 247 de se Mre religieuses :
elles sont gênées avec leur mère, n'osent plus lui parler. Enfin, Talnée
tombe à ses pieds, fondant en larmes, et là lui dévoile toute la
dénonciation du prince Corvi, et leur résolution d'aller au couvent, pour ne
pas vivre avec une impie. — Position de cette mère, qui adore son amant, et
qui a de l'honneur. Elle conserve assez de présence d'esprit pour nier. Cette
anecdote, dont le récit prend vingt minutes, est peut-être ce que j'ai
rencontré de plus louchant et de plus beau cette année. L'Italie est grande
comme la main, tous les gens riches se connaissent d'une ville à l'autre; sans
cela, je conteraient trente anecdotes, et supprimerais toutes les idées générales
sur les mœurs : tout ce qui est vague, en ce genre, est faux. Le lecteur qui a
voyagé de Paris à Saint-Cloud et ne connaît que les mœurs de son pays
entend par les mots (t'entendre, voir une duplication, des choses matériellement
différentes de celles que vous avez voulu désigner. Par exemple, à Bologne,
j'ai trouvé chez madame N*** une jeune femme, Ghita, dont la vie ferait un
des romans les plus intéressants et les plus nobles ; mais il faudrait n'y rien
changer: cette histoire occupe onze pages de mon journal. Quelle peinture
vive des mœurs de l'Europe actuelle et de la sensibilité italienne! Comme
cela est supérieur à tous les romans inventés! quel imprévu et quel naturel
dans les événements! Le défaut des comédies de caractère, c'est qu'on
prévoit toutes les occurrences que le héros va rencontrer. Le héros que
Ghita a tant aimé, et qu'elle aime encore, est fort commun ; le mari jaloux»
dans le même genre; la mère, atroce et énergique; la jeune femme seule est
héroïque. Du reste, on pilerait toutes les femmes à sentiment de Paris ou de
Londres, qu'on n'en tirerait pas un caractère de cette profondeur et de cette
énergie. Tout cela est caché sous l'air de la simplicité et souvent de la
froideur. L'énergie qu'on trouve dans certains caractères de femmes de ce
pays m'étonne toujours. Six mois après un mot indifférent que leur a dit leur
amant, elles Teu récompensent ou s'en vengent; jamais d'oubli par faiblesse
ou distraction, comme en France. Une Allemande pardonne tout, et, à force
de dévouement, oublie. Quand les Anglaises ont de l'esprit, on retrouve
chez elles

248 ŒUVRES DE STENDHAL. cette profondeur de sentiment; mais quelquefois la prudence le gêne. La manière de sentir de l'Italie est absurde pour les habitants du Nord. Je ne conçois même pas, après y avoir rêvé un quart d'heure» par quelles espérances, par quels mots on pourrait la leur faire entendre. — L'effort du bon sens des gens les plus distingués est de comprendre qu'ils ne peuvent pas comprendre. Cela se réduit à l'absurde du tigre qui voudrait faire sentir au cerf les délices qu'il trouve à boire du sang. Je sens moi-même que ce que je viens d'écrire est ridicule : ces secrets font partie de cette doctrine intérieure qu'il ne faut jamais communiquer. 2 mars. — Bénéfice de Duport. Il danse pour la dernière fois; c'est un événement à Naples. J'ai oublié les décorations de son ballet de Cendrillon. Elles ont été dessinées par un peintre qui connaît les vraies lois du terrible. Le palais de la fée, avec les lampes funèbres, et cette figure gigantesque haute d'environ soixante pieds qui perce la voûte, et, les yeux fermés, montre du doigt l'étoile fatale» laisse dans l'âme un souvenir durable. Mais la parole ne peut pas faire comprendre à Paris ce genre de jouissance. Cette belle décoration manque par la couleur et le clair-obscur (les ombres et les clairs sont sans vigueur). Une salle de danse au milieu des bois» copiée du Stone-Island» dans le même ballet de Cendrillon et le palais de la fée» seraient remarquables même à Milan. On entend bien mieux en Lombardie la magie de la couleur; mais quelquefois le dessin n'atteint pas à son effet, faute de nouveauté. A Naples, les arbres sont verts» et, à la Scala, gris-bleu. Ce ballet de Cendrillon, et le Joconde et le Yestris» sont dansés presque comme à Paris. La présence de Marianne Gatti et de la Pallerini (mime remplie de génie, comparable à madame Pasta) lui donne la fraîcheur de la danse française. Cette fraîcheur et nos grâces courtoises sont très-bien représentées par madame Duport» Taglioni et mademoiselle Taglioni. Pour Duport» c'est une ancienne admiration» à laquelle je me suis trouvé fidèle. Il m'amuse comme un jeune chat : je le regarderais danser des heures entières. Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLOBENGE. S49 Ce soir, le public contenait avec peine son envie d'applaudir : le roi a donné l'exemple. J'ai entendu la voix de Sa Majesté du malin, et les transports se sont allés jusqu'à la fureur, laquelle a duré trois quarts d'heure. Doit à toute la légèreté que nous lui avons vue à Paris dans Figaro. Jamais on ne sent l'effort, peu à peu sa danse s'anime, et il s'agit par les transports et l'ivresse de la passion qu'il veut exprimer : c'est tout le degré d'expression dont cet art est susceptible; on du moins, pour être exact. Je n'ai jamais rien vu de comparable. Vestris. Taglioni, comme tout le vulgaire des danseurs, d'abord ne peuvent pas cacher l'effort; en second lieu, leur danse n'a point de progression. [Ainsi ils n'atteignent pas même à la volupté, premier but de l'art. Les femmes dansent mieux que les hommes; l'admiration, après la volupté, fait presque tout le domaine de cet art si borné. Les yeux, séduits par le brillant des décorations et la nouveauté des groupes, doivent disposer l'âme à une allégresse vive et tendre pour les passions que l'art ne peut peindre. J'ai bien vu le contraste des deux écoles. Les Italiens admettent sans difficulté la supériorité de la nôtre, et, sans s'en douter, sont bien plus sensibles à la perfection de la leur. Duport doit être content, ce soir on l'a bien applaudi ; mais les véritables transports ont été pour Marianne Gonti. J'avais un Français de bon ton à mes côtés, qui, transporté par la passion, est allé jusqu'à m'adresser la parole. Quelle indécence disait-il à tout moment. Il avait raison, et le public encore plus d'être ravi. L'indécence n'est à peu près qu'une chose de convention, et la danse est presque toute fondée sur un degré de volupté qu'on admire en Italie, et qui choque nos idées. Au milieu des pas les plus vifs, l'Italien n'a pas la plus petite idée d'indécence; il jouit de la perfection d'un art, comme nous des beaux vers de Racine sans songer au ridicule de l'unité de lieu. Pour les impressions passagères, les défauts inaperçus n'existent pas. Ce qui est aimable à Paris est indécemment à Genève : cela dépend du degré de prudence inspiré par le prêtre de l'endroit. Les jésuites sont beaucoup plus favorables aux beaux-arts que le méthodisme. Où est le beau idéal de la danse? jusqu'ici il n'y en a pas. Digitizca

950 ŒUVRES DE STENDHAL. Cet art tient de trop près à l'influence des climats et à notre organisation physique. Le beau idéal changerait toutes les cent lieues. L'école française ne vise seulement de donner la perfection de Vexécuteur. A présent, il faut qu'un homme de génie emploie cette perfection. (Test comme la peinture quand Masaccio parut. Le grand homme dans ce genre est à Naples, mais y est méprisé. Viganò a donné à Zingari, ou les Bohémiens. Les Napolitains se sont imaginés qu'ils allaient se moquer d'eux. Ce ballet a découvert une drôle de vérité, dont personne ne se doutait : c'est que les mœurs nationales du pays de Naples sont exactement les mœurs des Bohémiens. (Voyez les Nouvelles de Cervantes.) Voilà Viganò qui donne des leçons aux Italiens; tant les arts ont de rapports! C'est en même temps un beau succès» dans un art si rebelle à l'expression, que de l'avoir forcé à peindre, et à peindre si bien, des mœurs et non pas des passions (des habitudes de l'âme dans la manière de chercher le bonheur, et non pas un état passager et violent). Une certaine danse, exécutée au son des chaudrons, a surtout choqué les Napolitains ; ils se sont crus mystifiés : et hier un jeune capitaine, chez madame la princesse Belmonte, se mettait en fureur au seul nom de Viganò. Pour revenir à leur état naturel, les Napolitains auraient besoin de gagner deux batailles comme Austerlitz et Marengo; jusque-là ils seront susceptibles. Hais, leur dirais-je volontiers, quoi de plus brave que M. de Roccamore ? Est-ce la faute des gens bien élevés si des moines ont corrompu le bas peuple, si brave quand il s'appelait Samnite, et si pleutre depuis qu'il ? L'anecdote de ce ballet a été un trait de lumière, et m'a mis sur la véritable voie pour étudier ce pays. Noverre, à ce qu'on dit, avait donné la volupté ; Viganò a avancé l'expression dans tous les genres. L'instinct de son art lui a même fait découvrir le vrai génie du ballet, le romantique par excellence. Tout ce que le drame parlé peut admettre de ce genre, Shakspeare l'a donné; mais le Chêne de Bénévent est une bien autre fête pour l'imagination charmée que la Grotte d'Alphée ou la Forêt des Ardenne de mélancolique Jacques. L'âme, emportée par le plaisir de la nouveauté, a des transports pendant cinq quarts de jour, ^jd by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. Si d'heure de suite ; et, quoique ces plaisirs soient impossibles à exprimer par écrit, de peur du ridicule, on s'en souvient après de longues années. On ne peut pas perdre cet effet en peu de mois, il faut parler longtemps et émouvoir l'imagination des spectateurs. Au château de B^u, en France, madame R^u, contant le ballet du Chêne de Bénévent, nous retenait au salon jusqu'à trois heures du matin. Il faut que l'imagination du spectateur, pleine des souvenirs du théâtre espagnol et des Nouvelles Castilles, développe elle-même toutes les situations; il faut aussi qu'elle soit lasse des développements donnés par la pièce même. Chaque imagination émue par la musique prend son vol, et fait discourir à sa manière ces personnages qui ne parlent jamais. C'est ainsi que le ballet à la Yngon a une rapidité à laquelle Shakspeare lui-même ne peut atteindre. Ce genre singulier va peut-être se perdre ; il eut son plus beau développement à Milan, dans les moments prospères du royaume d'Italie. Il faut de grandes richesses, et le pauvre théâtre de la Scala n'a peut-être pas deux ou trois ans de vie : le despote ne cherche point, comme Laurent de Médicis, à masquer les chaînes et l'asservissement des esprits par les Joissances des beaux-arts. La piété a fait supprimer les jeux dont les bénéfices alimentaient la scène : peut-être même le souvenir de cet art se perdra-t-il tout à fait; il n'en restera que le nom, comme ceux de Roscius et de Pylade. Paris ne l'ayant point connu il est resté obscur en Europe. L'étranger auquel les Français parlent de Coriolan, de Prométhée, des Zingari, du Chêne de Bénévent, de Samandria Hberata, pour peu qu'il n'ait pas d'imagination pittoresque, est glacé par les transports de son interlocuteur. Comme l'imagination pittoresque n'est pas notre fort en France si ce genre y tomberait tout à plat. Nous la flâtrons ne peuvent pas même comprendre Métastase. Je n'ai vu que trois ou quatre ballets de Yngon. C'est une imagination dans le genre de Shakspeare, dont il ignore peut-être jusqu'au nom : il y a du génie du théâtre; il y a du génie musical dans cette tête. Souvent, lorsqu'il ne peut pas trouver un air qui exprime ce qu'il veut dire. Il le fait. * Je soupçonne que ce sentiment existe en Kcosse.

m * (EUVRFIS DE STENDHAL Sans doute il y a des parties absurdes dans le Prométhée ; mais au bout de dix ans le souveur eu csl aussi frais que le premier Jour, et l'on s'éioane encore. Une autrè qualité bien singulière do génie de Viganô, e*e8t la patience* Environné de quatrevingts danseurs» mr la scène de la Scala, ayant à'ses pieds un orchestre de dix musiciens, il compose et fait impitoyablement recommencer, toute une matinée, dix mesures de son ballet qui lui semblent laisser à désirer. Rien de plus singulier : mais Je m'étais juré do ne jamais parler de Viganè. J'ai été entraîné par des souvenirs délicieux. Deux heures sonnent : le Vésuve est en feu ; on voit couler la lave. Cette masse rouge se dessine sur un horizon du plus beau sombre. Je demeure trois quarts d'heure à contempler ce spectacle imposant et si nouveau» perché à ma fenêtre au septième étage. 5 mars. — Ce soir» monsignor R. disait : c Le heau idéal de la danse sera fixé, par la suite, entre le genre de Duporl et celui de la Conti. 11 faut la cour de quelque prince riche et voluptueux : or c'est ce que nous ne verrons plus. Tout le monde cherche à inettre de côté quelques millions pour vivre du moins en riche particulier, si Ton tombe. Les princes d'allleurs, voulant absolument résister à Topinion, se taillent de Tinquiétude pour toute leur vie. Cette faute de calcul pourrait bien faire tomber les arts pendant le dix-neuvième siècle. Au vingtième. Ions les peuples parieront politique, el liront le Momin^hronkle, au lieu de claquer la Marianne Conti. » Le genre froid du talent de mademoiselle Fanny Bias ne peut absolument pas entrer dans le beau idéal de la danse, du moins hors de France. J avoue que, si Ton me donnait à choisir entre ces deux moitiés du beau idéal, j'aimerais mieux la volupté vive et brillante de ht Coutil Hademoiselle Hilière vint danser I Les lialicts de M. Gardel n'ont absolument rien de commun avec ceux de Viganô : c'est Canipistron comparé à Shakspeare. Yiganô aurait fait frémir pour Psyché : (lardel, la faisant tourmenter par les diables, tombe dans la même crroure que Shakspeare, lorsqu'il fait brûler les yeux, sur la scène, à un roi dt'Lrôiu'. I/imaginalion, qui n'est pas assez émue pour être à la hauteur de ce de

BOME, NAPLES ET FLORENCE. à Milan, il y a huit on dix ans, avec son talent de Paris ; elle fut ftifllce. Elle a rais du feu dans sa danse : aujourd'hui elle est comblée d'applaudissemenis à la Scala, et serait sifflée sans doute à Paris. — Je suis monté hier an Vésuve : c'est la plus grande fatigue que j^aie prouvée de ma vie. I^e diabolique, c'est de gravir le c6nede cendre. Peut-être tout cela sera*t4i changé dans un mois. Le prétendu ermite est souvent un voleur converti ou non : bonne platitude écrite dans sou livre et signée Bigot de Préameneu. 11 faudrait dix pages et le talent de madame Radeliffe pour ddcrire la vue dont on Jouit en mangeant Tomelette apprêtée par Termile. Je ne dirai rien de Pompefa : c'est la chose la plus étonnante, la plus intéressante, la plus amusante que j'aie rencontrée; par là seulement on connaît Tantiquité. Que d'idées sur les arts vous donnent la fresque duMinotaureet vingt autres ! Je vais k Pompdût trois fois par semaine au moins. 14 mars. — Je sors du Joeande de Vestiis III : c'est le petit-* fils du diou delà danse. C'est une grande pauvreté que ce ballet. Celui de Duport ne vaut guère mieux : toujours des guirlandes, des fleurs, des écharpes dont les belles décorent leurs guerriers, ou que les bergères échangent avec leurs amants, et Ton danse en réjouissance de Técharpe. Il y a loin de là au jeune époux de la Samandria liberalat rentrant dans son palais, dévoré de jalousie, et cependant se laissant aller à danser ce beau terzetto avec l'esclave nègre chargée de la musique du sérail, et sa femme. Ce pas entraînait tous les cœurs, ou ne savait pourquoi. C'est un des grands traite de l'histoire de l'amour, la présence de ce qu'on aime faisant oublier lous les torts. Le goût français est comme ces jolies femmes qui ne veulent pas qu'on mette du 7wir dans leurs portraits : c'est un Boucher comparé à \ Hôpital de Jaffa de Gros. Sans doute ce genre perruque va s'éteindre ; mais nous serons éteinte avant lui. Nous n'avons pas joiii d'assei de sécurité pour que la révolution pût entrer dans l'art. Nous en sommes encore aux talents étiolés du siècle de Louis XV : MM. de Fontanes, Yillemain, etc. Ordinairement rien ne peut ajouter à mon mépris pour la musique française; cependant les lettres de mes amis de France m'avaient presque séduit. J'étais sur le point de leur accorder Digitizea by

254 ŒUVRES DE STENDHAL. les airs de gaieté et de pur agrément. Le ballet de Jocmde finît toute diseossion pour moi. Jamais je n'ai mieux senti la pauvreté» la sécheresse, Vimpuissance prétentieuse de notre musique, dont on a rassemble lii les airs réputés les plus agréables, ceux qui me louchaient autrefois. Le sentimeol du vrai beau remporte même sur les souvenirs de la jeunesse. Ce que je dis là sera précisément le comble de Tabsurde, et peut-être même de Todieux, pour ceux qui n'ont pas vu le vrai beau. Mais il y a longtemps que les vrais patriotes ont dû jeter au feu ce volume et s'écrier . « L'auteur n'est pas Français. » ^ La grandeur de la salle de San Carlo est admirable pour les ballets. Un escadron de quarante-huit chevaux manoeuvre avec toute Talsance possible dans la CendrUUm de Duport, dont ces chevaux et les divers genres de lutte forment un acte bien ennuyeux, bien postiche et bien fait pour les esprits grossiers. Ces chevaux chargent au grand galop jusque sur la rampe. Us sont montés par des Allemands; jamais les gens dn pays ne pourraient s*en tirer. L'école de danse de San Carlo donne les plus belles espérances; mademoiselle Merci peut se faire un nom, mais elle est bien jolie. Sa danse a une physionomie. — Aujourd'hui 14 mars, j'ai été sérieusement gêné par la chaleur, en examinant le taureau Famèse» j^cé au milieu de cette délicieuse promenade de Ghiaja, à vingt pas de la mer. Dans la campagne, tous les pommiers et amandiers sont en fleur. A Paris, on a encore Thiver pour deux mois; mais chaque soir a lioiivé dans les salons deux ou trois idées nouvelles. Voilà un grand problème à résoudre : quel s^our préférer? 15 mars. — Bal charmant chei le roi. On devait être en masque de caractère ; mais bientôt on quitte le masque. Je m'amuse beaucoup de huit heures à quatre heures du matin. Tout Londres était là ; les Anglaises me semblent emporter la palme de la fête. 11 y avait cependant de bien jolies Napolitaines, entre autres cette pauvre petite comtesse N**% qui, tous les mois, va voir son ami à Terracine. Le mattre de la maison ne m^te pas les grandes phrases à la Tacite qu'on fait contre lui en Europe : c'est le caractère de Western dans Tom Jones; ce prince se connail en sangliers et non en proscriptions (1799, 1822). Je m'arrèle; je Uiyiiized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 15 mars. — Je me suis promis de ne rien dire de tous les lieux où je serais entré sans payer : autrefois le métier de voyageur devenait celui d'espion. — Malgré mon profond mépris pour l'architecture moderne, on m'a mené ce matin chez M. Bianchi de Lugano, ancien pensionnaire de Napoléon. Ses dessins sont assez exempts de cette foule d'ornements, d'angles, de ressauts, qui font la petitesse moderne (voir la cour du Louvre), et qu'on peut reprendre même chez Michel-Ange. Nos gens ne peuvent pas s'élever à comprendre que les anciens n'ont jamais rien fait pour orner, et que chez eux le beau n'est que la saillie de l'utile. Comment nos artistes liraient-ils dans leur âme ? Ce sont sans doute des hommes remplis d'honneur et d'esprit; mais Mozart avait de l'âme et ils n'en ont pas. Une rêverie profonde et passionnée ne leur a jamais fait faire de folies; aussi ils ont le cœur dur, le cœur ennuyé. M. Bianchi va construire à Naples l'église de Saint-François-de-Paule, vis-à-vis le palais. Le roi en confiera l'exécution à M. Barbagliani, et nous la verrons finir en huit ou dix ans. La place est on ne peut pas plus mal choisie. Au lieu de bâtir là une église, il faudrait encore démolir une trentaine de maisons. La place d'une église serait sur le largo di Gasparello : mais, d'un bout de l'Europe à l'autre, la sèche vanité s'est emparée de tous les cœurs, et les grands principes du beau sont invisibles. Bianchi a adopté la forme ronde, ce qui est une preuve qu'il a su voir l'antique; mais il n'a pas su voir que les anciens se proposaient dans leurs temples un but contraire au nôtre : la religion des Grecs était une fête et non une menace. Le temple, sous ce beau ciel, n'était que le théâtre du sacrifice. Au lieu de s'agenouiller de se prosterner et de se frapper la poitrine, on exécutait des danses sacrées. Et que les hommes aient été. L'amour du nouveau est le premier besoin de l'imagination de l'homme. Je trouve chez M. Bianchi les deux hommes les plus forts du royaume : le général Fiumi et le conseiller d'État Ciccocioppo. 17 mars. Je dépêcherai en bien peu de paroles ce que j'ai

206 (EUYRÈS D'ÉTENDUAL. à dire de la musique entendue à
 Saint-Charles. Je venais à Naples transporté d'espérance ; ce qui m'a fait
 encore le plus de plaisir c'est la musique de Gapoue. J'ai débuté à
 Saint-Charles par Voullo de Rossini. Rien de plus froid >. Il fallait bien du
 savoir-faire à l'auteur du libretto pour rendre insipide à ce point la tragédie
 la plus passionnée de tous les théâtres. Rossini la très-bien secondé :
 l'ouverture est d'une fraîcheur étonnante, délicieuse, facile à comprendre, cl
 enlaidissante pour les ignorants, sans avoir rien de commun. Mais une
 musique pour Otello peut être tout cela, et rester encore à cent piques de ce
 qu'il fixerait. Il n'y a rien de trop profond, dans tout Mozart et dans les
 Sept Paroles de Haydn, pour un tel sujet. Il faut des sons horribles et toutes
 les richesses et les dissonances du genre enharmonique, pour Sgarbi
 (premier récitatif de l'Orfeo de Pergolèse). Il me semble que Rossini ne
 sait pas sa langue de façon à pouvoir décrire de telles choses. D'ailleurs, il
 est trop heureux, trop gai, trop gourmand. Un ridicule particulier à l'italien,
 c'est celui du père ou du mari d'une grande chanteuse : on appelle ce
 caractère le dam Procolo, Un jour le comte Somaglia donnait le bras à la
 Colbran pour lui faire voir le théâtre de la Scala ; le père lui dit gravement :
 a Vous êtes bien heureux, monsieur le comte ; savez-vous que des têtes
 couronnées ont coutume de donner le bras à ma fille? — Oubliez-vous que
 je suis marié? » répliqua le comte. Cela a du sel en italien. Après l'Otello,
 il m'a fallu subir la Gahrielle de Verdy, musique d'un jeune homme de la
 maison Caraffa. C'est une servile imitation du style de Rossini. Davide,
 dans le rôle de Goucy, est un ténor divin * Pour me punir d'avoir ainsi pensé
 en 1817, je laisse ce mot. J'étais entraîné, à mon insu, par mon indifférence
 contre le marquis Berio, auteur de l'oxocrible libretto qui fait d'Otello un
 Barbe-Hulue. Dans la peinture des sentiments tendres, Bossini, maintenant
 éteint, est resté à mille lieues de Mozart et de Cimarosa; en revanche, il a
 inventé une rapidité et un brillant inconnus à ces grands bonhommes. • Je
 trouve aujourd'hui des morceaux très touchants dans cet opéra. Quand on a
 entendu l'aria Viganù chanter certains airs de MM. Carafa et Digitized by
 Gû*..wtL

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 257 revu le Sargines de Paér ; mademoiselle Ghabrao, des Floleolios, domiait de Tesprit à Davide. Cette musique célèbre m'a assommé ici comme à Dresde. Le talent de Paér est comme celui de M. de Chateaubriand; j'ai beau me mettre en expérience, je ne puis le sentir; cela me semble toujours ridicule. M. de Chateaubriand m'impatiente : c'est un homme d'esprit - qui me croit Hop bête. M. Paér m'ennuie; ses succès^ très*réels, m'étonnent. 18 mars. — Ce soir, la troupe de San Carlo chantait VOtello au théâtre del Fondo. J'ai distingué quelques jolis motifs dont je ne me doutais pas» entre autres le duo du premier acte entre les deux femmes. Les grands théâtres, comme San Carlo et la Scala, sont Tabus de la civilisation et non sa perfection. Il faut forcer toutes les nuances : dès lors il n'y a plus de nuances. Il faudrait élever les jeunes chanteurs dans la plus parfaite chasteté ; or désormais c'est ce qui est impossible : il fallait des cathédrales et des enfants de chœur. On se plaint de Yoir CrivelU et Davide sans successeurs. Depuis qu'il n'y a plus de sopranos, il n'y a plus de science unisicale au théâtre. Par désespoir, ces pauvres diables devenaient de profonds musiciens ; dans les morceaux d'ensemble, ils soutenaient toute la troupe; ils donnaient du talent à la prima dona, qui était leur maîtresse. Nous devons deux ou trois grandes chanteuses à Veluti. Aujourd'hui, dès que la mesure {il tempo) est un peu d'Ufi'Cile, il n'en est plus question ; Ton se croit à un concert d'amateurs. C'est ce que M. le comte Gallenberg expliquait fort bien bler chez H. le marquis Berio. Les Italiens sont bien loin des Allemands, dont la musique baroque, dure, sans Idées, serait à faire sauter par la fenêtre, s'ils n'étaient pas les premiers teni' pûtes du monde. L'usage italien de couper les deux heures de musique par une heure de ballet est fondé sur le peu de force de nos organes : Il est absurde de donner de suite deux actes de musique. Une petite salle rend le ballet à la Vigauù impossible et Pennchhii, on sait que ces messieurs ont invonlé la chatiêon italiennê. Voir tl Trava»o dêW «lîma.

SS8 ŒUVRES DE STENDHAL. ridicule : voilà le problème d'acoustique fproposë aux géomètres» et qu'ils mépriseront parce qu'il est trop difficile. Ne poi»^ rait-on pas adapter deux théfttres à la même salle? ou, le ballet liui, couper la scène par une cloison assez forte pour renvoyer la voix dans la salie, laisser tomber, par exemple» une ioiie de tôle? ou bâtir un mur en cadsses de bois garnies d'une peau de tambour du côté des spectateurs? Au tbéâtre Famèse, à Parme, le bruit d*nn morceau de papier qu'on déchire au fond de la scène est entendu partout. Voilà le fait qu'il faudrait reproduire, mais qu'il est plus commode de nier. Les architectes italiens savent que Tair dépouillé d'oxygène arrête sur4e-cbamp les fblies et les Yagabondages de Timagination. i9 mars. — San Carlo est décidément une affaire de parti pour les Napolitains : l'orgueil national, écrasé par la campagne et la mort de Joachim, s'est réfugié là. Voici la vérité : San Carlo, comme machine k musique, est tout à fait inférieur à la Scala. En séchant, il peut devenir moins sourd, mais il perdra tout l'éclat de ses dorures appliquées trop tôt sur des crépis frais. Les décorations sont bien plates, et qui plus est ne peuvent pas être meilleures : le lustre les tue. La même cause empêche de voir la physionomie des acteurs. âO mars. — Ce soir, comme j'entrais à San Carlo, un garde m'a couru après pour me faire ôter mon chapeau. Dans une salle quatre fois grande comme TOpéra de Paris, je n'avais pas aperçu je ne sais quel prince. Paris est la première ville du monde, parce qu'on y est in* connu, et que la cour n'y forme qu'un spectacle intéressant. Â Naples, San Carlo n'ouvre que trois fois la semaine : ce n'est déjà plus un rendez-vous sûr pour lous les genres d'affaires, comme la Scala. Vous courez les corridors; les titres les plus pompeux, écrits sur les portes des loges, vous avertissent, en gros caractères, que vous n'êtes qu'un atome qu'une Bxcel-> lence peut anéantir. Vous entrez avec votre chapeau : un héros de Tolenlino vous poursuit. La Conii vous enchanlc, et vous voulez applaudir : la présence du roi fait un sacriîége de votre applaudissement. Vous voulez sortir de votre banc, au parterre, un grand seigneur garni de ses crachats» et dont vous accrochez Digitized by Google

ROME, NÀPLBS ET FLORENCE . 259 la clef de cliambellao avec voire chaîne de mouire (c'e&l ce qui in*est arrivé hier) murmure du manqye de respect. Ennuyé de tanl de grandeurs, vous seriez, et demandez votre remise : les six chevauv de queUiuc princesse obslrueut la porte peudaiil une heure ; il faut allendre et s'enrhumer. Vivent les grandes villes où il n'y a pas de cour ! non pas à cause des souverains, qui en général sont égoïstes ei bonnes gens, et qui surtout n'ont pas le temps de songer à un particulier, mais à cause des ministres et sous-ministres, dont cliacun se fait centre de police et de vexation. Ce genre d'ennui, inconnu à Paris, est la vexation de tous les moments dans la plupart des capitales du continent. Que ▼eulK>n que fassent huit ou dix ministres qui n*ont pas à eux tous la besogne d*un préfet, et meurent d'envie d'administrer? En arrivant à Naples, j'ai appris qu'un duc était (lir(' leur du spectacle : je me suis tout de suite alteudu à quelque chose d'illibéral ét de petitement vexatoire. Les gentilshommes de la chambre des Mémoires de Collé me sont venus à Tidée. Les places, dans les banquettes duparteri'e, sont ntîUK'rotées, et les onze premiers rangs seulement sont pris par MM. les olliciers des gardes rouges , des gardes bleus, des gardes de la porte 9 etc., etc., ou distribués par faveur, sous forme d abonnement; de manière que Fétranger qui arrive est relégué à la douzième banquette. Ajoutez à cela Tespace très-vaste occupe par l'orchestre, et vous voyez le pauvre étranger reculé par delà le milieu de la salle, et absolument hors de portée d'entendre et de voir. IUen de tout cela à Milan : toutes les places sont au premier venu. Dans cette vill^ heureuse, tout le moude est régal de tout le monde. A Naples, tel duc qui n*a pas mille écus de rente me coudoie insolemment, à cause de ses huit ou dix cordons. A Milan, des gens qui ont deux ou trois millions de revenu se rangent pour me faire place, pour peu que j'aie l'air pressé, à charge de revanche; et vous avez peine à reconnaître les porteurs de ces noms célèbres, tant ils ont Pair simple et honnête. Ce soir, einuiyé de l'insolence du garde, je suis remonté dans ma loge; et j'ai encore eu le chagrin d être croisé, en montant, par douze ou quinze grands cordons ou Diylizea by ^OOgle

260 (EUVRES DE STENDHAL. généraux, qui descendaient avec tout le poids de leur grandeur et de leur habit brodé. J*» pensé qu'il fallait sans doute tout ce fatras de noblesse héréditaire, de privilèges Insolents et de cordons, pour obéir une armée courageuse. Le ballet de Dupont fut par rapatriement de Ceudrillou. Elle est dans une forêt sombre ; une toile tombe, et Ton aperçoit un palais immense élevé sur une colline éclairée par la lumière magique de ces feux blancs dont on a l'usage à Milan, mais que Ton emploie bien mieux ici. Le soir, on trouve l'escalier encombré d'une foule immense. Il faut descendre, en marchant SUR les talons du voisin, trois rampes rapides. Les Napolitains appellent cela une beauté. Ils ont mis le parterre de leur théâtre au premier étage : voilà ce que, dans l'architecture moderne, on appelle une idée ingénieuse ; et, comme il n'y a qu'une seule rampe pour les deux ou trois mille spectateurs, et que cette rampe est toujours encombrée de domestiques et de décrocheurs on peut juger des plaisirs de la descente. En résumé, cette salle est superbe, la toile baissée. Je ne saurais dire, le premier coup d'œil est ravissant. La toile se lève, et vous allez de déceptions en déceptions. Vous êtes au parterre, MM. les gardes du corps vous relèguent à la douzième banquette. L'on n'entend pas du tout ; Ton ne peut distinguer si l'acteur qui se démené là-bas est vieux ou jeune*. Vous montez à votre loge : une lumière éblouissante vous y poursuit. Pour vous débarrasser des cris de la Colbran, vous voulez lire le journal en attendant le ballet : impossible ; il n'y a pas de rideaux. Vous êtes enrhumé, et vous voulez garder votre chapeau : impossible ; un prince honore le spectacle de sa présence. Vous vous réfugiez dans un café : c'est un couloir lugubre et étroit, d'un aspect abominable. Vous voulez aller au foyer, un escalier raide et incommode vous y fait arriver tout essoufflé. 21 mars. Je me sens possédé par ce noir chagrin d'ambition qui me poursuit depuis deux ans. A la manière des Orientaux, il faut agir sur le physique. Je m'embarque, je fais quatre * Tout le jeu de madame Pwta serait perdu à cette diatribe.

ROME» NAPLES ET FLORENCE. 951 heures de mer, et me voilà à Ischia, avec une lettre de recommandation pour don Fernando. Il me conte qu'en 1806 il s'est retiré à Ischia, et qu'il n'a pas revu Naples depuis l'usurpation française, qu'il abhorre. Pour se consoler du manque de théâtre, il élève une quantité de rossignols dans des volières superbes. « La musique, cet art sans modèle dans la nature, autre que le chant des oiseaux, est aussi comme lui une suite éternelle. Or une interjection est un cri de la passion, et jamais de la pensée. La pensée peut produire la passion ; mais l'interjection n'est jamais que de l'émotion, et la musique ne saurait exprimer ce qui est sèchement pensé. » Cet amateur délicat ajoute : « Mes alouettes ont quelquefois le matin des faketti qui me rappellent Marches! et Psacchiarolti. » Je passe quatre heures fort agréables avec don Fernando, qui nous déteste, et les bons habitants d'Ischia. Ce sont des sauvages africains. Bonhomie de leur patois. . Ils vivent de leurs vignes. Presque pas de trace de civilisation, grand avantage quand le peuple et ses rois... font toute la civilisation. Un homme du peuple, à Naples, vous dit froidement : « L'année dernière, au mois d'août, j'eus un malheur; » ce qui veut dire : « L'année dernière, au mois d'août, j'assassinai un homme. » Si vous lui proposez de partir un dimanche à trois heures du matin, pour le Vésuve, il vous dit, frappé d'horreur: «Moi, manquer la sainte messe! » Des rites s'apprennent par cœur : si vous admettez les bonnes actions, elles peuvent être plus ou moins bonnes: de là l'exame personnel, et nous arrivons au protestantisme et à la gaieté d'un méthodiste anglais. 22 mars. — Que je suis fâché de ne pas pouvoir parler du bal charmant donné par M. Lewis, l'auteur du Moitié, chez madame Lusington, sa sœur! Au milieu des mœurs grossières des Napolitains, cette pureté anglaise rafraîchit le sang. Je danse à la même écossaise que lord Elchies**% âgé de quatorze ans, et qui est simple aspirant à bord de la frégate arrivée hier. Les Anglais connaissent les miracles de l'éducation ; ils vont en avoir besoin : je lis sur la figure de quelques Américains qui étaient là Digitized by Google

l'Angleterre sera réduite à être qu'une heureuse. Lord N*** en est convenu. c
 Vous êtes abhorrés partout, mais surtout par les basses classes de la société.
 Les gens instruits distinguent lord Grosvenor, lord Holland et le gros de la
 nation, de votre ministère. — Mais cette haine de l'Europe fut-elle vingt fois
 plus ardente, chaque État va avoir la colique pendant cent ans, pour
 arracher une constitution et aucun n'aura de marine avant le vingtième
 siècle. — Oui mais les Américains vous abhorrent, et vous attendent
 dans vingt ans avec cinq cents corsaires. Vous voyez bien que les Français
 ne sont plus vos ennemis naturels ; la fuite de M. de Lavalette et Temprunt
 ont commencé la réconciliation. Soyez bons gens avec nous » — Parmi
 les épigrammes que j'ai eu à soutenir, en ma qualité de Français, celle-ci
 m'a touché. Il est des pays où se rassembler vingt dans une chambre pour
 injurier le gouvernement, s'appelle conspirer. Je vois, par certains indices,
 qu'on saurait mieux conspirer à Naples : il y aurait des actions ou non pas
 des paroles. Ce pays-ci ne peut manquer d'avoir les deux Chambres avant
 vingt ans. On le vaincra dix fois, et il se révoltera onze. régime rétrograde
 est humiliant pour l'orgueil de la noblesse. Lord un des hommes les plus
 éclairés d'Angleterre, est convenu de tout en soupirant. — Je retrouve la
 jolie comtesse qui va voir son amant à Terracine. Décidément les
 Anglaises remportent par la beauté. Milady Dou***, milady Lads***. 25
 mars. — Ce soir, bal masqué. Je vais à la Fenice, et ensuite, à minuit et
 demi, à San Carlo. Je m'attendais à être ébloui : pas du tout. Le salon que
 Ton fait sur le théâtre au lieu de la magnificence que les décorateurs de la
 Scala se plaisent à étaler en cette occasion, est garni d'une belle toile
 blanche, couverte de grosses fleurs de lis en papier d'or. Le billet ne coûte
 que six carlins (cinquante-deux sous). Canaille complète ; le foyer, où il y a
 vingt tables couvertes d'or, est cependant * Quelques Anglais ayant
 remarqué, en 1815, la belle manufacture de M Taissaire, à Troyes, deux
 jours après un régiment des alliés yint briser tous les métiers. Uiyiiized by
 Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 263 mieux composé. Je m'amuse à voir jouer une jolie duehease» avec laquelle j'ai dansé à la fête donnée cbes le roi. Elle est assise à quatre pas de la table, et c'est son amant qui met son argent et le relire : sa belle physionomie n'a rien de l'air hideux des joueuses. Cet amant me parlait de beaux-arts uu de ces jours, el de Paris : c Vous ne faites pas un geste» me disail-il; où il n'y ait bon ton, c'est-à-dire imikUion : donc la peinture est impossible en France. Chez vos artistes les plus naïfs, le seul la Fontaine excepté, la naïveté est celle d'une jeune fille de dixhuit ans sans fortune qui a déjà manqué trois riches mariages, i 24 mars. — La belle Écossaise, madame la G. B., me disait ce soir : « Vos Français, qui brillent tant le premier moment, n'entendent rien à faire naître les grandes passions. Le premier jour il ne faut que réveiller Tattention : ces beautés brillantes, qui éblouissent d'abord, et qui ensuite perdent sans cesse, ne régissent qu'un instant. — Voilà, dis-je, qui m'explique la manière très-firoide dont je vais me séparer de SalntpCliarles. » Un prince napolitain, qui est là, se récrie beaucoup. H réfote nos objections à la manière italienne, c'est-à-dire en répétant, et criant un peu plus, la phrase à laquelle on vient de répondre. Je regardais dans la salle, espérant le faire finir faute d'écouteur, lorsque je m'aperçois qu'il répète k tons moments le mol baroque Agadaneca, C'est un opéra superbe, protégé par le ministre, dédié d'avance au roi, et que l'on répète depuis cinq mois. Tout le monde annonce que Ton aura enfin uu spectacle digne de Saint-Charles.

SALBRRB. 1*' avriL — • Voulez-vous trouver les procédés les plus révoltants? Voyez l'intérieur des manèges de la Calabre. Anecdotes incroyables qu'on m'a racontées ce malin. Je lisais à Bologne les bisloriens originaux du moyen âge, Gapponi, Villani, Fiortifiocca, etc. Je trouvais à tous les moments des anecdotes telles que le massacre de Césène par Clément VII, antipape ^ Et ee* Pogiiii Ilist , lib. 11, la Cronnca Sanese : « E il Cardinale disse a messer Giovanni, » etc., etc.

964 ŒUVRES DE STENDHAL. pendant, an boni du compte» on se sent plein de respect et presque d'amitié pour ces figures colossales, les Gastruccio, les Guglielmino, les comtes de Virlù. Dans les histoires du dixhuitième siècle, il n'y a aucune de ces horreurs, et à la longue on se sent soulever le cœur de mépris. Je ne puis m'écarter le Calabrais; c'est un sauvage croyant également à renfer, aux indulgences et à hjetatura (sort jeté par un magicien). 2 avril. — Ce que j'ai vu de plus curieux dans mon voyage, c'est Pompei; on se sent transporté dans l'antiquité; et, pour peu qu'on ait l'habitude de ne croire que ce qui est prouvé, on en sait sur-le-champ plus qu'un savant. C'est un plaisir fort vif que de voir face à face cette antiquité sur laquelle on a lu tant de volumes. Je suis retourné aujourd'hui à Pompei pour la onzième fois. Ce n'est pas le lieu d'en parler. On a découvert deux théâtres; il y en a un troisième à Herculaneum; rien de plus entier que ces ruines. Je ne comprends pas le ton mystique avec lequel M. Schlegel vient nous parler des théâtres anciens; mais j'oubliais qu'il est Allemand, et apparemment moi, malheureux Français, je manque du sens intérieur. Le monde ayant commencé pour nous par des républiques héroïques, il est simple que leur produit paraisse sublime à des âmes étiolées par la monarchie, comme Racine. Je sors de Sa&l, au théâtre Nuovo. 11 mai (que cette tragédie (d'Alfieri) agisse sur la nationalité intime des Italiens. Elle excite leurs transports. Ils trouvent de la grâce tendre, à Vlmogone, dans Michol. Tout cela m'est invisible, de manière que j'ai fait la conversation avec le jeune marquis libéral, qui m'a prêté sa loge. Nous avons à côté de nous une jeune fille dont les yeux peignaient l'amour tendre et heureux avec une énergie que je n'ai jamais vue. Trois heures ont volé avec la rapidité de l'éclair. Son promis était avec elle, et la mère souffrait qu'il lui baisât la main. Mon marquis me contait qu'on ne permet ici que trois tragédies d'Alfieri; à Rome, quatre; à Bologne, cinq; à Milan, sept; à Turin, point. Par conséquent, l'applaudir est une affaire de parti, et lui trouver des défauts est d'un ultra. Alfieri manqua d'un public. Le vulgaire est nécessaire aux grands hommes, comme les soldats au général. Le sort d'Alfieri Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 263 fut de rugir contre les préjugés et de finir par s'y soumettre. En politique, il ne conçut jamais l'immense bienfait d'une révolution qui donnait les deux Claiubres à l'Europe et à l'Amérique et faisait maisonnette. Alfieri est peut-être l'homme le plus passionné qu'il y ait eu parmi les grands poètes. Mais, d'abord, il n'eut jamais qu'une passion; et, en second lieu, ses vues furent toujours extrêmement étroites en politique. Il ne comprit jamais (voir les derniers livres de sa Vie) que pour faire une révolution il faut créer de nouveaux intérêts est de nouveaux propriétaires. D'abord, il n'avait pas d'esprit en ce genre; en second lieu, il était noble, et noble piémontais*. L'insolence de quelques commis de la douane de Pantin, en lui demandant son passe-port et le vol de douze ou quinze cents volumes, trouvant dans son cœur tous les préjugés nobiliaires, repécèrent à jamais de comprendre le mécanisme de la liberté. Cette âme si haute ne vit pas que la condition st>2é qua non, pour écrire quelque chose de passable en politique, c'est de s'isoler des petits frottements personnels auxquels on peut avoir été exposé. Sur la fin de sa vie il disait que pour avmr du génie il fallait être né gentilhomme; enfin, méprisant la littérature française jusqu'à la haine, il n'a fait qu'outrer le système étroit de Racine. Il n'y a peut-être rien au monde de plus ridicule, pour un Italien, que la pusillanimité de Britannicus ou la délicatesse de Bajazet. Plein de défiance il veut voir et toujours on lui fait des récits. Si son ardente imagination n'est pas nourrie par beaucoup de spectacle, elle se révolte et l'emporte ailleurs : aussi bftille-t-on beaucoup aux tragédies d'Alfieri. Jusqu'ici ce qu'il y a encore de plus adapté à l'Italie c'est Richard III, Othello, ou Roméo et Juliette. M. Niccolini qui continue Alfieri, est sur une fausse route. Voir Ino e Temisto ' Dans l'original, car la police de Bonaparte a mutilé la traduction. Son portrait est celui de toutes les grandes Ames de l'Italie actuelle. plus de rage que lumières. * 11 n'a jamais su tipprtcier la bonté des souverains tic Taugnsfe miii8on de Savoie. Des souverains tels que ceux qui occupent actuellement les trônes de Naples et de Sardaigne sont faits pour réconcilier à la monarchie les esprits les plus égarés par l'orgueil. 15. Digitized by Google

% 266 ŒUVRES DB STENDHAL. 5 avril. — Agadaneca, grand opéra. Je n'ai jamais rien ouï de plus pompeusement plal : cela n a duré que depuis sept heures jusqu'à miouit et demi» sans un seul moment de relâche, et sans le plus petit chant dans la musique. J'ai cru être rue Lepele* tier. Vivent les pièces protégées par la cour I Ce qu'il y a de mieux, c est une salle de rattachement de Fingal (car nous sommes dans Ossian), garnie de lous les petits meubles à la mode inventés depuis peu à Paris. J'ai obtenu la faveur d*alier sur la scène. Les pauvres petites danseuses de l'école disaient : « Travailler cinq mois pour se voir siiïlées de la sorte ! » Je faisais un compliment de condoléance à mademoiselle C***: « Ahi monsieur, le public est bien bon ; je m'attendais qu'on nous jetterait les banquettes à la tête, i En effet, les auteurs, que je ne croyais que plats, sont des plus sots. Elle m'a montré leur dédicace au roi, imprimée dans le livret. Ils ressuscitent tout siinploniet, à ce qu'ils disent, les grands efls de la tragédie grecque. La musique du troisième acte, qui est une espèce de ballet en danse pyrrhique, est de M. de Gallenberg. C'est un Allemand établi à Naples, et qui a du génie pour la musique à danser : celle d'aujourd'hui ne vaut rien ; mais j'en ai entendu dans César en Égypte et dans le Chevalier du Temple, qui redoublait cette espèce d'ivresse produite dans la danse. Cette musique doit être une esquisse brillante, la mesure y acquiert une grande importance ; elle n'admet pas les détails d'orchestre où Haydn triomphe ; les cors y jouent un grand rôle. Le moment où César est admis dans la chambre à coucher de Ciéopâtre a une musique digne des houris de Mahomet. Le génie mélancolique et voluptueux du Tasse n'aurait pas désavoué l'apparition de Tombre au s chevalier du Temple. Il a tué sa maîtresse sans la reconnaître. La nuit, égaré dans une forêt de la terre sainte, il passe près de son tombeau; elle lui appai*alt, répond à ses transports en lui montrant le ciel, et s'évanouit. La figuré noble et pâle de la Blanchi» la tête passionnée de Molinari, la musique de Gallenberg, formaient un enaemMe qui ne sortira jamais de la mémoire de mou àme. 4 avril. — Je vais au théâtre Nuovo. La compagnie de' Marioi Digitized by Gû*..wtL

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 267 y donne sa cent quatre-vingt-dix-septième représentation. Le gros Veslris est le meilleur acteur d'Italie et du monde; il égale Molé et Islaiid dans le *Burbero benefico* (Bourru bienfaisant), dans *l'Ajo neW imbarazzo*, et dans je ne sais combien de mauvaises rapsodies qu'il fait valoir. C'est un homme à voir vingt fois de suite sans ennui. Si mademoiselle Nars joue un rôle de folle ou de sotte, un petit regard fin qui séduit un public vaniteux avertit qu'elle est la première à se moquer de son rôle et des gestes sots qu'elle va se permettre. Voilà un déiaut que n'ont jamais Vestris ni madame Pasta. Les Italiens et surtout les Italiennes, mettent au premier rang de [^]Marini, que je viens de voir dans *liBaronidiFeisheim*, pièce traduite de Pigault-Lebrun, et dans les *Deux Pages*, Pour des raisons à moi connues, le naturel simple ne plaît pas dans les livres en Italie; il leur faut toujours de Tenflure et de Tcniphase. Les *Éloges* de Thomas, le *G[^]ie du Christianisme*, la *Gaule poétique*, et tous ces écrits poétiques qui, depuis dix ans, font notre gloire, semblent faits exprès pour les Italiens. La prose de Voltaire, de Hamilton, de Montesquieu, ne saurait les toucher. Voilà le principe sur lequel est fondée l'immense renommée de [^]Marini. Il suit la nature, mais de loin; et Tenphase a encore des droits plus sacrés sur son cœur. Il a ravi toute l'Italie dans les rôles de jeunes premiers; maintenant il a pris les pères nobles. Ce genre admettant l'enflure, il m'y a fait souvent plaisir. La naïveté est une chose fort rare en Italie, et cependant personne n'y peut souffrir la Nouvelle Héloïse. Le peu de naïveté que j'aie jamais rencontré, c'est chez mademoiselle Marchioni, jeune fille dévorée de passions, qui joue tous les jours, souvent deux fois : vers les quatre heures, au théâtre en plein air, pour le peuple; le soir, aux lumières pour la bonne compagnie. Elle m'a touché jusqu'au saisissement, à quatre heures, dans la *Pie Voleuse*, et, à huit, dans la *Francesca da Rimini*, Madame Tassari, qui joue dans la troupe de [^]Marini, n'est pas mal dans ce genre. Son mari, Tassari, est un bon tyran. Blanès, avant qu'il se fût enrichi par un mariage, était le Talma d'Italie. Il ne manquait ni de naturel ni de force : il était terrible dans *l'Almachide* de Rosmunda. Cette reine, si malDigitizea by

168 ŒUVRES DE STENDHAL. heureuse et si passionnée, éuit représentée par madame P^{andl}, qui in* a toujours ennuyé» mais qui était fort applaudie. Perlica, que j*ai vu ce soir, est un bon comique» surtout dans les rôles chargés. Il m* a fait bâiller à outrance dans le Poeta fanaticOy une des plus ennuyeuses pièces de Goldoni, qu oa joue sans cesse. Cela est vraU mais cela est si bas ! et cela dégrade, aux yeux des gens grossiers, l*être le plus distingué de . la nature : un grand poète. Il a été fort applaudi dans le caractère de Brandt, et a mérité son succès, surtout à laûn, lorsqu'il dit à Frédéric 11 : Je vous écrirai une lettre. Ce qui m'a frappé, c*est le public : jamais d'attention plus profonde; et, chose incroyable à Naples, jamais de silence plus complet. Ce matin, à huit heures, il n'y avait plus de billets : j*ai été obligé de payer triple. Je vois deux exceptions au palriotisme d'antichambre : la supériorité que les Italiens accordent à la danse française, et la curiosité d'enfLint avec laquelle ils gobent les traductions de toutes les niaiseries sentimentales du théâtre allemand. Applaudir à la danse française, c'est dire qu'on a fait le voyage de Paris. Ils ont une sensibilité si profonde et si vraie, et ils liseiil si peu, qu'un roman dialogué quelconque, pourvu qu'il y ait des événements, est sûr de toute la sympathie de ces âmes vierges. Depuis trente ans il n'a pas paru un roman d*amour en Italie. 11 paraît que Phomme, fortement occupé d'une passion, n'est pas sensible même à la peinture la plus annable de cette passion. Us n'ont pas de feuille littéraire. Le spirituel Bertololti, PaïUaur d lnés de Castro, me disait : « Donnez-moi une forteresse, et j'oserai dire la vérité aux auteurs. > On donnait pour petite pièce la Jeunesse de Henn F, comédie de Mercier, corrigée par M. Duval. Pertica a beaucoup foit rhre le prince don Léopold, qui assistait au spectacle : mais, bon Dieu ! quelle charge comparé à Miellaut ! Un prêtre italien, assis à côté de moi, ne pouvait concevoir le succès de celte pièce à Paris. f Vous vous arrêtez aux mots, et n'arrivez pas jusqu'aux caractères : Henri V n'est qu'un niais. » Le comte Giraud, Romain, le Beaumarchais de ce pays, a fait deux ou trois pièces Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. S69 comiques : VAjo nelV imbaraum, le Disperato per ecesso di buon cote. L'avocat Nota, Sografi, Fede^ici, tombent sans cesse dans le drame, et même leurs comédies comiques sont faites pour une société moins avancée que la nôtre. Molière est à Picard ce que Picard est à Goldoni. Chez ce poète, le maître de maison qui invite à dîner est toujours obligé d'envoyer emprunter six couverts» parce qu'il a mis son argenterie en gage. H faut se rappeler que Goldoni écrivait à Venise. Les nobles vénitiens Tauraient enterré sous les plombs s il s'était av isé de peindre leur manière de vivre devant leurs sujets. Goldoni n'a pu exercer son talent que sur des malheureux de mœurs si basses, que je ne puis admettre avec eux nulle comparaison. Je ne puis rire à leurs dépens. Ce poète avait toute la vérité d'un miroir, mais pas d'esprit. Falstaiï manque tout à fait de bravoure personnelle; et, malgré son étonnante làclieté, il a tant d'esprit, que je ne puis le mépriser : il est digne que je rie à ses dépens. Fal< stafT est encore meilleur lorsqu'on le joue devant une nation triste, et qui tremble au seul nom du dm>%r auquel le gros chevalier manque sans cesse. Supposez que rilalie, d'accord avec la Hongrie, arrache les deux Chambres au pouvoir, elle n'aura plus d'attention au service des beaux- arts : voilà ce qu Alûeri et autres déciamateurs n'ont pas prévu. Si jamais les Italiens inventent un genre de comique» il aura la couleur du Philinte^ de Fabre d'Églantie, et la grâce du quatrième acte du Marchand de Venise, de Shakspeare, qui u est pas celle de la comédie des Grâces, de Sainte-Foi x. 5 avril. — Je viens de laire trente milles inutiles. Gaserle n*est • qu'une caserne dans une position aussi ingrate que Versailles. A cause des tremblements de terre, les murs ont cinq pieds d'épaisseur : cela fait, comme à Saint-Pierre, qu'on y a chaud en hr>er et frais en été. Murât a essayé de faire finir ce palais : les peintures sont encore plus mauvaises qu'à Paris, mais les décors sont plus grandioses. Pour me dépiquer, je vais à Portici et à Capo di Monte, positions délicieuses, et telles qu'aucun roi de la terre ne peut en trouver. Jamais il n'y eut un tel ensemble de mer, de montagne et de civilisation. Ou est au milieu des plus beaux aspects de la Digitized by Google

270 ŒUVRES DE STENDHAL. nature; et, treize-cinq minutes après, on entend chanter le Matrimonio segreto par Dayide et Noszari. Constantinople et Rio-Janeiro Aissent-ils aussi beaux que Naples, voilà ce qu'on n'y verra jamais. Jamais le bon habitant de Montréal ou de Torneo ne se fera Tidée d'une jolie Napolitaine formée par l'esprit à la Voltaire. Cet être charmant est encore plus rare que de jolies montagnes et une baie délicieuse. Hais, si je parlais plus longtemps de madame G***» je ferais naître le rire amer de Tenvie ou de rincréduilité. Portici est pour Naples ce que Monte Gavallo est pour Rome. Les Italiens, qui ont la conviction intime et sans cesse démontrée que nous sommes des barbares pour tous les arts, ne peuvent se lasser d'admirer la finesse et l'élégance de nos ameublements. Comme je sortais du musée des peintures antiques de Portici, j'ai trouvé trois officiers de la marine anglaise qui y entraient. Il y a vingt-deux salles. Je suis parti au galop pour Naples; mais, avant d'être au pont de la Madeleine, j'ai été rejoint par les trois Anglais, qui m'ont dit le soir que ces tableaux étaient admirables et l'une des choses les plus curieuses de l'univers. Ils ont passé dans ce musée de trois à quatre minutes. Ces peintures, si considérables aux yeux des vrais amateurs, sont des fresques enlevées à Pompeïa et à Herculaneum. Il n'y a point de clair-obscur, peu de coloris, assez de dessin et beaucoup de facilité. La Reconnaissance d'Oreste et d'Égénéïe en Tauride, et Thésée remercié par les jeunes Athéniens, pour les avoir délivrés du minotaure, m'ont fait plaisir. Il y a beaucoup de simplicité noble, et rien de théâtral. Cela ressemble à de mauvais tableaux du Dominiqui, en observant qu'il y a des fautes de dessin qu'on ne trouve pas chez ce grand homme. On trouve à Portici, parmi des quantités de petites fresques effacées, cinq ou six morceaux capitaux, de la grandeur de la Sainte Cécile de Raphaël. Ces fresques ornaient une salle de bain à Herculaneum. Il faut être sot comme un savant pour prétendre que cela est supérieur au quinzième siècle : ça n'est qu'extrêmement curieux ; cela prouve l'existence d'un style très-élevé, comme les papiers de tenture fabriqués à Mâcon prouvent l'existence de David. Digitized by Google

hOUiù, iSAPLES ET FLOREiSGË. S71 6 avril 1817. — Le Journal de Naples déiené le thèàlre de Saint-Charles contre la (laxetle de Gênes. Je crois que tous les dieux et déesses de la mythologie et tous les poètes latins sont cités dans cet article, qui a beaucoup de succès : c'est d'ailleurs un tissu de meusonges. J'ai presque envie de le transcrire pour punir le lecteur, s'il en est, qui ne croit pas aveuglément à toutes mes histoires et aux conséquences que j'en lire. Le Martin So iblerius d'Arbuthuol est oublié à Londres, comme une comédie qui a tué son Bidicule. Scribloius est de 1714. L'Italie est à point pour cette comédie, en 1817. L'abbé Taddei (le rédacteur du Journal des DeuûD^idles) est bien plus ridicule que les M"* et les G*** de Paris; mais il n'est pas odieux. Le général autrichieu lui a défendu d'appeler les gens mauvais citoyens. Le bon sens germanique de ces braves Aulricbiens a sauvé cette fois de grandes horreurs à Naples. 7 avril. — Je retourne chez de' Narini. Ils ont des habits superbes, toute la dépouille des sénateurs et des chambellans de Napoléon, que ceux-ci ont eu la lâcheté de vendre. Ces babils font la moitié du succès; tous mes voisins se récrient. Je reçois de drôles de confidences. La meilleure recommandation actuellement en Italie, c'est d'être Français et Français sans emploi. Sur les minuit je vais prendre du thé avec des Grecs qui étudient ici la médecine. Si j'avais eu le temps, je serais allé à Corfou. 11 paraît que Toppositiou y Tonne des âmes. Les choses qu'il faut aux arts pour prospérer sont souvent contraires à celles qu'il faut aux nations pour être heureuses. De plus, leur empire ne peut durer : il faut beaucoup d'oisiveté et des passions fortes; mais l'oisiveté fait naître la politesse, et la politesse auéautit les passions. Donc il est impossible de créer une nation pour les arts. Toutes les âmes généreuses désirent avec ardeur la résurrection de la Grèce; mais on obtiendrait quelque chose de semblable aux États-Unis d'Amérique, et non le siècle de Périclès. Ou arrive au gouvernement de Vopinion; donc l'opinion n'aura pas le temps de se passionner pour les arts. Qu'importe? la liberté est le nécessaire» et les arts un superflu duquel on peut fort bien se passer. Digitized by

ŒUVRES DE STENDHAL FÆSTOM. 50 avril. — 11 y aurait trop à dire sur rarchitecture des temples de Poestum et des choses trop difficiles à compreodre. Mon mpagDOD de voyage, l'aimable T\ qui compte des pareols dans les deux partis» et n'avait que quinze ans ea 1799, lors de la révolttiion de Naples, vient de me coaler cet événement bizarre : « Uue femme de géuie régnait à Naples. D'abord admiratrice passionnée de la Révolution française par jalousie contre quelqu'un, bientôt elle comprit le danger de tous les trônes et les combattit avec fureur. Si je n'étais pas reine à Naples, dît-elle un jour, je voudrais être Robespierre. Et Fou voyait, dans un des boudoirs de la reine, un immense tableau représentant llnstrument du supplice de sa sœur. « Saisi de terreur au bruit des premières victoires de Bonaparte, le gouvernement des Deux-SIelles Implora et obtint la paix. Un ambassadeur républicain arriva à Naples, et la haine redoubla chez le faible humilié. « Un vendredi le roi vint au théâtre des Florentins voir Piuotti, le célèbre acteur comique. De sa loge, qui était à Tavant-scène» il remarqt:a le citoyen Trouvé, placé précisément en lace. Le citoyen ambassadeur portait le costume de sa cour : les cheveux sans poudre et le pantalon collant. Le roi sort, effrayé de voir des cheveux sans poudre. On remarqua au parterre quinze ou vingt têtes noires. S. M. dit un mot à l'officier de service, qui appela le fameux Gancelieri, factotum de la police militaire. Le théâtre desFlorentins fut cerné; et, àla sortie des spectateurs, Gancelieri demanda à chacun : « Etes- vous Napolitain ? » Sept jeunes geus, apparlciiant aux premières familles de TÉtat, et qui n'avaient pas de poudre, furent conduits au fort Saint-Ëlme. Le lendemain on les revêtit de la capote de soldat; on leur attacha une queue postiche longue de dix-huit pouces, et on les embarqua en qua* iité de simples soldats pour un régiment qui servait en Sicile. Un jeune Napolitain, d'une naissance illustre, fut condamné aux lèrs, pour avoir joue un concerto de violon avec un Français. Digitized by Google

HOME, NÂPLÈS ET L'«LORÈNCE. 273 c Le Directoire de la République française venait d'exiler en Egypte les meilleures troupes et le plus grand général de la République. La nouvelle de la défaite d'Aboukir arriva à la cour de Naples qui fit illuminer; et, bientôt après (12 septembre 1798), ce gouvernement fit une levée de quarante mille hommes. Les deux tiers du numéraire effectif du royaume étaient déposés dans six banques, qui émettaient des billets de reconnaissance (fedi di credito). Cette confiance ridicule sous le despotisme finit comme il était naturel. Le roi s'empara des fonds déposés; on mit en vente le bien des nobles (achetés avec empressement), et bientôt une armée napolitaine, forte de quatre-vingt mille hommes, se trouva sur les frontières de la république romaine, occupée alors par quinze mille Français; mais le roi ne voulait attaquer qu'après l'Autriche. Un courrier supposé arriva de Vienne avec la nouvelle de la défaite. On découvrit peu après, que ce courrier était Français de naissance, et Ton fit massacrer ce témoin dangereux sous les yeux mêmes du roi, qui, rempli de terreur à la vue des menées jacobines, envoya Tordre d'attaquer. Son armée s'empara de Rome; mais cette armée fut mise en déroute, et, le 24 décembre 1798, Ferdinand s'embarqua pour la Sicile, laissant à Naples Tordre de détruire les blés, les vaisseaux, les canons, la poudre, etc., etc. La peur de la cour était prématurée : le général Mack capitula avec le général Championnet, et conserva Naples. Mais bientôt cette ville s'insurge; les lazzaroni massacrent et brûlent le duc de Calabre et son frère, le savant don Clément Fillo-Marino. Les patriotes effrayés appellent Championnet, qui répond qu'il marchera quand il verra le drapeau tricolore flotter sur le fort Saint-Elme. Les patriotes, ayant M. de Montemiletto à leur tête, s'emparent du fort Saint-Elme par stratagème, et, le 21 janvier 1799, le général républicain attaque Naples à la tête de six mille hommes. Les lazzaroni se battent avec acharnement et le plus grand courage. Championnet entre à Naples le 25 janvier, et nomme un gouvernement provisoire, composé de vingt-quatre personnes, auxquelles il dit : « France, maîtresse de Naples par le droit des armes et par la défection du roi, fait don de sa conquête aux Napolitains, et leur donne à la fois la liberté et l'indépendance. » Tous les

274 ŒL'VUES DE STtNDIIÂL. impiudens se cennreot libres; les provinces iMorCugèfenl Firnsee delaeapitale. La plupart des évêques protestèrent officiellement (le leur allacheiicul à la république, el le clergé, revêtu de son costume, assista partout à la plaulalioQ de l'arbre de la liberté. Cepeudaut le cardinal Bnflb» le seul homme de tête du parti royal, n^avait pas abandonné le sol de l'Italie : il était à Beggio de Calabre, à cent cinquante lieues de Naples, prêt à s'embarquer si le péril devenait trop pressant, mais ne perdant pas un moment pour organiser une Vendée contre la république partbénopcenne. Le G. Ruiïo avait sa fortune à faire : non-seulement il promit le paradis à tous les braves qui trouveraient la mort dans cette croisade; mais, ce qui est plus adroit, il eut l'art de se faire croire. Les Anglais avaient occupé Tile de Procida, à six lieues de Naples, ils inquiétaient la côte par des débarquements. Les patriotes faits prisonniers étaient envoyés à Procida et condamnés à mort par un tribunal dont la cour de Maples avait donné la présidence à Taffireux Speciale. Les troupes françaises, en fort petit nombre, entreprirent quelques excursions assez imprudentes, el toulofois dissipèrent el fusillèrent tous les partisans du cardinal Ruffo qu'on put rencontrer. Le régime républicain n'existait réellement que dans les murs de Kaples et dans quelques provinces plus ou moins protégées par cette capitale. Mais Tenthouiasme était à son comble parmi tout ce qui savait lire. Les Fi ançais (irent détruire les armes qui auraient pu servir à leurs amis les républicains» et leur défendirent de lever des troupes. Bientôt arriva la fatale nouvelle des victoires de Suwarofl en Lombardie; et Tannée française, sous les ordres du gé* néral Macdonald, donnant, suivant l'usage, de faux prétextes à son mouvement, se rendit à Caserte, abandonnant Naples et la nouvelle république. L'humanité eût fait une loi aux Français d'avertir quelques heures d'avance les patriotes napolitains et de leur donner les moyens de se sauver. Loin de là, les patriotes envoyèrent une députatton au citoyen Âbrial, commissaire du Directoire, alors à Capoue : a Avouez-nous, par grâce, si vous « nous abandonnez, dirent les patriotes; nous allons tous quit« ter Naples. — Abandonner les républicains! s'écria le citoyen c Abrial : je vous emporterais plut^ tous sur mes épaules! » Et Digitized by Google

ROME, NAPLÈS KT FLOREISCB. ' 275 il fit le geste du pieux
 Èiéc. Ce mol a retarde de ireute ans la civilisation du royaume do Naples. «
 Six semaines après le départ des Fruuçais, celte ville tomba ao pouvoir de
 l'armée alliée, composée de royalistes napolitains, d'Anglais, de Rosses et
 de Turcs. Les palriotes, après s'être assez bien battus, se réfugièrent dans les
 foris. Celui d*Avic;liaio, près du pont de la Madeleine, défendu pai* les
 élèves en médecine, lut le premier à capituler. En y enirani, les vainqueurs
 se mirent à égorger les patriotes. Sur-le-champ, ceun-ci se dévouent à une
 mort glorieuse, mettent le feu aux poudres : quatre cents royalistes et tous
 les patriotes, à Fexception de deux, périssent par cette explosion. « Pendant
 ce temps, les horreurs les plus révoltantes et les plus singulières étaient
 exercées dans les rues de la ville par la populace révoltée et par les
 royalistes. Des femmes de la première distinction étaient conduites nues au
 supplice : la célèbre duchesse de Popoli en tut quitte pour la prison, où on la
 mena nue en chemise, après lui avoir fait subir les plus infâmes
 plaisanteries. Les patriotes occupaient encore dans la ville les forts de
 Gastel Nuovo, de Gasiel del Oro, et le petit fort de Gastellamare, à six
 lieues de Naples. Ce fort se rendit au commodore Poole, nom encore
 respecté à Naples après dix-sept années et tant d'événements. Foote fit
 exécuter la capitulation, ilvi exemple décida les défenseurs des deux forts
 de la ville, qui, manquant de vivres et de munitions, se résignèrent à
 capituler avec € les troupes du roi des Deux-Siciles, du roi d* Angleterre, de
 « Tempereur de toutes les Russics et de la Porte ottomane. » (Tels sont les
 propres termes de Tarticle 1" de la capitulation du 5 messidor an Vil,
 approuvée par le trop fameux chef de brigade Méjan, commandant firançais
 du fort Saint-Èlme, et signée par le cardinal Ruffo, Edward James Foote, et
 les commandants rosse et turc.) L'article 4 porte : « Les personnes et les
 proprié« lés de tous les individus composant les deux garnisons (de « Gastel
 Nuovo et de Castel del Oro) seront respectées et gaff ranties. » L'article 5
 est ainsi conçu : < Tous lesdits individus « auront le choix de s*embarquer
 sur des bâtiments parlemen€ taires qui leur seront fournis pour se rendre à
 Toulon, ou Digitized by Google

276 (KUVRES DE STENDHAL. c de rester à Naples» sans y éire inquiéiéSy ni eux, oi leurs foc milles. » « Les' royalistes ont longtemps nié l'existence de celte capitulation : malheureusemeat pour les bous principes, roriginais'ea esl retrouvé. « Quinze cents patriotes appartenant à la garnison des deux forts déclarèrent Tlntention de quitter leur pays ; malheureusement, tandis qu'ils attendaient les bâtiments qui devaienn les transporter à Toulon, le lord Nelson arriva devant Nazies avec sa Uotte, sur laquelle se trouvaient l ambassadeur anglais et sa femme, la fameuse lady fiearth Eamilton. « Le soir du 26 juin, les patriotes se rendirent sur les navires qui leur étaient destinés ; le 27, sous l'inspection d'officiers anglais, chaque transport fut amarré sous le canon d'un vaisseau anglais. Le jour suivant, tout ce qu'il y avait de marquant parmi les patriotes fut transporté à bord du vaisseau amiral de lord Nehon. On remarquait parmi eux le célèbre Domenico Cerilti, qui avait été pendant trente ans Fami et le médecin de sir William llamilton. Uxdy Hamilton monta sur le pont du vaisseau de son amant, pour voir Cerilli et les autres rebelles, à qui ou venait de lier les pieds et les mains. Là se trouvait, non-seulement rélite de la nation, mais, ce qui doit être plus considé* blé pour un pair d'Angleterre, tout ce qu'il y avait de plus noble parmi les grands seigneurs de la cour. Après qu'on eut passé la revue de ces illustres victimes, on les distribua sur les vaisseaux de la flotte. Enfin, le roi Ferdinand 111 arriva de Sicile sur une frégate anglaise, et s^empressa de déclarer, par un édit, que jamais son intention n'avait pu être de capituler avec des rebelles. Par un second édit, les biens desdits rebelles furent confisqués. Le commodore Foote, T honneur de sa nation et de l'humanité, voyant ainsi exécuter un acte qu'il avait revêtu de sa signature, donna sa démission (conduite non bnitée à (lénes). a Les patriotes adressèrent à lord Nelson un placet écrit en français et rempli de fautes d'orthographe : ils rcclaniaienn l'exécution de la capitulation. Lord Nelson leur renvoya le placet avec ces mots écrits de sa main au bas de la dernière page : € I have shown your paper to your gracions king; wbo must Digitized by Google

ROME, ET FLORENCE 277 « bc ihe besi aud ooly juge of liie merils aud deinehU oi c subjeeis. c Mnjiui. » « J'ai nioDlré volrc placct à votre gracieux souverain, qui < certes est le meilleur el le seul juge des mérites et des déméc rites de ses sujets. c Nelson. » c L'ëpithète de gracieux^ donnée au roi de Naples dans une telle circonstance, montre tout le ridicule de rarislocralie anglaise. M. de T*** aurait dit d'une telle réponse : « Je ne sais « pas si c'est uu crime; mais cela est bien sot. » « 0e toutes parts le vaisseau de l'amiral Nelson, sur lequel s*étail rendu le roi Ferdinand, se trouvait environné de felouques, tartanes et autres bâtimens servant de prison pour les patriotes. On les y avait entassés comme des nègres : dépouilles de leurs habits par les lazzaroni qui les avaient arrêtés, abreu* vés avec de Teau pourrie, chargés de vermine, ils étalent exposés aux rayons d'un soleil brûlant; et ce qui Incommodait le plus ces malheureux, c'était le manque de chapeaux. Les députatioDS de lazzaroni, qui venaient sans cesse contempler le roi, les accablaient d'imprécations. Tous les matins, par les écouiilles de leur prison, les patriotes voyaient lady Uamilton partir avec lord Nelson pour aller visiter Baya, Pouzasoles, Ischia et les autres sites délicieux de la baie de Naples; ryachtmagnilique qui la portait était manœuvré par vingt-quatre matelots anglais chantant : liule Briiannia, Le libertinage de Nelson et le sentiment du même genre qui unissait lady llamilton à décidait de leur sort. Miss Heartb, depuis lady Hamilton, était renommée pour sa rare beauté, et avait longtemps servi de modèle à Rome, où elle coûtait six francs aux élevés en peinture. Le premier acte de sévérité tomba sur saint Janvier, accusé d'avoir protégé la république; le roi ordonna la couliscation de ses biens. Saint Janvier fut remplacé par saint Antoine, ci le canon hérétique des Anglais câébra la promotion de saint Antoine. / a Bientôt les plus distingués d'entre les patriotes furent transférés dans les cachots des forts. Presque chaque jour il y Digitized by Google

278 ŒUVRES 1»E STENDHAL avait nue nouvelle visite à bord des uavires servaul de prisou» el toul b ei^éculail avec la coopération des officiers aiiglâia» c A 8oa arrivée dans la baie, Taniiral Nelson avait fait afficher me proclamation, par laquelle il ordonnait à tous ceux qui avaient accepte des emplois de la république, ou qui s'élaieut inoutrés favorables à ses principes, de se rendre à Casteir(uovo. Là, ces malheureux devaient donner leur nom et leur adresse, ainsi que le détail de ce qu'ils avaient fait pendant la durée de la répulidique. L*aniiral Nelson promettait de protéger et de mettre à Tabri de toute poursuite ceux qui feraient ces déclarations. Un nombre considérable de dupes donna dans le piège tendu par l'Anglais. Trois magistrats, également célèbres par leur science et leur probité, et respectés de tous les partis, vinrent se fiire inscrire : ce furent Dragonetti, Gianotti et Colace; le dernier fut bientôt pendu. « Le 12 août 1799, on permit à cinq cents patriotes, qui se trouvaient encore dans les navires-prisons, de faire voile pour Toulon. Ils signèrent avant de partir un acte singulier, mais légal à Naples : chacun individuellement promit de ne jamais mettre les pieds dans les États du roi, et ce, sous peine de la vie; reconnaissant dans ce cas, à tout sujet du roi le droit de les mettre à mort, sans pouvoir être poursuivi. « Jusque-là les craintes inspirées à la cour de Naples par Tarmée de Joubert l'avaient empêchée de répandre le sang. Peu à peu on s*enhardit ; Ton commença par les patriotes non compris dans la capitulation, et le prince Caracciolo fut une des premières victimes. Comme cet homme d'esprit était la gloire de la marine napolitaine, vous n oteriez pas de la tête aux gens de ce pays que, comme piour les victimes de Quiberon, ses talents hâtèrent sa mort. Je ne m'arrêterai pas à raconter Tanecdote si connue de la peur que causa sou cadavre à une personne auguste. « Ou apprit que les Français avaient été vaincus à Novi, et rien ne retint les fureurs de La prudence m'empêche de donner des détails qui feraient pâlir Suétone. Naples perdit par la main du bourreau presque tous ses hommes distingués : Mario Pagano, le rédacteur de la couslilulion napobtaine; Scoti, Digitized by Google

BOMB, NAPLÈS ET FLORENCE. m Luogoteta, Buffa, Troisi, Paciùco; les généraux Fedeiici et Massa; Tevêque Nalali, Falconieri» Caputi, Bafû, Maotone, Pracelli, Gonforli, Rossi, Bagoi. On eut un plaisir particulier à faire pendre Éléonore Fonseca» femme remarquable par le génie et la beauté : elle avait rédigé le Moniteur républicain, le premier journal qui ait jamais paru à Naples. Parmi les hommes de qualité mis à mort à la honte de Thouncur anglais, on remarque le duc d'Andria, le prince de Strongoli^ Mario Pignatelli, son frère, Golonua, Rlario, et le marquis de Genzano; ces deux derniers, à peine âgés de seize ans, mais au-dessus des préjugés d'une naissance illustre, avaient déclaré hautement leur amour pour la liberté. Genzano et le célèbre Matera, couverts de runitbrme français» avaient été livrés par le chef de brigade Méjan. Ces hommes illustres furent pendus al Largo del Mercato. C'est le lieu où Mazaniello commença sa révolution. « Ils moururent le sourire sur les lèvres, et prédisant que, tôt ou tard, Naples serait libre, et leur mort 7wn pasvengée^ mais utile à leur pays en Péclairant. Parmi tant de victimes, la , mort de la charmante San Felice excita un intérêt particulier. Pendant la courte durée de la république, se trouvant un soir dans une société de gens de la cour, elle apprit que deux jours après les frèr^ Bacri devaient organiser uu soulèvement de lazzaroui, et égorger les officiers d'un certain poste de la garde nationale, damant de la San Felice faisait partie de ce poste. Au moment où il allait s*y rendre, elle se jeta h ses pieds pour le retenir chez elle. « S'il y a du danger, dit ranianl, c'est une « raison de plus pour que je n abandonne pas mes camarades. » il obtint de i*amour de son amie la révélation du complot. Par la suite, la princesse royale elle-même ne put obtenir la grâce de la San Felice. Je ne rechercherai pas à combien de milliers s'éleva le nombre des victimes de ces événements. Les supplices, et, ce qui est peut-être plus triste pour Thumaniié, la réclusion dans les prisons dont le séjour est mortel, ne cessèrent qu'à l'époque du traité de Florence (1801). Cette philosophie napolitaine a un caractère remarquable de sublimité et de séràité. Par ces deux caractères, elle me semble fort au-dessus de tout ce qui se dil eu ce genre eu Italie et eu Allemagne. Je m'emDigitized by Google

S8U OàUVAfIS DE SĪEMDUAL. presse (ravuuer que je u'ai vu que des copies imprimées des pièces que j'ai citées. c J'ai supprimé avec soin daos le cours de ce récit les détails atroces. Robespierre n'avait pas été Tami de la plupart de ses victimes; il les immolait à un système faux sans doute» mais iiou pas à ses peïiles passions persouuelles. » OTRANTB. 15 mai. — Je suis venu ici par Potensa et Tarente. J'aurais le malheur d'arriver à un deuxième volurae si je donnais la description des pays peu connus que j'ai traversés. Je voyageai à cheval avec un parasol et trois de mes nouveaux amis. Pour fuir les insectes, nous avons couché sur de la paille dans huit ou dix métairies appartenant à eux ou à leurs amis, et j'ai eu le plaisir de faire la conversation avec les riches fermiers. Ceci ne ressemble pas plus à Florence que Florence au Havre. M. le marquis Santapiro» un ancien ami de Moscou, que je rencontre à Otrante, s'est trouvé assez considérable avec trente milk livres de rente et deux ou trois coups de sabre reçus enbon lieu^ pour ne jamais flatter ni mentir. Je croyais cette originalité impossible ici; Santapiro nie détrompe. Après avoir promené trois ans en Italie ce joli petit caractère, Santapiro a généralement passé pour un monstre. Cet honneur Ta gâté. Il s'est mis à dire que la musique l'ennuie, que les tableaux dans un appar* lement lui donnent l'air catafalque; qu'il aime mieux un pantin de Taris qui tourne les yeux qu'une statue do Canova; et il a donné des concerts à Naples qui lui ont coûté deux ou trois fois le prix ordinaire, parce qu'il u a voulu que des airs de Grétry, de Mébul, etc. Santapiro a mis des échasses à son caractère. S'il fiftt resté dans le vrai, il eût été bien plus intéressant pour nous, mais bien mo'im fionune (F esprii pour le vulgaire. C'est un être très-gai, irès-imprevu, qui fait passer devant vous une foule d'idées, et nous en jugeons quelques*unes auxquelles, sans lui, nous n'eus* slons jamais songé. Pendant la grande chaleur d'hier, couchés chacun sur un di« Digitized by Google

HOME, NAPLES ET FLORENCE. vau de cair, dans une immense boiserie qui a été louée et fermée avec des rideaux de velours, nous prenions des sorbets. Je me suis moqué de ses échasses, et lui de la délicatesse qui m'a empêché de remettre mes lettres de recommandation à Florence* Santapero vient d'y passer deux ans. Tout ce qui en Russie a quelque bon sens et de la fortune se croit obligé de voir un biver à Florence. On y trouve aussi beaucoup d'Anglais opulents et tous les soirs quatre ou cinq maisons ouvertes. M. D*** fait jouer par sa troupe fort bien choisie ce qu'il y a de plus joli parmi les charmautes esquisses de M. Scribe ; c'est l'homme le plus bienfaisant d'Italie, et qui possède des reliques les plus authentiques. Il a des choses fort précieuses de saint Nicolas. On joue la comédie française dans deux ou trois sociétés : c'est un plaisant contraste avec l'esprit italien, qui l'écoute et n'en comprend pas le quart. A Florence, j'avais un palais^dit Santapero, huit chevaux, six domestiques, et je dépensais moins de mille louis. En passant par l'Apennin, les belles étrangères laissent de l'autre côté des monts cette pruderie qui a réduit à l'écart les salons de Paris et fait de l'Angleterre un tombeau. Un amant est agréable, mais un lit vaut encore mieux. Je ne conçois pas comment tout un français qui a vingt-cinq ans et cent louis de rente, n'arrive pas à Florence avec sa généalogie. Il trouvera vingt jeunes miss fort jolies, fort riches, (ou les sages, qui le prieront à genoux de les faire marquises. A Florence, j'ai vu chaque hiver six mille étrangers passer sous mes yeux. Chacun apportait de son pays barbare une anecdote curieuse et trois ridicules. Toutes les anecdotes de cette aristocratie tendaient à se moquer des rois. « Aimez-vous les arts? voyez comment on vient d'arranger la galerie Pitti. Le souverain a profité des sollicitations romaines, et compris que Florence doit être le bal masqué de l'Europe. le vieux prince Neri voudrait, avant de mourir, y faire entrer les gendarmes; mais M. Fossombroni s'y oppose. » Santapero a fini par sept ou huit anecdotes délicieuses, qu'il serait infâme d'imprimer. Quand les princes lorrains débarquèrent en Toscane (1738), les Florentins virent arriver à leur suite une quantité de pauvres

i6 Digitized by Google

ŒUVRES DE STBMDHAL. diables, une caue à la malu : de là le mot cannage, que j'avais pris pour aoe iraducliou de canaille en Teniendant prononcer à Florence avec l'accent guttural du pays, au lieu de mta eroce on dit saut lia h voce. Saiilapiro (juil par une étrauge calunnie, qui me f» ra appeler sUvale (l)otle): c'est qu'à Florence il n*y a qu'un seul homme de lettres qui ail de Tesprit; mais il en a comme un ange» comme un T..., comme un Voltaire; c'est Tateur du Disperaiio per ecceao di bnon cnore. M. le comte Giraud descend d'uu Français qui viui à Home avec le cardinal Giraud. CaOTOIIB. 20 ii)ai. — Je viens d'être bien étonné, en retrouvant ici, au bout du monde, le brave ca}nlaiiiiC Joseph Renavans, que j'ai vu simple dragon en 1800. « J'étais» dit-il, dans le 54° régiment de ligne toujours écrase, et où j'ai vu passer vingt mille hommes. Toujours silencieuit, froid» et craignant Finsolence avec mes supérieurs, j'ai obtenu mes trois grades par hasard, et de la main de Napoléon. Mon bataillon vint à Naples, et pendant trois ans j'ai ^tit une horrible guerre contre les brigands. Je pourchassais le fameux Parelhi» qui se moquait de nous. Un jour le ministre Salicetti me fit appeler à Naples : » Tenez, me dit-il, voilà trois cent cinquante mille francs; mettez à prix la tête des brigands; employez tous les moyens; cnfln il faut en finir, car ceci prend une couleur politique. Je fis aiinouer par les curés, continue M. Renavans, que je donnerais quatre cents ducats de la tête de Parella. Trois mois après, je me trouvais daiis mon cantonnement sur le midi, mourant de chaud, et ma cham* bre fort obscure, quand mon sergent m'annonce qu'un inconnu me demamle. Ilienlùt entre un paysan; il dénoue son sac, eu sort froidement la tête de Parella et me dit : Donnexi-moi mes quatre cents ducats. Je vous jure que de ma vie je ne fis un tel saut en arrière. Je courus à la fenêtre pour rouvrir. Le paysan mit la tête sur ma table, et je la reconnns parfaitement pour celle de Parella. — Comment en es-tu venu à boni, lui dis-je? — Signor commandant, il laut savoir que depuis douze ans je suis le barDigitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. • 283 bier, le domestique el
 rfaoïnme de ooufiance de Parella ; mais il y a trois ans, le jour de la
 Pentecôte, il fut insolent envers moi. Depuis, j'ai entendu notre curé dire à
 son prône que vous donneriez quatre ceals ducats pour la tête de Parella. Ce
 matin, se trouvanl seul avec moi, et lous nos amis étant sur la grande route,
 il m'a dit : — Voilà un moment de tranquillité, j'ai la badie horriblement
 longue; rase- moi, ça me rafraîchira. J'ai commence à faire celte barbe;
 parvenu à la moustache, j'ai pu regarder derrière ses épaules; j'ai vu que
 personne ue venait, et crac, je lui ai coupé le cou. » Dans la suite de la
 conversation» M. Renavans me dit : c On m'a tout été en France; je suis
 venu voir si la femme d'un apothicaire, autrefois jolie et aimée de moi, me
 reconnaîtrait ; elle est veuve, et je crois que je vais répouser et devenir
 apothicaire. i Savez-vous ce qui m'ététonne, me dit Renavans? c'est que
 lorsque Salicetti me remit ces trois cent cinquante mille francs sans
 quittance, et qu'en six mois je dépensai toute cette somme par petits paquets
 de cinquante ou cent louis, jamais je ne m'en adjugeai un centime; au
 contraire, j'y ai mis du mien, une couple de louis. Aujourd'hui, en pareille
 occurrence, je n'hesiterais pas à gagner eent mille francs, si je pouvais. »
 (Voilà la différence de iSiO à 1826, et l'explication des • • « • « ^
 CATANZARO. 25 mal. — Je viens de voir une paysanne en colère jeter son
 enfant contre un mur, à deux pas de distance, et de toute sa force. J'ai cru
 que renfanl était tué : il peut avoir quatre ans, et jeta des cris horribles sous
 ma fenêtre; mais il n'a pas d*acci• dent grave. A mesure qu'on avance en
 Galabre, les têtes se rapprochent de la forme grecque : plusieurs hommes de
 quarante ans ont tout à fait les traits du fameux Jupiter Mansuetus. Mais
 aussi, quand ces gens-ci sont laids, il faut avouer qu'ils sont vraiment
 extraordinaires. Digitized by Google

ŒUVRES DE STENDHAL. BBAROUmn. 25 mai. — Nous nous sommes fait accompagner par trois paysans armés, pendant notre visite aux ruines de Locre. Jamais brigands n'eurent de plus épouvantables figures ; mais» dans ces ténèbres, il n'y a rien de ce qui me fait horreur : la dissimulation douce dans sa forme» et sèche au fond, de la fille Harlowe (de Clarisse, roman de Richardson). Rien au monde n'est peut-être plus pittoresque qu'un Calabrois que Ton rencontre au détour d'un chemin, dans l'éclairci d'un bois. Le long étonnement de ces hommes armés jusqu'aux dents, en nous voyant plusieurs et bien armés, était à mourir de rire. Quand le temps menaçait d'un orage, leur figure, comme agitée d'avance par le fluide électrique, avait un aspect bouleversé. Chez un voyageur accoutumé à la douceur et à l'urbanité des mines françaises, celles-ci n'eussent produit que de l'effroi. Presque toujours, nous cherchons à acheter quelque chose de ces Calabrois, pour avoir occasion de faire un peu de conversation. Près de Geroce, nous avons trouvé le paysan le plus étonnant, et qui nous a fait les plus singuliers récits. PRÈS DE NIUTO. 28 mai. — Il y a quelques mois qu'une femme mariée de ce pays, connue par sa piété ardente autant que par sa rare beauté, eut la faiblesse de donner rendez-vous à son amant, dans une forêt de la montagne, à deux lieues du village. L'amant fut heureux. Après ce moment de délire, l'énormité de sa faute opprima l'âme de la coupable : elle restait plongée dans un morne silence. « Pourquoi tant de froideur ? dit l'amant. — Je songeais aux moyens de nous voir demain ; cette cabane abandonnée, dans ce bois sombre, est le lieu le plus convenable. » L'amant s'éloigna ; la malheureuse ne revint point au village, et passa la nuit dans la forêt, occupée, ainsi qu'elle l'a avoué, à prier, et à creuser deux fosses. Le jour parut, et bientôt l'amant, qui reçoit la mort des mains de cette femme, dont il se croyait adoré. Cette malDigitized by Google

ROMÈ, NÂPLES ET FLORENCE. 9815 heureuse victime du remords eosevelit sou amant avec le plus grand soin, vient au village» où elle se confesse au curé, et embrasse ses enfants. Elle retourne ensuite dans la forêt, où on la trouve sans vie, étendue dans la fosse creusée à cùié de celle de son amant. RECOIO DE GALABBB. 29 mai. — Uue jolie petite fille aimait beaucoup une certaine poupée de cire dont on lui avait fait cadeau. U\ poupée ayant froid, elle la mil au soleil, qui la fondit, et Teufaul pleura à chaudes larmes l'anéantissement de ce qu'elle aimait : voilà le fond du caractère national de cette extrémité de Tltalie; un enfantillage passionné. Ces gens-ci mènent une vie fort douce ; jamais ridée du devoir ne leur apparaît; leur religion est bien loin de contrarier leurs penchants : elle consiste dans une suite de dévotions qui leur sont particulières. Us font ce qui leur plaît, et deux ou trois fois par an vont bavarder sur leur passion domi* nante, et croient ainsi gagner le ciel. Une femme disait dans la rue hier : a C'est à la Saint-Jean que mou (ils a eu un malheur (c est-à-dire, c'est le 24 de juin que mon fils a assassiné son ennemi). Mais si la famille ne veut pas être raisonnable et recevoir de don Vincenzo ce que nous pou* vous faire, malheur à eux ! Je veux revoir mon fils. » La famille ollVait vingt ducals au père de Tassassiné. On n'a de force de volonté qu'autant que, dès la plus tendre enfance, on a été forcé à faire des choses pénibles. Or, excepté dans la terre de Labour, où Ton cultive fort bien, et où Ton remue la terre à la pelle carrée, rarement un jeune Napolitain de quatorze ans est (èrcé à faire quchpie chose

S86 ŒUVRES DE STENDHAL. dans les romans de sir Walter Scott, et qui aurait dû le foire pair, est aussi incounu ici que de la neige au mois de mai. En vérité, je n'en trouve pas ces gens-ci plus sols. (J'avoue que cette idée est de bien mauvais goût.) Tôt ou tard le Galabrois se baiira fort bien pour les intérêts d'une société secrète, qui lui monte la tête depuis dix ans. Il y a déjà dix-neuf ans que le cardinal RufTo eut cette idée : peut-être même ces sociétés ex.istaieut« elles avant lui. vu, sur le rivage de TOcéan, près de Dieppe, des bois de haute fiiuie assez étendus. Les paysans me disaient : '« Monsieur, si nous avions le malheur de les couper, les arbres ne reviendraient plus. Les vents terribles de TOcéan brûlent les nouveaux plants. » C'est par la même raison que le courage militaire ne peut pas se développer parmi les riapolitains. Au moindre signe de vie, on verse sur ce malheureux pays trente mille Gaulois ou trente mille flongrois, de temps immémorial fort bien formés aux batailles. (Somment veut-on que deux mille paysans des Calabrcs osent affronter de telles troupes? Pour que de nouvelles levées puissent s'aguerrir, il faut beaucoup de petites rencontres ; et, en les conduisant à la première, il faut qu'il y ait quelque espoir de succès. Faute de descendre à la considération de ce mécanisme, la diplomatie de TEurope dit de grandes pauvretés sur ce pays. Ce peuple a deux croyances : les rites de la religiuu chrétienne, et la jetatura (Faction de jeter un sort sur le voisin, en le regardant de travers). Une certaine chose, marnée justice et gouvernement, est considérée comme une vexation que Ton renverse tous les huit ou dix ans, et que Ton peut toujours élu* der. L'essentiel pour le paysan est d'avoir pour c ou pour compère un fratone (ou moine puissant), ou bien une jolie femme dans la famille. L'aîné se fait prêtre, marie à son frère cadet la jolie femme qu'il aime; et il règne beaucoup d'union dans ces familles. A Tarcnte, à Otrale, à Squillace, nous avons trouvé parmi ces prêtres, frères aînés de famille, une connaissance profonde de la langue latine et des antiquités. Ces gens-ci sont fiers d'habiter la Grande-Grèce. Un homme de bon sens de ce pays fait de Tacite sa lecture habituelle. Dès qu'on se mâle de quelque Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 287 étranger, on se met à parler latin. Un exemplaire de Voltaire ou du Compère Mathieu est un trésor en ce pays. Il y en avait un dans la barque qui nous a amenés à Otrante à Crotone. On se le prêtait ainsi à quarante lieues de distance. Ces gens-ci n'ont pas la moindre idée de la conversation. Souvent ils sont éloquents : mais malheur à vous si vous les mettez sur un sujet qui leur tient au cœur : ils parlent une heure, et ne vous font pas grâce du moindre détail. J'ai cru reconnaître Véloquence des harangues de Tite-Live. Un prêtre de Brancalione mit deux bonnes heures à nous développer cette idée : « Je suis (àché^ comme chrétien et comme philosophe, de tout ce qui va arriver de cruel en Espagne et en Italie; mais la terreur, et la terreur inspirée par les événements, est nécessaire à ces peuples, que Napoléon n'a pas assez profondément réveillés. L'assassinat et les tortures frapperont à leur porte : alors ils comprendront que la justice maître qu'on fasse quelque chose pour Tacheter. A moi qui vous parle, dans ce malheureux pays, que me fait la justice? Si je n'avais pas des amis et du crédit personnel, je serais écrasé. Quel service la justice m'a-t-elle jamais rendu? Ne vois-je pas tous les jours violer les serments les plus sacrés? (L'archevêque, fils d'un ministre du pacha d'Egypte, a été jeté ici par la tempête; on lui a promis protection, et on ne l'en a pas moins livré à la cour de Rome. On le dit au fort Saint-Ange; Dieu sait ce qu'on en fait.) La crainte de la mort, ajoute don Francesco, * étant la passion la plus constamment puissante sur l'homme, même le plus abruti, c'est en travaillant sur cette passion que Ton peut espérer de donner des lumières aux peuples : de là, vous voyez dans les desseins de Dieu l'utilité des assassinats et des vexations d'Espagne. Ça quel malheur si le bon parti {cdu^ de la liberté) eût été obligé d'avoir recours à ces moyens ! » etc. On s'occupe sans cesse de l'Espagne en ce pays. Les tournures de la langue qu'on emploie en Galabre passeraient en France pour de la folie. Un jeune homme qui cherche à plaire à toutes les femmes s'appelle un *cmcaïnorlo* (un homme qui feint de tomber mort, par l'excès de passion, en lorgnant une jolie femme) . Ce qui est Tantipode de ce pays, c'est le Ion dégoûté de la vie. Digitized by Google

988 ŒUVRES DE STENDHAL. * doDt, parmi nous, le René de M. de Ghaieaudriand a été à la fois la copie et le modèle. Ces gens-ci ien neat pour ceialo qu'à moins de circonstances proclamées eitraordinaires par le cri poMic de tout un pays, le degré de bonheur est à peu près le mémo dans toutes les situaliows de la vie. Il y a au fond de cette modération une grande défiance du destin, provenant peutêtre de la méchanceté des gouvernements. Ils ont les tours de phrase qui Indiquent ce que Ton ne trouve jamais en Galabre» le désespoir. Si Ton redoute un accident, Ton dira : Mauekerebbe anche questa ! (Il nous manquait encore ce malheur !) L*où dit d'un grand bonheur : Ah che consolazioïie ! Don Francesco me raconte que, du temps de la révolution de 1799, le jeune prince Montemiletto fut envoyé à Londres pour négocier en faveur de la liberté. N. Pilt le paya de vaines paroles, et enfin se moqua ouvertement de lui, en traitant avec une autre personne comme envoyé de Naples. Le jeune prince se plaignit, a On n'est pas diplomate, lui dit Pitt, sans barbe au menton, » Là-dessus Montemiletto rentre chez lui et se brûle la cervelle. Un vrai Galabrois se fût moqué du propos de Pilt» ou l'eût tué. D'un bout de l'Europe à l'autre, à Naples comme h Péiersbourg, les classes privilégiées ont cette extrême politesse qui 6le Ténergie dans les cas imprévus. Je sens désagréablement que je n'appartiens pas aux classes privilégiées: le défaut de passe-port m^empêcbe de passer à Messine, dont je compte les maisons de ma fenêtre. J'aurais désiré passionnément voir les ruines de Séliuonte et de la sculpture d'une antiquité bien plus reculée que tout ce que je conuais. J'ajoute de mémoire quelques faits que je n'osai pas écrire à Naples. Pendant la course en Galabre dont il s'agit, j'entendis parler, chez les feruiiers d'un de mes compagnons de voyage, de vols sans nombre exécutés par la troupe de Y Indépendance . Il y avait du talent, et une bravoure turque dans l'exécution. Je ne ûs nulle attention à tout cela : c'est Tusage. J'étais tout yeux pour les mœurs de ce peuple. Je fis l'aumône à une pauvre femme enceinte, veuve d'un militaire. L'on me dit : c Oh ! monsieur, elle n'est pas à plaindre, elle a la ration des brigands. Digitized by Google

ROME, NAPLES BT PLORENGB. L'on me fit un récit que je transcrivis en supprimant les détails de bravoure et d'audace. Il y a dans ces environs une compagnie composée de trente hommes et quatre femmes, tous supérieurement montés sur des chevaux de course. Le chef est un maréchal des logis di Jachino (du roi Joachim), qui s'intitule chef de l'Indépendance. Il ordonne aux propriétaires et aux mammi de mettre tel jour telle somme au pied de tel arbre : sinon mort affreuse et incendie de la maison. Lorsque la compagnie marche, Tavant-veille tous les fermiers de la route ont avis de tenir prêts, à telle heure, des repas pour tant de personnes, suivant leurs moyens. Ce service est plus régulier que celui des étapes royales. » Un mois avant l'époque où Ton me donnait ces détails, un fermier, piqué de la forme impérative de l'ordre pour le repas, a envoyé avertir le général napolitain : une troupe nombreuse de cavalerie et d'infanterie a cerné les indépendants. Avertis par les coups de fusils, ils se sont fait jour en couvrant le terrain de cadavres ennemis et pas un d'eux n'est tombé. A peine échappés, ils ont dû dire au fermier d'arranger ses affaires. Trois jours après, ils ont occupé la ferme, ont institué un tribunal; le fermier, mis à la torture, suivant l'usage du pays avant les Français, a tout avoué. Le tribunal, après avoir délibéré à huis clos, s'est avancé vers le fermier, et l'a lancé dans une grande chaudière qui était sur le feu, et où l'on faisait bouillir du lait pour les fromages. Après que le fermier a été cuit, ils ont forcé tous les domestiques de la ferme à manger de ce mets infernal. Le chef pourrait facilement porter sa troupe à mille hommes; mais il dit que son talent pour commander ne s'élève pas à plus de trente personnes. Il se contente de tenir sa bande au complet. Il reçoit tous les jours des demandes d'emploi ; mais il exige des titres, c'est-à-dire des blessures sur le champ de bataille, et non des certificats de coinplacite : telles sont ses propres paroles. (2 mai 1817.) Ce printemps, la disette faisait souffrir les paysans de la Fouille. Le chef des brigands distribuait aux malheureux des bons sur les riches. La ration était d'une livre et demie de pain pour un homme, une livre pour une femme, deux livres pour Digitized by Google

S90 ŒUVRES DE STENDHAL. une femme enceinte. Celle qui m'inspira de la curiosité recevait six boîtes de deux Ums de pain par semaine, depuis un mois. Du reste, Ton ne sait jamais où se trouvent les indépendants. Tous les espions sont pour eux. Dû temps des Romains ce brigand eût été Marcellus. , NAPUtS. 16 juin. — Au retour de mon voyage de Calabre, j'ai eu quelques inquiétudes : on a, dit-on, eu peur de moi, et moi j'ai eu peur d'être chassé de Naples. C'est un danger que ne courut pas les Suédois, les Saxons, les Anglais, etc. ; mais ils ne sont pas reçus comme un ami par tout ce qu'il y a de distingué, sur la seule indication de Français non protégé par son ambassadeur. Un excellent homme, dont jamais je n'oublierai ni ne prononcerai le nom, m'a offert de me cacher dans sa maison. Je le voyais pour la cinquième ou sixième fois» et lui-même est fort mal noté. Voilà de ces traits qui attachent à un pays. A Bologne, j'aurais demandé ce service à cinq ou six personnes : mais Bologne n'a pas eu deux ans de supplices, de 1799 à 1801. C'est bien à la légère que les polices me pourchasseraient : je les méprise un peu, sans doute ; mais, en supposant que j'eusse trouvé légitimes les projets contre elles, j'aurais considéré que les menées politiques sont un peu sujettes à être découvertes dans ce siècle-ci, et qu'en cas d'irréussite la vanité nationale, blessée, n'eût pas manqué d'attribuer tout le mal à un étranger. Du reste, j'ai la plus haute vénération pour les patriotes napolitains. On trouvera ici Téloquence de Mirabeau et la bravoure de Desaix. Il est hors de doute à mes yeux qu'avant 1840 ce pays aura une charte. Seulement, comme la distance est immense entre un homme du mérite de M. Tocco et le bas peuple, la haute classe fera plusieurs fois naufrage avant de donner la liberté à son pays. 19 juin. — J'ai acheté un bouquin sur le largo di Castello, près de ce singulier théâtre construit dans une cave, et auquel on entre par les troisièmes loges. Mon livre est intitulé délia Digitized by Google

é nOMË, NAPLES ET PLORENCË. 291 SuperiorUa in ogni cosa
del sem amabilimmOf etc., 1504. Pour peu que Ton ait étudié Phistoire des
femme», on sait que François P' les appela à la cour en 1515. Avant celte
époque, le château do chaque noble ressemblait au quartier gcuéral d'im
despote, qui veut des esclaves obéissants et uoa des amis; sa femme n'était
qn'une esdave sur laquelle il exerçait le droit de vie et de mort. Était-«Ue
poignardée, cet accident passait pour la punition de la foi violée. Ce coup de
poignard était Teffet d'un mouvement de colère chez un sauvage jaloux de
la supériorité morale ; ou bien il fallait la mort de la dame cliàtelaine p

iKUVRFIS DE STBNDUâL. L'admissIOD de» femmes à Fégalilé
 parbite serait la marque là plus sûre de la clTilislloo; elle doublerall les
 forces iolellee* tuelles du genre humain et ses probabilités de bonheur. Les
 femmes seul beaucoup plus voisines de l'égalité aux Étals-Unis d'Amérique
 qu'eu Augleterre. Elles possèdent légalement eu Amérique cejqe leur
 procureut eu France la douceur des mœurs el la cralDte]da ridicule. Dans
 uoe petite ville d'Angleterre» le marchand qui gagne deux cents louis par
 son commerce est maître de sa femme comme de son cheval. Dans celte
 classe, en Italie, la considération, la liberlé, le bonheur d'une femme, sont
 proportionnels à son degré de beauté. A Home» ville où le pou* wir esl
 eiercé{par des célibataires, vous entres dans une boutique et demandei
 Testampe du prophète Daniel, de HlchelAnge. « Monsieur nous l'avons ;
 mais il faudrait la chercher dans les porlefeuilles : repassez quand mon mari
 y sera. » V'oilà rexcès!contraire à celui de i'Auglelerre. Pour atteindre à
 Tégalilé, source de bonheur pour les deux sexes, il fondrait que le duel fût
 permis aux femmes : le pistolet n'exige que de Tadresse. Toute femme/ se
 constituant prisonnière pendaut deux ans, pourrait, à Tcxpialion de ce
 terme, obtenir le divorce. Vers Fan 2,000, ces idées ne seront plus ridicules.
 25 juin. ^ Je ne puis rapporter un bou mot qui fait TadminH tion de Naples :
 peut-être n'aurait*il pas autant de succès à Paris. Tout le monde connaît ce
 mot d'une mère dont nue des filles était à Tagonie. Dans régarement de sa
 douleur, la malheureuse mère s'écrite : «Grand Dieu ! laissez-moi celle-ci, et
 prenez toutes les autres ». Un des geudres, qui était dans la clîanibre»
 s'approche et lui dit : « Madame, les gendres en sont-ils? 9 Pro* pos qui fit
 rire tout le monde, et même la mourante. Voilà un mot bien français : la
 plaisanterie est excellenlc. Mais, malgré la gravité des circonstances, il y a
 intention de plaire, on cède au besoin

ROMB, NAPLÈS KT FLORENCE. 293 liaiile iïD|H>rtaice. Le Florenlin s'écria : S'io vo, ehi sta ? S'io \$to, ehi iw? (Si je vais à celle ambassade, qui restera kl» à la défense de la pairie? Si je reste, qui va ?) Les Italiens sont le peuple moderne qui ressemble le plus aux anciens. Beaucoup d'usages ont survécu même à la conquête par les Romains. Ces gensKîi ODI moins subi que nous l'iooculaUon de la féodalité et du graud sentimenl des modernes (leur Téritable et seule rell{>ion)« le Êiui bonheur des monarebies, bizarre mélange de vanité et de vertu (utilité du plus grand nombre). Le plus respectable des savants de Paris se trouvait ici il y a quelques années : on parlait beaucoup dans la société d'an vase étrusque magnifique et d'une dimension colossale, que le prince Pignatelli venait d'aebeter. Notre savani va yak le vase avec un iNapolilain ; le prince était absent ; un ancien valel introduit les curieux dans une salle basse , où , sur un piédestal en bois, ils trouvent le vase antique. L'antiquaire français Texaminé avec soin, admire surtout la finesse du dessin, le coulant des formes; il tire son carnet, et essaye de copier deux ou trois groupes. Au bout (le trois quarts d'heure de l'admiration la plus profonde, il se relire en donnant au valet un excellent pourboire. « Si leurs eiceilences veulent repasser demain, avant midi, dit le valet en remerciant, le prince y sera, et elles pourroni voir Toriginal. » Ce que le savant avait tant admiré n'était qu'une copie fiûte par on artisan de la ville. Le Français conjura le Napolitain son compagnon de ne rien dire de son accident, qui, le lendemain fit la nouvelle du jour. Je pourrais nommer le savant illustre ; plu* sieurs contrâporains de cette anecdote sont à Paris en ce moment. Si j*élais mécbant, je citerais la découverte de la base de la fameuse colonne de Phocas, à Rome, attribuée à un fort haut personnage, elqui remonte à 1811 et aux travaux ordonnés par rintendant de la couronne à liome. Mais laissons en paix les vanités. A propos de vases étrusques on ainsi nommés, j'ai vu à liapies, aux Studjy la collection de madame Murât. Dès qu'un vase est bien dessiné, c'est une contrefaçon moderne. — Mensonges ordinaires des journaux 1 11 y a deux ans qu'on a assigné mille* ducats pour les armoires destioéen à recevoir ces vases. Le con17 Digitized by Google

(ŒUVRES 1) Sténobâl. servateur n'a eocore pu en accrocher que six cciils; uiais Tadei met des zâros à tout cela. Bt pourquoi on Tadei ne menliraii-iâ' pas? J'ai bien eu tort de ne pas parler de la statue drapée Aristide aux Studj : mais la curiosité fait qu'on s'épuise en sensations ; quaud on rentre, on est mort. Cet Aristide, vraiment admirable, est dans le style non idéal, comme le buste de Vitellius à Gênes* Il a un peu de ventre, il est drapé. D'ailleurs ce pauvre honnête homme a été tellement calciné par la lave d'Herculaneum, qu'il est presque en chaux ; un rien peut raïcaillir. Il est sur une plinthe. Les Anglais, après dîner» prennent leur élan ei sautent sur la plinthe : un iitux mouvement peut fahre qu'ils se relient à la statue» et elle est en poudre. J'ai su que cette difficulté a beaucoup embarrassé les directeurs : comment articuler un tel sujet d'inquiétude? Enfin on a eu Theureuse idée de s'informer de l'heure du dîner de ces messieurs ; on a su qu'ils ne buvaient jamais avant deux heures, et les Studj sont iomé» à deux heures au Ueu de quatre. J'ai pn^itement vérifié ce fait; plusieurs gardiens m'ont foit voir le bord de la plinthe, à trois pieds de haut, dégradé par les bottes. 2 juillet» — Le hasard m'a conduit ce matin chez don Nardo, le plus funeux avocat de Naples ; j'ai trouvé dans son antichambre une corne de boeuf immense qui peut avoir dix pieds de haut ; cela sort du plancher comme un clou. Je suppose qu'elle est faite avec trois ou quatre cornes de bœuf. C'est un paratonnerre contre la jetalura (contre le sort qu'un malin peut jeter sur vous par un regard), c Je sens le ridicule de cet usage, m'a dit don Nardo en me reconduisant : mais que voulez-vous; un avocat est sujet à fahre det mécontents, et cette corne me rassure. » Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il y a des gens qui croient avoir le pouvoir de jeter un sort Le grand poète, M. le duc de fiisagno, passe dans la rue; un paysan qui portait sur sa tête un grand panier de fraises le laisse tomber, elles courent sur le pave ; le duc couvl au paysan : « Mon cher ami, lui dit-il, je puis t'assurer que je ne t'ai pas regardé. » Je me moquais ce soir de hjeUUura avec un honune du preDigitized by Google

ROME, MAPLES ET FLORENCE. S95 inier mérite : « Vous n'avez pas lu le livre sur hjetalura, par Nicolas VoliUa, me dit-il. César, Cicéroo, Virgile y eroyaient; ces hommes-là nousTalaientlbieD....» Enfin, à mon inexprimable élounenient, je vois que mon ami croil à la jetalura. Il me donne une pelile corne de coi ail que je porte à ma montre. Quand je craindrai un mauvais regard, je Tagiieraii en ayant soin de toorner la pointe contre le méchant. Un négociant fort maigre, et qui a de beaux yeux un peu juifs, arrive à Naples; le prince de *** Tinvite à dîner. Un de ses (ils place à cùlé du négociant un certain marquis, et, au sortir de table, lui dit : « Èb bieu, que dites-vous de votre voisin? — Moi ? ïà&k, dit le marquis étonné. — Cest qu'on le dit un pen jetatore. Ah ! quelle mauvaise plaisanterie, dit le marquis pâissant. Mais il fallait au moins m*avertir un moment plus tôt : je lui aurais jeté ma tasse de calé à la figure. « il faut rompre la colonne d'air entre l'œil du nécromantet ce qu*il regarde. Un liquide jeté est trèfr-propre à cet effet : un coup de fusil vaut encore mieux. C'est en qualité de jetatore qu*un serpent ou un crapaud regarde fixement un oiseau qui chante au haut d'un arbre, et de chute on chute le force à tomber dans sa gueule. Prenez un gros crapaud, jetez- le dans un bocal rempli d'esprit-de-vin» 11 y meurt» mais les yeux ouverts. Si vous regardez ces yeux dans les vingt-quatre heures de son décès, vous avez la fetatura, et vous tombez en syncope. J*al offert de me mettre en expérience, on m'a répondu que j'étais un incrédule. Voici un fait de 1824 ; Don Jo» directeur du musée de P***, et homme de mérite, a le malheur de passer i^r jetatore. Il sollicitait de feu roi de flapies, Ferdinand, uqe audience que ce prince n'avait garde de lui accorder. Enfin, cédant, après huit ans, aux soUicitatlous des amis de don Jo, le prince reçoit le directeur de son musée. Pendant les vingt minutes que dure laudience, il est fort mal à son aise, et tient une petite corne de corail. La nuit suivante, il est frappé d*apoplexie. L'on me dit une fois, auprès des falaises de Douvres, qu uue personne nerveuse qui se trouve sur 1 extrême bord d'un précipice, éprouve la tentaUon de s*y jeter. Digitized by Google

296 « Ou croit à kxjetaLum en Norwgcg loul connue à i^aplos. 15 juillet. — Soirées de madame Tarchi-Sandrini à Portici. Saiou délicieux à dix pas de la mer, dont nous sommes séparés par un bosquet d'orangers, La mer brise avep mollesse; vue d'ischia ; les glaces sont excellentes. Je suis veun de trop bonne heure; je vois arriver dix ou douze femmes qui semblent choisies parmi ce que Naples a de plus distiguuî. Madame Melû vient de partager pendant trois ans Texil de son mari; elle a passé tous les hivers à Paris; elle eât arrivée avec viugt ou trente caisses de modes. On l'entoure, on l'écoute. « Un joli jeune homme, dit-elle, à la fhîur de 1 àp;e, me fit cette confidence à Paris : « Je ne m ennuie plus tant dans la société depuis que j'ai c cessé de danser. L'embarras de faire danser la maîtresse de la « maisoD, de retenir une place» de s'assurer un vis4-vis» m'in« qniétait toute la soirée« » Image frappante et véritable de la civilisation parisienne 1 le plaisir étouffé par les formes qu'ouï lui impose. c Quand uu de mes amis entre chez moi, dit madame Melfi Je vois tout de suite s'il vient me voir par projet ou par brio, parce que ridée lui en est venue à l'Instant même en passant près de mon palais. 11 paraît que cette immense différence reste invisible à vos dames françaises ; elles n'ont jamais que des visites par projet; bel effet de la sévérité sur le costume. « fin Angleterre, l'éducation rend égal ; il ne reste plus à un fils de pair, pour se distinguer du fils de M. Coutts, que Vaffector lion. Ce vilain défaut va vous arriver en France; vos libéraux nigauds croient que tout est avantage dans le gouvernement de l'opinion. Je disais un jour, à une de mes bonnes amies de Paris : Quelle jolie chose que vos boulevards; quelles drôles de mines on y rencontre! — Oui, répondit-elle avec une imperceptible nuance de pédanterie; mais il ne faut pas s'y promener. Je ne pus me contenir. — // 7ie le faut pas, dis-je, quand on imite. Mais vous, ma chère, fille d'un pair, née au sein d'une grande fortune, je voudrais vous voir Torgueil de n'imiter personne. Qui sera moMe, si vous ne l'êtes pas? Quelque impertinente sans droits. « Autrefois le brillant duc de Bassompierre ne songeait pas à Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 897 conserver son rang en allant se promener. Il y a du parvenu au fond du sentimeot aciel. Bassompierre eût répondu à la règle qu'il ne foui pas se promeoer au boulevard : c Je vais où il me « plait, el j'ennoblis lous les lieux où je vais. • La peur du ridl* eule (la peur, ce vilain senliment) vole leur jeunesse à la moitié * des jeunes gens de Paris. « J'ai vu un jeune homme refuser d'aller à un joli concert donné par toutes les voix à la mode, et où, par basard, il n'y avait rien d'ennuyeux; sa raison Ait : c On y verra des femmes de la rue Saint«Denls. » Je lui dis le lendemain : « Ne me fiiites plus la cour; vous me semblez ridicule. » L\ reine Marie- Antoinette prenait un ûacre quand cela Tamusait; vous riiez en 1786, et vous ne vous vendiez pas, a dit madame Melfi en m'adressant la parole. Quand je voyais, il y a six mois, quarante hommes de la haute société réunis dans un salon, je me disais : Trente«six sont ven- * dus ou à vendre, et ces messieurs nous appellent bas, nous autres Italiens ! Admirable douceur des mœurs parisiennes ! les chats, si méchants à Londres, sont doux et civilisés dans les boutiques de Paris : cela fait Téloge de vos ouvrières. La douceur des chiens parisiens fait l'éloge des hommes. « Mais que de peines vous vous donnez pour apprendre la vanité à vos petits garçons de quatre ans! Quels habits aiïectés! Dans vingt ans le paraître sera tout pour un Crauçais. Vous commencez à avoir des rites sévères; je crains que vous ne deveniez . tristes comme des Anglais ; vous ne pourrez plus vous moucher sans craindre de manquer à un devoir. « Ce qui nie plaît dans vos vieux jacobins, c'est qu'ils élaleut au-dessus de ces petiteses : pour les déraciner du cœur de la jeunesse, ils inventèrent le costume négligé de Marat. Vos jeunes gens de vingt ans me font reffet d'en avoir quarante. On dirait que les femmes leur sont odieuses : ils semblent rêver à établir, une religion nouvelle. Vos très-jeunes Icnuïes me semblent éprouver de même un mouvement d'éloignemeni pour les hommes : tout cela annonce une dizaine d'années bien gaies. » •Madame ^* disait un jour : La musique ne saurait rendre la sécheresiie, qui ost la source principale de l'ennui que Ton éprouve à la cour. Le baume, pour celte douleur, c'est Vopera aeriù Digitized by Google

298 Œuvres de Stendhal. irailë à la Hétasiase. Ce poète, ainsi que la muMque, donne de la sensibilité et quelque générosité, même à ses plus cruels tyrans. Le courtisan aime l opéra seria, parce qu il est bien aise que le public voie soa état en beau. € En arrivant à Paris, dit madame Melfi» one chose me firappn éxlrémement : au bal, toujoarsla peur donnait desmouvemenis convulsifs aux doigts des danseurs. La joie si naturdle à la jeunesse, ou même la gaieté, était à mille lieues. « Voilà qui est plaisant, a dit le colonel T*** : dans la société française, chacun consent à être victime, dans Tespoir d'être bourreau à 8

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

ROMÈ, iSAPLÈS ET FLOaENGÈ. m ves eontenCs deTétre, comme en 16S0. Que vos jeunes gens lassent un pas de plus dans le niyslicisine allemand, et il peut y avoir chez vous des colloques de Poissy et des Saint-Barlhélemy. « Vos femmes me sembleol uégligées, el malheureuses par ennui. Mais quoi! c'est la mode; il serait de mauvais ton de songer à dëtróner l'écarté, et il faut qu'elles restent solitaires et délaissées dans un coin des salons. « J'étais bien jeune, en 1785, quand j'allai à Paris comme ablégat du pape Pie Yl. Alors la vie de vos femmes était admi^ rable de gaieté, de mouvement» d*entrain, de piquant; elles me semblèrent toujours occupées de quelque partie de plaisir folle : les étrangers accouraient en foule d'Allemagne, d'Angleterre, etc. Notez qu'en 1785 on savait encore moins s'amuser qu'aujourd'hui en Allemagne et en Angleterre ^ « Mais réiranger qui, depuis le grand roi, copie et connatt toujours la France à cinquante ans de distance, va répétant les louanges accordées à votre société par le marquis Caraccioli, le prince de Ligne, l'abbé Galiani. Le beyueulisme mine votre gaieté; la peur du ridicule, en 1785, n'empêchait pas d'oser; vous êtes pétrifiés maintenant. » Madame Melfi, qui a laissé trois ou quatre bonnes amies à Paris, cherchait à excuser le méthodisme des jeunes femmes, qui nous prive de tous les jolis contes qu'on faisait en 179U. « Vous vous figurez, madame, qu'une femme redoute un mot trop libre qui pourrait choquer ses principes. Ah I que vous n'y êtes pas : elle redoute d'être obligée de rester silencieuse et morne, après que vous avez parlé, et ainsi d'avoir Fair, pour un moment, de manquer d'esprit. — - On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs, s'est écrié duu Francesco. * Non : la séparation du continent, de 1792 à 4814, a augmenté à L,on(Ires l'énergie du principe triste; l'aristocratie ri en une profonde peur: elle a éprouvé, elle a excité de la haine. Vie de Bagge^ par sir NValler Scott.) I^u croyance

500 ŒUVRES DE STENDHAL. ^ Oui» pour vous, hommes» dit la princesse, qui ne Tiveique de politique et d'idées nouvelles. — Mais, au lieu de vos idées politiques, dit mousignor Cerbelli, vous trouvez parmi nous les jouissances des beaux-arts. ^C'est comme si vous me proposiez, reprend don Francesco» de dîner avec du café et des sorbets. Le nécessaire de la vie, c'est la sûreté individuelle, c'est la liberté : les arts, au dix-neuvième siècle, ne sont qu'un pis-aller. Le livre le plus rétrograde, publié à Paris, se fait lire parce qu'il est obligé d'ad* mettre certaines vérités que Técrivain le plus libéral n'ose aborder parmi nous. Il faut, pour n'être pas pendu, qu'il les entoure de formes dubitatives, qui s'opposent à ce qu'il en peigne les nuances; et il m'ennuie. Le siècle des beaux-arts et de la poésie est passé, parce que l'habitude de la discussion avec les gens du parti contraire ôte à nos têtes le pouvoir de se laisser aller à une douce illusion. Voyez en preuve la physionomie un peu plate, mais rassurante, du héros du dix-neuvième siècle, W***. Nous ne sommes plus assez heureux pour demander le beau ; nous ne désirons, pour le moment, que V utile. La société va passer je ne sais combien de siècles à la chasse de Tutile. — Paris a de plus que tous les autres pays la bonté et la politesse de ses habitants: c'est la capitale de la pensée; car ses philosophes sont bien en avant des Anglais : comparez le Constitutionnel au Morning-Cfironicle des Anglais. Que lui manque-t-il? des peintres, des poètes, des sculpteurs? Et, nous-mêmes, en aTons-nous? — Hais, dit le colonel T**, la tristesse prude des salons de Paris, éternel écarté! — Eh bien! mon cher ami, soyons assez d'Italiens et d'Espa-* gnols, à Paris, pour passer les soirées entre nous. ^ Cette tristesse, dit madame BeP*% ne serait-elle point une compensation qui suit la liberté? Voyez les salons angUds et américains. — Mais tout cela est au nord, dit don Francesco; peut-être que Ton sera gai dans les salons de Mexico et de Lima. » Le misanthrope D*** reprend avec sa sévérité ordinaire: « ^éducation couleur de rose et si remplie de douceur, que les

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 301 Français donnent à leurs enfants, ôle à ceux-ci l'occasion d'oser et de souffrir. Celte éducation parisienne anéantit la force de vouloir, qiû n'est que le courage de 8*exposer au danger. Les vexations auxquelles est en butte la jeunesse de Milan et de Mo- . dène me sont précieuses, si je les compare à la douceur du gouvernement français, qui, à Paris, glisse inaperçu : elles nous conserveront la supériorité dans la force de vouloir. Les dangers du trâuème siècle nous valurent les grands hommes du qualornème. » 20 juillet. — Ce soir, après un serment fort sérieux d'être à jamais discret, j'ai vu des marionnettes satiriques. J'ai retrouvé ici une famille de gens d'esprit» mes anciens amis» extrêmement prudents en apparence, mais» au fond» se moquant de tout ce qui est risiUe» et fort gais. Le résultat de la confiance qu'on a dans ma discrétion a été de me faire admettre à une comédie satirique, dans le goût delà Mandragore de Machiavel, jouée.par des marionnettes. Dès les premières scènes, la pièce m a rappelé le délicieux proverbe de Collé, Intitulé la Vérité dans le vin. Mais ici il y a un feu» une vie dramatique, une énergie burlesque, un mépris pour le style, un respect pour les situations caractéristiques, qui laisse bien loin les proverbes spirituels et fins, mais un peu froids, de Collé et de Carmontelle. La iarce d'hier soir est intitulée : Si fara si onom seçretario di stalû? (Aurons-nous un premier ministre?) Le premier rôle est rempli par un non moindre personnage qu'Innocente Re, lequel n'aime point son premier ministre, don Cechino, vieillard de quatre-vingt-deux ans, autrefois libertin fort adroit et grand séducteur de femmes. Maintenant il a presque tout à fait perdu la mémoire : ce qui ne laisse pas de faire un singulier eflfèt dans la place de premier ministre. La scène dans laquelle don Cechino donne audience à trois personnes, un curé, un marchand de bœufs, et le frère d'un carbonaro, qui lui ont présenté trois pétitions différentes, qu'il confond sans cesse en leur répondant» est délicieuse de vérité et de comique. L'embarras du ministre, qui, sentant bien qu'il a oublié les pétitions, feint sans cesse de se les rappeler parfaitement, est amusant. Son Excellence parie au marchand de bœufs de son frère, qui 17. Digitized by

m ŒUVRES DE STËNDUàL. a conspiré contre TËtai, et qui
 subît une juste punition dans un château fort, el au maliieureuiL frère» de
 ilnconvénient qu'il y anraii à admettre dans le royaame deax eents télés de
 bcBofs provenant de l'Ëtat du pape, est digne de Molière, el avait ee soir
 pour nous un genre de mérite que n'a pas Molière. Tandis que nous assistons
 à celle scène, jouée avec des marionnettes, il n'est aucun de nous qui n'ait la
 conscience qu'une scène aussi plaisante dans les détails se passe
 actuellement à dent cents pas du salon où nou& rions aux larmes. Mes amis
 ont même le sois de ne représenter sur leur théâtre de marionnettes que des
 seènes qui ont eu lieu réellement, au vu et au su de toute la hante société. En
 voyant l'embarras comique de ce petit personnage de dôme pouces de haut,
 revêtu du costume de premier ministre, et auquel nous tous nous avons fait
 la cour ce matin» le rire prenait une telle énergie chei la plupart d^nlre nous,
 que trois fois il a fallu suspendre la représenlatiou. Je crois que le dan« . ger
 de ce petit plaisir innocent en augmentait encore l'intérêt. Nous n'étions que
 di\liuit: c'étaient aussi des gens de ki société qui faisaient parl^ les
 marionnettes. Le cadre de cette comédie (Vossatura) a été fait par un abhé
 fort malin, qui me semble l'amant d'une des niaîlresses de la maison. Or un
 abbé n'oublie jamais, en Italie, qu'il peut avoir un moment de fortune et
 parvenir au chapeau. Je vols que le cadre de la petite comédie est toiyonrs
 convenu d'avance entre les acteurs, ou, pour mieux dire, entre les per*
 sonnes qui doivent parler pour les marionnettes. Le papier où est le plan est
 fixé dans la coulisse sur un pupitre éclairé par deux bougies, il y a autant
 d*acteurs dans la coulisse, parlant pour les marionnettes» qu'il y a de
 personnages dans la pièce. L^actrlce qui parle pour Tamoureuse de la
 comédie est toujours une jeune personne. Le dialogiui improvisé des
 marionnettes est plein de naturel et riche d'inflexions. Les acteurs n'ayant à
 s'occuper, ni de leurs gestes, ni de l'expression de leur physionomie, parlent
 bien mieux que s'ils étatenl en scène. Cet avantage est surtout précieux dans
 la comédie satirique, telle que celle où je viens de vous figurer le premier
 ministre, le fameux banquier Torlouia, duc de Bracciauo, Tautbassadeur
 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

ROM£» NAPLÈS ET FLORENCE. d'une haute puissance, el
plusieurs aulros grands personnnngoju ^ Les jeunes gens qui les faisaient
parler, el qui les avaieul vus le malin ou la veille, imiiaient, à s'y méprendre
et à mourir de rire, leur acceDi et la tournure de leurs idées. J'ai même
vérifié que trois ou quatre des spectateurs avaient passé le commence- •
ment de la soirée avec los frands personnages qu'ils avaient le délicieux
plaisir de retrouver sur la scène avant de la tinir. Ne pourrait-on pas
importer à Paris ce genre de plaisir? Quand Ton ne tombe pas dans le plat
défaut d'être méchant et trop satirique, et qu'on sait rester gai, naturel,
comique, de bon ton, c'est, suivant moi, l'un des plaisirs les plus vifs que
Ton puisse goûter dans les pays despotiques. âô juillet. — Plusieurs jeunes
femmes de ma connaissance vont à Rome pour assister à une cérémonie
magnifique qui doit avoir lieu dans quelques jours. J*aî vu Naples à peu
près : je n'étais pas sans inquiétude du côté de la police. On dit qu'un
bomme qui porte un nom assez semblable au mien a été au ser< vice de
Murât. Hier soir, à neuf heures^ je me suis estjpiivé. Je .voulais passer par
Âgnino et Frosirone, route très-piitoresque; je m'y hasarderai quand j'aurai
un bon passe-port. \" août. — Je sors de la taînt!!l?e C/iapr//(3 Sixtiur; j'ai
assisté à la messe du pape, à la meilleure place, à droite, derrière le cardinal
Gonsalvi; j'ai entendu ces fameux castrats de la Sixtine. Non, jamais
charivari ne fiit plus exécration : c'est le bruit le pins offensant que j'aie
entendu depnis dix ans. Des deux heures qu'a duré la messe, j'en ai passé
une vl demie à m'étonner, à me tâter, à sentir si je n'étais point malade, à
interroger mes voisins. Malheureusement c'étaient des xXnglais, gens pour
qui la mnslnqne est lettre close. J'interrogeais leur sensation : ils me
répondaient par des passages de Burney. Mon parti bien pris sur la nuisique,
j'ai joui des mâles beautés du plafond el du Jugement dernier; j'ai étudié la
physionomie MOU 01 G4BTB. Digitized by Google

ŒUVRES D'É. STÉMDHAL. (les cardinaux : ce soul de bons curés de campagne ; le premier ministre Consalvi s'est bien gardé d'appeler des gens capables de le remplacer. Beaucoup ont Tair malade; quelques figures expriment la hauteur. 11 est impossible, à cinquante ans, d'être plus bel homme que leG. Gonsalvi. J'ai vu» par sa place à la Chapelle Sixtine, qu'il n'est pas prêtre; il n'est que diacre. 8 août. — J'ai accroché deux artistes français; je me suis fait mener à la Sixtine. Je leur ai persuadé qu'ils m'en faisaient les honneurs. Ma sensation sur ce concert de chapons enrôlés est la même. Us en sont convenus avec beaucoup de peine, et m'ont renvoyé aux câ^onies de la semaine sainte. Ma foi, j'ai bien Tair de manquer à rajournement. Des gens qui pourraient chanter, qui sauraient chanter juste, une fois de leur vie, ne pourraient se souffrir criant à tue4ête et déchirant Toreille. Mais Rome est un drôle de pays : n'ayant rien au monde k quoi s'intéresser, il porte l'esprit de parti dans les arts. Des gens d'esprit me soutiennent que tel barbouilleur au-dessous des nôtres est excellent, uniquement parce qu'il est de Rome. — On ne saurait siffler trop fort : point de grâce pour la médiocrité; elle diminue notre seosihililé pour les beaux-arts. 14 août. — Enfin j'ai trouvé des gens de bon sens, mais c'est parmi les ambassadeurs. Ils penseiiL exactement comme moi. Tout ce qui eU soly me disait en allemand M. ***, ne peut pas ne dépêtrer de\$ toiles tCarmgnée des voyageurs, et admire sur parole. Il me mène chez Tavocat N*** : à Rome, c'est la classe instruite; rien de bête comme leurs princes. J'entends de fort bonne musique; je trouve des gens extrêmement savants, raisonnant fort bien, toutefois jusqu'à ce que le patriotisme les prenne à la gorge. Ici, tout ce qui a rapport à la musique est familier, comme à Paris les jugements sur Racine et Voltaire. Retiré dans un cdn, je raûsonnais, avec plaisir, avec un gros homme, qui m'a appris beaucoup de choses : c'est un tailleur enrichi. 15 août. — J'assiste à la superbe cérémonie de Saint-Pierre : lûut en est auguste, excepté la musique. Ce vénérable pontife, vêtu de soie blanche, porté sur le fauteuil que lui ont donné les Génois, et distribuant des bénédictions dans ce temple sublime, forme un des beaux spectacles que j*aie vus. J'étais sous un amDigitized by Google

ROME, MAPL£S ET FLORËMGË. 805 pbithâklre conslrail eu pEanches, à la droite da spectalear, et où se irouvaient deux cents dames. Il y avait deux Rominnes» cinq Allemandes, elcent quatre-vingt-dix Anglaises. Dans le reste de règlise, personne, excepté une centaine de paysans d'un aspect horrible. Je fais» eo Italie» un voyage eu Angleterre. La plupart de ces dames Aaieut si émues de la beauté de la cérémonie, que leur cœur avait quelque peine à sentir le ridicule des chapons sacrés qui chantaient cachés dans une cage. Il en est de même à la Sixtine. Je pense qu'ils sont censés ne faire que soutenir le chant des officiants. 18 août. — Je viens de jouir d'un des spectacles les pk» beaux et les plus touchants que j'aie rencontrés eu ma vie. Le pape sort de Saint-Pierre, porté par ses estafiers sur un immense brancard; on le voit à genoux devant le Saint-Sacrement. Heureusement il ne (ait pas trop chaud : nous avons ce qu'on appelle une journée ttenUllata. Dès le grand matin les avenues de la place de Saint^Pierre sont sablées, nettoyées, les maisons tendues de tapisseries ; cela se voit partout; mais ce qu'on ne voit qu'à Rome, ce sont des figures persuadées que le pontife qui va paraître est le souverain maître de leur bonheur ou de leur malheur étemel. 11 y a des chaises et des échafauds le long des deux immenses colonnades qui entourent la place. Dès le matin les toilettes les plus recherchées, coïume les costumes les plus sauvages, marchandent les meilleures places ; le paysan des Abruzzes, pour peu qu'il ait deux carlins dans la poche, s*y trouve assis à côté du haut et puissant prince romain; et l'argent est, dans ce s^our de l'égalité» la seule aristocratie reconnue et privilégiée. J'ai vu en Angleterre le peuple, qui se rendait à un meetiny où Gobbet devait parler, ne pas oser se placer sur les charrettes qui avaient amené les denrées au marché. Le cordonnier anglais disait avec un profond respect : « Ces places sont ^ réservées pour les gentlemen. Commodément assis an premier rang, voici ce que j'ai vu : Sur un pavé sablé et jonche de feuilles de laurier, ont défilé d'abord cinq ou six ordres de moines gris, blancs, noirs, bruns, pies, de toutes couleurs cniin, qui, la main armée d'un large flambeau, et l'œil obliquement fixé vers la terre, chantaient à tue-tête des hymnes inintelligibles. Ds Digitized by Google

306 (EUYRËS DE STENDHAL. cberchaiem MdemmeDt à capli?er rattentlon de la multitude par une humble démarche, que trahissait sans cesse l'orgueil de leurs regards. Venait ensuite le clergé régulier des sept grandes basiliques, séparé en sept corps différeals par de grands pavillons rooge et jaune à demi tendus, que portaient des hcMnmes yétus de blane : et ehaeun de ces pavillons, d*un aspect tout à fait oriental, était précédé par un instrument bizarre surmonté d'une cloche (i où l on tirait un tintement unique de minute en minute. Enfin sont arrivés les hauts Ibnctionnaires de l Église et les cardinaux, la tête couverte de leur bonnet pointu. Tout à coup tout le monde fléchit le genou, et, sur une estrade entourée des plus riches étoffes, je vois paraître une figure paie, inanimée, superbe, enveloppée elle-même de draperies jusqu'au-dessus des épaules, et qui ne me semblait former qu'un tout avec Tautel, Testrade et le soleil d'or devant lequel elle était comme en admtnôn. c Tu ne m'avais pas dit que le pape était mort, » disait à mes côtés un cnfimt à sa mère. Et rien ne peut mieux rendre l'abseiice totale de mouvement de cette étrange apparition. A ce moment il n'y avait que des croyants autour de moi, et moimême j'étais d'une religion si belle I L'attitude du pape est de traditen : mais, comme elle serait fort gênante pour un vieillard, souvent iniirme, on dispose les draperies de manière que Sa Sainteté ait Tair d être à genoux, tandis qu'en réalité elle se trouve assise dans un fauteuil. d5 — Bal charmant ches une dame anglaise. L'un des libénuir les plus marquants de Home me prend à part pour me dire : « Monsieur, il y a un livre sublime, un livre qui, selon moi, contient le bonheur des peuples et des rois : c'est le Dictionnaire de Chambers. » Et ainsi de tout ce que j'ai rencontré passé Bologne; mais \e& génies percent : AlSeri, Caimva. Ce n'est pas qu'ils ne gardent une forte teinte de préjugés. En Angleterre, un demi-sot fait souvent un bon livre Ici, un homme de talent comme Foscolo s'amuse à faire uu pamphlet latin contre ses ennemis ^ * Didymi Chierici Epistolæ, Lugano, 1816. Foscolo, le premier poète d'ItaHe a|)rès Monti, est auteur des Tombeaux et iVAjdce. Gomme Monti» il ne pense pas beaucoupi mais il versilic supérieurement.

ROME, NAPLË;S £T FLORËNGE. 307 36 Mièt. — L'on me mène à l'église des Jteiles, à cftté du palais de Venise. Je sens un peu de ce respect qu'inspire le pouvoir, même le plus scélérat, lorsqu'il a fait de grandes choses. — L*église est remplie de la plus infâme cauaille ; nous renvoyons nos monires à Thétel. Mauvais goût du président de Brosses, qui s'extasie sur l'autel de saint Ignace. Uignoble et le ridicule de cette sculpture sont incroyables : c'est au point que je n'ose dire en quoi elle est ignoble ; mais l'on était si barbare en France vers 1740, qu'il faut tout pardonner en faveur de tant d'esprit. Enfin la musique commence : ce sont des orgues, placées en divers endroits de Féglise, qui se répondent; cela est fort agréable; mais, comme partout, le musicien • abuse de la richesse de cet instrument. J'ai entendu mille fois mieux en Allemagne : cependant je passe deux heures fort bien. Chose étonnante ! Je vois deux ou trois Ânglab vraiment touchés. Nous avons vu arriver huit on dix cardinaux amis des jésuites. C*esl à Rome que cet ordre célèbre a les ennemis les plus puissants : les dominicains et les capucins sont furieux. Honneurs militaires rendus aux cardinaux. Belle tenue des troupes romaines. On sent tellement à quelle canaille on a affaire, que chaque chapelle est gardée par une sentinelle, la baïonnette au bout du fusil : outre cela, d'autres seniiuelles se promènent au milieu de la foule agenouillée. Bon trait dans le centre do la religion, qui prétend retenir les hommes par le moral 1 que Tou sente cependant la nécessité de la baïonnette, plus qu'à Paris, oà Ton nous dit que nous sommes impies. Ces soldats revenant de France, et couverts encore de ce noble uniforme français, chantent à demi-voix le psaume avec le peuple. Piomc serait encore la capitale des arts, pour peu qu'elle eût un moral passable. Ce chant du peuple est excellent, ici la musique et Tamour font kl conversation d'une duchesse comme de la femme de son coiffeur ; et, quand celle-ci a de l'esprit, la différépce n'est pas fort grande : c*est qu'il y a des fortunes différentes, mais il n'y a pas de mœurs différentes. Tous les Italiens parlent des mêmes choses, chacun suivant son esprit : c'est un des traits frappants de rétat moral de ce pays ; la conversation du plus grand seigneur et celle de son valet de chambre sont la même. Digitizea by

308 4ŒUVRES STENDHAL. 29 août. — * Je jouis de ma loge au théâtre d'Argentine. Ce n'était pas la peine de tant s'intriguer. L'on nous donne le Tancredi de Rossini. La pièce n'aurait pas été achevée à Brescia ou à Bologne. L'orchestre est pire que les chanteurs : mais il faut voir le ballet. La troupe de danseurs qui chante Rome avait grand-peine à se faire souffrir, il y a six mois, à Varèse, petite ville de Lombardie. Ici, chacun ouvre sa loge à son gré : il y a des rideaux en baldaquin, comme pour une fenêtre à Paris, et un devant de loge en étoffe de soie, velours, mousseline; il y en a de bien ridicule, mais la variété est agréable. Je remarque trois ou quatre draperies qui rappellent de loin une couronne : on m'explique même la vanité des pauvres têtes couronnées qui habitent Rome y trouve une consolation. Tout est décadence ici, tout est souvenir, tout est mort. La vie active est à Londres et à Paris. Les jours où je suis tout à la sympathie, je préférerais Rome : mais ce séjour tend à affaiblir l'âme, à la plonger dans la stupeur; jamais d'effort, jamais d'énergie, rien ne va vite. La plus grande nouvelle de Rome, c'est que Camuccini vient de peindre un tableau. Je vais voir cette Mort de César : c'est du mauvais David. Mais, j'aime mieux la vie active du Nord et le mauvais goût de nos baraques. Il est vrai que rien ne serait supérieur à la vie active entremêlée, dans les repos, des jouissances de sympathie produites par le beau climat de Rome. Ce qui achève de me mettre en colère, c'est que, dans toutes les loges où je vais, on trouve très-beau cet indigne spectacle. Les Romains ont une vanité bien comique ; ils disaient ce soir ; Quel cantar è degno di una Roma ! C'est leur tournure emphatique -> que pour nommer Rome ; ils n'en emploient jamais d'autre. Je me retire navré de cet avilissement complet. Je cherche un volume de Montesquieu ; je me rappelle enfin qu'on me l'a confisqué à la douane comme un auteur des plus défendus. Je découvre dans un coin de mon écrin une Grandeur des Romains, in-5°. Je lis quelques chapitres ; j'ai du plaisir à augmenter mon humeur sombre qui me possède ; vers les deux heures, je suis à la hauteur d'Alfieri. Je lis tout d'un coup Garzia avec un vif plaisir : il ne m'arrive pas de sentir cet auteur quatre fois par an. Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 309 H. NystroDi. homme d'esprit et architecte de la plus haute espérance, a bien voulu visiter avec moi la place de la colonne Trajane. Trajan fit élever cette colonne dans une sorte de cour fort étroite, auprès d'une basilique. Les travaux admirables exécutés de 1810 à 1814, par l'intendant de la couronne à Rome, marqueront plus dans la postérité que les travaux de dix pontificats des plus actifs. Napoléon a consacré dix millions aux embellissements de Rome. Il avait le projet de faire enlever les douze pieds de terre qui gâtent le Forum. 30 août. — J'arrive de trop bonne heure au théâtre Valle : mais toutes les places du parterre sont numérotées; quand Ton n'est pas des premiers, Ton n'entend pas. Je m'amuse à lire le règlement de police. Le gouvernement connaît son peuple : ce sont des lois atroces. Cent coups de bâton, administrés à l'instant sur l'échafaud qui est en permanence à la place Navone, avec une torche et une sentinelle» pour le spectateur qui prendrait la place d'un autre; cinq

310 ŒUVRES DE STENDHAL. m^e. Le traducteur y a ajouté des coqs de balou; et un bailli de Toulage qui compose une harangue à son seigneur à Tàide (lu Dictionnaire des rimes. Il y a longtemps que nous sommes convenus que la musique ne peut peindre l'esprit ; elle est obligée de prononcer leoteffluent, et le degré de rapidité de la re^e partie donne presque toujours une nuance à Tidée. La musique ne peint que les passions, et que les passions tendres. Depuis Mozart et Haydn, tandis que le chant peint une passion, des traits d'orchestre peignent d'autres nuances de sentiment qui, je ne sais comment, viennent se confondre dans notre âme avec la peinture de la passion principale. Mayer, Winler, Weigl, Gbérubini, abusent de l'accessoire» ne pouvant atteindre au principal. Mais jusqu'ici, malgré cette découverte, la musique ne peut encore atteindre VespriU 1^{er} septembre. — Je retourne à Yaile. Les gens parlaient heureux, ou des gens parfaitement insensibles, ne pourraient souffrir la musique : c'est pour ces deux raisons que les salons de Paris, en 1770, lui étaient si rebelles. Mozart fit bien de quitter la France ; et, sans la Nouvelle Héloïse, le Devin de Jean-Jacques eût été sifflé. Pourquoi a-t-on du plaisir à entendre chanter dans le malheur? c'est que, d'une manière obscure et qui n'élucide pas l'amour-propre et cet art nous fait croire à la pitié chez les hommes : il change la douleur sèche du malheureux en douleur regrettante; il fait couler les larmes; sa consolation ne va pas plus loin. Aux âmes tendres, qui regrettent la mort d'un objet chéri, il ne fait que nuire et que hâter les progrès de la phthisie. 21 septembre. — Je viens de passer cinquante jours à admirer et à ra'indigner. Quel séjour que la Rome antique, si, pour dernier outrage, sa mauvaise étoile n'avait pas voulu qu'on bâtit sur son sol la Rome des p... ! Que ne seraient pas le Colysée, le Panthéon, la basilique d'Antouin, et tant de monuments démolis pour faire des églises, restant fièrement debout au milieu de ces collines (l'éserles, le mont Aveulin, le Juirinal, le Palatin! Heureuse Palmyre ! Saint-Pierre excepté, rien de plus plat que l'architecture moderne, si ce n'est la sculpture. Ce mot rappelle Ganova, seule Digitized by Google

ROME, NAPLES ET Florence. m exception. Il fait mettre les effigies des grands artistes au Panthéon» lieu si cher aux Français tendres, par la tombe de Raphaël. Tantôt ou tard on lui ôtera le nom d'église, qui jadis la protégeait contre le génie du christianisme : ce sera un musée sublime. La plupart des bustes commandés à Goussier sont bien médiocres : un seul est de lui; on lit sur la base : A Downnco counosâ BBCOUS CAB0I5ALC GOHSàLTly 1816. * Accident arrivé vers 1825. Un certain parti devenant le plus fort» tous ces bustes ont été exilés dans certaines petites salles obscures au Capitole. Le tombeau de Raphaël, élevé à ce grand homme aussitôt après sa mort (1520), et sur lequel le cardinal Bembo fit mettre ces deux jolis vers Ble hieft Raphad; timuît «{uo aespice vinei Renim magna parens et moriente mon, était orné de son buste. Le tombeau a été mutilé et le buste relégué au Capitole. En France, comme les convenances gémissaient de l'inscription du buste de Camarosa! Je ne m'étonne plus de l'inclination secrète qui me faisait aimer le cardinal Consalvi. (Il est le plus grand des ministres existant en Europe, parce que c'est le seul honnête homme. L'on sent bien que je fais une exception formelle pour les ministres du pays où ce voyage paraîtra. Cet homme rare est abhorré par ses trente-trois collègues. On mutila tous ses plans, on le force à laisser tous les détails en pâture à la sottise: c'est pour cela que l'on m'a confisqué Montesquieu. Il ne peut attaquer Tétable d'Augias de la seule manière sensée, en fondant une école polytechnique. Je compte dans mon journal plus de vingt anecdotes sur ce grand ministre, et toutes à sa louange. Il est simple, raisonnable, obligeant, et, pour finir par un grand trait presque incroyable en France, il n'est pas hypocrite. Digitized by Google

512 ŒUVRES DE STËMDUAL. 24 septembre. — CTesl d*ODe
hotlre malade que Ton Ure la perle. Je désespère des arts depuis que nous
marchons vers le gouvernement de V opinion, parce que, dans toutes les
circonstances possibles, ce sera toujours une absurdité que de bâlir Saim-
Pierre. N'y avail-il donc pas viogi manièreft cent fols plus utiles de dépenser
cinq cents millions? n'y aYail-il pas deux cent mille malheureux à secourir,
la moîlic de la campagne de Rome à mettre en culture, les majorais à
acheter à huit ou dix grandes familles de Rome et à distribuer à deux cent
raille paysans, qui ne demandaient qu'un cbamp à cultiver pour n'élre plus
brigands? Vers 1750, le gouvernement papal, je ne sais par quel hasard,
avait un million k dépenser. Yalait-il mieux faire la façade de Salni-Jean-de-
Latran, ou un quai qui remontai le Tibre de la porte du Peuple au pont
Saint-Ange? La façade est ridicule : mais peu importe à la question. Le
pape se décida pour la façade; et Rome attend encore un quai qui peut-être
diminuerait la fièvre qui dévore ces quartiers depuis les premières chaleurs
de mai jusqu'aux premières pluies d'octobre. Croirez-vous qu'on m'a montré
dans le Corso, près de Saint*Cbarles-Borromée, la maison au delà de
laquelle la fièvre ne passe jamais? Cette année le kinine fait des merveilles.
Un chimiste célèbre, M. Manni, le fabrique aussi bien qu^è Paris. On me
disait hier : « Quel dommage que François I" n'ait pas fait la France
protestante ! j» J'ai fort scandalisé Tapprenti philosophe en répondant : c
C'eût élS un grand malheur pour le monde ; nous fussions devenus tristes et
raisonnables comme des Genevois. Plus de Lettres persanes, plus de
Voltaire, surtout plus de Beaumarchais. Avez-vous pensé au degré de
bonheur d'une nation chez la quelle les Mémoires de Beaumarchais
occui^ent toutes les attentions? Gela vaut peulrélre mieux que le révérend
M. Irving mettant sa montre en gage. Il y a tant de maladies et de choses
tristes dans la vie, que rire n'est pas raisonnable. Les jésuites à la manche
large, les indulgences, la religion telle qu elle était en Italie vers 1650,
valent beaucoup mieux, pour les arts et le bonheur, que le protestantisme le
plus raisonnable. Plus 0 est raisonnable, plus il tue les arts et la gaieté.
Digitized by Google

ViOUM,, ^APLÈS ET FLOHKNGE. 515 (L cialdc la librcle de la
 pressCi en 18:20, soppuse à ce que J'envoie à rimprimeur : la Vie de Pie
 Fii» irès-Êivorable cepeadant à ce vénérable pontife; 2° La Vie du cardinal
 Consalvi; 5** La Description du mécanisme du gouvernement romain. Les
 choses vont à peu près comme ea 1500 : c'est un morceau curieux
 d*anliquilé; VHÎsUnre du conclave de 1835, pendant lequel je me trouvais
 à Rome. Chaque soir nous avions chez madame N*** le deuil du vole émis
 dans le conclave par chaque cardinal; 5° U Histoire du secrétaire employé
 par Pie VI pour sou travail sur les évéchés d'Allemagne ; le tour joué à ce
 secrétaire parle cardinal Consalvi; les A • de madame ia générale pa)
 CASTBL-GAHDOLFO. octobre. — Je suis établi depuis un mois à Castel-
 GandoUb; je passe ma vie sur les bords du lac Aibano et à Frascati. Ce
 serait être injuste envers ces sites délicieux que de les décrire en moins de
 vingt pages. — Anecdote du jeune paysan de Frascati, contée hier à la villa
 Aldobrandini. Ce climat inspire je ne sais comment Vadoration pour la
 beauté. Mais je n'ai déjà que trop parlé de ce qui tient à la beauté :
 j'ennuierai les gens du Nord. Voici do la philosophie morale. A Rome, je
 vais i)resque chaque soir chez M. Tambroni, au palais de Venise; là je trouve
 son aimable femme, née à Chambéry, Cauova, ami de la maison, et deux ou
 trois philosophes, tels, pourFimpartialité et la profondeur de leurs
 jugements, que jamais je n*ai rencontré rien qui en approche. Voici Textrail
 de mes notes du mois dernier. Je vais à Rome; mais la peur de la lièvre me
 ramène coucher à Castel-Gandolfo. Les gens du Nord envisagent Texistence
 d'une manière grave, sérieuse, profonde si Ton veut. On a peut-être autant
 d'esprit à Rome qu'à Edimbourg, et Ton y envisage la vie d'une manière
 vive, passiouuée, remplie de sensations fortes, el uo peu désDigitized by
 Google

514 ŒUVRES UK STK.NUHAL. ordonnées si tous voulez. Dans la première hypothèse, le mariage et les liens de famille sont couverts de l'inviolabilité la plus emphatique. A Rome, le prince Colona ou tout autre ne considère le mariage que comme une institution destinée à régler l'état des enfants et le partage des propriétés. Un Romain à qui vous proposeriez d'aimer toujours la même femme» fût-elle un ange, s'écrierait que vous lui enlevez les trois quarts de ce qui fait qu'il vaut la peine de vivre. Ainsi, à Edimbourg, la famille est le principal, et à Rome l'individu seulement. Si le système des gens du nord engendre parfois la monotonie et le Teuui que nous lisons sur leurs figures, souvent aussi il procure un bonheur calme et de tous les jours. Ce qui est plus capital à mes yeux, peut-être le système triste a-t-il quelque secrète analogie avec la liberté et tous les trésors de bonheur qu'elle verse sur les hommes. Le système romain n'admet pas cette quantité de petits États qu'on appelle familles; mais aussi chacun peut chercher le bonheur comme il l'entend. Si je ne craignais de me faire lapider, j'ajouterais que je connais un pays dont les habitants ont importé pour leur usage presque tout ce qu'il y a de mauvais dans le système triste des protestants et dans la manière voluptueuse de l'Italie. Excepté parmi les personnes qui ont plus de deux cent mille livres de rente ou une très-haute naissance, le mariage est presque inviolable en Angleterre. En Italie, quand on célèbre un mariage dans une église, cette idée d'inviolabilité et de fidélité éternelle n'entre dans la tête de personne. Comme le mari sait cela d'avance, comme c'est une chose reçue et convenue, au moins qu'il ne soit épris lui-même, ce qui le placerait soudain dans la situation d'un amant à l'égard de sa maîtresse, il ne s'inquiétera nullement de la conduite de sa femme. Il y a un troisième pays, où le mariage n'est absolument qu'une affaire de bourse; les futurs ne se voient que quand les deux notaires sont convenus des articles du contrat. Mais les maris de ce pays n'en prétendent pas moins à toute l'inviolable fidélité qui se rencontre dans les mariages anglais, et à tous les plaisirs qu'offre la société italienne. L'intérieur est aussi rempli des jouissances de l'âme que leurs salons sont gris* Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLOUENCE. 315 Je suis humilié du rôle que je vais jouer : je Tais scandaliser ces salons en disant un mot des mœurs romaines. Rome est fta* Kenne par excellence, bien supérieure à Naples, déjà un peu frjuicisée, et à Bologne, qui quelquefois est petite ville. A Rome, tous les dix ans, on élit un roi : ce roi n'a peut-être pas été sans passions durant sa jeunesse. Quelle source d'intérêt! A Rome» point de gêne, de contrainte» point de ces grimaces convenues, dont la science s'appelle ailleurs usage du monde. Quand on plaît à une femme, rarement elle cherche à le cacher. Dite a che mipiace est une phrasequ'une Romaine ne se fait pas scrupule d'employer. Si Thomme qui a le bonheur de plaire partage le sentiment qu'il inspire» il dit : Hi voleté benef ~ Si. — Quando ci vedremo? Et c'est d'une manière aussi simple que commencent des nttaciements qui durent des années. Huit ou dix ans sont le terme moyeu : une passion qui ne dure qu*uu au ou deux fait mépriser la femme comme une âme faible qui n'est pas sttre de sa propre volonté. La parfàite réciprocité de devoirs qui existe entre l'amant et sa maîtresse ne contribue pas peu à affermir la constance. Au reste, dans ce pays où la politique est si fine, toute dissimulation est mise décote. J'ai vu dernièrement, au bal magnifique donné par le banquier iorlonia» duc de Bracdano» qu'une femme ne danse qu'avec les personnes agréées par son amant. Osez-vous demander la cause des refus d'une Jolie femme ; elle répond avec simplicité : Il mio amico non lo vuole, — Dornandate al mio amico. 11 se trouve chaque année un ou deux Allemands qui ont la bonté d'aller demander à Vamico la permission de danser avec sa maîtresse. Les jolies Romaines ont \m tort grave : c'est celui de se moquer des Françaises, qui, à leur dire, ont plus de coquetterie que d'amour, et» après mille laçons» finissent par arriver au même point. Je ne donne ceci que comme un exemple des jugements ridicules que les nations portent les unes sur les autres. On demandait à une Romaine ce qu'elle ferait si son amant lui était infidèle ; cet amant était présent. Sans répondre, elle se lève, ouvre la porte, sort un instant, puis reparait en tâtonnant, comme si elle s'avavançait dans un lieu obscur. Chacun hi regardait avec Digitized by Google

516 éloiucnieul, quand ou la vil, toujours avec la uiénie paulouiiuie, s'approchier de sou ami, qui iyy coutevail i icu lui-même, et lui briser sur la poilriue soq éveutaii qu elle tenait à la main. Ce fut là toute sa réponse. Que de jolies phrases uue de nos femmes à la mode n'eût-elle pas débitées en pareille occasion! i octobre. — M. le marquis Ga amant de madame Bo Fuue des plus belles femmes de Hume, se trouvait avec elle chez M. de Blacas. La comtesse de Florès pria tia... de chanter, en ' ajoutant d'un ton qui fit apparemment ressortir le calembour: Cantate lanto bene^ Gaiti! A ces mots, la Bo...» se lève furieuse : K che sapelc vol se canta bene? — Si lo so benissimOf reprend madame de Florès d'un grand sang-froid : là-dessus silence complet dans le salon; et la plus terrible querelle s'engage entre ces dames. L*amant, fort bel homme, présent à la bataille, n'osait rien dire. Des amis firent avancer les voitures de ces deui dames, leur représentèrent combien il était Inconvenant de se livrer à de pareils débals dans la maison d'uu étranger, et ils eurent beaucoup de peiae à leur faire quitter les salons de Tarnbassadeur, chacune de son côté. Une Romaine est capable de faire de ces sortes de scènes à son amant : elle lui donnera un coup de poignard; mais jamais, quelque tort que celui-ci puisse avoir avec elle, ne redira ce qu'il lui aura conûé dans les moments d'épanchement. Elle le tuera peut^re, et en mourra de chagrin; mais ses secrets mourront avec elle. Le coup de poignard est fort rare dans la haute société, mais fort commun parmi le peuple, où il est asses rare qu'une femme se console de la perte de sou amant. Je serais trop immoral si je racontais sept à huit autres anecdotes également de notoriété publique. Chaque soir, à Rome, il y a réception, pour la haute société, dans les salons de M. Tambassadeur d^Âutrlche, de M. Tambassadeur de France, ou chez quelque prince romain. Le seconda celto ne pénètre point dans ces salons, où règne un ton un peu francisé. Ce sout dans les soirées données chez des riches marchands, qui sont à la tête du seconda cetto, que l'étranger trouvera les mœurs romaines dans toute leur énergie. On trouve tou* jours huit ou dix cardinaux chez les ambassadeurs Digitized by Gopgle

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 517 Mais ici je me souviens» à propos» de la jolie retraite où Ton a envoyé Taimable et spirituel Santo^Daméigo. Malgré tout ce que le vulgaire dit sur Tllalie, un homme qui joue la comédie est aussi rare dans la société à Rome ou à Milau, qu'un homme naturel et simple à Paris. Mais, à Rome, on ne dit pas de mal de la religion ; c'est comme à Paris : un homme bien né ne prononce pas des mots grossiers dans un salon. Vous croyez que TItalien est un hypocrite consommé, toujours dissimulant, et c'est l'être le plus naturel de rEuro[»e, et qui songe le moins à son voisin. Vous le croyez un conspirateur profond, rêli e prudent par excellence, un Machiavel incarné : voyez Tinnocence vertueuse et girondine des conspirateurs du Piémont et de Napies. Le Romain me semble supérieur, sous tous les rapports, aux autres peuples de ritalic : il a plus de force de caractère, plus de simplicité, et incomparablement plus d'esprit. Donnezlui un Napoléon pendant vingt ans, et les Romains seront évidemment le premier peuple de l'Europe. C'est ce que je prouverais facilement s'il me restait assez de place. Si cette brochure a une autre édition, je donnerai dix anecdotes prouvant l'assertion qui procède. 10 octobre. — Hier soir j'ai couché à Borne. Vers les neuf heures, je sortais de ces salles magnifiques volsbes d'un jardin rempli d'orangers, qu'on appelle le café RuspoU : vis-à-vis le café se trouve le palais Fiano. Un homme, à la porte d'une espèce de cave, disait : Enlrale, ô signori!.,, (Enirez, entrez, messieurs; voilà que ça va commencer). J'entre, en effet, dans ce petit iliéâtre, pour la somme de vmgt-huit centimes. Ce prix me lit redouter h mauvaise compagnie et les puces. Je fus bienièt rassuré, le m'aperçus, au ton de la conversation, que j'avais pour voisins de bons bourgeois de Rome : vingt-huit centimes sont, en ce pays, une somme assez importante pour écarter la canaille du dernier ordre. Le peuple romain est peut-être celui de toute l'Europe qui aime le mieux la satire fine et mordante. Son esprit extrêmement fin saisit avec avidité et bonheur les allusions les plus éloignées. Ce qui le rend beaucoup plus heureux que le peuple de Londres, par exemple, c'est le désespoir. Accoutumé depuis trois siècles à regarder ses maux comme inévi18 Digitized by Google

318 (EUVRKS DE STENDHAL tables et étemels, le bourgeois de Rome ne se met point en eolère contre le ministre, et ne désire point sa mort : ce ministre serait remplacé par un être aussi méchant. Ce que le peuple veut avant tout, c'est se moquer des puissants et rire à leurs dépens : de là les dialogues entre Pasquin et Marforio. La censure est plus méticukose que celle de Paris, et rien de plus plat que les comédies. Le rire s'est réfugié aux marionnettes qui jouent des pièces à peu près improvisées. J'ai passé une soirée fort agréable aii\ marionnettes du palais Fiano, quoique les acteurs eussent à peine un pied de haut; le théâtre sur lequel ils promènent leur petite personne enluminée peut avoir dix pieds de large et quatre de hauteur. Ce qui pré* pare le plaisir» et j*oserai direrilinslon, c^est que les décorations de ce petit théâtre sont excellentes. Les portes et les fenêtres des maisons qu'elles représentent sont soigneusement calculées pour des acteurs qui, au lieu de cinq pieds, ont douze pouces de haut. Le personnage à la mode parmi le peuple romain, celui dont il aime surtout à suivre les aventures, c'est Cassandrino. Cassandrino est un vieillard coquet de quelque cinquante* cinq à soixante ans, leste, ingambe, à cheveux blancs, bien poudré, bien soigné, à peu près comme un cardinal. Du reste, Cassandrino est rompu aux affaires, il ne se filehe point : à quoi bon dans un pays sans insolence mililaire ? Il brille par Tusage du monde le plus parfait ; il connaît les hommes et les choses ; il sait surtout ménager les passions du jour. Sans toutes ces qualités, le peuple romain rappellerait vilhno (paysan) et ne dédaignerait pas de rire de lui. En un mot, Cassandrino serait un homme à peu près parfait, un Grandisson sexagénaire, s'il n'avait pas le malheur de tomber régulièrement amoureux de toutes les» jolies femmes que le hasard lui fait rencontrer ; et, comme c'est un homme du Midi qui ne s'amuse pas à rêver Tamour, il veut les séduire. Vous conviendrez que ce personnage n^est pas mal inventé pour un pays gouverné par une cour oligarchique, composée de ccliha tairez, où, connue partout, le pouvoir est aux mains de la vieillesse qui songerait à prendre ombrage de Cassandrino. U 7 a cent ans que ce personnage est à la mode. U Va Digitized by Google

KOM£, XiAPLÈS £T FLORENCE. m sans dire qa*il est sécuHer; maïs je parierais que, dans tonte la salle, il n y a pas un spectateur qui ne lui voie la caloUe rouge d'un cardinal, ou au moins les bas violets d'un ynonsignore. Les mansignori sont les jeunes gens de la cour du pape» les audileurs de ce pays : c'est la place qui mène à toutes les autres. Le cardinal Gonsalvi» par exemple, a ëlë num\$ignare, et a porté des bas violets Ironie ans de sa vie. Rome est rempli de monsignoti de Tâge de Cassandrino, qui n'ont pas t'ait fortune aussi jeunes que le cardinal Gonsalvi, et qui recherchent des cousolations en attendant le chapeau. La pièce de ce soir s'appelle ùusamdrmo alUevo dimpiUore (Cassandrino èëffe en peinture). Un peintre célèbre a beaucoup d'élèves et une sœur fort jolie. Cassandrino, beau petit vieillard de soixante ans, avec la mise la plus soignée» arrive chez elle, cl ne manque pas de se donner en entrant toutes les grâces modestes d'un jeune c. L^arrivée de Cassandrino sur le théâtre des marionnectea, et les trois ou quatre tours de salon qu'il fait en attendant sa belle, que la camenera di casa est allée avertir, après avoir reçu un paoletto d'ëtrenae» suffisent pour mettre les spectateurs en belle humeur, tant les mouvements de cette poupée imitent avec fidélité le genre d^aifedalioB d'un jeune monsignore. La jeune sceur du peintre arrive enfin, et Cassandrino, qui n'a pas encore osé, à cause de son âge, hasarder nue déclaration trop claire, la prie de lui permettre de chanter une cavatine qu'il vient d'entendre dans un concert, et dont il est'encore charmé. Tout le piquant du persomaiage consiste dans cette timidité prudente fondée sur son âge, et dans la foule de petits moyens adroits quHl met en usage pour faire oublier ses cheveux blancs. CcUe cavatine a été chantée à ravir : c'est un des plus johs morceaux de Paisiello. Elle a été applaudie avec transports; rillusion était un peu écartée : caries spectateurs s'écriaient à tout moment brava la dabatina! (Cette cavatine était chantée dans la coulisse par la lille d'un savetier, qui a une voix superbe.) Cet air fort passionné fait déclaration pour le tendre Cassan- . drio» La sœur du peintre lui répond par des compliments inûnis sur la fraîcheur de sa toilette et sur sa bonne mine; compliments que le vieux garçon reçoit avec délices. Il lui raconte Digitized by Google

m ŒUVRES DE STENDHAL. à celle oeeMk» IlMoire de son
 hiMt. Le drap eo est venu de France; Cassandrino parle ensuite de son
 panlalon qui arrive d'Angleterre, de sa superbe montre à répétition (il la tire
 et lu iaïi sonner), qui lui a coûté ceiii (j^ioées chez le meilleur horloger de
 Loodres. Geseiïdriïio, eo on mol, éule tous les ridicales d*iiii Tiens garçon
 ; il nomme par des sobriquets d'intimilé tons les marchands à la mode de
 Rome, indique par ses gestes les fats célèbres étrangers, et il y eu a toujours
 un ou deux que FeiLcès de leurs ridicules fail comiaïtre du peuple de Rome.
 A chaque moi, il appioAe sa chaise de cdle de la Jeune fille. Tout à coup
 unesi agréaUe visite est interrompue par le jeune peintre, frère de la
 demoiselle, qui paraît avec des faroris énormes et des cheveux bouclés fort
 longs. C'est le costume obligé des geus de génie. Le jeune peïnle prie
 brusquement Cassandrino de ne plus honorer sa smur de ses visites» et il lui
 rend une miniature qu^il en avait reçue pour la restaurer. Au lieu de se
 mettre en colère, Cassandrino accable de compliments et de choses
 flatteuses le jeune homme qui le chasse. Celui-ci, resté seul avec sa sœur,
 lui dit : • Commeotavez-vous rimprudence de recevoir tête à lête un homme
 qui ne peut pas vous épouser? • €e trait fort clair a été applaudi à tout
 rompre. Nous avons eu ensuite un monologue fort plaisant de Cassandrino
 dans la rue. Rien ne peut le consoler de Timpossibilité de voir sa belle. 11
 se plaint tour à^urde quelques petites incommodités de son âge, et des
 tourments que lui donne Texcès de sa passion. Les éclats de rire
 interrompaient à chaque phrase le silence de la plus profonde attention. Les
 raisonnements qu'il se fait pour se déguiser ses soixante ans, sont d'autant
 plus comiques, que Cassandrino u est point un sot : c'est au contraire nu
 homme de beaucoup d'espMence ei même d'esprit, qui ne lait des folies que
 parce qu*il est amoureux. U se résout enfin à s^habOler en jeune homme, et
 à se présenter ches le peintre comme un jeune élève de dix-buit ans. Au
 second acte, on le voit arriver chez le jeune peïnle. Il s*est mis d'énormes
 favoris noirs: mais, dans son empressement, il a oublié d*6ler ses boudes
 poudrées à blanc sur rorellle. 11 Digitized by Google

ROME, MAPLES ET FLORENCE. 321 pâment h voir sa Mie, et It seèoe d*aiiioar avec la jeune fille esl excellente de ridicule : il Fadore, et c'est bien ramourd'un vieux garçon. Il parle toujours de sa fortune, et liait par la propositiou de la partager avec elle : c Nous vivrons beuieux, lui dit-il, et personne ne eannaUra notre bonheur. » Â centrait, les rires et r^thonsiasme dn paMle ont interrompu la pièce pendant deux minutes. Gomme il est aux genoux de sa belle, il est surpris par une vieille tante de la jeune fille, qui Ta connu quarante ans auparavant à Ferrare» oà il était employé; elle lai rappelle qu'il lui paria d'amour^ et le persécute tellâiient, que CasSandrine, de désespoir, se sauve dans Tat^ier du peintre. H reparaît bientôt, comme un autre Pourceaugnac, suivi par tous les jeunes gens qui se moquent de ce nouveau camarade à favoris noirs et à cheveux blancs. Arrive le jeune peintre qui ren* vole ses élèves, et a un long dialogue fort sérieux avec Gassa^-^ drino. CduUeisentle voisinage in poignard. Gaseaodrino meurt de peur, non d'être battu, mais de faire un éclat; autre trait dont la sagacité romaine jouit avec délices. Enfin, le jeune peintre, après s'être assez amusé de Gassandrino, qif il persiste à prendre pour un vdeur» le reconnaît enfin: i Vous êtes venu, lui dit-H, pour prendre .une leçon de peinture. Je vais vous la donner : je conmienceraï par le coloria. Mes élèves vont vous dépouiller de vos habits, après quoi ils vous peindront le corps de la tête aux pieds d'une i>eile couleur rouge (allusion à un grand costume) ; et, parvenu ainsi au comble de vos vœux; ils vous promèneront dans le Corso, i Bfliroi de Gassandrino : Il consent à épouser la tante, à laquelle 11 t }adis fait la cour à Ferrare. Celte tante lui saute au cou. Il s'approche de la rampe, et dit en confidence aux spectateurs : a Je renonce au rouge : mais je vais devenir Toncle de l'oliiiet que j'adore, et «Il feint, à ce moment, que quelqu'un rappelle, tourne la tête, et les spectateurs le couvrent d'applaudissements. Après la fin de la pièce, un eoSmi s'est avancé sur le théâtre pour arranger les lamp&; deux ou trois étrangers se sont récriés. Il nous a fhU TeBèt d*un géant, tant rillusion avait été complète, et si peu nous songions à la petite tattle ou aux télés Digitized by Google

32*2 ŒUVRES DE STENDHAL. de bois des pertomiagcs qui doh b faisaient nie depws trois quarts d^heure. Nous avons eu ensuite un ballel. Le Puits enchante, tiré des Mille et une yuits; plus étonnant, s'il se peut, que la comédie pour le oaiurel et la grâce des mouvements des dauseurs. Je me suis enquis auprès de mes voisios du mécoÊiime deees cliarmautes figures de bois. Les pieds soat garnis de plomb ; les fils qui les font mouvoir passent dans l'intérieur du corps et sortent sur le haut de la léle ; ils sont tous renfermés dans un tuyau noir qui contient aussi les iiis particuliers qui IbiU mouvoir la tête; les filsquidooaeut le mouveheat aux bras sont seuls «n peu visibles. G*est pourquoi la meilleure place est à cinq ou six pas du théâtre. Les yeux se meuvent aussi, mais au hasard, suivant que la lête penche plus à droite ou à gauche. Ce que je ne puis vous peindre, c'est Texlrême adresse avec laquelle on imite la nature par des moyens qui» k les voir décrits dans ma lettre» me semblent à moi-même si grossiers. 18 octobre. — Ce soir, au milieu de la conversation chez madame Cresccnzi, un fort bel homme de trente-six ans, avec des yeux plus sombres eucore que ceux qu'on rencontre d ordinaire k Rome, a tout à coup pris la parole. U a parlé tout seul pendant dix minutes, et assez bien; après quoi il est retombé dans un morne silence. Personne n'a répliqué à ce qu'il avait dit, et la conversation a repris comme si elle avait été interrompue par un accident. Voici rbistoire de la princesee Santa Valle» qui» du reste» est Imprimée partout, et que le lecteur est engagé à passer, s'il la coniiatl. Une belle comtesse, née en Allemagne, une de ces femmes cosmopolites fort]>rotégées par la diplomatie du dix-neuvième siècle, vivait à Naples avec le plus grand luxe, et recevait toute la société. On voyait sur tes genoux de la jeune comtesse une jolie petite fille de huit à dix ans; la comtesse passait sa vie à Tembrasser dans des transports de tendresse, ou à lui donner des coups de pied et à la mordre. La petite fille, au désespoir, obtint de sa protectrice, par le moyen d'un jeune p , ami de la maison, d'être mise au couvent de Sorrento» la patrie du Tasse, et le plus beau lieu de la terre. Ses cbarmes se dévelopDigitized by Gopgle

hOM£, liÀPLÈS £T FiiORENGÈ. 823 pereal avec son esprit. A peine âgée de seize ans, on la citait comme la jeune fille la plus distinguée de Naples. Un homme vain, le priuce Sauta Yalle, avait alors les plus beaux chevaux, les voitures les plus nouvellement importées de Londres : il peusa que la plus beHe femme de Naples compléterait son luxe. La pauvre Emma, qui redoutait peu les folies de la comtesse sa piolectrice, qui lui disait Tavoir adoptée en la trouvant orpheline dau& une auberge, la pauvre Emma se trouva trop heureuse d*qM>user Têtre dlitalie qui savait le mieux de combien de lignes la manchelle de la chemise doit d^sser Thabit. fille devint princesse. La négociation Ait conclue tivec beaucoup d'adresse par la comtesse cosmopolite. Quand le prince fut tout à fait engage, eUe lui avoua qu'Emma était sa hlle, et qu'elle avait pour frère le jeune prUice romain qu'on voyait chez elle. Ainsi se trouva expliquée la ravissante beauté de cette enfant, fruit de l'union coÀlractée entre une fort belle femme du Nord et un homme du iMidi. Peu de mois après le mariage d*Emma, les événements politiques forcèrent le prince de Sanla Yulle à quitter Naples. La jeune princesse fiit indifférente au sort d'un tel mari, vhdit à Rome où elle Ait reçue magnifiquement par le fameux prince Antoine Borghèse, homme de mérite. La jeune pricesse Sanla Valle habitait depuis longtemps le palais Borghèse, lorsque le bruit de la mort de son mnri se répandit à Rome. La jeune veuve se hâta de prendre le deuil : et il y eut au monde deux cœurs heureux de plus. Ëmma aimait à la passion nn jeune noble romain, mais jusque-là ne Tavait jamais reçu qu'en présence d'une vieille duègue de la maison Borghèse, qu'elle avait prise à son service aussitôt qu'elle se fut laissée aller à la faiblesse de recevoir son amant chez elle. A peine eut-elle pris le deuil, que le futur mariage du jeune Romain ne fut plus un secret dans la société. Après plusieurs mois, les plus heureux de la vie de la pauvre Emma, elle allait enfin épouser son amant, et le voir hors de la présence de la duègue, quand arriva la nouvelle qu'elle n'était pas veuve. Bientôt le prince Santa Valle parut à Rome. Peu de jonrs après ou trouva la jeune Emma morte sous un berceau de fleurs dans le beau jardin Farnèse, qui domine le Forum romain. Le mari, fort bon

The text on this page is estimated to be only 27.06% accurate

324 (£l]VR£S D£ STEM DHA.L. homme, et point jaloux, ne lut
poini soupçonné. On supposa que la jeune personne avait cédé à une idée
inspirée par son sang allemand. Son amant est devenu presque fou, ajouta la
personne qui nous parlait: et vous avez pu en juger; c'est ce pauvre homme
que vous venez de voir. Quand il est seul, on l'entend faire la conversation
avec son Emma; il croit qu'elle lui répond, et il lui parle toujours des
préparatifs de leur prochain mariage. Digitized by Google

APPENDICE FRAGM Bin» DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE 1817 *. ROME. 8 mars 1817. Je pars (de Naples). Je n'oublierai pas plus la rue de Tolède que la vue que Ton a de tous les quartiers de * La première édition de Bonaparte » « l'histoire a été publiée par Stendhal en 1817. A cette époque il n'avait fait qu'un seul voyage en Italie, et avait écrit son livre d'après les premières impressions reçues d'impression assez peu prolongée dans les principales villes de la Péninsule. Quand depuis, en 1826, l'auteur entreprit de publier une seconde édition de son ouvrage, il avait réaidé longtemps au delà des Alpes, et eut l'occasion de revenir sur sa première opinion : aussi cette seconde édition fut-elle pour ainsi dire un nouveau livre, dans lequel idées, jugements, observations » dates même, tout l'a changé et remanié. On comprendra que nous ayons choisi pour modèle de notre texte cette seconde édition, beaucoup plus développée que la première et qui contient les idées définitives de Stendhal sur l'Italie. Toutefois, comme nous avons remarqué dans l'édition de 1817 des passages importants qui ne se trouvent en aucune façon reproduits dans celle de 1826, nous avons cru ne pouvoir nous dispenser de faire figurer dans ce recueil des Œuvres complètes de Stendhal ces passages importants qui donneront au lecteur une idée des premières sensations éprouvées par l'auteur dans sa jeunesse. Ce sont ces fragments qui forment l'appendice du volume de Home, Naples et Florence. On ne sera pas surpris, après ce que nous venons de dire, de trouver dans cet appendice des opinions peu conformes à celles exprimées dans Digitized by Google

396 ŒUVRES DE STENDHAL. Naples : c'est, sans comparaison, à mes yeux, la plus belle ville de l'univers. Il faut ne pas avoir le moindre sentiment des beautés de la nature pour oser lui comparer Gênes. Naples, malgré ses trois cent quarante mille âmes, est comme une maison de campagne placée au milieu d'un beau paysage. A Paris Ton ne se doute pas qu'il y ait au monde des bois ou des montagnes; à Naples, à chaque détour de rue, vous êtes surpris par un aspect singulier du mont Saint-Elme, de Pausilippe ou du Vésuve. Aux extrémités de toutes les rues de Tancrème ville, on aperçoit, au midi, le mont Vésuve, et, au nord, le mont Saiat-Elme. Cette baie si belle, qui semble faite exprès pour le plaisir des yeux, les collines derrière Naples, toutes garnies d'arbres» cette promenade au village de Pausilippe par le chemin en corniche de Joacim, tout cela ne peut pas plus s'exprimer que s'oublier. A Naples, la grossièreté de ce peuple demi-nu, qui vous poursuit jusque dans les cafés, me choquait un peu ; on s'attache à mille détails qu'on vit au milieu de barbares. Les barbares sont friponneaux parce qu'ils sont pauvres, mais ne sont pas méchants; les vrais méchants-billards de Turin sont les Piémontais; ce sont les empreintes les plus profondes que j'aie jamais rencontrées. Le Piémontais n'est pas plus Italien que Français; c'est un peuple à part. J'ai reconnu un trait obscurci sous la tente noire de l'Arabe bédouin. Une fois que le Piémontais vous a dit: Son oncle vous pouvez tout attendre de lui. Le Piémont et la Corse peuvent encore donner des grands hommes ; Alfieri est le type. Son valet lui tire un cheveu en le frisant, il lui donne un coup de couteau ; le soir même il s'endort à côté de ce valet de chambre. CAPOUK.

i) mars. — J'ai vendu ma voiture pour être sûr de ne plus le volume et une singulière discordance dans les dates. L'auteur avait sans doute voulu éviter qu'on pût fondre ensemble les deux éditions : c'est pour cela que, respectant sa pensée, nous ayons, tout en reproduisant tous ses textes, fait de ces deux versions deux parties bien distinctes du même livre. [Note de l'éditeur,)]

Digitized by Gû*.wtL

HOME, NAPLES ET ELuHENGE. 527 succomber à la tcniaioQ
 de voyager tête à tête avec mou valet de cbambre* Je suis en voitnrin,
 soumis, avec trois Aoglais, mes • compagnons, à loules les friponneries du
 génie napolilaiiii. VBLLeiri. 12 mars. » Conversation avec un prétendu
 bomme d'esprit. C'est ce ridicule de la noblesse que nous rencontrons
 quehjuefois en France ; on demande au\ gens ce qu'ils sont, ils répondent
 par ce qu'ils furent; ils m'assomment de ce que Yelielri fot sous les
 Romains. 13 mars au soir* « Ën arrivant, j'ai eu la certitude qu'un bonmie
 tout-puissant dans un des principaux Etats de TEurope s*est abstenu d'un
 crime qui Taurail comblé d^aise, par cette considération : Tout est plein de
 sots qui écrivent leurs mémoires. «I*ai eu ridée d'imprimer ce jourail. J'ai
 vu les petits ministres despotiques de Modène cberohér à se justifier aux
 yeux des Anglais qui passent. Qui eAt dit à Napoléon et à ses courtisans
 qu'ils se venaient imprimés tout vifs dans l'excellentl recueil Buonaparte, m
 Cour et sa Fatiuille? Il est plus que probable que tous les ministres de 1817
 seront imprimés en 1827. 14 mars. — Un littérateur des plus savants de
 Rome ignorait qu'Alfieri eût écrit sa vie. C'est précisément le seul livre
 moderne italien que j*aie jamais vu traduit chez les libraires de i^ndres ou
 de Paris. Un bomme considérable engageait Camuccini, le peintre, à flaire
 un tableau. « On m'accorde à Paris, siir mon budget, deux cent mille francs
 pour les artistes romains. Le tableau que je vous demande sera payé trente
 mille francs. — Et que dira TEurope lorsqu'elle saura que Gamuccini fait un
 tableau pour trente mille francs ? » 15 mars, — Madame G**' me fait
 appeler en toute bâte à une beore après minuit. Je pense que la police
 m*bonore d'un mo^ Digitized by Google

5>8 ŒUVUKS U£ SIEiNUUÂL. ment d aUenlion. Rome étant au milieu d'une couromie de quali'c lieues de désert dans tous les seus, échapper ne me paraît pas difficile. Je suis agréablement surpris lorsque madame G*** me dit qu'eUe va me fûre lire Macirone. G'esl un roman qui se Ncud deux cents francs, ou plutôt qu'on ne peut avoir, quelque argent qu*ou en offre. Ce sont de mauvaises copies manuscrites pleines de non-sense qui se vendent deux cents francs. Nous avons passé la nuit à lire Toriginal ; c*est un volume français de cent trente-six pages, imprimé à Londres. M. Alacirone» né en Angleterre, et aide de camp de Murât, raconte les six derniers mois de la vie de son maître *. Je ne sais si cela est vrai : mais ce récit est plus intéressant qu'aucun roman. La reconnaissance dans une bastide près Marseille servira de thème aux Shakspearcs futurs, et nous la verrons sur la scène quand nous aurons des clsevcux blancs. ([t):nmf».Mt v(Mil-on que nous ressemblions à nos pères? il y a trente ans qu'un homme appelé par une jolie femme au milieu de la nuit aurait eu assurément toute autre idée que de prendre un passe-port faux, de Tor, des pistolets et un poignard ; et il y a trente ans qu'une belle Bomaine n'aurait pas réuni trois jeunes j^cur, à l'insu de toute sa maison, pour lire un pamphlet politique. Enire nous quatre nous n'avions pas cent ans. 10 mars. — lieu pour la musique à Rome pendant le curé mc. Je ne trouve dans mon journal que des observations sur la comédie et sur les mœurs qui tiennent de tr

ROME, NÂPLES ET FLORENCE. 529 pape pour les affaires de la religion, lui expose que les mesures du cardinal Gonsalvi tendent à augmenter le nombre des damnés parmi les sujets de l'Église. Alors le pape, les larmes aux yeux, a une explication avec son ministre. Celui-ci répond par cette maxime : « Je juge des crimes selon ce qu'ils méritent par les crimes qui arrivent à la connaissance des tribunaux, et non par les rapports des confesseurs. Un souverain est responsable, aux yeux de Dieu, de tous les crimes que ses lois laissent commettre. Les crimes et l'esprit général de friponnerie étaient diminués des deux tiers sous le gouvernement français. La perversité a reparu sous le gouvernement tatar qui m'a précédé. Je reviens aux mesures françaises. J'ai déjà trois cents assassinats de moins par an ; ce qui fait probablement six cents damnés de moins. » Comme rien n'est au-dessus de la modestie et du désintéressement de ce grand ministre le vénérable pontife l'unit ordinairement par un embrassement en pleurant et en lui recommandant les âmes de ses sujets. Les trois quarts des cardinaux sont très pieux ; mais, comme nos grands hommes d'État, ils ont que l'expérience de la solitude. Ce qu'ils savent des hommes, ils l'ont appris dans l'histoire du seizième siècle. Ils ne se doutent pas du leur ; tout ce qui est jeune à Rome sent fort bien qu'il faut donner une autre forme au principe religieux. Si la forme continue à choquer le fond, la source tarira, et, se faisant jour par des conduits secrets, ira former les superstitions les plus extravagantes. Les jeunes prélats qui ont voyagé sont convenus avec moi que le seul pays du monde où il y ait encore de la religion, c'est l'Angleterre. Je ne sais si le cardinal Gonsalvi voit ce sujet d'aussi haut. Ce qui est certain, c'est que, s'il est pape, nous verrons la religion reprendre une nouvelle vigueur : si c'est le père Fonfana ou le cardinal Pacca, les âmes pieuses auront à gémir des plus fausses mesures. Le cardinal Gonsalvi est abhorré de tous ses collègues pour avoir introduit les laïques dans l'administration, et, encore plus, pour le fameux préambule de son ordonnance. Au reste, c'est un portique magnifique qui conduit à une chaumière. i9 Digitized by Google

350 ŒUVRES DE STENDHAL. Un prêtre, que je prenais d'abord pour un vil ambitieux, me persuade à la fin qu'une constitution libérale serait ici le signal de la plus sanguinaire anarchie. Il convient avec moi que si cet homme vertueux est blâmable, c'est de ne pas essayer d'une constitution en trois articles. « Les dix-sept provinces nomment chacune dix députés, parmi lesquels le gouvernement en choisît cinq pour former la chambre des communes. « La chambre des pairs est nommée, chaque année, par le gouvernement, et composée des deux tiers des cardinaux et de dix riches propriétaires. » Ces deux chambres votent l'impôt. » Mais l'ignorance est si crasse dans la classe éclairée, et la scélératesse si profondément enracinée chez le peuple, que même cette constitution est peut-être une imprudence. Il leur faudrait un Titus qui eût lu Delolme. Les sots qui ne savent que ce qui est imprimé dans les livres vulgaires, croient que c'est le même christianisme qui règne en France et en Italie. En Europe, autant de religions que d'États. A Rome et à Naples, la seule loi en vigueur, c'est la religion. Gens impartiaux ! jugez du christianisme par Rome et Naples. Les dix-neuf vingtièmes de la civilisation de la France, de l'Angleterre et de la Prusse sont dus à la liberté de la presse, et ici elle ne dit que des mensonges. J'ai trouvé toute la société de Rome occupée d'un nouveau miracle. Un serviteur de Dieu se présente un vendredi dans une auberge. On lui sert un chapon rôti : il se met en oraison, fait un signe de croix, et le chapon se change en carpe. (Voyez le Diario di Roma, etc.) Sa Sainteté, touchée de cette marque de reconnaissance de la Divinité, a élevé à la béatitude le saint personnage qui avait mangé la carpe et qui depuis est mort. Landi, peintre célèbre, a été chargé de peindre le miracle pour le pape, et j'ai vu le tableau au Vatican. Je m'attends que dans la société on va me nier le miracle du chapon, et je compte gagner de gros paris. Penser est une peine*, il faut que la société récompense par des louanges. Ici, penser est un danger; et comme dans nos

Digitized by Google

ROME, NAPLÈS ET FLOUENCb.: 551 villes de province, une fois qu'on passe pour homme d'esprit, à qaoi bon de nouveaux efforts? On peut faire Famour comme on veut ; mais il ne faut pas qu'on puisse citer une plaisanterie incrédule. Sans la religion, que serait Bonie? Par la même raison on obtiendra tout d'un ouvrier romaiu, excepté le travail. Il est accoutumé à vivre d'aumônes, et il voit rintrigue faire les grandes fortunes. L'essentiel pour lui n'est pas d'établir une fabrique utile et de la faire prospérer, mais d'être le cousin d'un des laquais du pape ou du cardinal-ministre. Ces espérances seraient peu fondées eu 1817, je le sais; mais c'est le gouvernement des deux derniers siècles qui a donné à un peuple très-fin ces funestes maximes de conduite. Tous les artisans qui font fortune à Rome sont élrant^ers. Je lie puis obtenir au café du palais Ruspoli, en payant bien à vlunjue foiSf de me faire essuyer la table sur laquelle ou me sert : les garons servent comme par grâce ; ils se regardent comme les plus malheureux des hommes d'être obligés de remuer. Tout cela n*empêcbe pas les Romains de citer cet antre comme le premier café de rKurope, parce qu'il y a dix-sept salles enfumées qui occupent tout le rez-de-chaussée d'un grand palais. Jamais un Parisien ne pourra se faire d'idée de la saleté romaine. Il y a là des bustes, des marbres, des fenêtres gril« lées sur un jardin rempli d'orangers chargés d'oranges (février 1817). Tout ce ^'raudiose, couvert de toiles d'araignée et de poussière jeile l'âme dans le trai;ique. Tous les palais de Home ont la même physionomie, et font par conséquent le plus parfait contraste avec Monte*Gavallo, meublé et restauré par les Français. « Voilà, disais-je aux Romains, à quoi nous ont servi vos tableaux. Voyez nos monnaies, voyez noire papier niarcpic; jamais vosàincs ne tireront rien de nouveau de ces chefs-d'œuvre. La bonté de l'archet il'y fait rien, cTest le corps de l'instrument qu'il faut renouveler. » Tons les tableaux pris à Paris sont réunis au palais du Vatican dans la salle Borgia. 17 mars. — Je suis tout éloniié de n'être pas réveillé tous les malins, à trois heures, par un détestable concert, composé d'une cornemuse et d'une petite flûte droite; on m'apprend que ce Digitized by Google

532 (KUVRKS DE STËNDUÂU sont des paysans qai vienneDl des Abruzzes» quinze jours avant Noël. Comme de pareils musiciens se trouvaient dans Vêlable où naquit Jésus-Christ, les dévots les payent pour réveiller tout le quartier. Au fond, leur musique peu variée est très-originale et très-juste; mais il est ennuyeux d'être réveillé. A peine on se rendort que les vendeurs d'eau*de-vie, avec leur petit cri singu« * lier et bref, vous réveillent de plus belle. Un cardinal me disait qu'il était très-probable que ce sont identiquement les mêmes airs et les mêmes instruments qui charmaient les Romains dans les fobles altellanes; il en est de même des caractères d'Arlequin et de Pantalon. Il n'y a pas jusqu'à nos cuiêMrds et nos brassards du moyen âge qui ne se retrouvent dans les tombeaux grecs des Calabres à côté des vases étrusques. Ici, à Rome, j'ai vu IcSénèque du prince de la Paix, à la villa Matlei. Voilà ce philosophe célèbre, que je méprise assez, débarrassé de Thorrible figure que nous lui connaissons; il a la face d'un frès-ga* lant homme, et même belle. C'est l'air grand seigneur de nos vieux courtisans. J'ai vu iorwaldsen; c'est un Danois qu'on a voulu ériger en rival à Canova; c'est un homme de la force de feu Gbaudet : il a une frise qui n'est pas ma! au palais Quirinal, et chez lui quel** qucs bas-reliefs, entre autres le Sommeil, Le marquis Canova a cent trente statues et l'invention d'un nouveau genre de beauté. Il sacriûe la lèvre supérieure, qu'il fait très-courte, à la beauté du nez; ce qu'il perd de physionomie pârlà» il cherche à le regagner par la beauté des fronts et la grosseur des têtes d'enfant. Mais Canova est trop grand pour qu'il n'y ait pas un parti contraire. Il a, par exemple, le malheur de déplaire fort à tous les jeunes artistes français. Il a eu la bonté de me montrer la gravure d'un tableau qu'il a peint pour l'église do village où il est . né (Possagno, i757).-Non-seulemeQt il a inventé un nouveau beau idéal pour la ligure de l'Ktre suprême qui n'est plus un vieillard, mais il a trouvé un moyeu singulier et juste d'exprimer son im« mensité. Ce moyen est trop long à décrire ; je vais me coucher : achetez l'estampe. Encore une idée que je me reproche depuis longtemps de ne

Digitized by Google

■ ROME, NAPLES ET FLORENCE. 553 pas écrire. Noue faluité ne counaît nuUemeni les anciens. Inde* cence unique d*UD tombeau dans la cour des Studj : uu saeriike à Priape sur un tombeau! Autres exemples : le Faune et le jeune Joueur de flûte, le Faune et la Chèvre qui revient de Palerme, où il gît emballé avec les lableaux du Corrège depuis seize ans. 11 u*y a rien de plaisant comme tous nos raisonnements sur les anciens et leurs arts* Gomme nous ne lisons que de plates traductions» rognées par la censure, nous ne voyons pas que chez eux le nu obtenait un culte : parmi nous il repousse. Le vulgaire, en France, ne donne le titre de beau qu'à ce qui est féminin. Chez les Grecs, jamais de galanterie ; à chaque instant un amour odieux aux modernes. Quelle idée se formerait de nos arts un habitant d'Otaïti, pour qui tout ce qui tient chez nous k la galanterie serait invisible? Pour connaître Tantique, il faut voir et étudier des foules de statues médiocres. Partout ailleurs qu a Rome et à Naples, celle étude est absolument illusoire. U faut lire en même temps Platon etPlutarque en entier. Le plaisant, c'est que nous prétendons avoir le goût grec dans îes arts, manquant de la passion principale qui rendait les Grecs sensibles aux arts. 18 mars. — Je ne comprends rien à tout ce que je lis des agréments de la société de Rome dans de Brosses *• et dans Dudos. Il n'y a pas trace de société. Ce soir, j'ai été réduit à faire un whist avec des Anglais. 11 faut que les droiLs que chacun porte dans le monde soient tellement assurés par le faps de temps, qu'il y ait de la grâce a jouer avec eux; Tennui y force. Aujourd'hui, à la suite du boulevard général, il est occupant de soignerle maintien de sesdroits. Le cardinal, avec ses deux haridelles et son vieux carrosse à train rouge, veut trouver dans la société les respects qu'on accordait aux Bemîs et aux Acquaviva. Le prince, qui a six cent mille livres de rente, se moque de lui. Mais il trouve le colonel d'un * 3 vol. in-8', Ponthieu, an VII (manuscrit volé). En 1836, M. R. Colomb a publié la première édition authentique de ces charmantes lettres; 2 vol. in-8*.

aulrefois c*élail uoe espèce de laquais, aujourd'hui c*esi le colonel de la
 Mojaïsk et de Moounirail. Ou se regarde; personne n'est sûr de garder le
 rang qu'il occupe. D*un bout de FEurope à Taulre, le mécoutentemeDt est
 général J'ai trouvé les mêmes propos dans la l)Oiiche du Batave et du
 Romain ; partout les discussions tinissent par ces mots : Qui peut prévoir ce
 qui \$e passera d'ici à vingt ans?\\jà société, telle qu'elle était à Rome sous
 Renott XIV, est un amusement de gens oisife; or les peuples ne seront oisifs
 que vingt ans après avoir obl^a les libertés qu'ils demandent. La France
 perd beaucoup, et ritalie presque rien. On y (ait toujours Tamour, et avec
 plus de passion qu'il y a trente ans. Dimanche 20 mars. — Les femmes ne
 peuvent pas être présentées au pape ; mais, tous les dimanches, à une heure,
 Sa Sainteté se promène dans le jardin du Vatican, et trouve sur sou passage
 les dames étrangères. Aujourd'hui il y avait soixante Anglaises, dont trois
 ou quatre de la première beauté; elles avaient l'air emprunté i Tout s'est fort
 bien passé* Pour moi, je suis amoureux du pape, et indépendamment de
 mon respect pour le gouvernement du cardinal Cousalvi, Je voudrais qu'il
 vécût un siècle. Hier, je me promenais dans ce même jardin du Vatican avec
 un prélat de mes amis. Nous avons rencontré Sa Sainteté : j'ai mis le genou
 eu terre sans aucune répugnance. A vingt pas de nous, nous avons vu une
 (igure d'hypocrite se précipiter aux genoux du pa))L' ; j'ai cru qu'on
 demandait la grâce de quelque condamné. Pas du tout : la figure noire
 demandait une béuédic* tion ; ces choses-là ne font plus d'effèt. Mon prélat
 m'a dit aussitôt : « C'est un usage ancien, et que Sa Sainteté voit avec beau*
 coup de peine, que, lorsque quelqu'un lui a été présente, sa livrée va le
 lendemain se réjouir avec la personne qui a eu cet honneur. Cette cérémonie
 déplaisaitbeaucoupà une certaine nation; il y a eu abonnement. Chaque
 personne présentée donne une somme fixe pour la livrée ; mais cette
 rétribution est remise dans les mains de la personne qui présente i> J'ai vu
 que rien ne peut être secret à Hoïue. 1 Mercure du 15 juin 1817. Digitized
 by Google

ROME, NAPLÈS ET FLOR[^]GE. 335 Je connais à Paris un homme irès-fiu, qui, lorsqu'on lui demande quelque renseignement[^] fail une lieue pour venir le doQ[^]ner de vive voix. Lorsqu'on s'en étonne, il répond froidement : Il ne faut jamais écrire. Gela est volé aux Romains. Mon prélat inr; disait que, lorsqu'une affaire se présente, la première question, et c'est la plus lougue.à décider, est : £ un affar da scri[^] vere sio[^]tio? Je me console de ne pouvoir imprimer ce qu'il y a de politi-[^] que dans mon journal. J'ai rencontré aujourd'hui un membre du parlement d'Angleterre, M. II., bien autrement en état que moi de traiter cette partie. Ce n'est qu'en Angleiorre qu'on peut trouver un jeune homme aimable» avec soixante mille livres de rente, sacrifiant son temps et sa fortune à la passion de connaître la vérité, quelle qu'elle soit. La reconnaissance s'est faite chez un bouquiniste : nous recherchions tous deux les actes imprimés du gouvernement du général Miollis. 11 paraît que la même idée est venue à beaucoup de personnes : ou nous a vendu cela fort cher. La question est celle-ci : Quelle a été l'influence de Buonaparie en Italie? Nous sommes d'accord, M. H. et moi, sur les sommes qu'il a consacrées aux embellissements de Rome: douze millions. En même temps, les agents subalternes de ses finances volaient trois ou quatre millions aux particuliers, que cela mettait au désespoir. Buonaparte, ne faisant la conversation avec personne, ne pouvait connaître les gens qu'il employait : Florence avait eu par hasard des magistrats aimables; ceux de Hambourg et de Rome auraient fait abhorrer Titus. Je viens de rencontrer une longue file de soixante- deux petits prémontrés en robe blanche et chapeau à trois cornes; le plus f[^]tgé n'avait pas quinze ans ; la plupart à peine dix, plusieurs sept ou huit. Sans cette manière de prendre la jeunesse, les ordres monastiques s'éteindraient. Aujourd'hui dimanche, j'ai été sur le point de mourir de faim. Je m'étais laissé emporter, dans les environs du Colisée, à observer la chapelle de Saint-Grégoire et les charmantes fresques du Guide, notamment le Concert des anges. Je rentre mourant de faim dans la Rome habitée ; j'arrive au grand café Ruspoli, fermé, parce que c'est l'heure des vêpres. — A quelle heure Digitized by Google

STiG ŒUVRES D£ STENDiLAU ouvrira-t-il? à cinq heures. Le danger était pressant, je tombais de faim ; tous les boulangers, tous les traiteurs étaient fermés. Heureusement mon cocher m'offre de me mener chez lui; j'y ai trouvé des caroubes (c'est un fruit qu'on donne aux chevaux) et du pain mouillé qui m'a semblé excellent. J'ai remarqué encore ce cocher que la Besana remplace à Rome le loup-garou. Les enfants frémissent à ce seul nom. C'est la Besana qui est supposée leur faire des cadeaux le jour de 1 au. 22 mars. — Après Smolen^, la plus jolie position que j'aie vue pour une ville non maritime, est celle de Rome. C'est en même temps le peuple le moins civilisé. Je crois fermement, d'après deux cents anecdotes que je ne transcris pas et pour cause, qu'il y a moins à travailler pour faire un peuple civilisé des sauvages du lae Érié, que des habitants du patrimoine de saint Pierre. L'ambassadeur de que j'ai trouvé ce soir chez le duc Torlonia, banquier, et auquel Je faisais part de ces idées charitables, m'a dit que je serais bien plus scandalisé de l'Espagne, et cependant l'Espagne a produit un Auguste Arguelles. Quant à la bravoure, l'armée française a vu une centaine d'officiers romains dignes des Fabius et des Scevola, le colonel Ner***, le général Pal". 26 mars. — Je ferais cinquante lieues avec phisir, pour voir un homme aussi fort pour la féodalité que M. Brougman pour les idées libérales. La conversation de ce grand homme d'État fait mon bonheur, mais il ne parle pas souvent; la sagacité romaine a su l'apprécier. Les hommes supérieurs de l'Angleterre ont une simplicité dans les manières et un naturel bien admirables. Chez nous, dès qu'un homme a gagné une bataille, il se croit obligé de jouer un rôle. Je suis présenté au maréchal j'avais la tête pleine de ses idées. Il m'assomme d'idées de politique et d'administration. Je sors avec l'idée d'un petit homme qui se dresse sur la poitrine des pieds pour tâcher de paraître de la taille des gens dont on fait des ministres. CIVITA-CASTELLANA. 27 mars. — Sans la liberté, Rome va mourir. *Varia cattiva*

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

ROME v NAPLES ET FLORENCE. 337 a Tance loas les ans» Le & lieux qui étaient réputés les plus sains 0 y a trenle ans» comme Dcent à être attaqués» la villa Borghèse» Je sommet du Monte-tfario, la villa Paufili. Rome, qui avait 166,000 âmes en 1791, n'en comptait plus que 400,000 en 1813. On veut faire honneur de cette différence à l'administration du pape. Je n'en crois rien : ce pape était un souverain comme Louis XIV; tout ce qui était d'apparat marchait bien ; mais la Justice» ce premier besoin des peuples» n'allait pas : donnez vous la peine d'étudier TafTaïre Maeirone. Quant à Varia cattiva, il faut ou la liberté, ou un homme despote supérieur. En 1815, M. Prony allait réduire les marais Pontins à ce qu'ils étaient sous les Romains; la campagne de Rome allait être plantée. Ce sont de pareils traits qui font illusion aux Italiens sur Thomme atroce. rsioosE. S9 mars. — A notre sortie de Pérouse» un ministre du saint Évangile, anglais, élève pieusement les yeux au ciel, et fait le vœu que la terre s'entr ouvre pour engloutir les habitants de Maples et de Rome» cela très-sérieusement. Pourquoi ne pas voir que la civilisation s'arrête à Florence? Rome et Naples sont des baibares babillés à Teuropéenne. Il faut voyager là comme en Grèce ou dans l'Asie Mineure, seulement avec plus de précautions, les Turcs étant beaucoup plus honnêtes que les Européens de Naples ^ FLOBBRGB. 30 mars. — Je sors {\Eveiinn, chanté par les Monbelli. Cette musique divine a cbassé tout le noir que m'avaient donné * Un homme pente avec; Pope que tlufrapn ituây of mon i\$ mon kind; il note les diverses dispositions morales des peuples. Souvent, à ses yeux, ces dispoitiont sont des symptômes de maladie morale. Accusera-t-on le médecin de partager les maladies qu'il observe? Si le hasard lui fait rencontrer des jacobint^ raccusera-t-on de penser comme liant, parce qu'il dit : c Là il y a des Jacobins? 9 Digitized by Google

838 ŒUVRES DE STENDHAL mes compagnons de voyage anglais et la politique. Soirée délicieuse, quoique je fusse bien fatigué, 31 mars. — D'ordinaire, Fou entend de la musique sublime italienne chantée. VÉvelina est une anecdote d'Ossian, revêtue d'une musique italienne de Hussini (par Cocca) et assez commune, mais si divinement chantée qu'elle atteint aux plus grands effets que puisse produire cet art. Esther Monbelli est la fille du roi d'une des îles d'Écosse. Elle est la fille d'un chef d'une île d'Écosse, guerrier sanguinaire et puissant, et lui ordonne d'oublier le jeune Sivar. Anna Monbelli, qui aime le jeune amant, débarque, il est surpris par son rival et condamné à mort; les amants ont une entrevue. Anna Monbelli chante à sa sœur : Non è vero mio bel ch' io niora ^ io rivivo in te. Ce sont les mouvements les plus beaux et les plus tendres d'une âme généreuse qui va à la mort, peints avec une fidélité, et je dirais même une clarté dont je n'avais pas d'idée: cela seul vaut le voyage en Italie. — Je ne sais comment peindre la sensation de bonheur vive et profonde dont j'ai été pénétré. Je suis bien intimement convaincu» d'après l'exemple de mes Anglais, que, hors de l'Italie, on dirait, en voyant les doux Monbelli : N'est-ce que ça? Se méfiant du public, ces pauvres petites filles n'auraient plus ces élans sublimes. Je les ai vues en société : comme Mozart, elles sont bien faibles et bien maigres, et n'y portent que du silence et de la modestie. 7 avril. — Depuis huit jours mes soirées ne sont occupées que d'Évelina et du Demetrio e Polibio, où Anna Monbelli chante ces 'airs divers : l'écrit de tout le cœur, et Questo cor ti giura amor. (sa sœur fistber est faite pour les grands mouvements de passion. Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 330 La musique n'a tout son charme pour moi qu'à la cinquième ou sixième représentation. Je cherche à m'expliquer son pouvoir. Ces voix me transportent au delà de tout ce qu'il y a de commun dans la vie. C'est la pureté de Raphaël dans les madones de sa première manière; souvent aussi c'est sa faiblesse. La voix de ces jeunes filles n'est pas très-forte; elle produit tous ses miracles par la manière dont elle est conduite. Comparées aux cantatrices modernes, c'est le style de Fénelon et les phrases de Demoustier. J'ai tout lieu de croire que c'était la méthode en vogue il y a trente ans, quand la musique régnait en despote sur tous les cœurs. J'ai eue une fois l'inimitable Pachiarotti, J'ai reconnu le style des Monbelli. Elles ont eu pour maître leur père, qui est encore ce célèbre Monbelli que nous trouvons dans les anciens voyages en Italie; il a la faiblesse de chant. La musique de Demetrio e Polibio est de Rossi et de lui. 8 avril. — Conversation dans la loge de la Ghibita (car c'est ainsi qu'on appelle en Italie les plus grandes dames par leur nom de baptême) avec monsignor L. D. B. Le philosophe qui a le malheur de connaître les hommes méprise toujours davantage le pays où il a appris à les connaître. Le patois de mon pays me présente toutes les idées basses: un patois inconnu n'est pour moi qu'une langue étrangère. Ce second principe rend beaucoup d'Italiens injustes envers leur patrie, surtout les âmes généreuses. Au premier aspect, l'étranger pourrait les croire haineuses, mais elles ne haïssent que pour excès d'amour. L'avilissement de ce qu'elles adorent leur l'a fait jeter un cri. 10 avril. — Je viens de me promener trois heures aux Caséine avec des gens d'esprit. Je les ai suivis pour ne pas perdre mes idées. Au quatorzième siècle, plusieurs pays d'Italie, Venise, Florence, Rome, Naples, Milan, le Piémont, parlaient des langues différentes. Le pays qui avait la liberté eut les plus belles idées» c'est tout simple, et sa langue l'emporta. Malheureusement ce vainqueur n'extermina pas ses rivaux. La langue écrite de l'Italie n'est aussi la langue parlée qu'à Florence et à Rome. Partout Digitized by

340 ŒUVRES DE STENDHAL. aineon on se sert toujours de Toscan dans la conversation est ridicule. Un homme qui écrit une lettre ouvre son dictionnaire et un mot n'est jamais assez pompeux ni assez fort. De là, la naïveté, la simplicité les nuances de naturel, sont choses inconnues en italien. Dès qu'un homme a des sentiments de ce genre, il écrit en vénitien ou en milanais. On parle toujours Toscan aux étrangers ; mais, dès que votre interlocuteur veut exprimer une idée énergique, il a recours à un mot de son dialecte. Les trois quarts de l'attention d'un écrivain d'Italie portent sur le physique de la langue, n'est-ce pas ? s'agit de n'employer aucun mot qui ne se trouve dans les auteurs cités par la Crusca. Le diable, c'est lorsqu'il faut exprimer des idées inconnues aux Florentins du quinzième siècle. Les écrivains d'Italie tombent alors dans le ridicule le plus outré. M. Botta, dans son Histoire d'Amérique dit toujours : Un convento de' Domenicani, le couvent des Dominicains, pour le congrès des habitants de la Dominique. Ou n'a jamais de feu qu'un écrivain la langue qu'on parle à sa maîtresse et à ses rivaux. Pour comble de maux, l'un des deux pays où le Toscan est indigène, Rome, est condamné depuis trois siècles à une enfance éternelle. Même pour les livres de philosophie, ne pas écrire la langue qu'on parle est un immense désavantage ; plus de clarté. On ne peut parler vite en italien, défaut irrémédiable. En second lieu, cette langue est essentiellement obscure : d'abord parce que depuis trois siècles personne n'a intérêt à écrire clairement sur des sujets difficiles ; ensuite parce que chacune des langues vaincues a apporté des synonymes à la langue triomphante, et Dieu sait quels synonymes ! Us ont souvent des sens opposés. En croyant parler italien, les gens des provinces parlent encore leur dialecte. Les choses les plus simples ont des noms différents. Une rue s'appelle via à Rome, à Florence strada, à Milan contrada. Villa, à Rome, veut dire maison de * Excepté les andalousiens toscans : butarUPUsoU9i, Vie de Catiméteb ; Amminito, Crwica sanese^ CrmUea piMNia ; les trots Villani, Cappont, Bnoniosegui, Fiortifioca. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

ROME» NAPLES ET FLORENCE. 341 campagne; à Naples, ville; bien plus, les tournures par lesquelles on exprime les nuances de sentiment tout opposées : un ami, à Milan, me disait ti, à Rome voi, à Florence lei. Si mon ami de Milan m'eût dit vai, j'en aurais conclu qu'il était brouillé avec moi. Alfieri lui-même a écrit dans une langue morte (pour lui de là ses su))crlalifs, et il est venu fortifier Tenflure dont ou a vu la cause. Il faut ajouter qu'un YéuUien, un Bolonais, un Piémontals» mettent le plus viC amour-propre à bien écrire le tos* can. Pour comble de ridicule, les écrivains sérieux étudient le toscan dans le Canti carnavaleschi, dans la Tancia de Buonarotli, et autres livres qui amusaient la plus vile canaille de la république de Florence. C'est comme si Montesquieu avait cm* prunté le langage des perruquiers de Paris K Un Vénitien, un Bolonais» ^vent des mots italiens, mais les tournures sont de leur pays. Cela m'a été démontré ce soir par deux ou trois cruscanti (puristes). Les plus sensés ont emprunté la clarté de la langue française; ceux-ci sont les plus méprisés; par exemple» V Histoire de Toscane de Pignotti, le seul livre qui, * , Ed io gliel dico, cho il verbo ragire Non è di Crusca; usô il SaWin vagito; Ha ad ogni modo vagir non si puô dire. * M. Botta, magislnt digne de la considération de l'Enrope, et qui , après avoir régné, n'a pas mille écna de rente, écrit Vimbteeare et il dam la ipogliazza pour pîndan. Il parie des ghmbizMaiùri eh» wmno girandokméo arsigogli per Irar la peeunia dalla hwna é\$l fopoh. .Û écrit oon^lecarv et HMirê pour dire OffljnastoiM, jwewiia pour monêta, U ffioifiMra pour U eariigwnOf Utmlmnni pour fmrkmmtérit Itstom* m/làmaltœ pour tcritli sediziosi, il hen voglimUê pour bmmolùf rinfuocolare pour inauprirtf confortarsi cogli aghetti pour confortarsi con baje^ et enlin le parié dmretane delVitola pour le nord de l'île. À tout moment la penaée, qui veut être imposante, se revêt des mots les plus bas. Je crains que ce ridicule ne soit trop fort pour le dix-neuvième siècle. Je n ai garde de parler des phrases de trenle lignes ; M. Boita nio répondrait qu on voit bien que je suis étranger, et que les Italiens ont d'autres poumons que nous. Je dirais même à nos grands écrivains de France : Quoi de plus absurde que de vouloir innover dans une cliose qui ne peut être que de convention 1 Digitized by Google

342 ŒUVRES DE STENDHAL. *depuis* Alûerit puisse supporter la traduction. Au couiraîre, ils portent aux nues les Nuits romaines et la Vie d'Erostrate du comte Verri, le Chateaubriand de l'Italie. On voit pourquoi la froideur académique glace les livres du peuple le plus passionné de l'univers. Ce peuple peut le disputer aux Français pour l'esprit; et son esprit imbrimé serait si fort même au boulevard. Comparé à l'esprit italien» Scarron est plein de noblesse; les dialogues de Fénelon sont intraduisibles en toscan : rien de plus aisé que de les mettre en vénitien ou en milanais. La prose poétique de nos grands écrivains du jour, au contraire, est de vilalieu tout pur. Parier de tout ceci à Florence, c'est justement parler de corde dans la maison d'un pendu. Je trouve Florence en arrière de la Lombardie : d'abord le préhistorique comme on a dit tout le temps de la promenade, tyrannise les petites villes : Prato, Pistoja, Arezzo, Siemie ; et la Lombardie avait été préparée par les suppressions de Joseph II et par le comte de Firmian. On voit déjà l'effieccaria et Parini très-supérieurs à leurs contemporains de Florence; en second lieu, Florence, département français, a révolte avec raison les habitants. L'orgueil de la langue fait la moitié des conversations : quoi de plus clioquant que des affiches en français ! Florence n'a donc pas pris ce qu'il y avait de libéral dans les mesures de Buonaparte; la Lombardie au contraire. Dans ce moment, il y a une espèce de liberté de la presse à Pise. L'impression de Pagnotti, qui, emporté par les crimes (qu'il raconte, va jusqu'à injurier les papes, n'eût pas été tolérée à Turin et peut-être à Alian; mais jamais un Bolognais n'eût écrit l'histoire des palais de Toscane de M. Anguiesi ^ Qu'arrivera-t-il de l'Italie? Question fort difficile. Si ce peuple avait promptement les deux chambres, les discussions parlementaires sauveraient vilalieu, la littérature de la capitale viendrait à l'appui; sinon, la haine s'envenime tous les jours entre la clarté française et la langue du treizième siècle. La plupart des * En voir l'extrait dans la Bibliothèque universelle. Exemple curieux de servilité ! cet auteur Halte les Médicis éteints depuis cent ans. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.16% accurate

HU>IE, ISATLES KT FLOUENCt.: 343 livres qui se publient sont comme la prose poétique de Beroardin de Saint-Pierre ou de M. Marchangy, qui serait parsemée de mots gaulois exhumés de Ronsard. Un Milanais, homme charmant, que j'ai trouvé chez madame d'Albaux, m'assurait qu'il est inutile de traduire les livres français pour Milan. On a traduit le Congrèi de Vienne, duquel on n'a pas vendu vingt exemplaires; tout le monde achetait la contre-façon française de Lugano*. Voilà la maudite clarté française qui envahit la Lonibardie. Ce pays est à uu siècle eu avant de Rouie et de Naples, et à trente ans au moins eu avant de Florence. Dans vingt ans, lorsque les vieillards élevés parles jésuites ne seront plus, la nuance sera encore plus tranchée; d'un autre côté, l'on publie en milanais des ouvrages du premier mérite; que va donc devenir le pauvre italien tiraillé par trois inq)ulsions : Timilatiou du Dante et du treizième siècle, l'amour de la clarté française, le plaisir que donnent le naturel et la^vivacité de la langue indigène? 11 y a au moins (en 1817) vingt patois différents en Italie. A Naples, cela va jusqu'à avoir des dialectes particuliers pour chaque quartier de la ville, tant est grande la sensibilité. Le roi ne parle que napolitain; je trouve qu'il a raison : pourquoi ue pas être soimême V EL m D' INGOEU. VI8I0M. L' éra era non di più iidia v(j1;i;i Seir conie in bucca ui lolV; iio se sentivu Uua pedaua. •« E*1 pover morit che l' «*minga don Te me i bann coblingiuu là in dun amlon. U y a plus de véritable poésie dans cet ouvrage que dans tout * On peut remarquer, en passant, l'avantage d'avoir un gouverneur homme d*eaprit. On ae rappelle ce que le Uvre de M. de Pradt contient sur ritalie et V Autriche. M. de Saurau n'a pas hésité à en permettre la vente et la traduction. On voit bien qu*il n'y a pas de justia en ce pays. Digitized by

844 ŒUVRES DE STENDHAL ce qu'on a publié en France depuis les Métamorphoses de M. Lemercier. Jamais satire contre un gouvernement ne fut plus sanglante, plus méritée, et l'on peut dire plus dangereuse. Comme ce poème est aussi frappant par le pittoresque de la fiction (l'ombre de Priam apparaît à un bourgeois qui traverse le cimetière où il repose, et lui demande ce que Milan a gagné à Tavoire assassiné), que par le mordant des épigrammes, il s'en répandit deux mille copies en huit jours. Enfin la police, disait-on, a quelque preuve contre le malheureux poète, il ira pourrir, le reste de sa vie, dans un cachot de Mantoue. » L'auteur, qui est fort jeune, faisait le nigaud tant qu'il pouvait dans le monde. Il commençait à respirer, lorsqu'un beau jour on arrête deux de ses amis. Us sont convaincus d'avoir distribué les premières copies de l'ouvrage, et vont être punis comme auteurs. Le gouverneur fait alors appeler le pauvre jeune homme, et lui fait sentir adroitement l'infamie dont il se couvre (en laissant conduire ses amis en prison. Il n'hésite pas à tout avouer. < J'ai cru, disait-il devant moi, le jour même de Tévénement, me jeter en prison pour le reste de ma vie; quelle a été ma surprise de voir Son Excellence me dire : te Monsieur le « gouverneur est moins méchant que vous ne le croyez; vous causerez la ville pour prison ; et je m'en vais moi-même demander votre grâces au conseil aulique. » Deux mois après, le jeune poète est appelé de nouveau. Il fait ses arrangements, croyant ne plus rentrer chez lui. Il arrive tout pâle chez le gouverneur qui lui dit : Sa Majesté pardonne à votre jeunesse, et vous invite désormais à faire un meilleur usage de vos talents. » Aucun Italien n'est assez mon ami pour que j'ose le consulter sur les réflexions précédentes : c'est tout ce qu'il y a de plus délicat. J'ai voulu, chez madame à minuit et demi, quand nous n'étions plus que sept à huit, donner une tournure littéraire à la question. J'ai avancé « que, pour arriver à un nouveau Dante, il fallait commencer par semer des Delolme et des Benjamin Constant, que jamais homme n'a été plus lui-même que le Dante, qu'Alfieri n'était pas lui pour la langue, que même pour les idées il était bien moins lui qu'il ne croyait. » J'ai été sifflé en quatuor : quatre personnes sur sept parlaient à la fois pour me terrasser ; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

ROME, NAPLÈS et FLORENCE. 545 après m[^]êlre assuré que l'expérieuce était impossible, je suis bien vite conveui de mon tort. Ce qu'il y a d'affreux, c'esi que ce défaut de la langue rend le comique impossible. 11 n*y a pas de tournure affectée qui ne soit naturelle dans quelque coin^ Il restait la pauvre emedia delV arte. Arlequin et Pantalon; les convenances les ont fut proscrire*. 12 avril. — Délices du retour à la civilisation, comme eu re* Le ton (le critique de la Moite, vieilli d'un siècle chez nous, serait a cinquante ans en avant de l'Ilalie. Les plais;uileries sur les mots âne, bite, et sur les idées d'ar/ye/i/, reviennent sans cesse. Voir los journaux littéraires et les pauijhlcls de 181G et 1817. On vient de nie laire acheter à Florence Geuovesi, Vico, Y Uomo morale de Longano ; les Saggi politici de Mario Pagano, qui mourut pour ses opinions; le Platone m Italia de M. Cuoco, la Monarchia cosiituzionale d'un proicseur de Milan. J'aurais été cliarmé de trouver cela bon. Il y a une douzaine de citations latines qui reviennent toujours : Quando» fuê bonuidormikd Bommrui.,. Quousquè

346 ŒUVRES DE Stendhal. venaul de proviuce à Paris. À ma première question, eu arrivaul à Bologne : « Y a-i-il opéra? — Oui, monsieur, la Clémence de Ti-tus. » Je vole au théâtre; Touverture commence comme j*eutre. Ronconi, dans le rôle de Titus, excellent chanteur, la même école que les Monbelli et Pachiarotli, un accent qui va au cœur ; que u a-l-il vingt ans de moins ! Il est encore fort agréable dans une petite salie. La boulé de Titus m*émeut jusqu'aux larmes. Quelle tragédie que la Clémence traduite par Racine ! Ponr moi les modulations de Ronconi expriment encore mieux la bonté réunie à la puissance que riiarmouie des vers de Racine, particulièrement dans ce passage : Qaesto o Romani è fabriear mi il tempio. Quelques personnes sentiront que si ces paroles étaient chantées par une voix, de basse, au lieu de Têlre i)ar luie belle vuiN.de ténor, elles perdraient ce qu'elles ont de céleste. Un poète qui ferait très-bien les vers français, et qui ne pourrait inventer la tragédie, devrait s'emparer de ce sujet. Il aurait un grand succès; car nous savons tous qu'Auguste était un vil coquin. On Templa(erait le rôle d'Anio, fade en tragédie, par un Thraséas, un Corbulou, quelque vieuK général à cheveux blancs, qui ne pourrait aimer Titus parce qu'il est empereur, mais qui rendrait justice à ses grandes actions. U aurait assez de sens pour voir que la république est impossible, et s^en prendrait aux dieux du désir de liberté qui le dévore, sans que son esprit puisse trouver les moyens de créer les intérêts qui la font naître.. Le Tilu^ de Métastase me produit le même eifet qu'une bonne comédie de ĩOplimisie : il rafraîchit le sang. Vitellia, rfimilie de Corneille, la Bonini, jeune élève du Conservatoire de Milan, a du jeu, de la méthode, et une assez jolie voix de tête (primo soprano), qu'elle conservera, car elle est laide. Parait enfin Ginna (Sesto); c'est ce Tramezani dont j'ai tant entendu parler à Londres, et que je n'ai jamais pu voir. Les femmes anglaises oublièrent toutes les règles de la pruderie en parlant de ce bel homme; ici le mot U (ait fureur serait Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 347 * faible ; il est impossible d'avoir une plus grande qualité de grâces; il est toujours en mouvement toujours gracieux jusqu'à faiblesse la plus outrée. Il exprime la haine la plus féroce par les roulements les plus tendres. Pour moi, j'aime à le regarder, et surtout à regarder les femmes dans les loues. (Test un très-joli homme de quarante ans, qui a encore un peu de voix. Il a besoin de s'échauffer. Il chante très-bien le dernier air du second acte* Les dames trouvent sa voix magnifique : elles sont de bonne foi. Tramez lui fait tout oublier, même la haine. (Test une manière de vivre bien flatteuse que celle d'un beau chanteur. Il disait ce soir que jouer ne le fatigue pas plus que la conversation. La seule nécessité de Pentecôte fait cesser les applaudissements; et comme cependant il a quelques jaloux, chaque soirée a pour lui l'intérêt piquant d'un drame. Je lui ai répondu (que si j'avais à choisir, j'aimerais mieux être lui que les héros qu'il représente. Ce n'était point un compliment. 20 avril. — Je viens enfin de découvrir un Italien qui a un peu de génie original. Le mot imiter semble avoir été créé en faveur de ce pays. Depuis qu'ils ont laissé refroidir le feu que déposa dans leur sein la liberté du quatorzième siècle, et cette jeunesse des âmes sentant le beau après dix siècles de barbarie, circonstance unique et qui ne se présentera plus, ils sont tombés dans le dernier degré du marasme. Le poète imite le Dante, le prosateur les périodes de Boccace, l'historien le style de Machiavel*. Mon homme est tout bonnement un faiseur de libretto pour les théâtres. Ordinairement ses pièces n'ont que deux représentations, parce qu'à la seconde la police les défend. Il a fait rire depuis trente ans aux dépens de tous les ridicules qui ont paru en Italie. Il commença par se moquer des Français qui emportaient des statues. Il n'a guère de réputation, parce que son genre n'admet pas le pédantisme. J'ai failli me faire lapider ce soir chez madame M**, en osant dire la moitié de ce que je viens d'écrire. J'en pense encore plus. Ce génie ignoré est Pavo* Monti, Yerri, Botta, ' Ce mot vaut mieux que de les appeler des mêmes

318 ŒUVRES DE STENDHAL. par Auelli, de Desenzano. Il y a (hm sa manière du Dancourt, du Gozzi, et un peu du Shakspeare. Les Français, surtout les gens moulés sur la Harpe, ne trouveraient que de la bouffonnerie* rien de plus bas. Tel est l'excès de notre vanité* Nous voulons savoir, avant de rire d'un trait piquant, si les gens de bon ton le trouvent tel. Mais l'imprévu est la condition principale du comique. Que faire ? Ne plus rire qu'au théâtre, où l'on rit sans conséquence. Voilà tout le secret de la fortune des Variétés. Le peu de comédie qui végète encore en France s'est réfugié là. Le plaisir* si ce que les jeunes gens trouvent aux Français n'est pas la joie du théâtre, c'est le plaisir d'un cours de littérature bien fait, le plaisir des souvenirs classiques. Ces jeunes gens sont réduits aux jouissances des vieux pédants. Jamais un Français vulgaire ne comprendra le talent d'Anelli ; c'est la muse comique courant des bordées contre la monarchie la plus soupçonneuse. N'a-t-il pas eu la hardiesse de se moquer, sous Buonaparte, de la nullité du sénat d'Italie ? C'est là tout le secret des longues scènes de Papatacci dans l'Italie à Alger. Aujourd'hui il vient de tourner en ridicule Tramezani au milieu de son triomphe dans ce pays ; c'est un trait d'esprit, mais c'est encore plus un acte de courage. Telle femme le haïra encore dans dix ans. A en juger par mes Anglais, les étrangers quittent l'Italie sans même se douter des mœurs de ce pays. Ceux qui commencent à les entrevoir doivent lire l'opéra bouffon en un acte intitulé / Virtuosi da teatro. Ce sont les mœurs des coulisses d'Italie. Cela n'a nul rapport avec nos théâtres, les troupes ici ne durent jamais que trois mois. Dans la farce d'Anelli, le frère de la première danseuse a une dispute avec le père de la prima donna» Il reste seule avec celle-ci, qu'il trouve jolie. Pour faire connaissance, il lui propose de chanter un duo de l'opéra célèbre * Mangiar, bere è l'assai fore. On passe ces scènes à Paris, où d'ailleurs ce pauvre opéra est gâté de toutes les manières. 1816 il était donné à Milan avec une pompe orientale. Il fallait voir Galli dans le rôle du bey, Paccini dans le rôle de la Marcolini dans l'Alfiana. Digitized by Google

BOMID, IHAI'LES ET FLOUëNGK. 548 VEroe somrfioso, le Héros douxereux. Ici commence la plus drôle de criiiique du héros Tramezaiiii. 11 était, ce soir, dans uue loge» faisaoi bouue mioe contre mauvais jeu. Paccini, qui fait Famoureux de la cantatrice, imite jusqu'aux moindres gestes du héros. A un fMissage très-pathétique, il s'interrompt pour dire • à sa belle : t Ici, ma chère, je te montre les dents, ne pouvant le montrer mon âme. » C est qu'une des grâces les plus répétées de Tramezani consiste à découvrir des dents superbes. Je crois que de ma vie je n'ai tant ri. La musique est de Mayer. Les Virtuosi da teairo alternent avec la Clémence de Titus. Les femmes sont furieuses, et peut-être communiqueront-elles leur colère à la police. A Paris, une plaisanterie n'est qu'une plaisanterie ; chez un peuple étiole par la monarchie absolue, un homme qui souffre la plaisanterie, est un homme que le pacha abandonne, un homme perdu. 21 avril. — La Clemenm ài Tito, pour la dernière fois. Au total, faible contre-épreuve du génie de Mozart. Je revois avec plaisir que ce grand homme n*a pas toujours eu un style tendu^ comme nos tragiques ennuyeux. Il y a plusieurs motifs gais. — H est des âmes que le moindre appareil effarouche, et que Toperia seHa ennuie. Elles nè sympathisent avec le tendre que lorsqu'il vient après le comique. Michaul les fait toujours pleurer dans Henri F. 22 avril. — Gomment parler musique sans faire Thistoire de mes sensations? On me les niera. Je pense que mes adversaires seront souvent de bonne foi; tant pis pour eux. 25 avril. — La haute société de Bologne a un peu de la couleur de celle de Paris; elle est animée par quelques uns de ces êtres charmants qui offrent la réunion si rare de l'esprit, de la beauté et de la gaieté. Madame Martinetti ferait sensation, même à Paris. 24 avril. — En France, les gens de province n'entendent pas raison sur la moralité de Vendrait *. L'on est un peu moins bête en Italie : c'est la gloire de la ville qu'il est sacrilège de dimi< Piocès de utadciuuisclic Auûdic, de Bordeaux, contre le Mercure (iuiul817). Digitized by Google

550 (EUVRIÂS DE STENDHAL. naer par la moindre critique. J'ai voulu suivre cette idée dans le salon de madame M*** avec des gens qui se iwtendentl philosophes; j'aiya que les nations sont entre elles comme les jeunes gens riches mal élevés. Les Italiens sont, de plus, perdus de flatterie par les patriotes à la Diibelloy (voir la VAbliotecaitaliana de Milan). De cinquante aus cette nation ne souffrira la vérité. Je ne crois pas qu'elle trouve beaucoup de voyageurs qui Taiment autant que moi, et ce soir toutes les mines me regardaient comme un ennemi. 30 avril. — Je viens de passer ^quatre jours en villégiatura, chez le prince Y***. Les maris n'ont pas en Italie la centième partie de la jalousie de ceux de France. Je n'ai pas pu découvrir la cause du Jt^»heismr autre part que dans la nature. Quelques philosophes, qui étaient avec nous, m'ont dit qu'à la (in du moyen âge, quand il y eut en Italie des foules de petits tyrans cherchant à donner de la dignité à leur cour en singeant Tétiquette espagnole, les particuliers riches prirent d'eux Fusage de donner un écuyer à leurs femmes. Oserai-je parler du fond des mœurs? Suivant les récits de mes camarades, je crois qu'il y a autant de maris malheureux à Paris qu'à Bologne, et à Berlin qu'à Rome* Toute la différence» c'esl qu'à Paris Ton pêche par vanité, et à Bologne à cause du soleil. Je ne trouve d'exception que dans les classes moyennes en Angleterre, et dans toutes les classes à Genève. Mais, ma foi ! la compensation d'ennui est trop forte; j aime mieux Paris, Oh gai! 1" mai< — Je descends de cheval; on en trouve de très-bons à louer dans ce pays, petits et de mauvaise mme, mais malins, méchants et d'une rapidité charmante. Je viens de San Michèle in Bosco. C'est un (onvcut situé dans une position pittoresque, comme tous ceux dltalie; ce vaste édifice couronne la plus jolie des collines couvertes de bois, auxquelles Bologne est adossée; c'est comme un promontoire ombragé de grands arbres qui avance sur la plaine. Mes amis m'ont conduit là pour voir les anciennes peintures de l'école de Bologne; ils mettent un grand prix à la priorité dans les arts; ils veulent, à ce qu'il m'a paru, détrôner Gimabue, le plus ancien barbouilleur de l'école
oiyiii^cG by Google

HOME, iSAPLÈS EX FLORKMCE. 351 deFlorenco. Dieu vous garde de jamais voir ses ouvrages! Nous trouvons sur ceUo colline cet air frais, Wnira de Procris, doul ou ue peut connaître le chariue que daus les pays du Midi. Couchés sous de graods chênes, nous goûtons en silence une des Tues les plus étendues de l'univers. Tous les vains intérêts des villes semblent expirer à nos pieds; on dirait que Tâme s'élève comme les corps ; quelque chose de serein et de pur se répand dans les cœurs. Au nord, nous avons devant nous les longues lignes des montagnes de PadouCy couronnées par les sommets escarpés des Alpes, delà Suisse et du Tyrol. An couchant, rhnmense océan de rhorizon n'est interrompu que par les tours de Modènc; à Test, Tœilse perd dans des plaines sans bornes; elles ne sout terminées que par la mer Adriatique qu'on aperçoit les jours d'été au lever du soleil; au midi, autour de nous, sont les collines qui s'avancent sur le front de l'Apennin; leurs sommets couverts de bouquets de bois, d'églises, de villas, de palais, dé[]loient la magnificence des beautés de la nature, secondée par ce que les arts d'Italie ont de plus entraînant. Le bleu foncé de l'atmosphère n'était altéré, par quelques légers nuages d'une éclatante blancheur, que tout à fait à la ligne de l'horizon. Nos cœurs, pleins d'émotion, jouissaient en silence de tant de bcailés, quand tout à coup un de nos compagnons se lève, et, du ton le plus impétueux, récite le sonnet suivant, fait par uu habitantde Bologne, à la première nouvelle du passage du SaintBernard par V armée de réserve : SOIfNET. Vidi ril

S52 (EUVRES liE STENDHAL. E fiera ricoinporsi al faslo usalo
 E quLQci, e qundi mioacciar più lidi. E 8* udia l' Apennin per ogni lato
 Sonar d' applaun, e di fetlose gridi Ilalia, italiâ, iltuo socoono è nato*. El
 des cris se sont fait entendre sur cette dernière branche de rApenoiD» mais
 combien diîcenis de ceux de 1800 ! Les Italiens ODi raifion» Marengo
 avaoça d'un siècle la civilisation de leur patrie, comme une autre bataille
 Ta arrélée pour an siècle. Un prince de Bologne, croyant à la délivrance de
 l'Ilalie par Murât, leva en vingt -quatre heures un régiment de quinze cents
 hussards, dépensa deux cent mille francs, Téquipa en trois jours, et le
 quatrième était en ligne à la tête de sa troupe* Cela» et le rofus de la loi sur
 le timbra à Buonaparte dans tout l'éclat de sa puissance, sont des traits que
 la France n*égai Lia jamais. 2 mai. — Ce soir, en revenant du concert de
 madame G***, où Yelutii a chaulé, j'ai reçu les confidences d'un de mes
 nouveaux amis; il vient de me tenir, sous ces beaux porti^es qui conduisent
 au théâtre, jusqu'à deux heures du matin. Il y a un an qu'il a quitté sa
 maîtresse ; il se désespère et ne peut Toubller; il se plaisait à me raconter les
 moindres circonstances de leurs amours. J*admirais qu'un homme de trenle-
 ciaq ans, riche^ bien liait, militaire, pût avoir tant de faiblesse ou tant
 d^amour. Rien de plus commun en Italie. Il se couvrira de ridicule, du
 moins dans nos idées françaises, en reprenant sa maîtresse, et il la reprendra
 ru il mourra fou. Elle, piquée de Téclat d'une ruptureoù il n avait iLietrop
 raison, le fera passer par les conditions les plus dures. J'ai déjà rencontré
 sept à huit de ces désespoirs. Il me semble que cela donné de la dignité à
 Tamour italien. Gomme un roman n'est intéressant qu'autant qu'on a le
 temps de le raconter tout au long, et que je meurs de sommeil, je n'écrirai
 que ce qui est observation philosophique : 1*" Rien n'égale l'air froid et
 simple de cet homme qui me * necitcil du P. CeoUf p. 2G4. Manfriti'ii.

iioMK, >'ArLES ET FLUUEKt:. • 35> parlait, et a bit des folies
 ioouîes en amour et à la guerre. Ou ne concevra jamais à Paris la bonhomie
 de la suciété italienne, et parliculièrément Tair simple des militaires. Cette
 vauleric égoïste et grossière, que nous appelions blague, parmi les officiers
 subalternes des régiments, et qui donnait tant d'avantages, y est absolomeni
 inconnue. 2" Un étranger qui a passé par une grande ville d'Italie est moins
 connn par son nom que par celui de la dame qu'il servait. Esser in servitù
 est le mot, comme amiciùà pour amour, et avicinar una dama pour lui faire
 la cour. 3** L'homme qui a fait le malheur trop évident de mon ami est un
 Florentin ; sMl lui faisait une scène, jamais leur maîtresse ne le reverrail.
 Mon Bolonais me disait : « Êtes-vous allé à Florence? au petit théâtre
 d'Ogni Santi ?— Oui. — Y êtes-vousallé un jour où Sienterello jouait ? —
 Certainement. — Aves-vousremarqué ce caractère ? • G^est rhomme le plus
 mince et de la Ogure la plus sèebe que vous ayez jamais vu ; il arrange avec
 toute Félégance possible son habit troué; le principal fondement de sa
 cuisine, ce sont des tranches de concombre à la glace; du reste, vaniteux
 comme un Castillan, peu lui importe de mourir de foim, pourvu qu'on ne le
 sache pas. Si on ne lui donne pas de Vella^, il est au désespoir. Surtout, il
 est beau parleur et se picpie de ne s>x« primer que dans les termes les plus
 toscans. Il lui faut trois phrases pour vous demander quelle heure il est. d
 Les Florentins vous ont dit que c*est le caractère du peuple de leur pays; la
 vérité est que c'est celui de toute la nation. Pàr exemple, M***, etc. » Cette
 sortie de mon amant malheureux m'a fait rassembler plusieurs observations
 laites à Florence. Tous les Florentins sont maigres; on les voit an café faire
 leur unique déjeuner avec un verre de café au lait et le petit pain le plus
 exigü, ce qui leur coûte trois gratz (vingt et un centimes). Le soir, chez
 Vigne, ils dînent pour deux. i)aules et demi ou trois paules (le paule vaut
 cinquante-cinq centimes). Leur manière de se vêtir a quelque * La plus
 respectueuse des quatre luauières d*adresBer la parole : Tu, lei, et à
 Florcuce ; Ella, 20 Digitized by Google

3^ ŒUVRES DIS STENDHAL. chose de singulier; c'esl plutôt un habit bien brossé qu'un habit neuf. Rien chez eux qui ne respire Téconomie la plus sévère. En tottt c'est l'opposé des Milanais : jamais de ces faces épanouies et henreoses. A Milan, la principale affaire est de bien dîner ; à Florence, de fidre croire qu'on a dîné. On cite par la ville beaucoup de gens qui vont à la cour et qui dînent en famille avec deux plats ; mais Tambassadeur d'aucune puissance, à Paris, n'a autant de galons sur les habits de ses gens. Les Français qni étaient à Florence avaient fait enseigner au limonadier du café militaire, vis-à-vis la statue équestre, à faire la histecn (le bifteck); ils allaient y déjeuner. Le peuple les voyait manger de la viande dès le matin et dépenser magnifiquement vingt-trois sous. Rien n*a peut-être plus contribué à foire respecter les Français. J'ai encore trouvé dans Florence le proverbe Gran FraccH, grandi in tntto. Un Florentin se rappelle, au boui d'un au cL avec reconnaissance, que vous lui avez fait accepter une tasse de chocolat. Cette excessive économie s'explique fort bien par Thistoire. Florence, dans le moyen âge, fut immensément riche par le commerce; de république agitée elle devint monarchie absolue, perdit son commerce, et garda son économie, la première vertu du commerce. La Florence d'aujourd'hui est un port ouvert aux gens ruinés. Venise est bien plus gaie et bien plus aimable, mais il fout s'accoutumer à n'avoir pour toute promenade que des rues larges de quatre pieds, et un jardin unique grand comme les deux tiers des Tuileries. 3 mai. — J'ai à me confesser d'une grande erreur. Létranger qui ne voit d'abord que les littérateurs et les gens qui passent pour des esprits, est étonné de la sottise de ce peuple. Au contraire, il n'y a rien de si fln et de si spirituel au monde* Les gens d'esprit sont ceux qui n'en font pas métier. Dès qu'ils , veulent se cultiver, ils deviennent pédants. Des jeunes geus étonnants par la finesse et la sagacité de leur esprit forment des collections d'auteurs classiques, c'est*^à-dire cllés par la Cmsca, et leur grande affaire devient de ne plus employer de mots dans ^ la conversation qu'ils ne puissent montrer dans les Canti carnavaUschi ou autre platitude imprimée au quinzième siècle. Digitized by Google

ROME, 1791. 355 Au premier abord, il vous faut essayer toute cette science. G'est là que mon courage m'avait abandonné à mon premier passage ; depuis, j'ai découvert que, quand ces gens-là sont malheureux, ils ne veulent plus avoir d'esprit, ils sont divins. L'esprit, à Paris, manque de sagacité et s'allie souvent à la badauderie sur les grandes questions de la vie ; il veut trop paraître. Un de nos petits auteurs, charmant le premier jour, montre le tuf dès le second. En un dîner il vous parle de tout ce dont on peut parler. Ici, un jeune homme distingué, pendant le premier jour, est enchanteur dès qu'il ne songe plus à rester. Les satires de Voltaire sont plates, si on les compare aux petits poèmes satiriques qui ont couru, en ces derniers temps, à Bologne, Venise, Milan : c'est la naïveté et la force de Montaigne réunies à l'imagination de Tassie. 4 mai. — Il y a ici sept à huit Polonaises charmantes. Pour moi, c'est l'idéal des femmes. Elles courent les peintures toute la journée ; elles ont imaginé de se faire faire un cours de peinture par un Danois qui, malheureusement, paraît trop aimable à la plus jolie d'entre elles. Le lieu des leçons est la galerie de cet aimable comte Hareschal que nous avons vu nous donner de si jolies fêtes dans sa maison des Champs-Élysées. Je suis allé aujourd'hui à ce cours, non pas à cause du professeur, mais pour me mettre bien avec lui ; je lui ai demandé la copie de sa leçon. Après avoir lu cinq ou six pages d'écriture, il s'est mis à nous expliquer les très-beaux tableaux de M. M. L'appartement dont se compose la galerie est garni de meubles de Paris, et il y a une chambre où l'on ne voit que des chefs-d'œuvre. Vous savez que Técole de Florence se reconnaît à un dessin hardi, qui, sur les pas de Michel-Ange, outre un peu la partie saillante des muscles. Raphaël eut l'expression, le dessin, l'imitation de l'antique. Sa perfection est dans les figures d'apôtres et de vierges. Il fut un peu froid et un peu sec dans les commencements, comme le Pérugin, son maître. Le Frate lui apprit le clair-obscur, où il fut toujours faible. Ce fut une grande âme. « Le Corrège a la grâce séduisante, le clair-obscur, les raccourcis »

• (EUVBRS DE STENDHAL. cis; son ime élaU iaie pour réinventer Tanlique; mais il ne l'a l»a8 imilë. Ses tableaux, cbefe-d'œovre de volupté, sont à Dresde et à Parme. « Le Titien et tous les Vénitiens, ont la vérité de la couleur, Giorgione, grand homme, moissoüé à l'entrée de sa carrière, en eut Tidéal. f yécole de Bologne est, presque dans tous les genres, la perfeetlon de la peinture> « Le Dominiquin est Texpression surtout des affections timides, le colons, le clair-obscur, le dessin. Pour Texpiessiou, après Raphaël et lui, vient le Poussin. « Le Guide, âme française, eut la beauté céleste dans les figures de femmes. Ses ombres peu fortes, sa manière suave, ses draperies légères, ses contours délicats, forment un contraste parfait avec le style de MicheUAnge de Caravage. « Le Guerchius fut un ouvrier doué d'un singulier coup d'œil pour rendre le clair-obscur. Il copiait tout simplement les paysans du bourg de Gerito, où il travaillait à la toise. Ses figures semblent se détacher de la toile, et conviennent au\ gens qui louent, dans la peinture, Villusion. c La galerie Famèse, de Rome, met Annibal Garracheau rang des plus grands peintres. Beaucoup de gens disent : Raphaël, le .Gorrège, Titien et Annibal. A Bologne, on lui préfère Louis Garrache. « L'Albane, homme froid, a bien peint les enfants et les corps de femmes, mais non leur âme; il n'en avait pas, Tenvie Toc* cupa beaucoup. » 6 mai. — Nous sonnies allés trois voitures à Gorreggio, pour visiter la patrie du grand homme. Tout ce que nous avons trouvé de lui, ce sont ses madones avec leurs beaux yeux si tendres, qui courent les rues déguisées en jeunes paysannes* Je me suis aperçu que je passe à Bologne pour souverainement illibéral. La chute du tyran n*a pas valu à Tltalie notre admirable constitution de 1814, chef-d'œuvre de génie et de bonté dont les nations étrangères savent admirer Tauteur, mais le rétablissement de toutes les vieilleries. Voilà pourquoi Tbomme souverainement dissimulé, qui abhorrait tant la liberté qu'il n'a pas su se parer de ses couleurs^ même lorsqu'elle était son seul Digitized by Google

ROME» NAPLES ET FLORENCE. 357 moyen de salut, trouve encore des partisans en Italie, parmi le» amants pasûonnés de cette liberté : les Italiens d'une certaine portée m*onl souvent répété que les plus bas des hommes étaient les gens de lettres ^ Ils parlent de là pour négliger tous les livres et Tétude du mécanisme de la liberté, ils s'imaginent qu'un ange la leur apportera un beau matin. Beaucoup de jeunes gens, Toyant la chambre des pairs d'Angleterre appuyer aveuglément le ministère qui s^esl moqué d^eux à Gênes, révent encore à la république. C'est là une grande dispute avec eux. Le plus sûr chemin du despotisme militaire, c'est la république. Pour avoir une république, il faut conunen-cer par se fïdre lie. Parmi les modernes si corrompus, le rouage le plus nécessaire à la liberté, c'esl un roi : voyez fierne. Si je savais un coin du monde où Ton ne parlât pas plus politique qu'en 1770, j'y volerais, fût-il aussi loin que les jardins d'Armide. Notre partie, toute composée de jeunes femmes et de militaires, a tourné à la politique; c'esi-à-dire qu'au lieu de rire et de profiter de nos b^ux jours» nous avons eu le plaisir de nous indigner. 8 mai. — Veut-on le portrait des belles miladys que nous avons ici, fait de main de maître? c Milady R*** a vingt-six ans, elle n'esl pas vilaine; elle est très-douce et assez polie, et ce n'est pas sa faute de n'être pas plus amusante; c'est faute d'avoir rien vu, car elle a du bon sens, u a nulle prétention et est fort naturelle ; son ton de voix est doux, naïf et même un peu niais. Si elle avait vécu en France, elle serait aimable. Je lui lais conter sa vie; elle est occupée de son mari, de ses enCeoits, sans austérité ni ostentation : si elle ne m'ennuyait pas, elle me plairait assez. » 9 mai. — Admirables portraits de M. Palaggi. Un écuyer du roi d'Italie, banquier millionnaire, s'est fait peindre en écuyer. Le gouverneur l'a mandé et tancé vertement ; à quoi l'autre a répondu qu'il était maître de se faire peindre avec tel habit qu'il voudrait, et que d'ailleurs il ne rougirait jamais du costume rappelé par son portrait. ' Gela n'est pas eiact : ce sont les liouzards de la liberté, ils sont toui les jours au feu ; U faut bien quHls reculent quelquefois. 90. Digitized by Google

508 ŒUVRES DE STENDHAL. 10 mai. — Rien ne peut distraire les Français et surtout les Bolonais, de leur politique enragée, qu'Alfieri. J'ai passé la soirée avec deux personnes qui ont vécu avec lui dans Tivoli ou plutôt, car sa hauteur ne permit jamais d'intimité, qui ont vu très-souvent les dernières années de sa vie. L'un de ces messieurs lui ressemble, et avec beaucoup de grâce, car il était malade ; il nous a donné pendant un quart d'heure une représentation d'Alfieri ; c'est un grand homme maigre, à cheveux rouges ; sa physionomie, ses yeux surtout, sont d'un dictateur de Rome. Il est entré dans le salon, et, à tout ce qu'on a pu lui dire, n'a répondu qu'en sifflant. Tout le monde se récriait sur l'étonnante ressemblance. Quand le comte Neri est rentré, il nous a conté, entre cent traits d'originalité, de hauteur et d'ennui, que le comte Alfieri ayant été présenté à madame d'Albany, à la galie de Florence, remarqua qu'elle s'arrêtait avec plaisir devant un portrait de Charles XII ; elle dit même que l'uniforme singulier de ce prince lui paraissait extrêmement bien. Deux jours après, Alfieri parut dans les rues de Florence exactement coiffé et vêtu comme le monarque suédois » à la grande consternation des paisibles habitants. Le comte Neri, quoique soumis en apparence à toutes les faiblesses des mœurs italiennes, ou, pour parler franchement (car pourquoi diable me gênerais-je ?), quoique le plus esclave des cavaliers serventi, et pour une femme qui le trompe assez souvent, est un philosophe. Probablement il en sait autant que nous sur sa maîtresse ; mais telle qu'elle est, avec tous ses défauts, c'est encore pour lui la femme la plus aimable de la terre, et rien ne pourrait remplacer le bonheur de passer avec elle huit heures de toutes ses journées ; d'ailleurs, le mari est le meilleur garçon d'une ville qui est pleine de gens de ce caractère. Je comprends fort bien le bonheur du comte Neri, et, malgré la vanité française, j'échangerais volontiers mon sort contre le sien : sa maîtresse est une des plus jolies femmes d'Italie, et si capricieuse, avec des fantaisies si étranges et si gaies, qu'il faudrait être bien sot pour trouver l'ennui auprès d'elle. Le comte Neri m'a pris en particulier, au fond du Jardin, pour Digitized by Google

ROMÈ, NAPLÈS ÈT FLORÈNGÈ. 359 que je lui fisse le récit de la campagne de Moscou, la carie sous les yeux. J'ai pris avec moi deux officiers qui avaient été là-bas. Je lui ai dit qu'il n'y avait rien de si simple, et que ce n'était qu'à Paris que j'avais commencé à me figurer que je venais d'échapper à un grand péril. Tant que nous sommes morts de faim jusqu'à la Bérésina^ il ne faisait pas trop froid : dès qu'il a gelé à pierre fendre, nous avons trouvé de quoi vivre dans les villages polonais. Du reste, si le prince Berthier avait eu le moindre esprit d'ordre, si Buonaparte avait eu le courage de faire fusiller deux soldats chaque jour, il n'aurait pas perdu 6,000 hommes dans toute la retraite. Je parle deux heures. Pour me récompenser de cet acte de complaisance, qui me rappelait des souvenirs si pénibles, le comte me dit : « Vous paraissez curieux de l'effet produit par les tragédies d'Alfieri sur les cœurs italiens; demain je vous apporterai un petit compendio (abrégé) que je n'ai jamais montré à personne, même à la Gina. » 11 mai. — Traduction du cahier du comte : € Alfieri haïssait les rois dans sa jeunesse; parce qu'il n'était pas né roi. Lorsqu'il se mit à lire et à s'instruire, il resta fidèle à sa haine, et se fit illusion sur son origine. « Il se croyait républicain, et dans le fait ne désira jamais qu'une république sur le modèle de celle de Rome, où il y aurait des patriciens aussi bien que des plébéiens, et où un homme de talent pouvait toujours espérer de devenir dictateur. Il ne pouvait souffrir les rois, parce que c'étaient les seuls êtres auxquels il fût né inférieur ; mais il avait la plus haute vénération pour la noblesse, d'abord parce qu'il était noble; et que le pouvoir absolu sur les inférieurs, qui appartient à cet ordre en Piémont, lui était fort agréable ; quand il fut devenu philosophe, il ajouta : parce que ce pouvoir pouvait être exercé par une grande âme, d'une manière utile à ses inférieurs. « Après avoir été réveillé du sombre ennui de sa jeunesse par la lecture de Plutarque, après avoir parlé avec les transports de la haine la plus féroce du gouvernement modéré des princes de la maison de Savoie, après avoir imprimé qu'il n'était pas digne d'un homme libre de se marier et de s'exposer à avoir des en* Uiyitized by Google

360 CEUVRES DE STENDHAL fuite tous le joug de tels tyrans; iprè8 tvdr dit de cent maoièm qu'il réiMDdaii des larmes de rage d*élre né an miliea d*an peuple a?ili ; après avoir donné son bien à sa famiHe pour ne pas vivre au milieu lie ses esclaves; en un mot, après avoir écrit le livre forcené de la lyrannide, le hasard Tamène sur le champ de l>ataille, où on peuple rempli de nobles sentimente (1789) ei enlboo^sle de tontes les vertus eberche à conquérir sa liberté. On s^attend quull va partager llvresse de toutes les âmes généreuses; rien moins que cela : dans ce moment décisif pour son caractère, u étant plus offensé par la nugeslé du trône» le noble l'emporte, et Alûeri n'est qu'un ul" ira. Son m^ris, ou plutôt sa baine masquée en mépris» pour la nation béroïque qui vient de dévoiler son eœur, ne trouve pas de termes assez forts. De ce moment il hait encore plus la France et les Français que les rois. Quand même ce pays fût parvenu à se donner la liberté» il eût encore écrit le Misogallo. c L'ennui» joint à la baine pour les beureux» est le grand trait de la vie d*Alfieri, et sur le trône il eût été Néron. A la férocité près, mademoiselle Edge>vorlh a fait sou portrait d'avance dans sou comte de Glmthorn, Au reste, cet homme singulier fut si impérieusement subjugué par ses penchanls, que sa vie entière peut être abrégée en deux mote : il fut la victime d'une passion pour les cbevaux, d'une passion pour la gloire littéraire, et d*une haine furieuse des rois, qu'il appelait amour de la liberté. 11 porta tout cela à un degré d'énergie qui ne s'est peut-être jamais rencontré dans un cœur d'homme depuis les fureurs du moyen âge* c Sur les Mémoires éTAlfieri je dirai : Les bulletins de Buona* parte sont intéressants, parce qu'il sortait un peu du ton de dignité. » Les anecdotes des dernières années qu'Alfieri a passées à Florence offranl souvent le nom d*une dame de la plus baute naissance qui avait bien voulu loi accorder sa main, il serait peu délicat de les publier. Il y a d'excellents portraits d'AUieri, par M. Fabre, jeune peintre français qui habitait la même maison. « La simplicité de l'intrigue, le petit nombre des personnages, la marche directe de Tactioui Tuniformité et la gravité travaillée Uiyiiiized by Google

ROME» KAPLBS ET FLORENCE. 361 de la composition, font des tragédies d'Alfieri ce que les modernes ont produit de plus semblable à l'antique. Elles sont moins déclamatoires que les tragédies françaises, elles ont moins de brillant et de variété, mais, en revanche, une teinte plus profonde de dignité et de naturel. Comme Alfieri n'a pas adopté les odes sublimes du théâtre grec, que nous appelons chœurs, au total ses tragédies sont moins poétiques. Toutefois on sent dans tous les détails le travail d'une main savante. On peut même dire que le désir ardent qu'a l'auteur de se garantir des personnages de pure ostentation, et sa haine extrême pour les tirades à prétention, qui lui semblaient avilir un dialogue convenablement soutenu par un intérêt profond ou rempli des accents d'une passion brûlante, ont souvent entraîné dans une diction trop sentencieuse. A tout moment on trouve des morceaux écrits d'une manière pesante et qui sent l'effort. Il s'est rappelé trop constamment que le premier devoir d'un écrivain dramatique est de tenir ses personnages dans la direction de l'action et des intérêts qui les occupent. Aveuglé par sa haine pour un peuple voisin, chez lequel on voit les personnages abandonner leurs intérêts les plus pressants pour faire des descriptions morales ou poétiques des émotions qui les agitent, il oublie quelquefois que certaines passions sont déclamatoires dans la nature comme au théâtre, l'amour, par exemple ; qu'elles ne doivent pas s'exhaler toujours en des phrases concises et scrupuleusement exactes, mais s'échapper quelquefois à des manières de parler qui semblent hyperboliques et même fausses aux yeux du profond philosophe. « La principale beauté, comme le grand début du dialogue d'Alfieri, c'est que chaque mot est employé en conscience à pousser en avant l'action de la pièce par un argument suivi, une narration nécessaire, ou l'expression exacte et géométrique d'une émotion naturelle. Ici, point de digressions, point de conversations épisodiques, et jamais de maximes, si ce n'est d'une admirable brièveté. Ces qualités, poussées à l'extrême, donnent un certain air de solidité à toute la structure de la tragédie qui fatigue le lecteur ordinaire ; le lecteur homme d'esprit prévoit trop ce qu'on va dire. Rien d'éclatant, rien d'entraînant : dès

362 ŒUVRES DE STENDHAL. qu'on a lu trois ou quatre de ces tragédies, les autres ne surprennent plus. C'est un livre comme Molière, qu'on prend par devoir et qu'on lit sans peine. « J'ai fait les remarques précédentes » en ma qualité de littérateur instruit; quant à ma sensation particulière » je pense que les personnes à qui il a été donné de comprendre Shakespeare ne seront jamais touchées jusqu'à un certain point par les compositions d'aucun autre écrivain dramatique. Shakespeare ne ressemble pas plus à Alfieri qu'à tout autre poète. Alfieri, Corneille et tous les autres considèrent même tragédie comme un poème. Shakespeare y a vu une représentation du caractère et des passions des hommes, qui doit toucher les spectateurs » en vertu de la sympathie » et non pas une vaine admiration pour les talents du poète. Chez les autres tragiques » le style et la couleur générale du dialogue, la distribution et l'économie des diverses parties de la pièce sont les principaux objets : pour Shakespeare, c'est la vérité et la force de imitation. Les poètes classiques sont satisfaits s'il y a dans leur ouvrage assez d'action et de peintures de caractères pour empêcher la composition de tomber dans la langueur, et pour amener » d'une manière à peu près convenable » les dialogues élégants dont elle se compose. Shakespeare était satisfait si sa fable se trouvait assez bien ménagée pour ne pas choquer trop fortement cette disposition à illusion que le spectateur apporte au théâtre. Il croyait avoir assez fait pour son style quand il avait évité tout ce qui pouvait être ridicule. Dans le monde » quand nous parlons à nos rivaux ou à nos amis » sommes-nous affectés par ce qu'ils nous disent ou par le plus ou moins d'élégance de leur tenue ? « Alfieri ne vit point les choses de si haut. Il ne vit point d'un côté les actions des hommes, et de l'autre les diverses manières de les peindre qui ont fait les diverses écoles dramatiques. Il partit du genre français, le seul qu'il connût. Il prit ses souvenirs pour le résultat de ses observations. Avec un peu plus d'esprit il se fût rendu la justice qu'il n'avait jamais fait d'observations. L'école qu'il a suivie admet beaucoup moins de ces choses prises dans la nature qui me charment chez le poète anglais. Dans ce genre étroit » Alfieri est excellent. Ses fables sont admirablement

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 365 imaginées et développées
a?ee tout le génie possible : tons ses caractères eipriment des seotiments
naturels, avec une grande beauté et souvent une grande énergie
d*expression. Pour moi, c'est une faute que la fable soit trop simple et les
incidents trop rares; c'est une faute que tous les caractères expriment leurs
sentiments avec une égale force et une égale élégance ; que tous dirigent
leurs intérêts et leurs prétentions opposées avec une politique également
profonde. Mon âme ne peut perdre de vue qu'un auteur ingénui(Mi\ a versifié
ces dialogues si parfaits et ces tirades si dignes de Tacite. Je ue puis jamais,
même pour un moment, avoir Tillusion que j'entends de véritables
personnages discutant entre eux ce qu'ils croient être leurs intérêts les plus
cbers. Il peut y avoir plus d'éloquence et de dignité dans le système
cAlfieri ; il y a tous les charmes de rillusion dans celui de Shakspeare. J'ai
passe bien des nuits à lire Shakspeare ; je ne lis Alfieri la nuit que quand je
suis en colère contre les tyrans. « Je ne conçois pas comment les poètes de
Paris n'ont pas suivi Texcmple de M. Lemercier. En affaiblissant une
tragédie d' Alfieri, il reste encore une tragédie française de la première
force. Sa Mérape^ par exemple, est bien supérieure à celle de Voltaire ^ €
Pour le style, on sent toujours qu'il a coûté beaucoup d'efforts à un homme
d'un grand génie. Toujours par Tusage de tournures aussi concises que
magnifiques, l'auteur travaille à donner à son vers une sorte de force factice
et d'énergie. Pour enfermer beaucoup de sens en peu de mots, il accumule
les interrogations, les antithèses, les maximes courtes et exprimées dans un
ordre inverse, singulier dans la langue* « Sous tous ces rapports, aussi bien
par la gravité correcte des sentiments que par la parfaite j^opricté et la sage
mo» dération de toutes les peintures des passions , ses tragédies sont
exactement le contraire de ce qu'on pouvait se promettre do caractère
enflammé et indépendant qui distingua leur auteur. D*après ce que je lui ai
vu faire pendant sa vie, et ce qu'il nous * Voir plo8 loin la liste des tragédies
d*Alfieri« Digitized by Google

rm ŒUVRES DE STE. NDiiAL. aTOue dans 868 conscieocieases
 coiife88ion8, on devait s'allen* dre à voir dans ses tragédies une grande
 véhémence dans les actions ; et dans le dialogue une éloquence aussi
 irrégulière que sublime; des seutiments extravagants, mais ravissanis par
 lenr àiergie el leur noumulé; des passions allant jusqu'à la fraiésie, el une
 poésie enflammée, approebant de Temphase brillante de TOrient. « Au lieu
 de celle nouveauté entraînant, — et ce que le dixneuvième siècle demande
 surtout aux arts, ce sont des sensations nouvelles, — * nous avons une
 représentation exacte et concise des catastrophes célèbres de Fhistoire, des
 discours énergiques, des passions, non pas éclatantes , mais profondes, et un
 style si sévèrement correct et si scrupuleusement correspondant à ridée, que
 le lecteur le plus attentif ne peut pas ne pas s'apercevoir de Timmense
 travail qu'il a coûté. Fidèle à son caractère de patricien, Âlfieri sMmagina
 être plus respecté en prenant ce parti. Il eût peut-être été plus grand, et
 certainement plus original, en étant lui-même. Mais quel homme que celui
 qui a pu se tromper dans un tel choix, et se placer encore à la tête de tous les
 poètes classiques ! » IMOLÀ. iS mai. — Je voyage en sediola au clair de
 lune. Taime Taspect des Apennins éclairés par l'astre des nuits. Une sediola,
 comme le nom l'indique , est une petite chaise fixée au milieu de deux ircs-
 haulcs roues. On guide soi-même un cheval qui va toujours le grand trot et
 fait trois lieues à Theure. 11 faut un chemin superbe, et tel que celui
 d'Aronaà Ancône; autrement Ton verse. Hier, j'ai versé trois fois; mais
 c'était ma faute, et non celle de la route. Mon cheval faisait près de quatre
 lieues à rheure. L'attention étant forcément fixée sur le paysage, on ne peut
 plus oublier les pays qu'on a parcourus en sediola. Mou cheval vient de
 Padoue* kju,^ jd by Google

PEBBABE* 17 mai. — 11 a fallu m'arracher à Bologne» après y avoir passé quinze jours de plus que Je ne complais. Paccini est un excellent bouffe, plein de verve. Chaque soir il chanoje quelque chose à son rôle, et Bologne, pour l'osi^rit, est la ville la plus remarquable de l'Italie. Les grandes pensées viennent du cœur. Me voici à Ferrare, qui fui une grande ville, tant qu'elle sut garder sa nationalité ; depuis qu'elle est au pape, le légat pourrail nourrir un demi-régiment de cavalerie avec Therbe qui crotl dans les mes. Les gens riches vendent leurs terres et vont s*élablir è Milan. On peut acheter Ici douze mille livres de rente pour cent mille francs. 11 est vnii que, lorsqu'un homme va un peu trop souvent dans une maison où se trouve une jolie femme, le légat le fait appeler pour lui rappeler le neuvième commandement de Dieu. Un laquais est-il mécontent de ses maîtres, il va un vendredi porter un os de poulet au légal, qui aussitôt mande Tiniqué^ D'ailleurs il n*y a point de spectacles. Je me liâte de quiler cette ville aimable. J'avais presque oublié le tombeau de l'Arioste ; j'y vais en sédiolè. Est-ce bien ici que ce grand homme récitait Tbisloire de Joconde à la cour du souverain ? CESÈNE. 20 mai — J'éprouve une sensation de bonheur de mon voyage en Italie, que je n'ai trouvée nulle pari, même daus les jours les plus heureux de mon ambition. Je me surprends cinq ou six fois la journée avec des idées vagues de donner ma démission et de me ûxer en ce pays. Les premier^ mois, J'étais un peu étonné par tout ce que je voyais de nouveau ; maintenant mon âme est plus calme. Je vois neltement Tensemble des mœurs italiennes ; elles me semblent bien plus favorables au bonheur que les nôtres. Je crois que ce qui me touche, c'est la bonho* uiie générale et le naturel. ' Uistoriquè. 21

360 ŒUVRES DE BLINDART. Voici un petit détail intéressant que j'ai oublié d'écrire à Bologne. La femme la plus capricieuse et la plus belle de la ville est souvent à la Montagnola, la promenade à la mode, avec une petite robe anglaise de dix-huit francs. Elle en a vingt dans ses armoires du plus grand prix. Tous les mois elle en fait faire deux ou trois qu'elle ne porte jamais. // Les si c'est une affaire de s'habiller ! Le fait le plus célèbre de Bologne, M. me disait : « Ma foi moi, je mets ma cravate le matin, et ne m'embarrasse plus. Tant pis pour qui me trouve mal. » 21 mai. — Coraniti; chaque quartier de Naples a une langue, ici, chacune de ces petites villes voisines, Ravenne, Imola, Faenza; Forlù Rimini, a des mœurs différentes. Les uns sont prompts» emportés» vindicatifs, libertins; les autres» itangés» tranquilles, allemands. Je n'ai pas trouvé les conversations montées sur le ton important de nos provinciaux gémissant sur les scandales de Vamoor et sur la difficulté de trouver des domestiques fidèles : chacun n'y parle pas toujours ^ de ses intérêts d'argent; l'amour et la musique viennent jeter quelque variété dans ces monotones idées de la province. Au reste, comme chez nous, les bourgeois font la police les uns sur les autres. Par ce triste moyen» peut-être y a-t-il un peu plus de mœurs que dans les grandes villes. — Il y a beaucoup de caractère, les lois n'étant autrefois» sous le gouvernement des prêtres, qu'une mauvaise plaisanterie à l'usage des sots. Les gens d'ici se font justice eux-mêmes. Par là ils sont un peu moins insipides que nos bourgeois de petite ville, et la force physique est un avantage très-pris chez les jeunes gens. RâPUfiliQUB DE SAHIT-liAMN. 33 mai. « Ooëthe, voyageant en Italie, trouva dans ces montagnes un officier des troupes du pape, homme tout uni, qui lui dit dans la conversation : « Nous savons de bonne part que votre Frédéric le Grand» que tout le monde parmi vous cou-

HOME, NATLES ET L'LOUENCE. ô«7 dère comme un
hérétique, est, dans le fond, un excellent catholique ; mais il a obtenu de
notre saint père le pape une dispense pour tenir sa religion secrète. Il n'a
jamais dans aucune de vos églises hérétiques. Il a une chapelle
souterraine où il entend la messe chaque jour, le cœur brisé de douleur de ne
pouvoir confesser notre sainte religion. S'il ne suivait que son zèle, les
Prussiens sont une race d'hérétiques si furieux qu'ils le massacreraient sur
l'heure*. » Cette liasse du clergé italien existe encore; je viens d'en avoir la
preuve à Saint-Marin par trois ou quatre anecdotes que je ne dirai pas. •
PESARO. 24 mai. — Ici les gens ne passent pas leur vie à juger leur
bonheur. Mi piace, ou non mi piace, est la grande manière de décider de
tous. La vraie patrie est celle où l'on rencontre le plus de gens qui vous
ressemblent. Je crains bien de trouver toujours en France un fond de froid
dans toutes les sociétés. J'éprouve un charme, dans ce pays-ci, dont je ne
puis me rendre compte ; c'est comme de Tarn; et cependant je ne suis
amoureux de personne. L'ombre des beaux arbres, la beauté du ciel pendant
les nuits, l'aspect de la mer, tout a pour moi une importance, une force d'
impression (qui me rappelle une sensation tout à fait oubliée, ce que je
sentais à seize ans, à ma première campagne ; je vois que je ne puis rendre
ma pensée, toutes les circonstances que j'emploie pour la peindre sont
faibles. Toute la nature est ici plus loquante pour moi; elle me semble
neuve ; je ne vois plus rien de plat et d'insipide. Souvent, à deux heures du
matin, en me retirant chez moi, à Bologne, par ces grands portiques, l'âme
obsédée de ces beaux yeux que je venais de voir, passant devant ces palais
dont, par ses grandes ombres, la lune dessinait les masses, il m'arrivait de
m'arrêter, oppressé de bonheur, pour me dire : Que c'est beau ! En
contemplant ces collines chargées d'arbres qui s'avancent jusque * Au
Mén, 1816» tome IV. Digitized by

sur la ville, éclairées par cette lumière silencieuse au milieu de ce ciel clincelail, tressailais, les larmes me venaient aux yeux. Il m'arrive de me dire à propos de rieu : Mou Dieu i que j'ai bieu fait de veoir eo Italie ! URBIN. "21) mal. — SiuguUère vivacité des habitants de celle petite vide de montagne ; grands monuments dont elle est remplie. Elle eut un prince, le duc Guidobaldo, le rival des Mèdiels. Le bon ton consiste assez, en France, à rappeler sans cesse, d'une manière naturelle en apparence, que Ton ne ilai^iie prendre intérêt à rien. Les pauvres Italiens sont bien loin de songer au\ jouissances de vanité ; au milieu de l'absence de toute loi et de toute justice (on parle de ce qui existait autrefois). Ils cherchent celles de la sûrelé. Est-ce leur faute s'ils sont féroces? Si, sous des gouvernements souvent cruels, parce qu'ils ont toujours peur, et si faibles qu'ils n'ont de force que par Tastuce, ils n'étaient pas féroces, Ils seraient détruits, si ce n'est par le pacha. du moins par le 80us«pacha ou par le cadi. Comme chez le malheureux fellah de la basse Egypte, la méfiance retient à chaque instant la sym|>athie la plus vive et la plus enflammée. De là vient qu'à la vue de la douleur et de Tinjustice, s'ils sortent de leur apparente froideur, c'est par des actions d'une chaleur forcenée ^ AUCUNE. 20 mal. — Tout ce pays, qui a entrevu la civilisation sous le régime français, est bien en arrière de la Lombardie. Ils disent qu'il n'y a rien de pis que le gouvernement des prêtres. Les propriétaires de Bologne et de Ferrare donneraient vingt millions d'avoir pour gouverneur le comte de Saurau. M. G*** ' Les iihisqu'oii u'-l forcé de rappok i , jianrt'lre puuittro lidèlt'.ii'cxisleiil plus ^eui!^ doute, luais leurs coiii^cquiciui» subsistent encore d^uis les cœur:»)•)ut un >iècle.

Digitized by Google

ROME, NAPLES ET PLORENCI". 360 était le meilleur homme du monde, et il n'est pas d'homme avilissant qui, sous son gouvernement, ne se soit développée avec succès. Le temps des tyrans odieux est passé; il n'y a plus que des imbéciles qui laissent faire le mal par qui a intérêt de le faire. Le vir de ferocité augmente rapidement depuis Ravenne. Au milieu de ces changements de gouvernements et de gouverneurs, on voit redoubler la défiance, cette base innée du caractère italien, et ils ont raison; ici Ton ne saurait trop soupçonner. Cette circonstance favorise la musique. Un Italien ne peut chercher ni plaisir ni distraction dans la conversation; un mot indifférent aujourd'hui peut le perdre dans dix ans. Voici une lumière qui éclaire les profondeurs du sujet. 27 mai. — Je rencontre, à Saint-Cyriaque, la cathédrale et l'ancien temple de Vénus, dont j'admire la belle vue sur la mer, un général russe, un ancien ami d'Erfurt, qui vient de Paris. Quand un ministre, en France, a fait les visites et dit toutes les paroles gracieuses auxquelles les convenances Tobligent, le pauvre homme n'en peut plus. Il signe machinalement quatre cents dépêches; pour discuter leur contenu, pour même en prendre une idée, fût-ce un ange, cela lui est impossible. Un trait du physique des Français, qui a beaucoup choqué mon Russe, c'est le défrayant maigreur de la plupart des danseuses de l'Opéra. En effet, je m'aperçois, en y réfléchissant, que beaucoup de nos femmes à la mode sont extrêmement sveltes; elles ont fait passer cette circonstance dans l'idée de beauté. Le maigreur est, en France, nécessaire à l'air élégant. En Italie, Fou pense avec raison que la première condition de la beauté est l'air de la santé, sans laquelle il n'est point de volupé. Mon Moscovite trouve que la beauté est la chose la plus rare parmi les dames françaises; il assure que les plus belles figures qu'il ait vues à Paris sont anglaises. Si Ton prend la peine de compter, au bois de Boulogne, cent femmes françaises, quatre-vingts sont agréables, et une seule est belle. Parmi cent femmes anglaises, trente sont grotesques, quarante décidément laides, vingt assez bien, quoique maussades, et dix des divinités sur la terre, par la fraîcheur et l'air de santé.

57U cence de leur beailé. Sur cent îlaliennes, trente sont des caricatures avec du rouge et de la poudre à poudrer sur le visage cl &ur la gorge; cinquante sont belles, mais sans autre attrait qoe Tair volupUieux; les vingt autres sont de la beauté antique la plus ravissante, et remportent, à notre avis, même sur les plus belles Anglaises. La beauté anglaise paraît mesquine, sans âme, sans vie, auprès des ^eu\ divins que le ciel a donnés à l'Italie. La forme des os de la télé est laide à Paris : cela se rapproche du singe, et c'est ce qui empêche les femmes de résister aux premières atteintes de Tâge. Les trois plus belles femmes de Rome ont certaineiiiieut plus de quarante-cinq ans. Paris est plus au nord, et cependant jamais un tel miracle n'y a été observé. J'objecte à mon géuéral russe que Paris el la Champagne sont les pays de France où la charpente de la tête est la moins belle. Les femmes du pays de Gaux et les Arlésiennes se rapprochent plus des belles formes de l'Italie ; ici, toujours quelque trait grandiose, même dans les têtes les plus décidément laides* On peut en prendre une idée par les têtes de vieilles femmes de Léonard de Vinci et de Raphaël. Mais la France reste toujours le pays où il y a le plus de femmes passables. Elles séduisent par les plaisirs délicats que promet leur manière de porter leurs vêtements, et ces plaisirs peuvent être appréciés par Tâme la plus dénuée de passions. Les âmes arides ont peur de la beauté italienne. Quant à la beauté des honunes, après les Italiens, nous donnons Favantage aux jeunes Anglais, quand ils peuvent éviter l'air lourd. Un jeune paysan italioi» qui est laid, est effrayant ; le paysan français est niais» Tanglais grossier. LORETTE. 50 mai. ^ Avant-^ier, conune je levais à la boussole un croquis de la bataille de Tolentino, je remarquai une figure militaire, aussi à -cheval, qui suivait mes mouvements. Nous nous trouvâmes le soir à Tauberge de Macerula, et l'ennui, ce oiyiii^cG by Google

ROME, NAPLES ET FLORBN Gc;. 571 grand mobile des gens d'esprit, fit que le colonel Forsyt m'adressa la parole. Voyant un homme âgé, je lui offris une copie de mon plan ; il accepta. Je montai dans ma chambre pour la lui (aire. Accoutumé à ce travail daos les étals-majorSy j'eus bienlM dépêché ma petite carte. Sensible à cette marque d'attention» mon colonel, qui m'avait suivi dans ma chambre, voulut être aimable pour moi, et parla presque autant qu'un Français. Il devait partir ce malin pourNaples, par les Abruzzes, et moi pour Ferrare. Nous nous promenons le long du golfe Adriatique, sur ces collines singulières, couvertes de verdure, et desquelles, par un accident des plus bizarres que j'aie vus, on plonge tout à coup sur la mer. Tantôt, pendant deux ou trois milles» le chemin suit la crête d'une montagne; à droite et à gauche, on a une descente rapide en liaice du golfe ; tantôt il plonge dans une vallée profonde, et Ton se croirait à cent lieues de la mer ; car ses rivages n'ont rien ici de cet aspect désolé qu'ils préseuleot dans le Nord. Sûrs de nous quitter demain, probablement pour toujours, nous nous bâtons, mon colonel et moi, de nous dire en peu de roots tout ce que nous avons de plus intéressant. Je lui parlais de l'ancien Paris, et de la société française avant la Révolution ; il me dit : « Vous la jugez avec humeur. Il faut convenir que réchantillon que vous en avez a un peu perdu de ses grâces. Pour moi, je suis venu sept fois enFraire avanl la Révolution, et, pour la J)remière de toutes, en 1775, à vingt ans; ma famille était liée avec Horace Walpole, et j'eus une lettre de lui pour madame du Deffanl. J'allai chez madame la duchesse de Ghoiseul; j'y voyais Tabbé Barthélémy, le président Hénault, Pont*de-Veyle; je fus présenté k d'Alembert, ce modèle des sages ; à madame de Flamarens, ce modèle des grâces ; et, après avoir combattu à Waterloo, j'ai quitté le service, et suis vcim passer quinze mois à Paris, en 1815. Jamais Phistoire d'aucun peuple ne présentera de contraste aussi amusant : jamais des pères ne se virent remplacés par des enfants si différents d'euxmêmes. • Trouvant le colonel parfaitement impartial, et même, chose rare parmi les gens de son âge, voyant qu'il préférait presque la France actuelle, je Fai engagé à me peindre cette société

Zn (KUVBBS DE STENDHAL. si aimaUe H Mmmm si
 kppossilile à retrouver. Aîpsi, jouisstttt de U douce brise do printemps, alltnt
 au pas de nos dievaux sur le bord de TAdriaUque, el nous iuierrumpaot île
 lenips à autre pour admirer ses a>pec-is singuliers, nous avoQS passé sis
 heures à cheval et dans les salons de Paris en 1775. < Indépendamment de b
 plus grande gaieté que vous tenet do ciel, vous autres Français, il me semble
 que votre société se distinguait de la nôtre, en Auglcierre, par trois
 eircou>tauces : rexclusioii «le toutes les personnes d'une naissance
 inférieure ; l'élégance de Téducaiïou des femmes el la culture de leur esprit;
 l'absence d'occupations et d*antipathies politiques. fl Far reflet de la
 première de ces circonstances, la société de • Paris, dans nia jeunesse,
 offrait infiniment plus d'élégance, d'aisance el de naturel, qu'il n'y en a
 jamais eu eu Angleterre. L'exclusion générale des bourgeois éloignait sans
 doute tout ce qui est ^-ulgaire dans la vie ; mais elle avait un bien autre
 avan* tage : elle rendait impossibles ces sentiments de jalousie mu^ luelle
 et de mépris, cet étal de guerre perpétuel entre l'orgueil de la naissaufc et les
 richesses accumulées par le travail, dont aujourd'hui l'on ue peut prévenir
 les effets que par un système général de réserve et de silence. « Là, tout est
 noble, tous sont égaux. « Il ne saurait y avoir de prétentions : chacun est à
 sa place partout, et les mêmes manières étant familières, dès l'enfance, à
 chaque membre de la société, les manières cessent d'être uu objet
 d'attention. Personne ne craint le ridicule de ïair com^ mm, et Fabsence de
 ce déCiut n'inspire de vanité à personne. Les petites particularités qui
 distinguent les individus ne sont pas attribuées à l'ignorance du bel usage,
 au manque d'esprit, mais au caprice, au tempérament. On ne songe pas
 toujours, avant de remuer, à la loi qui règle chaque mouvement ^ La terrible
 peine du ridicule n*étant pas encourue à chaque moment, il n*y a nulle
 roldeur dans le monde, chacun se livre à sa disposition. C'est ainsi que la
 plus haute société du peuple le * Voir la Joum§9 «9 faihûmabU dans
 YAngleUm tt In ÀngîaU de M. Dickinaon, tome II. Diyiiiized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. . 573 plus poli de ruïivers se rapprochail infiaimeul de la liberlé de la sociélé des paysaos et par les mêmes causes. « Ed Angleterre, nous n'avons jamais eu cet arrangemeul. Les grandes richesses de la classe mercantile, et le droit qu*a chacun d'aspirer à toutes les places, out toujours prévenu toute séparation entre les gens de haute naissance, et les bourgeois même dans la sociélé la plus intime. Des millions» ou de grands talents» suffisant pour élever un homme aux premières places» il faut bien que ces avantages lui servent aussi de passe-port pour arriver à la haute société. Par là, elle se trouve mélangée de caractères si discordants, et quelquefois si bizarres, que Taisance et souvent même la tranquillité y deviemient difficiles à maintenir. L'orgueil de la bourse, Torgueil de la naissance et l'orgueil des manières s'y provoquent à tous moments. C'est ainsi que des vanités qui ne se faisaient pas apercevoir, tant qu'elles étaient universelles, devienient bientôt visibles, et remplissent tout le champ du tableau» dès qu'elles rencontrent des vanités contraires. A Londres» la sociélé» dès qu'elle n'est pas formée en club par des associations discutées d'avance et décidées par un scrutin, se trouve divisée, au bout d'une heure, par toutes les petites jalousies, et ne peut durer qif autant qu'elle se constitue en uu état perpétuel de contrainte, d'insipidité et de reserve. Des gens qui se rencontrent par hasard» et qui arrivent de toutes les eitréinités de la vie, craignent d'être mal interprétés et désespèrent de se faire comprendre. La conversation est abandonnée à quelques bavards de profession ; lout le reste se tait et méprise son voisin. Telle était aussi votre sociélé sous Bttonaparte. De là l'usage forcé.de nos rout où nous rassemblons sept à huit cents personnes; il faut là le même usage du monde que dans un café. « Quant au second de vos avantages, la plus grande culture de Tesprii des femmes» vous lui devez encore plus. Depuis la civilisation de l'Europe par le commme et la chevalerie» au sortir du moy^ âge» les dames françaises se sont toujours trouvées beaucoup plus près du niveau intellectuel avec les hommes, que celles d'aucun autre pays. Depuis plus de deux siècles, elles sont les arbitres du goût eu lillérature et les agents de ces in* 21. Digitizea by

374 ŒUVRES DE STENUHAL. trignes légères qui» chez vous, dislribuaient toutes les places, depuis celles de M. le duc de Gboiseul et de madame Dubarry jusqu'à répauleue du moindre mousquetaire. Les femmes, à Paris, étaieot en état de parler de tout ce dont les hommes pouvaient désirer de parler. C'est ainsi que votre conversation prit une couleur à la fois moins frivole et moins uniforme que la nôtre. a Mais la grande source de la ditfférence entre la haute société de France et celle d'Angleterre, c'est que chez vous les hommes n'ont pas autre chose à faire que de paraître avec avantage dans le monde. Tout ce qui, en Angleterre, se fait remarquer par le rang ou par les talents, est constamment accaparé par les affaires politiques. Ainsi, pas de loisir pour la société; ou, si les hommes marquants y paraissent, c'est pour y chercher un délassement et non des succès. D'ailleurs ils ont acquis des habitudes de penser et de parler beaucoup plus propres aux débats de la chambre des communes, ou à raisonner sur les aiïaires, dans quelque comité, qu'à faire passer une heure agréable dans un salon. Parmi nous, les gens de la plus haute naissance ont aussi à remplir les plus hauts devoirs. S'ils veulent de Timportance, c'est-à-dire de la comidératitotif il faut, quels que soient leurs titres, qu'ils consacrent leurs jours et leurs nuits à Tétude et à la pratique des affaires ; des mots gracieux ne leur suftiraient pas : il faut qu'ils apprennent l'art de conduire les hommes, il faut qu'ils acquièrent de l'iufluence sur ceux avec qui et par qui ils doivent agir. Sous peine de mépris, il faut qu'Us se distinguent dans ces discussions hardies, et souvent dangereuses, par lesquelles le gouvernement d'une nation libre est perpétuellement embarrassé et maintenu vivant. En France, au contraire, lorsque j'y arrivai en 1775, sortant de la maison de mon père, qui ne rentrait jamais du parlement qu'à trois heures du matiu, que je voyais occupé toute la matinée à corriger les épreuves de ses discours pour les journaux, et qui, après nous avoir embrassés à la bête et d'un aûr distrait, courait, à six heures, à un dîner politique *, eu France, dis-je, je trouvai les honunes de la plus haute naissance jouissant du plus beau loisir. Us voyaient les ministres, mais c'était pour leur adresser des choses ahnables

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 575 et en recevoir des respects. Du reste» aussi étrangers aux affii* res de France qu'à celles du Japon, la plupart occupaient leur loisir par les a^iéments d'une société très-polie. Si, vers cinquante ans, dégoi'iU'S de la galanterie, quelques idées d'ambition leur passaient par la tête, le seul eheminqui se présentât à eux, c'était la faveur des favoris et des maîtresses, personnages dont on gagne plus la bienveillance par les charmes d'une conversation légère et par des assiduités de tous les moments » que par aucun service rendu à TÉtat. L'homme qui se (ttt avisé de mériter les places pour les obtenir, se fût couvert d'un ridicule affreux, et, j'irai même plus loin, eût paru odieux*. « Je vis d'abord que vos salons étaient mieux remplis que les nôtres, parce que vous n'aviez pas de chambre des communes à remplir. Je ne fus pas jaloux de vos soirées infiniment plus brillantes que celles de Londres, de vos petits soupers pidns de feu et de délicatesse; je vis qu'il n'y avait pas d'autres débouchés pour les talents et l'esprit. Cela ne me fit pas d'autre peine que de me montrer un petit inconvénient de notre adorable liberté. La conversation, chez nous, est abandonnée à des jeunes gens qui sortent du collège, ou à des ci-devant jeunes hommes, mais DOUy comme vous le dites toujours messieurs les Français, que nous manquions d'hommes de talent et de goût^. Nous n'avons qu'à fermer les chambres, et nous aurons, au bout de vingt ans, une société comme la vôtre. Pour moi, il me semble qu'on ne devrait pas tant se vanter d'avoir de si Jolis jardins anglais, lorsqu'on leur sacrifie toutes les terres labourables. a Lorsque je vins en France, les Français trouvaient, dans l'agréable constitution de leur société, une compensation qui me semblait alors fort grande pour le manque d'un gouveruemeul libre*. J'eus la même sensation à Venise; mais il fallait que cela durât toujours. On citait alors, à Paris, le joli mot de Louis XV : Cela durera plus que mot. Il a eu raison tout juste. * Le comte de Broglie. * Correspondance du duc de Nivernois en 1763. ' Sous Louis XVI, en 1781, le eontrôleur général des linanccs Joly de Fleury définit le peuple français : un peuple eerf, corvéable et tcUlable à merci et mieéricorde. Digitized by Google

57t> IËUYHËS STENDHAL. . « Chei wm, il ne faut pas s^alleadre qu'uu gros marchand de bière, ou qu'un maire de Londres, qui vient d'acheter son rotenhorouyh (bourg-pourri), et qui n'est enlré que d'hier dans la chambre basse, donne sa voix et son influence à aucune brigade de lords ou de ministres, si ceux-ci ne consentent à le recevoir, loi et toute sa fîAinille bourgeoise, dans leur société intime, et ne le traitent pas en tout comme un égal. La même scène, qui scandalise rorgueilleuse duchesse dans son cbâteau gotbique, descend jusque sons la ehaomière du pauvre. Ainsi Taisance et la gaieté françaises sont bannies de la société bretonne par une suite immédiate du principe qui défend nos libertés à la chambre des communes, et qui empêche nos rois de iaie des révocations de l édil de Nantes. i C'est k la même noble origine que j'aUribue la froideur ganche et rigurance de nos femmes. Je sais bien que» officiellement parlant, les dames n^ont aucune fonction publique dans aucun État de runivers; mais dans le foit, en 1775, les femmes gouvernaient plus TEurope que les hommes. Vous n'avez qu à voir rincroyable traité de l 758, qui rëmil l'Aulriche à la France, et que le prince de Kaunitz arrangea, à Paris, par les femmes de finances*. « Dès qn*un homme est ministre, il ne pense plus qu'à deux choses : à garder sa place et à s'amuser. Vos ministres n'étaient* ils pas des gens prédestinés, que ces deux occupations n*en fissent qu'une seule? Les femmes avaient de Timportanee, même aux yeux de la vieillesse et du clergé; elles étaient familiarisées d'une manière étonnante avec la marche des affaires : elles savaient par cœur le caractère et les habitudes des nùuistreà et des amis du roi. c A mesure que vous allez devenir plus constitutionnels, vos femmes deviendront moins aimables; je crois même avoir d^ remarqué cette nuance. Vous avei beaucoup plus de bonnes mères de fomille qu*en 1775; et il n'y a rien d'ennuyeux au monde comme une bonne mère de famille. Vous sentez que chez nou:^, où rien ne se fait sous la cheminée du ministre, mais où * Uulbières, Makintoschi Uitloirt du dw-huUUm »iiet\$. Digitized by

nOUK, KAPLbS ET FtORË^UE. 377 lout est discuté à fonii,
 Icslemmes ne songeni guère à captiver le premier ministre; à quoi bon?
 Lorsque j'arrivai en France, le règne de M. de Choiscul venait seulement de
 finir. La femme qui pouvait lui paraître aimable, ou seulement plaire à la
 du* diesse de Grammonl, sa sœur» était sûre de faire tous les coloneis et
 tous les receveurs généraux qu'elle voulait. € Une suite irrémédiable de la
 liberté est donc de faire considérer les femmes comme des êtres d'uu esprit
 moins élevé, ei, qui pis est, de donner quelque fondement à ce préjugé. Un
 duc qui revenait de Versailles dans son château, parlait à sa femme de tout
 ce qui Tavait occupé; chez nous il lui dit un mot sur ses dessins à
 Taquarelle, ou reste silencieux et pensif à rôver à ce qu'il vient d'entendre
 au parlement. Nos pauvres ladys sont abandonnées à la société de ces
 bommes frivoles qui, par leur peu d'esprii, se sont trouvés au-dessous de
 toute ambition» et par là de lout emploi (les dandys). a Une autre source de
 votre Mipérioriie dans le »alon, c'est la position différente de vos gens de
 lettres. Je rencontrais, à Paris, les d*Âlembert, les Blarmontel, les Bailiy,
 chez les duchesses; c'était un immense avantage et pour eux et pour elles.
 Nos au* teurs anglais vivent dans la poussière de leurs cabinets et dans la
 société de quelques amis instruits ou de quelques jeunes pro* fesseurs qui
 attendent d'eux leur avaucemenl. G*est ainsi qu'ils achèvent une vie
 sombre, triste, laborieuse et inélégante; rieu de moins attrayant. « Quand un
 homme se met à faire des livres chez nous, on le considère comme
 renonçant également à la société des gens qui gouvernent et à la société des
 gens qui rient. Il suit de \k que la société des gens gais est extrêmement
 frivole, et que la société des gens actifs a beaucoup de lourdeur. Nos
 bommes de génie peuvent être admirés par la p(»stérité> mais ils finissent
 leurs jours d'une manière bien triste, sans connaître d'autres êtres au monde
 que des auteurs, des libraires et des journalistes *. A la vanité littéraire près,
 la vie de vos d'Alembert et de vos liailly était aussi gaie que celle de vos
 seigneurs. i Le pea d'agrément de notre loeiété expliqua notre amour pour
 les déplaoementa. Digitized by Google

37S (EUVRES DE STBNMAL. « Cela est encore ime des mauvaises conséqueuces de noire liberté. Nos poliiiiques sont trop affairés pour voir nos gens de lettres, et nos oisifs trop bêtes et trop frivoles. La vmiU blessée, et vice rongeur des savants, 8*en augmente, et les discours prononcés dans notre parlement, beaucoup plus raisonnables que # les vôtre», sont infiniment plus ennuyeux et plus lourds. C'est uu grand bien que l'on ose rirt; à voire tribune. « La rencontre du talent et de Toisiveté est toujours avantageuse à tous les deux. Si les littérateurs donnent des idées aux gens du monde, Tart de vivre, qu'ils apprennent en revanche, les rend plus raisonnables, plus aimables et plus beureux. Les gens de lettres apprennent la véritable valeur de la science et de la sagesse, en voyant combien ces choses peuvent contribuer au {gouvernement et à rembellissement de la vie. Us découvrent qu'il est des sources de bonheur ol d'orgueil bien plus importantes, et surtout bien plus abondantes que le métier de lire, de penser et d'écrire. Quel est l'homme qui ne préférerait pas la vie de Fox à celle d'Addisou? Au reste, chez vous les gens de lettres sont si gens du monde qu'ils n*ont pas le temps d'écrire ; cbex nous ils savent tant de grec et de latin qu'ils oublient que la première condition est de se faire lire. « Je trouvai en 1775, et à mes autres voyages en France, beaucoup à admirer el beaucoup à m'étonner, mais je vous l'avouerai, peu à envier. Des sociétés aussi brillantes ne se représenteront jamais à Tétonnement des hommes ; mais Je puis vous assurer que les membres les plus distingués de ces sociétés me semblaient bien moins heureux que vous ne pourriez le croire. L'amusement ne lait pas le bonheur, et Ton vivrait fort mal si Ton était réduit à ne vivre que de glaces ou de biscuits. Un fond d'occupation et d'intérêt manquait toujours ; c'est ce qui fait que vos magistrats étaient plus heureux que vos seigneurs, et qu'à Versailles ou désirait toujours la guerre. Il me semble qu'on vivait trop en public ; il n'était pas permis de fermer son salon, même pour mourir. On n'avait pas d'idées des plaisirs domestiques; aujourd'hui c*est le contraire. On oubliait trop que le manque de sympathie est le grand chemin du gouf«* frede rennul. Ce n'est pas que les Français manquent de sensi* Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 379 bililé»

ooouneroDlditqaelques sots Anglais; les grandes passions à part, vous êtes la nation de TEurope la plus sensible. Mais alors la sensibilité de chacun était distraite, cl, si j'ose m'exprimer ainsi, dépensée en petits paquets par le grand nombre de personnes qu ou voyait chaque jour. La sympathie est comme toute autre chose» elle s'épuise. L'homme qui a cent amis ne peut pas les aimer tous comme s'il n'en avait que deux. Le Fran» çais d'alors portait la plus grande franchise et le phis parlait abandon dans Tamitié; il aimait de tout son cœur ses cent amis. Biais un homme qui a cent amis doit se résoudre à en voir chaque jour un ou deux très-malheureux. Il fallait prendre la chose au tragique; mais alors on aurait manqué de politesse envers les quatre-vingt-quinze amis heureux. Ce n*étalt pas faute d'avoir un excellent cœur, si une certaine philosophie gaie étiut excitée également chez les Français, et par les foljes et par les malheurs de leurs compagnons de vie. A Texception de qudques petits accès de galanterie, on ne voyait guinre de sympathie pour les malheurs des amis les plus intimes. Il s'agissait de tirer de tout de l'agrément et des épigranuues, et les gens qui ne disaient pas de bons mots sur les malheurs de leurs amis» étaient bien aises du moins de les oublier dans la société de ceux qui €91 disaient. Delà un système de raison porté dans la douleur; et c'est de très-bonne foi que madame du Deffant, arrivant souper en grande compagnie chez madame de Marchais, lorsqu'on lui parle de la perle du président Uénault, le plus ancien de ses amis, répond : « HéUul il est mort ce sùir à six lieures; sans cela mtsne me venie% pas ici. » PESAfIU. 2 juin. ^ Je visite les jardins du comte Mosca avec les fils du marquis B***. Un jeune Français âevéà Paris dans les meilleures maisons d'éducation , y trouve de bons professeurs qui Tlutroduiseut dans les sciences, à la suite des savants de Paris et tle Londres» qui sont les premiers du monde. 11 apprend la chimie avec Davy» réconomie politique avec Say, Tartde penser avec Tracy ; mais 11 pense beaucoup à sa cravate. Entre-t-il enfin dans Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

38U ŒUVRES STENDHAL. le moode, sa graude affaire est d'avoir de l'cspril. Il lit el oublie mille volumes, et au bout de deux ou li ois ans, prend un état. Uu jeuue IUUeu eât élevé daus quelque eolléj^e superstitieux, avec les livres do seiiième siècle ; il sort de la sociéié des prêtres, sauvage, stlencieux, souveraioement déflant. Pendant deux à trois ans, il travaille beaucoup; mais, au lieu de lire Delohne ou MunlcMiuiieu, il lit Vi(o ou tel autre auteur suranné. En économie politique, il en e&t encore à Coudillac; ainsi de tout. Au bout de deux ou trois ans, il devient cavalier servant ; Tamour, la jalou^ sie, les passions s^emparent de loi, et de sa vie il ne rouvre on vohmie. Charmante société de madame la comtesse Perticaril C'est la ûUe du célèbre Mooti ; elle sait le latiu mieux que moi. aoviGo. 4 join. — Enfin je suis hors des États du pape. A Bologne, le caractère ferme des habitants fait qu'ils ne sont pas tout à fait à la merci de leurs laquais et des piêtres. D'ailleurs, le cardinal L*^ est un homme d'esprit qui prétend qu'il ne sait jamais rien de tout ce qu'il apprend par les conlessions. lia de ses prélats ne disait : c Llndividu le plus éclairé n'est pas toiyoors leplos heoreox; il n*en est pas de même d*one nation dont presqoe tout le malheur vient de semer dans ses ciloveus des désirs coutradictaires. » M. Voyer d'Argenson n'eût pas mieux dit *. ô joiu, minuit. — Je viens de rire aux larmes pendant deux heures. L'actrice la plus séduisante que j'aie vue depuis mademoiselle Mars, chantait la Cantessa di colle ombrow, opéra charmant de Geuerali. Quelle physionomie! quel jeu* quels yeux! Quelle soirée pour qui a connu l'amour l Je a oublierai pas Cale* Gomme, de dix pages qu'on lit en 1817, ailleurs qu'en France, cinq sont composites par des écrivains vendus, trois par des gens qui aspirent aux places ou aux croix, el près de

ROME, NAPLI: S KT FLORENCE 581 rina Liparini. Dèt qu'elle quûuail la scène, je me trouvais daus • les idées les plus élevées du beau idéal, contfaioanl ou détruisant les principe par ce charmant exemple. Le Guide disait qu'il avait cent manières de faire regarderie ciel par une belle femme. J ai vu ce soir raniour, le drpil, la jalousie, le bonheur dVimcr, exprimés aussi de cenl façons différonles. Un tel feu d'arlilice du senliment le plus vif et de la gaieté la plus folle doit bientôt s*éteindre. Li Liparini est une belle blonde aux traits délicats; îliautqu elle soit laide ou froide d*icià trois ans. Quelle folie, quelle excellente scène de comédie que le tenelto de la Didone abandonata, qu'elle prend l'idée de faire chanter à ses deuK amants sur un mot de dépit que lui dit l'un d'eux, cl qui est dans la Didou! Voilà la folie de la jeunesse; voilà ce qui manque à la comédie française. G juin. — Je crois que je deviendrai fou de cette belle femme; sa taille estsvelte, ses yeux divins; elle a reçu la meilleure édu* cation à Milan. Je viens de la voir jouer, de refuser de lui être présenté, et je pars i l'instant même, minuil sonnant, par nue tempête superbe. Toutes mes idées de bon sens» tous mes pria* cipes sur ritalie commencent à s obscurcir. PADOUB. iO Juin. — Il n*est pas de contraste plus frappant que celui des terres du pape et des États de Venise. Ici, la volupté est en honneur; tous les fronts sont épanouis; tout le monde rit, plaisante et parle haut. Les gens à qui j'ai présenté hier mes lettres de recommandation sont aujourd'bui de vieux amis; cette ouverture de cœur est bien remarquable en Italie. On me présente à toutes les dames, qui de huit a neuf heures se réunissent au café del Principe Carlo. En voyant cette société brillante de naturel et de gaieté, et cela dans la plus pauvre ville du monde Je me rappelle la pruderie de Genève, et ces gens-là se croient la sages! Depuis que je suis ici, Von me fiiit souper tous les soirs, à trois heures du matin, chez l'excellent restaurateur Pedrotti. Le temps coule pour moi ; je vis doucement avec vingt ou trente amis inlimes, dout lu ligure ne m'était pas connue il y a huit jours. Le i^iyui^ud by Google

ŒUVRKS Dfi STENDHAL. soir, je vais dans la loge de Paccliaroili parler des beaux jours de la musique ; il me raconte qu'à Milan oy lui faisait répéter jusqu'à cinq fois le même morceau. 11 aeocoreloni le feu de la jeunesse : on toU que l'amour a passé par lè; et comme on sait, c'est uu castrat; il a eu la recherche d'apporter ici les plus beaux meubles de Loudres. 11 a, dans son jardi anglais, au milieu de la ville, entre Saiote-Justine ei le Santo, la tour où le cardinal Bembo passa les plus belles années de sa vie à écrire son histoire sur les genouit de sa maîtresse. Celle ftme qui pétille dans tous les Irails de Pacchiarolii, et qui, à son âge de soixanle-div ans, le rend encore sublime quand il veut se donner la peine de chanter un récitatif, écorne un peu la théorie. J'ai plus appris de musique en sis conversations avec ce grand artiste, que par tous les Uvres; c'est l'âme qui parle à l'âme. ARQCA. 10 juin. — Je viens de passer quatre jours dans les manti Euganeif à Arqua, le séjour de Pétrarque, à la Bataille, Heu célèbre par ses bains. C'est aux eaux que se déploie tout le bonheur du caractère vénitien. J'y ai rencontré M. le comte Bragadin, Tun des hommes les plus aimables que j aie jamais vus; rien d'appris, rien de pédantesque, rien de touché par le souffle desséchant de la vanité, dans cette amabilité folle des Vénitiens. C'est la saillû du bonheur et du boidieur malgré les circonstances ordinaires de la vie. Par exemple, le comte Bragadin, d'une des quatre familles les plus nobles de TËurope, n^a pas remis les pieds à Venise depuis la chute de sa patrie. Se figure-tK)n un de ces voltigeurs toujours grogneurs, souvent méchants, les portraits de la fatuité vieillie? On est aux antipodes de la manière d'être de l'aimable Vénitien. Les Vénitiens et les Milanais se détestent autant que des gens très-gais et des gens très-bons peuvent détester. Ces haines générales et réciproques sont le trait marquant des villes d'Italie, la suite des tyrannies du moyen âge, et le grand obstacle à la liberté; c'est la compensation de leur originalité; en France, il n'y a que Paris; Paris écrème tout. Si Ârras ne déteste pas Lille, Digitized by Google

ROME» MAPLES ET FLORENCE. 883 c'est faute de viCf cl beaucoup aussi grâce au gouvememenl Juste dont elles jouissent depuis vingt>ciug ans. Pour moi, uoe fois que je ne suis plus ù Paris, j'aime aolanl Valence que Lyon. En Italie, racteur, le livre, rhonune puissant, qoi sont portés aux nues à Brescia, sont sifflés à Vérone. Gomo, petite ville à trente milles de Milan, vient de bâtir à ses frais nn théâtre de huit cent mille francs, plus beau qu'aucun de ceux de Paris, et sifile bien fort les grands acteurs de Milan qui vieuueut y chanter. Il faut toujours répéter: La PianUi uomo nasce piu robmm qui che altrove. On ne plaisante que dans le royaume dltalie ; partout ailleurs, le langage sérieux, exact, méfiant, que donne le voisinage du pachUp à Rome surtout* En arrivant, ma pratique constante est d*a l l er an spectacle et de me placer près de Torchestre, de ma* nière à suivre la conversation des musiciens. A Turin, ils se regardent d'un air en dessous, parlent peu, souvent avec un sourire amer; ils plaisantent sans cesse entre eux à Milan, du ton delà plus parfaite bonhomie. On se raconte eu détail le dîner qu'on a lait à rOsteria, il y a quinze jours, ou Ton s*apitoie sur le sort d'un ami malade; tout cela d^un air tranquille, heureux, posé, sans laisser le moindre sous-entendu dans les idées. Tandis que le Milanais entretient un ami, il fait de la main vingt signes de tendresse aux amis qui passent. A Venise, ce sont vingt signes plaisants; tout est sous-eulcndu, vif, joyeux, allègre. Le fds du doge est aussi gai que le gondolier; ses intrigues sont aussi publiques. En vous donnant des nouvelles de quelqu'un, on ne manque jamais de nommer la dame qu'il serL Lorsqu'on cite une partie faite, il y a dix ans, âFusIna ou à l'Ile de Hurano, on ne manque jamais de rappeler, même devant les maris, qu'alors la Peppina était servie par un tel; que c'était l'époque où la Mariella était jalouse de Priuli, etc.; à Venise et à Boston, la gaieté et le bonheur sont en raison inverse de la bouté du gouveruement ^ * On peut dire que le «louvcrnemc'iil ne passe dans les mœurs qu'au bout de cent ans. Boston sent encore les eUels du hideux esprit de secte. Oe fut la première léfcialatiop de l'Amérique. *

I 384 iKUVBËS UE STENDHAL. La vue du bonheur produit le sourire; c'(;sl la vue soudaine d^UD de DOS avaulages sur le voisin qui produit le rire. A mou giand étonuemenl , c'esl le sourire qui rcguc dans le l^lilaoais; en France, c'est le rire. La vaniié donne une tendance géndrale k la plaisanterie; le paysan français fait des plaisanteries, même tout seul, et il s*en accuse; mais Tenvie gâte tout. Cependant, je crois la France le pays le plus heureux de l'Europe ; c'est-à-dire on y a toul le nialériel du bonheur; le règne des partis empêche peut-être un peu de le sentir. Je souhaite* rais aux Français la bonhomie de la Fontaine. Le grand trait du bonheur de la France, c*est que l'industrie y est bien et sûrement récompense. En Italie, un manufacturier élève un bâtiment, achète des ustensiles, met dehon un capital considérable; c'est autant de prise qu'il donne au pacha voisin; il en est plus esclave, il faut qu'à tout prix il se mette bien avec le pacha. L'Italie, n'ayant presque pas eu de domaines nationaux, n*a pas, comme la France, à s'enorgueillir du bonheur de dix millions de paysans heureux, parce qu'ils sont petits propriétaires. Le peuple de France est déjà arrivé à une conséquence; quand un homme obtient une place, la première question est : Qu*a-t-ii fait pour la mériter? La loi sur les élections, loi sublime qui est un grand pas vers ce que le gouvernement d*un pays à frontières doit être, V aristocratie proportionnelle de la propriété; cette heureuse loi, dis-je, pour peu qu'elle dure, augmentera Forgueil de la propriété et toutes les vertus qui tiennent à Torgueil. La chose la plus estimable en France, les dix millions de paysans petits propriétaires, est la plus scélérate en Italie. A Parme, mon conducteur de sédirole me contait, sans nulle vergogne, comme quoi il avait gagné les vingt-sept napoléons avec lesquels il avait acheté cheval et sédirole au métier de voleur. Nous passâmes dans trois endroits où il me dit eu toute simplesse qu'il avait assailli des voyageurs. Au contraire, T horreur du vol est extrême chez le paysan français. A quoi doit-U ses vertus? A ce que nos méprisables journaux maudissent tous les les matins. Digitized by Google

UUMb, .NAPLKS FLUiiLiSCii;. 585 Le trait marquant du paysan français e^{es}Debmheur*; éu paysan italien, c'est la beauté. Le peu de beauté qu'il y a eu France est gâlé par l'affecalation; l'air biraple, froid et passionné, quand la circonstance le porte, est naturel au paysan italien, ce (pii ne vent pas dire que les trois quarts du temps il n'a pas Tair féroce du sujet du despotisme. Il y a exception complète pour le prêtre, où le paysan est au même degré d'avilissement moral qu'en 1787. Entendes toujours par avilissement moral, malheur et scélératesse. Le scélérat qui vous fait horreur comme assassiU; vous ferait pitié coiiune père de famille. La sympathie est facilement réveillée en France ; ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'elle est rarement profondément réveillée. (Juanl à la sympathie dans les États de Rome et de Naples, Première charité commence par soi-même, Tout à fait au bout de l'Italie, à l'extrémité des Calabres, on rencontre quelques vertus des peuples sauvages, mais empoisonnées par la superstition, la seule loi (qui y soit en vigueur. Que je voudrais pouvoir ôler toutes ces conclusions vagues et mettre les anecdotes dont je les tire ! Parmi celles dont j'ai emri* chi mon journal ces jours-ci, Thistoire de M. de la Fontaine me semble assez innocente. En 1810, M. de la Fontaine, jeune capitaine français, delà ligure la plus intéressante, nous arriva à Florence. (C'est un Florentin qui parle au café de la Bataille.) Il s'installa chez Schneider, achète des chevaux, fait une grande dépense; il va dans le monde, et y ira même assez légèrement la cour de madame Élisabeth; il ose, dans un bal masqué, plaisanter madame de Montecati** sur une découverte récente due au génie de cette dame. Le lendemain il reçoit l'ordre de partir; alors il avoue à M. Duter** qu'il est horriblement blessé d'un coup de pistolet chargé avec des clous; il a offensé des gens d'Espagne qui l'ont assassiné. L'impératrice oublie son ordre; le jeune capitaine * Le liera de la ualtou anglaise est à l'auiiiéiiic : Cela compense la Uloric de la presse.

386 ŒUVRES DE STENDHAL. était de nouveau reçu dans le monde, lorsqu'un matin il se présenta tout pâle à H. Duler** : « Je viens de reconnaître les gens qui m'ont assassiné à Udine. — Ne craignez rien, lui dit le sage commissaire ; je vous sauverai, quoique je n'ignore pas * pourquoi l'un ou l'autre en veut. » Le capitaine avait trempé dans une petite conspiration contre Buonaparte, et, trouvant les ressources des conjurés ridicules, il leur avait dit en ajoutant qu'il ne se mêlait plus de rien. M. de la Fontaine s'amuse à Florence encore quelques mois, et guérit de ses blessures. Il part pour Naples, et a soin de se tenir toujours avec les aides de camp du roi. Un matin, qu'il est à la messe avec eux, on l'entend appeler au secours à vingt pas dans le chœur. On accourt pour le voir tomber de deux coups de fusil, l'un lui casse le bras, l'autre la cuisse, et l'on poursuit vainement les assassins qui ont le temps de faire entendre ces paroles : « Au revoir. » PADOUB. 10 juin. — J'ai rencontré un grand beau jeune homme, Allemand, riche, blond, grand seigneur. Il m'a parlé avec enthousiasme d'un pantalon large qu'ils veulent établir en Allemagne. S'ils peuvent parvenir à restaurer un costume national. Ils ne doutent pas que l'Europe ne leur accorde d'être une nation. Ce pauvre comte ! Il met beaucoup d'importance à ce pantalon ; il lui semble bien plus que vingt journées comme les hienlinden ou Marenbo. Ces pauvres Allemands meurent d'envie d'avoir du caractère. Dans le monde, c'est la marque à laquelle on reconnaît les gens qui n'en ont point. Il est savant ; voyant que je manque du sens intérieur qu'il faut avoir pour comprendre le sublime de la redingote courte, des cheveux longs et du pantalon large, il me prouve au long les beautés de leur littérature. Je vois que les Gers Germains sont susceptibles comme des parvenus. * Quoique ces détails soient exacts, je ne les aurais pas rappelés si je n'avais encore un peu d'humeur des grosses sottises que nous avons dites un de ces grands hommes d'Allemagne dont le nom ne peut pas passer le Rhin, l'auteur du MénévH de Coblenz. Digitized by Google

UOMË, MAPLES £T PLOHËNGE. 387 Les Allemands n'ont qu'un homme, Schiller, et deux volumes à choisir parmi les vingl lomes de Goethe. Ou lira la vie de ce dernier» à cause de Texcès de ridicule d'un homme qui se croit assez important pour nous apprendre, en quatre volumes iorS^, de quelle manière il se faisait arranger les clievcux à vingt ans, et qu'il avait une grand'tante qui s'appelait Aniehen. Mais cela prouve qu'on n'a pas en Allemagne le seiUùneni du ridicule y el quand on n'^ pas ce sentiment, et qu'on veut à toute force £aire de Tesprit, on est bien près de tomber dans ce qu'on ne con* natlpas; et quand on s'avise de juger de Tesprit des autres el de décider, du haut de son trihunal ludesque, que Molière n'a fait que des satires tristes, on est bien près de faire rire TEuropc & ses dépens. En littérature, les Allemands n*ont pas de prétentions: eux aussi ne seront quelque chose qu'après la liberté; mais c'est le contraire des Italiens; ils veulent y arriver avec tant de science qu'ils y parviendront les derniers. Ce sont les brochures du co* lonel Massembach qui forment une langue, parce qu'au lieu de songer à montrer qu'il a bien de Tesprit, il ne songe qu'à expliquer clairement des idées qui rintressent vivement. Je remarque que, dans tout ce que font les Allemands, ils sont beaucoup plus influencés par un vain désir de faire effet que par aucun transport d'imagination ou par la conscience d'une Ame extraordinaire. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent* 11 est des uœuds secreli)) il csi des sympathies... Mais ces cbores-là ne sont pas à l'usage des Allemands \$ leur nflaire est de déclamer contre V esprit, et Tesprit est un despote qu'ils adorent jusqu'à la duperie. Ils écrivent, non pas parce qu'ils sont tourmentés par leurs idées sur un suyet, mais parce qu'ils pensent avoir trouvé un sujet sur lequel, en prenant les peines convenables et faisant les recherches nécessaires, l'on peut parvenir à imaginer quelque chose de brillant : c'est dans ce sens qu'ils lisent et méditent. A la longue, ils parviennent à quelque point de vue étrange et paradoxal ; alors l'œuvre du

S88 ŒUVRES DE STEKDliAL. génie esl faile; il ne s agit plus que de l'établir avec toute leur artillerie d'érudilioetde philosophie transceadame. Mais, daus tout ce iravail courageux, ils n'onl pas à se reproclier Tombre d*uDc opinion à eux; si on les voit toujours travallaut comme des forçais, c*esl pour arriver à prouver le systtoe qu'ils trouvent Mitant. Du reste, aucun sujet ne lenr semble an-dessus de leur portée. Moins ils ont à dire, plus ils élalendl leur graud magasin de principes logiques et niélaphysiqus. Daus le fait, c*est un peuple bon, lourd et lent, qui ne peut être mis en mouvement que par quelque impulsion violente et souvent répétée. Leursauteurs, par exemple, lorsqu'ilsensontà lenr second volume, perdent tout jugement, tout pouvoir sur euxmêmes, et rien ne peut les empêcher de tomber dans les absur* dites les plus outrées. La vérité n*est plus pour eux ce qui est, niais ce qui, d'après leur système, doit être. Le plaisant, c'est lenr philosophie, dans laquelle, dès l'abord, ils proscrivent Y expérience sous le nom d'empirisme. Après ce petit mot, on peut aller loin sans avancer ; je n'avancerai pas, moi, car je sens que je m*ennuie moi-même. Que serait-ce si je rapportais les preuves de détail de tout ce que je recueille depuis sept ans que j'habite FAllemagne? A rexceptiou des deux grands poètes que j'ai cités, tous les Allemands ne doivent leur célébrité douteuse qu'à Y obscurité i\t leurs écrits. Il est aussi diiTicilc de trouver un Italien qui ne soit pas verbeux qu'un Allemand qui soit clair. Ils ne veulent pas comprendre qu'avant d'avoir des chefsd'œuvre littéraires, il faut avoir de belles mœurs: or, on peut voir les mémoires de madame la margrave de Bareitb, la sœur du grand Frédéric. (% qo*il y a de pis pour les beaux-arts dans les barbares* que décrit celte princesse, c'est qu'ils manquent de naliirrol Aussi manquent-ils de belle prose, et c'est la prose qui est le thermomètre des progrès littéraires d'un peuple. La Guerre de Trente -Ans de Schiller est d'une emphase ridicule ; il y a loin de là à Hume et à Voltaire. 20 juin. — Je me sépare enfin de mes cbers Padouaus, ' Voir le Mcicuié du Uhtu. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.79% accurate

KOMË, NAI'LES ET FLUUEiSGt.: 380 les larmes aux yeux. Je promets de revenir à la fête du SmUo, au mois d août; alors la population est doublée. Quaatà mes ÂD« glais, ils sont ëiablis à Venise depuis quinze jours ; Us ont déclaré que Padoue clakleplus Irisleirou de Tunivers. Ils onl rat* son, pour qui ne voit pas le moral. Pour moi, je dirai toujours : Vive le despotisme de l'ancien gouvernement de Venise! Je trouve un voyageur français qui m'est recommandé. Quels singuliers elres! Pour que le rôle de fat fiH passable, il faudiait qu'au lieu d affecter la satiété de toutes les jouissances, ils eu eo|sent les transports. Les Français passent par là dans leur jea* nesse; il leur en reste un yemis de satiété. Les italiens, au contraire, se livrent avec transport à la jouissance présente, et les transports de mou voisin augmentent les miens; il y a sans doute un effet nerveux. Mon Français m*a séché à fond pendant trois jours. J'ai été ravi de le voir partir. Sa présence est le plus grand malheur qui me soit arrivé pendant mon voyage J'étais dans les cieux; il me tirailait de toutes ses forces pour uic ramener à terre. J'écris ceci dans la barque courricre, vis-à-vis de Stra. Je m'arrête pour voir ce joli palais volé aux Pisau par Buonaparte^* . .

VENISE. 21 juin. — Mon cœur est malade; l'opéra sem, et l opéra M i ia joué par des cantatrices froides, ne peut m'Intéresser que faiblement. Je m'amuse à voir déraisonner mes Anglais; tout leur fait horreur dans ce pays ; je parle à des puritains, 1 Je ne sais pourquoi Buonaparte voulait écraser les nobles de Venise, qui sont les meilleurs genxdu monde, et disait tant d'avances aux Piémoirteis, qui se moquaient de lui 11 avait si peu lu, que je parie qu'il éuii trompé parce mot de républiquê, LeB nobles* de Venise étant maîtres de l'État se raisnionl grâce de Pimpôl. Buonaparte eut l'idée de réclamer tout cet arriéré. Les Pisani ^ trouvèrent devoir nne somme énorme, et on leur prit leur beau palais de Sti'a. On me pirsenle à M. Hrocchi dr Milnii, \r premier ijféolo^ie »le l'Itiilie. Pour coiiDiiitre parfaitement le pli\Mque de ce singulier pnys, il fiuit lire la ConcUiliolofjui foiïile lic &I. liiocci-Ui, cl le Voyage d'Arthur Yowi'j, si mal traduit. 12 Digitized by Google

LÉDVRÈS DE STENDHAL. 12^e juin. — Rieu à écrire: loul
 m'ennuie. Oserai-je vous le dire? viogl fois par joiir je sois tenté de faire un
 paqael de toutes mes lettres de crédit, de les renvoyer à Berlin, de ne me
 réserver qae deux cents louis, et de voler à Rovi^o. Après tout, que puis-je
 perdre en Italie? de l'argent? Je me surprends avec cette dangereuse maxime
 : Huit jours de bonheur valent mieux que dix ans de celle vie insipide que je
 mène avec mon ministre. 23 juin. — La Marcolini chante ici le Tancredi.
 Elle fait admirer les restes d'une belle voix et d'un jeu ferme. Le moment
 d'enthousiasme pour la gloire, Aima gloriât va au cœur. Cet opéra de
 Tancredi est digne qu'on prenne la peine d'en corriger les paroles. M.
 Prevîda, homme d'esprit, et rédacteur du journal, me dit qu'on joue à
 hïoisTancredi à Barcelone et à Munich. Un jour, il dit, à Vienne, dans la
 société, que Buonaparte était un grand général. On Tenvoya servir trois ans,
 comme simple soldat, dans un régiment qui faisait la guerre. Il ne voulut
 jamais dé^rter. 24 juin, à trois heures du matin. — Je viens d'entendre H. le
 duc de *** qui joue supérieurement bien de la harpe. Je suis étonné de ses
 jugements sur la musique; madame Al^{**} se moque de moi. C'est une chose
 convenue, en Italie, que, mieux on joue d'un instrument, moins on est juge
 de ce qu'on joue. J'y vois trois raisons : 1[<] La longue société avec les
 croque[^]notes; 2["] On est habitué à entendre sans enthousiasme les plus
 belles choses qu'on joue; 5[®] Le difficile auquel on fait attention n'est pas le
 difficile d'éinouvoir les cœurs. Je me rappelle l'anecdote racontée par doliⁱ.
 de ce secrétaire si bête, qu'il écrivait, sans s'en douter, une lellre où l'on
 parlait de lui ; il songeait à former de beaux caractères. Le cœur d'un
 honnne fort sûr de son instrument est différent du mien ; il trouve du plaisir
 dans cette harmonie compliquée qui montre la science du compositeur, et
 fiiit paraître l'habileté de l'exécutant. Plaire aux sens ou toucher les cœurs
 n'est rien pour lui; mais son plaisir n'en existe pas moins et peut être fort vif.
 — Pour la musique, j'éprouve des dii^érences, de jour en jour, aussi
 sensibles qu'un accès de fièvre. Digitized by Google

ROMA, NAPLES ET FLORENCE. 891 34 joio. — Ce soir, au café de Fiorian, sur la place Saml*Marc» vers les une heure. Il y avait quarante ou cinquante femmes de la haute société. On me conte que, dans une tragédie, au théâtre SanMosè, on voyait un tyran qui présente sou tpée à son fils, et lui ordonne d'aller tuer sa bru. Ce peuple heureux ne put pas supporter laXorce de cette touche de clair-obscur; toute la salle poussa de grands cris, et ordonna au tyran de reprendre Tépée qui était déjà dans les mains de son fils. Ce jeune prince 8*avançu vers Forcheslre, et eut beaucoup de peine à faire sa paix avec le public, en lui assurant qu'il était loin de partager les senti* ments de son père; il donna sa parole d*honneur, que, si le public voulait lui accorder seulement dix minutes, il le verrait sauver sa femme. Les comédies de (ioldoni en dialecte vénitien sont des peintures flamandes, c'est-à-dire, pleines de vérité et d'ignoble des mœurs du petit peuple de Tépoque, de volupté et de bonheur qui précéda Tanéantissement de la république. Les mœurs de la haute société auraient donné d'excellentes comédies; mais il fallait au peintre le génie de Collé dans la Vcrité dans le vin, et la force sublime de d'Ëglantine dans VOrange de Malte. Un év** voulant engager sa nièce à être la maîtresse d'un prince, tout en lui faisant des remontrances. Je ne puis absolument pas conter Tanecdoie du juif dans le lit pour ravoir les diamants; de la jolie femnuî revenant de chez le patriarche, pour sauver un malheureux injustement condamné, et trouvant son amant au sortir de sa gondole. L'excuse qu'elle lui fait est ce que j'ai vu de plus divm dans aucune anecdote; c'est comme le doge Mocenigo prenant à part le jeune prince allemand Anch a-mi. J'en sais une trentaine de ce genre; c'est ce qu'il y a de plus fou, et jamais la moindre teinte d'odieux. Ou aper^it dans tous les caractères, depuis la simple Fanlesca jusqu'au doge, Fhabitude des dispositions qui font le bonheur. Je ne connais rien qui fasse plus enrager les Anglais, gens d'esprit, que ces anecdotes- là. Sans le dire, ce peuple heureux savait, depuis ceut ans, qu'il n'y a de vicieux que ce qui nuit. IjC Baruffè Ckiozotte, Ser brantolatif sont d'excellentes coméDigitized by Google

S02 (KUVRES DE STENDHAL. dies bourgeoises, sMl peut y avoir de Vexcellent au théâtre, sans grandiose dans l'âme du poète. S5 juin. — Je reçois à la fois toutes les lettres qu'on m'a écrites de Paris, depuis quatre mois. Plaisir bien doux, diversion profiule ! Je vois que, depuis cette belle loi des élections que uous devons loiil entière au ^^cnie ferme de noire roi, la nation s'avance au galop vers le bon seus anglais. L'année 1810 sera marquée dans rbistoire par cette note marginale : Éducalian de la France, Atcc la retraite de Fleury va disparaître Tancien bon ton français. VÉcole des bourgeois sera inintelligible dans trente ans. Que deviendront les arts au milieu de cette déroute générale de toutes les idées golliques"^^ La peinture fera des progrès, la musique tombera; il y a un élément raisonnable dans la peiniuo ; et la raison va centupler de force. Il faut un certain repos de râme, une certaine mélancolie pour goûter la musique. C'est ce que donne un soleil brûlant : I am never mery when I hear sweet musk*. SUAKSPBARE. Or il va y avoir en France une prodigieuse aclivilé dos esprits. Chaque degré qui nous sépare du boa sens anglais sera cjiporté par une bataille; et, pendant six mois, cette bataille paraîtra la plus grande chose du monde. Quand la vie active est trop forte» elle comprime, elle étouffe les beaux-arts. G^est Edimbourg qui est la capitale de la pensée en Angleterre. Quand il n'y a plus de vie active, les arts tombent dans le niais, comme à Rome. Ce qui rend précieux le désert moral de Tltalie, c'est que, même avec les discussions des deux chambres, ce pays mettra toujours sou bonheur dans les beaux-arts. Le théâtre Saint-Charles a allaché les Napolitains à leur roi, plus que la meilleure constitution. ^11 est impossible que les Français sentent jamais la musique. Dans ce genre, ils ont le métalentle plus marqué; ils applaudissent à ce qui est faux et laissent passer les beautés en disant : Cestcomnuiti. Ceci paraîtra incroyable, je le sens. Allez, en 1817, à leur opéra qui coûte sept cent mille francs à la nation {Fernand Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 303 Cortex, Œdipe à Colonne, juin, 1817); voyez comme ils se laisseil mystifier par madame Calalani pour leur tbéalre italien. Cette troupe qui coûte cent soixante mille francs serait sifOée à Brescia. Avec cette somme et les recettes, rien de plus facile que d'avoir un opéra aussi bon que Milan. Galli, trente mille francs^ Donzelli, quinze; Monelli, dix ; Bemorini, douze; Pacini, dix; la Fabre, seize: la Marcolini ifedele), douze : voila pour cent cinq mille francs une troupe telle qu*Il n'en exista jamais en France. En veut-on une autre? Davide le 61s» vingt mille francs; le cas* trat Velutti, vingt-cinq; Pellogrini, quinze; de lirccis, quinze, les Monbelli, vingt-cinq : nous ne sonnnes qu'à cent mille francs. Mais je m'arrête; de tout temps on les fâcha en leur parlant musique; c'est le seul article sur lequel ils soient béUs. Assurément " cela vaut mieux que d*être furitains comme les Anglais, ou pé-dants comme les lUiliens. Il n'y a plus d'acteurs à Paris depuis qu'il n'y a plus de siffllets. En Italie, l'ou n'a pas encore transporté au théâtre la loi qui régit la littérature. 26 juin, à une heure du matin, au pavillon du jardin fait par le vice-roi. — Je n'ai pas le cœur à écrire. Je regarde celle mer Irauquille, et au loin cette langue de terre qu'on appelle le Lido, qui sépare la grande mer de la lagune, el contre laquelle la mer se brise avec un mugissement sourd : une ligne hnllante dessme le sommet de chaque vague : une belle lune jetCè sa paisible lumière sur ce spectacle tranquiHe; Tair est si pur que j'aperçois la mature des vaisseaux qui sont à Malamocco, dans la grande mer, et celle vue si romantique se trouve dans la ville la plus civilisée. Que j'abhorre Buonaparte de l'avoir sacrifiée à rAutricbe! ^ En douze minutes, ma gondole me lait longer toute la fim dei SehiavonU et me jette sur la Piazzetta, an pied du lion de Saint-Marc. — V^enise était plus sur le chemin de la civilisation que Loudres et Paris. Aujourd'hui, il y a cinquante mille pauvres. On offre le palais Vendramirif sur le grand canal, pour mille louis. Il en a cc^té à bâtir vingt-cinq mille, et en va-* bit encore dix mille en 1794. Où trouver ailleurs qu'à Venise des gens comme Giacomo Le*"? (l'elle soriclé me phdt trop, je &uis^malh

394 ŒUVRES DE STENDHAL. brillants salons de Paris sont
bteo insipides et bien tecs comparés à la société de madame Benzoni. Gela
est vrai pour moi et serait probablement très-faux pour les trois quarts de
mes amis de Paris. Plus on est aimable, moins on sent la musique et les
grâces de la société vénitienne. Quelle gaieté que celle de la société avec
laquelle je dîne au Pelegrino ! Chacun a des fonctions ridicules et
imposantes adaptées à ses ridicules et prises des animaux yarlani de Casti.
— Poésies de ce jeune Bolonais établi à Venise. Que je serais heureux de ne
jamais quitter ce pays ! Quelle soirée délicieuse que celle passée dans le
jardin de M. Gomaro ! 27 juin. — L'on m'a présenté au spectacle à lord
Byrou. FOSniA. 57 juin. — Je me précipite hors de Venise. Je ne veux
. m'occuper que d'idées sèches. MILAK. 10 juillet. ^ Je n'ai rien écrit. Les
opéras, la musique, les tableaux, Venise, Trévise, Vicence, Vérone, Brescia,
tout cela a passé devant mes yeux comme un songe. — Par devoir,
cependant, je cherche à me rappeler quelques observations ; je me souviens
qu'à Vérone je trouvais au café, vis-à-vis l'Amphithéâtre, Vestri, cet excellent
acteur. Il me dit en d'autres termes le fameux sonnet de Lope de Vega,
relatif aux six défauts sous lesquels il enfermait Térence : a J'arrive de
Brescia ; le premier jour j'ai donné de la bonne comédie ; on est resté ivre ; le
lendemain, j'ai fait le polichinelle, on nous a porté aux nues, et BOUS
avons eu six cents francs de recette tous les jours, tous frais faits, t Le soir,
drame abominable traduit de l'allemand ; nos perruquiers sifflaient cela,
et jamais peut-être ce grand acteur ne m'a fait plus de plaisir. Il jouait ce
lieu commun si ancien, un père qui par orgueil ne veut pas donner sa fille à
un jeune lord dont le père a perdu la vie sur Téchabud. Ce n'était point du
kjo^ jd by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 395 n'aurait pas Goldoni; U donnait de nouvelles idées, et cependant ne » ait pas de la nature. Le lendemain Vestri parut dans il Desperato per eccesso de buffone; c'est un de ses irioinpiies, il y est aussi supérieur que dans VAjo neir iniharr(ix,xo et dans le Bourru bioi faisant. Tout cela est invisible à l'étranger qui ne s'est pas fait à la canlilena du dialogue italien : je fus trois mois en Angleterre avant de m'acoutumer au chant de la langue anglaise ; pour le nôtre, U paraît que les étrangers ne peuvent pas s'y faire ^ — A Brescla, on donne une comédie où Ton badine la mode des cavaliers servants et des maris qui fermait les yeux pour avoir de bonnes entreprises dans les fourrages. L'auteur, qui est maladroit et sans nul talent, tombe à tous moments dans des grossièretés incroyables, mais fort amusantes pour l'étranger, car elles sont vraies. Ce qui est plus amusant, c'est ce que m'a dit en propres ^ termes le fils de mon banquier : « U serait plaisant que nous vinssions au théâtre pour nous voir tourner en ridicule. Ce soir, au théâtre, comme)*entre dans une loge, j'entends une réplique de la soubrette, qui semblait faite exprès pour moi; tout le monde me regarde ; je ne savais quelle contenance tenir ; et il faudrait applaudir à un tel genre! des sifflets, per Dio, des sifflets ! » Gela seul, et le malheur d'avoir la peinture des mœurs écrite dans une langue morte, suffit pour empêcher la naissance de la comédie. Quant à Vestri, il a deviné le dialogue italien; un prince qui aimerait les arts, le ferait bien vite professeur dans un conservatoire. Un tel homme aurait la plus heureuse influence sur le récitatif obligé qui est aujourd'hui la seule ressource qui reste aux belles voix pour toucher les cœurs. Ce n'est que dans ces morceaux qu'on entend encore ce chant spianato qui est le sublime des efforts d'une belle voix, et que l'on pfeût en France pour le chant d'un commençant. Là musique est une peinture tendre; un caractère pûfaitem^t sec est hors de ses moyens. Comme la tendresse lui est * Mila<ly Morgan, qui, du reste, a si bien vu la France, jageant le Tar» iufe cl luailcmoiselle Mars. Digitized by Google

300 (KUVHES DK STt:NDUAL. inhérente, elle la porte partout, et c'est par cette foussette que le tableau du monde qu'elle présente ravit les âmes tendres et déplaît tant aux autres. L'oeil du comique, c'est que les personnages qui vous font rire ne vous semblent secs, et qu'au contraire la partie tendre de l'âme; c'est ce qui, pour certaines gens, rend le charme d'un bon opéra bien supérieur à celui d'une bonne comédie; c'est la réunion de plaisirs la plus étonnante. L'imagination et la tendresse sont actives à côté du rire le plus fou. Le comte T... de Brescia me fait remarquer qu'il y a bien moins d'amateurs de musique en Italie que je ne l'imaginais. Beaucoup d'âmes fortes disent que c'est un plaisir d'esclave, et surtout pour la comédie et surtout pour la tragédie; il ajoute: « Vous connaissez trop tôt les grands modèles; chez vous l'émulation est réprimée par le désespoir: remarquez que la plupart des auteurs originaux ont presque entièrement manqué d'éducation. On ne va loin que quand on ne sait où l'on va : ainsi notre Alfieri se jeta dans la poésie dramatique, sachant aussi peu ce que c'était que poésie que ce que c'était que drame; il écrivit sa première pièce (Cléopâtre) sans savoir même l'orthographe de la langue dans laquelle il prétendait se faire admirer. Une fois que son caractère de fer eut donné dans cette idée, il attaqua les difficultés avec toute la vaillance de son orgueil : mais, s'il eût mieux connu les modèles, il n'aurait pas mis là son orgueil. Le contraire étouffe peut-être la moitié des génies qui naissent à Paris. » Nous parlions de poésies à propos de M. Cesare Arrici, jeune poète de Brescia, connu par un poème champêtre. M. Arrici n'a pas inventé un nouveau style dans la Jérusalem débilite, poème épique qu'il achève; mais il imite admirablement les styles des grands poètes italiens. On se dit en le lisant : Telle œuvre est du Tasse, telle autre de Monti; mais la lecture ennuie. Quel succès aurait un tel poète en France ! Les yeux ont leurs habitudes, qu'ils prennent de la nature des objets qu'ils voient le plus souvent. Ici, l'œil est toujours à cinq pieds des ondes de la mer, et Taperçoit sans cesse. Quant à la couleur, à Paris tout est pauvre, à Venise tout est bruni: les Digitized by Google

habils (ics gondoliers, la couleur de la mer, la pureté du ciel que
l'œil aperçoit sans cesse refléchie dans le brillant des eaux. Le
gouvernement encourageant la volupté et éloignant des sciences» le goût
des nobles pour avoir de beaux portraits, telles sont les autres causes du
caractère de l'école de Venise. Comme pareu le ciel de l'Entrée de Henri IV
et le ciel des Noces de Cana de Paul Véronèse. Pendant que leurs maris et
leurs amants sont à la pêche, les femmes de Malamocco et de Palestrina
chantent sur le rivage des stances du Tasse et de l'Arioste; leurs amants leur
répondent du milieu des eaux par la strophe suivante. « La volupté, me
disait le comte C***, et le peu d'habitude de lire, font qu'on accorde si peu
d'attention, qu'il faut dans la prose italienne tout expliquer avec le plus
grand soin. Au moindre sous-entendu 'qui n'est pas palpable, on ferme le
livre comme obscur : de là l'impossibilité du piquant. Je ne connais pas chez
nous une seule phrase dans le genre des LeUres pcr^ mnes, i Ce même
comte me fait une observation que je n'approuve pas, mais que je rapporte
pour montrer combien ce peuple, qui a des passions, et qui n'a point eu de
Louis XIV, est plus près de la nature. Il me montrait à Trévise, qui par
parenthèse a la physionomie d'une synagogue, il me montrait, pour me le
faire admirer, un tableau de cet excellent coloriste, Paris Bordone. Hérode
écoute froidement saint Jean qui le prêche avec tout l'enthousiasme de
l'inspiration; mais un grand chien barbare, qui est couché au pied du roi, et
un petit chien de Bologne, qu'on aperçoit sous le bras d'Uérodiade, aboient
au prophète. En effet, tous les êtres animés correspondent par le langage
des yeux; cela rappelle saint Bernard prêchant en latin aux Germains qui n'y
comprennent pas mot, et les convertissant par milliers. De nos jours, Kant a
recommencé ce miracle. Je rencontre à Venise chez lady B***, une jeune
anglaise, héritière de huit cent mille livres de rente, qui est partie toute seule
de Londres pour venir ici voir son père. Un de ses tuteurs s'est opposé à
une idée si singulière; Tautre, par respect pour la liberté, lui a remis mille
guinées qu'elle a placées en or effectif.

m 4£UVR£S i>Ë STENDHAL. tif dans son sac à ouvrage. Elle a pris des habits fort simples, et toute seule, sans savoir dix mots de français, eslmoaiée dans la diUgenee. De diligence en diligence, et loueurs loule seole. die est arrivée à Venise, d^où son père s'était embarqué trois jours auparavant pour Constantinople. Tant de tendresse filiale méritait un plus heureux hasard. Elle a écrit à son père pour lui demander la pennissiou d'aller le joindre. C'est une personne asseï jolie et de la plus admirable sin^licilé; j'ai eu un vrai plaisir à faire la conversation avec elle. Cette course exige plus de courage que pour un homme faire deux ou trois fois le tour du monde. J'indique cete jeune Anglaise à nos beaux de Paris; certainement elle épousera qui saura lui plaire, et elle a déjà d'assuré plus de buit cent mille livres de rente. — De pa* rdls traits me font aimer la nation anglaise. Rien de singulier comme des familles anglaises de VHigh life, parlant toujours de la santé de Son Excellence ou de Thonneur qu'on a eu d'être présenté à Son Altesse, et cela avec un ton de respect religieux, ridicule en France, même au &ubourg SaintGermain. Les fashUmables anglais sont plus efféminés que la plus aimable petite-maîtresse du temps de madame Dubarry: une araignée les fait évanouir. Sur les. tableaux d'apparat dont j'ai vu une quantité prodigieuse à Vérone et à Vicence. — Un tableau d'apparat, comme YEntrée de Henri IV, est la peinture d'une comédie; un tableau ô*idéal, comme Éiwe et Didon, est la peinture de ce qu'il y a de plus intéressant et de plus vrai dans le cœur humain. Conversation étonnante avec deux nobles piémontais à Deleniano, promoaant sur le lac de Garde. Si j'étais roi, tous mea ambassadeurs seraient Piémontais : c'est le peuple le plussagace de Tuni vers. Tout ce qui est frivole ne les arrête pas un instant: ils mettent sur-le-champ le doigt sur la plaie ; en cela, bien supérieurs aux Français qui s'amusemit à chercher les facettes ^igrammatiques. L'un d'eux njeunit dans son dialecte par une expressiOD plus belle que Tacite, tant elle montre de desingamo de tout, cete vieille vérité : « Le gouvernement de la grande tie de Madagascar est aussi ilHhéral et plus que celui d'aucun petit royaume despotique ; seulement il est forcé a plus d'hypoDigitized by Google

crise. 1 11 finit par eel excellent mot de M. Say : « Jugez un
 gouvernement par ceux qu'il place. » A Venise, V... ne voulait pas applaudir
 Mozart, parce qu'il est Allemand ; on voit Tesprit général que je suis loin
 d'approuver. Il y a à Venise un Anglais qui a enlevé sa belle-sœur, et Ta
 ensuite i^usée. Getle petite plaisanterie lui a codté trente mille livres
 sterling^; il a remercié dans les journaux le mari mal* heureux de lui avoir
 fourm cette occasion de prouver son amour. A Venise, aucuue Anglaise ne
 reçoit cette dame ; mais, comme elle est aimable, on la rencontre dans
 loutcs les sociétés italiennes. Jamais rimagiition la plus glacée ne |>ourra
 se figurer les détails de Vintérieur de ces deux amants passionnés. Il n'y a
 pas le moindre nuage, mais bien des détails de froideur et d'apparente
 indifférence qu'une Française ne supporte* terait pas une demi-journée, fût-
 ce d'un roi. Je sais ce dont je parle à n*en pas douter, et je ne puis rassasier
 mon étonnement: j'attribue cela à la morgue nationale. Un Anglais se
 croirait déshonoré si un être quelconque pouvait croire qu'il est nécessaire à
 son bonheur. A Vérone, l'on m'a montré de loin un des deux marquis
 PindemonU. C'étaient deux nobles de terre ferme : l'un avait plus de culture,
 il est mort depuis peu; Tautre a plus de génie naturel; je pense que ce sont
 de ces poètes dont le mérite ne s*étend pas au delà delà langue qu'ils ont
 écrite. Je n'ai pas eu la patience de lire toutes les tragédies d'ilippolyte
 Piiidemonli. J'ai trouvé, ce • me semble, une scène ou deux dans sa
 Geneviève. C'élaient des gens du meilleur ton, lort aimables el fort aimés
 des dames. i5 juillet, dans le jardin anglais de la villa B**\— J'ai traversé
 Padoue sans m'arrêter; je n'avais pas envie de parler. Je me retrouve à Milan
 depuis huit jours, mais je suis mort pour les arts; ce qui me plaît me fait
 mal; à peine les intérêts les plus sérieux de la politique onl-ils quelque prise
 sur moi. Je vous ai juré de ne pas vous ennuyer des cris de la philosophie
 contre * Il est igndlde de prendre cet argent; on en fait un hôpital, qui, par
 êon nom, perpétue la vengeance. Digitized by Google

4U0 . iEUUVUUb Db; STENDHAL. le despotisme; je n'ai rien à vous dire. J'ai lu le Déserteur de Sedaine. Je comprends qu'on déserte et qu'on aime à dire : Ouit je déserte! 16 juillet. — Je ne manque pas une soirée au théâtre de la Scala, et j'y retrouve ces sensations délicieuses que J'avais à Bologne» augmentées de tout le charme des regrets. Ce soir, j'ai vu la première représentation de la GaxsM Uxdtà (la Pitfvol^{ff} se), musique de Rossini; de la Uirram la Vetit[^] (jeance de Vénus, ballet héroïque de Vigauô, et de la Magie dans les bois, ballet comique : tout cela a été donné le même jour. Je manque de termes pour exprimer le plaisir que m'ont fait les décorations. MM. Perego, Landriani, Fuenlès, Sanquirico sont des peintres. Chaque décoration coûte à la comédie n'est payée que vingt sequius (deux cent quarante francs); mais l'Administration s'engage à en demander vingt chaque année à chacun de ces messieurs. Ce soir, jour de première représentation toutes les femmes étaient en grande parure dans les loges; c'est-à-dire les bras et la gorge nus, avec de grands chapeaux garnis de plumes immenses et très-belles; il faut cela, autrement l'on ne serait pas aperçu du parterre. Le silence a été extrême» l'on ne fait pas de visites la première représentation; j'ai remarqué la très-mauvaise disposition du parterre; il est si horizontal que l'on ne peut pas voir les jambes des danseuses; on devrait imiter celui de l'Opéra de Paris. Les premières représentations sont toujours le samedi au théâtre de la Scala, parce que le vendredi est le jour de repos. Il n'y a pas de spectacle les jours anniversaires de la naissance et de la mort des derniers souverains de l'Autriche» ce qui déplaît fort. Le spectacle de ce soir a duré cinq grandes heures, et tout était nouveau. Rossini a voulu se rapprocher du fracas de la musique allemande, avec une imagination aussi audacieuse que brillante, et les inspirations d'un génie vraiment original. Quel que genre qu'il prenne, il est sûr de plaire, pourvu qu'il veuille accorder un peu d'attention à son ouvrage. On l'a fort applaudi; les motifs de ses airs sont nobles; l'idée dominante» chose si nécessaire à la musique pour qu'elle puisse être comprise» l'idée dominante est admirablement rappelée dans les morceaux d'en« Digitized by Google

UOMë, NâPLES et FLOAKM;k 401 semble; il les conduit en homme supérieur. Les phrases qu'il rejette feraient la fortune d'un compositeur ordinaire ; mais il se mêle trop du public, sans cesse il sacrifie à la manie de briller les choses qui ne sont que raisonnables et justes; ainsi telle phrase de chant, qu'il met dans la bouche d'un jardinier, ne se voit point trop peu brillante pour le comte Almaviva ou tel autre jeune seigneur de la cour. On a couvert d'acclamations un *terzetto*, un *duetto* et un *quintetto*, les commencements de ces morceaux sont superbes; mais pour plaire aux amateurs du genre savant, la *tréte* n'est plus dramatique; c'est un morceau de symphonie qu'on dirait volé à BeeUioven. Les sons les plus étranges sont combinés et amenés avec beaucoup d'adresse» mais certainement n'ajoutent rien à l'expression des paroles pas* sionnées que prononcent les personnages. Pour arracher les suffrages des amateurs du style noble, qui, par tous pays, sont ceux qui sont le plus loin de la nature, Ilossini annonce l'arrivée de GiamUOt par exemple» le soldat fils du fermier et amoureux de la servante, comme l'entrée de César ou d'Alexandre. Du reste, cet opéra a le défaut des grands maîtres, les personnages sont toujours en scène. Madame Belloc ne quitte pas le théâtre; les terribles accompagnements à l'allemande ne peuvent éblouir sa voix et encore moins celle de Galli. Dès que les accents admirables de ce grand acteur se font entendre, ils couvrent toutes les parties, orchestre comme chanteurs. GaiU fait un père malheureux; on retrouve Tacteur étonnant, qui a fini verser tant de larmes dans VÂgnese (c'est le caractère de Lear), et dans le prince hongrois de la Testa di brtmxo, La jeune Galia* niSf avec sa belle voix de contralto, qui n'a que cinq ou six notes, mais d'une force et d'une pureté étonnantes, a été extrêmement applaudie; elle a une figure aussi belle que son chant. Un débutant, le signor Ambrosi, a fait beaucoup de plaisir; c'est un homme de la société. Mais il y avait trop de plaisirs. Je suis mort de fatigue; ce qui m'a empêché de rire d'un usage *firan** çals et ridicule qui s'introduit ici. Après la pièce, lorsqu'on a demandé les acteurs, Galli et Rossinî se sont embrassés tendrement sur la scène. U5 Digitized by Google

402 œOVREË DK STEMDFIAL. Le 17 juillet. — Ce grand poète muet, Viganò» n'a point Bivivi les traces d'Alfieri dans sa Mirra, L'action commence par le choix d'un époux que Gynire desline à Mirra ; peu à peu cette fille malheureuse paraît en proie à son fatal amour, et sa mort trop prévue termine l'action. Malgré le malheur du sujet, jamais spectacle ne fut plus plein de vie; quand on en sort, on est poursuivi par dix ou douze ensembles de groupes qui remplissent l'Imagination comme le souvenir de beaux tableaux. A chaque représentation» on aperçoit de nouveaux détails enchanteurs ; le mouvement des masses frappe par la singularité, l'ordre la variété; et quoique tout surprenne, rien ne semble sortir de la nature. L'œil accoutumé à ce qu'il y a de plus sublime dans le beau pittoresque ne peut s'empêcher de reconnaître le génie d'un grand peintre. Les spectateurs s'attendaient à un plaisir extrême, ils n'ont eu que les sensations que comporte ce sujet malheureux. On peut juger si Viganò a travaillé avec amour; la Pallerini faisait le rôle de Mirra. Il a dirigé la distribution des couleurs dans les vêtements qui sont magnifiques, et, ce qui est bien plus rare, qui font plaisir à l'œil. Tout le monde convenait hier, et encore plus ce soir, que jamais on n'avait vu une si piquante variété unie à tant d'harmonie : mais quelque grand que Viganò ait été dans le coloris des costumes, M. Sanquirico me semble le surpasser par ses divines décorations. Elles sont telles, que ce soir nous remarquions que personne ne peut même imaginer rien de mieux. C'est la perfection d'un art. Au milieu de l'enthousiasme excité par cette belle production pittoresque, la musique a paru faible, les pas de danse n'ont pas semblé réunir la grâce à la nouveauté. Les amateurs regrettaient Paris, non certes pour l'action des ballets qui, négligeant le dramatique, ennui bientôt et ne peuvent se comparer à ceci, même pour un instant. Mais si Paul, Albert, mademoiselle Bigottini, mademoiselle Bias paraissaient dans le ballet de ce soir, il offrirait l'ensemble parfait de ce que l'état actuel de l'art peut offrir de plus enchanteur. Les femmes, palpitantes d'intérêt pour les souffrances de la pauvre Mirra, exposées avec un art si charmant, imposaient silence ce soir, même aux doux commentateurs.

taïres de la galanterie. À la lettre, on ne retirait pas dans les loges. Du reste, on ctail fort en colère contre Rossini et Viganô, qui, tout occupés de leurs plaisirs, font attendre le public depuis deux mois. Ils sont aimables» et ne peuvcnujamais se résoudre à refuser une villeggiaturà aux coUi di Briama, ou sur les laes. J'ai été présenté ce soir au respectable comte Hoscati, le Daubenton de ritalie* Milan» dans ses beauj jours, ayalt plusieurs bommes célèbres qu'elle se plaisait à comparer aux nfMres. Le comte Paradisi, président du sénat, était le prince de Ben***; le général Teulié, le Dcsaix ; le comte Dandolo, si connu par le perfectionnement des vers à soie, le Chaptal de Tltalie ; Monti, célèbre par réloquence noble et délicate de ses adresses, était le comte Fontanes; Tarcbevêque de Ravenne, Godroucbi, giattd ■ aumônier, rappelaût par son esprit et l'adresse de sa conduite, monseigneur de Boulogne. L'éloquence et les talents justifiaient ces parallèles flatteurs pour les deux nations; du reste, la France n'a eu ni un honnnt' aussi vertueux que Melzi, ni un ministre aussi fort, dans le sons despotique du mot, que le comte Prina. Désormais Milan est lié à la France par la chaîne des opinions, el la force de cette chaîne est incommensurable; cette sympathie est d'autant plus solide, qu'elle a été précédée par une jalousie bien prononcée. À notre dernière retraite dltalie, le comte Grenier ayant eu occasion d'envoyer un colonel de mes amis au général autricbien, ce colonel français, qui le croirait? eut besoin d'invoquer le secours des hussards ennemis pour traverser des villages qui se trouvaient sur sa route et qui voulaientl récharper. J'ai vu sa calèche percée de cent coups de fourche; le lieu de la scène était les bords du Pô, près de Plaisance. J'oubliais la dernière représentation du Mahomet de Winler ; c^est une imitation.de Mozart; Touverture est superbe. L'opéra languit Mte de chant; l'auteur a soixante-dix ans et est Âlle« mand. O y a un terxetto singulier; Zopire prie pour ses enfants au fond du temple; Seïde arrive pour le mettre à mort, accom« pagné de Palmire. On a fait répéter ce teizeilo avec transport; les Milanais trouvent ce chant superbe ; il n'y en a pas, ce n'est que de Thannonie : la magnifique voix de Zopire-Galli fait la

Digitized by Google

404 a: u VUES stenoial. has«cs la voix claire de mesdames Basbi tsi Fesla, sur le devant du théâtre, forme une opposition frappante»
 raccompagnement de violoncelle et de cor ébranle l'âme, une décoration
 magnifique et sombre achève de donner la couleur au sujet. Galli eliaite au
 premier acte : La palme sans surprise il l'a. On applaudit avec fureur; les
 larmes me viennent aux yeux. Je vais passer quelques heures à Bergame, à
 cause de la belle vue; je prends ma route par Moriza, Monticello et
 Monteverdi. On peut courir les deux mondes sans trouver rien de
 comparable. A Bergame on a encore la fureur des musiques d'église; j'ai cru
 voir les Italiens de 1750; les beautés de la musique sont presque toutes de
 convention, H, quoique Français, je ne puis me faire au chant à tue-tête.
 Rien ne coûte aux Bergamasques pour satisfaire leur passion; elle est
 favorisée par deux circonstances : le célèbre à l'opéra de Bergame ainsi
 que le vieux Davide. Marches! et lui furent, à ce qu'il me semble, les Bér-
 nardini de la musique vocale, de grands talents destinés à amener le-rè» gne du
 mauvais goût. Ils furent les précurseurs de madame Cappelani, el
 Pacchiarotti, le dernier des Bérnards. Mayer eût pu trouver un son plus
 brillant, mais la reconnaissance rattache à ce pays. Hé en Bavière, le hasard
 l'amena à Bergame, et le chanoine comte Scotti l'envoya au conservatoire
 de Naples, et Fy soutint plusieurs années ; dans la suite, on lui offrit la (l)
 chapelle de Bergame, el quoiqu'elle ne soit que de douze ou quinze cents
 francs, les offres les plus brillantes n'ont pu l'attirer ailleurs. Je lui ai ouï dire
 à Naples» où il a (ait la can«tate de Saint-Charles, qu'il ne voulait plus
 voyager; en ce cas, il ne composera plus. Il finit toujours en Italie que le
 compositeur vienne sur les lieux étudier la voix de ses chanteurs et écrire
 son opéra. Il y a quelques années que l'administration de la Scala lui en
 donnait dix mille francs à Paisiello; il répondit qu'à quatre-vingts ans il ne courait
 plus les champs; et qu'il enverrait sa musique. On le remercia. Mayer,
 comme on le voit, est dû à la générosité d'un riche amateur; il en est de
 même de Canova, il en est de même de Mouton. Le père de Monti ne lui
 envoyant plus d'argent, il allait

qu'Uler Rome en pleurant il avait déjà arrêté son veUürmo,
 L'avant-veille, il lit par hasard quelques vers à Tacadémie des Arcades; le
 prince Brascbi le fait appeler : « Restez à Rome, eoutinnez à fi^ire de beaux
 vers, je demanderai une place pour vous à uioii oncle. » Monti fut secrétaire
 des commandements du prince. Il irouva dans uue maison un moine,
 général de son ordre, plein d'esprit et de pliilosophie; ii lui proposa de le
 présenter au prince neveu ; il fut refusé. Cette modestie si singulière piqua
 le prince : on usa de stratagème pour lui amener le moine» qui, bientôt
 après, fut le cardinal Chiaramonli. Le patriolisme est commun eu lIalie;
 voyez la vie de ce pauvre comte Fautuzzi de Ra venue, que l'on m'a contée
 à Oergame : mais ce patriotisme est dégoûte de toutes les manières et obligé
 de se perdre en niaiseries. A Bergame, Mayer et Davide dirigent une
 musique d'église, on leur donne un oro, c'est-à-dire une pièce d'or. Le comte
 P*** me dit : « Bologne est la ville la moins avancée dans le marasme, elle
 mcrile, d'être la capitale de l'Italie. Si, à la résurrection de ce pays, nn met la
 ca)italc à Rome, tout est perdu; les plus lâches intrigues attacheront la
 gangrène au gouvernement. Le peu d'énergie qu'il y a à Rome est dans les
 femmeSy qui rappellent souvent la Sempronia de Sailusle. » 17 juillet. —
 L'on nie présente à M. Morosi» directeur de la Monnaie; c'est un homme de
 génie dans le genre de M... L'hôtel de la Monnaie de Milan remporte sur
 tous ceux de TEurope, -Paris y compris, non^seulenient par la simplicité
 des procédés, mais encore pour la beauté des espèces frappées. Les bords et
 le champ de la pièce étant relevés, les empreintes dfireront deux ou trois
 siècles de plus que les nôtres. Ce matin, 17 juillet 1817, l'on fabriquait des
 pièces de cinq et de quarante francs. Quel a été mon étonnement d*y voir
 encore Teffigie du ci-devant roi d'Italie ! L'empereur François, étant venu à
 la Zecca (la Monnaie), trouva le portrait fort ressemblant et en fit
 compliment au graveur. Le millésime de ces monnaies est de 1814.

(EUVRBS STENDHAL. VILLA M£UI, SUR LB LAfi DE
COUS, 18 juillet. — Pour redoubler ma mélancolie» il £aUail que je fusse
engagé par cette jolie coutessina Valcuza, dont j'ai connu le mari à
Smolensk, à raccompagner sur les lacs. Rien dans ' l'univers ne peut être
comparé an charme de ces jours brûlants d'été passés sur les lacs du
Milanais, au milieu de ces bosquets de châtaigniers si verls qui vieueueul
baigner leurs branches dans les ondes. Ce matin, à cinq heures, nous
sommes partis de Como dans une barque couverte d'une belle tente bleue et
blanche. Nous avons visité la villa de la princesse de Galles, la Pliniana et
sa fontaine intermittente ; la lettre de Pline est gravée sur le marbre. Le lac
devient, en cet endroit, sombre et sauvage ; les montagnes se précipitent
presque à pic dans les eaux. Nous avons doublé la pointe de Halbianiit non
sans peine, nos dames avaieii peur; cela est d'un aspect aussi rude que les
lacs d Écosse. Ënfm, nous • avons aperçu la délicieuse plage de Tramemna
et ces charmantes petites vallées qui, garanties du nord par une haute
montagne, jouissent du climat de Rome; les frileux de Milan viennent y
passer Thiver; les palais se multiplient sur la ver* dure des collines et se
répètent dans les eaux. G'est trop de dire palaiSf ce n'est pas assez de les
appelci' maisons de campagne. C'est une manière de bâtir élégante,
pittoresque et voluptueuse, particulière aux trois lacs et aux coUi di
Brianza. Les montagnes du lac de Como sont couvertes de châtaigniers
jusqu'aux sommets. Les villages, placés à mi«côte, paraissent de loin par
leurs clochers qui s'élèvent au-dessus des arbres. Le bruit des cloches,
adouci par le lointain et les petites vagues du lac, retentit dans les âmes
souffrantes. Gomment peindre celle émotion! Il faut aimer les arts ; il faut
aimer et être malheureux. A trois heures, nos baiques s'arrêtent dans le port
(darsena) de la casa Sonnuarim, vis-à-vis la villa Melzi. Nos dames avaient
liesoin de reposa trois officiers italiens et moi nous avions tourné au sombre
; nous Uiissons le reste de la troupe; nous traversons le lac en dix minutes;
nous voici dans les jardins de la Digitized by Google

KOMi:, NAIM.lîls ET FI.OnRNCE 407 villa Meli» aous voici à la casa Giulia, qui donne sur Tanlre branche do lac, vue sinistre. Nous nous arrôlons à la villa Sfron' datUf située au milieu d uu bois de grands arbres, sur le promontoire escarpe qui sépare les deux branches du lac : il a la forme d\ ni y (7) renversé. Ces arbres bordent un précipice de trois cents pieds, donnant k pic sur les eauK. A gauche» sous nos pieds, et de Tautre côté du lac, nous avons le palais Sommariva; à droite, VOrrido di Belan, el devant nous dix lieues de lac. La brise apporte de temps en temps jusqu'à nous les chants des paysans de l'autre rive. Nous avons ce soleil d'aplomb de Tltalie et ce silence de Textrême chaleur; seulement un petit ven^ ticello de Test vient de temps en temps rider la (àce des eaux. Nous parlions littérature, peu à peu nous discutons Thistolre contemporaine : ce que nous avons fait, ce que nous aurions dû faire, les foll.es jalousies qui nous divisèrent : a J'étais là à Lutzen. — Et moi aussi* Gomment ne nous sommes-nous pas vus ? 1» etc., etc. Une conversation montée sur ce ton de franchise ne laisse pas dissimuler. Après trois heures rapides, passées au bord des précipices de la villa Sfrondata, nous voici à la villa Melzi. Je m'enferme dans une chambre du deuxième étage; là,- je refuse mes yeui à la plus belle vue qui existe au monde après la baie de Naples, et, ari'été devant le buste de Melzi, tout transporté de tendresse pourriالية, d'amour de la patrie et d'amour pour les beaux-arts, j'écris à la hâte le résumé de nos discussions. On ne peut plus, au milieu de la . grande révolution qui nous travaille, étudier les moeurs d'un peuple sans tomber dans la politique. La révolution qui commença en i789, finira en 1850 par rétablissement universel des deux chambres, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Les Français seront alors regardés comme • les fils aiués de la Raison ^ Tout le monde est jaloux de la * Par les profusions de Pitt, qui, en 1794, sauvèrent raristocntie, tout Anglais qai n*D pas cent louis de rente est condamné, par sa naissance, au plus inévitable malheur : la faim, qui moissonné les ouvriers de Birmingham, en 1817, nous venge des horreurs de Commune^f franchie. (Voir lesdiscours de M. Brougham.) Si les nations réfléchissaient, elles feraient banqueroute au plus vite, et déclareraient que les dettes contractées par nn prince ne sont pas obligatoires pour son successeur.

Digitizea by

4U8 ŒUVRES IIE STENDHAL. w France; grande preuve de supëriorilé et peul-êire la seule boDDe, puisque la flauerie ne saurait la contrefaire. À Paris, la partie plate de la nation est la seule qui s'agite, la seule qui paraisse de loin ; on nous juge par nos Tracy, nos GouthmiSaint-Gyr, nos Grégoire, nos Lanjuinais» nos de Broglie. L'Italie morale est un des pays les plus inconnus ; les voyageurs n'ont vu que les beaux-arts et n'étaient pas faits pour scu tir que les chefs-d'œuvre viennent du cœur. Je voudrais parler de la littérature, mais je n'ai pas le temps. Le savant Ginguéné, malgré sa bonne volonté, était encore un produit de lancienne éducation, et n'est pas à la hauteur de son styet. Sismondi est travaillé par deux systèmes opposés; admirera-t^il Racide ou Sbalcspeare? Dans ses perpleiités, il ne nous dit pas de quel parti est son cœur; peut-être n'est-il d'aucun parti. Son livre devait être VEsprit des lois des gouvernements successifs de ritalie, et il y a eu dans ce pays-ci beaucoup plus de gouvernements que de lois, et le gouvernement y a toujours eu la couleur du gouvernant. Le caractère italien, comme les feux d'un volcan, n'a pu se faire jour que par la musique et la volupté. De 1550 à 1796, il a été écrasé par la masëe «énorme de la tyrannie la plus soupçonneuse, la plus faible, la plus implacable. La religion, venant au secours de l'autorité, achevait de TétoufTer : de là la défiance ; tout ce qui paraissait lui n'était pas lui. Le 14 mai 1796 fera une époque remarquable dans Thistoire de l'esprit humain. Le gén^l en chef Buonaparte entra dans Milan ; ritaUe se réveilla, et, pour Thistoire de l'esprit humain, ritalie sera toujours la moitié de TEurope K Uaàs ici je ne puis parler, mon portefeuille peut être saisi. ' A|i vs la cliiiiie (In ce grand peuple inoor.nu dont nous ne savons autre chose, sinon qu'il exista, l'Élrurie, la première, cultiva les arts et la saliesse. L'Italie a déplus l'âge (i'Au;;u.ste ot le siècle de Léon X. La peinture, la musique, la sculpture ne peuvent peut-être exister que là. Un jour l'Amérique méridionale, après deux siècles de gouvernement repréaentallf, ayant le soleil, la liberté et les richesses, pourra rivaliser avec Il terre do génie. Les cruauté de 1817 douoent de Ténergie aux Péruviens. Digitized by

roue; naples et florekce. 409 Commeut s'esi-elle réveillée?

Quelles circonstances ont influé sur les pas de géant qu'a faits ce jeune peuple? Quels hommes ont réglé son destin? Quand Buonaparte entra à Milan, Farchiduc Ferdinand d'Est, prince faible et aussi bon que peut l'être un homme faible, y était le timide préfet du conseil aulique de Vienne. Une digue se rompait-elle, il fallait écrire à Vienne» et quand» au bout de deux mois, la somme nécessaire était allouée, le dommage était centuple ; le conseil aulique le savait mieux que personne ; mais esclavage est tellement vigoureux, qu'on ne saurait trop en combattre. Joseph II, tête étroite, élève de Raynal, venait de supprimer les moines et d'ôter à la noblesse tous les privilèges dont elle jouissait comme ordre. Toute l'année italienne se composait alors de quatre-vingt-seize gardes de ville, habillés en rouge, qui faisaient le service dans Milan. Cette capitale du plus riche pays de l'univers comptait quatre cents familles à cent mille livres de rente, et vingt à un million, qui ne savaient que faire de leur opulence. Tout était à vil prix à Milan, et un Italien n'a pas le quart des besoins d'un habitant de Paris. Ainsi, le général prince Belgiojoso, qui s'était gorgé d'or au service de l'Autriche, faisait jeter tous les matins vingt livres de poudre dans un cabinet, et venait s'y promener un masque sur la figure ; il prétendait que c'était la seule manière d'être poudré convenablement ; ensuite il passait dans son sérail, où de jeunes danseuses, vêtues comme la Vénus de Médicis, exécutaient des ballets devant Son Excellence. Parini se moquait de lui dans *il Matino*, satire digne de Pope. Le prince voulait le faire bâtonner ; le gouvernement le protégeait. A côté de Parini, *lieccaria* et *Verri* éclairaient l'Europe. Le soir, princes, savants, littérateurs, millionnaires, tous se trouvaient au théâtre. *Marchesi*, reuehauteur, ravissait tous les cœurs. Les femmes portaient à la fois cinq portraits de *Marchesi* ; un à chaque bras, un au cou suspendu à une chaîne d'or, et deux sur les boucles de chaque soulier. Jamais les riches d'aucun pays n'ont mené une plus douce vie. Toutes les passions haineuses étaient

23. Digitized by

410 (EUVKKS DE STENDUAU exclues, presque pas de vanité, et comme alors les uobles élaieol bonnes gens, le i)enplc partageait leur bonheur. Chaque métairie, eu Lombardie, produit du riz, du iromdge et de la soie» dont on vend pour des sommes considérables; outre cela, elles ont toutes les productions des nôtres; c'est an pays tnrutable, et tout y est pour rien. ^ ('cite iran(|uillilé volui>lu('u>o < ouiiiienvait à dégénérer en apathie quaud le coup lie tonnne du 1 i mai vint réveiller les esprits. Les tranquilles Milanais ne pensaient pas plus à la France qu*att Japon. Ce peuple, si loin de nous, par les idées, crut à la liberté, et s'en trouva plus digne que nous. Le corps législatif de Milan refusii à Buouaparle, dans tout 1 éclat de sa puissance (en 1800, je crois), une loi essentielle (l'euregislrement). Jamais corps législatif français n'osera seulement regarder en face une telle inconvenance. Celui du royaume d'Italie ne fut plus convoqué, et Buonaparte chercha là, connue en France, à masquer le despotisme par le culte de la gloire. A Marengo, l'Italie n avait qu'un seul homme qui osât marcher au canon (le général Lecchi)^ Neuf ans après, à Baab, elle avait une armée de soixante mille hommes aussi braves que les Français. Elle avait un Ahnanach royal aussi gros que le nôtre, et tout plein de noms italiens. Les routes étaieiiil et sont vingt fois plus belles qu'en France, ioul s'organisait, tout marchait, les fabriques se multipliaient, le travail se mettait en honneur, tout ce qui avait de TinteUigence faisait fortune. Le moindre garçon pharmacien, travaillant dans Tarriere-boutique de son maître, était agité de Tldée que, s'il ftiîsait une grande découverte, il aurait la croix et serait fait comte. Ce ressort, si approprié aux temps modernes, égalait par sa puissance celui qui porta jadis les Romains à Tempire du monde. Sous le gouvernement de Meizi, le royaume d'Italie fut plus heureux que ne Ta jamais été la France. Il marchait franchement à la liberté. Melzi aima londrenient cette source de tout bonheur : mais il avait les ddauts de 1 éducation ancienne, il manquait de vigueur, il ne protita pas de l'annéc de sa vice* Son oombat à Yarallo avec la légion de Rohan.

Digitized by Gû*..wtL

ROMR, NAPLKS ET FLORBNGE. 4H prési

412 ŒUVRES DE STENDHAL. reçus. (Le comte Marescalchi m'a dit que toutes les pièces relatives aux assassins de Priola se trouvaient, en 1817, dans les archives de la police de Milan. On sait leurs noms et leurs motifs.) Mes jeunes officiers reprochent amèrement aux Français de ne pas leur avoir donné la liberté; mais cela s'accordait-il avec les intérêts du maître ? Les États sont entre eux comme les particuliers. Depuis quand voit-on un homme faire la fortune d'un autre à propos de botte ? Tout ce qu'on peut espérer de mieux est d'être utile que les intérêts s'accordent. Quant à moi, je pense que Buonaparte n'avait nul talent politique ; il a donné des constitutions libérales, non-seulement en Italie, mais partout, et mis des rois illégitimes comme lui, mais pris dans les familles régnantes. A la longue, les peuples l'auraient adoré pour ce grand bienfait. En attendant qu'ils le comprissent, leur force se serait usée à arracher une liberté complète et non à envahir la France. (On sent que dans cette supposition il ne pouvait être question pour l'usurpateur du grand principe qui assure maintenant le bonheur des peuples : la légitimité. On parle de ce qu'il y avait de mieux à faire dans une position mauvaise en soi.) Le prince Eugène, si aimable dans le salon de la Malmaison, fut petit sur le trône d'Italie. Il dit une fois à son quartier général, sur l'Isonzo, qu'il se moquait des poignards italiens : ce propos n'était que la plus grande sottise possible. D'abord il n'y avait pas de poignards; un seul Français a été assassiné depuis 1800 ; et en second lieu, quand ils auraient hérissé toutes les mains, depuis quand gouverne-t-on un peuple en l'insultant ? Ce prince aimable, galant avec les dames, de la plus belle bravoure et quelquefois général, avait si peu de racines dans l'opinion, que, depuis la chute de sa maison, il est venu passer trois jours à Milan. Il y fait autant d'effet qu'un lord anglais qui traverse la ville pour aller à Rome . Il était dans son caractère d'être toujours mené; deux ou trois aides de camp avaient cet honneur, et ces messieurs étaient Français. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est que ces Français si odieux n'avaient jamais rien dit de bas ni de déshonorant. Digitized by Google

roUe» napi.es et plorkkgf:. 413 Après la bataille de Leipsick, un homme de génie pouvait préparer à l'Italie les éléments d'un trône : après l'abdication de Fontainebleau, il pouvait y monter, mais il fallait ouvrir le pays à la pluie et parler de constitution. Les meneurs du vice-roi étaient même au-dessous de cette idée. Pour lui, il ne fut que chevalier français, le plus brave et le plus loyal des hommes; il avait offert à son bienfaiteur l'armée d'Italie, que celui-ci eut l'aveuglement de refuser (février 1814). Après l'abdication, le vice-roi songea enfin à la couronne. Il s'imagina qu'elle était entre les mains des sénateurs de Milan, et envoya un homme à lui acheter chez Mauin, le premier bijou de la ville, quarante-deux tabatières de vingt-cinq louis chacune, pour corrompre les quarante-huit sénateurs. Cette manœuvre adroite fut faite dans Milan un quart d'heure après, et... Ici, mon copiste me regarde en riant : Monsieur, le temps présent est l'arche du Seigneur. (A cette époque (avril 1814), le prince avait encore une très-bonne ligue militaire; on vient de me répéter ce fait sur tous les tons. J'ai de nouveaux motifs pour ne point y croire. L'homme qui, après la retraite de Moscou, a fait la campagne de Mungdebourg, et, avec une faible avant-garde, a arrêté le débordement des Russes et des Prussiens furieux, doit être supérieur au rôle politique qu'on lui fait jouer ici. Le vice-roi n'a jamais été parmi nous qu'un marquis français, disent mes officiers.) Le hasard ayant interrompu en 1814 la marche de ce jeune peuple, que va devenir le feu sacré du génie et de la liberté? S'éteindra-t-il ? et l'Italie se remettra-t-elle à (faire des sonnets imprimés sur du satin rose pour les jours de noces? Toutes mes pensées, tous mes regards ont été pour la solution de ce grand problème. Il n'y a point eu d'émigration et presque pas d'acquéreurs de domaines nationaux. Là, comme parmi nous, la fusion des nobles avec la nation était à moitié faite en 1807. Ce fut Buonaparte qui leur apprit qu'ils étaient quelque chose de mieux que de grands propriétaires. Maintenant que la guerre est déclarée, elle ne peut finir que dans la chambre des pairs. L'Italie peut être éloignée de la gloire et du bonheur par des

Digitized by Google

ŒUVRES DK STENDHAL. I moyens dont on ne peut que parler. Telle est l'âme de ce peuple, que, dès qu'il sera heureux, il produira des chefs-d'œuvre, et voilà pourquoi il est plus près de mon cœur que les Américains, par exemple, qui, depuis qu'ils sont heureux, ne produisent que des dollars. Une cause peut éloigner les Italiens de la perfection, et empoisonner pour eux les bienfaits de la poudre à canon, c'est le pédantisme. Dans les arts de la pensée il faut étudier l'art, et sur-le-champ abandonner le maître et être soi-même. Les autres leurs Italiens, qui sont presque tous prêtres, veulent à toute force continuer le Dante et Virgile. Cela fait deux sectes de pédants, les pédants d'idées : Yverri, Micali, etc.; les pédants de style, Botta, Giordani, Rosinini, etc. L'un reprochera toujours à son père de ne pas lui avoir donné une École polytechnique, où l'on n'eût admis que des jeunes gens nobles pour la plupart, et ayant douze cents francs de rente. On leur aurait enseigné Jérémie Bentham, Adam Smith, Say, Tracy, Cabanis, Malthus, Montesquieu ; on leur eût fait lire Corneille, Shakespeare, Molière, Schiller, Racine, Rousseau, Helvétius, Voltaire, Bossuet et les grands poètes nationaux. Croit-on que les républiques du Mexique et du Pérou vont s'amuser à se traîner lentement de préjugé en sottise, et de sottise en erreur moins grossière, sur tous les progrès de notre lente civilisation, où chaque vérité a été achetée par dix ans de travail de l'auteur, et ensuite par six mois de Bastille ? Non ; leurs écoles se transporteront sur-le-champ à la frontière de la science. Pourquoi apprendre la physique dans Nollet, si on peut la trouver dans Biot ? Leur jeune énergie partira du point où la vieille Europe est arrivée haletante de fatigue et rendue. Or, voilà ce que les pédants italiens ne veulent pas ; ils prétendent qu'il ne faut rien apprendre que dans des auteurs nés en Italie et y habitant ^

* * Pallas quas condidit alicui Ipsa colat ; nobis placeant ante omnia alicui.

On voit que ce principe du mauvais goût est dans Virgile. Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 415 Montesquieu disait de la Henriade : « L'Huile Voltaire est Virgile ^ moins il est Virgile, Le grand génie qui entraîne les Italiens dans l'erreur lui celui de tous les hommes qui le rabhorrent le plus. Fer- sonne ne fut plus lui-même que le liant; mais comme Alfieri manquait un peu d'esprit, il n'a pas vu cela, et à sa suite se précipite toute la jeunesse italienne. L'Italie, ne pouvant plus espérer cette École polytechnique qui aurait mis la noblesse du côté des idées libérales, il lui fallait faire son éducation, mais la faire avec, les gens les plus différents elle-même . (Cela facilitera le moment du départ Elle l'Est du Midi il lui faut des maîtres du Nord ; elle est éminemment catholique, il lui faut des maîtres protestants; elle a dans le sang trois siècles de despotisme, il lui faut des maîtres constitutionnels : tout cela lui indique l'Écosse et l'Angleterre. Les Français lui ressemblent trop ; elle ne doit prendre que les livres indispensables pour ne pas tomber dans la philosophie ridicule de la sympathie, qui donne pour base à nos volontés autre chose que le plaisir du moment, A cela près, le régime anglais est le seul sain pour les Italiens, parce qu'après avoir appris à exprimer leurs idées et à tirer des pensées des circonstances qui les entourent, dominés par les différences de climat et d'organisation, ils envieront un jour leurs maîtres à tous les diables * et oseront être eux-mêmes. Or, c'est ce qui n'arrivera jamais tant qu'ils étudieront Horace et Virgile; le Dante et Machiavel sont surtout dangereux. Ces hommes immortels ont vécu dans une république, et comme c'est tout ce qu'ambitionne l'Italie, les jeunes gens ne peuvent, sans une force d'originalité bien rare à vingt ans, renoncer à les imiter. Une nation n'est heureuse que quand il n'y a plus d'autres intérêts contradictoires dans son sein que ceux nécessaires au maintien de la constitution. Elle n'est éclairée que quand il y a des millions de gens médiocres instruits suivant des méthodes judicieuses ; elle n'a jamais que le degré de liberté que la * Terme de chimie. * Voilà ce que j'appelle l'opération du départ. Digitized by Google

4.0 if:1)VRRS DR STR!remier pas. Je crains bieu que pendant cinquante ans encore ce mol n excite que de la colère; il est dur de se dire à vingt ans : i Tout ce que je sais m*a été enseigné par des gens qui aYaient le plus pressant intérêt à me tromper. Il faut refaire toutes mes idées sur tout. »
* BIVA. 20 juillet. Nouvelle conversation avec mes officiers italieos dans le bateau ^ Milau remporte sur Bologne. Gomme individus, les Bolonais remporteraient peut-être ; mais : 1 " Milan est plus grande ville (150,000 âmes), et, partant, beaucoup plus de sottises y sont méprisées, et Texeniple des temps passés y a moins de force, il y est déjà ridicule de parler de ses affaires d'intérêt. 2<> Milan a été quatorze ans la capitale .d'un vaste royaume ; on y a vu les grandes affaires de près et le jeu des passions. Pendant ce temps-là, Bologne était jalouse; il est vrai que, dans cette mauvaise carrière, elle montrait de réuergie. Elle se révoltait (1809). ' Milan est près de la Suisse, qui fournit des livres à la haute société; il y a un exemplaire du Moming-Chrmicle qui coûte trois mille francs au moins au noble qui le fait venir. 11 y a di\ ans, on n eût pas trouvé deux personnes qui lussent les jour* Il faut remettre toute idée claire sur l'histoire d'Italie, depuis vin^t ans, au jour où les délits de la presse seront jugés par douze jurés ayant chacun trente mille livres de rente. Jusque-là, restons dans le vague Voyez l'ouvrage de M. Benjamin Constant sur les jugements de 1317.
oiyiiiii^cG by Google

iaux; aciiellcmenl, on voit les domestiques qui voiu les chercher au bureau les lire dans les rues. L'ëducalioo de quatorze ans (1800 à 181 4), donnée par hasard sous un despote qui ne, craignait au monde que réducation, y avait produit des héros. Qu*aurait-ce élé de Téducation donnée par un prince philosophe! Tout ce qui est graud a des droits particuliers sur le cœur de ce peuple. Beaucoup plus méfiant que les Français, il est meilleur juge de la grandeur dans ses princes. Un demi-siècle de Tordre de choses qui Ta si rapidement élevé en quatorze ans n'aurait pas remué une autre nation. La Lombardie se regarde pour le degré de liberté publique comme un appendice de la France; on y suit avec le plus vif . intérêt les discussions de nos chambres. La fièvre du mécontentement brûle ce pays-ci comme tous les . ' autres; cependant je les ai priés de considérer trois petites choses : 1« Dans tout le royaume d'Italie, depuis 1814, il n'y a eu que vingt-trois personnes d'arrêtées; 2* Il n'y a pas eu Fombre d'une réaction, pas une goutte de sang. Le gouverneur Bellegarde jetait les dénonciations au feu ; 5^ Us ont pour gouverneur un homme d'esprit de Fécole de Joseph II, e^est-ik-dire nullement dupe des prêtres et des nobles. Un curé de Milan s'avise de faire faire des miracles par un jeune homme ; le gouverneur, voyant le but des miracles, les envoie tous deux en prison. « Je pense bien, leur dit-il publiquemcni, que demain Ton vous trouvera en liberté; ce petit miracle de plus ne vous coûtera rien et sera très-utile pour confondre les incrédules; quant à moi, je m'engage à ne plus vous faire arrêter. » Il est vrai que tous les deux mois quatre-vingt-cinq chariots chargés d'argent partent pour Vienne sous bonne escorte et que la Lombardie ne jouit plus de l'espèce de constitution que lui avait donnée Marie-Thérèse. PUNUNA. 31 juin. — Nous voulons revoir la Pliniana; il y fait s(frais! Digitized by Google

418 ŒUVRES DE STENDHAL. La conlessina A*" me parle des arts ; mon attention est tellement absorbée que si l'on m'eût demandé a Où êtes-vous ?» je n'aurais su que répondre. — La femme qui a eu quatre amants, et qui a aimé passionnément, ne sait pas en France, parce que personne ne le lui a dit, qu'elle est tout près des arts, et qu'il font jeter au feu, au plus vite, tous les traités pédantesques qu'Impriment les gens de l'Académie. — Mais je prévois une objection invincible ; quelle est en France la femme qui a eu quatre amants ? En France, défaut d'originalité par le despotisme du ridicule et d'une grande capitale. Ici, Brescia, qui est à vingt lieues de Milan, ne songe pas plus à imiter Milan que Philadelphie. Toutes les familles, toutes les aventures galantes se connaissent d'une ville à l'autre ; mais pas la moindre trace d'imitation. MONTICEULO. 25 juin. — De Como, nous allons à Lecco ; mauvais voyage ; le paysage ne signifie rien. Nous venons à Monticello ; vue admirable de la casa Gavaletti. Je n'ai jamais rien rencontré de semblable ; à l'horizon, on aperçoit le dôme de Milan, et plus loin, une ligne bleue dessinée dans le ciel par les montagnes de Pave et Bologne. On est sur une colline ; à droite, vue superbe, plaine fertile et rochers, deux ou trois lacs ; à gauche, autre vue magnifique, et qui, dans tous ses détails, est opposée de la première ; des collines, la madona di Monteverchio ; en avant, ou a cette belle Lombardie avec tout le luxe de sa verdure et de ses richesses, un horizon sans bornes, et l'œil se perd à trente lieues de là. Dans les brouillards de Venise : c'est la contre-partie de la vue de San Michèle in Bosco. Dans ce ciel immense, on aperçoit souvent une noire tempête avec ses tonnerres mugissants dans un coin de cinq à six lieues, tandis que tout le reste est serein. On voit la tempête s'avancer, reculer, s'anéantir, ou en peu de minutes elle vous environne. L'eau tombe à torrents ; des tonnerres affreux ébranlent les édifices ; bientôt l'admirable pureté de l'air vient augmenter les plaisirs. Tout cela vient de nous arriver depuis deux heures : maintenant Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.95% accurate

nant, nous distinguons les fenêtres d'une maison à huit lieues d'ici.
— Politesse noble du propriétaire, ancien écuyer du roi d'Italie. Nous sommes arrivés chez lui comme une bombe, comme des coiffeurs qui s'approchent d'une image. 24 juin. Nous couchons à Monza. Mauvaise architecture du palais. Jardin insignifiant. Nous allons à Varèse, petite ville, dont toutes les maisons se sont, depuis dix ans, transformées en palais. Nous allons au Casino. — Politesse extrême des habitants de Varèse; ils nous mènent à une Accademia que madame Grassini donne à s

420 ŒUVRES DE STENDHAL. Milan est la capitale de la littérature en Italie. Mais n'est-ce qu'une littérature sans liberté? On y imprime beaucoup de livres de médecine, et de temps en temps quelque traduction du français. On a osé y faire paraître, mais avec bon nombre de notes atténuantes, *Tracy*, *Schlegel*, *Corinne*, *Vallemagne*. Il y a deux journaux littéraires ; cela est aussi amusant que le *Magasin encyclopédique*; les hommes sont très-supérieurs aux livres. Le soir, nous montons à la *Madona de! Monte* ; ce sanctuaire doit avoir coûté bien des millions. J'écris ceci à l'auberge de *Hirtelti*; nous sommes fort bien. Le lendemain, plusieurs âmes se sont abattus sur ces pavés glissants, et nos dames ont fait des chutes qui n'ont été que plaisantes; nous nous arrêtons à tout moment à quelque-une des quinze ou vingt chapelles pour nous retourner et jouir de la vue. Ensemble magnifiquement ; au coucher du soleil, nous apercevions sept lacs. *Croyez-moi*, mon ami, on peut courir la France et l'Allemagne sans avoir de ces sensations-là. Parmi nous, il y a deux Français qui s'ennuient, car personne n'écoute leur esprit ; un Anglais qui à tout moment tire son carnet et arrête les paysans pour avoir l'orthographe précise du nom de l'endroit; cinq ou six officiers à demi-solde, silencieux, et cinq femmes dont deux au moins de la beauté la plus noble, la plus simple, la plus touchante. N'ayant pas le temps d'être amoureux d'aucune d'elles, je le suis de l'Italie. Je ne puis vaincre ma mélancolie de quitter ce pays. Je vois d'ici le lac Majeur sur les bords duquel m'attendaient les calèches. — Partie charmante, parce que, à l'exception de nos gens aimables, nous sommes à notre aise ensemble. Ce soir, *Berinetti* nous a dit qu'un des frères du couvent touchait de l'orgue. Nous passons deux heures dans son église, nous lui indiquons quelques morceaux de Mozart Voilà de ces sensations que j'allais chercher à Naples, et qui rendent muet pendant huit jours. 25 juin. — Nous pénétrons dans un couvent noble, situé sur ce rocher isolé. — Politesse de madame *Staureughi*, *Tabbesse*, Je crois. Les marches dans l'intérieur du couvent sont en marbre noir; je remarque qu'elles sont presque entièrement usées

Digitized by Google

¥11 par les souliers de corde de ces pauvres religieuses. Que de
 beaux yeux ont brillé ici vain et perdu leur éclat dans celle pompeuse
 prison ! — Nous allons pêcher du perche sur le lac de Yarèse, de là à
 Palanza. Nous prenons une barque et nous voici aux îles Borromées. A
 Palanza, sur le lac Majeur, je rencontre un exilé. Admirable oïdèraliou de
 ses idées ; il est vingt fois moins exagéré que les gens du pays. — On
 devrait faire en France des lois qui considérassent le citoyen par la quantité
 d'impôt qu'il paye. Ainsi, tout homme payant mille francs, pourrait
 publier un pamphlet par an, sans être soumis à d'autre justice que celle du
 jury. En suivant cette idée, on pourrait parvenir à diminuer le nombre des
 procès ; on protégerait le citoyen contre sa propre colère. — On pourrait ne
 soumettre qu'au jury les journaux publiés en langue étrangère. ÎLbb
 B01 (UUMÉ&S. 28 juin. — Nous y sommes depuis deux jours, je n'en puis
 rien dire : sinon qu'on m'y a appris que je venais d'obtenir le plus beau
 grade, que je ne me serais pas seulement donné la peine d'ouvrir la lettre.
 Nous allons voir le colosse de Saint-F-Gharles, près d'Aroua. Au retour, je
 prends une barque, et je vais à Belgirale, à un quart d'heure des îles ; j'y
 trouve ma calèche, et je passe le Simplon comme un enfant* GBH à VB. 4
 juillet. On vient de me raconter que le grand et le petit Conseil de la
 république s'étaient assemblés pour prendre en considération les malheurs
 qui pourraient trouver leur source dans le manque de subsistances. La
 question a été débattue séparément dans les deux Conseils, avec cet esprit
 de calme et de prudence et cette liberté de pensées qu'on trouve rarement
 ailleurs que dans les républiques. Les magnifiques Conseils n'ont point
 dédaigné les lumières du siècle ; ils ont consulté un ouvrage justement
 célèbre (Malthus), qu'ils ont trouvé un digne traducteur.

m ŒUVRbIS DE STENDHAL. leur dans ic corps si respectable
 des professeurs de Genève. Us ODi cherché à se garantir surtout de cet
 esprit de légèreté qui a causé tant de malheurs chez une nation Yolsine[^].
 Après trois semaines de délibérations assidues, le grand Conseil ,
 considérant qu'il est urgent de pourvoir à la disette, a dccrélé qu a compter
 de ce jour le spectacle serait fermé (hisiorique). Considérant de plus que ce
 n'est pas tout faire que d*assurer rari[^] vage des grains, mais qu'il faut
 encore donner à la classe ou* vrière et malheureuse les moyens de s*en
 procurer à des prix qui ne soient pas au-dessus de ses moyens présumés, les
 Conseilb ont décidé que le fastueux monument eu brique élevé à la
 mémoire de Jean- Jacques Rousseau dans la rue où il est né serait démoli
 sans délai; Que cette rue, nommée Jean-Jacques Rousseau pendant
 Tusurpation, reprendrait le mm ancien et si respectable de rue du Chevelu.
 Le 5 juillet. — Je voudrais bien savoir quel est le voyageur qui a dit le
 premier qu'il y avait de la liberté en Suisse. A Genève, à Berne, vous avez
 quatre cents surveillants dont chacun veut faire parade de son pouvoir. Si
 vous les choquez par la manière de mettre votre cravate, ils vous
 persécutent. Chose ridicule à dire. Je crois qu*ou est plus libre à Paris (août
 1817); je ne dis pas en province. Nos philosophes ont assez déclamé contre
 cette ville de boue et de fumée. Quelle voix éloquente s'élèvera pour nous
 montrer que les grandes villes forcent Thomme cl les gouvernements à
 plusieurs vertus*. Dans les arts le vrai beau ne peut naître que là. Je
 n'oublierai jamais la mu* sique de Genève ; c'est un des spectacles les plus
 singuliers que m'ait donnés mon voyage ; ces jeunes femmes posant leur
 tricot» s'approchent du piano, et se mettent à chanter les duos passion[^] rm
 des grands maîtres ! * Ce sont les propres termes de la prodamation ani
 habitants de ht partie du pays de Gex réunie i la république. * Le style du
 mérite d'un homme suit la proportion du nombre d'IuH I bitantsdesa ville.
 Un homme simple et grand comme Roum est perdu dans une ville de dix
 mille àms. Un sot vernissé doit» au contraire» cher-* cher une telle ville.
 Son habit répond pour lui. • Digitized by Google

6 juillet. — On me raconte qu'il y a eu cet automne, sur les bords du lac la réunion la plus étonnante : c'étaient les états généraux de l'opinion européenne. Pour que rien n'y manquât, on y a vu jusqu'à un Russe, qui peut-être y a pris quelques leçons de savoir-vivre. Ai-je besoin de nommer le personnage éminent qui était comme l'âme de cette grande assemblée ? A mes yeux, ce héros s'élève jusqu'à l'importance politique. Si cela durait quelques années, les décisions de toutes les académies de l'Europe pâleraient. Je ne vois pas ce qu'elles ont à opposer à un salon où les Dumont, les Bonstetten, les Prévôt, les Pictet, les Romilly, les de Broglie, les Brougham, les de Brème, les Schlegel, les Dürer discutent les plus grandes questions de la morale et des arts devant mesdames Necker de Saussure, de Fougère, de Staël. Les auteurs écriraient pour être lus dans le salon de Coppet. Voltaire n'a jamais eu rien de pareil, il y avait sur les bords du lac six cents personnes des plus distinguées de l'Europe : les plus riches, les plus grands titres, tout cela venait chercher le plaisir dans le salon de la femme illustre que la France pleure. On osait plaisanter un grand prince. LAUSANNE. 10 juillet. — Je trouve plus d'idées nouvelles dans une page anglaise que dans un in-octavo français. Rien ne peut égaler mon amour pour leur littérature, si ce n'est mon éloignement pour leurs personnes. Si vous faites une prévenance à un Anglais, il en profite pour placer un signe de hauteur. Timides en société avec tout ce qui passe pour supérieur, ils sont presque insolents avec tout ce qui a l'air de céder. Il faut être juste, il y a chez ces gens-là un principe de malheur; ils tirent du venin des choses les plus indifférentes. Ce sont les plus insupportables des hommes, et peut-être les plus malheureux. En Italie l'affaire de Gènes a commencé à en dégoûter. Leur incroyable mesquinerie. L'Académie française est une loi contre la liberté de la presse. f^orwju'on ne peut éteindre une lumière, on s'en laisse éclairer; Digitized by Google

m ŒUVHKS DL b'i b^DUAL. achève de les foire m^iser même
 des garçoas d'auberge ^ Si j'entre dans des détails bas, ce sont les couleurs
 du lableau. A Naples, ils se taisaient dire des soUises tout haut par les
 garçoas du restaurateur Villa, en leur offrant {gravement, après dîner, un
 sou ou deux. A Alonza, ils se fout moulror la couronne de fer, ce qui exige
 un petit ccermonial et occupe deux gardiens pendant une demi-beurecy ils
 donnent vîngl-cinq centimes; je viens de lire ce passage de ma lettre à
 quaire Anglais de VHigh-life, en les priant d'aiaquer la véracité de mes
 assertions ; ce qu'ils n'ont pu faire. Pour être considéré d'un Anglais, il faut
 jouer au plus froid. Lavater seul indique ce procédé ; ou le lit sur leurs
 figures de bois. L'Anglais est comme le provincial en Irance; ne jamais
 paraître intéressé par ce qu'on lui dil-, — Toute ville au-dessous de
 cinquante mille âmes n est pas digne de mon attention. 11 faudrait y passer
 trois mois pour arriver jusqu'au vrai mérite, s'il y en a. Les habitudes
 repoussent le voyageur. La seule démarche désoccupée des gens d'une petite
 ville me conduit à la poste pour demander des chevaux. Ils n^ont pas de
 motif pour agir vite. Lausanne est la seule exceptioo pour moi. Le 20 juillet.
 — Avant de quitter tout à fait, du moins par mes souvenirs, la terre du génie
 pour m enfoncer dans le som-> bre septentrion, il faut que j*écrive deux
 ensembles d'idées : 1* une étude faile d'après une bande de voleurs du pays
 de Naples; 2<> l'état do Parnasse musical Italien. Je n'ai pas le temps
 d'écrire renlerrement de la princesse Bnoncompagui, à Rome» et mon
 ctonnement mêlé d'horreur lorsque je trouvai à l'église des Apôtres celle
 jeune et superbe femme de dix-neuf ans, avec du rouge, couchée sur son
 catafalque, et entourée de sept à huit prêtres à moitié endormis, vers minuit.
 L'Église cherche tous les moyens d'augmenter rhorrenr de hi < Si c'est un
 devoir d'être poli, il est niais de ménager les insolents. 11. Scoll. lord
 Blainey, le prêtre Eustace, ont dit sur les Français des choses plus fortes et
 qui ne sont pas fondées sor les faits. Eustacc appelle le Musi'c du Louvre
 une écurie. Cela va bien aux gens qui ont placé leurs pauvres marbres
 d'Klgin sous un hangar. * lia ibiit trop de mouvement pour avoir beaucoup
 d'espril. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

ROME, NAPLES KT FLUENCY: 4i5 tnorl. Elle a réussi» du
moins pour moi. La mort» qui sur le champ de bataille ne m'avait jamais
paru qu'une porte ouverte ou fermée, et qui, tant qu'elle n'était pas fermée,
est ouverte, me poursuit d'une image horrible depuis que j'ai vu cette figure
céleste avec son rouge. Que dirais-je de Thorreur du lendemain » lorsque à
la Duil tombante je la vis portée dans les rues, étendue sur un lit de repos, et
toujours la tête découverte? Le jeune prince Bonaparte avait épousée
par amour, et la famille, qui ne l'avait pas voulu reconnaître, venait de
pardonner depuis peu. Elle avait été longtemps réfugiée dans un couvent;
leurs amours furent toujours malheureuses. C'est un des plus sombres
souvenirs que je rapporte d'Italie. PARLASSE MUSICAL 0*ITALY EN
1817. Madame (Jalalani, — MM. Galli, — Crivelli, — Tacchiuardi, —
Veluti, castrat, Davide, le fils. Ténors. Nozzari, — Uonconi, — Donzelli,
— Munelli, — Bouildi, Curioui, — Pasla, — Ambrogetti. Cantatrices.
Mesdames Gorrea, — Pesta, — Fabre, — Golbran, ^ Gba* brand, — Bassi
(la comtesse), — Bassi (Eleonora), — Manfredini, — Belloc, — Fasta, —
Crespi-Bianchi, — Ester Moubelli, — Ahua Monbelli, — Eiser, — Bonini,
— Napollon, — Lipariui Moraudi, — Camporesi, — i*aer, — Marcolini
(fedele). umtr' altos. Mesdames Grassiui, — Gaforini, — Malauotti.
Chanteurs bouffes. De Grecis, — Zamboiii, — Paccini. — Bassi, —
Gasaciello, — Lipariui, — Marcolini, — Giorgi. Basses mezzo-caralere,
Pellegriai, — Remoriui. Vétérans. PacchiarioUi, — Harchesi, —
Grescentini, madame Bellington. 21

426 ŒUVRES DE STENDHAL. yota. Les quartiers généraux des gens de théâtre sont à Milan et Bologne. Une centaine de noms médiocres» que je ne transcris {MIS, ne trouvent d'emploi que dans le carnaval. L'admirable Grivelli et madame Gamporesi sont à Londres. En 1817, l'Opéra de Londres a été aussi bon que celui de Paris est mauvais. L'A(j)icisi% Don Juan et la Clemenza di Tito y ont été exécutés aussi bien qu'à Milan. Le charme a été si fort, que ce spectacle est devenu à la mode. La salle est une antique copie de celle de Milan. Chaque loge coûte deux cent cinquante guinées pour soixante*deux représentations, et le billet de parterre douze francs. L'orchestre est assez bon, les décorations presque aussi mauvaises que celles de France, les vêtements mesquins. On dit que l'année prochaine on fera venir un peintre de Milan, Fuentes ou Sauquirico. Pour la musique, Londres est plus sûr que Paris. Les Anglais n'ont pas de talent. Ils ont un goût passionné pour entendre chanter; mais ils aiment également bien le bon et le mauvais. Nous n'en sommes pas encore là en France. COMPOSITEURS. Rossini né à Pesaro vers 1795, Tancredi, l'italiana in Algeri, il Turco in Italia, Otello, la Cova^enere (Gendrillon), la Gazza ladra, etc., — Pavesi, — Zingarelli, — Fioravanti, — Mayer, — Winler, — Weigl, — Le chevalier Carafa, — Paccini fils, — Mosca (Joseph), — Geuerali, — Farinelli, — Nazoliiii, — Coccia, — Orlandi, — Gnecco, Piémontais, mort, avait plusieurs parties de l'homme de génie, — Paganini, violon génois, égal aux Français pour l'exécution, supérieur pour le feu et l'originalité. FRANCFORT-SUR-LE-MAIN. 28 juillet. — Mon congé était originellement de quatre mois} mais comme je n'ai rien à faire dans ma place, on l'a prolongé de deux mois et demi. Ainsi je savais bien que j'étais en retard; mais j'espérais, parce qu'on espère quand on est heureux. Depuis huit jours le cœur serré par la laideur du Nord, je voyais les choses plus en noir; ce matin j'ai trouvé, en arrivant» des lettres des ministres; c'est tout ce qu'il y a de plus malheureux

ROMÈ, MÂPLÈS £T FLORENCE. 427 Non-seulement les ministres sous les ordres (lesquels je suis pa- • raisseui irrités, mais le minisire qui m*aime paraît dégoûté de me protéger. Au milieu de tout cela, j'ai manqué une distinction à laquelle j^avais tontes sortes de droits, et qui seule depuis trois ans maintenait mon ambition vivante. J'ai couru tout Francfort; ces petites maisons de bois avec le premier étage avancé de deux pieds sur la rue, ces animaux grossièrement sculptés en bois sur le;s boutiques, le gothique pauvre des édifices, le soleil voilé, tout me dit que les beaux jours de l'Italie sont finis pour moi. Au lieu de beaux-arts, je vais être condamné à entendre parler de nouveau de cet éternel traité de Westphalie. — Il faut l'avouer franchement, c'est un des moments les plus malheureux de ma vie. Il y a tous les détails; par exemple, des collègues que je merise ont obtenu les distinctions dont je suis plus éloigné que jamais. Ma réputation de mauvam tête va être augmentée, et tout ce qu'il peut y avoir de bon en moi me sera compté comme faute ! Il faudra cent dîners, en bas de soie, avec des sots à rubans, et cinq cents parties de whist avec de vieilles femmes pour faire oublier un peu mon équipée ; et, pour comble de malheur, pas la moindre illusion, sentir que ces gens-là sont des sots, que dans dix ans on les méprisera tout haut, et cependant perdre ma vie avec eux : je suis très-malheureux ^ . J'y ai réfléchi, je recommencerais mon voyage si c'était à rendre : non pas que j*aie rien gagné du côté de Tesprit ; c'est Tâme qui a gagné. La vieillesse morale est reculée pour moi de dix ans. J'ai senti la possibilité d'un nouveau bonheur. Tous les ressorts de mon àme ont été nourris et fortitiés; je me sens rajeuni. Les gens secs ne peuvent plus rien sur moi; je connais hi terre où Ton respire cet air céleste dont ils nient l'existence; je sols de fer pour eux. NOTES. Le comte Alfieri, né à Asti eu 1749, mort à Florence eu 1803, a laissé vingt-deux tragédies : * L'auteur, qui n'est plus i'iauçais depuis 1S14, est à un service étranger. [Note de la première édition.] Digitized by Google

528 «KIVKKS DE STKNUIIAL Felippo, 1789, scène, le palais de Madrid. Polinice, scène, le palais royal de Thèbes. Antitiom'y repré[^]elitée à Rome en 1782; scèue, le palais de Thèbes. Virginie, scèoe» le Forum à Rome. Agamemnon, scène, le palais d*Argo|. Oreste, scène, le palais d*Argos. liosinunda, scène, le palais des rois lombards, ù Pavie. Oclavie, scène, le palais de Néron, à Rome. Tiinoléon, scène, la maison de TimophanCy à Corinllie. Mérape, scène, le palais de Mécène. Marie Stuartf scène, le palais d^Édimbonrg. La Conjuraton des Pazzi, scène, le palais du Gouveruemeul. à Florence. Don Garcia, scène, le palais de Gôme V\ à Pise. Soûl, scène, le camp des Israélites, à Gelboé ; tragédie mêlée de musique. Agis, scènes, le Forum, et ensuite la prison publique de Sparte. Soplionisbe, scène, le camp de Scipiou, en Afrique. V Ancien Brutus, scène, le Forum. Uirrha, scène, le palais de Gynore, à Chypre. Bruim Second, scènes, le temple de la Concorde et la curie de Pompée, à Rome. Aleeste Première, Iraduiie du grec. Alceste Seconde» Cléopâtre, première tragédie de Fauteur retrouvée depuis sa mort. Comme le grand Corneille, il a fait l'examen de chacune de ses])ieces. L'édilion complète de ses œuvres a trente-neuf volumes iu-8° ; à Paduue, chez Beltoni. Je supplie que Ton ne juge pas de ces chefs>d*œuvre par la traduction française qu^on vend à Paris; c'est le perruquier du coin traduisant Tacite. Je viens de passer la soirée avec une douzaine d'enlliousiastes du Dante, qui me ront gâté de louies leurs petiteses, lis voient tout dans le Dante, par exemple, une plus grande variété de Digitized by Google

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 429 caractères que dans Shakespeare. Ils criaient à l'aveugle et tous eussent pu. Ici, tout ce qui peut être quelque chose est inutile du Dante. Jamais eugouement ne fut moins absurde : mais son style sublime encourage le défaut qui corrompt toute l'Italie ; une misérable enflure vide de pensées. On voit que la même cause de décadence règne à peu près également des deux côtés des Alpes. Chez nous, l'enflure tendre et naïve des souvenirs gothiques. En Italie, l'enflure énergique et républicaine des souvenirs romains. On nous prêche les Rogations et leurs touchantes processions ; en Italie, c'est la honte d'être asservi par les barbares. Au reste, mes Italiens m'ont fort bien prouvé que, comme style tragique, le Dante est souvent fort supérieur à Racine. — Quoi donc ! on aurait eu meilleur goût à Florence, en 1500, qu'à la cour de Louis XIY, en 1660 ? — Oui, par la simple raison que Florence était vertueuse et républicaine, et qu'il fallait être spirituellement bas à la cour du grand roi ^ — Chose évidente pour moi, les êtres qui sentent la musique sont séparés, par l'immensité, de nos littérateurs élèves de l'Université de Paris. — Plus un Français est aimable, moins il sent les arts. — Manque de chaleur et affectation, voilà ce qu'on trouve en musique dès qu'on quitte l'Italie. LE SOLDAT ITALIEN. — ÉTUDE. Je remarquai près d'Osimo un homme couvert de haillons, mais d'une taille magnifique, qui travaillait dans un champ. La fleur et la force de ses mouvements annonçaient un militaire. En effet, c'est un sergent de grenadiers du huitième d'infanterie, presque tout composé de Romains. Il était élève en sculpture ; il déserta, fut pris, et allait être condamné au boulet, lorsqu'il fut sauvé par l'intendant de la couronne, à Rome, un des hommes les plus laids pour (aire embellir le nom français. Je passe cinq « « Dieu m'a fait sa grâce, madame, en quelque compagnie que je me sois trouvé, de ne jamais rougir de l'Évangile ni du Roi. » {Lettres de Haëne à madame de Mamon,} Comparez cela aux Mémoires

430 ŒUVRES DE STENDHAL. heures à Tee mon grenadier; je
Toulais voir rintérieur de ces cerveaux italiens qui ont connu la gloire,
quoique fils de la superstition. Il me montre, dans sa chaumière, son
uniforme en* lier; il met du blanc sur sa buffe tous les dimanches.
Plutôt que d'user la niemi(k partie de son uniforme» il aime mieux paraître
couvert de haillons, et les jambes nues et brûlées du soleil, comme tous les
paysans Italiens. J'acquiesce sa confiance en me supposant à toutes les
batailles où il s'est trouvé. — Le courage français est une transformation de
la vanité. Ce motif n'existant pas en Italie, il est remplacé en grande partie
par la colère; et, après le combat, ils viennent souvent jusqu'au milieu de
leurs officiers égorger leurs prisonniers. Les blâmerai* je? non; je vois
seulement qu'ils n'ont eu ni Louis XIV ni chevalerie. Du reste, un revers les
irrite au lieu de les décourager. — J'ai occasion de présenter à mon
grenadier un Anglais de ma connaissance. Je vois bien distinctement que le
sentiment des Anglais à notre égard est la jaume de l'infériorité qui se
connaît. Ils méprisent souverainement les Allemands, les Italiens, les
Espagnols. Au contraire, les moindres détails sur la France leur sont
précieux^L, et ils blâment avec hypocrisie et rage concentrée les mêmes
choses qu'ils portent aux nues un instant après, lorsqu*elles sont présentées
en thèse générale. M

ROME, NAPLES ET FLORENCE. 431 Louis XIV de ce pays-ci» oo s'amusait beaucoup. La canvena" tione de la princesse Santa Croce, connue à Paris par ses diamants» el celie de notre aimable cardinal de Bernis étaient des centres d'activité. Les Romains sont bien loin de cet beureux temps. La société est une fleur de plaisir qui ne peut naître que lorsque Teau de la source, troublée par la tempête des rcvolulious, a déposé le limon de l'esprit de parti el repris peu à peu sa première transparence. Le pape a liérii de l'exceUente armée de W*. Les oflîciersi ûers des grandes choses qu'ils ont vues, n'ont plus ce respect servile pour le moindre viomignoT. Les princes* ' ses romaines préfèrent un colonel à un c. . . Les sarcasmes des phî» losophes donnent des mœurs à ceux-ci. Leurs maîtresses ne sont plus citées dans la Gazette à la main ^ . Le peuple n'a plus celle aveugle soumission, parce qu'il n'y a plus de faste. Deux mauvais chevaux attelés à un carrosse à train rouge, voilà le luxe d'un cardinal; autrefois leurs maisons effaçaient celles des princes. Le cardinal N*** m'a invité à une cérémonie qui m'a fort amusé. Le jeune prince Rus***, âgé de vingt-deux ans, ancien' aide de camp de Joachim, a été touché de la grâce, s'est fait prêtre, et j'ai assisté à sa première messe, après laquelle son père et sa mcre oui été admis à l'honneur de lui baiser la main. Cette affaire a étonné. La révolution des mœiirs dure encore à Rome; ou ne sait pas trop ce qu'on fera ^ . Eu atlendaut, la défiance ferme toutes les maisons, et il y a moins de société, infiniment moins qu'à Padoue. Sans les jolis bals de milady les étrangers auraient été réduits à faire des wisth entre eux. Le banquier Torlonia, duc de Rracciano, a bien donné quelques fêtes, * Gomme du temps de de Brossea et du cardinal Albanl, 1740. * VcSi Bomm 1914, par M. Guinan-Laoureiis; Bruxelles, 1816. Ce n'est pas parce que les Anglais payent de grands subsides qu'ils sont libres cl riches, mais c'est parce qu'ils sont libres jusqu'à un ccrt;iin \n)\nl qu'ils sont riches, el c'est parco qu'ils sont riches qu'ils peuvent payer de grands subsides; c'est parce qu'ils ne sont pas assez libres (pi'ils en |)ayenl d'énormes, et c est parce qu'ils en payent d'énormes qu'ils ne seront bientôt plus ni libres ni riches.

[Commentaire sur V Esprit des Lois de Montfêquieu, p. 267; làège, 1817.)

Digitized by Google

432 ŒUVRES DK STKNDHAL. mais re&oomple des billets de banque a paru cber à plusieurs Anglais, et rien ne ressemblait moins aux converx-azioni du cardinal de Demis. Dans la bourgeoisie, certains espions volonlaire glacent tout. Il y a un cabinet littéraire chez Timprimeur Cracas, au Cours. C'est là que nous nous donnions rendez-vous. Mais nos amis romains» quoique brûlant de lire la Gazette de Lugano et le ConsHluHmnelf n*osaient s*y hasarder. Le gouverneur nemciil approuve tel établissement; on dit même qu'il Ta coii seillé; mais certaines gens qu'on m'a fait voir s'y rendent assidûment et prennent des notes sur les personnes qui viennent, \ pour les dénoncer dans un meilleur tetrps. J'ai vu un Romain se { faire apporter les gazettes le soir ; son domestique allait les preu- | dre dans une rue écartée, et ce descendant des Fabius mettait ' le plus grand soin à ce qu'on ne découvrit pas son stratagème, ' A Maples, il y a aussi un cabinet littéraire, Conlrada San Giacomo ; mais Tabbé Taddei» qui lait la gazette du pays, et qui prouve trois fois par mois que nous sommes tous des Marat et des Robespierre, a été offensé, dit-on, des répliques du Journal (les Di'bats, qu'il calomnie, et dont il obtient la suppression comme trop libéral, quatre Ibis la semaine. U est vrai que ledit abbé laisse venir la GoMlle de Lausanne. Je n'ai pas besoin de dire quels livres j'ai vus chez les libraires, les Préparations à la mort y sont en abondance. Parmi les trois cent quarante mille babitants de Naples, il peut y avoir trente penseurs de la force de Tabbé Galiani, mais lisse rappellent la . fin de Clrillo. Je n'ai plus que deux idées. — J'allais supprimer plusieurs expressions dures envers l'Italie, lorsque je me suis souvenu dû Misogallo et des injures que les journaux littéraires prodiguent à la nation des siviio- tigres. Dans cette petite brochure, tous les noms sont changés, les dates bouleversées, de manière à ne compromettre personne. FIN. Uiyiiized by Google

* TABLE Berlin 5 Ulm ib. Munich ib. Milan , . 6 Belgiojoso 97
Pavie 100 Plaisance 109 Reggio. . 111 Samoggia • . . . 115 Bologna. \\\\. .
. \~. ~. T". ~. \\\\. T". \~. ib. Pietra Mala i>05 Florence 205 VoUnrrn
224 Casiel Finrpnlinn, , . . , , . . , 226

The text on this page is estimated to be only 17.12% accurate

434 ŒUVRES DE STENDHAL. Otrante 280 Crotone 282 1
Gatanzaro • 283 ' Brancaleone 284 I Vrh de Melito ib, Reggio de Palabre
-85 Naples 290 MoladiGaete ' 305 Rome 4 ib. Castel Gandolfo 5İ3
APPENDICE. 0 Rome 525 Gapoue o2G VfcUelri 527 Rome i6. Civita
Cartellana 55C Pérouse 557 ! Florence t6. ! Bologne , 545 ' Imola 364
Ferrare 565 ' Césène , i'6. Himini 366 République de Saint-Marin ib. Pesaro
567 ' Urbino 568 Ancône , i^, Loreto 570 Pc-^aro 579 Rovigo 580 Padoue
581 Arqua 382 Padoue 336 Venise : S89 Fuâna 394 Milan ^ Villa Melri, sur
le lac de C6roe 406 ^^va Ain .j — y Google

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

ROMK, NAPLES ET FLOKEISCK. 455 Pliniana 417 Monticello
418 Iles Borromées 421 Genève ib. Lausanne 425 Parnasse musical d'Italie
en 1817 425 Kotes 427 Le soldat italien ; étude 429 La société à Rome . . .
450 r , • I ^ Coogle

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 10.67% accurate

Digitized by Googl

NOV 9 - 1964



NOV 9 - 1964



The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

Digitized by Google